
INDOGERMANISCHE FORSCHUNGEN

ZEITSCHRIFT FÜR INDOGERMANISTIK
UND ALLGEMEINE SPRACHWISSENSCHAFT

Begründet von Karl Brugmann und Wilhelm Streitberg

ausgegeben von
JULIUS P. SCHMID

BAND 1986

WALTER DE GRUYTER · BERLIN · NEW YORK

Die **Indogermanischen Forschungen** erscheinen jährlich im Gesamtumfang von 24 Bogen. Preis des 91. Jahrganges 126,- DM.

Alle für die **Indogermanischen Forschungen** bestimmten **Aufsätze** und **kleineren Beiträge** (größere Arbeiten nicht ohne vorherige Anfrage) sowie **alle Rezensionsexemplare** sind an Prof. Dr. Wolfgang P. Schmid, Schladeberg 20, 3403 Friedland 5, OT. Niedernjesa, zu richten.

Inhalt

XCI. Band

I. Aufsätze:	Seite
Swiggers P. Le mot comme unité linguistique dans la théorie grammaticale au dix-huitième siècle	1
Žuravlëv Vladimir K. Zwei Paradoxa der modernen Komparativistik	27
Luraghi Silvia. On the Distribution of Instrumental and Agentive Markers for Human and Non-Human Agents of Passive Verbs in Some Indo-European Languages	48
Huld Martin E. On the Unacceptability of the Indo-European Voiced Stops as Ejectives	67
Lindeman Fredrik Otto. Eine phonologische Bemerkung zur „Vokalisierung“ der „Laryngale“ im Indogermanischen	79
Kimball S. E. The Anatolian Reflexes of the IE. Syllabic Resonants	83
Melchert H. Craig. Hittite <i>uwaš</i> and Congeners	102
Oettinger Norbert. Avestisch <i>hāirišr-</i> ‚Frau‘ syn- und diachron.	116
Stephens Laurence D., Woodard Roger D. The Palatalization of the Labiovelars in Greek: A Reassessment in Typological Perspective	129
Uguzzoni Arianna. Sulla vicenda delle labiovelari in greco: esiti e processi	155

Re: Copying in the USA:

Authorization to photocopy items for internal or personal use, or the internal or personal use of specific clients, is granted by Walter de Gruyter & Co. · Berlin · New York for libraries and other users registered with the Copyright Clearance Center (CCC) Transactional Reporting Service, provided that the base fee of \$ 02.00 per copy is paid directly to CCC, 21 Congress St., Salem, MA 01970.

0019-7262/86/\$02.00

© by Walter de Gruyter & Co. · Berlin · New York

Alle Rechte des Nachdrucks, der photomechanischen Wiedergabe, der Übersetzung, der Herstellung von Mikrofilmen und Photokopien, auch auszugsweise, vorbehalten.

© 1986 by Walter de Gruyter & Co., Berlin – Printed in Germany

ISSN 0019-7262

Archiv-Nr. 3 10 900492 1

Satz und Druck: Hubert & Co., Göttingen. Bindearbeiten: Th. Fuhrmann KG, Berlin 42

Indexed in Current Contents

Gedruckt mit Unterstützung der Deutschen Forschungsgemeinschaft

Diesem Heft liegt ein Prospekt
des Verlages Walter de Gruyter & Co., Berlin, bei.
Wir bitten um Beachtung

I. AUFSÄTZE

Le mot comme unité linguistique dans la théorie grammaticale au dix-huitième siècle *

0. *Introduction*

Depuis les débuts de la grammaire en Occident, le *mot* a été utilisé et accepté comme unité descriptive, sans être défini rigoureusement. On cherche en vain chez les grammairiens grecs et latins (Denys le Thrace, Apollonius Dyscole, Varron, Donat, Priscien, e. a.) une définition de l'unité "mot" (*lexis, dictio*) qui va au-delà de sa caractérisation, très vague, comme "la plus petite unité de la phrase"¹. Les grammairiens du Moyen Age et des Temps Modernes ne parviendront pas à proposer une définition satisfaisante du mot, et il faudra attendre le vingtième siècle pour voir s'esquisser une théorie des classes de mots², intégrant l'opposition entre *morphème*, *mot* et *syntagme* (ou *mot-phrase*). Dans cet article, nous voudrions analyser la théorie du

* L'auteur tient à remercier le Fonds national belge de la recherche scientifique (N. F. W. O.) pour son support, et H. Dewit pour son travail dactylographique.

¹ Sur le manque d'une définition adéquate du mot dans l'histoire de la grammaire gréco-latine, voir R. H. Robins, *Ancient and Mediaeval Grammatical Theory in Europe, with particular reference to modern linguistic doctrine*, London 1951, p.20-21; id., *A Short History of Linguistics*, London 1967 (1979²), p.25-26, 33, 56. Voir aussi M. Leroy, *Les grands courants de la linguistique moderne*, Bruxelles 1963 (1971²), p.176.

² Voir W. P. Schmid, *Skizze einer allgemeinen Theorie der Wortarten* (Akademie der Wissenschaften und der Literatur Mainz, Abhandlungen der Geistes- und sozialwissenschaftlichen Klasse, Jahrgang 1970, n. 5), Wiesbaden 1970, qui propose une théorie des classes de mots, définies à l'aide de critères sémantiques, syntaxiques et pragmatiques, et caractérisées par des matrices à traits binaires. Cette théorie, applicable aux données synchroniques et diachroniques, est étendue aux syntagmes et aux morphèmes. L'étude de Schmid contient une bibliographie très riche sur la définition du mot.

mot formulée par les grammairiens de l'Encyclopédie³. Il nous semble que c'est dans les articles grammaticaux de l'Encyclopédie, rédigés avant tout par Beauzée et Du Marsais⁴, qu'on trouve, pour la première fois dans l'histoire de la linguistique, un programme pour l'étude systématique des mots. Cette théorie des grammairiens-encyclopédistes, trop ignorée encore, mérite d'être examinée du point de vue de la linguistique générale⁵ et de celui de l'histoire des idées grammaticales⁶.

Dans l'Encyclopédie, c'est à la lexicologie qu'est assignée la tâche d'expliquer "tout ce qui concerne la connaissance des mots" (*Grammaire*, E. M., tome II, p.192). Dans l'article *Mot*, Beauzée précise qu'il y a trois *façons d'approcher* le mot: en tant que porteur de sens, en tant que forme grammaticale, et en tant qu'élément historique dans l'évolution des langues:

"Il y a trois choses à considérer dans les Mots; le matériel, l'étymologie, & la valeur" (*Mot*, E. M., tome II, p.570).

³ Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des Sciences, des Arts et des Métiers, par une société de gens de lettres. Mis en ordre et publié par M. Diderot, de l'Académie Royale des Sciences et des Belles-Lettres de Prusse, et quant à la Partie mathématique par M. d'Alembert, de l'Académie Française, Paris 1751-1780, 35 volumes. Les articles de grammaire ont été rassemblés dans: Encyclopédie méthodique: Grammaire et littérature (éd. par Beauzée et Marmontel), Paris-Liège 1782-1786, 3 volumes. Nous renvoyons à la rédaction définitive dans l'Encyclopédie méthodique (abréviation: E. M.); l'orthographe des textes a été modernisée.

⁴ Sur les auteurs des articles grammaticaux dans l'Encyclopédie (et repris dans l'Encyclopédie méthodique: Grammaire et littérature), voir notre étude *The Linguistic Conceptions of the Encyclopédie*, *Lingua* 49 (1979) p.239-253. Sur Beauzée, voir B. Bartlett, *Beauzée's Grammaire générale: Theory and Methodology*, The Hague 1975 et J. Wagner, *Nicolas Beauzée (1717-1789) und die Tradition der Grammaire générale*, Bochum (dissert.) 1973; sur Du Marsais, voir la monographie de G. Sahlin, *César Chesneau Du Marsais et son rôle dans l'évolution de la grammaire française*, Paris 1928.

⁵ Pour la place du mot à l'intérieur d'une théorie de la linguistique, voir, outre l'étude déjà citée de W. P. Schmid (cf. note 2), A. Rosetti, *Le mot. Esquisse d'une théorie générale*, Bucarest 1947 (réimpr. dans A. Rosetti, *Linguistica*, The Hague 1965, p.11-46) et J. Krámský, *The Word as a Linguistic Unit*, The Hague 1969.

⁶ Voir à ce propos P. Swiggers, *La grammaire dans l'Encyclopédie: Etat actuel des études*, *BRPh.* 20 (1981) p.175-193, et *La théorie syntaxique dans l'Encyclopédie*, *Lingua e Stile* 18 (1983) p.161-176.

A partir de ces considérations, Beauzée définit le mot, à la fin de l'article *Mot*, comme “une totalité de sons devenue par usage, pour ceux qui l'entendent, le signe d'une idée totale” (*Mot*, E. M., tome II, p.583). On remarquera tout d'abord que cette définition est de nature sémiotique, plutôt que grammaticale: elle concerne le mot en tant que signe d'une idée, et non en tant que forme linguistique. Pour fonctionner comme signe d'une idée:

(a) le mot doit être une expression linguistique “totale” ou complète, par exemple “*chapeau*”. Mais si “*chapeau*” entre dans l'expression “*porte-chapeaux*”, ce n'est plus une forme fonctionnant comme un *mot*. Dès lors, une seconde condition doit être posée:

(b) l'expression doit être celle d'une idée totale:

“Je dis qu'un *Mot* est le signe d'une idée totale; & il y a plusieurs raisons pour m'exprimer ainsi. La première, c'est qu'on ne peut pas disconvenir que souvent une seule syllabe ou même une simple articulation ne soit le signe d'une idée, puisqu'il n'y a ni inflexion ni terminaison qui n'ait sa signification propre: mais les objets de cette signification ne sont que des idées partielles, & le *Mot* entier est nécessaire à l'expression de l'idée totale. La seconde raison, c'est que, si l'on n'attachait pas à la signification du *Mot* une idée totale, on pourrait dire que le *Mot* diversement terminé demeure le même, sous prétexte qu'il exprime toujours la même idée principale: mais l'idée principale & les idées accessoires sont également partielles, & le moindre changement qui arrive dans l'une ou dans l'autre est un changement réel pour la totalité; le *Mot* alors n'est plus le même, c'en est un autre, parce qu'il est le signe d'une autre idée totale. Une troisième raison, c'est que la notion du *Mot* ainsi entendue est vraie de ceux même qui équivalent à des propositions entières, comme *oui*, *non*, *allez*, *morieris*, etc.: car toute une proposition ne sert qu'à faire naître dans l'esprit de ceux qui l'entendent une idée plus précise & plus développée du sujet” (*Mot*, E. M., tome II, p.583).

- (c) le mot doit avoir été établi conventionnellement comme le signe d'une idée:

“Ainsi c'est l'usage qui autorise les *Mots*, qui en détermine le sens & l'emploi, qui en est l'instituteur véritable & l'unique approbateur” (*Mot*, E. M., tome II, p. 584).

- (d) le mot doit être entendu (et compris): pas de signe sans récepteur.

Dans les mots, les grammairiens de l'Encyclopédie considèrent donc trois choses: le matériel, l'étymologie et la valeur. Le matériel des mots comprend une étude phonétique et une étude prosodique (voir par exemple les articles *Accent*, *Articulation*, *Consonne*, *Diphthongue*, *Prosodie*, *Quantité*, *Syllabe*, *Voix*, *Voyelle*). Dans la suite de cette étude, nous nous occuperons de l'étymologie et de la valeur des mots.

1. L'étymologie

L'étymologie considère la formation des mots et leur développement historique. Les articles consacrés à l'étymologie sont dus à plusieurs auteurs: alors que l'article *Etymologie* est de la main de Turgot, c'est le chevalier de Jaucourt qui s'est chargé de l'article *Etymologique (art)*; l'article *Formation* est de Beauzée et Douchet. Quant à la position de l'étymologie à l'intérieur de la théorie linguistique des encyclopédistes, il convient de faire remarquer que ceux-ci n'établissent pas de distinction méthodologique entre une linguistique synchronique et une linguistique diachronique. Une telle dichotomie pose deux types d'étude, distingués par des perspectives méthodologiques différentes, quoiqu'ils concernent des domaines linguistiques parallèles: la linguistique diachronique étudie les relations entre des formes temporellement dispersées, alors que la linguistique synchronique a pour objet des formes coexistant dans le temps. Chez les grammairiens de l'Encyclopédie, la diachronie est intégrée à la grammaire descriptive synchronique. Il est intéressant de noter que l'étymologie ne semble pas accéder, dans l'appréciation des encyclopédistes, au statut d'une science: elle est qualifiée de “*art*”.

“C’est l’art de remonter à la source des mots, de débrouiller la dérivation, l’altération, et le déguisement de ces mêmes mots, de les dépouiller de ce qui, pour ainsi dire, leur est étranger, de découvrir les changements qui leur sont arrivés, et par ce moyen de les ramener à la simplicité de leur origine” (*Etymologique*, E. M., tome II, p.38).

On constate que les phénomènes diachroniques ne font pas l’objet d’une étude autonome: il faudra attendre le début du XIXe siècle pour voir se développer une *grammaire historique*, fournissant un cadre systématique à l’étude de l’histoire des mots.

L’article *Etymologie* de Turgot insiste sur le statut conjectural de l’étymologie et sur la nécessité d’imposer des contraintes rigides à l’imagination des étymologistes.

“La marche de la Critique est l’inverse, à quelques égards, de celle de l’invention: tout occupée de créer, de multiplier les systèmes & les hypothèses, celle-ci abandonne l’esprit à tout son essor, & lui ouvre la sphère immense des possibles: celle-là au contraire ne paraît s’étudier qu’à détruire, à écarter successivement la plus grande partie des suppositions & des possibilités; à rétrécir la carrière, à fermer presque toutes les routes, & à les réduire, autant qu’il se peut, au point unique de la certitude & de la vérité” (*Etymologie*, E. M., tome II, p.26)⁷.

Les “principes de critique” sont d’ailleurs plus nombreux que les “sources des conjectures”, qui sont en quelque sorte des règles d’invention: alors que ces dernières sont au nombre de 14, on compte 20 principes contraignants. Ces principes, dont certains renvoient à la variation dialectale et sociolinguistique⁸,

⁷ L’article *Etymologie* (E. M., tome II, p.21) fait la distinction entre “l’art de former les conjectures ou les suppositions, & l’art de les vérifier” (cf. M. Piron, éd., Turgot: *Etymologie*, Brugge 1961, p.4 et le bref commentaire, p.73).

⁸ Pour un résumé de ces principes, voir P. Guiraud, *L’étymologie*, Paris 1964, p.27-34; pour une appréciation, voir P. Zumthor, Fr. “étymologie” (essai d’histoire sémantique), *Etymologica*. W. von Wartburg zum 70. Geburtstag, Tübingen 1958, p.873-893; P. Diderichsen, *The Foundation of Comparative Linguistics: Revolution or Continuation?*, dans D. Hymes ed., *Studies in the*

s'enracinent dans une théorie sémantique axée sur la fonction référentielle des *noms*:

“Le sens est le premier guide qui se présente: la connaissance détaillée de la chose exprimée par le mot, & de ses circonstances principales, peut ouvrir des vues (...) Comme l'examen attentif de la chose dont on veut expliquer le nom, de ses qualités, soit absolues soit relatives, est une des plus riches sources de l'invention; il est aussi un des moyens les plus sûrs pour juger certaines *Etymologies* (...) C'est cet examen attentif de la chose, qui peut seul éclairer sur les rapports & les analogies que les hommes ont dû saisir entre les différentes idées, sur la justesse des métaphores & des tropes, par lesquels on a fait servir les noms anciens à désigner des objets nouveaux” (*Etymologie*, E. M., tome II, p.30)⁹.

History of Linguistics. Traditions and Paradigms, Bloomington 1974, p. 277–306; H. Aarsleff, *From Locke to Saussure. Essays on the Study of Language and Intellectual History*, Minneapolis 1982, p.6 (avec des références à d'autres études du même auteur), et D. Droixhe, *La linguistique et l'appel de l'histoire (1600–1800). Rationalisme et révolutions positivistes*, Genève 1978, p. 204–216, 262–267, 304–306. Citons, en guise d'illustration, les principes suivants proposés par Turgot: Lorsqu'on veut tirer les mots d'une langue moderne, d'une ancienne, les mots français, par exemple, du latin, il est très bon d'étudier cette langue, non seulement dans sa pureté & dans les ouvrages des bons auteurs, mais encore dans les tours les plus corrompus, dans le langage du plus bas peuple & des provinces”; “Lorsque de cette langue primitive plusieurs se sont formées à la fois dans différents pays; l'étude de ces différentes langues, de leurs dialectes, des variations qu'elles ont éprouvées; la comparaison de la manière différente dont elles ont altéré les mêmes inflexions ou les mêmes sons de la langue-mère, en se les rendant propres; celle des directions opposées, si j'ose ainsi parler, suivant lesquelles elles ont détourné le sens des mêmes expressions; la suite de cette comparaison, dans tout le cours de leur progrès & dans leurs différentes époques, serviront beaucoup à donner des vues pour les origines de chacune d'entre elles” (*Etymologie*, E. M., tome II, p.23).

⁹ Cf. les Remarques critiques sur les réflexions philosophiques de M. de Maupeituis, par M. Turgot (dans Porset éd., *Varia linguistica*, 1970, p.24–66), § VII: “Il suit de là, et d'ailleurs c'est une chose claire, que le premier dessein du langage et son premier pas sont d'exprimer les objets et non les perceptions. Ce second dessein ne vient à l'esprit que lorsque dans le sang-froid du retour sur soi-même la perception elle-même devient à son tour un objet de

Dans cette théorie de la signification, le sens d'un nom est défini en fonction des qualités de la chose à laquelle il renvoie¹⁰. Selon Turgot et les autres encyclopédistes, ce renvoi se fait à travers les idées qu'on a des choses, et le rapport entre une idée et la chose correspondante est un rapport génétique, puisque toute idée est fondée sur la sensation d'une chose. Si l'on affirme donc que le sens d'un mot est l'idée qu'il exprime, on rapproche du même coup la *sémantique* et la *référence*. De cette façon, la *sémantique* devient une discipline relevant de la théorie de la connaissance, dans la mesure où elle concerne notre connaissance des choses, telle qu'elle se reflète dans les mots que nous employons.

Le *Système figuré des parties de la grammaire* range sous l'*étymologie des mots* deux études: l'art étymologique, dont nous venons de parler, et l'étude de la formation des mots. Dans l'article *Formation*, Beauzée et Douchet étudient les phénomènes de *dérivation* et de *composition*: ces faits morphologiques sont considérés avant tout dans leur aspect synchronique. La formation est définie comme

“La manière de faire prendre à un mot toutes les formes dont il est susceptible, pour lui faire exprimer toutes les idées accessoires que l'on peut joindre à l'idée fondamen-

perception. Cela paraîtra d'autant plus évident, que les premières idées sont des sensations, et que par l'effet naturel des sensations nous les rapportons proprement aux objets extérieurs”. Chez Turgot, la *sémantique* et la *référence* coïncident dans le langage primitif; cf. notre étude Maupertuis sur l'origine du langage, *Studies on Voltaire and the eighteenth century* 215, 1982, p.163–169.

¹⁰ Ceci constitue une des ambiguïtés fondamentales de la *sémantique*, qui au lieu de se borner aux formes linguistiques, se transforme souvent en une science des choses. Dans la théorie *sémantique transformationnelle*, les “*semantic markers*” ne sont pas des éléments de la *langue*, mais des éléments dégagés d'une description normalisante de la réalité (pour une critique de la *sémantique transformationnelle*, voir U. Weinreich, *Explorations in Semantic Theory*, The Hague 1972, p.16–43; pour une critique épistémologique, voir H. Putnam, *Mind, Language and Reality*, London 1975, qui montre que la théorie *sémantique des transformationalistes* présuppose un type *normal* – par exemple des éléments chimiques qui ont leur poids atomique normal –, qui ne se vérifie pas toujours dans les réalisations concrètes de ce type).

tale qu'il renferme dans sa signification" (*Formation*, E. M., tome II, p. 119).

L'article *Formation* n'est pas un exemple de systématique: Beauzée, après avoir dit que la plupart des grammairiens entendent par *formation* l'étude des flexions (donc les phénomènes de déclinaison et de conjugaison) et après avoir signalé qu'il y a encore

"deux autres espèces de *Formation*, qui méritent singulièrement l'attention du grammairien philosophe; parce qu'on peut les regarder comme les principales clefs des langues: ce sont la Dérivation & la Composition" (*Formation*, E. M., tome II, p. 119),

range la flexion sous la dérivation, et plus particulièrement sous la dérivation grammaticale¹¹:

"La dérivation grammaticale est la manière de faire prendre à un mot, au moyen de ses diverses inflexions, les formes établies par l'usage pour exprimer les idées accessoires qui peuvent présenter l'idée principale sous différents points de vue relatifs à l'ordre de l'énonciation: ainsi, *canis*, *canit*, *canimus*, *canitis*, *canunt*, *canebam*, *canebas*, &c., sont dérivés grammaticalement de *cano*; parce que l'idée principale exprimée par *cano* y est modifiée par

¹¹ Beauzée et Douchet font la distinction entre deux sortes de dérivations: la dérivation philosophique et la dérivation grammaticale. La *dérivation philosophique* concerne l'expression des idées accessoires s'ajoutant à une idée primitive ("La dérivation philosophique est donc la manière de faire prendre à un mot, au moyen de ses diverses inflexions, les formes établies par l'usage pour exprimer les idées accessoires qui peuvent modifier en elle-même l'idée primitive, sans rapport à l'ordre de l'énonciation: ainsi, *cantare*, *cantitare*, *canturire*, sont dérivés philosophiquement de *canere*; parce que l'idée primitive exprimée par *canere* y est modifiée en elle-même & sans aucun rapport à l'ordre de l'énonciation. *Felicio* & *felicissimus* sont aussi dérivés philosophiquement de *felix*, pour les mêmes raisons", *Formation*, E. M., tome II, p. 121). Les exemples montrent que la dérivation philosophique concerne à la fois des phénomènes dérivationnels (les morphèmes *it*, *ur*) et des phénomènes flexionnels (les degrés de comparaison des adjectifs). La dérivation grammaticale, par contre, ne concerne que les procédés purement flexionnels.

différents rapports à l'ordre de l'énonciation, rapports de nombres, rapports de temps, rapports de personnes" (*Formation*, E. M., tome II, p. 121; cf. aussi p. 120).

Beauzée divise les mots d'après deux paramètres: (1) leur caractère *primitif* ou *dérivé*; (2) leur nature *simple* ou *composée*.

"Un mot est *primitif* relativement aux autres mots qui en sont formés, pour exprimer avec la même idée originelle quelque idée accessoire qui la modifie; & ceux-ci sont les *dérivés*, dont le primitif est en quelque sorte le germe.

Un mot est *simple* relativement aux autres mots qui en sont formés, pour exprimer avec la même idée quelqu'autre idée particulière qu'on lui associe; & ceux-ci sont les composés, dont le simple est en quelque sorte l'élément" (*Formation*, E. M., tome II, p. 119).

Le premier terme dans la chaîne de formation ($T_1 \rightarrow \text{Formation} \rightarrow T_2$) est appelé la *racine génératrice* quand il s'agit du rapport des mots primitifs à leurs dérivés, et *racine élémentaire* quand il s'agit du rapport entre les mots simples et leurs composés. C'est seulement dans l'élaboration de la notion de *racine génératrice* que l'étymologie retrouve son orientation diachronique: Beauzée et Douchet postulent¹² ainsi le mot grec ἄμα comme racine génératrice des mots latins *amator*, *amor*, *amatorius*, *amatorie*, *amicus*, *amicitia*. Quant à la *racine élémentaire*, celle-ci doit être découverte par une recherche intralinguistique – et non interlinguistique –: la racine élémentaire désigne le mot simple d'une langue¹³ à partir duquel un autre mot dans la même langue a été formé.

¹² A tort, étant donné que l'esprit rude du mot grec correspond à un *s* indo-européen (**sem/sm*). Notons que la relation entre l'esprit rude en grec et la sifflante des autres langues indo-européennes avait été signalée par Turgot (*Etymologie*, E. M., tome II, p. 25–26; cf. Piron, éd., o. c., p. 21).

¹³ Beauzée et Douchet ajoutent l'observation suivante: "Il y a deux sortes de racines élémentaires qui entrent dans la *Formation* des composés: les unes sont des mots qui peuvent également paraître dans le discours sous la figure simple & sous la figure composée, c'est-à-dire, seuls ou joints à un autre mot; telles sont les racines élémentaires des mots *magnanimus*, *respublica*, *senatus-consultum*, qui sont *magnus* & *animus*, *res* & *publica*, *senatus* & *consultum*: les autres sont absolument inusitées hors de la composition, quoiqu'ancienne-

L'étymologie constitue donc, dans l'optique des grammairiens de l'Encyclopédie, une *partie* de la grammaire – et plus particulièrement de la lexicologie –, et ne s'insère pas dans une étude linguistique diachronique autonome. D'autre part, l'étude de la formation des mots, incorporée à l'étymologie, résulte dans un petit traité de morphologie, qui n'a qu'un lien très lâche avec l'étymologie proprement dite: ce traité se trouve ainsi séparé de la partie morphologique qui est incluse dans l'étude de la valeur (*sens spécifique/sens accidentel*) des mots; il est également séparé des considérations morpho-syntaxiques sur les parties grammaticales qui constituent la *matière* de la proposition. Ce dernier défaut pèse lourd sur la théorie grammaticale des encyclopédistes: il est responsable de l'absence d'une *théorie morphologique* et de la négligence de l'aspect formel des mots, en faveur de l'étude de leur sens. De cette façon, la lexicologie et la syntaxe sont, du point de vue méthodologique, séparées par un abîme.

2. La valeur des mots

La valeur des mots

“consiste dans la totalité des idées qui en constituent le sens propre ou le sens figuré” (*Mot*, E. M., tome II, p. 570).

La théorie de la valeur des mots est basée sur une dichotomie essentielle: celle entre les *mots affectifs* et les *mots énonciatifs*¹⁴.

ment elles aient pu être employées comme mots simples: telles sont *jux & jugium*, *ses & sidium*, *ex & igium*, *plex & plicium*, *spex & spicium*, *stes & stitium*, que l'on trouve dans les mots *conjux*, *conjugium*; *praeses*, *praesidium*; *remex*, *remigium*; *supplex*, *supplicium*; *extispex*, *frontispicium*; *antistes*, *solstitium*” (*Formation*, E. M., tome II, p. 122).

¹⁴ “Or le premier coup d'œil jeté sur les langues montre sensiblement que le cœur & l'esprit ont chacun leur langage. Celui du cœur est inspiré par la nature, & n'a presque rien d'arbitraire: aussi est-il également entendu chez toutes les nations, & il semble même que les brutes qui nous environnent en aient quelquefois l'intelligence; le vocabulaire en est court, il se réduit aux seules interjections, qui ont partout les mêmes radicaux, parce qu'elles tiennent à la constitution physique de l'organe (...) Elles désignent, dans celui qui s'en sert, une affection, un sentiment; elles ne l'excitent pas dans l'âme de celui qui les entend, elles ne lui en présentent que l'idée (...) Je donnerais à

Cette distinction rejoint celle entre *langage de cœur* et *langage d'esprit*, entre *signes naturels* et *signes arbitraires*, entre *réception émotionnelle (directe)* et *réception rationnelle* par la voie de l'analyse de la pensée. Du point de vue morpho-syntaxique, cette distinction oppose les *interjections* (mots affectifs¹⁵) aux autres parties du discours. Schématiquement:

THÉORIE DES MOTS

objet: < mots >

mots = mots affectifs/mots énonciatifs

Les mots affectifs sont liés à l'expression directe des sentiments, alors que les mots énonciatifs énoncent une idée. On peut se demander si ce clivage est justifié: les sentiments peuvent être considérés en quelque sorte comme des pensées à propos de nos "états intérieurs" (*mental states*), mais des pensées encore très "attachées" à leur source (sensorielle). D'ailleurs un cri de douleur n'a-t-il pas la même valeur locutionnaire que l'expression "j'ai mal", composée de mots énonciatifs? Par *valeur locutionnaire* nous entendons ici le contenu sémantique d'un acte du langage¹⁶, qu'il ne faut pas confondre avec la charge intention-

ce premier ordre de *Mots* le nom d'*affectifs*, pour le distinguer de ceux qui appartiennent au langage de l'esprit, & que je désignerais par le titre d'*énonciatifs*. Ceux-ci sont en plus grand nombre, ne sont que peu ou point naturels, & doivent leur existence & leur signification à la convention usuelle & fortuite de chaque nation" (*Mot*, E. M., tome II, p. 571).

¹⁵ "Il y a donc en effet des parties d'oraison de deux espèces: les premières sont les signes naturels des sentiments; les autres sont les signes arbitraires des idées: celles-là constituent le langage du cœur, elles sont affectives; celles-ci appartiennent au langage de l'esprit, elles sont discursives. Je mets au premier rang les expressions du sentiment, parce qu'elles sont de première nécessité, les besoins du cœur étant antérieurs & supérieurs à ceux de l'esprit: d'ailleurs elles sont l'ouvrage de la nature, & les signes des idées sont de l'institution de l'art; ce qui est un second titre de prééminence, fondé sur celle de la nature même à l'égard de l'art" (*Interjection*, E. M., tome II, p. 344).

¹⁶ La distinction entre l'aspect locutionnaire, l'aspect illocutionnaire et l'aspect perlocutionnaire d'un acte de langage a été formulée pour la première fois par Austin (*How to do Things with Words*, Oxford 1962, 1975², p. 109): "We first distinguished a group of things we do in saying something, which together we summed up by saying we perform a *locutionary act*, which is

nelle de l'acte du langage (le locuteur veut produire un certain effet sur son auditeur), ni avec l'effet perlocutionnaire qui est "effectivement" produit. D'autre part, la pensée peut être exprimée de façon émotionnelle. Un argument qui pourrait toutefois justifier la distinction entre *mots affectifs* et *mots énonciatifs* est le fait que les interjections sont équivalentes à une proposition entière, alors que les mots énonciatifs n'équivalent à une proposition que s'il y a ellipse (par exemple dans une réponse à une question). Notons que cet argument syntaxique n'est pas invoqué par Beauzée.

Pour distinguer les différentes classes de mots énonciatifs, Beauzée recourt à plusieurs critères. Il y a d'abord le critère de la déclinabilité des mots¹⁷, à savoir la possession (ou non-possession) de caractéristiques morphologiques marquant les nombres, les cas, les genres, les personnes, les temps, les modes et la diathèse. Les quatre classes de mots déclinables (les *noms*, les *pronoms*, les *adjectifs* et les *verbes*) n'ont pas seulement en commun le trait formel de la déclinabilité: elles doivent aussi avoir

"une signification fondamentale commune, au moins jusqu'à un certain point: une propriété matérielle qui leur

roughly equivalent to uttering a certain sentence with a certain sense and reference, which again is roughly equivalent to "meaning" in the traditional sense. Second, we said that we also perform *illocutionary acts* such as informing, ordering, warning, undertaking, &c., i.e. utterances which have a certain (conventional) force. Thirdly, we may also perform *perlocutionary acts*: what we bring about or achieve *by* saying something, such as convincing, persuading, deterring, and even, say, surprising or misleading".

- ¹⁷ "Un simple coup d'œil jeté sur les différentes espèces de mots, & sur l'unanimité des usages de toutes les langues à cet égard, conduit naturellement à les partager en deux classes générales, caractérisées par des différences purement matérielles. La première classe comprend toutes les espèces de mots déclinables, je veux dire les noms, les pronoms, les adjectifs, & les verbes, qui, dans la plupart des langues, reçoivent à leurs terminaisons des changements qui désignent des idées accessoires de relation, ajoutées à l'idée principale de leur signification. La seconde classe renferme les espèces de mots indéclinables, c'est-à-dire, les adverbes, les prépositions, les conjonctions, & les interjections, qui gardent dans le discours une forme immuable, parce qu'ils expriment constamment une seule & même idée principale" (*Identité*, E. M., tome II, p.278), Ce critère de déclinabilité remonte à Varron (*De lingua latina*, liber VIII); cf. D. Taylor, *Declinatio: A Study of the Linguistic Theory of Marcus Terentius Varro*, Amsterdam 1974, pour une étude fouillée.

est commune, suppose nécessairement quelque chose de commun dans leur nature; & la nature des signes consiste dans leur signification. Mais il est certain qu'on ne peut nombrer que des êtres; & par conséquent il semble nécessaire de conclure que la signification fondamentale, commune aux quatre espèces de *Mots* déclinables, consiste à présenter à l'esprit les idées des êtres, soit réels soit abstraits, qui peuvent être les objets de notre pensée" (*Mot*, E. M., tome II, p.671).

Le fondement de cette distinction est "perspectiviste": les mots déclinables désignent des êtres (réels ou abstraits) qui sont susceptibles d'être *envisagés* sous différents aspects, alors que les mots indéclinables ne désignent que des idées qu'on ne peut envisager que sous un aspect immuable.

Parmi les mots énonciatifs déclinables, une distinction est faite entre les noms et les pronoms d'une part, et entre les adjectifs et les verbes d'autre part. Cette distinction est basée sur un critère ontologique, à savoir la *détermination* ou l'*indétermination* des "êtres" désignés par ces classes de mots: les noms et les pronoms présentent à l'esprit des *êtres déterminés*, c'est-à-dire qu'on peut leur associer une idée (par exemple celle de "*courir*"), représentée par un individu, ou une "monade" (*coureur*), à savoir la personne en train de courir (qui peut affirmer "*je cours*")¹⁸. Les verbes et les adjectifs présentent à l'esprit des *êtres indéterminés* (par exemple *courir*, *courant*), qui peuvent devenir déterminés par l'adjonction d'un mot désignant un être déterminé (nom ou pronom). Dans le cas de la combinaison *nom* + *adjectif*, on obtient une nouvelle idée:

"L'unité d'objet qui résulte toujours de l'union de l'Adjectif avec le Nom, démontre que l'idée particulière qui constitue la signification individuelle de chaque Adjectif,

¹⁸ Comme le fait remarquer Beauzée, les noms présentent un être déterminé à l'aide d'une idée précise, alors que l'idée est "vague & indéfinie" dans les pronoms (*Mot*, E. M., tome II, p.573). Les pronoms ne présentent distinctement que l'idée d'une personne, éventuellement combinée avec l'idée d'un rapport de possession, ou avec l'idée d'interrogation, etc.

est vraiment une idée partielle de la nature totale de cet objet unique exprimé par le concours des deux parties d'oraison. Quand je dis, par exemple, *loi*, je présente à l'esprit un objet unique déterminé; j'en présente un autre également unique & déterminé, quand je dis *loi évangélique*; un autre, quand je dis, *nos lois*. L'idée de *loi* se trouve pourtant toujours dans ces trois expressions: mais c'est une idée totale dans le premier exemple; & dans les deux autres ce n'est plus qu'une idée partielle, qui concourt à former l'idée totale, avec l'autre idée partielle qui constitue la signification propre, ou de l'Adjectif *évangélique* dans le second exemple, ou de l'Adjectif *nos* dans le troisième. Ce qui convient proprement à *nos lois*, ne peut convenir ni à la *loi évangélique*, ni à la *loi* en général; de même ce qui convient proprement à la *loi évangélique*, ne peut convenir ni à *nos lois* ni à la *loi* en général: c'est que ce sont des idées totales toutes différentes: mais ce qui est vrai de la *loi* en général, est vrai en particulier de la *loi évangélique* & de *nos lois*, parce que les idées ajoutées à celle de *loi* ne détruisent pas celle de *loi*, qui est toujours la même en soi" (*Mot*, E. M., tome II, p.575).

De la combinaison d'un nom ou pronom avec un verbe, il résulte une pensée. Les grammairiens de l'*Encyclopédie* n'ont pas considéré ce cas à l'intérieur de la théorie du mot, mais ils l'ont étudié dans l'optique de l'analyse syntaxique des propositions en sujet et prédicat. Beauzée insiste sur le caractère secondaire du verbe et de l'adjectif par rapport au nom et au pronom: c'est par *imitation* que le verbe et l'adjectif s'accordent (respectivement en nombre, personne et genre – si on inclut les participes passés parmi les formes verbales –; en genre et en nombre) avec les noms et les pronoms avec lesquels ils concourent pour exprimer une pensée ou idée totale. Les noms et les pronoms ont donc comme *corrélatifs* les verbes et les adjectifs.

Alors que les noms, les pronoms, les adjectifs et les verbes expriment des êtres dénombrables, déterminés dans le cas des noms et des pronoms, indéterminés dans le cas des adjectifs et des verbes, la caractéristique du genre permet de séparer les

noms et les *pronoms*. Dans le cas des noms, le genre est fixé par l'usage ou déterminé par l'idée de leur nature¹⁹:

“Chaque Nom a un Genre fixe & déterminé par l'usage, ou par la nature de l'objet nommé, ou par le choix libre de celui qui parle: ainsi, *pater*, père, est du masculin, *mater*, mère, est du féminin, par nature; *baculus*, bâton, est du masculin, *mensa*, table, est du féminin, par usage; *finis* en latin, *duché* en français, sont du masculin ou du féminin, au gré de celui qui parle” (*Mot*, E. M., tome II, p.573).

Le pronom, par contre, a un genre déterminé par son emploi discursif:

“Les Pronoms au contraire n'ont point de Genre fixe; de sorte que, sous la même terminaison ou sous des terminaisons différentes, ils sont tantôt d'un Genre & tantôt d'un autre, non au gré de celui qui parle, mais selon le Genre même du Nom auquel le Pronom a rapport: ainsi, *ἐγώ* en grec, *ego* en latin, *ich* en allemand, *io* en italien, *je* en français, sont masculins dans la bouche d'un homme, & féminins dans celle d'une femme; au contraire, *il* est toujours masculin, & *elle* toujours féminin, quoique ces deux *Mots*, au Genre près, ayent le même sens, ou plus tôt ne soient que le même *Mot* avec différentes inflexions & terminaisons” (*Mot*, E. M., tome II, p.573).

Un tel point de vue n'est pas sans difficultés: avec *je*, *ego*, *ἐγώ*, le genre du pronom dépend du sexe de la personne qui parle, mais ce n'est pas une *caractéristique formelle* du pronom. D'autre part, le genre du nom est conçu comme une marque soit

¹⁹ D'après la nature des êtres désignés par les noms, ceux-ci sont divisés en noms substantifs et noms abstraits. D'après la nature individualisante ou généralisante du renvoi, les noms sont divisés en noms propres et noms appellatifs. Ces derniers sont subdivisés en génériques et spécifiques: “dans les Noms génériques, l'idée déterminante est celle d'une nature commune à toutes les espèces comprises sous un même genre, & à tous les individus de chacune de ces espèces; dans les Noms spécifiques, l'idée déterminante est celle d'une nature qui n'est commune qu'aux individus d'une seule espèce” (*Mot*, E. M., tome II, p.573).

morphologique, comme en latin²⁰, soit syntaxique, comme en français. Il est donc préférable de parler d'une *neutralisation formelle* caractérisant les pronoms vis-à-vis des noms, en ce qui concerne le marquage du genre²¹: alors que la distinction se conserve à la troisième personne, elle n'est plus marquée aux première et seconde personnes. On pourrait objecter que Beauzée a raison de postuler une distinction en genre pour les pronoms de la première et de la seconde personne: si les mots expriment une idée, l'idée exprimée par un pronom *renvoyant* à une personne mâle n'est pas la même que l'idée exprimée par un pronom renvoyant à une personne du sexe féminin. Mais à ce propos nous tenons à faire remarquer que la définition du pronom dit seulement que

“Les Pronoms sont des *Mots* qui présentent à l'esprit des êtres déterminés par l'idée précise de leur relation à l'acte de la parole” (*Mot*, E. M., tome II, p.574).

Il n'y est rien dit du sexe de la personne qui a une relation particulière à l'acte de la parole. Ainsi, une lecture systématique du texte de Beauzée nous apprend que dans l'idée exprimée par le pronom, le sexe de la personne n'est pas *essentiellement* présent; cet élément n'est d'ailleurs pas universellement marqué dans les langues naturelles. De cette façon, il n'aurait pas été nécessaire d'attribuer un genre flexible aux pronoms de la première et de la deuxième personne: c'est un élément redondant qu'il n'aurait pas fallu retenir du point de vue de la *systématique* et de l'*économie définitionnelles* de la théorie, d'autant plus que cet élément ne reçoit aucun appui formel.

²⁰ Cette marque est parfois déviante: *nauta* (première déclinaison en *-a*) est un mot masculin; beaucoup de mots en *-us*, génitif *-i* sont féminins (noms d'arbres, de villes, de pays, d'îles); la troisième déclinaison et la cinquième contiennent un très grand nombre de mots de genre différent.

²¹ Du moins dans le cas des langues indo-européennes. Les langues sémitiques, par exemple, ont une forme distincte (masculine vs. féminine) pour les pronoms de la seconde personne (et aussi pour ceux de la troisième personne, comme c'est le cas dans les langues indo-européennes); cf. S. Moscati ed., *An Introduction to the Comparative Grammar of the Semitic Languages. Phonology and Morphology*, Wiesbaden 1964 (1969²), p.102-105, et I. Diakonoff, *Semito-Hamitic Languages. An essay in classification*, Moscou 1965, p.69-74.

Par cet enracinement dans l'acte de la parole, le pronom se rapproche du verbe: ces deux classes de mots ont un fondement discursif, formellement indiqué par la personne:

“On a pareillement, sous le nom de Personnes, rapporté les Pronoms à des classes différenciées par les diverses relations des êtres à l'acte de la parole (...) Les Personnes, par exemple, qui ne sont dans les Verbes que des terminaisons, suivent la relation du sujet à l'acte de la parole, & les Verbes prennent telle ou telle terminaison personnelle selon cette relation de leurs sujets à l'acte de la parole: *ego Joannes vidi, tu Joannes vidisti, Joannes vidit*” (*Mot*, E. M., tome II, p. 574).

Cette même donnée permet de séparer le *verbe* et l'*adjectif*, qui “présentent à l'esprit des êtres indéterminés” (*Mot*, E. M., tome II, p. 574). En effet,

“L'Adjectif n'a reçu aucune variation relative aux Personnes qui caractérisent les Pronoms. Les Adjectifs mêmes dérivés des Verbes, qui, sous le nom de Participes, réunissent en effet la double nature des deux parties d'oraison, n'ont reçu nulle part les inflexions personnelles” (*Mot*, E. M., tome II, p. 574).

Si le verbe a des terminaisons personnelles, l'adjectif a des terminaisons marquant le genre, qui se rapportent à la nature du substantif auquel il est joint. Les adjectifs sont divisés en *adjectifs physiques* et en *adjectifs métaphysiques*:

“Les Adjectifs physiques sont ceux qui désignent les êtres indéterminés par une idée précise qui, étant ajoutée à celle de quelque nature déterminée, constitue avec elle une idée totale toute différente, dont la compréhension est augmentée. Tels sont les Adjectifs *pieux, rond, semblable*: car quand on dit un *homme pieux*, un *vase rond*, des *figures semblables*, on exprime des idées totales qui renferment, dans leur compréhension, plus d'attributs que celles que l'on exprime quand on dit simplement un *homme*, un *vase*, des *figures*. C'est que l'idée précise de la signification indi-

viduelle de cette sorte d'Adjectifs est une idée partielle de la nature totale. D'où il suit que, si l'on ne veut envisager les êtres dans le discours que comme revêtus de cet attribut exprimé nettement par l'Adjectif, il arrive souvent que l'Adjectif est employé comme un Nom, parce que l'attribut qui y est précis constitue alors toute la nature de l'objet que l'on a en vue; c'est ainsi que nous disons le *bon*, le *vrai*, l'*honnête*, l'*utile*, les *français*, les *romains*, les *africains*, &c. Les Adjectifs métaphysiques sont ceux qui désignent les êtres indéterminés par une idée précise qui, étant ajoutée à celle de quelque nature déterminée, constitue avec elle une idée totale dont la compréhension est toujours la même, mais dont l'étendue est restreinte. Tels sont les Adjectifs *le*, *ce*, *plusieurs*: car quand on dit *le roi*, *ce livre*, *plusieurs chevaux*, on exprime des idées totales qui renferment encore dans leur compréhension les mêmes attributs que celles que l'on exprime quand on dit simplement *roi*, *livre*, *cheval*, quoique l'étendue en soit plus restreinte; parce que l'idée précise de la signification individuelle de cette sorte d'Adjectifs, n'est que l'idée d'un point de vue qui assigne seulement une quotité particulière d'individus. De là vient que, si l'on ne veut envisager dans le discours les êtres dont on parle que comme considérés sous ce point de vue exprimé nettement par l'Adjectif, il arrive souvent que l'Adjectif est employé comme Pronom, parce que le point de vue qui y est précis est alors la relation unique qui détermine l'être dont on parle; c'est ainsi que nous disons, *j'approuve CE que vous avez fait*" (*Mot*, E. M., tome II, p. 575).

Comment faut-il comprendre cette distinction? Les adjectifs *physiques* augmentent la compréhension de l'idée exprimée par les substantifs avec lesquels ils sont associés; quant à l'extension de l'idée, celle-ci peut être restreinte (ce qui est le cas quand l'adjectif exprime une caractéristique qui n'est pas commune à tous les individus compris sous l'idée exprimée par le substantif; exemple: *homme blanc*), ou elle peut être conservée (quand l'adjectif exprime une caractéristique tautologique de

l'idée exprimée par le substantif auquel l'adjectif est lié, comme dans *cercle rond*, ou quand l'adjectif exprime une caractéristique non analytique qui a, par pure contingence, la même extension que l'idée exprimée par le substantif auquel l'adjectif est associé, comme dans *homme mortel*). Les adjectifs *métaphysiques*, par contre, n'augmentent pas la compréhension, mais restreignent l'extension. Toutefois, la théorie de Beauzée manque de clarté à ce propos. Empêtré dans une vision logiciste des concepts (*"roi"*, *"table"*, *"maison"*, *"livre"*, etc.), Beauzée confère à ceux-ci un statut linguistique d'occurrence réelle (*"quand on dit simplement roi, livre, cheval"*), alors que leur réalisation discursive n'est jamais *roi, table, maison*, mais *un roi, le roi, la table/maison, une table/maison, des rois/tables/maisons, les rois/tables/maisons, plusieurs rois/tables/maisons, certains rois, certaines tables/maisons, la maison du roi, une maison de roi*, etc. Beauzée pose donc les mêmes formes (*roi, le roi*) au niveau des idées et au niveau de la parole. C'est ainsi que pour lui *"roi"* et *"le roi"* existent au niveau des idées et au niveau linguistique. Mais pour une langue qui connaît l'emploi d'articles, il faudrait distinguer entre l'intension et l'extension des *idées* (correspondant aux lexèmes figurant comme entrées dans le dictionnaire) et l'extension *en discours* (l'extensité)²². C'est par rapport à ce dernier niveau qu'il faut analyser les *valeurs* des articles (définis, indéfinis, partitifs, article zéro).

Revenons au verbe. Nous avons vu que le verbe emprunte ses caractéristiques formelles du nombre et du genre (dans le cas des participes) aux noms et pronoms auxquels il se rapporte. En outre, le verbe a un lien direct avec l'*acte de la parole*, à l'aide duquel on peut comprendre la structure des personnes verbales. A l'intérieur de l'acte de parole, le verbe nous présente un être indéterminé sous son aspect d'*existence*. Cette existence est immédiatement liée au *temps* (il faut un temps, si minime soit-il pour exister) et aux temps du verbe:

“mais il est constant aussi qu'il n'y a pas une seule partie de la conjugaison du Verbe, qui n'exprime d'une manière

²² Pour la distinction entre compréhension, extension et extensité, voir l'aperçu de M. Wilmet, *Les déterminants du nom en français. Essai de synthèse*, *Langue française* 57 (1983) p.15-33.

ou d'une autre quelqu'un de ces rapports d'existence à une époque" (*Mot*, E. M., tome II, p. 576).

En se référant à l'Astronomie physique d'Etienne Simon de Gamaches, Beauzée affirme que "le Temps est la succession même attachée à l'existence de la créature"²³. Le temps est donc étroitement lié à l'essence du verbe, qui consiste à exprimer l'existence. Le temps du verbe est le seul indice dans une phrase qui permet de supposer une existence (soit réelle, soit idéale): le verbe est ainsi la seule classe de mots qui déborde le contexte purement linguistique.

Le verbe est défini par Beauzée de la façon suivante:

"les Verbes sont des *Mots* qui présentent à l'esprit des êtres indéterminés, désignés seulement par l'idée de l'existence sous un attribut" (*Mot*, E. M., tome II, p. 576).

La Grammaire de Port-Royal avait défini le verbe comme le terme qui exprime l'*affirmation*; c'est le propre du verbe *être* – le verbe „substantif” – d'exprimer l'affirmation. Tout verbe qui ajoute à l'expression de l'affirmation l'idée d'un attribut est appelé verbe "adjectif"; c'est aussi le cas du verbe *être* quand il signifie "exister":

"Nous voyons même que le verbe substantif *sum*, *je suis*, est souvent adjectif, parce qu'au lieu de le prendre comme signifiant simplement l'affirmation, on y joint le plus général de tous les attributs, qui est l'être; comme lorsque je dis: *je pense, donc je suis*; je suis, signifie là, *sum ens*, je suis un être, une chose. *Existo* signifie aussi *sum existens*, je suis, j'existe" (Grammaire generale et raisonnée, 1660, p. 61)²⁴.

²³ Cf. *Mot* (E. M., tome II, p. 576) et *Temps* (E. M., tome III, p. 494–495). Pour une analyse de la théorie des temps verbaux chez Beauzée, voir notre article Beauzée et le système des temps en français, *Acta Linguistica Hafniensia* 18 (1983) p. 95–111.

²⁴ On sait que l'originalité de la Grammaire de Port-Royal consiste à définir le verbe comme l'expression d'une affirmation (cf. R. Donzé, *La Grammaire générale et raisonnée de Port-Royal*, Bern 1967, p. 27–34; J. C. Chevalier, *Histoire de la syntaxe. Naissance de la notion de complément dans la grammaire française (1530–1750)*, Genève 1968, p. 509).

Beauzée, plus conceptualiste, définit le verbe par son contenu notionnel²⁵: tout verbe exprime l'*existence intellectuelle* d'un sujet. A l'idée de l'existence intellectuelle peuvent s'ajouter des attributs, exprimés par des prédicats nominaux (*Jean est soldat; Jean est grand*) ou par le morphème lexical du verbe (*Jean réfléchit*).

Les mots indéclinables, correspondant à une idée objective immuable" (*Mot*, E.M., tome II, p.577), comprennent trois classes de mots: les prépositions, les adverbes et les conjonctions. Cette tripartition repose sur des critères syntaxiques et sémantiques.

Prenons d'abord la distinction entre les adverbes et les prépositions d'une part, et les conjonctions d'autre part. A ce propos, Beauzée pose une distinction entre mots *supplétifs* (comprenant les adverbes et les prépositions) et mots *discursifs* (comprenant les conjonctions): les mots supplétifs "suppléent" à la signification des mots auxquels ils se rapportent; les mots discursifs assurent la liaison entre des propositions. Cette distinction n'est ni très homogène (il aurait fallu opposer les mots indéclinables qui ne relient pas les propositions aux mots indéclinables qui le font), ni très exacte, étant donné que les conjonctions servent à lier des composantes d'un *constituant* (exemple: *Jean et sa femme sont venus hier soir*). Beauzée répliquerait sans doute qu'il s'agit d'un cas d'ellipse:

"Plusieurs Conjonctions semblent, au premier aspect, ne servir qu'à lier un *Mot* avec un autre: mais si l'on y prend garde de près, on verra qu'en effet elles servent à lier les propositions partielles qui constituent un même discours (...) Il ne peut donc y avoir de doute que dans le cas où divers attributs sont énoncés du même sujet, ou le même attribut de différents sujets; par exemple, *Cicéron était ora-*

²⁵ Il est à déplorer que Beauzée n'ait pas considéré la possibilité de prendre le verbe comme le noyau de la construction phrastique. Cela aurait entraîné un déséquilibre dans la relation *sujet/prédicat* (cf. les critiques de L. Tesnière, *Éléments de syntaxe structurale*, Paris 1959), et aurait exigé l'élaboration d'un modèle non logiciste pour l'étude des structures syntaxiques (cf. plusieurs articles dans F. Householder ed., *Syntactic Theory 1: Structuralist. Selected Readings*, Harmondsworth 1972).

teur ET philosophe, Lupus ET Agnus venerant. Mais il est aisé de ramener à la loi commune les Conjonctions de ces exemples: le premier se réduit aux deux propositions liées, *Cicéron était orateur ET Cicéron était philosophe*, lesquelles ont un même sujet; le second veut dire pareillement, *Lupus venerat ET Agnus venerat*, les deux *Mots* attributifs *venerat* étant compris dans le pluriel *venerant*” (*Mot*, E. M., tome II, p. 578)²⁶.

Par l’emploi de la notion d’ellipse, Beauzée fait de la conjonction un élément qui sert à lier des propositions, même si à un niveau “superficiel” la conjonction relie des composantes d’un constituant de phrase.

Les deux classes de mots supplétifs, l’adverbe et la préposition, sont apparentées formellement (certains adverbes sont composés à l’aide de prépositions) et sémantiquement (il y a une équivalence de sens entre l’adverbe et la construction *préposition + nom de la même “racine” que l’adverbe*)²⁷. Lancelot et Arnauld avaient déjà fait remarquer que

²⁶ Il y a des contre-exemples: *Jean et Paul sont des frères; Jean et Paul se ressemblent*. Ces phrases ne se laissent pas décomposer en deux unités conjointes. Ce problème a été relevé par G. Lakoff - S. Peters, *Phrasal Conjunction and Symmetric Predicates* (Report n. NSF-17 of the Computation Laboratory of Harvard University Mathematical Linguistics and Automatic Translation), 1966, et par J. McCawley, *The Role of Semantics in a Grammar*, dans E. Bach - R. Harms eds., *Universals in Linguistic Theory*, New York 1968, p. 124-169 (ici p. 148-155) dans leur critique de la grammaire transformationnelle.

²⁷ Cf. *Mot*, E. M., tome II, p. 577 et 579: “Par rapport aux Adverbes, c’est une observation importante, que l’on trouve dans une langue plusieurs Adverbes qui n’ont dans une autre langue aucun équivalent sous la même forme, mais qui s’y rendent par une préposition, avec un complément qui énonce la même idée qui constitue la signification individuelle de l’Adverbe; *eminus*, de loin, *cominus*, de près, *utrinque*, des deux côtés, &c.: on peut même regarder souvent comme synonymes dans une même langue les deux expressions, par l’Adverbe & par la Préposition avec son complément; *prudenter*, prudemment, ou *cum prudentiâ*, avec prudence”; “Mais il est constant qu’une préposition avec son complément est l’équivalent d’un adverbe, & que tout *Mot* qui est l’équivalent d’une Préposition avec son complément est un adverbe; d’où il suit que, quand on écrirait de suite *parconséquent*, il n’en serait pas moins adverbe, parce que l’étymologie y trouverait toujours les mêmes éléments, & la Logique le même sens”.

“Le désir que les hommes ont d’abrégé le discours, est ce qui a donné lieu aux Adverbes” (Grammaire generale et raisonnée, 1660, p.88).

Dans l’optique des Port-Royalistes les adverbes sont doublement secondaires: (1) l’adverbe est secondaire à l’égard de la construction *préposition + substantif* (*sapienter = cum sapientiā*), et (2) cette dernière construction est elle-même secondaire²⁸ par rapport à la flexion de l’ablatif (*sapientiā*). Mais dans la perspective de la construction de la phrase, l’adverbe et la préposition ont des fonctions très différentes. La préposition est un terme doublement corrélatif: elle établit un rapport direct avec le mot qui suit ou les mots qui suivent (*à demain, à la maison, vers la ville*, etc.) avec lequel (lesquels) elle constitue un syntagme. Elle établit aussi un rapport avec les mots qui la précèdent: ce rapport peut être un rapport direct (par exemple: *la maison de son directeur; les principes de la grammaire générative*) ou il peut être moins direct (*il la battait avec violence, très régulièrement; il parla avec froideur; il s’en est allé, vers huit heures*). En termes plus formels, le rapport de la préposition avec ce qui la suit (en termes logiques, son “*successeur*”) est un rapport intra-constituantiel, alors que le rapport avec son “*antécédent*” est soit un rapport intra-constituantiel, soit un rapport interconstituantiel (ceci est le cas quand l’antécédent est lui-même (une partie d’)un autre constituant de phrase). L’explication de Beauzée, moins descriptive et plus philosophique, met en relief ce double rapport établi par la préposition, sans pourtant faire la

²⁸ Ceci est dû au fait que les prépositions sont une catégorie redondante d’après Lancelot et Arnauld: dans une langue de type synthétique, les rapports entre les mots sont exprimés par des modifications flexionnelles de ceux-ci. Mais les langues ne peuvent maintenir un tel degré d’expression synthétique; c’est pourquoi on a introduit des prépositions. Les grammairiens de l’Encyclopédie ont remarqué la complémentarité entre un système à flexions casuelles et un système “analytique” recourant à des prépositions: “Une seconde observation essentielle sur l’usage des Prépositions, c’est que, dans les langues dont les noms ne se déclinent point, on désigne par des Prépositions la plupart des rapports dont les cas sont ailleurs les signes: *manus Dei*, c’est en français *la main de Dieu; dixit Deo*, c’est *il a dit à Dieu*” (*Mot*, E. M., tome II, p.577).

distinction entre un rapport intra-constituantiel et un rapport interconstituantiel avec l'antécédent:

“Les Prépositions, dans toutes les langues, exigent à leur suite un complément, sans lequel elles ne présentent à l'esprit qu'un sens vague & incomplet (...) L'application que l'on peut faire des mêmes Prépositions à une infinité de circonstances différentes, démontre que les rapports qu'elles désignent font abstraction de toute application, & que les termes en sont indéterminés (...)

Nous pouvons donc conclure de ces observations, que *les Prépositions sont des Mots qui désignent des rapports généraux avec abstraction de tout terme antécédent & conséquent*. De là la nécessité de donner à la Préposition un complément qui en fixe le sens, qui par lui-même est vague & indéfini; c'est le terme conséquent du rapport envisagé vaguement dans la Préposition. De là encore le besoin de joindre la Préposition avec son complément, à un adjectif, ou à un verbe, ou à un nom appellatif, dont le sens général se trouve modifié & restreint par l'idée accessoire de ce rapport; l'adjectif, le verbe, ou le nom appellatif, en est le terme antécédent: *l'utilité DE la Métaphysique, courageux SANS témérité, aimer AVEC fureur*; chacune de ces phrases exprime un rapport complet: on y voit l'antécédent, *l'utilité, courageux, aimer*; le conséquent, *la Métaphysique, témérité, fureur*; & l'exposant, *de, sans, avec*” (*Mot*, E. M., tome II, p.577).

Les exemples de Beauzée contiennent donc des prépositions entretenant un rapport intra-constituantiel avec le terme antécédent (*l'utilité de la métaphysique*) et des prépositions entretenant un rapport interconstituantiel avec le terme antécédent (*aimer avec fureur*).

L'adverbe a deux traits en commun avec la préposition: comme celle-ci il exprime un rapport général et présuppose un terme antécédent²⁹. Mais la différence réside dans le fait que l'adverbe n'a pas besoin d'un terme conséquent:

²⁹ “Ne nous contentons pas d'observer la différence des Prépositions & des Adverbes; voyons encore ce qu'il y a de commun entre ces deux espèces: l'une &

“Les Adverbes renferment dans leur signification le terme conséquent du rapport. *Les Adverbes sont donc des Mots qui expriment des rapports généraux, déterminés par la désignation du terme conséquent*” (*Mot*, E. M., tome II, p.577).

Mais terme conséquent par rapport à quoi? Par rapport au verbe? Beauzée refuse cette interprétation en se fondant sur une étymologie erronée du mot *adverbe*³⁰. Par rapport à la phrase entière? Mais ne faut-il pas distinguer ici entre les adverbes qui se rapportent au sens de la phrase entière (exemple: *il a été puni sévèrement de ses crimes*) et ceux qui se rapportent à la phrase comme ensemble locutionnaire ou illocutionnaire (*Bien sûr, Jean est revenu hier; Malheureusement, les choses ne sont pas toujours aussi simples; Ainsi, je vous nomme secrétaire d'Etat*)³¹? Beauzée se borne à noter que

l'autre énonce encore un rapport général, c'est l'idée générique fondamentale des deux”; “Ceci nous conduit donc à un principe essentiel: c'est que tout Adverbe, ainsi que toute phrase qui renferme une Préposition avec son complément, sont des expressions qui se rapportent essentiellement à un *Mot* antécédent dans l'ordre analytique, & qu'elles ajoutent à la signification de ce *Mot* une idée de relation qui en fait envisager le sens tout autrement qu'il ne se présente dans le *Mot* seul: *aimer tendrement* ou *avec tendresse*, c'est autre chose qu'*aimer* tout simplement. Si l'on envisage donc la Préposition & l'Adverbe sous ce point de vue commun, on peut dire que ce sont des *Mots* supplétifs, puisqu'ils servent également à suppléer les idées accessoires qui ne se trouvent point comprises dans la signification des *Mots* auxquels on les rapporte, & qu'ils ne peuvent servir qu'à cette fin” (*Mot*, E. M., tome II, p. 578).

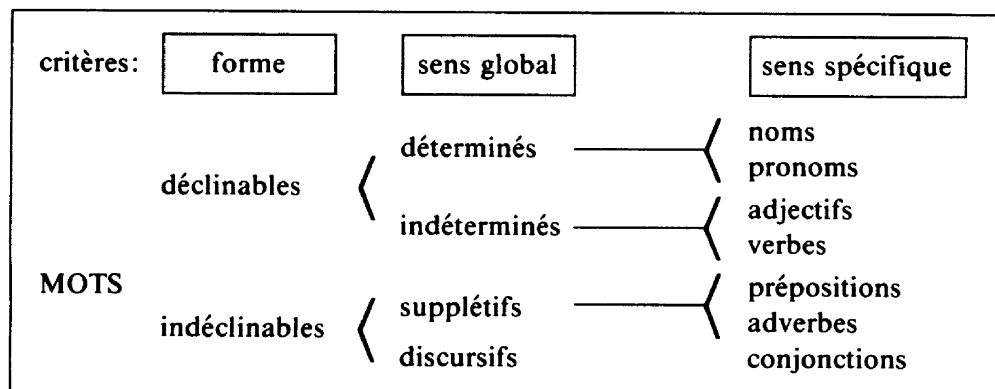
³⁰ “A l'occasion de cette application nécessaire de l'Adverbe à un *Mot* antécédent, j'observerai que l'étymologie du nom Adverbe, telle que la donne Sanctius (*Minerva* III, 13), n'est bonne qu'autant que le nom latin *verbum* sera pris dans son sens propre pour signifier *Mot*, & non pas *Verbe*” (*Mot*, E. M., tome II, p. 578).

³¹ Sur les différents types d'adverbes et de compléments prépositionnels à valeur adverbiale, voir nos remarques dans *Kratylos* 27 (1982) p.33–34. Pour des études récentes sur les fonctions des adverbes en anglais et en français, voir J. Buysschaert, *Criteria for the Classification of English Adverbials*, Brussel 1983, et L. Melis, *Les circonstants et la phrase*, Leuven 1983. La source d'inspiration des études sur les différents types d'adverbes est R. Jackendoff, *Semantic Interpretation in Generative Grammar*, Cambridge, Mass. 1972, p.47–107.

“l’Adverbe supplée aussi souvent à la signification des adjectifs, & même à celle d’autres adverbes, qu’à celle des verbes” (*Mot*, E. M., tome II, p. 578).

L’adverbe – en tant que terme conséquent – se caractérise donc par une corrélativité unilatérale: celle avec un autre mot dans la phrase, ou avec la phrase entière. Parfois l’adverbe a un terme conséquent (son *régime*): ceci est le cas lorsque l’idée du terme conséquent peut être rendue par un nom appellatif ou par un adjectif dont la signification, trop générale ou essentiellement relative, exige l’addition d’un nom qui la détermine ou la complète (exemples latins: *ubi terrarum*, *tunc temporis*).

Dans le schéma ci-joint, nous résumons la classification des mots *énonciatifs*, en distinguant les critères formels et les critères sémantiques qui ont permis à Beauzée d’opérer des divisions, le plus souvent binaires.



Fonds national belge
de la recherche scientifique,
Blijde Inkomststraat 21,
B-3000 Leuven, Belgique

P. Swiggers

Zwei Paradoxa der modernen Komparativistik *

1. Die moderne Komparativistik, vor allem die slavische, steht vor zwei Paradoxa: das eine alt und chronisch, das andere neu und chronologisch. Das erste wurde vor mehr als einem Jahrhundert entdeckt. Es besteht darin, daß die im Prinzip *ausnahmslosen* Lautgesetze in der Sprachgeschichte nicht ohne Ausnahme sein können. Das zweite ist in den letzten Jahrzehnten aufgetaucht. Es besteht darin, daß, je „genauer“ die Methoden der *Chronologisierung* sind und je größer der Umfang des empirischen Materials, die Spannbreite der „genauen“ Datierung der ursprachlichen Prozesse umso größer wird. Während früher die Gelehrten bei der Datierung eines rekonstruierten Prozesses um Jahrzehnte stritten, geht es jetzt um Jahrtausende! So wird beispielsweise der Beginn der selbständigen Entwicklung des Urslavischen von V. Georgiev in das 2. Jahrtausend vor unserer Zeitrechnung gelegt und von Z. Stieber in die ersten Jahrhunderte unserer Zeitrechnung. Einer der wichtigsten urslavischen Prozesse, die erste Palatalisation der Gutturale, wird auf das erste Jahrtausend v.u.Z. datiert (nach S. B. Bernstein) und auf das 6. Jahrhundert u.Z. (nach Ch. Bidwell). A. Lamprecht [1] hat mit einer Genauigkeit von 25 Jahren überzeugend bewiesen, daß dieser Prozeß im Jahre 475 u.Z. abgelaufen ist. Das chronologische Paradoxon zeigt sich darin, daß der ursprachliche Zustand der „Zerfallsperiode“ in die Tiefe der Jahrhunderte verlegt wird. N. Andreev verlegte die Periode des Urindoeuropäischen in das 10.–15. Jahrtausend v.u.Z., in das ältere Paläolithikum! Natürlich wird der Abstand zwischen den einzelnen ursprachlichen Prozessen einerseits in die Länge gezogen und andererseits auf das Äußerste verkürzt; frühere Archaismen erweisen sich immer häufiger als Neuerungen und als Ergebnisse selbständiger Parallelentwicklung der einzelnen ver-

* Aus dem Russischen übersetzt von H.-E. Seidel, Göttingen.

wandten Sprachen und Dialekte. Und wirklich kann man nur schwer einer von zwei Datierungen den Vorzug geben und nur schwer sich des Eindrucks erwehren, daß in Chronologiestreitigkeiten „beide Seiten Recht haben“, daß wechselseitig sich ausschließende Ergebnisse gleichermaßen beweisbar sind und weder zu den wahren noch zu den falschen gerechnet werden können. Eben darin liegt das Paradoxon.

Das Vorliegen eines Paradoxons ruft Zweifel an der wissenschaftlichen Vollkommenheit der Theorie hervor, in der das Paradoxon entdeckt wurde. Das stimuliert die Präzisierung ihrer Grundbegriffe. Das Bestreben, sich von dem Paradoxon zu befreien, muß in irgendeiner Weise die Theorie selbst sowie die Methodologie der Forschungspraxis verbessern. So hat etwa der Versuch, sich vom ersten Paradoxon zu befreien, die Junggrammatiker zur Annahme der Ausnahmslosigkeit der Lautgesetze geführt, die durch die Wirksamkeit der Analogie außer Kraft gesetzt werden können. Und obwohl die Analogie sich als blind und linguistisch willkürlich erwies – lag sie doch in der Psychologie –, hat gerade die junggrammatische Etappe unsere Wissenschaft exakt gemacht. Die Ähnlichkeit mancher Ergebnisse war verblüffend. Nicht selten haben Gelehrte aus verschiedenen Ländern fast gleichzeitig und unabhängig voneinander dasselbe Gesetz entdeckt (vgl. das Gesetz von Fortunatov und de Saussure u.a.). E. Hermann forderte am Beginn des 20. Jahrhunderts dazu auf, „zu untersuchen, warum wir mit unserer Methode des Rekonstruierens immer zu einem einheitlichen Ergebnis kommen“ ([2], S.11). Wenn das kein Beweis für die Exaktheit der Methode ist!

Die Linguisten, die viel Mühe auf den Beweis der Falschheit einer der grundlegendsten Errungenschaften ihrer Wissenschaft verwandt hatten, konnten trotzdem den methodologischen Wert der These von der Ausnahmslosigkeit der Lautgesetze nicht bestreiten. Aber sogar diejenigen, die das Postulat der Junggrammatiker vertreten, betonen in der Regel eine gewisse Unvollkommenheit der Lautgesetze im Vergleich zu den Gesetzen der Naturwissenschaften: während die Gesetze der Letzteren immer und überall gelten, ist die Gültigkeit der Lautgesetze auf nicht mehr als die jeweilige Sprache oder sogar den jeweiligen

Dialekt ein einem genau bestimmten Entwicklungsabschnitt eingeschränkt. Die linguistische Gesetzmäßigkeit der Ausnahmen von den Lautgesetzen ist bislang nicht entdeckt worden und die Wirkung der Analogie nicht frei vom Psychologismus der Junggrammatiker. Von Gillieron bis Labov wird Faktenmaterial angehäuft, das in Widerspruch zum Postulat der Ausnahmslosigkeit der Lautgesetze steht. Es entsteht der Eindruck, jedes Wort, das irgendwelche Lautveränderungen spiegelt, habe seine eigene Geschichte und Geographie. Die Lautveränderung wird von den einzelnen Wörtern aus der angesehenen Sozialschicht in die weniger angesehene mitgenommen.

Die unvoreingenommene Analyse dieser Paradoxa kann zu dem folgenden Schluß führen: die Widersprüchlichkeit vieler Lösungen bei der Chronologisierung erklärt sich einerseits aus der Spezifik des Objekts der Chronologisierung selbst und andererseits aus dem Unterschied der Ausgangsprinzipien der Chronologisierung.

2. In der letzten Zeit hat sich in der Slavistik das Interesse an der exakten Datierung urslavischer Prozesse und an der absoluten Chronologie verstärkt (Ch. Bidwell [3] u.a.). Die absolute Chronologie stützt sich auf außerlinguistische historische Fakten, die in den alten Chroniken erwähnt sind (der Zeitpunkt der ersten Kontakte der Slaven mit den Goten, der Zeitpunkt des Erscheinens der Slaven auf dem Balkan oder in den Quellgebieten von Oka und Volga, der ersten Kontakte der Slaven mit den Griechen, mit den Trägern der romanisierten Besiedlung des Balkans, mit den Ugrofinnen des nordöstlichen Europas, der Kontakte mit den Turkvölkern u.dgl.m.). Sie zielt auf die Entsprechungen zu nicht verwandten Sprachen. Es muß berücksichtigt werden, daß die absolute Chronologie kein Selbstzweck sein kann: die Sprachgeschichte selbst bleibt ein bloßes Konglomerat einzelner Fakten ohne inneren Zusammenhang, wenn auch mit genauer Datierung. Dabei sind fehlerhafte Urteile möglich. So könnte man beispielsweise aus dem Lautwechsel *g/z* in serbischen Lehnwörtern aus dem Türkischen *beg* (N.Sg.) – *beže* (V.Sg.) schließen, die erste Palatalisation habe ihre Aktualität mindestens bis zur Schlacht auf dem Amselfeld (1389) behalten. Aus dem Vergleich der russischen Toponyme *Seliger*

(See) und *Seležarovka* (Fluß, der in diesen See mündet) könnte man schließen, die Bezeichnung des Flusses sei älter (Zeit der Wirkung der 1. Palatalisation) als die Bezeichnung des Sees, von der er gebildet ist (ar. *Seregěrʹb*, aus dem ugrofinnischen Substrat, vgl. estn. *Särgjarv*, estn. *särg* = Plötze).

Großen linguistischen Wert hat die relative Chronologie, die eine chronologische Hierarchie eigentlich linguistischer Fakten aufstellt. Die relative Chronologie stützt sich auf die vergleichende (äußere) und die innere Rekonstruktion.

Die Chronologisierung auf der Grundlage der äußeren Rekonstruktion stützt sich auf die genetische Hypothese, das Postulat der Sprachverwandtschaft und das Modell des Stammbaums. Sie zielt ab auf die Analyse der Entsprechungen zwischen verwandten Sprachen. Eine chronologische Hierarchie sprachlicher Erscheinungen und Prozesse wird nach dem Prinzip der zeitlichen Abstimmung auf bestimmte „Äste“ des Stammbaums aufgebaut, also auf Epochen des Zerfalls der jeweiligen Ursprache (urrussischer, urlechischer, urwestslavischer, urbaltoslavischer Zustand ... und, zuletzt, urindoeuropäischer Zustand). Die Ähnlichkeit bestimmter Erscheinungen bezieht sich auf den entsprechenden Zustand der Ursprache in der Zerfallsperiode oder erklärt sich wenigstens aus der territorialen Nachbarschaft der Träger dieser Dialekte in ferner Vergangenheit. Die historischen Veränderungen werden folgendermaßen chronologisiert: die einen gehören zum urindoeuropäischen Zustand, andere „fanden auf baltoslavischer Grundlage statt“ und gehören zum baltoslavischen Zustand, wieder andere „fanden auf slavischer“ oder „urrussischer“ Grundlage statt u.dgl.m. Die Wahrscheinlichkeit einer Parallelentwicklung gerät den Forschern aus dem Blickfeld. Im Zentrum der Aufmerksamkeit stehen Divergenzprozesse.

Die relative Chronologie, die auf Daten der inneren Rekonstruktion basiert, zielt auf die Analyse der innersprachlichen Entsprechungen ab, auf die Aufdeckung von Beziehungen zwischen Elementen der jeweiligen Sprache in ihrer Statik und Dynamik sowie auf die inneren Querverbindungen zwischen den historischen Prozessen. Hier fußt die Chronologische Hierarchie der sprachlichen Prozesse auf dem allgemeinen Prinzip der

wechselseitigen Verbindung, Bedingtheit und Abhängigkeit. Im Idealfall ist die auf Daten einer Chronologisierung dieser Art aufgebaute Sprachgeschichte eine Kette von sprachlichen Erscheinungen und Prozessen, die untereinander durch Ursache-Folge-Beziehungen zusammenhängen. Die klassische „innere“ relative Chronologie gründet sich auf die Regularitätshypothese und auf die von den Junggrammatikern aufgestellte Grundthese der Komparativistik von der Ausnahmslosigkeit der Lautgesetze.

Natürlich: je gründlicher wir die untersuchte Erscheinung und den untersuchten Prozeß verstehen lernen, desto mehr erschließt sich ihr Zusammenhang mit anderen Phänomenen. Aber wenn einmal eine enge innere Verbindung zwischen zwei Erscheinungen oder Prozessen hergestellt wurde, kann man sich nur schwer des Eindrucks erwehren, sie seien auch chronologisch nah oder gleichzeitig. Der zeitliche Abstand zwischen den sprachlichen Prozessen schrumpft dabei unvermeidlich. Zwischen den fundamentalen Prozessen, die die Gestalt unserer Sprache radikal verändert haben, bleibt uns nun nur noch wenige Jahrzehnte anzunehmen übrig. Für die gesamte baltoslawische Periode bleibt fast überhaupt keine Zeit mehr ...

Auf der anderen Seite werden mit der Zunahme des empirischen Materials aus den verwandten Sprachen immer mehr Entsprechungen zwischen ihnen entdeckt, obgleich die Entzifferung der ältesten Texte aus Sprachen, die zu den indoeuropäischen gerechnet werden, anstelle der erwarteten Nähe tiefgreifende Unterschiede zutagegebracht hat ... Die Epoche des Zerfalls des Urindoeuropäischen wird immer weiter in die Tiefe der Zeiten verlegt. Der zeitliche Abstand zwischen den sprachlichen Prozessen vergrößert sich unausweichlich. Wer ähnliche Erscheinungen im Urslavischen und Hethitischen untersucht, entgeht nur schwer der Vorstellung, sie seien auch zeitlich nah.

Die Nichteindeutigkeit der Lösung der Aufgaben der Chronologisierung durch Verfahren der relativen Chronologie ist es wahrscheinlich gewesen, die zur Heranziehung der absoluten Chronologie veranlaßt hat. Ziffer und Zahl scheinen per se mit der Vorstellung von Exaktheit verknüpft ... Zudem bezweifelt man seit langem sowohl das Stammbaummodell als auch das

Postulat von der Regularität der Lautgesetze, die ja beide den Verfahren der relativen Chronologie zugrundeliegen.

3. Der heutige Stand unserer Wissenschaft kann das Paradoxon der Lautgesetze auflösen, einen Grundbegriff der Komparativistik rehabilitieren und die Vorstellung des Vorhandenseins von Gesetzmäßigkeiten im Objekt der linguistischen Forschungen rehabilitieren. Die Lautgesetze sind nicht die Gesetze von Lautveränderungen oder zwischensprachlichen Entsprechungen, wie sich die Junggrammatiker das vorstellten. Die *Lautgesetze* sind Gesetze des *Funktionierens* im synchronen Zustand der Sprache, es sind Gesetze des allophonischen Variierens in Abhängigkeit von bestimmten phonetischen (positionellen) Bedingungen. Das positionelle Variieren der Phoneme ist obligatorisch, es vollzieht sich automatisch, wird von der Position vorhergesagt und von den Sprechern der Sprache nicht bemerkt. So ist beispielsweise in der heutigen russischen standardsprachlichen Aussprachenorm die Variation [e] // [ê] positionell bedingt (vgl. *éto* ~ *éti*): in der Position vor weichem Konsonanten erscheint regulär ein geschlossenes [ê]. Der durchaus wesentliche physikalische Unterschied zwischen [e] und [ê] wird nicht bewußt wahrgenommen, die ganze Aufmerksamkeit konzentriert sich auf den phonologisch relevanten Unterschied /t:t'/.

Das Wesen eines Lautgesetzes läßt sich durch die folgende Formel ausdrücken:

$$L \left\{ \frac{a > b}{P} \right\} T$$

Der Laut (a) geht regulär über in den Laut (b) in den genau bestimmten Positionen P in der Sprache L in deren Entwicklungsabschnitt T. Gewiß gilt ein Lautgesetz nur im beschränkten Rahmen der jeweiligen Sprache und der jeweiligen Sprachgemeinschaft in einem genau bestimmten Zeitabschnitt. Aber auch das kann nicht von seiner Unvollkommenheit im Vergleich mit den Gesetzen der Naturwissenschaften zeugen.

Die linguistischen Variablen L und T sind ebensolche Variable wie, sagen wir, Widerstand und Stromstärke im Ohmschen Gesetz $I = V/R$. Und kein Physiker führt Klage wegen des unbestreitbaren Faktums der Uneindeutigkeit der Stromstärke in Stromkreisen mit unterschiedlichem Widerstand.

Die Lautgesetze haben dieselbe prädiktive Kraft und sind genauso induktiv wie die Gesetze der Naturwissenschaften. Auf der Grundlage eines bestimmten Minimums sorgfältig interpretierter und überprüfter Daten läßt sich leicht die ganze Masse der Fakten überblicken. Wenn beispielsweise festgestellt wurde, daß anstelle von [k] in der Position vor Vokalen der vorderen Reihe ein [č] erscheint –

$$L \left\{ \frac{k > \check{c}}{+ \check{v}} \right\} T$$

so wird ebendadurch ein [č] anstelle von [k] in den entsprechenden Positionen in ausnahmslos allen Wörtern und Morphemen der jeweiligen Sprache vorhergesagt. Ein Abweichen von einer solchen gesetzmäßigen Distribution kann von der Veränderung der linguistischen Variablen L, P und T zeugen, d.h. von der Aufhebung dieses Lautgesetzes.

So kann das Vorhandensein von Fällen des Typs russ. *Kirill*, *kentavr*, *kino*, *kefir* davon zeugen, daß diese Wörter zur Zeit T der Gültigkeit des Lautgesetzes nicht zur Sprache L gehört haben, d.h. sie sind aus einer anderen Sprache erst nach Abschluß des Prozesses der ersten Palatalisation entlehnt worden. Die Abweichung von einem Lautgesetz ist Zeugnis für seine Aufhebung in der Zeit der Entlehnung.

Wenn dagegen die Abweichung von der vorhergesagten Distribution in Erbwörtern oder -morphemen beobachtet wird, hat sich folglich der Parameter P verändert. So ist das Vorhandensein von Fällen des Typs russ. *krik*–*kričat*, *cena*, *cedit* und *ki-dat*, *kij* Beleg dafür, daß zur Zeit der Wirksamkeit der ersten Palatalisation an der Stelle der heutigen Vokale der vorderen Reihe etwas anderes stand, im vorliegenden Fall liegt hier ein sekundärer Vokal (**kaina* > *cěna* > *cena*) oder sogar tertiärer Vokal der vorderen Reihe vor (aruss. *kyj* > nruss. *kij*). An der Stelle des heutigen Vokals nicht vorderer Reihe stand zur Zeit der ersten Palatalisation ein Vokal der vorderen Reihe (**krikē-tei* → *kričētei* → *kričati*). Die jüngeren Lautgesetze

$$\frac{\bar{e} > \bar{a}}{+ \check{c}}, \frac{ai > \check{e}_2}{+ c}, \frac{ei > i_2}{+ c}$$

lösten die Wirkung des älteren Lautgesetzes der Palatalisation $/k > \check{c}/$ ab, und es veränderten sich infolgedessen auch die Parameter T. Genau darauf beruht die klassische relative Chronologie: T_p (Zeit der ersten Palatalisation) ist früher, liegt weiter zurück als die Epoche T_a (Übergang $\bar{e} > \bar{a}$ nach Zischlauten und j), wiederum früher als die Monophthongierung der Diphthonge T u.dgl.m.

Die traditionelle Komparativistik wird gewöhnlich des „Atomismus“ beschuldigt, wobei man ihre gespannte Aufmerksamkeit für das Schicksal des einzelnen Lautes außerhalb seines Zusammenhangs mit dem System in Auge hat ($a > b$). Diese Anschuldigung ist mindestens nicht korrekt. Gerade das Lautgesetz vereinigte „verstreute“ Laute zu bestimmten Klassen: alle Postpalatalen (k, g, x) werden vor allen vorderen Vokalen ($\check{i}, \check{e}, \check{e}i, \check{e}u, \check{r}, \check{l}$ und $\check{j}$) der jeweiligen Sprache in der jeweiligen Periode ihrer Entwicklung zu Zischlauten ($\check{c}, d\check{z}/\check{z}, \check{s}$). Eine Abweichung von der vorhergesagten Gesetzmäßigkeit kann davon zeugen, daß die diese Gesetzmäßigkeit durchbrechenden Laute zur Zeit der Gültigkeit des Lautgesetzes nicht zu den entsprechenden Klassen gehörten.

Wenn festgestellt wurde, daß stimmloses $k > \check{c}$, muß auch sein stimmhaftes Korrelat die stimmhafte Affrikate ergeben: $g > d\check{z}$. Eine Abweichung vom erwarteten Resultat kann davon zeugen, daß die Desaffrizierung $d\check{z} > \check{z}$ ein späterer Prozeß ist, oder daß der stimmhafte Postpalatal kein Plosiv, sondern ein Frikativ war. Wenn festgestellt wurde, daß die postpalatalen k und g zu Zischlauten werden, ist wahrscheinlicher der Übergang $x > \check{s}$ und nicht umgekehrt, wie gelegentlich angenommen wird.

Die Lautgesetze der Junggrammatiker hatten eine Beziehung lediglich zur Phonetik, zum allophonischen Variieren. Sie wirkten unterbewußt und automatisch und wurden von den Sprachteilhabern nicht bemerkt. Wenn ein solches Variieren ins Bewußtsein treten und bemerkt werden soll, müssen die Parameter L, T und P des Lautgesetzes aufgehoben werden. Nur in diesem Falle wird das automatische und obligatorische Gesetz des Funktionierens zu einem historischen Gesetz der Lautveränderungen. Das ist der Grund dafür, daß die Lautgesetze, die in der

Sprachgeschichte Spuren hinterlassen haben, zwar in der Zeit ihres Funktionierens ausnahmslos gelten können, aber nicht mehr in der Geschichte der Sprache. Nur „aufgehobene Gesetze“ hinterlassen eine Spur in der Sprachgeschichte. So löst sich das Paradoxon der Ausnahmslosigkeit der Lautgesetze auf. In der Tat ist der Übergang $*s > x$ in bestimmten Positionen (nach i, u, r, k ; Gesetz von Pedersen) nur das erste Stadium des Lautwandels $s//x$, genau so wie $k//č$ positionelle Varianten desselben Phonems bleiben, bis das zweite Stadium eintritt, das Stadium der Phonologisierung der Allophone und ihrer Umwandlung in selbständige Phoneme.

4. Das Wesen der *Phonologisierung* der Allophone besteht im Heraustreten aus dem Zustand der komplementären Verteilung und in der Veränderung der Beziehungen zwischen den Objekten des Lautgesetzes, das sie hervorgebracht hat. Phonemvarianten müssen zu selbständigen Phonemen werden, d.h. mindestens eine Relevanz- bzw. Unterscheidungsstellung haben. Der Übergang

$$\frac{a > b}{P}$$

bedeutet, daß in der Position $\bar{P}$ a erhalten bleibt, während in der Übergangsposition (b) erscheint:

$$\frac{a > b}{P} = \frac{a}{\bar{P}} - : - \frac{b}{P}$$

Dies ist komplementäre Distribution. Es erscheint die Relevanzstellung Pr , die sie aus der komplementären Distribution herausführt:

$$\left\{ \frac{a}{\bar{P}} - : - \frac{b}{P} \right\} \rightarrow \frac{a : b}{Pr}$$

So wird aus der Divergenz $k \rightarrow k - : - č$, die als phonetischer Prozeß begonnen und die Allophone $k//č$ hervorgebracht hatte, ein phonologischer Prozeß, und zwar als Ergebnis des neuen Lautgesetzes

$$\frac{e > a}{č},$$

das das ältere Gesetz der ersten Palatalisation abgelöst hat: es erscheint die Unterscheidungsstellung

$$\frac{k : \check{c}}{a}$$

und die Allophone $k//\check{c}$ werden zu selbständigen Phonemen, vgl. *krika* – *kričaf*.

Die Divergenz $*s \rightarrow s - : - x$ – ursprünglich ein phonetischer Prozeß und Ergebnis der Wirkung des Lautgesetzes

$$\frac{s > x}{i, u, r, k}$$

wird nun phonologisiert, und zwar im Ergebnis des Lautgesetzes $*k' > s$, mit nachfolgender Konvergenz von $s_1 \times s_2 \rightarrow s$, die das Gesetz von Pedersen ablöst. Nun gibt es auch Fälle der Opposition der früheren Allophone $s//x$ in genau derselben Position (*pixati* – *pisati* : < **pis* – $\leftarrow$ **piK*).

Der Prozeß der Phonologisierung früherer Allophone kann sich über eine ziemlich lange Zeitspanne hinziehen und weit von der Zeit des Funktionierens des Lautgesetzes entfernt sein, das sie hervorgebracht hat. Die neue Opposition ($s : x$) verstärkte sich dann infolge der vielen folgenden urslavischen Prozesse: Vereinfachung der Konsonantengruppen, die scheinbare Ausnahmen vom Gesetz Pedersens gebildet hatten (**baid*s-, **taiskn*-, **rūds*- > *bais*-, *tais*-, *rūs*-, aruss. *běsъ*, *těsъnъ*, *rysъ*), Monophthongisierung von Diphthongverbindungen (**porx*- > russ. *prax*//*porox*-, **pork'*- > **pors*- > *porosenok*) u.a. Der prinzipielle Unterschied zwischen den zeitlich weit voneinander entfernten phonetischen und phonologischen Prozessen wird offenbar, wenn man daran denkt, daß in allen Satemsprachen das allophonische Variieren eines ursprünglichen $*s$ unter ziemlich ähnlichen Bedingungen stattfand und das wahrscheinlich in sehr früher Zeit; aber der Prozeß der Phonologisierung ist davon verschieden und verlief zweifellos parallel und unabhängig in den nahverwandten Sprachen. Im Indoiranischen hängt der Übergang $s > \check{s}$ mit der Phonologisierung der ganzen Korrelation $s : \check{s} = t : \check{t} = d : \check{d}$ zusammen ... Im Litauischen hängt der Übergang $s > \check{s}$ (*maišas*, *vėtušas* usw. = russ. *mex*,

vetxij) mit der Konvergenz $*k > \check{s}$ (*šlovè* ~ russ. *slovo*) zusammen und unterscheidet sich vom Altpreußischen und Lettischen (lit. *širšuo*, lett. *siŗsenis*, apr. *sirsilis*, aruss. *sŗŗsenъ*, russ. *ŗerŗen'*). Die Konvergenz mit dem früheren Reflex des palatalen *k* verstärkte im Urslavischen das unmarkierte Glied der neuen Opposition ($k > s_2 \times s_1$) und im Litauischen das markierte Glied der neuen Opposition ($k > \check{s} \times \check{s} < s_1$), die sich infolge allophonischen Variierens des ursprünglichen $*s$, das schwach ins System integriert war, gebildet hatte.

5. Erst nach der Aufhebung der positionellen Bedingtheit und nachdem auf phonetischem Weg neue phonologische Positionen erkämpft wurden, bekommt das neue Phonem die Möglichkeit, *morphonologisiert* zu werden. Es beginnt das dritte Stadium der Lautveränderungen, das morphonologische. Während das erste Stadium nicht von Wörtern und Formen, sondern nur von phonetischen Positionen abhängt und das zweite die vormaligen Allophone von der Positionsabhängigkeit befreit, verstärkt das dritte den Einfluß von Wörtern und Formen auf das Phonem, was von den Junggrammatikern eben unter den Begriff der Analogie gefaßt wurde: *beg* ~ *beŗe* = *bog* ~ *boŗe* ... Der Wirkung der Analogie unterliegen nur selbständige Phoneme, aber nicht Allophone. Das bedeutet eine Fortsetzung des Prozesses der Phonologisierung, die Verstärkung der neuen phonologischen Opposition und die Zunahme der Anzahl der Relevanzstellungen für ihre Glieder. Die Auffassung des *x* als eines Formans des Präteritums und seine Generalisierung im Imperfekt (*nesěaxъ*) und dem neuen sigmatischen Aorist (*nesoxъ*) sowie seine Generalisierung als Formans des Lokativ Plural (*ŗenaxъ*) wurden erst möglich, nachdem auf phonetischem Wege Formen wie *pixъ*, *synъxъ*, *kostъxъ*, *raběxъ* und *braxъ*, *praxъ* erschienen waren. Der Prozeß der Morphonologisierung verstärkt die neue phonologische Opposition $/x/ : /s/$. Die Generalisierung grammatischer Indikatoren folgt strengen grammatischen Gesetzmäßigkeiten. Das ist ein im eigentlichen Sinne linguistisches und linguistisch begreifbares Phänomen. Der junggrammatische Begriff der Analogie kann vom Psychologismus befreit und auf das sichere linguistische Fundament strenger linguistischer Gesetzmäßigkeiten gestellt werden.

Die konsequente Unterscheidung des Charakters der Lautveränderungen (1. Lautgesetz im synchronen Funktionieren, 2. Phonologisierung des allophonischen Variierens, 3. Morphologisierung der Ergebnisse der phonologischen Veränderungen) erlaubt es, Mißverständnisse und fehlerhafte Lösungen zu umgehen. Für jeden Typ (für jedes Stadium) der Lautveränderung gibt es einen eigenen Schlüssel und ein eigenes methodisches Lösungsverfahren, und es kann keinen einheitlichen Schlüssel für alle Typen geben: für den ersten das Lautgesetz der Junggrammatiker, für den zweiten die Formel der konvergent-divergenten Prozesse von Polivanov [4] und für den dritten die Analyse der Dynamik der morphonologischen Opposition [5].

6. Die Quelle für den Streit und die widersprechenden Lösungen bei der Erklärung von Mechanismus und Chronologie der sog. baudouinschen (dritten) Palatalisation ist die unbestrittene Tatsache, daß keine andere Lautveränderung des Urslavischen eine so beträchtliche Menge von Ausnahmen und Dubletten aufweist. Es gibt sehr wenige unbestrittene Beispiele für Wurzelmorpheme. Die Resultate der dritten Palatalisation sind eng an bestimmte morphologische Kategorien (Iterative, nominale Suffixe u.dgl.m.) gebunden, d.h. sie sind morphonologisiert. Das bedeutet, daß wir hier hauptsächlich die Ergebnisse des dritten, morphonologischen Stadiums der Lautveränderungen beobachten. Deshalb ist der für das allophonisch-phonetische Stadium passende Schlüssel weder in seiner junggrammatischen noch in seiner generativistischen Variante in der Lage, das Wesen der dritten Palatalisation zu erschließen. Deshalb muß die Behandlung der einander widersprechenden Zeugnisse *отѣхъ* – *вѣсѣхъ* in erster Linie den Weg der Morphologie gehen, nicht der Phonetik. Hier hat man einen Prozeß des Übergangs zur weichen Variante der Deklination anzunehmen (**отѣкъ* > *отѣсъ*), aber nicht den phonetischen Prozeß des Übergangs von Vokalen der hinteren in die vordere Reihe (*ě* > *i*). Der phonologische Kern der dritten Palatalisation besteht in der Phonologisierung der neuen Oppositionen, die als Folge der zweiten Palatalisation entstanden waren:

$$\frac{k > c_2}{\check{e}_2, i_2 < ai}$$

(*c : k*), (*c : č*), (*dz/z : g*), (*dz/z : dž/ž*), (*s : x*), (*s : š*). Die dritte Palatalisation hob als Lautgesetz die Wirksamkeit der zweiten auf. Die Konvergenz der Ergebnisse der beiden jüngeren Palatalisationen $c_2 \times c_3 \rightarrow c$ hob die distributionelle Beschränkung der Reflexe der zweiten Palatalisation durch sekundäre Vokale der vorderen Reihe ($\check{e}_2$, $i_2 < ai$) auf und begünstigte dadurch die Substitution der Velare vor beliebigen vorderen Vokalen jener Epoche: asl. *crьky*, *cęta* u.ä. Alles dies verstärkte die neuen Oppositionen. Die Position vor /a/ wurde nun Relevanzstellung:

-ca (< **ikā*) : *-ka* (< **kā*) : *-ča* (< **kē*)

Die Morphonologisierung der neuen Phoneme setzte den Prozeß der Phonologisierung fort, indem sie die neuen Oppositionen verstärkte. Der Übergang in die weiche Variante der Deklination verstärkte die phonologische Opposition /c/ : /č/ :

asl. *отъсь* – *отъсьь*, *отъсѣтъ* – *отъсьѣ*, *отъси* – *ključi*

u.ä. In der Form *отъси*(хъ) ist das *i* von verschiedener Herkunft: **oi* (N.Pl.), **ei* (L.Sg., L.Pl.), **ju-* (I.Pl.). Dies wiederum verstärkte die Opposition (*i : ě*) in der Stellung vor *c* : *ročě* : *отъси* u.ä. Die Neuverteilung der Suffixdublette *-ik-/-ic-* verstärkte die phonologische Opposition (*k : c*) unter identischen phonetischen Bedingungen:

grěšьnika – *grěšьnica* – *grěšьniča*

Bezeichnend ist, daß das Suffix *-ix-* nicht variiert: russ. *ženix* – *tkačixa*. Das liegt daran, daß die Variativität *-ix-//is-* oder *-ix-//iš* eine Beziehung zu den alten Oppositionen (*x : s*), (*x : š*) hatte, die auf die Epoche der Satemisierung und der Entstehung des *x* zurückgingen. Die Variativität von *-ik-//ic-* erweiterte die distributive Valenz des neuen Phonems. Im zweiten Fall bedurfte einer Verstärkung der distributiven Valenz das Phonem *x*, aber nicht die Ergebnisse seiner jüngeren Palatalisationen.

Die Oppositionen (*s : x : š*) verstärkten sich, wenn die Reflexe der jüngeren Palatalisationen mit jedem beliebigen Glied dieser Oppositionen Konvergenz zeigten. Daher rührt der Dia-

lektunterschied der Reflexe der jüngeren Palatalisationen, was für ihre Phonologisierung prinzipiell irrelevant ist:

$x > s//š$ (altsl. *vsb*, russ. *ves'*, poln. *wszystek*, russ. *sedoj* – poln. *szady*).

Im Gegenteil, die neuen Oppositionen ($c : k : č$), ($c : k$), ($c : č$) konnten beim Zusammenfall der Reflexe der älteren und jüngeren Palatalisation lediglich schwächer werden bis hin zum vollständigen Verschwinden. Dabei erwartet man die Nichtunterscheidung der Reflexe der älteren und der jüngeren Palatalisation (Čokanje bzw. *Cokanje*) oder das gelegentliche Fehlen von Spuren der jüngeren Palatalisationen, das an der Peripherie des slavischen Isoglossengebiets tatsächlich beobachtet werden kann (russ. dial. *kediť*, *kep'* = russ. standardspr. *ščediť*, *cep'* u. dgl.m.).

Kaum wird man die Tatsache des Zusammenfalls der Reflexe der älteren und der jüngeren Palatalisationen im vorliegenden Fall durch die chronologische Nähe dieser phonetischen Prozesse erklären können. Genau wie bei dem phonetischen Prozeß des allophonischen Variierens des ursprünglichen Phonems /s/ in den Satemsprachen kann zwischen einem phonetischen Prozeß und dem Prozeß der Phonologisierung seiner Resultate eine beträchtliche Zeitspanne liegen. Die Phonologisierung kann später, parallel und unabhängig schon in einzelnen Dialekten des urslavischen Isoglossengebiets eintreten. Die Konvergenz

$$s_1 \times s_2 \times s_3 \rightarrow s, c_1 \times c_2 \times c_3 \rightarrow c//č$$

ist eine Erscheinungsform der Phonologisierung, und das heißt auch der Unterbrechung der phonetischen Prozesse der ersten Palatalisation und der Jotierung sowie der zweiten und dritten Palatalisation. Gerechtfertigt wird diese Konzeption durch die Tatsache der Konvergenz der Reflexe der Jotierung, einmal mit Sibilanten, einmal mit Zischlauten als Korrelaten der neu sich phonologisierenden Opposition. Bei den Westslaven (poln., tschech., sorb.) unterstützten die Reflexe der Jotierung der dentalen Plosive sibilantische Korrelate

$$t(tj) \times c_{2,3} \rightarrow c, d(dj) \times dz//z_{2,3} \rightarrow dz//z,$$

die Reflexe der Jotierung der Frikative Zischlaute

$$\check{s}(sj, xj) \times \check{s}_{2,3} \rightarrow \check{s}.$$

Bei den Ostslaven unterstützten umgekehrt die Reflexe von **t*, *d* Zischlaute als Korrelate (d.h. die Reflexe der älteren Palatalisation), obwohl die Reflexe der jüngeren Palatalisationen Sibilanten sind: $t \times c_1 \rightarrow c$; $d \times z \rightarrow z$ aber $\check{s}_{2,3} \times \check{s}_1 \rightarrow \check{s}$, vgl. russ. *mačexa* – tschech. *macecha* u.ä.

In letzter Zeit ist der Versuch einer Neubewertung der Chronologisierung der dritten (baudouinschen) Palatalisation der Postpalatalen unternommen worden. Horatius Lunt [6] u. a. haben unter Verwendung der Methoden der sog. generativen Phonologie zu beweisen versucht, daß die dritte Palatalisation älter ist als die regressive erste und zweite, älter als die Monophthongierung der Diphthonge, älter als die Entstehung des slavischen /x/. *Amicus Horatius, sed magis amica Veritas!* Die Generativisten, nach eigenem Bekunden, „arbeiten auf allophonischer Ebene“. Ihre Formel für ein „Lautgesetz“ erinnert stark an die junggrammatische (s.o.):

$$a \rightarrow B / \frac{x-y}{z} \text{ „Ersetze A durch B in der Umgebung } \frac{x-y}{z} \text{“}$$

Hier gibt es mithin schon den Parameter der Position, aber noch nicht die Parameter der Zeit T und des jeweiligen Sprachsystems L. Das hängt zweifellos mit der Konzeption der Universalität der distinktiven Merkmale zusammen. Natürlich ist in der Konzeption der Generativisten (genau wie seinerzeit bei den Junggrammatikern) kein Platz für die Unterscheidung von phonetischem, phonologischem und morphonologischem Stadium bei Lautveränderungen.

Auf der Grundlage dieses Prinzips der Hierarchisierung der Lautveränderungen muß die dritte urslavische Palatalisation als die dritte in zeitlicher Hinsicht rehabilitiert werden. Zum Prozeß der Phonologisierung der von den jüngeren Palatalisationen geschaffenen Allophone konnte die dritte Palatalisation mit ihrem transgressiv-progressiven Charakter den wichtigsten Beitrag liefern, indem sie die Herausführung der früheren Allophone $k // \check{c} // c$ aus dem Zustand der komplementären Vertei-

lung begünstigte. Die dritte Palatalisation hat wie andere urslavische Prozesse einer bestimmten Zeit die Annäherung benachbarter Laute und die Entwicklung eines Gruppen-Synharmonismus begünstigt. Aber im Unterschied zu allen vorangehenden Prozessen, die den Synharmonismus der Gruppen unter Vernachlässigung der Grenzen von Morphemen und Wörtern in einen Synharmonismus der Silben verwandelt hatten, hat sie im Gegenteil die Silbengrenzen vernachlässigt und den Silben-Synharmonismus zerstört durch Verstärkung der relativen Autonomie von Morphem, Phonem und Wort:

$$\begin{aligned} *p\check{u}t\check{i}k\bar{a} &> ^{\circ}(p\check{y}) + '(t\check{i}) + (k\bar{a}) > p\check{y}t + /ik/ \\ &+ a > p\check{y}t + ic + a \rightarrow p\check{y}tica. \end{aligned}$$

Genau dadurch erklärt sich auch ihr morphonologischer Gehalt. Es ist eine Erscheinungsform des Endes der „Epoche der Syllabeme“ und eine Folge der Monophthongierung der Diphthonge, die noch die Tendenz zur offenen Silbe entwickelt hatte, aber schon die enge Verbindung zwischen Vokal und vorangehendem Konsonanten zerstört hatte. Wir stehen an der Schwelle zum Prozeß des Schwunds der reduzierten Vokale, der der Epoche der offenen Silbe das Ende bereitete. Die dritte Palatalisation muß als einer der letzten urslavischen Prozesse angesehen werden. Sie ist chronologisch näher zu den verschiedenartigen Prozessen, die mit der Tendenz zur intersyllabischen Abhängigkeit von Vokal und nachfolgendem Konsonanten zusammenhängen: vgl. die Alternation des Typs poln. *las* – *lesie*, buld. *mljako* – *mlečen*, russ. absichtliches *Jakanje*, *Jokanje* u. dgl.m.

7. Es gibt noch einen Typus, ein weiteres Stadium der chronologischen Hierarchie der Lautveränderungen, die Sozialisation. In der Tat können sprachliche Innovationen vom jeweiligen sprachlichen Kollektiv akzeptiert oder zurückgewiesen werden. Das Kollektiv kann eine sprachliche Erscheinung bewahren oder verlorenggeben und es kann Sphäre und Gebiet ihres Funktionierens erweitern oder verengen. Das sprachliche Kollektiv wählt aus zwei oder mehreren Aussprachevarianten eines Wortes die passendste und angesehenste aus [7]. aber bevor man auswählen kann, muß man etwas haben, woraus man auswählt,

muß eine bewußt wahrgenommene Variativität bestehen und es muß jemand gemerkt haben, daß er nicht ganz so spricht, wie man in einem anderen sprachlichen Kollektiv spricht, in einem geographischen oder sozialen „Halbdialekt“ gesprochen wird. Um einen solchen Unterschied zu bemerken und erst recht, um die neue Variante zu reproduzieren, muß man das entsprechende Phonem haben, und das nicht nur in einem bestimmten Wort oder einer bestimmten Position. Im äußersten Fall kann das das Allophon der Neutralisationsstellung sein, seiner neutralisierten Opposition, seines Allophons. Das heißt: sozialisiert werden können die Resultate von Phonologisierung und Morphologisierung, aber nicht Lautgesetze, die ohne Ausnahme und unbewußt wirken. Der „deutsche Atlas“ hat die „Hypothese der Ausnahmslosigkeit der Lautgesetze“ nicht erhärtet und konnte sie auch nicht erhärten. „Seine Fakten haben gezeigt, daß gleiche Laute in verschiedenen Wörtern sich im Raum nicht gleich entwickeln“ [8, S. 56]. Anders konnte es auch gar nicht sein. Die Sprachgeographie spiegelt nicht nur das erste Stadium der Lautveränderungen wider, nicht die Lautgesetze des synchronen Funktionierens, sondern den ganzen Komplex der Lautveränderungen, darunter auch, und nicht an letzter Stelle, das Ergebnis ihrer Sozialisation. Und tatsächlich wandert eine zulässige Aussprachevariante eines konkreten Wortes auf den Markt, die Aussprachevarianten der entsprechenden Wörter gruppieren sich um die Pfarrgemeinde, um kulturelle Einrichtungen und administrative Zentren. Die phonetischen Bedingungen der Härtung und Depalatalisation von /č/ in der Stellung vor Postpalatalen sind für alle Wörter des modernen Russischen gleich, aber die Mehrheit sagt *ze[rk]alo* bei seltenem *ze[r̥k]alo* (ältere Generation der Intelligenz). Oft kann man hören *ce[r̥k]ov*, seltener *ce[r̥k]ovnaja ograd*a (bei Christen), aber immer: *ce[rk]ovnik* (in der Aussprache des Atheisten). Die Varianz läßt sich in der Sprache ein und derselben Person feststellen, sogar (seltener) in ein und demselben Wort. Das hängt mit der Möglichkeit der Aussprache von [r̥k] und [rk] zusammen, denn diese Position ist eine starke Relevanzstellung für die phonologische Opposition (*r*': *r*), vgl. *gor'ka* und *gor'ko*.

Natürlich erfordert die Spezifik dieses Typs sprachlicher Veränderungen, der durch den Faktor ihrer Sozialisation bedingt ist, spezifische Methoden der Analyse. Hier haben weder Phonetik noch Phonologie oder Morphologie, sondern die Soziolinguistik ihre Ergebnisse vorzulegen. Und wenn die eigentlich soziolinguistischen Fakten nicht in die Konzeption der Ausnahmslosigkeit der Lautgesetze passen, braucht das nicht die Falschheit dieser Konzeption überhaupt zu bedeuten, sondern lediglich, daß sie nicht für alle Typen von Lautveränderungen gilt, wohl aber für einen streng definierten Typ, in diesem Fall für den phonetischen. Die Geometrie von Lobačevskij widerlegt die euklidische Geometrie nicht, sondern präzisiert lediglich den Gültigkeitsbereich der letzteren.

Frühere Errungenschaften der Wissenschaft müssen in neuere wissenschaftliche Konzeptionen als Sonder- und Grenzfall eingegliedert werden. Das ist das allgemeinwissenschaftliche „Komplementaritätsprinzip“ von Nils Bohr. Die Grundthese unserer Wissenschaft, das Postulat der Ausnahmslosigkeit der Lautgesetze, muß, zusammen mit dem gewaltigen faktischen Material, das durch die Anstrengungen vieler Generationen von Gelehrten gesammelt worden ist, in eine einheitliche moderne Konzeption der Lautveränderungen als Grenzfall, der für den ersten Typ der Lautveränderung, den phonetischen, durchaus wahrscheinlich ist, eingegliedert werden.

Wie zu bemerken war, erlaubt die Lösung des Paradoxons der Ausnahmslosigkeit der Lautgesetze eine Lösung des chronologischen Paradoxons. Die *Nichteindeutigkeit der Lösung* von Einzelfragen der Chronologisierung einer Erscheinung oder eines Prozesses ist nicht zu umgehen, wenn im Zentrum der Aufmerksamkeit der einen die *äußeren*, und der anderen die *inneren* Verbindungen der Erscheinung mit verwandten Erscheinungen stehen, wenn die *chronologische Hierarchie* der Typen der Lautveränderungen *nicht erkannt wurde* (phonetisch, phonologisch, morphologisch und soziolinguistisch). Die Erscheinung des allophonischen Variierens kann durch viele Jahrhunderte vom Prozeß der Phonologisierung dieser Allophone getrennt sein, und noch mehr vom Prozeß der Morphonologisierung des neuen Phonems und der Sozialisation dieser Verände-

rungen. So hat die Intensivierung der Sozialisierung der Verbindung $k' + i$ in den Endungen des maskulinen Adjektivs in der modernen russischen Literatursprache der letzten Jahrzehnte (*sladkij*, aber *slepoj*) offenbar schon im 17. Jahrhundert als Morphologisierung des neuen Phonems /k/ begonnen, als Folge des Prozesses der Phonologisierung der neuen Opposition (k' : k), die als Voraussetzung für ihr Auftreten das Lautgesetz $ky > ki$ hatte, dessen Spuren in Denkmälern des 13. Jahrhunderts festgehalten sind.

Die *Rehabilitation* der Lautgesetze bedeutet auch die Rehabilitation der durch sie begründeten methodischen Verfahren und der konkreten Errungenschaften der *relativen Chronologie*. Die Grundformel der Lautgesetze enthält den Parameter der linguistischen Zeit, T, dessen Veränderung von der Veränderung des Parameters P, Position, abgeleitet ist. Mit anderen Worten, mittels der Veränderung der Positionsbedingungen löst das neue Lautgesetz das alte in seiner Wirksamkeit ab (vgl. oben, Abschn.3). Das erlaubt es, eine *eindeutige* relative Chronologie einer ganzen Reihe lautlicher Prozesse aufzustellen. Beispielsweise kann man so durch den Vergleich russ. *smex* – *smešno* die chronologische Hierarchie der wichtigsten urslavischen Erscheinungen rekonstruieren. Der Zischlaut konnte aus x in der Position vor einem Vokal der vorderen Reihe:

$$\frac{x > \check{s}}{+ \text{'V}}$$

nach dem Gesetz der ersten Palatalisation T_p entstehen. Das postpalatale x selbst konnte aus dem primären $*s_1$ in der Position nach i, u, r, k entstehen:

$$\left\{ \frac{s_1 > x}{i, u, r, k} \right\} T_x.$$

Das bedeutet, daß e aus $\check{e}_2$ diphthongischer Herkunft ist:

$$\left\{ \frac{ai > \check{e}_2}{+ c} \right\} T_d.$$

Eindeutig und widerspruchsfrei läßt sich die folgende Kette von Formen rekonstruieren:

smešn- < směšbn- < smaišn- < smaixn- < smaisn-.

Damit läßt sich die Entstehung des *x* früher als auf die erste Palatalisation datieren ($T_x \rightarrow T_p$); die letztere früher als die Monophthongierung der Diphthonge ($T_p \rightarrow T_d$); der Schwund der Halbvokale vor der Reduktion der kurzen ($i, u, \check{i}, \check{u} \rightarrow \text{ь, } \text{ъ}$), der Übergang $\check{e} > e$ nach dem Schwund der Halbvokale.

Methoden für die Aufstellung einer chronologischen Hierarchie der Prozesse der Phonologisierung und Morphonologisierung sind noch nicht ausgearbeitet. Hier kann man gewichtige Präzisierungen der Chronologisierung und der Spezifik vieler Lautveränderungen erwarten. So kann man auf der Grundlage des Fehlens des Übergangs des sekundären slavischen s_2 aus dem palatalen $*k$ in *x* die These aufstellen, daß der Prozeß der Konvergenz $*s_1 \times s_2 (< k) \rightarrow s$ nach dem Prozeß $s_1 > x$ ablief. Auf der Grundlage der Tatsache, daß das Formans $/x/$ auf phonetischem Wege nur in den Formen des syntagmatischen Aorists entstehen konnte, ist zu folgern, daß der Prozeß seiner Morphonologisierung in den Formen des Aorists früher begann als in den Formen des Imperfekts u.dgl.m.

An der Schwelle der Sozialisationsprozesse endet die Kompetenz nicht nur der Lautgesetze, sondern auch der *inneren* Rekonstruktion. Hier beginnt die Herrschaft der *äußeren Faktoren*. Hier können die Methoden der absoluten Chronologie bessere Resultate erbringen, als das bis jetzt der Fall war. Für die Aufstellung der Chronologisierung der ersten drei Typen von Lautveränderungen sind die Methoden der relativen Chronologie effektiver.

Literaturverzeichnis

- [1] Lamprecht, Arnošt, Praslovanština a její chronologické členění, in Československé přednášky VIII MSS. Zagreb 1978, Praha 1978.
- [2] Hermann, Eduard, Über das Rekonstruieren, KZ. 41 (1907) S. 1–64.
- [3] Bidwell, Charles E., The Chronology of certain sound changes in Common Slavic as evidenced by loan from Vulgar Latin, Word 17 (1961) S. 105–127.

- [4] Polivanov, E[vgenij] D[mitrievič], Fonetičeskie konvergencii, Voprosy jazykoznanija (1957) S. 77–83.
- [5] Žuravlev, V[ladimir] K[onstantinovič], Die Dynamik baltoslavischer morphologischer Oppositionen, IF. 82 (1977 [1978]) S. 191–225.
- [6] Lunt, Horace G., The progressive palatalisation of Common Slavic, Skopje 1981.
- [7] Labov, William, The social motivation of a sound change, Word 19 (1963) S. 273–309.
- [8] Bach, Adolf, Deutsche Mundartforschung, 2. Aufl., 1950.

Institut jazykoznanija
Akademii Nauk SSSR.,
ul. Semaško, dom 1/12,
UdSSR-103009 Moskva K-9

Vladimir K. Žuravlëv

On the Distribution of Instrumental and Agentive Markers for Human and Non-Human Agents of Passive Verbs in Some Indo-European Languages

Summary

In the surface expression of agency within passive constructions, languages behave in different ways with regard to the humanness of the agent. Indo-European languages can mark the surface agent through a) 'agentive' morphemes (i.e. morphemes whose primary function is to indicate a high degree of control over the action expressed by the verb), and b) 'instrumental' morphemes (i.e. morphemes whose function in active contexts is to indicate an instrument). After an examination of the data offered by various Indo-European languages, a typology of agent noun phrases is proposed. Languages are divided into three groups: Type A languages mark human agents with a type a) morpheme and non-human agents with a type b) morpheme; Type B languages mark both human and non-human agents with a type a) morpheme; and Type C languages mark both human and non-human agents with a type b) morpheme. Languages of type A bring to the surface a semantic bipartition in the deep structure. Languages of type B give a major relevance to agentivity, while languages of type C stress the demotion of the deep structure agent from the syntactic role of subject.

1*. The purpose of the present paper is to analyze the kind of morphological markers appearing in agent phrases in a number of Indo-European languages, both ancient and modern. It will be shown that some languages display a different morphological case marking strategy depending on whether the agent is hu-

* I am indebted to Paul Kent Andersen and to Michael Job for helpful comments on an earlier version of the present paper.

man or non-human, whereas in other languages this particular feature will not play a relevant role in the morphological case assignment. Furthermore, it will be argued that languages which make no distinction between human and non-human agents fall into two groups according to whether an instrumental or an agentive morpheme has been generalized in all kinds of agent phrases.¹

Agent phrases can be morphologically marked through one or more case endings and/or prepositions in Indo-European languages. On the syntactic level, I will call 'agent' any actant which covers this role in a passive sentence and would be the subject of its active counterpart, with no regard to humanness. The word 'case' will be used only with reference to case endings.² Therefore, no reference will be made, in order not to engender confusion, to 'deep cases'. I will rather speak of 'semantic relations' underlying their syntactic representations.³ Of course, on the level of semantic relations a distinction will be drawn between e.g. participants bearing an agent or an instrumental relation. Such a distinction also applies, to my mind, to

¹ As the object of my research is the analysis of morphological case assignment in agent phrases, no attention will be paid to occurrences of agentless passives. Some words should perhaps be spent on the functional value of the passive with agent, even though a thorough discussion of this problem goes beyond the limits of the present paper. It has traditionally been assumed that the passive with agent should be "a mere paraphrase of the corresponding active sentence" (Jamison 1979 b, p.286), used in order "to focus attention on the patient rather than on the agent" (ib., see also Kuryłowicz 1964, p.73). More recently, Andersen (1985) has stated that the passive with agent must be taken to bear a number of precise functions, in contrast to the active construction, belonging to pragmatics as well as to syntax and semantics. As it will be argued below, the syntactic function of the passive, implying a reduction in the valency of a transitive verb (Andersen 1985, p. 53), appears to have major relevance for the conclusions reached in the present article.

² From my definition, it also follows that the word 'agent' will be used, on the syntactic level, with no regard to whether the verb really refers to a situation involving an agent on the level of semantic relations. In a sentence such as "John was seen by his father", the referent of the *by* phrase will be considered an agent, even though the meaning of the verb requires the semantic relation of an experiencer.

³ I refer to Dik (1978) for a discussion of semantic relations as opposed to syntactic functions.

the morphological means by which agent phrases are brought to the level of concrete utterances.

Since my main interest in the present study is, in fact, to show how instrumental and agent markers are distributed in agent phrases across languages and in some instances within the same language, more attention needs to be paid to what I understand as an instrumental or an agent marker. Instrumental markers are morphemes that normally appear in instrumental phrases in active sentences in which a subject-agent also occurs. Since a number of languages mark agent phrases with passive verbs with an instrumental morpheme regardless of whether the agent is human or non-human, it seems important to establish a criterion which will enable us to distinguish between 'true' instrumental morphemes for human agents and all other morphemes that can be used for non-human agents in passive sentences.

Italian *da*, for instance, cannot be defined an instrumental marker because, while sentences such as

- (1) *la porta è stata aperta dalla chiave*
"the door was opened by the key"

are well formed, a sentence such as

- (2) **Giovanni ha aperto la porta dalla chiave*
"John opened the door by the key"

is ungrammatical. On the contrary, not only the Russian instrumental case, but also the Latin ablative case must be viewed as true instrumental markers, as is shown by a comparison of the following sentences:

- (3) *okno bylo razbito kamnem*
"the window was broken by a stone (instr.)",⁴
(4) *on razbil okno kamnem*
"he broke the window with a stone (instr.)",

⁴ Notice that sentence (3) could as well be translated as "the window was broken with a stone". However, this does not imply that *kamnem* cannot be translated as a *by* phrase, as the instrumental case is normally used to indicate also human agents with passive verbs.

- (5) *luxū atque desidiā ciuitas disrupta est*
 “the city was ruined by luxury (abl.) and laziness (abl.)”
 (Sall. C. 53.5), and
- (6) *aquā ex flumine deriuatā compleuit*
 “he filled [it] up with water (abl.), taken (abl.) from a river”, (Caes. G. VIII 72).

It still remains to be argued whether there are reasons to regard a non-human NP bearing an instrumental marker as an agent phrase or not. I will hold this to be the case whenever a non-human agent in a passive context cannot be brought to the surface by means of any other morpheme which is higher in agentivity. Consequently, it can be maintained that both the Russian instrumental and the Latin ablative can be used syntactically as agent markers, whereas Italian *con*, or English *with*, cannot. In fact, in sentence

- (7) *la porta è stata aperta con la chiave*
 “the door was opened with the key”

the preposition *con* could be substituted by another marker, i. e. *da*, which is higher in agentivity.⁵

The degree of agentivity displayed by a functional marker is taken to be correlated to its faculty of marking human agents. Following Comrie’s definition, agentivity is viewed as “the degree of control that the referent of a noun phrase has over the situation described” (Comrie 1978, p.356). It is clear that nouns referring to human beings are inherently higher in agentivity than other nouns.⁶ Therefore, on the level of morphological marking, it will be assumed that prepositions such as Italian *da* and English *by* are higher in agentivity than *con* and *with*, since

⁵ Sentence (7) probably sounds more natural than the corresponding sentence containing the preposition *da*. This is, of course, a matter of pragmatics since nouns with non-human referents rather take the semantic relation of instrumental, which is most often brought to the surface through the preposition *con*.

⁶ Comrie (1978, p.385 and 1981). See already Silverstein (1976). Mallinson – Blake (1981, p. 80) refer to a similar hierarchy of features by the term “agency hierarchy”.

the former, but not the latter, usually mark human agents with passive verbs, as e.g. in

- (8) *la porta è stata aperta da Giovanni*⁷
“the door was opened by John”.

Summing up, it needs to be stressed that the words ‘agent’ and ‘instrumental’ will be used with quite different meanings when referring to a) syntactic units, b) morphological marking devices, and c) underlying semantic relations. We could, therefore, argue that, e.g., a specific instrumental case marks a NP for the syntactic role of agent, on the one hand, and represents the underlying semantic function of instrumental, on the other.

2. As the set of languages that I am examining is made up rather heterogeneously, a few words should perhaps be spent on the genesis of this study. My first aim in investigating agent expressions was to gather data from ancient Indo-European languages, in order to prove the hypothesis put forward by various scholars, according to which Proto-Indo-European did not have a specific morphological category for marking the agent of a passive verb.⁸ Examining the data, it turned out that it was

⁷ The ungrammaticality of a sentence such as *la porta è stata aperta con Mario*, “the door has been opened with Mario” (which could be accepted only under particular conditions, and only with a comitative reading of the preposition *con*) shows that, whereas a NP with a non-human referent can be marked as a syntactic agent by the same morphological means as a NP with a human referent, the reverse is not possible, i.e., a human agent cannot be marked as an instrumental in Italian.

⁸ See for instance Schwyzler (1943) and Schmidt (1963). A different position has been taken by Jamison (1979 a), who argues that the instrumental must be held to represent the case of the agent in Proto-Indo-European. In my opinion, the data from Indo-European languages rather point toward Schwyzler’s assumption than toward Jamison’s. The possibility of reconstructing a morphological category for marking the agent in Proto-Indo-European ultimately depends on the reconstruction of a passive for Proto-Indo-European. The problems that arise from a comparison of agent phrases in the various languages together with the extreme unfrequent occurrence of agent phrases in some of them might be a reason for not reconstructing a passive for Proto-Indo-European. Jamison’s arguments in favor of the reconstruction of an instrumental of agency seem to me to be rather weak. It is not my purpose to go into details on this matter here; however, I would like to stress that some of

possible to establish a typology based on lexical features borne by the agent phrase; in this case the specific feature was that of humanness. Therefore, the number of languages in the sample has been enlarged in order to furthermore include various modern Indo-European languages, since a typological comparison renders useless any attempt at chronological homogeneity.⁹

3. In the following sub-paragraphs I am going to review the data from the languages in my sample. The exposition will be as schematic as possible; relevant details are to be found in the footnotes. The languages examined are: Latin, Ancient Greek, Classical Armenian, Avestan, Vedic, Classical Sanskrit, Tokharian, Lithuanian, Modern Russian, Gothic, Modern German, Modern English and Italian.

3.1. Latin. In Latin, human agents are usually marked by a prepositional phrase introduced by the preposition *ab*, which takes the ablative case:

(9) *fit deinde senatus consultum ut ad bellum Parthicum legio una a Gn. Pompeio altera a G. Caesare mitteretur*

“then there was a decision made by the senate, that one legion should be sent into the Parthian war by Pompeius, another one by Cesar” (Caes. G. VII 72).

her data are questionable, as for instance the Hittite ones. Jamison gains support for her hypothesis, among other things, from the occurrence of the instrumental case in some agent phrases in Hittite. However, it should be pointed out that Jamison did not consider the relative chronology of Hittite texts. There are reasons to believe that no instrumental NP with human referents occurred at all in Old Hittite, see Starke (1977, p.102) and Neu (1968, p. 113, fn.11). On the genitive as the original case of the agent in Proto-Indo-European see below, fn.16; on a possible interpretation of the *dativus auctoris* in Ancient Greek as going back to an original instrumental, which is the explanation given by Jamison, see par.4 and fn.25.

⁹ Only Indo-European languages have been included in the sample. However, since these languages have not, most likely, inherited any morphological devices for marking the agent of a passive verb from the proto-language (see above, fn.8), they must have developed different constructions independently of one another. Therefore, I think that the results achieved in the present paper can also be relevant for non-Indo-European languages.

Elsewhere, the preposition *ab* is used as a marker for an ablative relation. It indicates the starting point for motion in space or time.¹⁰

Non-human agents are marked by the simple ablative, as can be seen in sentence (5) above. In some cases, however, the preposition *ab* may be extended to non-human agents as well, cf. the various poetic occurrences cited in Leumann-Hoffmann-Szantyr (1965, p.122). What appears to be more significant is its use with a number of verbs, which the Authors define as "... (Verben), die kraft ihrer Bedeutung den Agensbegriff suggerieren" (p.122), as *mouere*, *agitare* or *uincere*.¹¹

3.2. Ancient Greek. Ancient Greek, as emphasized by Schwyzer (1943), displays a large number of morphological devices for marking the passive agent. These devices can be divided essentially into two types, which themselves are used indiscriminately for human as well as for non-human agents: (a) various prepositional phrases containing an ablative genitive with the prepositions ἐκ, ἀπό, παρὰ, πρὸς, which are to be found both in Homer and in authors from later periods, up to the κοινή,¹² and (b) ὑπό with the genitive (or the dative, limited to epic usage). While not yet fully developed in Homer, this becomes the standard means of marking the agent of a passive verb in Attic-Ionic prose and in the κοινή:

¹⁰ See Leumann – Hoffmann – Szantyr (1965, p.255–257).

¹¹ See for instance: *uinci a uoluptate* "to be overwhelmed by pleasure" (Cic. Off. 1.68). Non-human agents can receive the preposition *ab* in particular contexts, in which they are clearly connected to human activities, as in, e.g., *agros desertos a plebe et a cultura hominum liberorum* "fields abandoned by plebeians and by the care of free people" (Cic. Leg. Agr. 2.84). The reverse is also possible: *Massilia cincta Gallorum gentibus* "the city of M., crowded by the Gauls" (Cic. Flacc. 63); see Leumann – Hoffmann – Szantyr (1965, p.122).

¹² As examples for ablative prepositional phrases for agents in Ancient Greek see the following sentences: ἐφίληθεν ἐκ Διός "(they) were loved by Zeus" (Il. II.669); κατενεχθεὶς ἀπὸ τοῦ ὕπνου "who has been overwhelmed by sleep" (Acts 20.9); ὁ λόγος, ὁ παρὰ σεῦ εἰρημένος "the words which have been spoken by thee" (Her. Hist. 8.103); ἐκαλέοντο δὲ πάλοι πρὸς πάντων Ἀριοὶ "in ancient times they were called Arians by everybody" (Her. Hist. 8.62). The preposition πρὸς occurs in agent phrases especially in Herodotus.

- (10) ὑπ' ἄλλου ὀρθῶς τιμωρουμένῳ
 “to someone who is justly punished by somebody else” (Pl. Gor. 525 b);
- (11) ὑπὸ τοῦ κακοῦ νικώμενοι
 “defeated by evil” (Tuc. II 47.4).

In other contexts, ὑπό indicates either a location below, beneath or under some referent, or a certain degree of control over the action or process expressed by the verb.¹³

3.3. Classical Armenian. In Classical Armenian one finds a situation similar to that in Latin. The human agent is marked by the preposition *i* followed by the ablative, whereas the non-human agent receives an instrumental case marker: ¹⁴

- (12) *anown or kočec' ealn ēr i ihreštakēn*
 “the name which had been uttered by the angel” (FB III 5).
- (13) *ahiw mecaw tagnapein*
 “they were overwhelmed by great fear (instr.)” (Lc. 8.37).

Prepositional phrases containing *i* and the ablative case usually have an ablatival value.¹⁵

3.4. Avestan. In Avestan both human and non-human agents are usually marked by the instrumental case. The instrumental can mark agent phrases with finite verbal forms, as in

- (14) *hyaṭ xšmā uxδāiš dīdaiṛhē*
 “when I was taught the sayings by ye (instr.)” (Y. 43.11)

as well as with *-ta-* participles, as in

- (15) *fraoxtā daēuuāiščā mašiiāiščā*
 “declared by Gods (instr.) and by men (instr.)” (Y. 48.1).

¹³ On the use of ὑπό as a locative marker see Benedetti (1983).

¹⁴ Passive participles usually take a human agent phrase in the genitive. However, this does not constitute a true instance of a genitival agent phrase with passive, since participles do not concord with the patient, which is not constructed as a subject in the nominative, but instead remains in the accusative; see Jensen (1959, p.177).

¹⁵ See Jensen (1959, p.130–132).

With the latter, the genitive case occurs more frequently, especially for human agents: ¹⁶

(16) *kaininā anupaēta mašiiānam*

“girls who have not yet had intercourses with men” (Yt. 17.55).

3.5. Vedic. As in Avestan, human agents in Vedic can be marked by both the instrumental and the genitive case. However, genitival agent phrases are not limited to *-ta-* participles as they are in Avestan.¹⁷ The following sentences constitute examples of both constructions with passive aorists:

(17) *Índrasya apāyi*

“it was drunk by Indra (gen.)” (RV. IX 86.12);

(18) *asuryám devébhīr dhāyi*

“the kingship was established by the Gods (instr.)” (RV. VI 20.2).

Non-human agents are marked by the instrumental in Vedic, as in Classical Sanskrit.

3.6. Classical Sanskrit. In Classical Sanskrit the instrumental case has been extended to most passive contexts as the case

¹⁶ Haudry (1977) holds the genitive to have been the originary case of the agent in Proto-Indo-European. Although genitival agent phrases are well attested in a number of Indo-European languages, Haudry’s arguments do not seem convincing enough. As long as *-ta-* participles in Avestan are concerned, Haudry writes: “... le génitif se limite aux noms de personnes; il est concurrencé en cette fonction par l’instrumental, qui fonction seul pour les noms de chose” (1977, p.408). However, this statement is contradicted by sentence (15), in which an instrumental NP functions for a human agent with a *-ta-* participle. What seems more interesting, with regard to the genitive of agency in Avestan and in other Indo-European languages as well, is its limitation to nominal forms of the verb. I will return to this later on, see below, par. 5 and fn.30.

¹⁷ Jamison (1979b) maintains that genitival agent phrases are limited to verbs having particular semantic features as well as to invocations in Vedic. Andersen (forthcoming) has tried to show that the alternative use of the genitive and the instrumental for marking the passive agent rather depends on the distribution of new versus old information in a sentence.

of the agent, regardless of the verbal form, of the lexical features of the verb and of the humanness of the agent:

- (19) *paśya itāṃ Paṇḍuputrāṇāṃ mahatīm camūṃ vyudḍham Drupadaputreṇa tava śiṣyena dhimatā*
“behold this big army of the sons of Pandu, which has been mustered by your gifted pupil, the son of Drupada (instr.)” (Bhagavadgita I 3),
- (20) *ityālocya tena grāmaṃ gatvā Dadhikarṇanāmā bidālo svakandare dhṛtaḥ*
“thus thinking, having gone to town, he (viz. the lion, instr.) took a cat by the name of Dadhikarna into his cave”¹⁸ (Hitopadeśa VII).

3.7. Tokharian. Tokharian marks human agents as perlatives or genitives, whereas the genitive occurs more frequently with infinite or periphrastic forms of the verb:¹⁹

- (21) *śāwes kāsšisī tamne wewñu*
“thus was spoken by great Masters (gen.)”.

Non-human agents are usually marked by the instrumental. The difference in the morphological realization of human and non-human agents is borne out in the following passage through the opposition between instrumental and perlativity:

- (22) *mā poryo tskāṃsaṃtār mā wāryo sikaṃtār mā lāñcsā pārtsi yāteñc mā penu lyāksā karnātsi yāteñc*
“they cannot be burned by fire (instr.), cannot be washed away by water (instr.), cannot be taken away by kings (perl.), cannot even be stolen by thieves (perl.)”.

The Tokharian facts can thus be summarized as follows: (a) human agents take the perlativity or genitive, and (b) non-human agents take the instrumental.

¹⁸ Notice that the instrumental *tena* also refers to the intransitive gerund *gatvā*. However, the latter cannot be regarded as having a “passive” value, since *grāmaṃ* remains in the accusative. This kind of construction was very extended in Classical Sanskrit and has been the source of a partially ergative system in modern Indo-Aryan languages, see Comrie (1978, p.370–371).

¹⁹ Examples (21) and (22) have been taken from Krause – Thomas (1960, p.82, 84).

The perlocative case, in contexts different from those examined here, is a locative marker indicating motion across or toward the top of the referent of a NP or simple location over it.²⁰

3.8. Lithuanian. Lithuanian differentiates human and non-human agents by marking the former as genitives and the latter as instrumentals:²¹

(23) *mótina kūdikio mylimà*

“the mother was loved by the child (gen.)”;

(24) *miēstas iš visų pusių àpsustas aukštais*

“the town is all surrounded by high mountains (instr.)”.

3.9. Modern Russian. In modern Russian, the instrumental case marks both human and non-human agents:

(25) *stat'ja byla pročítana vseimi studentami*

“the poem was read by all of the students (instr.)”.

For an example of a non-human agent, see sentence (3) above.

3.10. Gothic. Agent phrases in Gothic are marked with various prepositions otherwise expressing ablatival relations regardless of the humanness feature:²²

(26) *daupips was fram Iohanne in Iaurdane*

“he was baptized by John in the Jordan river” (Mc. 1.9);

(27) *ni gajukaizau af unpiupa*

“be not overwhelmed by evil” (I Rom. 12.21);

(28) *sa gaurida us mis*

“he who was grieved by me” (II Cor. 2.2).

3.11. Modern German. In Modern German both human and non-human agents are marked by the preposition *von*, which is elsewhere an ablatival marker:²³

²⁰ See Krause – Thomas (1960, p. 84–86).

²¹ Lithuanian examples are taken from Senn (1966, p. 397, 427).

²² On agent phrases in Gothic see Dolcetti Corazza (1982) and Green (1914).

²³ Also the preposition *durch* can be used in agent phrases in Modern German. However, its distribution points toward an instrumental rather than an agen-

- (29) *das Buch wird vom Studenten gelesen*
“the book is being read by the student”;
(30) *die Erde wird von der Sonne beleuchtet*
“the earth is illuminated by the sun”.

3.12. Modern English. Contrary to most Germanic languages, English does not use an ablative morpheme for agent phrases. The preposition *by*, beside functioning as an agent marker, has a locative meaning indicating location of some entity close to another one. In agent phrases *by* occurs with no distinction for human and non-human agents:

- (31) *the door was opened by John*;
(32) *John was run over by a bus*.

Even though *by* also shows up in a number of instrumental phrases, such as the one in

- (33) *I came by train*,

it seems questionable that it can be defined an instrumental marker. Its actual usage in instrumental phrases rather appears to be limited to a number of fixed expressions. Furthermore, the opposition of *by* versus the instrumental marker *with* together with the origin of *by* as a locative marker and the absence of any other preposition, which is higher in agentivity, indicate that the usage of *by* in agent phrases cannot depend on its instrumental value.²⁴

tive value, since *durch* phrases can co-occur with agent phrases marked by *von* in passive sentences, whereas two *von* phrases cannot co-occur (see Schoenthal 1976, p.50–51). The fact that *durch* is obligatory whenever nominalization occurs should be viewed as a strategy for preventing confusion with the genitive (marked by *von*), rather than as a demonstration that *durch* displays a high degree of agentivity.

²⁴ Old and Middle English displayed a major number of prepositions as agent markers. Most of them were ablative markers, but instrumental and locative markers were used as well (see Green, 1914, and Visser, 1963). The substitution of all other prepositions in agent phrases by the preposition *by* has been studied in Fraser (1985). Fraser rejects the common explanation according to which the extension of *by* should be due to the influence of French *par*. His analysis is rather based on the original semantic value of Old English *be* as preverb, which functioned as a transitivizing particle. On these grounds, the

3.13. Italian. Italian is among the languages that do not distinguish between human and non-human agents. Both of them are marked by the preposition *da* which basically means “from” as a locational marker. Examples for passive sentences in Italian have already been quoted, see sentences (1) and (8) above.

4. Before analyzing the data presented in the preceding sections, I would like to briefly survey a construction attested in a number of ancient Indo-European languages, viz. the dative of agency, which is limited to human agents.²⁵ Examples can be found in Latin:

- (34) *cum intellegeret in iis loci sibi bellum gerendum*
“as he understood that he (dat.) had to fight the war in these places” (Caes. G. III 20);

Ancient Greek:

- (35) οὐ σφι περιοπτέη ἐστι ἡ Ἑλλάς ἀπολλυμένη
“the downfall of Greece must not be allowed for by them (dat.)” (Her. Hist. 7.168);

Indo-Iranian:

- (36) *vīryā kṛdi yāni te kártvāni*
“accomplish the feats that must be accomplished by thee (dat.)” (RV. II 30.10);

Lithuanian:

- (37) *kā mán darýti*
“what should I (dat.) do?”²⁶

preposition *by* is held to express “an operation of ‘translation’ or ‘transference’”, by which it “could transfer the agent either to the resultativity of the verb or to its underlying operativity” (Fraser 1985, p. 11).

²⁵ See Leumann-Hoffmann-Szantyr (1965, p. 96–97) on Latin; Schwyzler (1943, p. 16–18) on Greek; Haudry (1977, p. 411) on Vedic; Green (1914, p. 515–516) on Gothic and the other Germanic languages; Senn (1966, p. 469) on Lithuanian. The wide distribution of the dative of agency across Indo-European languages, and especially in languages in which the Indo-European instrumental had been preserved, makes it unlikely that the Greek dative of agency can be interpreted as deriving from a Proto-Indo-European instrumental of agency, as it is in Jamison (1979 a, p. 140–141).

²⁶ Example (37) is taken from Senn (1966, p. 469).

and in the Germanic languages, e. g. Gothic:

(38) *jah liugada anparamma*

“she gets married to somebody else (dat.)” (Mc.10.12).

In Latin, Greek, Indo-Iranian and Lithuanian the occurrence of a dative of agency is linked to particular verbal forms or to particular contexts which basically imply obligation. In such constructions, the use of the dative is easily accounted for, keeping in mind that the basic function of the dative case consists in marking the human recipient or experiencer of an action or process. What is relevant here is that the dative of agency is only attested for human beings.²⁷ It is used to indicate what someone must or has to do and can therefore be linked up with the *dativus commodi*, or also, by virtue of the particular perspective under which the action is presented, with the dative of possession.²⁸

The examples from the Germanic languages can be accounted for by referring to the function of the dative as a marker of an underlying recipient function, even though they are not connected with contexts implying obligation.

5. The different morphological marking devices for agent phrases with passive verbs in my sample languages basically belong to four groups:

- i) ablative markers,
- ii) genitive markers,
- iii) locative markers, and
- iv) instrumental markers.

Genitive markers in agent phrases can easily be accounted for by referring to the notion of ‘possessor of an action’. Signifi-

²⁷ Mallinson – Blake (1981, p. 109–110) proposed that the Latin dative of agency constituted, among other things, a means for marking the agent in a passive construction as topic. This would explain why only human participants (and most often 1st and 2nd person pronouns) occur in this kind of construction, human participants being higher than non-human in the “topic worthiness hierarchy”.

²⁸ See Delbrück (1867, p. 90–91) and Seiler (1967, p. 75).

cantly, the genitive case is associated with human agents, which makes it evident that the use of this marker correlates with a high degree of control over the verbal action.²⁹

Ablatival markers can be explained in much the same way. The concrete meaning of the ablative case is that of source of motion; on a metaphorical level, an ablative morpheme can therefore function to indicate the source of an action. This still entails a relevant degree of control by the referent of the ablative NP over the action itself, even though to a lesser extent than the genitive case. In fact, in a number of languages the same ablatival markers are extended to both human and non-human agents, whereas genitival markers are not.

Locative markers other than the ablative can be interpreted as originally having developed from plain locatives, in which the location has been re-interpreted as designating a set of circumstances and conditions under which the action could be accomplished. This is particularly evident for Greek *ὑπό*, the lexical meaning of which easily accounts for a re-interpretation of this type. Locative morphemes occurring in agent phrases can also be thought of as denoting control over the verbal action, as the location eventually became to be felt as essential to its accomplishment.

Instrumental markers, on the contrary, appear to bear a quite different meaning. In the rest of the present section, I will argue that ablative, genitive and locative markers in agent phrases are all members of the same group; this group I will refer to as 'agent markers', opposed to another group of 'instrumental markers'.

In order to define the meaning of instrumental markers, I will refer to the notion of 'concomitance'.³⁰ By virtue of their function, instrumental markers in different languages can be inter-

²⁹ It has been observed that the genitive of agency usually occurs in conjunction with nominal forms of the verb, see among others Schmidt (1963) and Seiler (1967, p.73-79). Clearly, a nominal form of the verb can readily be understood as having as its referent something which can be 'possessed' by the human referent of the agent phrase.

³⁰ On the notion of 'concomitance' as peculiar feature of the instrumental markers see Seiler (1974) and Luraghi (forthcoming).

puted to indicate that the referent of the instrumental NP is only marginally involved in an action with respect to another actant, which is more directly and actively involved in this action. In a large number of languages instrumental markers are associated with NPs having human referents in order to express a comitative relation, as in the following sentence:

(39) *John goes to London with Paul.*

It is clear that, whereas both “John” and “Paul” perform the action of going to London, the former is focused upon by agreement with the verb, while the latter is not and is therefore viewed as being less relevant for the accomplishment of the action itself. If one compares sentence (39) with

(40) *John and Paul go to London,*

the instrumental marker in (39) can be easily accounted for as a means for demoting an actant from a position in which it exerts control over the verbal action to one in which it simply shows up as a concomitant to the true controller.

At this point it again needs to be emphasized that my definition of certain markers as ‘agentive’ is supported not only by a possible metaphorical development in their meaning, as I have tried to show in the present section, but also most relevantly by the opposition within the same language with plain instrumental markers, as I argued in section 1. What we get then are languages that possess agentive markers as opposed to languages that do not.

The question is now why some languages have extended instrumental markers to agent phrases. As for non-human agents, this question is readily answered by referring to possible degrees of intentionality: a non-human agent can always be thought of as unintentionally affecting the accomplishment of an action. Furthermore, it must, for the most part, involve the existence of another, more agent-like entity, viz. a human being, although the latter may happen not to be indicated explicitly.³¹

³¹ Intentionality can be compared to the notion of ‘control’ by the referent of a NP over a situation, as defined in Dik (1978, p.32–37). Significantly, NPs which have natural forces or human activities as their referents are likely to

The generalization of instrumental markers to human agents is somewhat harder to explain. Clearly, the use of the passive entails a reduction in the valency of a transitive verb.³² Consequently, it can be described as a subject demotion process, which has the syntactic result that the agent will surface (if at all) as an adjunct. To my mind, languages displaying this usage equate the agent with passive verbs to an unintentional actant in order to over-emphasize the demotion process.³³

The major difference between languages marking agent phrases with agentive morphemes and languages using instrumental morphemes for the same purpose can be stated as follows. The most relevant feature for agent phrases in languages relying on agentive markers is constituted by the degree of control that the referent of the agent phrase has over the action expressed by the verb. On the other hand, what is crucial for agent phrases in languages employing instrumental markers is the demotion of an actant from a central to a marginal position with respect to the verbal action.

6. As the result of the above discussion, we are now in a position to sketch a typology of agent phrases with passive verbs. It turns out that the languages which have been examined fall within three different groups:

Type A: Human agents are marked by a morpheme which indicates high degree of control over an action, whereas non-human agents cannot be brought to the surface by the same morphemes, but are rather rendered as instrumentals. The kind of underlying semantic relation

occur with agentive markers in languages that distinguish between human and non-human agents, see above, fn. 11.

³² Cf. Andersen (1985, p. 53, 56).

³³ This peculiarity of the instrumental has been pointed out also by Haudry (1970) who refers to an "instrumental désubjectif". Actually, Russian has a particular construction with an impersonal passive in order to explicitly indicate accidental involvement of the agent in an action: *Sašu pridavilo sosnoj* "Alex (acc.) was killed (neuter) by a pine tree (instr.)". Cf. Luraghi (forthcoming) on this sentence and, more in general, on the Russian instrumental case.

appears to play a major role in morphological case assignment. Languages belonging to this type are Latin, Armenian, Tokharian and Lithuanian. Vedic also distinguishes between human and non-human agents, as the latter cannot take the genitive case; however, the frequency of the instrumental case for human agents points toward a shift in the direction of languages of type C.

Type B: Both human and non-human agents are marked by means of morphemes denoting control over an action. No role is apparently assigned to intentionality or active involvement in the action itself; to the contrary, it is emphasized that the referent of the agent phrase constitutes a *conditio sine qua non* for the accomplishment of the action. Languages in this group are Ancient Greek, Gothic, modern English, modern German and Italian.

Type C: Both human and non-human agents are marked by an instrumental morpheme. Languages of this type, as Avestan, Sanskrit and Russian, give priority to the indication of a subject demotion process by means of a morphology that points to a non-intentional involvement of the agent in an action.

References

- Andersen, P. K., 1985, Die grammatische Kategorie Passiv im Altindischen: Ihre Funktion, in B. Schlerath (Hrsg.), *Grammatische Kategorien – Funktion und Geschichte*, Wiesbaden, p. 47–57.
- Andersen, P. K., forthcoming, The genitive agent in Rigvedic passive constructions, to appear in Fs. Heinz.
- Benedetti, M., 1983, Sul valore locale della preposizione greca *ὑπό*, *SSL* 23, p. 23–75.
- Brugmann, K. – Delbrück, B., 1900, *Grundriß der vergleichenden Grammatik der indogermanischen Sprachen*, Band 2, Teil 2, Straßburg.
- Comrie, B., 1978, Ergativity, in W. P. Lehmann (ed.), *Syntactic Typology*, Austin, p. 329–394.
- 1981, *Language Universals and Linguistic Typology*, Oxford.

66 Silvia Luraghi, Distribution of Instrumental and Agentive Markers

- Delbrück, B., 1869, Über den indogermanischen, speciell den vedischen Dativ, KZ. 18, p. 81–106.
- Dik, S., 1978, Functional Grammar, Amsterdam.
- Dolcetti Corazza, V., 1982, Le preposizioni gotiche *fram, us, af, pair* e la loro funzione agentiva, Aevum 35, p. 92–108.
- Fraser, I., 1985, The establishment of “by” to denote agency in English passive constructions, Paper read at the VII ICHL, Pavia, 8–13 September 1985.
- Green, A., 1914, The analitic agent in Germanic, JEGPH. 13, p. 514–552.
- Haudry, J., 1977, L'instrumental et la structure de la phrase simple en indo-européen, BSL. 65, p. 44–84.
- 1977, L'emploi des cas en védique, Lyon.
- Jamison, S., 1979 a, The case of the agent in Indo-European, Sprache 25, p. 129–143.
- 1979 b, Remarks on the expression of agency with the passive in Vedic and Indo-European, KZ. 93, p. 196–219.
- Jensen, H., 1959, Altarmenische Grammatik, Heidelberg.
- Krause, W. – Thomas, W., 1960, Tocharisches Elementarbuch, Heidelberg.
- Kuryłowicz, J., 1964, The Inflectional Categories of Indo-European, Heidelberg.
- Leumann, M. – Hoffmann, J. B. – Szantyr, A., 1965, Lateinische Grammatik, Band 2, München.
- Luraghi, S., forthcoming, On the relational meaning of Russian instrumental, to appear in La Linguistique.
- Mallinson, G. – Blake, B. J., 1981, Linguistic Typology, Amsterdam.
- Neu, E., 1968, Das hethitische Mediopassiv und seine indogermanischen Grundlagen, Wiesbaden.
- Reichelt, H., 1909, Awestisches Elementarbuch, Darmstadt.
- Schmidt, K. H., 1963, Zum Agens beim Passiv, IF. 68, p. 1–12.
- Schoenthal, G., 1976, Das Passiv in der deutschen Standardsprache, München.
- Schwyzer, E., 1943, Zum persönlichen Agens beim Passiv, APAW. 10, p. 1–43.
- Seiler, H., 1967, On paradigmatic and syntagmatic similarity, Lingua 18, p. 35–79.
- 1974, The principle of concomitance: Instrumental, comitative and collective, FL. 12, p. 215–247.
- Senn, A., 1966, Handbuch der litauischen Sprache, Band 1, Heidelberg.
- Silverstein, M., 1976, Hierarchy of features and ergativity, in R. M. W. Dixon (ed.), Grammatical Categories in Australian Languages, Canberra, p. 112–171.
- Starke, F., 1977, Die Funktionen der dimensionalen Kasus und Adverbien im Althethitischen, Wiesbaden.
- Visser, F. T., 1963, A Historical Syntax of the English Language, Vol. 4, Leiden.

via Sobrero 21,
I-10144 Torino

Silvia Luraghi

On the Unacceptability of the Indo-European Voiced Stops as Ejectives¹

It was Alois Walde who first suggested that the Proto-Indo-European sounds August Schleicher and most subsequent Indo-Europeanists reconstructed as voiced aspirated stops were phonetically unlikely (1897, p.468). Nevertheless, recognition of this problem did not become general until Roman Jakobson observed that a trinary correlation bundle whose members were distinguished by features of voice, voicelessness and voiced aspiration is unlikely to the point of impossibility (1958, p.23). Since Walde's time, several attempts have been made to rewrite the Indo-European stop inventory with a view of eliminating the unsatisfactory typology that Schleicher's trinary reconstruction of the 1860's implied.

Three "solutions" – those of Walde (1897), Prokosch (1918–19, 1939) and Peeters (1971) – proposed reinterpreting the (voiced) aspirates as fricatives. These solutions are unsatisfactory because they fail to provide an adequate explanation of why the aspirates function as stops within the syllable constraint patterns. Moreover, such alleged fricatives share no common traits with *s, the one certain fricative in Proto-Indo-European. Had such fricatives been voiced as Walde claimed, or lenis voiceless as Prokosch maintained or even "neither voiced nor voiceless and non-stop" as Peeters defined them, one would expect these sounds to contrast with voiceless, fortis or geminate fricatives in noninitial positions as they do in attested languages where initial voiced or lenis fricatives are the rule, eg Dutch *voet* 'foot' versus *laf* 'coward' or Middle Kentish *zenn*

¹ The present paper is an abridgment of a longer investigation on Indo-European constraint features and morphophonemics. A preliminary version was read to a gathering of the students and faculty of the Indo-European Studies Program, UCLA to all of whom I am grateful for their comments and attention.

‘sin’ and *chyezinge* ‘election’ versus *cos* ‘kiss’ and *kessinge* ‘kissing’.

The problem of finding a typologically acceptable trinary correlation bundle is, of course, mooted by positing a quaternary bundle with voiceless aspirates as Curtius (1853) and Brugmann (1897–1916) did. This tack was taken once again by Szemerényi (1967), but his solution also lacks conviction. The voiceless aspirates of Indo-Iranian are limited in distribution, being found mostly in final position of *set*-roots, and their reflexes can alternate with those of voiceless stops in Avestan, eg *pantā* versus *paθō*, the nominative and genitive singulars of ‘path’. There are no voiceless palatal aspirates reflected in Indic, just as there are no palatal reflexes before *s. In both cases it seems that the Indo-European palatal stop was neutralized before a fricative phoneme, *s* or *h*. From the viewpoint of Indo-European root-structure constraints, the voiceless aspirates do not participate in the stop-initial bi-obstruent homomorphic syllable exclusion rules whereby of the nine theoretically possible homomorphic syllables (roots) that begin and end with stops, only six are actually attested – TET, DHEDH, DHED, DET, DEDH and TED – while three are forbidden – DED, TEDH and DHET (Meillet 1937, pp.173–174).² Because of their limited distribution and failure to be relevant to root-structure rules, the voiceless aspirates cannot have been phonemic in Proto-Indo-European. Admitting voiceless aspirates as non-phonemic allophones of the voiceless stops or as clusters of stop plus laryngeal does not adequately address Jakobson’s criticism of traditional Indo-European phonology. At the phonemic level the unsatisfactory trinary bundle remains, and it is at the phonemic system that Jakobson’s typological criticisms were aimed.

The same objection applies to Allen’s apologia of the canonical reconstruction which he acknowledges “is admittedly typologically exceptional” but which he shrugs off as “an occasional untidy fact of life (1977, p.245).” A more scholarly approach is

² The symbols D, T, and DH stand for any voiced, voiceless and voiced aspirated stops of the traditional reconstruction.

required. It may turn out that some alleged “universal” features – the constraint against a single vowel phoneme is one such case – can be shown to be empirically untrue, but the version of Proto-Indo-European entombed in the handbook reconstructions violates at least three typological expectations. The lower vertex of the vowel triangle, the phoneme /a/, is not the most common vowel of the language as it should be. A system of two dorsals should have a contrast between palatal and (back) velar or plain and labialized velars, not palatal and labiovelar, and a threefold system should have plain, palatalized (not palatal!) and labialized velars. Neither the structural nor the neogrammarian account of the Indo-European dorsals is adequate from a typological standpoint. Moreover, whatever the phonetic properties of the voiced aspirates, they should be found with phonemic voiceless aspirates. These problems are more than mere “untidiness”; they are methodological failures that must be answered if we are to learn anything new about Proto-Indo-European reconstruction. That phonologically clear explanations of such obvious facts as the root structure constraints are still not known is mute testimony to the inadequacy of traditional definitions of Proto-Indo-European phonemes, although the identifications of the phonemes through sound correspondences are unimpeachable.

Solutions that invoke such exotic identifications of the voiced aspirates as “emphatics” (Hammerich 1955 and Kuryłowicz 1964) or “murmured” stops (Butler 1974) are a species of *obscurum per obscurius*, for the exact nature of the Proto-Semitic emphatics remains controversial and neither “emphatic” nor “murmured” articulations help explain the constraints that account for all of the permitted and excluded syllable shapes. Because the forbidden shapes contain all three modes of articulatory release, any phonetically based explanation must consider the trinary correlation bundle as a whole and not just the value of a single member.

Pedersen’s suggestion (1951) that the voiced stops were in fact voiceless stops suffers from these same deficiencies. Its major success, explaining the absence of PIE. *b, is illusory. The language groups that Pedersen cites as losing [p] – Celtic, Arme-

nian and Altaic – possess binary correlation bundles, [p :: b], which cannot be compared to Pedersen's "Vorindoeuropäisch" ****p** (PIE. ***b**) which was the weak member of a trinary bundle. In such trinary systems, it is the most marked bilabial that is prone to loss, and the Proto-Indo-European voiced stops hardly qualify as "most marked."

All of these theories have had few supporters outside of their authors and may be safely consigned to oblivion. Rather different is the theory of Paul J. Hopper (1973) in which the Proto-Indo-European voiced stops are reinterpreted as glottalized stops.³ The voiceless stops were still seen as voiceless, but in the original version Hopper posited a murmured articulation for the "voiced aspirates" (1973, p. 152). Later he retracted this proposal and now views them as plain voiced stops (1977 b, p. 49). This theory has attracted several followers, eg Miller (1977), Kortlandt (1978 b), and Bomhard (1981). In the Soviet Union it has been duplicated in the publications of Ivanov and Gamkrelidze (1973).⁴

On the surface, Hopper appears to have provided convenient solutions to two important problems of Proto-Indo-European phonology. By reinterpreting ***b** as ****p'**, Hopper proposed that the rareness of PIE. ***b** is explicable by appealing to Greenberg's observation (1970, p. 127) that in trinary correlation bundles with glottalic members, the bilabial ejective was frequently absent. In a later article, Hopper sought to strengthen this hypothesis by reviving Kuryłowicz' interpretation (1935, p. 54) of IE. ***[b]** in OIn. *pibati*, OIr. *ibid* 'drinks' < PIE. **pi-pH-eti* by viewing the sequence ***pH** as ****p'** (1977 a, p. 70). Hopper also maintained that his revision provided an explanation of the exclusion rules first noted by Meillet for PIE. biobstruent syllable types. He observed that if the voiced stops were regarded as ejectives, the exclusion rules could be formulated as follows:

³ Throughout this paper, I use the terms "glottalized" and "ejective" interchangeably.

⁴ Because Hopper gives fuller detail in his paper, I shall refer to it; however, the objections I raise are equally applicable to Ivanov and Gamkrelidze's work which often shows uncanny parallels to Hopper's paper.

- 1) Each root contains at least one obstruent marked [–checked];
- 2) when both obstruents are marked [–checked], they must agree in voice.

This formulation, however, is little better than Meillet's original listing of forbidden shapes (1937, p.173–74). The excluded shapes are still defined as the products of a process rather than as phonetic entities. Moreover, the processes invoked imply contradictory sound mechanisms. Roots with two traditional voiced stops (Hopper's glottalized stops) are excluded by dissimilation of concurrent glottalized articulation – a rather common trait as Hopper notes (1973, p.160–61) – while roots with traditional voiceless stops and aspirates (Hopper's voiceless and voiced stops) are forbidden by assimilation of voice. In addition to the fact that concordant articulation of one syllable type (**DED) is dissimilated out of existence while two others (TET and DHEDH) are assimilated into existence from the forbidden shapes **DHET and **TEDH, it is interesting to note that none of the languages for which Hopper finds dissimilation of glottalized stops has an assimilation rule for voice of stops.

Similarly, Hopper's reconstruction of **pipHeti* as ***pipʔeti* cannot be supported and, therefore, does not provide evidence that the Indo-European voiced stops were glottalized. The equation of Gk. πόσις : OIn. *pītí-* 'drinking' < **pH-ti-* requires a laryngeal of o-color in the root 'drink'. The distinctive features of the vowel [o] are [–high, –low, +back]; transferred to consoidal phonemes, these features predict an uvular fricative, [χ], as the laryngeal in question. The distinctive features of the glottal stop, [ʔ], are [–high, +low, –back] and predict a low-mid to low front vowel, [ɛ] or [æ]; therefore, [ʔ] is most probably the value of the e-coloring laryngeal and not the one found in **peθ-* 'drink'.

Much of Hopper's case relies upon his taking the "voiced stops" of the traditional reconstruction as the most marked members of the correlation bundle. He quotes Meillet to the effect that the voiced stops are not as "essential" as the voiceless

and aspirated stops (1973, p.156). It is when Hopper equates Meillet's vague notions of "essentialness" with the concept of markedness that he goes most astray. Word-final position is a potent area of neutralization, not only in a binary opposition such as that found in standard German or Russian but also in languages with a trinary correlation bundle as well. In Na'isha (Kiowa Apache), no glottalized stops may appear in syllable final position, although lenis stops, *d* and *g*, and the aspirated stop, *k*, may (Bittle 1956, p. 11). In Proto-Indo-European, words may terminate in **-t* (the third singular imperfect, eg. **Ee-bher-e-t* > Gk. ἔφερε, OIn. *ábharat*, Av. *barat*) or in **-d* (the thematic ablative singular, eg. **uḷk*-o-od* > OLat. *lupōd*, OIn. *vrkāt*, Av. *vāhrkāṭ* – where voicedness is assured by intervocalic spirantization in the variant *vāhrkāḍa* [Jackson 1892, p. 71]). No desinence ends in an absolute final voiced aspirate, few derivational suffixes end in voiced aspirates, and few neuter root-stem nouns end in voiced aspirates. The notable absence of voiced aspirate in final position is a clear indication of the marked status of the traditional voiced aspirates in Indo-European phonology.

By their extreme absence in absolute final positions, it is the voiced aspirates, not the voiced stops, that are revealed as the most marked members of the Indo-European trinary correlation bundle; and it is these stops that have the best claim to be considered possible ejectives in Proto-Indo-European. In a trinary correlation bundle with ejectives, the mid-member is often a lenis stop written as if voiced; therefore, the abstracted Indo-European stops may be rewritten as $D = T^{\circ}$, $T = T^{-}$ and $DH = T^{+}$. When this is done, the stopinitial biobstruent homomorphic syllables appear as in Table One.

TABLE ONE
Biostruent Syllable Types

DED = $T^{\circ}ET^{\circ}$	DHED = $T^{+}ET^{\circ}$	TED = $T^{-}ET^{\circ}$
DHET = $T^{+}ET^{-}$	DHEDH = $T^{+}ET^{+}$	TET = $T^{-}ET^{-}$
TEDH = $T^{-}ET^{+}$	DEDH = $T^{\circ}ET^{+}$	DET = $T^{\circ}ET^{-}$
forbidden	permitted	permitted

Written in this way, the underlying principle of the syllable constraints becomes clear: *PROTO-INDO-EUROPEAN STOP-INITIAL BIOBSTRUENT HOMOMORPHIC SYLLABLES POSSESSED ONE AND ONLY ONE DISCRETE MODE OF ARTICULATORY RELEASE*. The forbidden shapes which appear in the left-hand column of Table One either have no feature or two features of articulatory release (voicelessness or aspiration). The permitted syllables that appear in the middle and right-hand columns have either one feature or a single feature redundantly realized.

Further evidence that the most marked member, which is traditionally written DH and abstracted as T⁺, was phonetically [t̚], a lenis glottalized stop, is seen in some curious aspirate reflexes of Indo-Iranian where Latin, Greek and most other languages have the reflexes of voiced stops. These are given in Table Two.

TABLE TWO
Indic Evidence for Indo-European Aspirates as Ejectives⁵

PIE.	Old Indic	Greek	Latin	Old English	Old Slavic	Armenian	Hittite
*EeĝE ₁ o	ahám	ἐγώ	ego	ic	azŭ	es	uga ~ uqqa
*HaĝE ₁ -	áha	—	aio	—	—	asem	—
*dhuĝE ₁ ter-	duhitár	θυγάτηρ	—	dohtor	dŭštŭ	dustr	cbatru (Lycian)
*-GE ₂ e	-ha	-γε	—	-c	-že	—	-kki
*ĝE ₂ en-u	hánu	γένυς	genae	cinn	—	cnawt	—
*maĝE ₂ -	máh-	μέγας	magnus	micel	māžas	mec	mekkiš (Lith.)

A following *e*-coloring laryngeal is indicated by Gk. -γε and γένυς, and would be regular in θυγάτηρ where α is the reflex of *E₁ before η in the next syllable, cf. ῥήγνυμι :: ἐρράγην. An *e*-coloring laryngeal is accepted in the other cases for reasons of parsimony because there is no clear evidence of an *a*- or *o*-co-

⁵ For typographic reasons I write the PIE. palatals as *ĝ* and *ĝ* rather than *k̂* and *ĝ̂* or *ḱ* and *ḡ*.

loring laryngeal.⁶ If we posit $*E_1$, [ʔ], in the first three examples, the Indo-Iranian developments become explicable by assuming that the Proto-Indo-European sequence $*\hat{g}ʔ$ merged with $*\hat{k}$ (traditional $*\hat{g}h$) and developed regularly to Indic h . In pre-Armenian, $*ʔ$ was assimilated to $*\hat{g}$, giving $*\hat{g}\hat{g}$; geminates were not permitted, and the cluster was reinterpreted as a fortis (voiceless) stop, $*\hat{k}$, which gives Armenian s . Elsewhere, $*ʔ$ had no effect. In the final three cases, Armenian also has c , the reflex of plain $*\hat{g}$. Here there was probably a second e -coloring laryngeal, $*E_2$, a voiced pharyngeal spirant, [ʕ]. In Proto-Indo-Iranian, this phoneme became a glottal stop just as Proto-Semitic $*ʕ$ became $ʔ$ in Amharic. Elsewhere, except Hittite, $*E_2$ was lost without consequence; hence Armenian shows no special developments of this second e -coloring laryngeal. In Hittite, where glottal phonemes were lost early, $*E_2$ was treated as a voiceless stop, that is it was written as a geminate under Sturtevant's Law.⁷

As a result of the reasoning presented above, we may reinterpret the Proto-Indo-European voiced aspirates as glottalized stops and rewrite all of the Proto-Indo-European stops as in Table Three. (See page 75)

Table Three summarizes all of the oral stops, the segments marked [+consonantal, –continuant, –sonorant], in Proto-Indo-European. The traditional dentals are marked by the feature [+coronal]; and in accord with de Saussure's observations on the Armenian reflexes of labiovelar after u , labiovelars are distinguished from palatals by the presence of the feature [+round]. In accordance with Pedersen's suggestion (1937, p. 1), the resistance of the "pure velars" to fronting in Albanian indicates an original uvular or back velar articulation in Proto-Indo-European.⁸

⁶ The α of μέγας, μέγα is analogical to that in μεγάλη where α is the regular outcome of Sievers' Law ($< *me\hat{g}z\text{-}ll\text{-}$).

⁷ Lycian also shows this development by having $-ce$ for the particle. The reflex of $*\hat{g}ʔ$ was apparently [g] as in Hittite; *cbatru* 'daughter' reflects $*twa\hat{t}ran < *tuya\hat{t}ran < *tuga\hat{t}ran < dhu\hat{g}ʔter\text{-}m$.

⁸ All three velar series posited by Bezzenger in 1890 are preserved distinctly before original front vowels in Albanian: *thotë* 'he says' $< *keE\text{-}ti$, *sjell* 'I

TABLE THREE

Some Distinctive Features of PIE. Stops

VOICED (lenis)	<i>d</i>	<i>ǵ</i>	<i>gʷ</i>	<i>G</i>	[<i>b</i>]	[–fortis, –glottal]
VOICELESS (fortis)	<i>t</i>	<i>k̥</i>	<i>kʷ</i>	<i>q</i>	<i>p</i>	[+fortis, –glottal]
ASPIRATED (glottalized)	<i>tʰ</i>	<i>k̥ʰ</i>	<i>kʷʰ</i>	<i>q̇</i>	<i>ṗ</i>	[–fortis, +glottal]
	DENTALS [–high, +coronal, –round]	PALATALS [+high, –coronal, –round]	LABIOVELARS [+high, –coronal, +round]	UVULARS [–high, –coronal, –round]	LABIALS [–high, –coronal, +round]	

all of the stops are [+consonantal, –continuant, –sonorant]

One problem remains to be solved. The expected gap in the labials in such a system would still be the glottalized stop (my **ṗ*, traditional **bh*) as long as the labials are regarded as bilabial stops. As Hamp remarked of velar and bilabial reflexes of the Proto-Celtic labiovelars:

it is only our native and somewhat provincial West European speech habits that make us insist that the two presumed entities must be different and contrastive (1958, p. 211).

We may, therefore, analyze the labials not as bilabials, but as the labialized counterparts of the uvulars, just as the Armenian

fetch' < **kʷel-oñ*, and *qij* 'I fuck' < **qeid-ni-oñ*. The frequently cited environments for neutralization of the palatals, before **a* and **r* (Meillet 1937, p.93) are not valid. Lat. *castrāre* 'cut', Alb. *thadrë* 'knife' and OIn. *śastram* 'id.' from a root **kas-* 'cut' have **k̥* before **a*; before **r* a reflex of **k̥* is seen in OIn. *aśru*, OLat. *dacruma* and Gk. δάκρυ all 'tear' < PIE. **dak̥ru*. Moreover, a system with only two velar series presents typological problems. Such systems are much more likely to have a contrast of either palatal versus uvular or velar versus labiovelar, not palatal versus labiovelar. Kortlandt, who cites examples of languages such as Haida with a palatal versus labiovelar contrast misses the point that these languages also have uvular series as well (1978a, p.237).

reflexes of the labiovelars as palatals after **u* show them to be the labialized counterparts of the palatals, eg. *loys* 'light' < **leuk*⁹*os*.⁹ The widespread appearance of bilabials for Indo-European labiouvulars can be interpreted as a change of the feature [+back, -anterior] to [-back, +anterior]. These revisions appear in Table Four.

TABLE FOUR
The PIE. Oral Stops
(+ consonantal, -continuant, -sonorant)

LENES [−fortis, −glottal]	<i>d</i>	<i>ǵ</i>	<i>g</i> ^w	<i>G</i>	[<i>G</i> ^w]
FORTES [+fortis, −glottal]	<i>t</i>	<i>k</i>	<i>k</i> ^w	<i>q</i>	<i>q</i> ^w
GLOTTALES [−fortis, +glottal]	<i>t'</i>	<i>k'</i>	<i>k'</i> ^w	<i>q'</i>	<i>q'</i> ^w
	DENTALS [−high, +coronal, −round]	PALATALS [+high, −coronal, −round]	LABIOVELARS [+high, −coronal, +round]	UVULARS [−high, −coronal, −round]	LABIOUVULARS [−high, −coronal, +round]

In a system like that sketched in Table Four, the absence of the rearmost unmarked stop is just as typologically plausible as the absence of the forwardmost marked stop (Gamkrelidze 1965, p. 238). This sort of system is seen in Miwok and Svan.

If we do not expect infallibility from our proposals but merely wish that they be workable strategies, then the present suggestion offers the Indo-Europeanist three advantages however uncouth it may first appear.

By viewing the traditional aspirates as the most marked (glottalized) members of the correlation bundle, a single elegant rule

⁹ In view of this fact, it might be preferable to write the palatals without a diacritic, but the necessity for a neutral cover symbol for doubtful cases makes such an orthography impracticable.

can be expressed to account for the permitted syllable shapes which are defined as having one and only one discrete feature of articulatory release. This assumption also explains the rareness of absolute final voiced aspirates by assuming neutralization of the most marked member in final position.

If the most marked members were glottalized stops, this feature in turn explains why sequences of non-labialized velar plus *e*-coloring laryngeal merge with the reflexes of the traditional voiced aspirates in Indo-Iranian. Simple phonetic similarity of the sequence of velar and glottal stop and the single glottalized velar stop accounts for this fact with no peculiar notions about the laryngeal inventory.

Finally, the reinterpretation of **b* as **G^w* provides an acceptable account of this phoneme's rareness in the Proto-Indo-European stop inventory. In none of these cases must we abandon the correspondences established by previous scholarship, and this conservation also argues for the present view.

References

- Allen, William Sidney, 1977, The PIE Aspirates: Phonetic and Typological Factors in Reconstruction, *Linguistic Studies offered to Joseph Greenberg*, Saratoga, CA, p.237-47.
- Bittle, William, 1956, The Position of Kiowa Apache among the Apachean Languages, Los Angeles, UCLA. dissertation.
- Bomhard, Allan R., 1981, Speculation on the Prehistoric Development of the Proto-Indo-European Vowel System, *General Linguistics* 21, p.164-93.
- Brugmann, Karl, 1897-1916, *Grundriß der vergleichenden Grammatik der indogermanischen Sprachen*. Zweite Auflage, Straßburg, K.J. Trübner.
- Butler, Jonathan, 1974, A Murmured Proposal regarding Grassmann's Law, *IF* 79, p.18-30.
- Curtius, Georg, 1853, Die aspiraten in den indogermanischen Sprachen, *KZ* 2, p.321-337.
- Gamkrelidze, Thomas, 1965, On the Correlation of Stops and Fricatives in a Phonological System, *Lingua* 35, p.231-261.
- Greenberg, Joseph H., 1970, Some Generalizations concerning Glottalic Consonants, especially Implosives, *International Journal of American Linguistics* 36, p.123-45.
- Hammerich, Louis L., 1955, Germanische und Hochdeutsche Lautverschiebung, *PBB* 77, p.1-29.
- Hamp, Eric Pratt, 1958, Consonant allophones in Proto-Keltic, *Lochlann* 1, p.209-17.

- Hockett, Charles F., 1955, *A Manual of Phonology*, Indiana University Publications in Anthropology and Linguistics, memoir 11, Bloomington, IN.
- Hopper, Paul J., 1973, Glottalized and murmured occlusives in Indo-European, *Glotta* 7, p. 141–66.
- 1977 a, Indo-European Consonantism and the New Look, *Orbis* 26, p. 57–72.
 - 1977 b, The Typology of the Proto-Indo-European Segmental Inventory, *Journal of Indo-European Studies* 5, p. 41–54.
- Ivanov, Vjačeslav Vsevolodovič and Thomas Gamkrelidze, 1973, Sprachtypologie und die Rekonstruktion der gemein-indogermanischen Verschlüsse, *Phonetica* 27, p. 150–56.
- Jackson, Abraham Valentine Williams, 1892, *An Avesta Grammar*, rep. 1976, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft.
- Jakobson, Roman, 1958, Typological Studies and their Contribution to Historical Comparative Linguistics, *Proceedings of the 8th International Congress of Linguists*, p. 17–25.
- Kortlandt, Frederik, 1987 a, Indo-European Palatovelars before Resonants in Balto-Slavic, *Recent Developments in Historical Phonology*, p. 237–43, ed. J. Fisiak, The Hague, Mouton.
- 1978 b, PIE Obstruents, *IF* 83, p. 107–18.
- Kuryłowicz, Jerzy, 1935, *Etudes indoeuropéennes*, I, Cracow, Polska Akademia Umiejętności, Prace Komisji Językowej, 21.
- 1964, On Methods of Internal Reconstruction, *Proceedings of the 9th International Congress of Linguists*, p. 9–31.
- Meillet, Antoine, 1937, *Introduction à l'études comparatives des langues indoeuropéennes*, 8th ed. rep. 1964, University AL. University of Alabama Press.
- Miller, D. Gary, 1977, Some Theoretical and Typological Implications of an IE Root Structure Constraint, *Journal of Indo-European Studies* 5, p. 31–40.
- Pedersen, Holger, 1937, *Concise Comparative Celtic Grammar*, Göttingen, Vandenhoeck and Ruprecht.
- 1951, Die vorindoeuropäischen Verschlusslaute, *Det Kongelige Danske Videnskabernes Selskab* 32, 5, p. 3–16.
- Peeters, Christian, 1971, A Phonemic Definition of IE *bh, dh, gh*, *KZ* 85, p. 1–4.
- Prokosch, Edward, 1918–19, Die indogermanischen „mediae aspiratae“, *Modern Philology* 15–16, p. 621–28, 99–112, 325–36 and 543–52.
- 1939, *A Comparative Germanic Grammar*, Baltimore, MD., Linguistic Society of America.
- Szemerényi, Oswald, 1967, The New Look of Indo-European: Reconstruction and Typology, *Phonetica* 17, p. 65–99.
- Walde, Alois, 1897, Die Verbindung zweier dentale und tönendes z im indogermanischen, *KZ* 34, p. 461–536.

English Department,
California State University,
5151 State University Dr.,
Los Angeles, CA 90032, U.S.A.

Martin E. Huld

Eine phonologische Bemerkung zur „Vokalisierung“ der „Laryngale“ im Indogermanischen

Da *ǵ ein „weniger leicht vokalisierbares Element“ als die eigentlichen Sonanten (*y, *w, *r, *l, *n, *m) gewesen ist¹, muß grundsprachliches */-eRǵRe-/ (R = Sonant) gemäß dem Sieversschen Gesetz phonetisch als *-eRǵRe- interpretiert werden, das nach dem Schwund des prävokalischen *ǵ zu *-eRRRe- führen mußte (außerhalb der anatolischen Sprachen)².

Wer dem hier Gesagten zustimmt, wird einen Ansatz vom Typus idg. *g'énǵ₁men- > ai. *jániman*- als lautlich nicht hinlänglich begründet ablehnen müssen: idg. */g'énǵ₁men-/ = phonetisch *g'énǵ₁men- kann sich (nach dem Schwund von *ǵ₁) zunächst nur zu *g'énmen- entwickelt haben; *g'énmen- scheint aber im Indischen seinen Hiatus (*-me-) durch eine Art Umkehrung des Sieversschen Gesetzes³ aufgegeben zu haben, d.h. schematisch *g'énmen- → *g'énmen-, ai. *jánman*- „Geburt“. Die Variante *jániman*- erklärt sich als eine Analogiebildung: (präkons. *aniṭ*-Form) *ján*(-tva) : *ján*(-man-) = (präkons. *seṭ*-Form) *jáni*(-tva) : x; x = *jániman*-⁴. Ein entsprechendes Nebeneinander könnte in *hómani* „das Rufen des Lobes“, RV. VIII 63,4, wenn aus *g'héwǵmen- entstanden, ~ *hávīmani* „Anrufung“ vorliegen⁵. Vedisch *stárīmaṇ*- „Ausbreitung“ wird ebenfalls älteres **stármaṇ*- (< **stérǵmen*-) verdrängt haben, vgl. etwa *tár*-

¹ Siehe Einführung in die Laryngalthorie S. 24. Über den phonematischen Status der „Laryngale“ handelt Verf., ibid. S. 93 ff., The triple representation of Schwa in Greek S. 14, Anm. 4 (mit Literatur).

² Vgl. Verf., NTS. 20 (1965) S. 94 f. (mit Literatur). Ein Beispiel ist vedisch *jánia*- ~ *jánya*- „dem Stamm gehörig“, *g'énǵ₁io-.

³ Zu der Umkehrung des Sieversschen Gesetzes s. NTS. 20, S. 102.

⁴ Anders Kuryłowicz, Apophonie en indo-européen S. 262. Für weitere Erklärungsversuche des Wechsels *ján-man*- ~ *jáni-man*-, vgl. Einführung S. 104 mit Literatur.

⁵ Für vollstufige Formen wie ved. *pārīmaṇ*- s. auch Anttila, Proto-Indo-European Schwebeablaute S. 166.

maṇ- in *su-tármaṇ-* „schön hinüberfahrend“: *tiráti*, **tř̥e-ti*)⁶. Ein Nebeneinander vom Typus **stármaṇ-* ~ *stárīmaṇ-* hätte das Muster abgegeben für die analogische Bildung von *dhārīmaṇ-* „Brauch“ (neben der altererbten *aniṭ*-Form *dhármaṇ-* „Gesetz“), *bhārīmaṇ-* „Nahrung“ (neben altem *bhármaṇ-* „Bewahren, Tragen“), *dārīmaṇ-* „Zerspaltung“ (neben **dármaṇ-*, vgl. *darmáṇ-* „Zerbrecher“) usw.⁷.

Eine 1. Pl. wie ai. *dadhmás* wird hierher gehören: **/dhedh̥₂més/* = phonetisch **dhedh̥₂més* mußte zu **dhedh̥₂més*⁸ führen, woraus (durch Aufgabe des Hiatus **-me-*) ai. *dadhmás* hervorgegangen sein kann. Die Form der 2. Pl. *dhatthá* wäre dem Einfluß der 1. und der 3. Pl. (*dádhati*) zuzuschreiben⁹. Eine 1. Pl. Perf. wie *da-dhi-má* dürfte dagegen auf Analogie beruhen¹⁰. Analogischen Ursprungs ist vermutlich auch die gr. Form *τίθεμεν*; sie könnte aber auch urspr. **dhidh̥₂men* (nach dem Schwund von *̥₂*) fortsetzen, das zu **tithamen* (mit prä vok. **m̥ > am*) hätte führen müssen: aus **tithamen*, morphemisch in **ti-tha-men* zerlegt, wäre *τί-θε-μεν* entstanden (mit analogischem *ε* wie in **tha-tós* → *θε-τός*)¹¹. *δίδομεν* (: ai. *da-d-más*) wird ähnlich zu beurteilen sein.

⁶ Vgl. (Dual f.) *su-jánmanī* ~ *su-jánimā* usw.

⁷ Andere Erklärung bei Kurylowicz, Apophonie S.263.

⁸ Vgl. auch eine Form wie heth. *dumēni* < **duwen*, s. H. Craig Melchert, *Studies in Hittite Historical Phonology*, 1984, S.25.

⁹ Vgl. Einführung S.89 (mit Literatur).

¹⁰ Einführung S.89 (mit Literatur).

¹¹ Die lautgerechte Vertretung von schwundstufigem **/C̥C-/* im Griech. ist *CaC-*, s. Einführung S.90f. Zum Stamm *ἀγο-* s. The triple representation of Schwa in Greek S.51f. Gr. *ὄμνυμι*, Aor. *ὀμός(σ)αι* ist (trotz J.Schindler, *Sprache* 29, 1983, S.73) etymologisch unsicher, s. Chantraine, *Dictionnaire étymologique* III S.798, Frisk, *Griech. etym. Wb.* II S.388 (mit weiterer Literatur). Wenn aber die alte Zusammenstellung mit ai. *ámīti*, *áme*, *ámanta* richtig sein sollte, ließe sich der (urspr. asigmatistische) Aoriststamm *ὀμο-* folgendermaßen erklären: ein im Griech. altererbter, dem ai. *ámamat* entsprechender redupl. Aorist **omome/o-* (< Wurzel **̥₂om-* ??) erleidet in der 1. Pl. eine haplologische Dissimilation, d.h. **omomomen* → **omomen*. In dem Maße wie der Übergang von **omomomen* in **omomen* als durch den Wegfall der prädesinentiellen Silbe herbeigeführt interpretiert wurde (d.h. **o|mo|mo|men* → **o|mo|[]|men*), ist es zu einer parallelen Umgestaltung der 2. Pl. **o|mo|[me]|te* → **omo-te* gekommen; die 3. Pl. wird sich nach der 1. und 2. Pl. gerichtet haben (**omomont* → **omo-nt*). Der Stamm **omo-* drängt in

Wenn das hier Ausgeführte zutreffen sollte, können gr. (φερ)όμενος und toch. B (*ak*)*emane*, A (*āk*)*mām* nicht auf ein idg. **-omə₁no-* mit „vokalischem“ **ə₁* > gr. ε bzw. toch. **a* zurückgeführt werden¹². Aus idg. **-/omə₁no-/* = phonetisch **-omə₁no-* ist nach dem lautgesetzlichen Schwund von **ə₁* zunächst **-omno-* zu erwarten. Eine spätere Reduktion dieses **-omno-* zu **-omno-* (durch Aufgabe des Hiatus **-no-*) ließe sich zwar für aw. (*bar*)*əmnō*, lat. (*al*)*umnus* und arm. (*gnay*)*un* annehmen, ist aber für gr. -όμενος, das weder **-omno-* noch **-omno-* widerspiegeln kann, ausgeschlossen. Das in Frage stehende idg. Ptz. dürfte daher als **-me/ono-*, **-mno-* anzusetzen sein. Für die urtoch. Form s. meine Bemerkungen in The triple representation of Schwa in Greek S.49. Der Ansicht, wonach ai. (athem.) *-āna-* (*duh-ānā-*, Perf. *bubudh-ānā-*) aus **-mno-* entstanden sein sollte (so schon H. Hirt bei Brugmann, Grundriß II S.143, s. Wackernagel-Debrunner, Altind. Gramm. II 2 S.278), kann ich nicht beipflichten, da man außerhalb des Indoiranischen keine Spur einer derartigen athem. Suffixform findet. Mir erscheint eine Zusammenstellung einer ai. Form wie **vā-vr̥t-ānā-* (vgl. etwa *vā-vr̥dh-ānā-*) mit dem germ. Ptz. **wurd-ana-* (: **werpa/i-*) als überzeugend, vgl. dazu Altind. Gramm. II 2 S.278, Krahe, Germ. Sprachwiss. II S.114, Krause, Handbuch des Gotischen¹ S.215; für das Fehlen der Reduplikationssilbe im Germ. vgl. meine Bemerkungen in Festschrift Knobloch, 1985, S.237 ff.

Eine idg. Rekonstruktion wie **ə₂énə₁mo-* (mit „vokalischem“ **ə₁*) > gr. ἄνεμος ist aus den hier erwähnten Gründen ebenfalls abzulehnen: zugrunde liegendes **-/ə₂énə₁mos/* wird man phonetisch als **ə₂ánə₁mos* (> **ánmos*)¹³ interpretieren müssen. Eine mögliche Erklärung von ἄνεμος ließe sich vielleicht in der

den Singular ein nach dem Muster von Aoriststämmen wie **lewo-*, **stero-* (Sing. u. Plur.; vgl. Hom. λούσσαι, ἑστόρεσα; s. dazu NTS. 25, S.35 f. mit Literatur, The triple representation of Schwa in Greek S.32 ff.). Das Präsens ὄνυμι wäre nach στόρνυμι gebildet.

¹² Trotz Klingenschmitt, Flexion und Wortbildung S.159 ff.; vgl. auch Papers from the VIIth Scandinavian Conference of Linguistics II S.372.

¹³ **ánmos* könnte in lat. *animus* fortgesetzt sein, vgl. *anima* und osk. *anamúm* (prävok. **m̥* > *am*, vgl. die Lehre Hirts, Idg. Gr. II S.86.).

folgenden Richtung suchen: nach dem Muster des semantisch nahestehenden Verbums **awē-ti* „weht“ (idg. **ǵ₂wéh₂-ti*, ai. *vá-ti*), 3. pl. **awenti* (ἄεισι) wäre im Griech. zu der Pluralform **an-enti* (**ǵ₂nǵ₁-énti*) ein Singular **anē-ti* analogisch neu geschaffen, der das altererbte **ana-ti* (= ai. *áni-ti*) verdrängt hätte. Das Nebeneinander von **anē-(ti)* ~ **ána-(mos)* wäre nach dem Muster von **awē-(ti)* ~ **áwe-(lya)* zu **anē-(ti)* ~ **áne-(mos)* umgestaltet worden. ἄνεμος tritt bei Homer häufig auf in Verbindung mit ἄελλα, ἄεντ-, vgl. N 334, 795, ε 292 f., 478, τ 440. (Ai. *ánila-* kann **ǵ₂ánǵ₁lo-* mit **-lo-* > *-ila-* als Variante von *-ira-* fortsetzen; dissimilierte Form von **ǵ₂ánǵ₁mo-*?, vgl. etwa Frisk, Griech. etym. Wb. I, S.105).

Abbedikollen 13,
N-0280 Oslo

Fredrik Otto Lindeman

The Anatolian Reflexes of the IE. Syllabic Resonants*

It is only relatively recently that much attention has been paid to some of the fine points of Hittite or Anatolian phonology, and many details remain obscure. A large part of the problem has always been the cuneiform syllabary in which Hittite and its sister language Cuneiform Luvian (hereafter simply Luvian) are written. This was a borrowed script and one that was not completely adapted to the needs of writing the Anatolian languages, and it obscures or confuses a number of important details.

With Lycian, however, we do not have some of these problems because it is written in an alphabet that is derived from a Greek alphabet.¹ Unfortunately, Lycian is not very well attested and the Lycian texts do not provide much variety. Nevertheless, several interesting words with clear Hittite or Luvian cognates are preserved, and in some cases, a comparison of Lycian words with their Hittite or Luvian cognates helps to shed some light on the details of Anatolian phonology. One detail for which Lycian supplies interesting evidence is the development of syllabic resonants in Anatolian. First, however, it is important to note the function of plene writing in Hittite.

Plene writing can be connected with the effects of the Pre-Hittite accent. In many words, it is found where, in Indo-European terms, an accent would be expected, or where an accent

* This paper is taken from part of my dissertation, *Hittite Plene Writing* (= Kimball 1983). An earlier version, "Lycian Evidence and Anatolian Phonology" was presented at the March 1983 meeting of the American Oriental Society.

I would like to thank Warren Cowgill and Henry Hoenigswald for their thoughtful comments on the first draft. Whatever errors remain are, however, entirely my own responsibility.

Most of the abbreviations used here are standard ones. It should be noted, however, that the term Old Hittite (OH.) refers only to original texts from the Old Hittite period, and not to later copies.

¹ I am not distinguishing between Lycian A and Lycian B except where there is a difference.

would be likely as the result of easily understood analogy. It was not used as a way of indicating accent, however. Instead, it was used to indicate vowel length, and where it coincides with the Pre-Hittite accent, it indicates vowels that were lengthened when accented.²

Considerations of space do not allow a more detailed exposition of the evidence that supports this conclusion. One kind of evidence is, however, very important for the discussion that follows. Specifically, if plene writing did indicate accent, then we would expect to find that all non-enclitics had one, and only one, plene vowel. This is not, however, what is found. Instead, there are some words which do not have plene writing, even though they should have been accented in Pre-Hittite. This occurs in a number of distinct phonological environments. The most interesting of these cases for our purposes is that plene writing is not attested for the reflexes of syllabic resonants.

One of the clearest examples of this is provided by the singular forms of a number of *mi*-verbs with roots of the shape *CaRC*. These do not attest plene writing, even in Old and Middle Hittite texts, where, as a general rule, plene writing is most frequent.³ The following examples are taken from Old and Middle Hittite texts:

1. *har(k)*- "have," "hold" **h₂rk*-
OH.

har-mi KBo. XVII 1 I 7, III 24, IV 27 (2 ex.); KBo. XVII 3 IV 24, 33; KBo. XVII 6 II 4 (2 ex.), III 6, 20; KBo. XIX 1 II 26; KUB. XLIII 34 III 4 (*har-m[i]*)

har-si KUB. XXXI 143 I 21; KUB. XXXI 143 a I 4

har-zi KBo. VI 2 II 25, 28, 43; KBo. XVI 74 Rs 2; KBo. XVII 1 I 33, II 42 (*har-z[i]*); KBo. XVII 15 Vs! 20, Rs! 14, 16 (2 ex.)

2. *hark*- "be destroyed" **h₃rg*-
OH.

har-ak-zi KBo. VI 2 II 23, IV 2, 54; KBo. VI 2 + XIX 1 II 26 (*har-ak-[zi]*)

har-ak-tu KUB. XXXVI 106 Rs 7

² This analysis is given in Kimball 1983.

³ See Kimball 1983, p. 708-777.

MH.

har-ak-zi KBo. VI 3 II 37 ([*ha*]r-ak-zi), 43 ([*har*]-ak-zi), 47, III 74 (*ḥar-ak-zi*), IV 53 (*ḥar-ak-zi*)

har-ak-du KBo. XV 10 III 58

3. *kars-* “cut” **k̥r̥s-*

OH.

k̥ar-ḥs-zi KBo. VI 2 IV 22

MH.

kar-as-zi KBo. VI 3 IV 18; KUB. VII 41 Vs 25

kar-as-ta KUB. XVII 10 II 6

kar-as-du KUB. VII 41 Vs 27

4. *tarh-*, *tarhu-/taruh-* “prevail over” **t̥rh₂-*, **t̥rh₂u-*

OH.

tar-ah-zi KBo. XVII 21 Vs 12

tar-uh-zi KBo. VI 2 II 58

MH.

tar-hu-uz-zi KUB. XVII 10 I 33

These verbs can be derived from root presents or aorists, although athematic inflection is only preserved in Hittite for each. *Har(k)-* can be compared with, for example, Arm. *argel* “prevention,” “obstacle,” “prison” and with Lat. *arceō* and Gk. ἀρκέω. Watkins (1970, p. 69) points out that Arm. *argel* can, in formal terms, be the infinitive of an athematic **argem*. It would, therefore, point to an athematic present **h₂erk-ti* with a meaning something like “hold back” or “ward off.”⁴ *Hark-* “be destroyed” is found beside the nasal present *harni(n)k-* “destroy,” and the pattern: nasal present: athematic verb should point to an earlier nasal present **h₃r-ne-g-*: root aorist **h₃erg-t*.⁵ Although *kars-* does not have verbal cognates in the other IE. lan-

⁴ Watkins (1970, p. 71) considers the alternation, preconsonantal *har-* (*har-mi*, *-si*, *-zi*, *-weni*, *-teni* etc.): prevocalic *hark-* (*hark-anzi*, *-ant-* etc.) the reflection of a genuine root alternation, *har-*: *hark-* (**h₂(e)r-*: **h₂(e)rk-*). Alternatively, the loss of the preconsonantal *k* can perhaps be attributed to the use of the verb in the periphrastic “perfect.” See Cowgill apud Eichner 1975, p. 89–90.

⁵ For **h₃*, cf. O.Ir. *orcid*, *org(a)id* “slays.”

guages, an athematic present in **-s* is implied by Gk. ἀκερσε-κόμης “with unshorn hair,” Att. κουρά (< *κορσά) and M. Ir. *corr* “pointed.”⁶ *Tarh-* and *tarhu-* are from an earlier root aorist and athematic present in *-u* **terh₂-t* : **terh₂-u-*, the latter of which has been thematized in Skt. *tūrvati* (cf. e.g. Skt. *sravati*, Gk. ῥέω : Skt. *asarat*).⁷

Since each of these verbs may be derived from an earlier athematic, in Pre-Hittite or Proto-Anatolian each would have had a weak stem in **C₂RC* which could have subsequently been generalized throughout the paradigm.⁸ Since none attests plene writing for its root vowel, this is apparently what did happen. In the singular forms given above, a root accent is undoubtedly to be expected, and the lack of plene writing in these Old and Middle Hittite examples, therefore, suggests that the reflexes of syllabic resonants were not lengthened when accented.

It is important also to note that plene writing in Luvian is not exactly the same as plene writing in Hittite. There are some cases in which plene writing in Luvian does coincide with the expected position of the accent, and some words in which plene writing agrees with Hittite cognates. Examples would be: Luv. *a-ap-pa*, *a-ap-pa-an* “after,” “following” (Laroche, 1966, p.29): Hitt. *a-ap-pa* (e.g. OH. KBo. III 22 Vs 14, 21, 42, Rs 50, 76), *a-ap-pa-an* (e.g. OH. KBo. III 22 Vs 10, 22, 30, Rs 49) id. (P. A. **áp-ṇ* < **áp-m*); Luv. *a-as-ta*, *a-as-du* 3 sing. pret. and imp. of *ās* “be” (ib. p.32–33): Hitt. *e-es-ta* (e.g. OH. 22 Vs 2, 3; KBo. VIII 42 Rs 7), *e-es-tu* (e.g. OH. KBo. III 22 Vs 25, 26, also *e-es-du*) id. (IE. **(h₁)és-t*, **(h₁)és-tu*). In other cases, Luvian plene writing is very obviously different from what is found in Hittite.

⁶ See e.g. Frisk 1960, p.935 and Schwyzler 1959, p.442, and compare also Toch. A *kāršt-*, B *kāršt-* (class VI nasal present, B *karšnam*, *karšnatär*, A *karšnas*).

⁷ See Meillet, 1910/11 on athematic *u*-presents beside root aorists, and on Hittite specifically, see Jasanoff 1979, p.88.

⁸ For ablaut in *s*-presents, cf. Skt. *dveṣti*, *dviṣanti* or perhaps Greek σιών beside σείω. Earlier ablaut is implied for the *u*-presents by e.g. Skt. *tarute* : *tūrvati* or by Gk. ῥώω, Toch. B. 3 sg. *śaim* (**g^wyeh₃-w-*) : Skt. *jīvati*, Lat. *vīvō*, O. Pruss. *giwasse*, OCS. *živō* (**g^wih₃-w-*). See Jasanoff, loc cit. n.7. The earlier ablaut of root and suffix in these verbs is not entirely clear, however, cf. the full-grade **-ew-* in e.g. Skt. *sravati*, Gk. ῥέω (**sr-ew-*).

Note, for example: Luv. *a-ad-du-wa-a-al*, *a-ad-du-wa-li* “evil” (ib. p.35): Hitt. *i-da-a-lu-us* (e.g. OH. KBo.VI 2 I 60), *i-da-a-lu* (e.g. OH. KBo.IX 73 Vs 5; KBo.XVII 1 IV 2) id. (PA./IE. **h₁édwōl*)⁹; Luv. *a-an-ni-i-ti*, *a-ni-e-ya-an-t[i]* 3 sing. and pl. pres. of *ānniya-* “work,” “effect”: Hitt. *aniya-* id. (e.g. OH. *a-ni-e-m[i]* KBo.XVII 1 II 2; *a-ni-ez-zi* e.g. KBo.10 1 I 5, II 1; *a-ni-e-ez-zi* KUB.XXIX 30 Vs 21, 22, 23; *a-ne-e[nu-un]* KBo. III 22 Rs 48).

In some of these words, the plene writing may have something to do with accent. For example, the plene writing in the first syllable of *a-ad-du-wa-a-al*, *a-ad-du-wa-li* coincides with the expected position of the accent in IE. or PA. **h₁édwōl*. The plene writing in the initial syllable of *ānniya-* might point to thematization with **ye/o-* of the full-grade root of an earlier athematic while the lack of plene writing in Hittite *aniya-* might reflect independent thematization with **-ye/o-* of the zero-grade root. In other cases, however, it is less easy to see a connection between Luvian plene writing and accent. In *da-a-u-i-is* (Laroche, 1966, p.96) and in *ha-a-ú-i-is* “sheep” (ib. p.44–45) a root accent is likely (cf. Skt. *aviḥ* and Hmc. *öiç*) but the plene writing of the suffix vowel is less easily explained. It is possible that the plene writing in the second syllable of *a-ad-du-wa-a-al* etc. indicates that in Luvian, unlike Hittite, vowel length is retained in unaccented syllables.

This is an important reminder then, that Hittite and Luvian are different languages with different phonological histories. It should not be surprising that Luvian spelling conventions are different from those used for writing Hittite, and it should be borne in mind that Luvian spellings cannot be interpreted as if they were Hittite without further thought.

In light of the lack of plene writing for the reflexes of syllabic resonants in Hittite, it is very interesting that in several Lycian words with good etymologies, and with clear Hittite cognates,

⁹ See Watkins 1981, p.269–270 for **h₁édwōl*. Hittite *idālu* has been remodeled as a u-stem after its antonym *āssu* “good,” and its *ā* (< **ō*) has been reinterpreted as the root vowel. i.e. **h₁édwōl* ⇒ **(h₁)ed(w)ōl-u* (with accent on the reinterpreted root vowel: for **dwo* > **do* cf. *dān* “second(ly)” < **dwoyom*) > *idālu* (with **ō* > *ā* and unaccented **e* > *i*). See Kimball 1983, p.169–172.

reflexes of syllabic resonants are not spelled with vowels. The spelling of reflexes of syllabic resonants in Lycian has been noted before by Laroche (1958, p.33) and by Houwink Ten Cate (1965, p.22–24) but its implications have not really been examined very thoroughly. The present study represents the start of such an examination. First, however, we should consider the evidence.

The reflex of **h₂ent-*, **h₂nt-* “front” has no vowel in the Lycian words *χñtewete* “he led” and *χñtawata* “commander.” The group of words represented by Hittite *hantezziya-* “first,” *handāi-* “put in order,” “be in order,” and by the adverbs *hantī* “separately,” and *hantāz* “from the front,” and by Luvian *hantil(i)-* “first” (*ha-an-ti-l(i)-*, Laroche, 1966, p.40) and *handawat* (*ha-an-da-wa-t-*, ib. p.40 = Lyc. *χñtawata*) seem to have generalized the zero-grade root. Plene writing is not regular in the initial syllable of some of the Hittite words. Note the following examples from Old and Middle Hittite texts:

hantezziya-

OH.

ha-aṇ-te-ez-zi-ya-as-pat KUB.XXIX 29 Vs 13

ha-an-te-ez-zi-an KBo.XX 16 Rs? 13; KBo.XXV 123 L.8 (*ha-an-te-ez-zi-an-te-et*)

ha-an-te-ez-zi-

ha-aṇ-te-ez-zi-e-es KBo.XXV 61 Vs? II 1

MH.

ha-an-te-ez-zi-ya-as KBo.XX 59 L.7

ha-an-te-ez-zi-an KBo.XVII 43 IV 4

ha-an-ti-iz-zi KBo.XVI 25 I 66

ha-an-te-ḡz-zi-e-es-ma KUB.XIII 2 I 28

ha-an-te-ez-zi-us KUB.XXXIII 68 III 8, 10

hanti

OH.

ha-an-ti KBo.VI 2 II 8; KBo.XVII 30 II 6

ha-an-di KBo.XXV 37 IV 8; KBo.XXV 38 L.7

ha-an-ti KBo.VI 2 II 8; KBo.XVII 30 II 6

MH.

ha-an-ti KUB.XVII 10 I 39; KUB.XXIII 14 II 11; KUB.
XXXIII 5 II 14; KUB.XXXIII 66 II 19 (MH.?)

hantāz

OH.

ha-an-ta-a-az KBo.XVII 22 III 19

MH.

ha-an-da-az KUB.XIII 2 II 8

ha-an-ti-is KUB.XVII 10 II 30

The Anatolian words are clearly to be derived from case forms of the root noun which is seen also in, for example, Skt. *anti*, Gk. ἀντί, Lat. *ante*, Goth. *and(a)-* and Lith. *añt-*. Hittite furnishes evidence both for zero-grade and for full-grade forms. Evidence for a zero-grade root in the oblique stem is provided by the plene writing in the second syllable of OH. *ha-an-ta-a-az* < **h₂nt-ó-*. A zero-grade root may also be reconstructed for *hantezziya-* “first” from **h₂nt-eí-tiyo-*.¹⁰ Compare also dat. **h₂nt-eí* which is probably to be seen in at least some forms of *hanti* “separately.” Interestingly, although plene writing pointing to an accented ending and, therefore, to a zero-grade root, is found for *hanti*, these spellings seem to occur only in relatively late texts e.g. *ha-an-ti-i* KUB.XXVI 1 IV 44, KUB.XXVI 12 III 11 (both NH.), KBo.IV 14 II 7 (Supp.II), KUB.X 88 I 15, KUB.XXXI 32 Rs? 4 (both undated, but not earlier than NH.); *ha-an-te-i* KUB.XLI 21 IV 18 (Supp.II). If OH. and MH. *ha-an-t/di* also continues the dative, then the lack of plene writing for the vowel of the second syllable is presumably accidental.¹¹

A locative **h₂ént(i)* with a full-grade root as in, e.g. Skt. *anti* and Lat. *ante* may be found in *ha-a-an-ti* in KUB.XXIII 14 II 11 (undated). The lack of assibilation of root-final **-t* before **-i* would presumably be analogical. Unfortunately, however, the

¹⁰ See Neu 1974, p.40–41. Although word-final **-éi* results in *-ī*, as in the dat. sing. ending *-ī* (e.g. *tak-ni-i*, *ha-as-si-i*), **éi* becomes *ě* before the affricate /ts/ (*-z(z)-*) from **ti/*t(i)y*. See Kimball 1983, p.684–697.

¹¹ On the inconsistent use of plene writing, see Kimball 1983, p.43–52.

passage in which *ha-a-an-ti* is found is badly damaged, and the context in which it is used has been lost.¹²

In the NH. ritual text, KUB.IX 28, a spelling *ha-a-an-za* which can reflect a full-grade nominative **h₂ént-s* is found in II 11 (cf. also *ha-an-za* ib. II 24, IV 3, 16).¹³ Plene writing is also found in the first syllable of *ha-a-an-da* in NH. KBo.III 14 III 17, although other forms, which are not quotable from early texts, are spelled *ha-an-da*.¹⁴

For Indo-European, we can probably reconstruct a paradigm with a full-grade root in the nominative and locative and a zero-grade oblique stem.

nom.	<i>*h₂ént-s</i>	in Hitt. <i>ha-a-an-za</i>
gen.	<i>*h₂nt-ó-s</i>	cf. Hitt. (abl.) <i>ha-an-ta-a-az</i>
dat.	<i>*h₂nt-éi</i>	in Hitt. <i>ha-an-ti-i</i> (Gk. ἀντί?)
loc.	<i>h₂ént-(i)</i>	in Skt. <i>anti</i> , Lat. <i>ante</i> (Hitt. <i>ha-a-an-ti</i> ?, Gk. ἀντί?).

Although the small amount of Luvian material that is found makes it impossible to determine whether the lack of plene writing in the Luvian vowels is regular, and it is difficult to tell whether lack of plene writing points to a zero-grade in Luvian, the lack of vowels in the Lycian cognates makes it likely that Luvian-Lycian had generalized the zero-grade **h₂nt-*.

The connection between the Anatolian Weather God's name *Tarhunt-* (Luv. *^DTar-hu-un-za*) and Lycian *trqqñt-* (dat. sing. *trqqñti*, Lyc. A and B), and nom.sing. *trqqas* (Lyc. A), *trqqiz*

¹² As Dunkel 1982/3, p.86-87 notes, the meaning of *hantī* is not "in front" but "specially." This can, however, have developed from the locative, i.e. "in front" = "separated from the rest" ⇒ "specially."

¹³ *Hānza* is, however, used as a locative in this passage: II 11 *nu si-pa-an-ti* MAŠ.TUR LÚAZU (12) *pa-ra-a- e-ep-zi nu ha-a-an-za ku-is* (13) *ar-ta na-an-kan si-pa-an-ti* "He makes sacrifice; the seer holds out a male kid; and he who is standing in front, sacrifices it." Cf. ib. II 24: *nu ha-an-za a-ru-wa-iz-zi* "And he prostrates (himself) in front" and ib. IV 16 *ha-an-za an-da URU-ya pa-iz-zi* "And he goes in front(?) into the city."

The nominative is also found as *ŠAG-KI-an-za* in the vocabulary text, KBo. I 42 II 12.

¹⁴ For example *ha-an-da* KUB.XXV 37 I 28, III 16 (NH. original); KBo. III 41 L.15, KUB.XXXI 115 L.9, KUB.XXXIII 67 III 7, VBoT.58 I 23 (NH. copies or adaptations of earlier texts).

(Lyc. B) is well known. Hittite cognates include *tarh-* and *taruh-/tarhu-* “prevail over,” and as was seen earlier, the root of these lacks plene writing, even when it should have been accented in Pre-Hittite. The Hittite verbs continue a root aorist and an athematic present in **-u* (see above).

Luvian *Tarhunt-* is formed from the stem of the *u*-present. Lycian *trqqñt-* is less clear. It can have been formed independently from the aorist stem, but given the otherwise close relationship between Luvian and Lycian, it is possible that it is also to be derived from the *u*-present with syncope of the **-u*. *Trqqas* and *trqqis* might also be derived from **tarhu-* with syncope of the **-u* or they could be derived from the stem of the root aorist **tarh-*.¹⁵ Presumably, the generalization of the root-grade root in the *u*-present and in the active aorist took place in Proto-Anatolian.

The plene writing in the initial syllables of Hittite *āppa* and *āppan*, and perhaps that in Luvian *āppa* and *āppan* (see above) points to an earlier accent. The Lycian cognate that is comparable to Hittite and Luvian *āppan* is *epñ* (*apñ*) also “after” cf. also *epñte* = Hitt. *a-ap-pa-an-da*, Luv. *EGIR-an-da* for **āp-panda* and *epi*, *-ppi* in *ñteppi*, *hrppi* (**anda-api*, **sri-api*) and *epri-* = Luv. *apparantis* “future” in *przis*, *se-y-epris* “first and last” or “before and after.”¹⁶

The etymology of the Anatolian words is not entirely straightforward. On the hand, they have been compared with e.g. Gk. ἀπό, Skt. *apa*, Lat. *ab*, Goth. *af-*, Slav. *po-*, *pa-*, Lith. and O. Pruss. *pa-*, *po-*, Lat. *po-* (in *pōno*, *positus*, etc.) and Hitt. *pē-*, and on the other, they are compared with e.g. Gk. ἐπί, ὀπίσσω, Skt. *api*, Lat. *ob*, etc.¹⁷ Formally and semantically, the Anatolian words are closer to ἀπό, etc., but the alternation **ap-* : **p-* (e.g. in Lat. *ab* : *po-*) could imply **h₂ep-* : **h₂p-*,¹⁸ and the full-grade

¹⁵ The related Hittite *tarratta* “is able,” by contrast, is a thematic middle with an originally full-grade, accented root (i.e. **térh₂-o-to*), and is comparable formally to Skt. *tarate* (**térh₂-o-toi*). For the contrasting treatments **CéRH_{2/3}-* > *CaRR-* and **CṛH_{2/3}-* > *CaRR*, see Kimball 1983, p. 798–790.

¹⁶ See Laroche 1979, p. 347–352 for a full discussion of the Lycian words.

¹⁷ See the references in Tischler 1977, p. 41–43 and add Hamp 1981, p. 43, 46 and 47–48 and Dunkel 1982/3.

¹⁸ Pointed out by Beekes 1969, p. 128.

of this should result in Anatolian **happ-*. One explanation for the Anatolian words is that they are the result of contamination **h₂ep-* with **ep-/op-*, a phenomenon which, to judge from words in the other IE. languages which are clearly from **ep-*, but which imply the notions “after” or “following” (e.g. O. Ir. *iarⁿ*, *iarm* “after,” O.S. *eft* “after” or Gk. ἐπισσον· τὸν ὕστερον γένόμενον Hesych.) seems to have happened elsewhere too.¹⁹ Alternatively, the forms in **ap-* : **p-*, which are fossilized case forms of a root noun meaning something like “back,”²⁰ might originally have had *a*-vocalism in the full-grade. Although **a* was at best a marginal phoneme in IE., *a*-vocalism is found in other nouns referring to body parts cf. e.g. Lat. *barba*, OHG. *bart*, Lith. *barzdà*, OCS. *brada*, Lat. *lacrima* (O.L. *dacruma*), Gk. δάκρυ, or Lat. *labia* (beside e.g. O.E. *lippe*).

Hittite and Luvian *āppan* and Lycian *epñ* can continue the accusative of a root noun (in P.A. terms, **áp-ṇ* cf. **pér-ṇ* > P.A. **pér-n* > Hitt. *pēran*, Luv. *parran*) beside a nominative **(h₂)áp-s* in Gk. ἄψ,²¹ a loc. **(h₂)áp-i* in Lyc. *epi*, *-ppi* and **(h₂)áp-o* in Hitt.-Luv. *āppa*, Gk. ἀπό, Skt. *apa*, etc. Since the plene writing of the initial vowel in Hitt. *āppan* implies a full-grade accented root, it implies a zero-grade ending, and for Proto-Anatolian, we can reconstruct **áp-ṇ*.

The Anatolian word for “house” does not have a satisfactory etymology. The forms that are attested in Hittite and Luvian, however, point to an *r/n*-stem with hysterodynamic inflexion, i.e. nom. **pēr* in *É-er*, oblique stem **pṛn-* Hittite *parna-* and Luvian *parnā-(?)*.²² In Luvian, plene writing is found once in the possessive adjective (nom.pl. *par-na-a-as-si-in-z[i]*) but not in

¹⁹ First suggested by Lohmann 1933, p.325. See also Hamp, op.cit., n.3, p.46 and 47–48.

²⁰ See e.g. Ivanov 1979, p.73.

²¹ Or perhaps a genitive-ablative. See Schwyzler 1959, p.620.

²² See Laroche 1965 on the Anatolian word for house. It is possible that similar looking words in other Near Eastern languages (e.g. Egyptian *pr* and Hurrian *purli*, *purni*) are borrowings from Anatolian.

A nominative-accusative **pēr* from underlying **/per-r/* beside gen. **pṛ-n-os* is reconstructed by Schindler 1973, p.153. The *e*-grade might also be found in Lyd. *bir* (Gusmani 1964, p.81). For evidence for a locative **pér(i)* with *ē* < **é* (cf. OH. *É-ri-is-si* KBo.VI 2 I 17) see Neu 1980, p.28–30 and 54.

other forms (dat.sing. [p]ar-ni, acc.pl. *par-na-an-za*, *parnant-*, nom.sing. [p]ar-na-an-za, nom.pl. *par-na-an-ti-in-zi*, Laroche, 1966, p.79). For the Hittite word, however, although the oblique-stem is well attested from the OH. period on, it lacks plene writing, as the following examples, taken from OH. texts show:

par-na-as KBo. XVII 15 Rs! 12; *par-na*[(–)] ib. Rs! 3
par-na KBo. VI 2 I 58; KBo. XVII 1 III 17; IV 11; KBo. XVII 3
 IV 7; KBo. XVII 4 II 12 ([p]ar-na); KBo. XVII 6 III 9
par-na-ma KBo. VI 2 II 35
par-na-as-se-e-a KBo. VI 2 I 3, 12, 21, 23, 25 (*par*-[na]-*as-se-e-a*), 41, III 32, IV 9, 17; KUB. XXIX 16 III 4, 6, 13
par-na-as-se-a KBo. VI 2 I 10; KUB. XXIX 30 Vs 6
par-na-se-e-a KBo. VI 2 III 30
par-na-se-a KBo. VI 2 III 34, 52, 55 (*par-na-se*-[a]), 57, IV 18
par-na-as-se-ya KUB. XXIX 28 L.9
par-na-[(as)-se-(e)-a] KUB. XXIX 16 III 8

In the original paradigm, accented endings would be expected in the oblique cases, e.g. gen. **pr̥n-ós*. If the endings had been accented in Pre-Hittite, we would expect OH. (and later) **par-na-a-as*, **par-na-a*, etc. (cf. e.g. *sa-ra-a* < **sró* or **sró*). The lack of plene writing in the OH. forms then, implies a root accent, presumably generalized from the nominative-accusative. The oblique stem **pr̥n-* also appears in Lycian in the derived words *pr̥nawa-* “build” (3 sing.pret. *pr̥nawate*), *pr̥nawa* or *pr̥nawu* (acc.sing.) “building,” or more specifically, “tomb” and *pr̥nezi* “household”²³ (**pr̥n-ei-tiyo-*)

A final, more interesting example is provided by the correspondence between Hittite *anda*, Luvian *ānta/ānda* and Lycian *ñte*, *ñteppi* (< **anda-api*). In the Luvian word, plene writing of the initial syllable is well attested (Laroche 1966 p.28 *a-a-an-ta*, *a-an-ta*, *a-an-da*, and *an-da*). Its Hittite cognate, however, does not have plene writing. The following are a few of the examples from Old Hittite texts, and there are many more:

an-da KBo. III 22 Vs 38; KBo. VI 2 III 19 ([a]n-da); KBo. XVII 1 I 21, 26 (*an-da-ma*), 31, 32, 33, III 27, IV 24 ([a]n-da) etc.

²³ Compare also HL. *parnawa-* and Hitt. *par-na-ú-i-is-ke[et]* in KUB.18 IV 40 = *par-na-wa-is-ke-et* “built” in KUB.1 16 IV 63 (Hatt. IV 63).

Hittite *anda* is usually compared to Latin *indo* (O. Lat. *endo*), and the related *andan* has also been compared with Greek ἔνδοϛ, but these comparisons run into difficulties.²⁴ Given the *t* of Lycian *ñte* and *ñteppi*, however, more likely cognates would be Greek ἐντός and Latin *intus*.²⁵ The Greek and Latin words continue the genitive-ablative of a root noun. By parallelism with e.g. *āppan* and *pēran* (**pér-ṃ* beside gen. **pros* in Gk. πάρος), Hittite *andan* should continue the accusative, while *anda*, Luv. *āntā/ānda*, and Lyc. *ñte* should be from **nt-o*.

The Hittite words can continue forms with a zero-grade root **nt-*, and the lack of plene writing implies a root accent (cf. *āppa*). It is not impossible that Luvian *āntā/anda* has a full-grade **ento* as in Greek ἐντός. Since there are other cases where reflexes of syllabic resonants lack vowels in Lycian however, and since Luvian and Lycian are otherwise closely related, it is probably more likely that the Luvian words also have the reflex of **ñ*.

What then are the implications of the Lycian reflexes of syllabic resonants for our understanding of Anatolian phonology? One possible explanation is that the reflexes of syllabic resonants remained as such and that the Hittite and Luvian spellings are simply artifacts of the writing system, i.e. “dead vowels.” This would perhaps explain the lack of vowels in Lycian and the lack of plene writing in Hittite. Another possibility however, is that the Anatolian reflexes of syllabic resonants were extremely short, schwa-like vowels that could be syncopated in Lycian and that were not subject to the lengthening rule in Hittite.²⁶ Perhaps there was considerable variation in their pronunciation – ranging from a resonant plus schwa-like vowel to a syllabic resonant pronunciation. One can compare the variation in the pronunciation of the final syllables of the English words *button* and *bundle*.

Greek transliterations of Lycian proper names with **tarh-* and **hant-* do have vowels, and the vowels have varying co-

²⁴ See the references in Tischler 1977, p.33–34.

²⁵ See Tischler, op. cit., n. 25, p. 34 for references.

²⁶ Pedersen 1945, ss 66 (p.40–41) and Houwink Ten Cate 1961, p.198 assume that syncope produced syllabic resonants.

lors.²⁷ For Anatolian **tarh-* or **tarhu-*, for example: Τροχον-
δας, Τροχονμας, Τροχομμας, Τροχονις, Τερκωνδος. Inter-
estingly, for **hant-*, the vowel is usually ε or ι, suggesting some
effect of the nasal: Κενεβορις, Κινδανυβας, Κενδεβορα, Κινδ-
ανυρις, Κινδυπρας.

The Greek transliterations can provide evidence for short an-
aptytic vowels of varying color. They would, in this case, imply
that the anaptytic vowels are not noted in the Lycian writing
system. The Greek evidence is not, however, unequivocal, since
it is also possible that these spellings simply represent attempts
to transcribe syllabic *r* and *ŋ*.

The Luvian spellings for *ānta/ānda* are also interesting. We
noted earlier that the lack of plene writing in Hittite *anda* and
andan implies a root accent. If the Luvian spellings do have
something to do with accent they might imply that the (analogi-
cal) root accent is Proto-Anatolian, and that reflexes of syllabic
resonants could be lengthened in Luvian. This would provide
evidence for an anaptyctic vowel, at least in the Luvian-Lycian
branch of Anatolian, and it would imply that the Lycian spell-
ings are due to syncope.

There is independent evidence for syncope in Lycian, al-
though the conditioning behind it is unclear.²⁸ Interestingly, in
several well known cases, the syllable that is syncopated in Ly-
cian corresponds to a syllable that was accented in Pre-Hittite,
implying perhaps that the Lycian accent was different from the
Pre-Hittite accent. Examples are: *ebñne* (3 sing.dem.pro.) be-
side *ebēñne* (passim) cf. Hitt. *apās*; *mñti* “council” beside
miñti,²⁹ cf. Luv. *mayant-* “numerous,” Hitt. *mekki-* < **mégh₂*-³⁰
hrzzi “upper” and *prz(z)i* “foremost” (cf. Hitt. *sarāzzi* < **sarā-*
+ *-zzi*, *hantezzi* < **h₂ŋteí-tiyo-* and *appezzi* < **(h₁)op-éi-tiyo-*).
Compare the lack of syncope in *prñnezi* “household.”

²⁷ The Greek transcriptions are given by Houwink Ten Cate, op.cit., n.26, p.
125-126 (*tarh-*) and 149-150 (*hant-*).

²⁸ See Pedersen, loc.cit., n.26 and Houwink Ten Cate, loc.cit., n.26 on Lycian
syncope.

²⁹ Cited by Pedersen, loc.cit., n.26.

³⁰ The etymology is that of Laroche 1963, p.78-79.

There is also internal evidence from Hittite for anaptyxis. The verb *sanh-* “seek” does not usually have plene writing of its root vowel, as the following examples from MH. texts show:

3 sg. pres.

sa-an-ah-zi KUB.XIII 7 I 17

3 pl. pres.

sa-an-ha-an-zi KBo.XV 33 II 32; KBo.XXIII 23 Vs 29 (*ša-an-ha-an-zi*) or NH. copy?; IBoT.I 36 I 6 (*sa-an-ha-an-[zi]*)

1 sg. pret.

sa-an-hu-u[n] KBo.XV 10 III 45

3 sg. pret.

sa-ah-ta KUB.XXXIII 10 Vs 2

2 sg. imp.

sa-an-ha KUB.XVII 10 I 31, 35; KUB.XXXIII 2 I 16; KUB.XXXIII 5 II 5; KUB.XXXIII 26 Vs 13

2 pl. imp.

sa-an-ha-a[t-te-en] KBo.XVI 27 II 13

3 pl. imp.

sa-an-ha-an-du KBo.XVI 27 II 13 (*sa-an-ha-a[n-du]*); KUB.XIII 1 I 30 (*sa-an-ha-(an)-du*); KUB.XIII 2 II 23

inf.

sa-an-hu-an-[zi] KBo.XV 10 II 76

iterative 3 pl. pres.

sa-an-hi-is-kan-zi KUB.XXIV 4 + I 19 (*sa-an-ḫi-ḫs-[kan-zi]*), 20 ([*s*]a-an-hi-is-kan-zi)

Sanh- is cognate with, for example, Skt. *sanoti*, aor. *asanat*, and Greek ἀνύω. Both the lack of plene writing and the retention of the root-final laryngeal indicate that it generalized the weak stem of the root aorist which has been thematized in Skt. *asanat* (**sénh₂-* > Hitt. **sann-* cf. **térh₂* > *tarr-* in *tarrata* “be able”: Skt. *tarate*). Its root should, therefore, have the reflex of **ṇ*.

A few forms of *sanh-*, however, show loss of their *n* before the root final *h*. Quite significantly, these have plene writing of

their root vowels, e. g. 2 sg. imp. *sa-a-ah* KUB. XVII 10 I 25, 26 (2 ex.) (cf. *sa-an-ha* ib. I 31, 35). 2 pl. imp. [*s*]*a-a-ah-te-en* KUB. XXIX 1 I 48 (NH. copy of an OH. text), iterative 3 pl. pres. *sa-a-hi-es-kan-ta-ri* KUB. XXXVI 89 II 19 = *sa-a-hi-is-ka* < *-an-* > *ta-ri* KUB. XXXVI 86 II 31 (NH. texts with earlier material). What the plene writing suggests is that these forms show compensatory lengthening of a vowel preceding the lost *n*. Presumably, then, the *a* of the allomorph *sanh-* was a genuine anaptyctic vowel and not a “dead vowel.”³¹

Additional evidence comes from oblique case forms of *r/n*-stems. The suffix *-ān-* of the oblique-stem of *pattar* “basket,” “tray” and *uttar* “word,” “affair,” “thing” continues a Sievers variant **-ŋ-V-* since both words may be derived from roots with heavy syllables (*pattar* < **póth₂r*:³² **peth₂-* “spread open” cf. Gk. πετάννυγι, Lat. *pandō*, *pateō* and *uttar* < **uktr* for **wéktr*/**wókr* : **wekt-* cf. e. g. Go. *waihts* “thing,” *niwaihts* “nothing”).³³ Oblique case forms of each attest plene writing of the vowels of their endings, and occasionally, plene writing of the suffix vowel is found. For example:

OH.

[*p*]*ad-da-ni-i* KBo. XVII 1 IV 21

pad-da-a-ni KBo. XVII 4 III 10

NH.

pad-da-ni-i-ma KUB. IX 6 I 12, 14

pat-ta-a-ni ib. I 3

³¹ Other examples, such as those given in Goetze 1930, p. 5–6 do not have plene writing, and note the lack of plene writing in the second syllable of *sa-an-ha* < *-an-* > *du* in KUB. XIII 2 II 23. This could suggest that lengthening occurred only before *h*, i. e. *Vnh* > *V̄h*. Compare the similar compensatory lengthening before *h* (< **k*) in Germanic in e. g. Go., OHG. *hāhan* < **haŋhan*, Go., OHG. *brāhte*, OE. *brohte* < **braghte*.

³² See Schindler 1975, p. 5 = p. 216 for **poth₂-r*.

Accented vowels result in short vowels before geminates from consonant plus laryngeal (see Kimball 1983, p. 801–825). The lack of plene writing for the root syllable of *pattar* is, therefore, to be expected.

³³ For the etymology, see Puhvel 1972, p. 112. A parallel but opposite development can be seen in *mēmiyan* “word, affair, matter”: *mēma-* “speak, say.” Although *uttar* is usually compared with Gk. αὐδή etc., this etymology implies an original **h₂*, and there is every reason to believe that the initial laryngeal should be retained in Hittite.

MH.

ud-da-na-a-as KUB.XVII 10 II 24

NH. copy of an OH. text

ud-da-a-na-as KUB.XVII 18 II 29 (*ud-da-na-as* ib. II 29)

ud-da-ni-i ib. II 27

The *-ān-* of these words does not seem simply to be a variant for *-n-*. A comparison with, for example, *sa-ak-na-a-as* genitive singular of *sakkar* “excrement” (e.g. OH. KBo. XX 33 + Vs 7) or with *ud-ne-e* (e.g. OH. KBo. III 22 Vs 11, 28), nominative-accusative of *udnē* “country” indicates that the scribes could have written ***pat-ni-i* and ***ud-ni-i* if they had wanted to.

The occasional plene writing of the vowel of the suffix seems at first glance to provide an exception to the rule that reflexes of syllabic resonants do not have plene writing. It might, however, indicate that reflexes of Sievers variants are somehow different from those of ordinary syllabic resonants. For example, it could provide evidence for the kind of homorganic glide insertion that is attested in Hittite and the other IE. languages for *i* and *u* (cf. e.g. Hitt. *si-i-us*, Skt. *d(i)yau*).³⁴ It is possible, perhaps, that the sequence **ñn* resulted in *ān*. In other words, the plene writing could point to the following development: **C₁C₂-n-V* > **CC-ñ-V* (Sievers’ Law and assimilation) > **CC-ñn-V* (homorganic glide insertion) > *CC-ān-V-* (**ñn* > *ān*).

Alternatively, however, the long vowel can be analogical. Oblique case forms of, for example, the *r/n*-stems *wātar* “water” and *pahhur* “fire” seem to have derived from the locative stems *witēn-* (< **wedén-* for **ud-én-*) and *pahh(u)wēn-* (< **p(e)h₂(u)-wén-*) cf. e.g. gen. *ú-i-te-na-as* (KUB. VII 20 I 6), dat. *ú-i-te-e-ni* (KBo. V 2 I 12), *ú-i-te-ni* (KUB. VII 41 III 12), gen. *pa-ah-hu-e-na-as* (KBo. IV 2 I 10) dat. *pa-ah-hu-e-ni* (KBo. VI 2 II 33). The full-grade suffix of the locative should have been accented in the original paradigms, and in Hittite this accented vowel should have resulted in a long vowel (note the plene writing in *ú-i-te-e-ni*).³⁵ It is possible then that the stems *pattān-* and *-ud-*

³⁴ For a reformulation of Sievers’-Lindeman’s Law in modern terms with a discussion, see Schindler 1977, p.56–69.

³⁵ A somewhat different view of *witēn-* and *pahhwēn-* is given in Schindler 1975, p.4 and 6 = 216 and 218.

dān- were reanalysed as locative stems, and that the long *ā* of *pattān-* and *uddān-* is analogical to the long suffix vowel of other *r/n*-stem locatives. Even if the *ā* of *pattān-* and *uddān-* did not result from regular sound change, however, the suffix seems to have had a genuine vowel, since the analogical remodeling would be impossible otherwise (note the lack of remodeling in *sak-n-*).

A final Hittite-Lycian correspondence also suggests that the syllabic resonants developed anaptyctic vowels. The Lycian preverb *pere* “forth” can be compared with Hittite *parā* id. which is consistently spelled *pa-ra-a* and both can be compared with, for example, Skt. *pra*, Gk. *πρό* and Lat. *prō*.³⁶ Taken by itself, the Hittite word can be read either as /prā/ or as /parā/. The vowel of the initial syllable of the Lycian word, however, suggests that the Anatolian word had a vowel. Hittite *parā* and Lycian *pere* would, then, seem to point to a Lindeman variant **prō* beside **pro* in *pra*, *πρό*, and *prō* (cf. e.g. Gk. *πάρος* < **pr-ós*).³⁷ The lack of plene writing for the initial syllable of *para* would suggest that there was no homorganic glide insertion resulting in a long vowel plus glide, and that the long vowel of *pattān-* and *uddān-* is indeed analogical to the long vowel of *witēn-* and *pahhwēn-* etc.

The evidence that has been presented here suggests the following for the development of syllabic resonants in Anatolian. First, the vowel of the initial syllable of Lycian *pere* implies that syllabic resonants developed anaptyctic vowels. This is also implied by the plene writing of the suffix vowel in some forms of *pattān-* and *uddān-*, the oblique stems of *pattar* and *uttar*. The long vowel here is analogical to the long vowel of other *r/rn* stem oblique stems, however, rather than being the direct reflex of pre-vocalic **n*. Anaptyxis may also be implied by the plene writing in Luvian *ānt/da* beside Hittite *anda*, *andan* and Lycian *ñte*, *ñteppi*, and the plene writing in this word may further suggest that reflexes of syllabic resonants could be lengthened under some circumstances in Luvian.

³⁶ The significance of *pere* beside *pri-*, *prije-* is also noted by Houwink Ten Cate 1965, p. 22–24.

³⁷ For **pr-os*, see for example, Frisk 1960, s.v. *πάρος*.

In Hittite, where plene writing can be connected with the lengthening of accented vowels, the lack of plene writing for the reflexes of syllabic resonants, even in cases where it is likely that they came to be accented in Pre-Hittite, suggests that the anaptyctic vowel was a short, schwa-like vowel that was not subject to the Hittite lengthening rule. This conclusion is also supported by the Lycian spellings for a number of words which have reflexes of syllabic resonants. The lack of vowels for the reflexes of syllabic resonants in these can be compared with the vowel of the initial syllable of *pere*. This, in turn, suggests that the short, schwa-like vowel could be syncopated in Lycian in as yet unclear circumstances.

References

- Beekes, R. S. P., 1969, The development of the proto-Indo-European laryngeals in Greek, The Hague, Mouton.
- Dunkel, G. E., 1982/3, Πρόσσω καὶ ὀπίσσω, KZ 96, p. 66–87.
- Eichner, H., 1975, Die Vorgeschichte des hethitischen Verbalsystems, p. 71–103 of H. Rix (ed.), Flexion und Wortbildung, Akten der V. Fachtagung der Indogermanischen Gesellschaft, Regensburg 9–14 September 1973, Wiesbaden, Reichert.
- Frisk, H., 1960, Griechisches etymologisches Wörterbuch, Vol. 1, Heidelberg, Winter.
- Goetze, A., 1930, Neue Bruchstücke zum Großen Text des Hattušiliš und den Paralleltexten = Mitteilungen der Vorderasiatischen – Aegyptischen Gesellschaft 34/2.
- Gusmani, R., 1964, Lydisches Wörterbuch, Heidelberg, Winter.
- Hamp, E. P., 1981, Indo-European $*(H_2)op$, MSS. 41, p. 39–60.
- Houwink Ten Cate, Ph. J., 1961, The Luvian population groups of Lycia and Cilicia Aspera during the Hellenistic period, Leiden, E. J. Brill.
- 1965, Short notes on Lycian grammar, RHA. 23/76, p. 17–24.
- Ivanov, V., 1979, Syntactical archaisms of Old Hittite, p. 73–78, of E. Neu and W. Meid (eds.), Hethitisch und Indogermanisch, Vergleichende Studien zur historischen Grammatik und zur Stellung der indogermanischen Sprachgruppe Altkleinasiens = Innsbrucker Beiträge zur Sprachwissenschaft 25, Innsbruck.
- Jasanoff, J. H., 1979, The position of the hi-conjugation, ib. p. 79–90.
- Kimball, S. E., 1983, Hittite plene writing. Unpublished Ph. D. dissertation, University of Pennsylvania.
- Laroche, E., 1958, Études de vocabulaire VII, RHA. 63/16 (Tarhanda, p. 88–99).
- 1963, Comparaison du louvite et du lycien III, BSL. 58, p. 58–79.

- 1965, *Études de linguistique anatolienne*, RHA. 23/76 (per, parn, p.52-54).
- 1966, *Dictionnaire de la langue louvite*, Paris, Maisonneuve.
- 1979, *Les representants lyciens de l'anatolien appa*: p.347-352 of O. Carruba (ed.), *Studia Mediterranea Pierro Meriggi dicata*, Vol. II, Pavia.
- Lohmann, J. F., 1933, *Hethitisch appizzis „hinten befindlich“ und Verwandtes*, IF. 51, p.319-328.
- Meillet, A., 1910/11, *Notes sur les formes verbales indo-européennes*, MSL. 16 (II.-Sur l'elargissement *-eu-), p.242-246.
- Morpurgo Davies, A., 1984, *Mycenaean and Greek prepositions: o-pi, e-pi etc.*, p.287-310 of A. Heubeck and G. Neumann (eds.), *Res Mycenaee. Akten des VII internationalen mykenologischen Colloquiums in Nürnberg vom 6.-10. April 1981*.
- Neu, E., 1974, *Der Anitta-Text = Studien zu den Bogazköy-Texten*, 18, Wiesbaden, Harrassowitz.
- 1980, *Studien zum endungslosen „Lokativ“ des Hethitischen = Innsbrucker Beiträge zur Sprachwissenschaft, Vorträge und kleinere Schriften*, 23, Innsbruck.
- Pedersen, H., 1945, *Lykisch und Hittitisch = Det Kongelige Danske Videnskabskabernes Selskab, Historiske-filologisk Meddelelser*, 30/4, Copenhagen.
- Puhvel, J., 1972, "Bartholomae's Law" in Hittite, KZ.86, p.111-115.
- Schindler, J., 1973, *Bemerkungen zur Herkunft der idg. Diphthongstämme*, Sprache 19, p.148-157.
- 1975, *L'Apophonie des r/n-stems indo-européens* BSL.70, p.1-225 = p.210-223 of C. Watkins (ed.), *Harvard Indo-European Studies II*, Cambridge, Mass.
- 1977, *Notizen zum Sieversschen Gesetz*, Sprache 23, p.56-65.
- Schwyzer, E., 1959. *Griechische Grammatik, Vol. I, Allgemeiner Teil. Lautlehre. Wortbildung. Flexion*, 3rd ed., Munich, Beck.
- Tischler, J., 1977, *Hethitisches etymologisches Glossar mit Beiträgen von Günter Neumann, Lieferung I = Innsbrucker Beiträge zur Sprachwissenschaft*, 20, Innsbruck.
- Watkins, C., 1970, *On the family of arceō, ἀρχέω and Hittite hark-*, *Harvard Studies in Classical Philology* 74, p.67-73.
- 1981, *Notes on the plural formations of the Hittite neuters*, p.253-279 of C. Watkins (ed.), *Harvard Indo-European Studies IV*, Cambridge, Mass.

Rutgers University,
Camden College of Arts and Sciences,
Camden, New Jersey 08102,
U.S.A.

S. E. Kimball

Hittite *uwaš* and Congeners*

The Hittite word *uwaš* is to my knowledge attested only once in the published corpus. As such, it is but one of many hapax legomena in the language. It is, however, better known than most, because it occurs in a very famous text, the so-called 'Song of Nesa' or 'Soldatenliedchen', KBo. III 40 Rs 12–16:

*Hurlaš nawi uizzi nu parā MU. 4. KAM [– –]¹ 2 LÚ. MEŠ hul-
huliyanteš nu-zza išhamaiškizzi (dupl. išhamiškanzi)
URU Neš[as^{KI} TÚG.H]I.A URU Nešaš^{KI} TÚG.HI.A tiya-mmu tiya
nu-mmu annaš-maš katta arnut tiya-[mmu t]iya
nu-mmu uwaš-maš katta arnut [t]iya-mmu [t]iya
ug-uš punuškimi [kī k]uit walkuwan [išham]ai[šte]ni UMMA
ŠUNU-MA*

'The Hurrian has not yet come. Four years before (?)¹ two men (are) struck down. One sings (dupl. they sing):

"Clothes of Nesa, clothes of Nesa, bind on me, bind!

Those of my mother bring down to me, bind (them) on me, bind!

Those of my *uwa*- bring down to me, bind (them) on me, bind!"

* A version of this paper was first presented at the Second East Coast Indo-European Conference, held at Harvard University, June 1–3, 1983. I am grateful to several participants for useful comments and suggestions.

¹ This lacuna is normally restored as [*pa-iz-zi*]*i*, but there is no trace of the *zi* in the published autograph, and based on the sure restorations of the following two lines, especially *tiya-[mu t]iya* of line 14, there is not enough space for [*pa-iz-zi*]. The resulting syntax is also peculiar, since we are left with 2 LÚ.-MEŠ *hulhuliyanteš* as a complete clause with no introductory conjunction. In view of the expression (*piran*) *parā* UD.KAM-*an* for 'the day before' (see KUB. XXIX 4 I 54, IX 15 II 27, XV 36 Vs 11, etc.), I wonder whether *parā* MU.4.KAM does not mean simply 'four years before'. We probably have here the only Hittite means of expressing what would be in idiomatic English: 'Four years before the Hurrian comes, two men (are) struck down'.

I ask them: "What is this monstrosity you're singing?" -- They say ...'

Hrozný, AO. 1 (1929) p.297, terms this passage 'le plus vieux chant indo-européen'. While later scholars have differed with his interpretation of the contents, none has disputed the claim of its antiquity. As the oldest piece of Indo-European poetry extant (as well as virtually the only example of native Hittite verse), this short text has received considerable attention. See among others Güterbock, JAOS. 84 (1964), p.110; Van Brock, RHA. 22 (1964), p.135; Ivanov, To Honor Roman Jakobson, 1967, p.977 ff.; Watkins, Lg. 45 (1969), p.239 ff.; and Oettinger, KZ. 92 (1978) p.74–75 (these works are cited below by author only).²

This text is attested only in Neo-Hittite manuscripts,³ but it is certain that its composition dates from Old Hittite times. Furthermore, it occurs as part of a text (CTH. 16) which appears to be a collection of unrelated bits of Hittite traditional 'lore' whose significance was already becoming obscure in Old Hittite. E.g., the same text contains the story of the 'bull with the crumpled horn', where the bent horn is 'explained' by a story about the prehistoric crossing of the Taurus Mountains: see Otten, ZA. 55 (1963) p.156 ff. Likewise, note the reaction of the Old Hittite narrator to the 'Song of Nesa': he finds it little more than gibberish.⁴ It is likely that the reply of the singers contains a na-

² Ivanov in particular analyzes the text from the point of view of comparative Indo-European poetics. This aspect cannot be fully treated here, but I would point out that the work of McNeill, AnSt. 13 (1963) p.237 ff., and Durnford, AnSt. 21 (1971) p.69 ff., suggests that Hittite versification was based on stress patterns, not on number of syllables. I therefore follow Durnford in analyzing the poem as consisting of three lines of four stresses each, rather than six lines of alternating length as suggested by Ivanov. Further evidence is available confirming some of Durnford's conclusions about syntactic stress in Hittite. I hope to discuss this topic in detail elsewhere.

³ The statement of Watkins that the primary manuscript is in 'old ductus' is mistaken.

⁴ For my restoration of *[kī k]uit walkuwan [išham]ai[šte]ni* and interpretation of *walkuwan*, compare *kī kuit walkuwan hašhun* at KBo. XXII 2 Vs. 2 and see the other examples of impatient questions cited by Otten, StBoT. 17 (1973) p.16. The word *walkuwan*, which occurs only in these two passages, appears

tive Hittite 'exegesis' of the song like that which explains the cow's crumpled horn. Unfortunately, this portion of the text is badly broken. In any case, all internal evidence supports the idea that the text of the song is very ancient indeed.

Modern analysis of the song begins with Hrozný, who interprets it as a 'chant de guerre', taking LÚ.MEŠ *ḫulḫuliyanteš* as 'fighters, warriors' (cf. KBo. I 42 II 29, where the verbal noun *ḫulḫuliyawar* imprecisely translates Akk. *mundaḫṣu* 'fighting'). The 'clothes' requested are thus battle-dress. Van Brock argues that *ḫulḫuliyant-* means rather 'killed, slain' and suggests that the text is not a war-chant, but a funeral dirge. This overall interpretation has been followed by Ivanov and Watkins, and it is consistent with the translations of Güterbock and Oettinger, although the latter's views on this point are not made explicit.

Actually, Van Brock's argumentation is less than compelling. In view of *šekkant-* 'knowing' and *^dWišuriyant-* '(the) oppressing (one)' (cf. Carruba, StBoT. 2, 1969, p.49 ff.), it cannot be in principle excluded that *ḫulḫuliyant-* has an active sense 'fighting, fighter'. Syntactically, however, the old interpretation of *ḫulḫuliyanteš* as a substantivized participle (with LÚ. MEŠ as mere determinative) is difficult. One must then not only supply a verb *ašanzi* but also assume a rather awkward nominal sentence: 'Two warriors (are present)'. It seems far more natural to take the sentence-final participle with Van Brock as predicative (as often in Hittite): 'Two men are *ḫ*-ed'. Since the root **h₂welh₂-* in Hittite always means either 'strike' or 'fight' (*walḫ-* and *ḫulli/a-*),⁵ it seems safest to ascribe only those meanings to

to refer to something strange and shocking, probably with the connotation of 'unnatural, monstrous'.

⁵ For both *walḫ-* and *ḫulli/a-* < **h₂welh₂-* see Oettinger, *Stammbild.* p.264, and Melchert, *Studies in Hittite Historical Phonology* (forthcoming) I, Sect. 1.2.1. with note 33. The suggestion of Van Brock that *ḫulḫuliyant-* might mean 'put in a shroud' and be a syncopated form of *ḫulaliya-* 'wrap' is far-fetched. We have the testimony of the lexical entry for a stem *ḫulḫuliyant-* 'fight'. The form is also the expected result of a reduplicated stem in *-ya-* from **h₂welh₂-*: **h₂wl-h₂wlḫ₂-ye/o-* > *ḫulḫuliyant-* with regular treatment of **wR* before consonant (see Eichner, MSS. 31, 1973, p.73, and Melchert, op. cit. Sect. 3.1.3) and regular loss of **h₂* before **y* (cf. *tāye-* 'steal' < **steh₂ye-*). It is also doubtful that the reduplicated stem would have a perfectivizing sense 'strike (dead)'. The example *-za...anda ḫulḫuliyat* (KUB. XXIII 97 III 2) suggests that here

the reduplicated *hulhuliya-*, as already suggested by the lexical passage. Hence my translation: ‘Two men (are) struck down’.

The men are not dead, but seriously (in their minds mortally) wounded, which also accounts for the fact that they can sing the song—something which they could hardly do if they were already dead. Nevertheless, there is evidence that the topic of the song is funereal. Watkins has already pointed out the special role of the mother in the Hittite funeral, citing the passage KUB. XXX 28 Rs 11–12 from the Ritual for Hamrišhara (CTH. 488): *annaš-wa-šši [... nu-w]ar-an-za ŠU.ḪI.A-it IŠBAT nu-war-an-pehuteš* ‘His mother has ... to/for him. She has taken him by the hands and accompanied him’. One may compare also the Hittite expression *annaš ši watt-* ‘day of one’s mother’ for ‘day of one’s death’, discussed in detail by Puhvel, KZ. 83 (1969) p. 59 ff. While I cannot accept some details of his analysis,⁶ Puhvel’s basic claim seems secure: this Hittite expression reflects the inherited PIE view of death as a return to one’s forefathers, who receive the newly deceased into their company. This idea seems directly continued in the ritual passage just cited.

Thus the overall interpretation of Van Brock and others is correct: the men mortally wounded in battle are asking by

as elsewhere the sense is rather iterative ‘fight, struggle, vie with’ (with the preverb *anda* and reflexive particle perhaps adding the nuance of wrestling or grappling). In our passage the effect is ‘beaten, laid low’ (by repeated blows).

⁶ His assembled evidence for *annaš* being elliptical for *annaš attas* is weak. The plural *ŠU.ḪI.A-it* does not require two persons, since it is commonplace in such acts of tenderness for one person to clasp both hands around those of another. That the cited form **atta* is a dual, let alone an elliptical dual for **atta anna*, is highly unlikely. If *-a* were a dual ending, it would have to continue PIE. **-ō*, and it should function as a nom.-acc. However, all cited examples are genitive or dative. Since *ad-da* for *ad-da-aš* requires only omission of a single horizontal stroke, the few cases of *adda* are surely errors for regular *addaš*. The reality of *huhha* in the famous *huhha hanniš* is also very questionable. The nom.-acc. *šakuwa* ‘eyes’ may easily be a collective plural in **-eh₂*. On *hašša hanzašša* see Melchert, RHA. 31 (1973) p. 65 ff. My arguments presented there concerning the syntax of this phrase have to my knowledge still not been addressed by those who insist on interpreting it as a dual. I repeat my contention that there is no good evidence for a dual in *-a* < **-ō* in Hittite.

means of a traditional formula for their funeral shrouds. That these are referred to as the clothes of one's mother is consistent with the facts just presented for her special role in the funeral. We also know (from the Anitta Text) that Neša (Kaniš), not Hattuša, was the traditional ancestral home of the people we call the Hittites. It is therefore natural that the funeral shrouds also be called 'clothes of Nesa'.

We are left with the third line of the song. Since its structure is entirely parallel to that of the preceding line, it has been clear to everyone that *uwaš* is the gen. sg. of a noun referring to a close relative, parallel to *annaš*. Hrozný translates *uwa-* as 'son'. This is based on the erroneous view that there is another attestation of the noun *uwa-* in KUB. VII 57 I 5. Here the form *uwaš* is rather pret. 2nd sg. of *uwa-* 'come': read *[k]uit(!)-wa uwaš* DUMU.LÚ.ULÙ^{LU}-aš 'Why have you come, oh son of mortality?'. Ivanov (followed by Watkins) interprets *uwa-* as 'forefather, ancestor' purely from the context.⁷ While such a reference is plausible, there is in fact no textual evidence in Hittite for the participation of ancestors in the funeral rites (as there is for the mother). We also already know the Hittite term for at least paternal ancestors: *huhḫa(nt)-* 'grandfather; forefather' and *hanna-* 'grandmother'.⁸ To be sure, Oettinger attempts to save this interpretation by equating *uwa-* to *huhḫa-*. Following a suggestion of H. Eichner, he claims that *uwa-* is the form taken by *huhḫa-* in the 'Nesite dialect' of Hittite, which loses *h*. To be consistent, he also interprets *anna-* in this text as standing for *hanna-* 'grandmother'. This 'Nesite dialect' is pure fiction. Except for *uwaš* itself, every other morpheme in this text may be interpreted as an ordinary Hittite form.⁹ In fact, we have

⁷ Ivanov cites as a possible cognate of Hitt. *uwa-* a Lyc. *uwe* 'man' (for which see Meriggi, *Fest. Hirt* 2, p. 270 f.). However, most uses of Lyc. *uwe* point to a pronominal form, perhaps an indefinite of some kind: see Neumann, *Lyk.* p. 388 with references. The adjective *uwehi*, alleged to mean 'descendant', belongs rather to *uwa* 'cow': see Neumann, *Gedenk. Kronasser*, p. 152–153. There is thus no good evidence for a Lyc. *uwe* as a term of relationship.

⁸ In some passages like those cited by Puhvel, the plural of *atta-* 'father' also seems to function in the meaning 'forefathers'.

⁹ This includes the 2nd sg. inv. *tiya*, which Oettinger alleges is a dialect form of *dāi-* 'place', replacing regular inv. *dāi*. First, there is no other evidence for

seen evidence that *anna-* must have its usual meaning of 'mother'. Rather than invent an entire dialect to explain one hapax, it seems more reasonable to admit that the meaning of *uwa-* has not yet been determined, as does Güterbock, who leaves the term untranslated.

We need further evidence. I can offer no new instances of the noun *uwa-*, but I have found what I believe to be a direct derivative which does give us a clue to the meaning of the base noun. The crucial passage is KUB. I 15 II 1–3. In order to justify the restorations I have made and to clarify the context, I also cite the parallel VAT. 7481 IV 13–17 (see KBo XX, p. VIII, n. 15):

KUB. I 15 II 1–3: [(^{SAL}*tawanan*)]*nan uwalan*¹⁰ [(AN.BAR-*aš*^G)]^{IS}*DAG-ti paiddu dušgaraz-pat [(ešd)]u t[(a-z)] dāi t-aš-kan paizzi*

VAT. 7481 IV 13–17: *aššuš-aš [(ḫalugaš)] wemiški[(ddu)] [(mayanta)]n ^dUTU-šummin [(^{SAL}*tawa*)]nnannan ewalin [(AN.-AR-a)]š ^{GI}^{IS}*DAG-ti paiddu ...*¹¹ 'May a good message find them, His virile Majesty and the *uwala-/ewali-* tawannanna. May it go to the throne of iron...'*

such a replacement in the 2nd sg. imv. of *ḫi*-verbs in final *-i-*. Second, since *dāi-* 'place' is not used with articles of clothing in Hittite, there is no reason to suppose that *tiya* belongs to *dāi-* in the first place. Third, there is other evidence for an active transitive verb *tiya-*: KUB. XIII 1 IV 11, XLIII 49, 6&7, and FHG. 13 III 10. All of these passages are broken, so the lexical meaning is indeterminate, but these examples cannot be assigned to *tiya-* 'step, stand', which is consistently intransitive. In view of these facts and the funereal context (the 'clothes' are shrouds), I follow the suggestion of C. Watkins (personal communication) that transitive *tiya-* means 'bind' (= **dh₁ye-* to the root of Grk. *-dēma* 'strap' and Skt. *dāman-* 'bond'). Such a verb stem must already be assumed for Hittite because of the derivative *tiya-mmār* 'rope, cord' < **bindung*.

¹⁰ The sign I read as LA does not have its usual form in Hittite manuscripts, but this shape is well attested: see Labat, Manuel d'épigraphie akkadienne, p. 58. This form could also be read as AD/AT (Labat p. 100). The signs LA and AT are also confused in their usual shapes at Boğhazköy. However, the rules of Hittite orthography exclude AT here. If the Hittites wished to write /uwadan/ they would have written *ú-wa-t/da-an* (/VCV/ always written -(C)V-CV-, never -VC-V). A spelling *ú-wa-at-an* would be highly aberrant. The reading *ú-wa-la-an* is thus assured.

¹¹ See for the restorations also KBo. XX 67 IV 24–25, etc.

This passage is part of the 'invocation of the mountains' in the 'Monthly Festival' (CTH. 591). Although the manuscripts are Neo-Hittite, the text is clearly Old Hittite. The mountains are to bring blessings upon the royal couple, whose titles are in some manuscripts accompanied by epithets. That of the king is well-known: *mayant-* is an extension in *-ant-* of the poorly attested (^{LÚ})*māya-*. Both mean 'grown (man)' with the particular connotation of 'fully grown, in one's prime, vigorous, virile'. Both *mayant-* and its derivatives are sometimes written with the Sumerogram KAL (now read GURUŠ) 'strong, manly'. In the strange and interesting text Bo. 6483 *māya-* refers to the male retainers of the god Pirwa, who apparently has a 'Männerbund' much like the Vedic god Indra. I therefore do not think my translation 'virile' is overdone. The king is to be a man par excellence, the ideal man. We may assume that the queen is likewise to be the model woman. The question then becomes: by what quality would the Hittites define the ideal woman? Obviously, there are several possibilities. However, in a male-dominated society (which we may safely assume the Hittites to have had), the role of woman has typically been defined in terms of her capacity to bear children. A woman should above all be fertile. In the case of the queen, the powerful consideration of providing for the succession would make fertility an even more urgent desideratum. There is thus a very strong chance that *uwala-* means fertile.

Formally, *uwala-* is open to two analyses. Since the suffix *-(a)la-* comes to form agent nouns in Hittite (cf. *lahhiyala-* 'traveler, campaigner' from *lahhiya-* 'travel, go on campaign'), one could analyze *uwala-* as a derivative of *uwa-* 'come'. However, from a basic meaning 'one who comes' I can see no way to derive either 'fertile' or any other plausible epithet of the queen. The suffix *-(a)la-* originally forms adjectives from nouns, and this function is also preserved in Hittite. Therefore *uwala-* may also be viewed as the adjective of our noun *uwa-*, just like *atal(l)a-* 'paternal' from *atta-* 'father'.

If we look at the words for 'fertile' (of humans) in Indo-European languages, we find that there are essentially three means of deriving this concept. Several languages derive 'fertile' from

the verb 'to bear': Eng./Ital. *fertile*,¹² Grk. *phorós* and *gónimos*. Since Hitt. *uwala-* is denominative, this avenue leads us nowhere. The most common derivation of 'fertile' is from nouns which express the result of bearing. Thus Eng. *fruitful* (and Germanic cognates), W. *ffrwythlon*, Ir. *torthúil*, Lith. *vaisùs*, Pol. *plodny* (and cognates), and Skt. *bahuphalada-* are all based on the respective words for 'fruit' (both of trees and in the general sense of 'product'). Similarly, LLat. *prōlificus* is built on *prōlēs* 'offspring'. It is obvious that Hitt. *uwa-* does not mean 'fruit'.¹³ It is in principle possible that it means 'offspring', but this would not fit well in the context of our song: it is unlikely that the Hittites would refer to shrouds as the clothes of one's offspring. Furthermore, note that *prōlificus* is not a simple adjective from *prōlēs*, but contains the suffix *-ficus* 'making, producing'. It is not easy to see how an *uwala-* meaning simply *'of/pertaining to offspring' would come to mean 'fertile'.

Latin shows yet another means of deriving the sense 'fertile'. Both *fēcundus* and *fētus* are derived from the PIE. root **dheh₁(i)-* 'suck; suckle'. The notion of fertility in a female (animal or human) is derived from the condition of a mother's lactating breasts. Here we have a derivation applicable to Hitt. *uwa-la-*. The original sense of *uwala-* was 'suckling, nourishing' from *uwa-* 'nurse' (in its original sense of 'one who suckles').¹⁴

Thus *uwa-* in our passage does not refer to another relative in addition to *anna-*, but rather reinforces the latter. It is true, of

¹² Lat. *fertilis* itself is apparently not used of humans, but both the Italian and English forms descending from it are.

¹³ In view of the frequency with which 'fruitful' (of earth) is applied secondarily to animals and humans, it is conceivable that the alternate epithet of the queen *ewali-* means originally something like 'rich in barley' < *ewa-* 'barley'. As in the other examples, this word meaning 'fertile' of earth was then applied to humans. I hasten to emphasize that this derivation is quite speculative, being based in part on the mere phonological similarity to *ewa-*. Since the signs Ú and E are quite similar, and the substitution of an *i*-stem for an *a*-stem would be banal, one may even question whether *ewali-* is a genuine variant or merely a NH corruption of *uwala-*.

¹⁴ Properly, *uwala-* should have meant 'of/pertaining to a nurse', but the shift to 'having the qualities of a nurse', hence 'nurturing, fertile' is an easy one. Compare the range of use of 'maternal' and 'paternal'.

course, that infants are not always nursed by their mothers, and in classical Greek and Roman society, it was in fact normal among the upper classes to have infants nursed by servants. However, there is good evidence that the inherited Indo-European tradition was for mothers to nurse their own infants: see Schrader, *Reallexikon d. idg. Altertums* sub *Amme*. If one reads the passages from Tacitus referred to there, one receives the impression that the latter's testimony about practice in early Rome and among the Germani may not be entirely objective (Tacitus clearly believes in mothers' nursing their own). However, it is really inconsequential for our purposes whether the early Romans or Germanic tribes carried out the practice as faithfully as Tacitus implies. After all, we know nothing about contemporary Hittite practice in this regard. The point is that there was a tradition that mothers nurse their own children.

It also seems clear that the use of *uwa-* in our passage has an affective value. By stressing the role of the mother (*anna-*) as nurse (*uwa-*), the sense of intimacy (one might almost say of tenderness) in the song is increased. Compare the use of both terms in Latin burial inscriptions: CIL. VI 2134 *matri piae nutrici dulcissimae* (note the epithets!), 34143b *matri et nutrici*. I realize that there is a danger of reading too much into ancient texts based on our modern sensibilities about such matters, but I believe that the emotional content of both our passage and that from the funeral ritual is evident from the texts themselves.¹⁵ The interpretation of *uwa-* as 'nurse', based on the apparent meaning 'fertile' of its derivative *uwala-*, fits naturally into the funereal context of the song, particularly given the special role of the mother in the Hittite view of death.

Hitt. *uwa-* is thus a disyllabic animate *a*-stem with the sense of an agent noun: 'one who suckles, nurse'. The most likely source for such a form is an agent noun of the *tomós* type.¹⁶

¹⁵ Compare also the manifestly impassioned plea of the dying Hattušili I concerning his funeral (KUB. I 16 III 69–73). It seems likely that in our emotional response to death we are not far removed from our Indo-European ancestors.

¹⁶ If one prefers to reconstruct a specifically feminine preform in **eh₂*, this would also lead to an *a*-stem in Hittite: cf. *ḫašša-* 'hearth' with nom. sg. *ḫaš-šaš* < **h₂eh_xseh₂* (= Lat. *āra*) + *-s*.

However, one cannot assume simply **ou-ó-* (**owó-*), because this would lead to Hitt. **awa-*. One needs a preform **ouh_{1/3}ó-*, where the laryngeal makes the *u* tautosyllabic, creating a diphthong which regularly monophthongizes to *u* in Hittite. Loss of the intervocalic laryngeal and insertion of *w* into the hiatus produces the attested form: **ouh_{1/3}o-* > **uh_xa-* > **u-a-* > *uwa-* (cf. *uwanzi* 'they come' < **au-h₁y-enti*).¹⁷

The hypothetical root **eu-h_{1/3}-* 'give milk, suckle' is attested elsewhere in PIE., namely in the traditional base **ēudh-/ōudh-/ūdh-* of the word 'breast, udder' (Skt. *údhar*, Grk. *oûthar*, Lat. *ūber*, etc.), which may now be interpreted as **euh_{1/3}-dh-*.¹⁸ Since Hitt. *uwa-* 'nurse' is an agent noun, it argues that the word for 'breast' is not a semantic prime, but is based on a verbal root 'give milk, suckle'.¹⁹

There is one apparent problem with this analysis. It has already been suggested that the verbal concept underlying 'breast' is 'to swell, be(come) distended'. The body part would be named not for its function, but on account of its shape. The evidence presented for this interpretation consists of Lith. *ūdróti* 'be pregnant' (of swine) and related words,²⁰ the Italic river names *Oufens* and *Aufidus*, and the Russian verb *údit* 'to ripen' (of grain). The Lithuanian words need not detain us long. Since

¹⁷ See Melchert, *Studies... I*, Sect. 2.1.5.

¹⁸ This reconstruction is also compatible with the derivation of the Latin adjective *uber* 'abundant, rich (in)' and cognates proposed by Szemerényi, *Glotta* 34 (1955) p.283 ff., since **ouh₁dh-* would lead to the same results as **oudh-*. Obviously, the semantic development to 'abundance', quite possible from 'to swell', is even easier from 'to give milk'. One need think only of the use of *duh-* in Sanskrit.

¹⁹ We would thus have discovered the verbal root behind another PIE noun for a body part, as already done for 'testicle' and 'arm': see Watkins, *BSL*. 70 (1975) p.11 ff., with reference to Benveniste, *BSL*. 52 (1956) p.60 ff.

²⁰ These consist of *paúdre* 'abdomen' (of humans), 'omentum' (of swine), its related verb *paúdróti* 'have a swelling udder' (of swine and dogs), and probably *védaras* 'intestine, belly'. Fraenkel, *Lit. Etym. Wb.* sub *paúdrè*, includes *daras* as derived from **ēudh-*, but sub *védaras* itself he also cites with apparent approval its connection with Skt. *udára-* 'belly'. Obviously, both of these derivations cannot be correct. If *védaras* does belong with *paúdrè*, it seems to point to a base **weh₁-dh-*. For possible **weh₁-* beside **euh₁-* see further below.

they all show a base *ūdr-* and refer specifically to the swollen bellies of domestic animals, it is clear that these words are all secondary to the noun 'udder'. They tell us nothing about the sense of the verbal root on which 'udder, breast' is based.

As for the river names *Oufens* and *Aufidus*, Krahe, BzN. 5. p. 108 f., cites as evidence for equating the two names such pairs as *turgēns/turgidus* 'swollen'. This comparison suggests that *Oufens* is the participle not of a primary verb, as Krahe implies, but of a stative verb in *-ēre*. Statives in *-ēre* are in origin denominative to root nouns: see Jasanoff, *Stative and Middle in Indo-European* 1978, p. 120 ff.²¹ Furthermore, as the epithet of a river, *Oufens* is just as likely to mean 'swollen' in the sense 'overflowing' (with water) as it is 'distended, puffed up'. Thus *Oufens* also offers no solid evidence for a primary meaning 'swell, be distended' for **euh_x-(dh)-*.

The rare Russian verb *údit*²² is attested only in reference to ripening grain, and it is glossed variously as 'ripen, mature, fill up with juice' as well as 'grow fat, gain body'.²³ It is difficult to determine whether the verb is an old iterative or a denominative, but in either case the attested usage again does not require a meaning 'swell' for **euh_x-(dh)-*. As the glosses above already show, ripening grain not only swells, but also fills with liquid: cf. also Vergil, G. 1.315 *cum frūmenta in uiridī stipulā lactentia turgent* 'when the grain full of sap/milk swells on the green stalk'. All reflexes of the root **euh_x-(dh)-* are thus consistent with a basic meaning 'give milk/liquid' hence 'suckle'. For a similar (in fact rhyming) root, compare **seu-h_x-* 'give liquid; suck' (Grk. *húei* 'rains', Lat. *sūgō* 'suck').

Hitt. *uwa-* and *uwala-* are not the only reflexes of **euh_x-(dh)-* in Anatolian. In Cuneiform Luvian we find the adjective *ušan-*

²¹ An original root noun beside the attested *r/n*-stem would not be surprising: cf. Hitt. *welid-* 'water' beside *wātar/weten-/wetan-*.

²² There is no positive evidence for the doublet *úder* cited in the literature. This form appears to be based on nothing more than a speculation of Dal', who is the source for the word (see note 23).

²³ In addition to these definitions, given by Dal', Tolkovij Slovar' Zhivogo Velikorusskago Jazyka, see also Fedorova, Slovar' russkix govorov novosibirskoj oblasti (Novosibirsk 1979), who glosses *údit* as 'ripen' and 'fill with juice'.

tari-, attested in the Hittite Ritual of Tunnawi (CTH. 409) IV 7–11: *namma-za-kan* GUD *ušantarin* SI *ēpzi nu menai* ^dUTU *BELI-YA kāš mahḥan* GUD-*uš ušantariš n-aš-kan ušantari ḥal-
iya anda nu-za-kan ḥāli*[[*it*]] GUD.NITÁ-*it* GUD.ÁB-*it šunneš-
kizzi kāš-a* EN SISKUR *QATAMMA ušandariš ēšdu* ‘Then one
takes the fertile cow by the horn and says: “Sun-god, my lord,
as this cow is fertile and is in a fertile corral and fills the corral
with bulls and cows, so also let this celebrant be fertile.”’ The
adjective is confirmed as Luvian by *ušandarainzi* DINGIR.
[MEŠ(?)] ‘fertile gods(?)’ at KUB. XXXV 84 II 12.

The meaning ‘fertile’ (or ‘pregnant’) for *ušantari-* is evident
from the ritual passage, and Goetze and Sturtevant, Tunn. 75,
had already related the word to the CLuv. verb *ušā(i)-* via a par-
ticiples **ušant-*.²⁴ A stem **ušant-* is reasonably certain, but
Sturtevant’s further analysis of **ušant-* as ‘impregnated’ < *u*
+ *šāi-* ‘press down’ hence ‘impregnate’ (cf. Lat. *comprimere*) is
not likely. In the first place, as a *hi*-verb in final *-i-* Hitt. *šāi-
/siya-* ‘press’ would surely be continued in Luvian as **šiya-* (cf.
piya- ‘give’ beside Hitt. *pāi-/piya-*). Second, the meaning ‘I pre-
vented, hindered’ for the attested *ušaiḥa* (KUB. XIV 3 III 60) is
also false. Since the object in this passage is not the enemy, but
the land to be protected, a meaning ‘defend’ is required.

We are left with two analyses for **ušant-*. It could indeed be
a participle ‘nourished, suckled’ (whence *ušantari-* ‘nourishing,
suckling, fertile’) to a denominative verb **ušā(i)-* ‘nourish,
suckle’. Whether the attested verb *ušā(i)-* may be cited as evi-
dence for this stem is dubious. One could conceive of a seman-
tic shift ‘nourish’ > ‘sustain’ > ‘defend’ (cf. the use of Hitt.
ḥuišnu- ‘cause to live’ as ‘rescue’), but this is very speculative.
The denominative verb **ušā(i)-* ‘nourish, suckle’ presupposes a

²⁴ Sturtevant further compares Hitt. *gimmandariya-* ‘spend the winter’ and simi-
lar forms, suggesting a base **gimmandari-* to which he compares *ušantari-*.
However, Hittite verbs in *-ariya-* are more likely simply *-ya*-verbs based (ori-
ginally) on nouns in *-ar* (from which the complex suffix *-ar(i)ya-* is then ab-
stracted). Cluvian shows several adjectives or nouns in *-ari-*: *ḥuwallari-*, *it-
mari-*, *gaḥari-*, *tiwari-* and especially *manantari-*. Our adjective *ušantari-* un-
doubtedly belongs to this rather ill-defined group.

base **uša-* 'nourishing, suckling'. The stem **ušant-* could also be a direct extension in *-ant-* of such an adjective **uša-*.

In either case we are led to a preform **uša-* 'nourishing, suckling'. I believe that derivation from **euh_x-(dh)-* is reasonably sure, but the formal details are quite uncertain, given our present knowledge of Luvian phonology and morphology. I cite here only one possibility. Since a suffix **-so-* is unlikely, perhaps we have here an adjective in **-o-* to an *s*-stem noun, i.e. a virtual **uh_xdh-s-o-* to the *s*-stem seen in Skt, *údhas-*. Compare for the formation Skt. *útsa-* 'spring, well' to the base of Grk. *húdos* 'water' and *vatsá* 'calf' to that of Grk. *étos* 'year'. Compare in fact. CLuv. *ušša-* 'year' which appears to continue **utso-*.²⁵ I certainly would not insist on this particular derivation, but CLuv. *ušantari-* 'fertile' evidently is another reflex of **euh_x-(dh)* 'suckle' in Anatolian, via **uša-* and *ušant-*.

In conclusion, I would like to venture one further speculation. We have seen evidence from Hitt. *uwa-* 'nurse' and *uwala-* 'fertile' to suggest that the Indo-European word for 'breast, udder' is built on a verbal root 'to give milk/liquid', hence 'suckle'. C. Watkins has recently suggested²⁶ that Ved. *vār* (*váar*) 'water', Av. *vār-* 'rain' and CLuv. *wār* 'water' (attested in the 'plural' *wārša*) all reflect a noun **wéh₁-r*, while OIr. *fír* '(cow's) milk' is based on a derived adjective **weh₁r-ó-*. Since Vedic *vār* is also used to mean 'milk', this specialized use is likely old. Mechanically, of course, *eu-h₁-* 'give milk' and **weh₁-*, the base of 'water, milk' may easily be forms of the same root (whether one adds a further initial **h₁* is immaterial). We may thus be dealing with a single PIE root **eu-h₁-* ('state II' **weh₁-*) whose basic meaning was 'excrete liquid', with a very early specialized use as 'give milk'.

Addendum: Regarding Lyc. *uwe* as a term of relationship, J. Jasanoff has called my attention to Friedrich, *Kleinasiatische Sprachdenkmäler*, p.139, where Lyc *uwe* appears to equate to

²⁵ With our current knowledge, it seems possible to suppose that a cluster of voiced aspirate plus **s* leads to simple *š*, while voiceless stop plus **s* produces geminate *šš*. In principle, of course, one could derive **uša-* from **uh_xs-o-*, but one then loses the direct comparison with *údhas*.

²⁶ In a paper presented at the same conference cited in note * above.

Grk. *toîs oikéois* 'kin, family' (following wife and children). This apparent equation does not argue against the analysis of Hitt. *uwa-* given above, since the Lycian form may easily continue the corresponding action noun **ouh₁o-* *'suckling', concretized to 'that which is suckled, nourished', hence 'kin, family'. Compare Grk. *gónos* 'begetting' and 'offspring' and Hitt. *hašša-* 'child, offspring' < *'begetting'. The difference between 'child, offspring' and 'kin, family' is not significant: cf. Buck, 2.43 and 19.23, for both 'child' and 'kin, family' derived from 'bear, be born'. The Lycian word does reopen the question of whether Hitt. *uwa-* itself means rather 'child, offspring, son'. I believe the meaning of *uwala-* 'fertile' and the funereal context of *uwa-* argue for **ouh₁ó-* 'one who suckles, nurse'.

Curriculum in Linguistics,
320 Dey Hall,
University of North Carolina,
Chapel Hill, N. C. 27514,
U.S.A.

H. Craig Melchert

Avestisch *hāirišī-* 'Frau' syn- und diachron

Zusammenfassung: Synchron bezeichnet *hāirišī-* die 'Frau' und bedeutet 'menschliche Frau unter gebärendem bzw. stillendem Aspekt'. Diachron gehört es zu keilschriftluwisch **asri/ia-* 'Frau' und läßt ein uridg. Paradigma mit Nom. **ésō(r)* und Gen. **sr-és* vermuten.

1. Bei einem Begriff wie 'Frau' muß, das zeigt die etymologische Erfahrung, mit jeweils ganz unterschiedlichen Benennungsmotiven gerechnet werden¹. Daher kommt hier der Feststellung der synchronen Bedeutungsnuancen als der Etymologisierung vorgeschaltetem Schritt besonderes Gewicht zu; nur von ihnen nämlich können wir Hinweise auf die vorherige semantische Entwicklung erwarten.

Nun gehören aber bekanntlich Begriffe, die Teile eines Gegensatzpaares bilden, zu besonders stark ausgeprägten Wortfeldern. Daher setzt auch die Bedeutungsbestimmung eines Wortes für 'Frau' wie av. *hāirišī-* zunächst die Untersuchung des Wortfeldes um die sich anziehenden Gegensätze 'Frau' und 'Mann' voraus.

1.1. E.Coseriu hat in einem Aufsatz des Titels 'Die lexematischen Strukturen'² zwischen „Bezeichnung“ und „Bedeutung“ unterschieden. Beispielsweise ist bei gr. *βροτός* und *ἄνθρωπος* die „Bezeichnung“, nämlich 'menschliches Wesen' identisch, die „Bedeutung“ dagegen insofern verschieden, als *βροτός* 'Mensch als Nicht-Gott', *ἄνθρωπος* dagegen 'Mensch als Nicht-Tier' meint. Bei G.Frege (Über Sinn und Bedeutung, 1892) hatte es statt „Bedeutung“ „Sinn“ und statt „Bezeichnung“ „Bedeutung“.

¹ Vgl. z.B. aus dem Lateinischen *mulier* 'Frau, Ehefrau' < *'die zartere' (**mljesī-*, F.Sommer) neben *femina* 'Frau' < *'die mit einem Gesäuge versehene' (**d^heh₁-men-eh₂-* nach J.Schindler bei G.Pinault, in: Benveniste aujourd'hui. Actes du Colloque International du C. N. R. S., Paris 1984, II S. 111 mit A. 10).

² E.Coseriu, Die lexematischen Strukturen. Abgedruckt in: Strukturelle Bedeutungslehre (ed. H.Geckeler) 1978, S. 254–273.

tung“ geheißen. J. Lyons³ übersetzt Freges „Sinn“ mit „sense“ und seine „Bedeutung“ mit „reference“.

1.2. Wenn wir im Sinne dieser Terminologie Coserius zunächst die männliche Seite des avestischen Wortfeldes um 'Mann' und 'Frau' betrachten, so ergeben sich in dessen Kernbereich folgende Lexeme und Funktionen:

Lexem	„Bezeichnung“	„Bedeutung“
<i>mašīia-</i> ⁴	Mensch (häufig)	Mensch im Ggs. zu Tier
		Mensch im Ggs. zu Gott/Dämon
	Mann (selten) ⁵	
<i>nar-</i> ⁶	Mann (häufig)	Mann im Ggs. zu Frau, neutral oder negativ motiviert
	Mensch (selten)	Mensch im Ggs. zu Tier
<i>vīra-</i>	Mann	Mann in positivem Sinne als wehrfähig bzw. junger Held ⁷
<i>aršan-</i>	Mann	Mann als begattend, in Bezug auf Frau
		Mann als heldenhaft ⁸
	Männchen, männlich	Männchen, männlich im Ggs. zu Weibchen
		Hengst

³ J. Lyons, *Introduction to theoretical linguistics*, 1968, S.424 ff.; *Semantics*, 1977, I S.174–229 (Hinweis K. Strunk).

⁴ Bei der Weiterbildung *mašīiāka-* 'Mensch' ist eine Nebenfunktion 'Mann' kaum nachweisbar. Auch in Yt. 19,80 kontrastiert *mašīiāka-* m. E. nicht wirklich mit *jaini-* 'Ehefrau': *vaēnəmnəm... daēuua... + apa.karšaiien + janīš haca mašīiākaēibiio* 'Vor Augen pflegten (K. Hoffmann, Aufsätze II, S.612) die Dämonen die Ehefrauen von den Menschen (*mašīiāka-*) wegzuschleppen'. Der Ausdruck *mašīiāka-* statt *nar-* ist gewählt, da der häufige Gegensatz Dämonen : Menschen (*daēuua-* : *mašīia-*) hier im Vordergrund steht.

⁵ In seiner Nebenfunktion 'Mann' wird *mašīia-* zwar im sexuellen Sinne gebraucht, aber nicht im kontextuellen Gegensatz zur Frau. Vgl. V.8,32, das von Homosexualität handelt, sowie Yt.17,54 'weder Männer (*nar-*) mit ver-

1.3. Wie diese „Bedeutungen“ teilweise schon vermuten lassen, werden lediglich *nar-* und *aršan-* kontrastiv zu weiblichen Gegenständen gebraucht.

Betrachten wir zunächst lediglich die weiblichen Opposita von *nar-*:

Lexem	„Bezeichnung“	„Bedeutung“
<i>nāirikā-</i>	Frau	Frau im Ggs. zu Mann, neutral oder positiv motiviert
		Frau im Ggs. zu Kind
<i>nāirī-</i>	Frau	Frau im Ggs. zu Mann, positiv motiviert, archaisierend
		Frau im Ggs. zu Kind
<i>jaini-</i>	Frau	Frau im Ggs. zu Mann; Ehefrau
		(Ehe-)Frau im negativen Sinne
<i>jahikā-⁹</i>	Frau	Frau im Ggs. zu Mann; negativ mot.
		Schurkin im Ggs. zu Schurke

γanā- (aav. *gənā-*) 'erhabene bzw. göttliche Frau' ist nur im Aav. als Oppositum zu „Mann“ (*nar-*) belegt.

1.4. Zu *aršan-*, dem einzigen Lexem der männlichen Seite, das sowohl der Klasse 'Mensch' als auch 'Tier' angehört, existie-

siegtam Samen noch Frauen (*jahikā-*), die keine Menstruation mehr haben, noch ... Mädchen, die noch nicht von Männern (*mašīia-*) beschlafen sind'.

⁶ Deutlich wird der Gegensatz von wertneutralem *nar-* und positiv besetztem *vīra-* in Yt.8,13 *narš kəhrpa ... taδa aīiaoš yaθa paoirīm +vīrō auui.amō aēiti* 'in Gestalt eines Mannes (*nar-*) ... von dem Alter, wo der (junge) Mann (*vīra-* zum erstenmal mit großer Kraft einhergeht'. (Zu *auui.amō* J. Kellens, MSS. 36, 1977, S. 53 ff.)

⁷ Die ehemalige Nebenfunktion 'Mensch' zeigt *vīra-* nur noch in der erstarrten Formel *pasu vīra* 'Tiere und Menschen'.

⁸ Für *aršan-* als 'Held' vgl. Yt.10,86 (I. Gershevitch, Mithra, S.232).

⁹ Im Gegensatz zur Ableitung *jahikā-* hat *jahī-* die ursprüngliche Bedeutung 'Prostituierte' voll bewahrt.

ren – abgesehen vom Adjektiv *daēnu-* – die beiden weiblichen Oppositia *xšaθrī-* und *hāirišī-*. Nach der *Opinio communis* sind diese beiden Termini synonym und haben die „Bezeichnung“ ‘Weib, Weibchen’. Wir wollen nun prüfen, ob nicht doch Differenzen feststellbar sind.

1.5. *xšaθrī-* meint an zwei der insgesamt drei Belegstellen das Tierweibchen bei der Paarung:

Yt. 14,12 ‘(der Kamelhengst), der unter den begattenden Männchen (*aršan-*) die größte Kraft besitzt, ... (wenn) er auf die Weibchen (*xšaθrī-*) losgeht’.

V. 18,31 f. *hənti bāda māuuaiiaci caθβārō aršāna. tē mām auuaθa vərənənte yaθa aniiāsci aršānō xšudrā xšaθrišuuā ham.vərənauuainti*. Hier wird *aršan-* üblicherweise mit ‘Mann’ und *xšaθrī-* mit ‘Frau’ übersetzt. Jedoch ist *caθβārō aršāna/vaštāra/auruuanta* ein fester Begriff, der sonst stets ‘vier Hengste’ meint und sich auf den vierspännigen Wagen bezieht; vgl. Yt. 5,120 sowie 13, Yt. 10,125, Y. 57,27¹⁰. Daher spricht m. E. auch an unserer Stelle die Dämonin Druj in Anspielung auf diesen Topos: ‘Es sind wirklich auch für mich „vier Hengste“ (*aršan-*) da; die schwängern mich ebenso, wie wenn auch andere (!) Männchen/Hengste den Samen in den Weibchen/Stuten (*xšaθrī-*) bergen.’ Vielleicht meint *xšaθrī-* hier im Sinne der Metapher direkt ‘Stute’; man vergleiche ved. *rāṣṭrī-*, das wie *xšaθrī-* ursprünglich etwa ‘Herrscherin’ bedeutet und ebenfalls für ‘Stute’ gebraucht wird¹¹.

1.6. Dagegen meint *hāirišī-* an keiner Belegstelle ausschließlich das Tierweibchen. Zwar ist einmal (V. 15,19) von ‘zweibeinigen und vierbeinigen’ *hāirišī-* (Pl.) die Rede, aber letzteres nur im Sinne einer Verallgemeinerung, denn der Kontext betrifft allein die menschliche Sphäre (s. u. 2.2.).

¹⁰ Alle diese Stellen handeln von vierspännig fahrenden Göttern oder Adeligen. Zum archäologischen Nachweis dieses Charakteristikums iranischer Gottheiten vgl. S. Wikander, Feuerpriester in Kleinasien und Iran, S. 15.

¹¹ Zu *rāṣṭrī-* s. F. B. J. Kuiper, ActOr. 6, S. 205 f.; ZII. 8, S. 247. Semantisch nur indirekt vergleichbar ist ved. *māhiṣī-* ‘Büffelkuh’; s. u. 3.8.

rəθra- gegenüber schwangeren 'Mädchen' (*kainīn-*) und nicht 'Frauen' (*hāirišī-*); lediglich am Ende (15,18f.) heißt es im Sinne einer abschließenden Moral: 'Wer zu einem Mädchen (*kainīn-*) eingeht, ... wenn er (dem Mädchen) keine Pflege (*ha-rəθra-*) entgegenbringt, so trifft er damit alle *hāiršī-* (d.h. alle Frauen, die von Geburt betroffen sind; s.o.), zweibeinige und vierbeinige.'

Zudem wäre *'die zu Beaufsichtigende' oder *'die Aufsicht' als Bezeichnung für 'Frau' nicht nur m.W. ohne typologische Parallelen, sondern auch nur im Sinne einer Grundbedeutung 'Ehefrau', beaufsichtigende Mutter' oder 'Tochter' verständlich, wofür die synchrone Funktion von *hāirišī-* jedoch keinen Anhaltspunkt liefert. Insofern ist Emmericks Lösung trotz gewisser Vorteile wohl nicht unbestreitbar.

3.1. Unter den sonstigen Anschlußmöglichkeiten¹⁹ für *hāirišī-* ist besonders die von E. Benveniste²⁰ stammende Verbindung mit dem z. B. aus dem ved. femininen Zahlwort *tisrās* 'drei' abstrahierbaren Element *-sr-* hervorzuheben. Diese These hat überwiegend Ablehnung erfahren, was vor Bekanntwerden des anatolischen Vergleichsmaterials auch nahelag, denn außer *hāirišī-* war unter den von Benveniste herangezogenen Bildungen lediglich ved. *strī-* eine konkrete Bezeichnung für 'Frau', und gerade dieses muß aus lautlichen Gründen fernbleiben²¹, wie M. Mayrhofer zeigen konnte²².

3.2. O. Szemerényi, der Benvenistes Lexem für 'Frau' im Prinzip anerkennt, dieses jedoch nicht als **sor-*, sondern **ésōr*/**osr* rekonstruiert, hält (wie Mayrhofer) *hāirišī-* fern²³. Aufgrund der

¹⁹ Beispielsweise führt R. Normier, IF. 85 (1980) S.46, *hāirišī-* 'Frau' auf ein Kompositum **hār* + *iš* 'Sättigungs-Labung' zurück.

²⁰ E. Benveniste, BSL. 35 (1934) S.104 ff.

²¹ Zu ved. *strī-* s. vielmehr H. Eichner, Sprache 20 (1974) S.26 ff.

²² M. Mayrhofer in: Studien zur idg. Grundsprache (1952, ed. Brandenstein) S. 32 ff. Er selbst stellte damals *hāirišī-* im Sinne einer Grundbedeutung 'Vulva' zu ved. *sāras-* 'Teich', das ursprünglich 'Gefäß' bedeutet habe.

²³ O. Szemerényi, Studies in the kinship terminology (= Acta Iranica 16), 1977, S.34 ff. Zu seiner früheren Deutung von *hāirišī-* ib. S.38 A.145. Bei J. Tischler, Heth. Etym. Glossar S.210 f. ist Szemerényi nachzutragen.

von ihm zutreffend herangezogenen keilschrift-luwischen Bildung *ašr-ul-a-hit-* 'Weiblichkeit' und Verwandtem analysiert er keil.-luw. *nānašri/ia-* 'Schwester' als **nāna-ašri-* (zu *nāni/ia-* 'Bruder'), heth. *išhaššara-* 'Herrin' als *išhā-aššara-* (zu *išhā-* 'Herr') und heth. *haššuššara-* 'Königin' als **haššu-aššara-*. Den Grund für diese Art der Analyse sieht er in *šuppijaššara-*²⁴ 'Jungfrau', das *šuppi-* 'rein' enthalte und somit für das Hinterglied die vokalisches anlautende Gestalt *-aššara-* erweise.

3.3. Gegen diese Analyse spricht aber, daß neben heth. *haššuššara-* sowie den in Kültepe belegten fem. Eigennamen *Hašušar*, *Niḡahšušar*²⁵ usw. niemals eine Variante auf *°u-assar(a)-* belegt ist, was man im Falle eines ursprünglichen **°u-aššar-*, das durch die (stets fakultative) Synkope zu *°uššar-*, geworden wäre, sowohl in Boğazköy als auch Kültepe unbedingt erwarten sollte.

Szemerényis einziger Zeuge für *-aššara-*, nämlich *šuppijaššara-* 'Jungfrau', wechselt mit *šuppiššara-*. Diese Variation ist aber nicht von derjenigen zwischen *išpantuzziššar* und *išpantuzzieššar* 'Libationsgefäß', *uppijaššar/uppieššar* 'Sendung', *hazziššar/hazzieššar* 'Bekümmernis' usw. zu trennen. Die Alternation *ja/je* ist hier aus echten Umlautvarianten verallgemeinert worden, wie an anderer Stelle zu zeigen versucht wurde²⁶. Zu den betreffenden Nomina mit Abstraktsuffix *-eššar* gehört auch *šuppieššar*²⁷ mit Variante *šuppijaššar* 'Reinheit', das bei dem geschlechtigen, im Hinterglied etymologisch nicht verwandten **šuppi-ššar-* (später *šuppiššara-*)²⁸ 'Jungfrau' die analogische Ausbildung einer Variante *šuppijaššar(a)-* (dann auch *šuppieššar(a)-*) bewirkt haben dürfte.

Ist also *šuppiššar(a)-* die primäre Lautgestalt von 'Jungfrau', so enthält dieses hinter dem Vorderglied *šuppi-* 'rein' nicht ein

²⁴ Zu *šuppijaššara-* vgl. A. Goetze, RHA. f. 66 (1960) S. 48, 49.

²⁵ Belege bei A. Goetze, Lg. 30 (1954) S. 354 f.

²⁶ Vgl. KZ. 97 (1984) S. 53 f. sowie in Grammatische Kategorien, Akten der 7. Fachtagung der Idg. Gesellschaft (1985) S. 296 ff.

²⁷ Zu *šuppieššar* s. J. Friedrich, Heth. Wörterbuch, Erstes Ergänzungsheft, S. 19.

²⁸ Geschlechtige *r*-Stämme werden im Heth. zu *a*-Stämmen erweitert, wie das Beispiel von jungheth. *keššar-a-* 'Hand' sowie die Diskussion bei E. Neu, *Analele Ştiinţifice*, 28/29, (1982/83) S. 125 ff. zeigen. Daher waren möglicherweise auch *šuppiššara-* und *haššuššara-* im Urhethitischen noch *r*-Stämme.

Element *-aššar(a)*., sondern *-šar(a)*-²⁹. Dieses kann uridg. **-sor-* oder **-sr̥* fortsetzen; letzteres wäre allerdings bei einem geschlechtigen Nomen der Bed. 'Frau' wenig wahrscheinlich.

3.4. Keil.-luw. *nānašri/ia-*, das die in dieser Sprache bei ehemaligen Konsonantenstämmen übliche Auslautserweiterung zeigt, bietet formal eine Nullstufe **-sr-*. Allerdings kann auch **-sar-* < **-sor-* wie im Heth. zugrundeliegen. Es muß nämlich – besonders hier, wo die Pleneschreibung der ersten Silbe Anfangsakzent signalisieren könnte – mit Synkope in Mittelsilben gerechnet werden.

Eine andere Struktur weist keil.-luw. **ašri/ia-* 'Frau' auf. Belegt sind *ašriuant-* (*aš-ri-ua-an-tin-zi* KBo. XXIX 26,4' ohne Anschluß zu KUB. XXXV 123), das nach freundlichem Hinweis von F. Starke als 'mit einer Frau versehen' zu interpretieren ist und den Rückschluß auf ein **asri/ia-* 'Frau' ermöglicht. Ein Abstraktum **ašrahit-* kann im Gen. adj. EZEN *ašrahitašši-* im Kult der Göttin Ištar-Šawuška- vorliegen, das nach Starke gegen E. Laroche, RHA. 34 (1976) 58 nicht zu hurrit. *ašri-* unbekannter Bed. gehört, da dies ins Keil.-Luw. nur in der Form **asrit-* hätte entlehnt werden können. Von *ašr-ul(i)-* 'weiblich' (Sg. Akk. c. *aš-ru-li-en* XXXV 123(+) IV 11', 16', Pl. n. N.-A. *aš-ru-la* KBo. XIII 263,4') geht im Hier.-Luw. ein Denominativ **asruļi-/asru-lai-* aus³⁰, von dessen keil.-luw. Entsprechung der im Pl. n. N.-A. *aš-ru-la-a-hi-ša* XXXV 125,4' belegte Stamm *ašrulahit-* 'Weiblichkeit' abgeleitet ist.

3.5. Formal kann **ašri/ia-* 'Frau' nur auf einem Nom. Sg. **ésō(r)* oder **ós̥* basieren³¹, wobei der letztere Ansatz wegen sei-

²⁹ Auch keil.-luw. *nānašri/ia-* 'Schwester' erweist trotz des Simplex *nāni/ia-* 'Bruder' kein vokalisch anlautendes **-ašš(a)r-*. Diese Sprache besitzt nämlich einen aus heterogenen Vorgängen entstandenen „Kompositionsvokal“ *-a-*; vgl. P. Houwink Ten Cate, JAOL. 16 (1959–62) S. 78 ff. sowie als Beispiel *Maš-šāna-ura-* zu *maššan(i)-* 'Gott' und *ura-* 'groß'. Anders zu *nānašri/ia-* R. Normier, IF. 85, S. 47.

³⁰ F. Starke, KZ. 94 (1980) S. 75 A. 1. Ältere Lit. bei O. Szemerényi, *Kratylos* 11 (1966) S. 216 ff.

³¹ Das Wort für 'Frau' lautete vermutlich nicht mit Laryngal an, denn **s̥uesor-* und **trisr̥s* (s. u.) zeigen keine Dehnung des Kompositionsfugenvokals.

nes neutralen Genus wenig wahrscheinlich ist³². Nach ablaut-typologischen Prinzipien dürfte der Genitiv zu **ésō(r)* am ehesten **sr-és* gelautet haben³³. Demgegenüber hängt die Ablautstufe in **-sor-* vermutlich mit der Stellung als Kompositionshinterglied zusammen.

3.6. Diese letzte Aussage gilt unabhängig von der nicht sicher zu beantwortenden Frage, ob uridg. **suesor-* 'Schwester' hier anzuschließen ist. Immerhin hat die Analyse **sue-sor-* in Anbetracht von **sue-kruh₂-* 'Schwiegermutter' einiges für sich und könnte für **sue-* hier die Spezialbedeutung 'zur eigenen (Groß)familie gehörig' ergeben³⁴.

Was die indoiran. und kelt. femininen Zahlwörter für 'drei' und 'vier' betrifft, so gehen ved. Akk. *cátasras* '4' auf **k^wet-esr-ns*³⁵, air. Akk. *cethéora* auf **k^wet-esr-ns*³⁶, ved. Akk. *tisrás* '3' durch Dissim. auf **tri-sr-ns*, air. Akk. *téora* durch Dissim. auf **tre-sr-ns* (analogisch für **tri-sr-ns*)³⁷ und air. Nom. *teüir* wahrscheinlich auf **tresores*³⁸, das analogisch für **tri-sor-es* steht, zurück.

Das Verhältnis von air. Nom. : Akk. zeigt also Ablautstufe **sor-* der starken gegenüber **sr-* der schwachen Kasus. Deshalb sei mit allem Vorbehalt darauf hingewiesen, daß auch im Rgveda die Nominative, die den Akkusativen graphisch gleich

³² Das semantisch und morphologisch unsichere gr. hom. ὅαφ 'Ehefrau (?)' allein reicht für einen Ansatz **osr* nicht aus.

³³ Zum Flexionstyp vgl. uridg. Nom. Sg. **d^héǵhōm*, Gen. **d^héǵhōm-és* 'Erde'; vielleicht auch Nom. **ǵ^hésō(r)* 'Hand' bei J. Schindler, IF. 72 (1967) S. 246.

³⁴ Die von V. Pisani, FS. Galbiati III, 1951, S. 7 für **suesōr* vorgeschlagene Analyse **su-esōr* 'eigenes Blut (habend)' ist zumindest hinsichtlich des Hintergliedes lautlich möglich; vgl. Schindler, a.a.O. S. 274 A. 44. Die Problematik des Vordergliedes sucht Normier, IF. 85, S. 54f. durch Heranziehung von lit. *sù* 'zusammen' zu lösen, die semantischen Einwände bei Szemerényi (s. o. A. 23) S. 35f. bleiben jedoch bestehen.

³⁵ Vgl. O. Szemerényi, Kinship (s. o. A. 23) S. 39f. Anders W. H. Synder, KZ. 84 (1970) S. 2ff.

³⁶ W. Cowgill, Lg. 33 (1975) S. 341–345.

³⁷ Dagegen sieht Szemerényi, Kinship S. 40 in *téora* älteres **ter-* 'drei'. Für diese Rekonstruktion führt er hieroglyphenluw. „*tarsu*“ an, das jedoch *trisu* wie im Milyischen (Lykisch B) zu lesen sein dürfte, sowie heth. *terijanna* und Verwandte, die aber einen anaptyktischen Vokal enthalten können.

³⁸ E. P. Hamp, Ériu 24 (1973) S. 177f.

sind, teilweise noch durch ihre Silbenzahl im Metrum für ein ebensolches älteres Ablautverhältnis sprechen könnten. Denn der einzige Beleg des Nom. Pl. *tisrás* und einer der Belege von Nom. Pl. *cátasras* sind metrisch überzählig (RV. V 35,2)³⁹ und vielleicht **tisāras*, **catasāras* zu lesen⁴⁰, während alle Akkusativbelege metrisch unauffällig sind. Möglicherweise ist also von Nom. **kʷ(e)t-esor-es* auszugehen. Waren aber beide Zahlwörter ablautmäßig gleich, so ist wie **tri-sr-ns* auch Akk. **kʷ(e)t-sr-ns* zu postulieren, was schon früh analog nach den starken Kasus umgebildet worden sein dürfte.

3.7. Dieser vermutete Ablaut würde genau zu dem oben wegen keil.-luw. **ašri/ja-* erwogenen **ésō(r)*, Gen. **sr-és* passen. Also scheinen die Zahlwörter den Ablaut der freien Form zu zeigen und sich insofern von alten Komposita wie **sue-sor-* und heth. *haššu-ššar(a)-* zu unterscheiden. Vielleicht sind daher **kʷét *ésores*, **tr(e)i *ésores* als Zusammenrückungen zu betrachten, die zu einer Zeit, als das echte Kompositum **sue-sor-* bereits nicht mehr 'gebärfähige Frau aus der eigenen Familie', sondern lexikalisiert (idiomatisiert) 'Schwester' bedeutete, noch als syntaktische Fügungen 'vier bzw. drei Frauen' bezeichneten. Die Möglichkeit unflektierter Zahlwörter wäre für dieses frühe Stadium nicht auszuschließen.

Der Umstand, daß **esor-* nach Ausweis von *hāirišī-* und **ašri/ja-* vermutlich ein recht allgemeiner Begriff für 'Frau' in ihrer biologischen Funktion war, würde zu seiner Verwendung in Zahlwörtern passen.

3.8. Was die inneravestische Wortbildung von *hāirišī-* anbelangt, so ist es wohl mit *təuuīšī-* 'Kraft', das von neutralem *təu-uis-* gleicher Bed. abgeleitet ist, vergleichbar. Semantisch nahe

³⁹ RV. V 35,2 *yád indra te cátasro yác chūra sánti tisráh* 'Ob du Held Indra vier oder drei (Völkern helfen) sollst ...' (Geldner).

⁴⁰ Allerdings ist nicht nur der Name *Indra-*, bei dem das Phänomen als Sievers-Lindeman'sche Variante erklärbar wäre, sondern auch *Rudra-* im RV teilweise dreisilbig. Aber selbst wenn man mit gelegentlicher, metrisch bedingter Anaptyxe bei Muta + Liquida im Veda rechnet, wie dies z. B. Geldner, Über die Metrik des Jüngerer Avesta S.35 f. wegen *Rudra-* tut, so muß dies nicht auch bei *sr* gelten.

steht ved. *māhiṣ-* 'Büffelkuh', 'Hauptgemahlin', das zu *mahiṣá-* 'Büffel' gehört. Letzteres bedeutete wohl ursprünglich 'groß' und stellte eine (vr̥ddhi-lose) Derivation von einem Neutrum **mahiṣ-* 'Größe' dar⁴¹, das aus *māhiṣ-vant-* erschließbar ist. Auch *hāiriš-* kann daher ein **hāriša-* 'weiblich' voraussetzen, jedenfalls aber ein Neutrum **hār-iš-* 'weibliches Wesen'⁴².

Dieses **hār-iš-* geht auf **sor-is-* oder **ser-is-* zurück, dessen Hochstufe sich zum schwachen Stamm **sr-* (von **ésor-*) verhalten könnte wie die Derivation **deju-ih₂* (Gen. **diu-ieh₂-s*)⁴³ 'die zum Himmel gehörige' zum schwachen Stamm **diu-* von **dieu-* 'Himmel'; vgl. auch die Sekundärbildung **ḡ^heim-en-* zum schwachen Stamm **ḡ^him-* von **ḡ^hiem-* 'Winter'. Der Sitz der Hochstufe (HS II) könnte mit der vermutlichen Akzentuierung **se/or-is-* (vgl. ved. *kraviṣ-*, *barhiṣ-* usw.) zusammenhängen.

Was die qualitative Ablautstufe anbelangt, so erweisen sich die arischen Stämme auf *-iṣ-*, das auf **-is-* und **-əs-* zurückgeht, nach Ausweis der Brugmannschen Regel weitgehend als **e-*stufig: ved. *haviṣ-* 'Opfergabe', *chadīṣ-* 'Decke'. **taviṣ-* (aav. *təuuīṣ-*) 'Gewalt' usw. Das Gegenbeispiel *āmiṣ-* ist unsicherer Herkunft. Daher kann für *hāiriš-* anstatt **sor-is-* ebenso auch ein **ser-is-* angesetzt werden; das lange *ā* wäre in diesem Fall erst in der dreisilbigen Form durch inneravestische „Dehnung“ zustandegekommen⁴⁴.

⁴¹ Nicht auszuschließen ist allerdings auch die Möglichkeit, daß *māhiṣ-* mit dem Komparativsuffix **-ias-/is-* (s. o. A. 1 **ml̥ies-*) gebildet ist und ursprünglich 'die größere (in Vergleich zu etwas anderem)' bedeutete. Dann wäre *mahiṣá-* eine Rückbildung hierzu. Für *hāiriš-* kommt eine entsprechende Bewertung aber kaum in Betracht.

Eine Entsprechung von *māhiṣ-* ist auch für das Iranische anzunehmen; Lit. bei M. Mayrhofer, KEWA. II S. 613 f.

⁴² Ähnlich bereits E. Benveniste, BSL. 35 (1934) S. 105. Ablehnend Szemerényi (s. o. A. 23) S. 35.

⁴³ Dies würde gelten, falls gr. δῖα auf dem Obliquusstamm **diu₂ieh₂-* beruht und **deju₂ih₂-* also keine Rückbildung zu **dejuo-* darstellt.

⁴⁴ Jungavestische „Dehnung“ in drittletzter Silbe dürfte z. B. auch vorliegen in *āiia.zamā* (**ājazma* < jav. **aja* **zma*) 'auf dieser Erde (hier)' Y. 9,15 (Istr.), Akk. *varəθrājanam* gegenüber Nom. *varəθrajā* 'den Widerstand brechend', jav. *pārəndi-* 'Segensfülle' neben aav. *parəndi-* (= ved. *púrandhi-*; J. Narten, Die Aməša Spəntas, 1982, S. 68 A. 8) usw.

[Nachtrag:

Die Annahme A. L. Sihlers, Sprache 23 (1977) S.36–48, daß das z. B. in engl. *spinster* 'alte Jungfer' enthaltene germ. Suffix auf uridg. **-sr-* 'Frau' zurückgehe, bleibt angesichts der zahlreichen Alternativmöglichkeiten unsicher.]

Institut für Allgemeine und
Indogermanische Sprachwissenschaft
der Universität,
Geschwister-Scholl-Platz 1,
D-8000 München 22

Norbert Oettinger

The Palatalization of the Labiovelars in Greek: A Reassessment in Typological Perspective

1. Introduction

1.1. Pre-Mycenaean developments

In pre-Mycenaean Greek the reflexes of the PIE. labiovelars $*k^w$, $*g^w$, $*g^wh$ were delabialized before and after u and before j , e.g. *go-u-ko-ro*, βουκόλος (< $*g^wou-k^wol$ -) beside αἰπόλος, ἑλαχὺς < $*l̥g^wh-u$ -, πέσσω < $*pek^w-jo$ -, νίζω < $*nig^w-jo$ -. These delabializations are common Greek, and there appears to be no reason not to consider them Proto-Greek. As for the relative chronology of (1)

$$(1) \quad K^w \rightarrow K / \left\{ \begin{array}{c} u ______ \\ ______ u \end{array} \right\}$$

there is apparently only one sound change, *weu* > *wei*, that stands in a crucial ordering relationship: cf. ἔ (F)ειπον, unless (as might be expected) the bilabial is analogical. For delabialization before j a stage (2) of simple deletion of the labial element is generally assumed (e.g. Lejeune 1972, Rix 1976)

$$(2) \quad K^w \rightarrow K / ______ j$$

thus producing a merger of the reflexes of $*k^w$ and $*g^wh$ with those of $*k$ and $*gh$, on the one hand, and of $*g^w$ with those of $*g$ on the other. See (5) below. The firmest relative chronology concerns the treatment of aspiration. The voiceless reflexes of the *mediae aspiratae* as opposed to the voiced reflexes of the *mediae* prove that the loss of aspiration before j post-dates the devoicing of the *mediae aspiratae*, and forms such as θάσσω ~ ταχύς prove that loss of aspiration predates Grassmann's Law.

Delabialization, however, does not necessarily precede the beginnings of palatalization before *j*, since there is no reason to exclude a stage involving *kʷ*, perhaps contemporaneous with *kʲ* < *kj*, etc. In fact such a stage has some considerations to recommend it. Labialization is regularly¹ lost before no other non-vocalic segment in Greek so that we should not, perhaps, think in terms of a simple deletion process such as (2). Furthermore, delabialization before *j* can be united in a more general phonetic process with delabialization before and after *u* if stages such as those in (3) are posited

$$(3) \quad K^w j > \left\{ \begin{array}{c} K^u j \\ K^w u \end{array} \right\} > K^u u$$

The phonetic assumptions of (3), namely fronting of the *w* off-glide and rounding of *j* are easily paralleled. A similar allophonic *kʷ* occurs in several Caucasian languages. Rounding of following vowels is quite common cross-linguistically, frequently with subsequent loss of labialization in the labiovelar.² For example in Geez *a* > *o* and *e* > *u* after labiovelars (Ullendorff 1955, p.77); in Yuma *kʷa* > *ku* in certain environments; in Diegueno *kʷi*, *xʷi* vary freely with *ku*, *xu*; in Menomini often *wa* > *o* in rapid speech (Bloomfield 1962, p.13); in Ubykh “l’élément labiale exerce une forte influence sur le timbre des voyelles qui suivent” (Vogt 1963, p.15–18). Furthermore, the same rounding process with subsequent delabialization of the stop has been supposed for weak-grade developments such as Skt. *guruh*, Gk. γυνή, and perhaps κύκλος, for which there is an excellent parallel in S. Agaw, where *kwə* > *ku*. In fact, from a processual point of view, insofar as *kʷ* gives *k*, instead of *p*, *w*, and (more rarely) *t* it is not surprising that the labialization is transferred to the following vowel or semivowel (see Devine and Stephens 1977, p.41 f.).

¹ Delabialization before /t/ is attested in Aeolic: Boiotian ὀκταλλος (cf. ὀφθαλμός) and Thessalian Πολύοκτις. See Thumb–Scherer 1959, p.31.

² As far as vowels are concerned, it appears that we can establish a universal to the effect that if mid vowels are rounded after *w*, so are high vowels.

Viewed in this way, the delabialization before *j*, via $K^u\varphi > K^i\varphi$ is part of the general process (4) of dissimilation of rounding in the environment of rounded high vowels and semi-vowels

$$(4) \quad C \rightarrow [-\text{rnd}] / \left\{ \begin{array}{l} \left[\begin{array}{l} -\text{cons} \\ +\text{high} \\ +\text{rnd} \end{array} \right] \quad \text{---} \\ \text{---} \quad \left[\begin{array}{l} -\text{cons} \\ +\text{high} \\ +\text{rnd} \end{array} \right] \end{array} \right\}$$

After the loss of the phonetic motivation for φ , the subsequent unrounding $\varphi > j$ is not problematic. The gradual development in (5)

- (5) a $*\langle - \rangle k^{(w)}(h)j- \rightarrow \langle -s \rangle s- / \langle -t \rangle t-$
 b $*\langle - \rangle g^{(w)}j- \rightarrow \langle - \rangle zd-$

of course passed through a stage of assibilation/affrication, e.g. $k^{sj} > t^{sj} > s^{tj} > ss^t$, $d^{zj} > ^zdj$, etc. Some such intermediate stage might be seen in the sporadic Mycenaean spellings such as *pa-sa-ro* (as against the normal type *ka-zo-e*), if one accepts the etymologies with $*kj$, though we find them doubtful. On the other hand, the use of the sign *T* in East Ionic indicates that the final stage *-ss-* was not fully reached in the sixth century (Rix 1976, p.92).

1.2. Post-Mycenaean developments

Of the post-Mycenaean developments of $*k^w$, $*g^w$, and $*k^wh$, the development to bilabials in environments other than before front vowels is not problematic, either philologically or phonologically. Indeed, typologically it seems to be the case that syntagmatically unconditioned change of labiovelars is more likely to give labial rather than velar or dental consonants (see Ohala and Lorentz 1978, p.145 ff., and Devine and Stephens 1977, p. 41 f.). It is rather the phonologically and dialectically diverse developments before front vowels that have occasioned the greatest dispute. We shall begin by reviewing the evidence from

the securest etymologies and formulating the *prima facie* case that emerges.

In the non-Aeolic dialects³ the labiovelars exhibit dental reflexes before the mid front vowels *ẽ* and *ē* (but in Attic/Ionic not *ē* < *ā*), for example

τέτταρες	< * <i>k^wetwɾ-es</i>
πέντε	< * <i>penk^we</i>
τε	< * <i>k^we</i>
τῆλε	< * <i>k^wel-</i>
δήλομαι	< * <i>g^wel-</i>
δελφίς	< * <i>g^welbh-</i>
ἀδελφός	< * <i>sm̥-g^welbh-</i>
ὀδελός	< * <i>og^wel-</i>
δέρη	< * <i>g^wer-weH₂-</i>
θείνω	< * <i>g^when-jo-</i>
θέρμος	< * <i>g^wher-mo-</i>

The corresponding Aeolic reflexes, however, are bilabials before the mid front vowels, e. g.

πέτταρες	Thess. Boiot.
πέσυρες	Lesb.
πέμπε	Lesb. Thess.
πήλοι	Lesb.
βείλομη	Boiot.
βέλφης	Lesb.
ὀβελός	Thes. Boiot.

There are, nevertheless, a number of examples of dentals in Aeolic, especially Lesbian:

τέσσαρα	Lesb.
πέντε	Lesb. Thess. Boiot. (no instance of πέμπε in Boiot.)
ἀδελφός	Lesb. Boiot.
δέρα	Sappho
θέρμην	Alcaeus

³ A bilabial reflex is found, however, in Cyprian *pe-i-se-i* = *πείσει* = *τείσει* and *πε(μ)παμέρων* if founded on *πέμπε. These reflexes, however are isolated, cf. *σις*, *Τελεφάνῳ*. See Buck 1955, p. 62.

It is likely that most of these forms are borrowings from non-Aeolic dialects.⁴ It is important to note, however, that the enclitic conjunction is always τε never *πε in Aeolic; that τε was borrowed and completely replaced native *πε is highly unlikely. The special status of πέντε in Boiotian is discussed in section 5 below.

Before the high front vowels, both Aeolic and non-Aeolic dialects show bilabial reflexes of *g^w and *k^wh e. g.

βίος < *g^wij-
 βία < *g^wij-eH₂-
 βιός < *g^wij-
 ὄφιος < *(H)og^wh-i-

In contrast the voiceless labiovelar has a dental reflex in non-Aeolic dialects before the high front vowels, e. g.

τίνω < *k^wi-nu-
 ἔτισα < *e-k^wī-s-
 τίμη < *k^wī-m-
 τις, τι < *k^wis, *k^wi

τίμα, τις, and τι are, like τε, pan-Aeolic: there are no cases of *πιμα, *πικ, *πι, although in Pelasgiotis Thessalian the indefinite pronoun appears as delabialized κικ (< οὐ-k^wις?).

The prima facie case that emerges is that in all of the dialects k^w > t/_i and also before e in the clitic τε. Before the mid vowels *k^w *k^wh and *g^w become dentals in the non-Aeolic dialects (with the possible, partial, exception of Cyprian), whereas *g^w and *k^wh do not become dentals, but rather bilabials, before i. As Buck (1933, p. 129) observed half a century ago, “there is no satisfactory explanation for this divergence from the development q^w > t before i”.

2. Previous theories

Within previous work we may distinguish three general approaches: (1) those which claim that there was a regular phonological process which changed all labiovelars into dentals be-

⁴ Note Ionic ὀβελός, which is presumably an Aeolism.

fore both mid and high front vowels; (2) those which claim that all labiovelars regularly develop into dentals before the mid vowels, but only $*k^w$ dentalizes before *i*; and (3) those which claim that all labiovelars become dentals before *e* and bilabials (including $*k^w$) before *i*.

2.1. The first approach

If a regular phonological change $K^w > T$ before mid and high front vowels is assumed for the non-Aeolic dialects, the problem is obviously to provide a systematic explanation for the bilabial reflexes of $*g^w$ and $*k^wh$ before *i*. The basic strategy is to invoke either analogy or borrowing. Schmidt (1881) proposed that Greek once possessed the forms $*\delta\epsilon\iota\omicron\mu\alpha\iota$ and $*\beta\omicron\iota\omicron\varsigma$ corresponding to Sanskrit *jayati* and *gaya-* respectively. At a later period, Greek leveled the variation in the initial consonant in favor of the bilabial. The same leveling process operated on what Schmidt refers to as the Greek cognate of Sanskrit *jiya-* to produce $\beta\acute{\iota}\omicron\varsigma$, which, having acquired substantival use, replaced $*\beta\omicron\iota\omicron\varsigma$. However, as Osthoff and Brugmann (1878) and Schwyzler (1950) pointed out, Schmidt's hypothesis will not account for $\beta\acute{\iota}\omicron\varsigma$ 'bow' or $\omicron\phi\acute{\iota}\varsigma$. Bechtel (1892), on the other hand, suggested that the forms with bilabial reflexes before *i* represent borrowings from Aeolic. That almost all of the securest examples of $*g^wi$ and $*k^whi$ are Aeolic and that the competing non-Aeolic forms have nowhere survived seems most improbable, and Bechtel's suggestion has generally been rejected.

2.2. The second approach

Approaches that accept the prima facie asymmetrical phonological development before *i* have sought to explain it by positing additional sound changes (with further phonetic conditioning) or by invoking non-phonetically motivated changes induced by structural pressure.

Pedersen (1939) suggested that at an early stage all the labiovelars were palatalized before both high and mid front vowels. Later, but before the loss of labialization, a *Rückverwandlung* took place before *i* in the case of $*g^w$ and $*k^wh$, but not $*k^w$. Cer-

tainly, Sheets' (1975, p.134) objection, "we have yet to see a typological parallel for the behavior of a vowel which is the phonetic cause of both palatalization and depalatalization within the same cluster," is not compelling. There are many languages in which palatalized consonants are wholly or partially excluded from palatalizing environments.⁵ The drawback to Pedersen's theory is, rather, that he has replaced an asymmetrical palatalization process with a symmetrical one followed by an asymmetrical Rückverwandlung. It is almost as an aside that Pedersen suggests that the failure **kʷ* to undergo his Rückverwandlung may be connected with its voicelessness. However, he did not suggest any phonetic reason for voicelessness to inhibit the Rückverwandlung. Furthermore, as is clear from Mycenaean, the single feature of voicelessness is not available to distinguish **kʷ* from the other two labiovelars, since the devoicing of the *mediae aspiratae* clearly predates their palatalization. One wonders why, purely on the grounds of simplicity, one should not prefer a hypothesis that either voicing or aspiration inhibited palatalization (see section 3.3 below).

Allen (1957) has proposed both a phonetic and a structural explanation for the failure of **gʷ* and **kʷh* to palatalize before *i*. "... before a fully palatal vowel (i) palatalization of a preceding labiovelar would not be expected: the 'half-palatal' [mid front] vowel *e* on the other hand would be sufficiently palatal to palatalize the preceding consonant, without qualifying phonologically as a carrier of palatality" (p. 121). **kʷ* did become a dental before *i*, not, however, via a phonetic palatalization process, but rather because of structural pressure, in effect a 'drag-chain'. The hole in the system occasioned by the change *s* → *h* / {#, *V*}__*V* caused inter alia the assibilation *ti* > *si*. "This development in turn created a further, if incomplete, vacuum in the place of [ti], which thus provided an attraction for the otherwise aberrant palatalization of [*kʷi*] > *ti*" (p. 123). Apart from doubts

⁵ It does appear, however, that absorption of palatality of a consonant by a following vowel may be significantly associated with the process of transference of palatality from the consonant to an originally non-palatal vowel. Palatality frequently appears to behave as a Firthian prosody. See Bhat (1978, p. 73 ff.) for examples.

concerning the causal reality of drag-chains in general, much less their efficacy when restricted to the environment before a single vowel, there remains the problem of the “incompleteness” of the “vacuum”. This is particularly the case in North-West Greek and Doric (both of which have $*k^w i > ti$), since they show only partial assibilation of ti (δίδωτι).

2.3. The third approach

The major tasks that confront analyses which reject a regular phonological development of $*k^w i > ti$ are obviously 1) to provide a cogent alternative explanation of the forms showing ti , and 2) to explain why the palatalization occurred before e but not i . The most illustrious scholar in this camp is Antoine Meillet (1894) followed by Sheets (1975) and Miller (1981). These scholars have proposed a number of etymologies in support of what they consider to be the regular phonological development $*k^w i > pi$:

ὄπις < $*H_3ek^w-i-$

*πινυμαι < $*k^w i-nu-$

πίσυρες < $*k^wetur-es$

πίνος cf. Lt. *inguinare*

πράπις < $*prkw-i-$

note also πίθος and Myc. *qe-to*.

For Meillet the dental of $\tau\iota\varsigma$ and $\tau\iota$ has been generalized from the oblique cases ($\tau\epsilon\omicron$, $\tau\epsilon\omega$, etc.), that of $\tau\acute{\iota}\nu\omega$ from $\acute{\epsilon}\tau\epsilon\iota\sigma\alpha$, $\tau\acute{\epsilon}\iota\sigma\omega$, etc. It should be noted that such analogies depart from the otherwise quite regular pattern of levelling in favor of the bilabial. Other forms such as $\tau\acute{\iota}\omega$ and $\tau\acute{\iota}\mu\eta$ are denied etyma with labiovelars.

Meillet’s explanation for the palatalization of the labiovelars before mid vowels is that Greek /e/ was phonetically [j̥e], for which he cites parallels from Armenian, Old Church Slavic, Russian, and Polish. It has not been properly appreciated, however, that the phonetic developments $[e] > [j̥e] > [e]$, in all environments, must have taken place in a fairly circumscribed and relatively late period. Forms such as $\tau\acute{\epsilon}\iota\nu\omega$ and $\tau\acute{\epsilon}\kappa\tau\omega\nu$ (not

*σείνω and *σέκτων) indicate that [e] > [ie] must have taken place after the change $tj > s$ had ceased to operate, and forms such as κέλλω and κεφαλή indicate that it post-dated rule (5) of subsection 1.1. Moreover, since the change $Vrj > \tilde{V}/Vjr$ is post-Mycenaean (see Lejeune 1972, p.156), between the twelfth and the eighth centuries the following sequence of changes would have to have occurred

1. $Vrj > \tilde{V}/Vjr$
2. 1 ceases to operate
3. $e > ie$
4. $k^w > t / __ ie$
5. 3 and/or 4 cease to operate
6. $\bar{a} > \bar{e}$ in Attic-Ionic

While this scenario is not impossible, the very critical timing rather burdens Meillet's hypothesis.

Sheets takes quite a radical position, denying that the dental reflexes of the labiovelars, whether before *e* or *i*, arose through a palatalization process. "The process is inherently non-phonetic in two respects: 1) it fails to occur before /i/ ... 2) the articulatory change in the stop includes a development of [—coronal] to [+coronal], i. e. a development away from the articulatory characteristics of the vowel and therefore in contradiction to the process of assimilation which is allegedly motivating the change" (p.132–33). The argument in point 2) is phonologically specious and in evident contradiction to Sheets' own posited sound change $*k(h)j > *č$ (p.164 ff.). Sheets is mistaken to claim that the affricate *č* is [—coronal].⁶ Sheets' position requires that the developments $k > tš$, $k > ts$, and $k > s$ before front vowels and semi-vowels seen so frequently in the languages of the world (e.g. Slavic, modern Greek dialects of Lesbos, Spanish) be called "non-phonetic" and excluded as palatalizations! Of course there is nothing "non-phonetic" in the development $k > tš / __ i$, since it results from tongue fronting (assi-

⁶ Sheets appears to have confused palato-alveolar consonants ([+coronal]) with palatal consonants (judged [—coronal] by some phonologists, [+coronal] by others).

milatory), tongue raising (assimilatory), and delayed release (also assimilatory, see Bhat 1978, p. 56). Sheets also advances a typological argument against regarding the dentalization of the labiovelars as arising from a palatalization process: “neither Allen nor Pedersen – nor, to my knowledge, anyone else – has proposed another example of phonetic palatalization in which the end-product of the process is a dental stop.” The implied typological premise is erroneous: proto-Northern Iroquoian $*k > t/__ i$ in Caughnawaga and Oka Mohawk (Mithun 1979, p. 178). For Sheets, like Meillet, all the cases of $*k^w i > ti$ are analogical. Noting that *e*, in contrast to the vowels before which the labiovelars develop into bilabials, shares no distinctive feature values with the labial off-glide (identified as [+round, +back, +high]), Sheets proposes that before *e* this “neutralization” of height, backness, roundness “of the labial component of the labiovelar was sufficient to divert the structural pressure for labialization (i.e. labial merger), and to motivate a merger into dentals instead” (p. 140). It is unclear, however, in what sense the failure of contiguous segments to share common distinctive feature values can be considered “neutralization”, and how such a state of affairs could motivate development of dental articulation.

Like Meillet and Sheets, Miller (1981) argues that all three labiovelars become dentals before *e* but not before *i*. Miller, however, draws on Pedersen’s notion of a depalatalizing Rückverwandlung to account for this asymmetry. Miller supposes that all labiovelars palatalized to K^w before both mid and high front vowels, but palatalization was subsequently lost in the latter context (and in the former as well in Aeolic). Bilabial reflexes failed to appear in the cases of clitics because of an advanced palatalization and “fronting” in clitics which took place prior to his hypothesized depalatalization. (For numerous examples of advanced phonological developments in clitics see Turner 1928, 1937.) Miller rejects Meillet’s analogical explanation for the dental in $\tau\acute{\iota}\nu(F)\omega$ proposing that this form and $\tau\acute{\iota}\mu\eta$ as well are to be explained as products of regressive labial dissimilation. Miller’s hypothesis is, however, refuted by the bilabial in, e.g., Aeolic $\pi\acute{o}\eta\mu\iota$, $\pi\acute{o}\eta\varsigma$ (< $*k^w oiw$ -) there is no basis for restricting

dissimilation to palatalized labiovelars. On the whole, Miller's intricate scheme of no fewer than seven ordered rules, some of which are repeated in only slightly different forms, is so much phonological sleight of hand.

All of the analyses discussed in this section suffer from the same problem: nearly all of the etymologies advanced to prove a regular phonological development $*k^w i > pi$ are suspect. Szemerényi (1964) suggests that $*\pi\nu\nu\mu\alpha\iota$ is dissimilated from $*\pi\nu\nu\mu\alpha\iota$ and identifies it with OCS. *pytati* 'to investigate'. Toch. A *put-k* 'to judge, discriminate', and Hitt. *punuš-* 'to investigate'. Chantraine (1968) considers the etymology of $\pi\rho\acute{\alpha}\pi\iota\varsigma$ as unknown, but some have linked it with OE. *hrif* 'abdomen', Lt. *corpus*, Skt. *krpa* 'form, figure'. Lejeune (1972, p.208) proposes that Homeric $\pi\acute{\iota}\sigma\upsilon\rho\epsilon\varsigma$ developed from a θ -grade $*k^w t-$ (cf. $\pi\acute{\iota}\tau\eta\mu\iota < *pt-n-a-$) under the influence of Aeolic $\pi\acute{\epsilon}\sigma\upsilon\rho\epsilon\varsigma$. $\pi\acute{\iota}\theta\omicron\varsigma$ is usually associated with Germanic forms such as Icelandic *biða* 'milk pail', Norwegian *bidne* 'vessel'. Chantraine suggests that $\pi\acute{\iota}\nu\omicron\varsigma$ might be related to $\sigma\pi\acute{\iota}\lambda\omicron\varsigma$ 'spot, blemish' and $\omicron\iota\sigma\pi\acute{\omega}\tau\eta$ 'sheep dung, the dirt which collects about the hinder parts of sheep and goats'. $\omicron\pi\iota\varsigma$ is quite likely a derivative $*H_3ek^w-$; however, as Miller himself points out, the bilabial may have been generalized from the great many forms where it is regular, e.g. $\omicron\psi\omicron\mu\alpha\iota$, $\omicron\pi\omega\pi\alpha$, $\omicron\psi$, $\omicron\psi\iota\varsigma$, etc.

3. Typological evidence

3.1. The relations between high front and mid front vowels in velar palatalization

As Bhat (1978) has shown, palatalization can involve three (at least partially) independent processes: tongue fronting, raising, and affrication (delayed release of occlusion). For velars, fronting is, obviously, always involved, whatever final stage may be reached. In most vowel systems high front vowels tend to be more effectively front, or at any rate, not more back, than mid front vowels. It follows that in most cases a mid front vowel should not condition those components of velar palatalization involving tongue fronting to an extent greater than a high front

vowel. In developments such as $k > tʃ$, involving also tongue raising and delayed release, high front vowels should in normal cases be more effective than mid front vowels. Thus there should be an implicational relation between mid front vowels and high front vowels, namely that if a velar palatalizes to any extent before a mid front vowel, it should also palatalize to at least the same extent before high front vowels. This implication is strongly confirmed by our cross-linguistic examination of allophonic palatalization processes in which a velar stop acquires a secondary palatal articulation. Table 1 reports how the occurrence of allophonic palatalization is distributed with respect to mid and high front vowels in the 171 languages of the Stanford Phonology Archive (hence forward SPA.) having velar stop phonemes⁷ and both mid and high front vowels. The upper right hand cell of Table 1 corresponds to cases of palatalization that are exceptions to the implication being tested. In order to provide as powerful a test as possible we have also classified as exceptions languages in which palatalization before mid front vowels is described as stronger or more marked than palatalization before high front vowels.

Table 1

Velar palatalization before high front vowels

		yes	no
Velar			
palatalization	yes	11	2
before mid			
front vowels	no	4	154
odds ratio = 211.75		chi-square = 101.16	

The odds ratio means that the odds for velar palatalization before high front vowels are 211 times greater in languages in which velars also palatalize before mid front vowels. The chi-

⁷ Also included here are French, Hakka, and Ket, which are described as having prevelar stop phonemes, and Kirghiz which has velar stop allophones.

square = 101.16 means that there is less than one chance in 1.37×10^{26} that this strong association would arise randomly.

The exceptional cases, palatalization before mid front vowels without concomittant palatalization before high front vowels are instructive upon closer examination. Bhat appears to be correct in suggesting that palatalization before mid vowels but not high front vowels occurs only under special circumstances. We should probably recognize two classes: a), following Bhat, languages with the rather unusual vowel systems in which the high front vowel is retracted or less effectively front than the mid front vowel, for example /ɪ/ tending to /ɨ/, and b) languages in which the palatalized allophone is reported as having a *j* off-glide. In addition to the one case noted by Bhat under a), there may also belong Kirghiz, one of the two exceptional languages in Table 1, where [p, k, s, m] palatalize before /ɛ/ and /ö/, but not before /ɪ/ and /ü/ (Herbert and Poppe 1963, p.3–6). Exceptions of class b) may involve (partial) absorption of the glide before high front vowels. Such appears to be the case in our other exceptional language, Ojibwa, where it is reported that “before a front vowel /k/ and /k:/ (i.e. tense) may have a /j/-like off-glide. This is especially marked before /e:/” (SPA.735). A similarly motivated exception is probably found with labials in Akan, where /p^h, b, f, w/ are only “weakly” palatalized before /i, ɪ/, but strongly before /e, ɛ/ (SPA.50).

3.2. The effect of a preceding front vowel

It is not surprising that, like most assimilatory processes, palatalization tends strongly to be regressive rather than progressive. Bhat cites seven languages in which the only occurring palatalizations are conditioned by a preceding vowel but never by a following vowel, and three languages in which progressive palatalization occurs along with regressive palatalization of other consonants. In the Stanford Phonology Archive we find 32 languages having allophonic palatalization of some consonant conditioned by a following vowel, but only four, Carib, Kota, Malagassy, and Wapishana in which a preceding front vowel alone induces palatalization of a consonant that is not

palatalized by a following front vowel. Indeed, odds of 8 to 1 do not seem too great against progressive palatalization.

Nevertheless, the greater efficacy of regressive palatalization is not the whole story. It does not seem to have been adequately appreciated that a preceding front vowel may, at least for certain consonants, provide crucial support without which a following front vowel or semivowel alone is not sufficient to induce palatalization. For example in Karacay (Herbert 1962)

(6) $k \rightarrow k^j / i \quad j$

but not if the preceding vowel is other than /i/. In Cheremis (SPA.169)

$$(7) \quad l \rightarrow l' / \begin{bmatrix} \text{V} \\ -\text{back} \end{bmatrix} \longrightarrow \begin{bmatrix} \text{V} \\ -\text{back} \end{bmatrix}$$

but a following front vowel is insufficient to induce palatalization if the preceding vowel is [+back]. Similarly in Yakut (Krueger 1962, p.60), /g/ is explicitly reported to palatalize only in the environment /*i*__*i*. There appears to be no case in which a preceding front vowel inhibits palatalization.⁸ It follows, therefore, that if a consonant palatalizes before a front vowel, it also palatalizes when preceded and also followed by a front vowel and, possibly, to a greater phonetic extent, but not vice versa. Processually this implication means that the environment

$$\begin{bmatrix} \mathbf{V} \\ -\text{back} \end{bmatrix} \longrightarrow \begin{bmatrix} \mathbf{V} \\ -\text{back} \end{bmatrix}$$

is more conducive to palatalization than the environment

$$\begin{bmatrix} \text{V} \\ +\text{back} \end{bmatrix} \text{ — } \begin{bmatrix} \text{V} \\ -\text{back} \end{bmatrix}.$$

⁸ Apparent instances in which a *following* front vowel seems to inhibit palatalization, such as Carib, where consonants other than /s/ palatalize only in the environment {i, Vj}__Vi (SPA.494), probably result from absorption of palatality by the front vowel and, therefore, are not true cases of blocking by front vowels.

3.3. The effect of voicing and aspiration

Previous studies of the palatalization of the labiovelars in Greek have not been much concerned with the question of whether and, if so, how the manner of articulation of an obstruent might interact with palatalization, nor was this question treated by Bhat in his typological study. In this subsection we shall present a typological analysis of the interaction of voicing and aspiration with palatalization. In languages having plain, voiced and/or aspirated orders of consonants there are logically four possible ways in which the marked and unmarked orders of a given series can be affected by palatalization: 1) both the plain and the voiced and/or aspirated orders are palatalized, i.e. the palatalization of a series is symmetrical with respect to the manner of articulation; 2) only the voiceless member of a series is palatalized while the voiced and/or aspirated members are not, i.e. the marked members appear more resistant; 3) only the voiced and/or aspirated of a series are palatalized, but the plain is not; and finally 4) no member of the series is palatalized. If voicing and/or aspiration had no effect on susceptibility to palatalization, then the consonantal series contrasting plain, voiced and/or aspirated orders in the languages of the world should be randomly distributed over these four logical combinations. In fact, however, we find a very strong interaction. The data are given in Table 2 for those languages in the Stanford Archive which show allophonic palatalization induced by a following vowel.

Table 2

The plain member of series S_i palatalizes

		yes	no
The voiced or aspirated member of S_i palatalizes			
yes	45	1	
no	7	32	
odds ratio = 205.71		$p = 3.905 \times 10^{-16}$	

It is clear that voicing and aspiration have an inhibiting effect on the susceptibility to palatalization relative to the voiceless, unaspirated articulation. The value of the exact probability shows that there is less than one chance in 2.56×10^{15} that the observed distribution of palatalization would occur at random. The value of the odds ratio means that the odds for the palatalization of a plain consonant of a given series are over 205 times greater if the voiced and/or aspirated member of the series also palatalizes than if it does not. Thus we have very strong and significant tendency toward the following universal: if a voiced and/or aspirated consonant of series S_i is palatalized before a following vowel, then the voiceless, unaspirated member of S_i is also palatalized, but not vice versa. Both voicing and aspiration are each salient in inhibiting palatalization, as can be seen from closer examination of the cases in the lower left hand cell of Table 2. In Shilha (SPA. 1,3) /k/ palatalizes before a following /i/, but /g/ does not (although both of the velar fricatives /χ/ and /γ/ palatalize). In Kunimaipa (Pence 1966, p. 60–61) /s/ regularly becomes [sʲ] before low vowels, but /z/ palatalizes only variably in this environment. In Kirghiz [p] and [k] palatalize before /ε/ and /ö/, but the corresponding aspirates [pʰ] and [kʰ] do not:⁹ furthermore in Kirghiz /s/ palatalizes in the same environment, but /z/ does not. In Wichita (Garvin 1950, p. 181, 183) /k/ is palatalized before front vowels (and also finally), but /kʰ/ is not.¹⁰ The one exception to our proposed universal is curious: in Gilyak “all the consonants except /t, d, n/ [i. e. including /tʰ/] are palatalized before the front vowels /I, ʲe/” (SPA. 200). Thus it is only the dental series in Gilyak that is exceptional; the labial, palatal, velar, and uvular series of stops and fricatives show symmetrical palatalization over all three orders, plain, voiced, and aspirated.

3.4. Interaction of manner of articulation and preceding vowel

In subsection 3.2 we established that, while palatalization is more commonly a regressive type of assimilation, a preceding

⁹ [b] and [g] are allophones of /p/ and /q/ and do not appear before /ε/ and /ö/.

¹⁰ There is no /g/ in Wichita.

front vowel can function to provide crucial support without which a following front vowel alone does not induce palatalization. Given this ability to provide additional support, we might expect a preceding front vowel to be crucial for the palatalization of the less susceptible voiced and/or aspirated orders, while it is unnecessary for the plain. An excellent example is provided by Yakut. In this language /k/ (along with /t,d,s/) is palatalized before all front vowels

$$(8) \quad k \rightarrow k^i / \text{---} \left[\begin{array}{c} \text{V} \\ \text{---back} \end{array} \right]$$

In contrast /g/ is palatalized “strongly” only when it is both followed and preceded by the high front vowel (Krueger 1962)

$$(9) \quad g \rightarrow g^i / i \text{---} i$$

Rule (9) for /g/ also exemplifies the greater effectiveness of a (non-retracted) high front vowel vis-a-vis a mid front vowel in conditioning palatalization.

4. Further considerations of *g^w and *k^wh in Greek

The implicational relationship between voiced and/or aspirated consonants on the one hand and voiceless ones on the other in regard to their susceptibility to palatalization established in subsection 3.3 is of definite help in understanding the palatalization of the labiovelars in Greek. It enables us to predict that if only one order of the labiovelar series should undergo palatalization before *i*, it should be *k^w and neither *g^w nor *k^wh. In other words, the failure of *g^w and *k^wh to palatalize is not in itself exceptional.

The added support that a preceding front vowel can provide in a palatalizing environment demonstrated in subsection 3.2 and its ability to overcome the greater resistance to palatalization of voiced and aspirated consonants seen in subsection 3.4 lead us to reassess certain suggestions that have been made regarding the development of *g^w. Lejeune (1972, p.50) has proposed that the proper name Ἀντίδιος may be derived from the

etymon of βία and, along with Schwyzer (1950, I p. 300), that ἄϊ-
διος and ἴδιος may be formed from the etymon of βίος. While
Lejeune concludes merely that such etymologies would indicate
“flottement” in the development of *g*, Hamp (1960, p. 196)
has drawn the attractive conclusion from the common phonetic
context exhibited by these forms and proposed the sound
change

$$(10) \quad g^w \rightarrow d/i \quad i$$

We believe that the examples presented in subsections 3.2 and 3.4 are strong typological support for the sound change proposed in (10).

There is, furthermore, one form of indisputable etymology which shows $g^w > d$: the Heracleian perfect participle ἐνδεδιωκότα cf. ἐμβεβιωκότα < ἐμβιόω (e.g. Theophr. HP.3.6.4). We do not believe that it is coincidental that the vowel preceding $di < *g^wi$ is a front one. In fact, we wish to propose that the sound change (10) above be generalized in accordance with the results of subsection 3.2. to the following

$$(11) \quad g^w \rightarrow d / \left[\begin{array}{c} \text{V} \\ \text{---back} \end{array} \right] \text{---} i$$

Rule (11) permits *endedi-* to be analyzed as the regular phonetic development of **eng^weg^wi-*. Given the strong typological support for the naturalness of such a rule, an explanation of ἐνδεδι- as the regular phonetic development of **eng^weg^wi-* (with ἐμβεβι- showing the normal generalization of the bilabial) seems preferable to positing an atypical and morphologically unmotivated analogical replacement of the root initial consonant with that of the reduplication syllable or other more elaborate analogies (see Szemerényi 1966 and Francis 1973). As for **k^wh* there is, of course, no philological evidence for or against the parallel change

$$(12) \quad k^w h \rightarrow t / \left[\begin{array}{c} \text{V} \\ \text{---back} \end{array} \right] \text{---} i$$

but it would be phonetically and typologically plausible.

5. Problems in Aeolic

Most scholars have held that in Aeolic the regular phonological development of the labiovelars was to bilabials, at least in autonomous words. Meillet (1894, p.285), however, asserted that such was the case only word initially; citing Βελφοί but ἀδελφοί (which latter he apparently does not consider to be a loan in Aeolic), he claimed that palatalization was regular word medially. We do not see how this position can be maintained in face of Thessalian and Lesbian πέμπε and Thessalian and Boiotian ὀβελός, in contrast to Doric ὀδελός. Rather, as we have seen in subsection 1.2, pan-Greek τίμα and τις support Lejeune's conclusion that before *i* "le traitement dental paraît régulier, pour la sourd, dans tous les dialectes ..." (1972, p.50).¹¹ Furthermore, if one accepts the etymology of ἴδιος as derived from *g^wios and if Aeolic ἰδδίαν is not considered a loan, then pan-Greek ἴδιος would point to the sound change *ig^wi* > *idi* as Aeolic also, and, by extension, rule (12) proposed in section 4.

It seems quite unlikely (pace Sheets) that pan-Aeolic τε is a loan. The dentalization of *k^we in Aeolic is usually treated as a special clitic development (e.g. Lejeune 1972, Miller 1981). Phonological processes of assimilation and reduction quite generally in the languages of the world appear to be more advanced and/or extensive in informal, rapid speech and in clitic and non-lexical, function words (see Devine and Stephens 1983). It would, therefore, not be unlikely if palatalization of the labiovelars before mid vowels began in *k^we before it did in autonomous words.

Boiotian presents another form that may indicate dentalization in a special environment. In Thessalian πέμπε (and its compounds) is in the overwhelming majority in inscriptions before the first century (40 to 1 in our sample). In Lesbian Sappho and

¹¹ The various Aeolic forms of πεῖσαι suggest present *πιν(F)ω; however, *πιν(F)ω would be the expected product of the regular analogical levelling in favor of the bilabial. The variation in the Boiotian spelling εἰ, ι, and ῑ for *ei in the fifth century indicates that the change εἰ > ῑ was in progress or recently completed, thus posterior to labiovelar palatalization. See Buck 1955, p.31, 153.

Alcaeus also have πέμπε, although in our sample the doubtful πεμ[π]εκαίδεκοτος (IG.82.5) would be the only instance of the bilabial form. By contrast, in Boiotian only πέντε occurs (attested from the fourth century on), never πέμπε. The non-occurrence of πέμπε in Boiotian is not likely to be a merely co-incident gap. Our count of the frequencies of πέντε and πέμπε and their compounds in what we believe is a representative sample of Aeolic inscriptions containing forms of 'four' and 'five' before the first century B.C. yields the distribution reported in Table 3.

Table 3

	Boiotian	Thess. & Les.
πέμπε	0	40
πέντε	30	6

$$p = 1.507 \times 10^{-15}$$

This is obviously a very significant result: there is only one chance in over six hundred and sixty three trillion that Boiotian should lack any instance of the bilabial form in our sample purely as the result of a random accident. While such a distribution is certainly evidence for greater West Greek influence in Boiotian, it does not have to be interpreted solely in terms of lexical borrowing leading to complete replacement of the native form. Indeed, the very different dialect distribution of the dental and bilabial forms of τέσσαρα, πέσυρες, πέτταρες, etc. is quite instructive: in this case it is the dental, not the bilabial, form that does not occur in Boiotian, while the dental form is in the majority in Lesbian. Our count of the cardinal number 'four', its compounds, derivatives, and the ordinal 'fourth' in the same sample of Boiotian and Lesbian inscriptions yields the distribution in Table 4. All of the cases reported come from the third and second centuries, except Boiotian πετταρας at DGE. 467, which is fourth century.

Table 4

	Boiotian	Lesbian
πετ/σ-	19	1
τετ/σ-	0	3

$$p = .0023$$

This result is also highly significant: there is less than one chance in 400 that Boiotian should have no form with the dental if there were only random differences between it and Lesbian in the factors promoting adoption of the dental forms. This striking contrast in the distributions of πέντε and τέτταρες in Boiotian could easily be explained if the West Greek influence was also in part phonological in Boiotian. The phonetic context of the dental treatment in πέντε differs from that of the labial treatment found in all other forms in Boiotian before mid vowels, not only πέτταρες, but also πεῖσαι, ποταποπισαι, etc., in that the labiovelar that was dentalized is preceded by a front vowel plus nasal.¹² Could it be that the supporting environment suggested in section 4 was slightly more general so that an intervening nasal did not fully counteract the effect of the preceding front vowel (though perhaps attenuating it somewhat)? In other words, would it not be possible to suggest that the environment {i,e} N__ {i,e} was more conducive to palatalization than the less restrictive environment __ {i,e}? In this case the special sound change (13) might be proposed for Boiotian

$$(13) \quad k^w \rightarrow t / \left[\begin{array}{c} V \\ \text{—back} \end{array} \right] N _ e$$

We do not wish to overstate the case for regular phonological development in Aeolic of labiovelars to dentals but we find it remarkable and certainly worth explicit formulation that all of the forms in Aeolic or respectively Boiotian that exclusively

¹² Thumb-Scherer (1959, p.31) also recognize the possibility of a phonetic explanation for Boiotian πέντε, writing “vielleicht durch (vorbeugende) Dissimilation”; however, such dissimilation cannot account for the dental.

have dentals rather than bilabials conform to a consistent phonological pattern: in every case the dental occurs in an environment that is phonetically and typologically more conducive to palatalization than the corresponding, more general, environment in which palatalization occurs in the non-Aeolic dialects. Thus while the non-Aeolic dialects have for the plain labiovelar

$$(14) \quad k^w \rightarrow t / _\{i, e\}$$

Aeolic has only

$$(15) \quad \begin{array}{l} k^w \rightarrow t / __i \\ k^w \rightarrow t / __e] \text{ clitic} \end{array}$$

with Boiotian showing the additional

$$(16) \quad k^w \rightarrow t / \{i, e\} N __e.$$

While for the voiced labiovelar the non-Aeolic dialects have

$$(17) \quad \begin{array}{l} g^w \rightarrow d / i __i \\ g^w \rightarrow d / __e \end{array}$$

Aeolic may have only

$$(18) \quad g^w \rightarrow d / i __i.$$

As we have seen, the environment $/ __i$ is more conducive to palatalization than $/ __e$, $\{i, e\} __ \{i, e\}$ more conducive than $__ \{i, e\}$, and special, advanced developments are more likely in clitics than in autonomous words. This phonological pattern would have an immediate diachronic explanation. It suggests that the palatalization of the labiovelars diffused in a typical wave like manner beginning with the phonologically most susceptible segment $*k^w$ in the phonologically most conducive environments and was then extended to the less susceptible $*g^w$ and $*k^wh$ and into the less conducive environments. Only the wave front penetrated into Aeolic, more strongly into Boiotian (πέντε), less so into Thessalian and Lesbian. Further extension and penetration may have been, in part, blocked by the competing sound change $K^w > P$.

6. Conclusion: the wave model and the status of **gʷi* and **kʷhi*

We believe that, when considered within a phonologically and diachronically more realistic, processual model, the failure of **gʷi* and **kʷhi* to palatalize to the same extent as **gʷe* and **kʷhe* in the non-Aeolic dialects is rather less problematic than it appears when labiovelar palatalization is considered simply as an internally undifferentiated process. Few phenomena are commoner in historical phonology than for a phonetically motivated sound change to begin with the most susceptible segment in a restricted, phonetically more conducive, environment and then to spread gradually to larger and larger classes of related segments in more and more general environments. Areally the result is often that the dialects from which the sound change(s) radiated show a more general form of the completed change than the dialects into which it spread. Synchronically both the rate and the extent of variation resulting from sound change in progress is often conditioned by extremely fine gradations in the phonetic environment. (See, among his many fascinating studies, Labov 1963 and 1981.) Finally the hierarchical relations revealed by cross-linguistic, typological studies, such as we have seen in section 3, ultimately rest upon regularities governing the overall course and sequence of such phonological generalization processes.

We wish to suggest that the palatalization of the labiovelars in Greek was such a process of phonetically and chronologically gradual generalization. In effect, we propose that it was a wave, progressively attenuated in its spread from non-Aeolic into Aeolic dialects. The change commenced first in the typologically most conducive environment before high front vowels and only later extended into the environment before mid front vowels. In each of these two major phases the change proceeded according to the degree of additional support provided by a hierarchy of phonetic conditioning, such as clitic status and preceding front vowel. Furthermore, in each phase it began with the typologically more susceptible **kʷ* before **gʷ* and **kʷh*. The proposed course of the change and the extent of the

penetration of the component stages into the Aeolic dialects are outlined in Table 5. The chronological order is from below to above, reflecting the order of phonological generalization.

Table 5

	L. & Th.	B.	Non-Aeol.
Initial Phase			
$k^wh > t^h / __ i$	—	—	—
$g^w > d / __ i$	—	—	—
$g^w > d / \{i, e\} __ i$	+	+	+
$k^w > t / __ i$	+	+	+
$k^w > t / __ i_{clitic}$	+	+	+
Second Phase			
$k^wh > t^h / __ e$	—	—	+
$g^w > d / __ e$	—	—	+
$k^w > t / __ e$	—	—	+
$k^w > t / \{i, e\} N __ e$	—	+	+
$k^w > t / __ e_{clitic}$	+	+	+

As we have seen in section 4, it is not the failure of the voiced and the aspirated labiovelars to palatalize before the high front-vowels that is problematic. The difficulty is, rather, that the mid front vowels appear to be more effective in inducing palatalization. The model we have proposed and outlined in Table 5 cannot, of course, remove this asymmetry, since, in our view, it is a philological fact. The model does, however, remove much of the difficulty in interpreting it. The high front vowels are, in fact, more effective for palatalization in Aeolic, and the voiced labiovelar does palatalize before high front vowels when also preceded by front vowels. From Table 5 as indicated by the minus signs for all the dialects on lines 4 and 5 (from the bottom) of the first phase, the asymmetrical status of $*g^wi$ and $*k^whi$ arises from the failure of palatalization to generalize to its full, theoretically possible, extent before front vowels. Nevertheless, it should be remembered that the model posits two main, typolog-

ically motivated, phases in labiovelar palatalization, first before high front vowels, second before mid front vowels. Moreover, the first phase is independent of the second at least in the sense that it does not entail that the second must occur. In other words, the asymmetry of **g^wi* and **k^whi* vis-à-vis **g^we* and **k^whe* results merely from the fact that a later sound change spread to a somewhat more general extension of its initial environment than an earlier one did. Nevertheless, the second phase still remained in the overall, typologically expected relationship of presupposing the first phase.

References

- Allen, W.S., 1957, Some problems of palatalization in Greek, *Lingua* 7, p. 113-133.
- Bechtel, F., 1892, *Die Hauptprobleme der indogermanischen Lautlehre*, Göttingen.
- Bhat, D. N. S., 1978, A general study of palatalization. *Universals of human language*, ed. by J. Greenberg, Stanford, CA.
- Bloomfield, M., 1962, *The Menomini language*, New Haven.
- Buck, C. D., 1933, *Comparative grammar of Greek and Latin*, Chicago.
- 1955, *The Greek dialects*, Chicago.
- Chantraine, P., 1968, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque*, Paris.
- Devine, A. M., and Stephens, L. D., 1977, *Two studies in Latin phonology*, Saratoga, CA.
- 1983, Semantics, syntax, and phonological organization in Greek, *CP* 78, p. 1-25.
- Francis, E. D., 1973, *Heracl. ἐνδεδιωκότα*, *IF* 78, p. 100-105.
- Garvin, P. L., 1950, Wichita I: phonemics, *IJAL* 16, p. 179-184.
- Hamp, E. P., 1960, Notes on early Greek phonology, *Glotta* 38, p. 187-203.
- Herbert, R. J., 1962, *Karacay phonology*, Indiana University Uralic and Altaic series, 13.
- and Poppe, N., 1963, *Kirghiz manual*, Indiana University Uralic and Altaic series, 33.
- Krueger, J., 1962, *Yakut manual*, Indiana University Uralic and Altaic series, 21.
- Labov, W., 1963, The social motivation of sound change, *Word* 19, p. 272-300.
- 1981, Resolving the neogrammarian controversy, *Lg* 57, p. 267-308.
- Lejeune, M., 1972, *Phonétique historique du mycénien et du grec ancien*, Paris.
- Meillet, A., 1894, De quelques difficultés de la théorie des gutturales indoeuropéennes, *MSL* 8, p. 277-304.
- Miller, D. G., 1981, Palatalization and the history of the labiovelars in Greek. Ms. of paper presented at the 113th meeting of the American Philological Association.

- Mithun, M., 1979, Iroquoian. The native languages of North America, ed. by L. Campbell and M. Mithun, Austin & London.
- Ohala, J., and Lorentz, J., 1978, The story of [w]. Report of the Phonology Laboratory, Berkeley 2, p. 133–155.
- Osthoff, H., and Brugmann, K., 1878, Morphologische Untersuchungen, Leipzig.
- Pedersen, H., 1939, Zur Theorie der altgriechischen Palatalisierung, TCLP. 8, p. 289–291.
- Pence, A., 1966, Kunimaipa phonology, Pacific Linguistics series A 7, p. 49–67.
- Rix, H., 1976, Historische Grammatik des Griechischen, Darmstadt.
- Schmidt, J., 1881, Zwei arische *a*-Laute und die Palatalen, KZ. 25, p. 1–179.
- Schwyzer, E., 1950, Griechische Grammatik, Munich.
- Sheets, G. A., 1975, Palatalization in Greek, IF. 80, p. 118–168.
- SPA. = J. H. Crothers, J. P. Lorentz, D. Sherman, and M. Vihman, comps. and eds. 1979. Handbook of phonological data from a sample of the world's languages, Stanford University Dept. of Linguistics.
- Szemerényi, O., 1964, Syncope in Greek and Indo-European and the nature of the Indo-European accent, Naples.
- 1966, The labiovelars in Mycenaean and historical Greek, SMEA. 1, p. 29–52.
- Thumb, A., 1959, Handbuch der griechischen Dialekte, 2te Auflage von A. Scherer, Heidelberg.
- Turner, R. L., 1937, Anticipation of normal sound changes in Indo-Aryan, TPhS., p. 1–14.
- 1928, Romani *les* and Sanskrit *tasya*, BSOS. 5, p. 43–51.
- Ullendorff, E., 1955, The Semitic languages of Ethiopia, London.
- Vogt, H., 1963, Dictionnaire de la langue oubykh, Oslo.

University of North Carolina
at Chapel Hill,
Department of Classics,
212 Murphey Hall 030A,
Chapel Hill, NC 27514, U.S.A.

Laurence D. Stephens

Swarthmore College,
Department of Linguistics,
Swarthmore, PA 19081, U.S.A.

Roger D. Woodard

Sulla vicenda delle labiovelari in greco: esiti e processi

La vicenda delle labiovelari in greco continua a suscitare interrogativi e discussioni che si possono raggruppare in due classi distinte. Da una parte c'è una serie di questioni concernenti la distribuzione degli esiti storici delle labiovelari originarie considerata sia in relazione al contesto sia in relazione ai dialetti; dall'altra c'è tutta la problematica relativa ai cambiamenti fonici intercorsi tra i punti di partenza e i punti di arrivo, che si giustifica con l'esigenza di andare al di là della enunciazione di pure e semplici corrispondenze diacroniche. In questo articolo mi soffermerò su alcuni aspetti appartenenti all'uno e all'altro settore.

L'evoluzione delle labiovelari sorde e sonore davanti a [i]¹ costituisce una spinosa questione che i linguisti hanno cercato di risolvere muovendo da tre ipotesi:

- A mancanza di palatalizzazione sia in [k^wi] (> [pi]), sia in [g^wi] (> [bi])
- B palatalizzazione in [k^wi] (> [ti]) ma non in [g^wi] (> [bi])
- C palatalizzazione sia in [k^wi] (> [ti]) sia in [g^wi] (> [di])

Per sostenere la posizione A bisogna in primo luogo additare le ragioni che possono spiegare l'anomalia tipologica per cui la vocale più palatale [i] non ha provocato la palatalizzazione che è invece stata indotta dalla vocale meno palatale [e]. A tale proposito sono emersi suggerimenti di vario tipo, nessuno dei quali è veramente convincente. E' noto che Meillet 1894 attribuisce l'esito dentale della labiovelare davanti a [e] ad una pronuncia [ie] di questa vocale. Secondo il parere di Pisani il fatto che "[i] non abbia avuto lo stesso effetto di [e], indica con ogni probabilità che il suono [k^w] precedente conferiva ad esso un certo arrotondamento, non conferibile ad [e]" (1931: 600-601). Pedersen

¹ L'unico caso di continuazione di labiovelare aspirata davanti a [i] è ὄφις.

richiama la situazione del suo “heimatlicher jütländischer Dialekt” in cui “ist die Palatalisierung vor den geschlossensten Vokalen ([i] und [y]) geschwunden, während vor den offeneren Vokalen ([e], [æ]) [kj] und [gj] gesprochen wird” (1939, p.290). Allen si riferisce ad una tendenza propria della lingua greca che eviterebbe il ripetersi della qualità palatale in due segmenti contigui²: perciò “before a fully palatal vowel (i) palatalization of a preceding labiovelar would not be expected”, mentre “the half-palatal (mid front) vowel ... would be sufficiently palatal to palatalize the preceding consonant, without qualifying phonologically as a carrier of palatality” (1958, p.122)³. Ma non è ben chiaro in quale senso una palatalizzazione provocata da [i] creerebbe una sequenza di due palatali non tollerata dalla fonotassi greca, mentre la palatalizzazione indotta da [e] non produrrebbe lo stesso effetto. Sheets si distacca radicalmente dalla tradizione respingendo l’ipotesi di un processo fonetico di palatalizzazione anche nel caso degli esiti dentali delle labiovelari davanti a [e] nei dialetti non eolici e sostenendo invece che “the dentalization of the labiovelars in Greek is due to a syntagmatic effect on structurally motivated process” (1975, p.142). Secondo Sheets tutte le labiovelari furono soggette alla stessa pressione strutturale che tendeva a sopprimerle in quanto elemento di instabilità nel sistema; tutte le labiovelari subirono l’attrazione catalizzatrice delle labiali originarie che avevano un basso rendimento funzionale; la vocale [e] a causa della sua natura fonetica oppose resistenza a questa fusione deviando il processo fonologico di eliminazione delle labiovelari in un’altra direzione, facendole cioè confluire con le dentali originarie. La ragione fonetica addotta per spiegare l’influsso inibitore di [e] sulla tendenza generale alla labializzazione⁴ consisterebbe nel fatto che

² Tale tendenza si manifesterebbe anche nella dissimilazione della labiovelare in velare in vicinanza di [u] e nella dissimilazione di aspirazione in sillabe successive secondo le condizioni della legge di Grassmann.

³ Allen vede un fenomeno simile in armeno orientale dove per esempio [x] è palatalizzato in *xent*’ [x’enth] ma non in *xit* [xiti], ma questo parallelo è contestato da Sheets 1975.

⁴ Si usa il termine labializzazione nella accezione tradizionale di trasformazione di una labiovelare in labiale, anche se può risultare talora fuorviante dato che nelle descrizioni fonetiche sincroniche lo stesso termine si riferisce invece

[e] è l'unica vocale che non ha alcun tratto articolatorio in comune con la componente labiale della labiovelare. Infatti la labiovelare viene caratterizzata come [—anteriore, +coronale, +alto, —basso, +arretrato, +arrotondato] la [i] come [+alto, —basso, —arretrato, —arrotondato], la [o] come [—alto, —basso, +arretrato, +arrotondato], la [a] come [—alto, +basso, +arretrato, —arrotondato], la [e] come [—alto, —basso, —arretrato, —arrotondato]. Anche restando nell'ottica di questa proposta riesce difficile capire come la specificazione [+alto], presente nella matrice della labiovelare e nella matrice della vocale [i], sia l'elemento necessario e sufficiente che impedisce a [i] di esercitare un effetto deviante sulla labializzazione alla stessa stregua di [e]⁵.

In secondo luogo i difensori della regolarità di [pi], [bi] hanno l'onere di proporre spiegazioni particolari per le forme aberranti in cui compaiono esiti [ti], [di]. Una linea interpretativa che va da Meillet 1894, 1905–1906 a Sheets 1975 invoca il concetto di estensione analogica spiegando per esempio la dentale di τίς sulla base del genitivo τέο e la dentale di τίςις sulla base di forme come τείσω. In altri casi si è seguita la strada della contestazione della etimologia, come è avvenuto per τίω, τίμιος, δίαίτα, δινέω, δινωτός, διερός. Per quel che riguarda αἶδιος, ἴδιος, Ἀντίδιος Hamp rileva che queste forme presentano tutte una [i] prima della labiovelare e postula che “in the environment [*-ig^wi-] the labio-velar had a markedly fronted allophone” (1960, p. 196). Intorno alla forma eracleese ἐνδεδιωκότα sono state elaborate numerose ipotesi non molto soddisfacenti, tutte accomunate dal tentativo di respingere [di] come sviluppo fonetico di [g^wi]. Pisani 1939–1940 ritiene che la dentale della sillaba reduplicativa, normale esito di [g^we], sia stata estesa alla sillaba radicale⁶. Secondo Hamp “we may regard -διω- as para-

all'arrotondamento delle labbra che accompagna come tratto secondario l'articolazione primaria di alcune consonanti.

⁵ Sheets è evidentemente convinto della rilevanza della diversità di altezza e attribuisce ai dialetti eolici un processo di innalzamento di [e] per spiegare la mancanza dell'effetto antilabializzante che si osserva in questi dialetti.

⁶ Ma ciò è contrario a quanto avviene di solito in greco dove la consonante del raddoppiamento è conforme a quella della radice.

digmatically rebuilt from *ζω, or conceivably from *-δεβιω-” (1960, p.196–197). Szemerényi 1966 fa derivare -δεδιωκότα da *-δε-δη-ω-κότα perfetto di *δήω, il corrispondente laconico di ζήω⁷. Francis 1973 da una parte fa notare che come il perfetto attico βεβίωκα non è la continuazione di un [*g^weg^wiōka] ma una derivazione analogica dall’aoristo ἐβίων (<[*eg^wijōn]), così il perfetto eracleese δεδίωκα deriva analogicamente dall’aoristo *ἐδίωv; dall’altra attribuisce l’occlusiva dentale di *ἐδίωv all’estensione analogica della consonante iniziale della supposta forma di presente *δω(F)ω, il corrispondente laconico di ζώω (<[*g^wjōwō]). In terzo luogo gli studiosi che considerano normali gli sviluppi [k^wi] > [pi] e [g^wi] > [bi] devono impegnarsi nella difesa della attendibilità delle etimologie delle forme su cui poggiare la loro interpretazione: da un lato πίνοϛ, ἄσπίϛ, πι-νυτός, θέσπιϛ, ὄπιϛ, πίθοϛ, πίναξ, Πιέριον, dall’altro βίοϛ, ἐβίων, βία, βινέω, βίοϛ, ἰνφορβίεν. Si tratta anche questa volta di un compito non facile, specialmente per le forme che si suppongono derivate da labiovelari sorde⁸.

Coloro che assumono la posizione B si fondano su dati ritenuti incontestabili e non spiegabili diversamente come τίϛ, τιϛ, τίσιϛ, τίνω, τίω, τίμιοϛ⁹, suggerendo analisi alternative per i pochi esempi di riflessi labiali non soggetti a gravi riserve di carattere etimologico¹⁰. La vera difficoltà di questa impostazione

⁷ Nel perfetto eracleese si avrebbe un allargamento in -ω-, un abbreviamento di ηω in εω e una trasformazione di εω in ιω, fenomeni che sono attestati nelle tavole di Eraclea. Ma bisogna precisare che il passaggio da ε a ι davanti a ο e ω cessa di operare prima della scomparsa di F in posizione intervocalica: perciò *δηFω potrebbe dare *δηω e *δεω ma non *διω.

⁸ Meillet 1905–1906 confronta πίνοϛ con *inquinare* latino, ἄσπίϛ con *skýdas* lituano, πινυτός con *cuti* antico slavo. Il termine πίθοϛ è stato accostato alla forma micenea *qe.to* da Muhlestein 1955 e il termine πίναξ è stato collegato con le forme micenee *qe.qi.no.me.no*, *qe.qi.no.to* da Chantraine e Dessenne 1957. Secondo Arena 1969 la forma attica Πιέριον corrisponde al nome della città di Κιέριον nella Tessaliotide.

⁹ Le spiegazioni per analogia sembrano poco verosimili a Grammont 1948 e a Lejeune 1972, e in ogni caso non possono essere valide per i dialetti eolici per i quali si sarebbe costretti a ricorrere all’ipotesi del prestito.

¹⁰ Per esempio la presenza della labiale in ὄπιϛ è talora attribuita all’influsso di ὀπόϛ.

consiste nel fornire motivazioni plausibili per la discrepanza fra l'evoluzione fonetica di [kʷi] (>[ti]) e la evoluzione fonetica di [gʷi] (>[bi]): una discrepanza che non è attesa, tenuto conto anche del fatto che nei dialetti non eolici la vocale [e] ha portato a esiti dentali sia le labiovelari sorde sia le labiovelari sonore. Chiaramente la esclusione di [i] dai fattori contestuali che provocano la palatalizzazione delle labiovelari sonore è poco naturale. Pedersen ipotizza che dapprima ci sia stata una palatalizzazione sia davanti a [i] sia davanti a [e] e che “später (aber selbstverständlich in einer Periode, wo der palatalisierte g-Laut sich noch nicht in einen Laut anderer Art – Affrikata, später zu δ vereinfacht – verwandelt hatte) ist die Palatalisierung in denjenigen Fällen rückgängig gemacht, wo sie am wenigsten ohrenfällig war, d.h. vor einem i-Laut” (1939, p.290). Non viene approfondita la ragione per cui la regressione della palatalizzazione avrebbe interessato soltanto [gʷi] e non [kʷi], ma si rileva semplicemente che “es ist wohl nicht ausgeschlossen, daß die Stimmlosigkeit bzw. Stimmhaftigkeit auf die Hörbarkeit der palatalen Affektion (und damit auf die weitere Entwicklung) Einfluß üben kann” (1939, p.291). E' stato spesso notato che la resistenza delle labiovelari sonore al processo di palatalizzazione si ritrova in armeno, anche se, come precisa Szemerényi 1966, il parallelismo non è perfetto: mentre in armeno la labiovelare [gʷ] non è palatalizzata nè davanti a [i] nè davanti a [e], in greco essa non è palatalizzata davanti a [i] ma lo è davanti a [e]. Rimanendo all'interno del greco Wathelet fa osservare che alla distinzione tra sorde e sonore è collegato il diverso trattamento di [tw] e di [dw]: “palatalisation dans le cas de la sourde, disparition pure et simple du [w] pour la sonore” (1970, p.86, nota 132); accanto a questo esempio si potrebbe ricordare altresì la diversa sorte di [ti] e di [di], di cui solo la sorda è soggetta a palatalizzazione e/o assibilazione. E' stata avanzata anche l'ipotesi che la riduzione delle labiovelari a labiali sia avvenuta prima della palatalizzazione e abbia eliminato le labiovelari sonore; le labiovelari sorde invece “being less weak, may have been more resistant to change and did not succumb until the later palatalizing rule came through” (Kaisse 1975, p.150, nota 4). Nonostante questi tentativi di attribuire alla differenza tra sorda e so-

nora il diverso trattamento di [k^wi] e di [g^wi], resta sempre problematico il fatto che tale fenomeno sia limitato alle labiovelari seguite da [i]. I divergenti riflessi [ti] e [bi] sono considerati in un'altra prospettiva da Allen, secondo il quale ciò che richiede una spiegazione non è la mancata palatalizzazione di [g^wi], ma lo speciale sviluppo di [k^wi]. Una volta stabilito che "before a fully palatal vowel (i) palatalization of a preceding labiovelar would not be expected" (1958, p. 122), viene cercata una motivazione per l'esito [ti] che è in conflitto con questa affermazione. La soluzione del problema prospettata da Allen è di carattere strutturale. Il cambiamento [k^wi] > [ti] è visto come parte di una catena di trazione iniziata dalla scomparsa di [*(-)s-]; lo spazio vuoto determinatosi in sede intervocalica e davanti alla vocale [i] fu l'elemento trainante "for the phonetically feasible, but for Greek phonologically untypical, glide palatalization of [ti] > σι"; tale sviluppo a sua volta creò "a further, if incomplete, vacuum in the place of [ti], which thus provided an attraction for the otherwise aberrant palatalization of [k^wi] > τι" (1958, p. 123). Quest'ultima connessione ipotizzata da Allen ha suscitato obiezioni sia perchè il passaggio [ti] > [si] non si attua completamente in tutti i dialetti greci sia perchè esso non ha luogo in posizione iniziale di parola che è proprio la sede in cui è attestato il cambiamento [k^wi] > [ti].

È evidente che a sostegno della posizione C non sono necessarie spiegazioni speciali dato che la palatalizzazione di [k^w] e di [g^w] davanti a [i] è un fenomeno che non sorprende nè dal punto di vista fonetico nè dal punto di vista tipologico. Il supporto per questa impostazione è costituito da un lato da τίς, τις, τίσις, τίνω, τίω, τίμιος già considerati precedentemente, dall'altro da ἐνδεδιωκότα, δίαίτα, αἰδῖος, ἴδιος, Ἀντίδιος, Δίαιος, δινέω, δινωτός, διερός¹¹, la cui etimologia è in molti casi ritenuta

¹¹ Come è noto, ἐνδεδιωκότα delle tavole di Eraclea ha il significato espresso dal verbo ἐμβιόω in Teofrasto; anche le forme δίαίτα, αἰδῖος, ἴδιος, vengono collegate con βίος. Il nome Ἀντίδιος è messo in rapporto con βία; il nome Δίαιος, attestato a Mantinea e a Megalopoli, può corrispondere a Βίαιος attestato a Tegea, secondo il suggerimento di Arena 1969. Una labiovelare originaria è attribuita a δινέω e a δινωτός rispettivamente da Palmer 1957 e da Heubeck 1966 in base al confronto con le forme *qe.qi.no.me.no*, *qe.qi.no.to* delle tavolette piliie, la cui interpretazione resta peraltro problematica.

sicura. Ai difensori della normalità degli sviluppi [k^wi] > [ti], [g^wi] > [di] è richiesto l'impegno di motivare gli esempi non controversi di riflessi [pi], [bi]¹². Ricordo a questo riguardo due interessanti tentativi di individuare condizioni contestuali particolari che possono avere bloccato il processo di palatalizzazione e avere portato agli esiti inattesi [pi], [bi]. Il primo è quello di Schwyzer il quale propone una interpretazione fondata sulla constatazione che "βι (und πι) sind auf den Anlaut beschränkt" e sul richiamo di altre situazioni in cui il greco presenta sviluppi divergenti in posizione iniziale e in posizione interna: "[g^wi-] (eventuell auch [k^wi-] in Anlaut der vor [i] bes. leicht sich einstellenden Palatalisierung entzogen werden konnte" (1939, p.301). A conferma di questa ipotesi si potrebbe addurre il fatto che in greco la palatalizzazione e/o assibilazione di [ti] non si verifica in posizione iniziale¹³. Il secondo è quello di Arena il quale rileva che nelle tre forme etimologicamente sicure βίος (<[*g^wijos], βιός (<[*g^wijós]), βία (<[*g^wijā]) si trova la stessa condizione: "l'elemento semivocalico [j], che, non rilevato dalla scrittura, ebbe tuttavia vita durevole nella pronuncia del greco" (1969, p.27). Se si aggiunge che questo elemento di passaggio [j] si ha anche in alcune forme della declinazione di ὄπις e in Πιέριον, si potrebbe supporre che, "accennata la pronuncia palatale della labiovelare originaria, la palatalizzazione regredisce per una sorta di dissimilazione esercitata da [j] seguente" (1969, p.27). Qualora si aderisca alla proposta di Schwyzer l'esito [di] in ἐνδεδιωκότα, αἰδῖος, ἴδιος, Ἀντίδιος ovviamente risulta più che legittimo dato che la palatalizzazione di [g^wi] è favorita dalla sua posizione non iniziale. Se si accetta invece il suggerimento di Arena bisogna cercare le ragioni per cui nelle suddette forme e in Δίαιος [j] non ha ostacolato la palatalizzazione di [g^wi]. Per αἰδῖος, ἴδιος, Ἀντίδιος si può utilizzare l'incontestabile osservazione, risalente a Hamp 1960, che [g^wi] è preceduto dalla vocale [i] e ipotizzare che questa particolare condizione conte-

¹² Non si prende qui in considerazione l'ipotesi, giustamente respinta anche da Whatelet 1970, che le forme con esiti labiali rappresentino prestiti dai dialetti eolici.

¹³ Sui contesti che favoriscono e che bloccano i processi di palatalizzazione e di assibilazione si possono vedere Chen 1973, Foley 1973 e Bhat 1978.

stuale abbia fatto sentire il suo peso nel processo evolutivo sfociato in dentale. Per ἐνδεδιωκότα di Eraclea e per Δίαιος di Mantinea e Megalopoli non mi pare ingiustificato pensare che in eracleese e in arcadico [j] non abbia esercitato azione negativa a causa del fatto che in questi dialetti il fenomeno della palatalizzazione era presumibilmente più accentuato. Secondo Arena “il centro di irradiazione della pronuncia palatale di labiovelare originaria può essere individuato nell’area occupata originariamente dall’Arcado-Ciprio” e “ἐνδεδιωκότα di Eraclea potrebbe trovare una spiegazione proprio nel contesto della palatalizzazione arcadica e riflettere una condizione antica riallacciandosi attraverso Taranto e la Laconia al sostrato acheo” (1969, p. 24). Non sarà fuori luogo richiamare anche la presenza a Taranto della forma ἀμάτις che si contrappone a ἀμάκις cretese e al generale -κι(ς). Infine Arena ricorda la forma δάθεα, attribuita da Esichio ai tarentini, che potrebbe costituire un caso di generalizzazione del processo della palatalizzazione “fuori dell’ambito contemplato dalla normale evoluzione fonetica” (1971, p. 114, nota 21), analogo a quello che si ha nella forma ἐπεζάρησαν attribuita da Eustazio agli arcadi¹⁴. Come risulta da questo excursus, proprio qualora si riconosca che i dialetti greci hanno palatalizzato non solo [kʷ] ma anche [gʷ] davanti alla vocale [i], è possibile avanzare anche delle ipotesi sulle aree in cui la forza della palatalizzazione deve essere stata maggiore.

Un’altra questione su cui sono adottate e adottabili posizioni divergenti concerne l’evoluzione delle labiovelari sorde e sonore davanti a [e], [i] nei dialetti eolici¹⁵. Ai due estremi si collocano la tesi di un regolare cambiamento fonico in [pe], [be], [pi], [bi] e la tesi di un regolare cambiamento fonico in [te], [de], [ti], [di]. In connessione con la prima tesi il lesbico, il tessalico e il beotico sono etichettati come labializzanti e contrapposti ai rimanenti dialetti non labializzanti¹⁶. In questo quadro c’è chi ar-

¹⁴ La forma tarentina δάθεα pare contenere la stessa radice di βαθύς; a proposito della forma arcadica ἐπεζάρησαν Arena rimanda alle glosse di Esichio ἐπεζάρει· ἐπεβάρει. ἐπέκειτο e ἐπεζάρηκεν· ἐπεβάρυνεν.

¹⁵ Si omettono per brevità le continuazioni delle labiovelari aspirate, che peraltro sono più scarsamente documentate.

¹⁶ La situazione del ciprio non è chiara, ma l’unico caso incontestato di esito labiale davanti a [e] si ha nella forma verbale πείσει, frequente nelle iscrizioni,

riva a vedere nei dialetti eolici il centro da cui si sarebbe irradiata la riduzione delle labiovelari a labiali, quasi per una sorta di spiccata propensione per la labialità. E quando si tratta di spiegare la presenza di riflessi [te], [de], [ti], [di] in eolico, come nel caso di τε, πέντε (beot.), ἀδελφεός (beot.), τίς, τις, τίνω, τίσις, τιμά, τίμιος, ἄτιτος, ἴδδιαν (tess.), si invocano di solito l'influsso e il prestito interdialeale, come fa, da ultimo, Sheets 1975. La seconda tesi rifiuta come mitica la divisione del mondo greco in aree labializzanti e in aree non labializzanti¹⁷. Szemerényi 1966, per esempio, osserva che "generally speaking, the Aeolic dialects are no more of a markedly labializing disposition than the others" (p. 52) e che "if there really was a powerful labializing centre in the Aeolic group, it is rather surprising to find that it not engulf such important and common terms as τίς, τιμά and τε" (p. 38). Secondo Szemerényi la cosiddetta labializzazione eolica, "at least as a regular phonological change, is non-existent" (p. 52) e la discrepanza fra i dialetti eolici e gli altri dialetti è limitata ad alcuni esempi di esiti aberranti [pe], [be] invece dei normali esiti [te], [de]. Ma questi casi di riflessi labiali sarebbero dovuti a circostanze speciali "such as the pressure of the paradigm (πεῖσαι : ποινά, βέλλομαι : βολλ-) or the pressure of the system (πέτταρες because of πέμπε) or the phonetic shape of the word (πέμπε)" (p. 52).

Esaminando senza preconcetti i dati eolici a disposizione e tenendo conto della impostazione C proposta sopra, è lecito sostenere una terza tesi in base alla quale, da una parte, si riconosce che il trattamento labiale di [k^we], [g^we] è una caratteristica specifica dei dialetti eolici, dall'altra si ritiene che essi condividano con i restanti dialetti il trattamento dentale di [k^wi], [g^wi]. Una revisione della documentazione del particolare comportamento eolico si trova in Arena e in Wathelet, a cui si devono anche alcune ipotesi interpretative del fenomeno. Wathelet 1970,

che si può ascrivere all'azione analogica di forme come ποινά; secondo Wathelet contro l'ipotesi di un trattamento labiale si può invocare il silenzio dei grammatici i quali "n'ont jamais remarqué de différence de traitement entre le cypríote et l'ionien-attique en ce domaine" (1970, p. 85).

¹⁷ Del resto dopo la lettura dei testi micenei è stata progressivamente abbandonata anche l'idea di un particolare legame tra i dialetti eolici e l'osco-umbro.

riferendosi alla tesi di Szemerényi rileva, tra l'altro, che "il *se-rait bien étonnant que des faits qui constituent un groupe relativement cohérent doivent tous être expliqués par une action de l'analogie, différente pour chaque terme*" (p.65). Per quel che riguarda la spiegazione degli sviluppi [k^we], [g^we] > [pe], [be] nei dialetti eolici, dopo avere opportunamente respinto l'ipotesi di una loro "propension naturelle" à développer des occlusives labiales" (p.86, nota 131), Wathelet esprime l'opinione che il fattore responsabile della mancanza degli sviluppi [k^we], [g^we] > [te], [de] in lesbico, tessalico e beotico sia la natura più aperta della vocale [e]: "on pourrait penser que, d'une part, les voyelles de timbre [e] se trouvaient relativement fermées dans l'ensemble des parlers grecs et qu'ainsi elles provoquaient la palatalisation et que, d'autre part, en éolien, les voyelles de timbre [e] plus ouvertes n'entraînaient pas le même phénomène" (p.89)¹⁸. Arena 1969 è del parere che l'evoluzione delle labiovelari a labiali davanti a [e] in lesbico, tessalico e beotico costituisca "un fatto comune risalente ad epoca unitaria" (p.20), connesso con una originaria resistenza di questi dialetti al processo di palatalizzazione delle labiovelari¹⁹. Dal contatto delle popolazioni eoliche con aree in cui le labiovelari avevano subito la palatalizzazione davanti a [e], [i] sarebbe nata in seguito "una condizione di compromesso con mutuaioni reciproche" (p.23), che potrebbe spiegare, per esempio, il comparire di πέντε accanto a πέτταρες, πεῖσαι in Beozia e nella penisola di Magnesia. Credo che l'asimmetria della terza tesi, che si fonda sugli esiti prevalentemente labiali delle labiovelari seguite da [e]²⁰ e sugli esiti co-

¹⁸ Ma lo stesso Wathelet si rende conto che tale proposta può sollevare gravi obiezioni.

¹⁹ Secondo Arena originariamente le labiovelari sorde erano mantenute davanti a [i] come sembrano indicare le forme χις e ἰχρίδαι: nel dialetto conservatore della Pelasgiotide κ "rappresenterebbe un caso di grafia approssimativa" (p.22) per indicare [k^w].

²⁰ La deroga più vistosa è l'enclitica τε a proposito della quale si richiama spesso il fatto che le forme con alta frequenza statistica possono presentare sviluppi speciali; Moralejo Alvarez 1976 ne propone una spiegazione in termini fonotattici.

stantemente dentali delle labiovelari seguite da [i]²¹, non costituisca alcuna fonte di sorpresa qualora si abbandoni la fuorviante dicotomia fra dialetti labializzanti e dialetti non labializzanti. L'unico vero elemento discriminante fra i dialetti greci è rappresentato in realtà dalla maggiore o minore partecipazione al processo di palatalizzazione delle labiovelari, cosicchè sarebbe più esatto parlare di dialetti fortemente palatalizzanti e di dialetti debolmente palatalizzanti. È chiaro che alla prima categoria appartengono quelli che presentano come risultati finali sia [ti], [di] sia [te], [de], mentre fanno parte della seconda quelli che attestano come risultati finali solo [ti], [di] e non [te], [de]. Il fatto che gli ultimi, cioè i dialetti eolici, abbiano palatalizzato le labiovelari soltanto davanti a [i] e non davanti a [e] può dirsi naturale dal punto di vista fonetico e dal punto di vista tipologico, in quanto è conforme alla gerarchia universale per la quale nei processi di palatalizzazione la vocale [i] è un contesto più favorevole della vocale [e]. Accogliendo un suggerimento di Vennemann, mi pare ragionevole ipotizzare che "at the time when labiovelars were ... simplified in the history of Greek, there existed differences in the degree of palatality of labiovelars before palatal vowels": di qui la divergenza fra gli esiti dentali sia davanti a [i] sia davanti a [e] che si trovano nell'area in cui "dialectally palatality was sufficiently advanced before both vowels" e gli esiti dentali soltanto davanti a [i] che si incontrano nell'area in cui "the dialectal degree of palatality was generally less advanced, but still strong enough before [i]" (1974, p. 52).

Una analisi dei processi evolutivi implicati nella eliminazione delle labiovelari in greco non può prescindere dalla specificazione fonetica di [*k^w], [*g^w], [*g^wh] dell'indoeuropeo ricostruito. Generalmente si ritiene che la labiovelare sia una articolazione complessa ma unitaria in cui coesistono una occlusione velare e un arrotondamento delle labbra. Già Brugmann sottolinea che le labiovelari non sono velari „mit nachgeschlagenem [w],

²¹ L'unico esempio di esito labiale della labiovelare sorda seguita da [i] si avrebbe nella forma omerica πίουρες, considerata un eolismo; ma non è da escludere che la sua labiale sia dovuta all'influenza analogica della forma πέ-σους attestata in lesbico.

sondern Verschlußlaute, bei denen gleichzeitig mit der velaren Zungenthätigkeit eine den akustischen Eindruck modificierende Lippenrundung stattfand" (1897, I, p.93)²². La Durand ribadisce che nelle labiovelari bisogna vedere non "une occlusive vélaire suivie de l'élément bilabial [w]", ma piuttosto "une *coarticulation* linguale labiale, la langue touchant le voile du palais pendant que les lèvres sont avancées, quelque chose de comparable à notre [ʃ] où l'articulation linguale et l'articulation labiale sont simultanées et que nous pourrions qualifier de labio-prépalatale" (1954, p.120—121). Devine e Stephens 1977 definiscono la labiovelare indoeuropea una velare labializzata in cui l'arrotondamento delle labbra è presente durante l'intera articolazione della consonante: esso comincia con la sua implosione e continua dopo la sua soluzione, dove è udibile come un breve legamento [w]²³. All'importante saggio di questi autori rinvio per una rassegna delle lingue del mondo in cui sono attestate labiovelari di natura simile a quelle attribuite all'indoeuropeo²⁴: sono specialmente lingue amerindiane, africane, afro-asiatiche, caucasiche che smentiscono la posizione di coloro che, come Sköld 1924 e Whatmough 1937, ritengono le labiovelari della tradizione brugmanniana semplici astrazioni prive di qualsiasi parallelo nelle lingue parlate²⁵. Il fatto che in indoeuropeo la la-

²² Allen 1978 ricorda che questa definizione si trova per la prima volta in Zupitza: "gleichzeitig mit der gutturalen zungentätigkeit eine den akustischen eindruck modificierende lippenrundung stattfand (wie etwa bei deutschen [ʃ])" (1896, p.1-2).

²³ A proposito della labiovelare in generale Devine e Stephens rilevano opportunamente che si tratta di un termine fonetico largo "covering lip rounding at whatever point in the execution of the consonant it may begin and whether there is a preceding or subsequent audible glide or not and, from a phonemic point of view, whether it is distinctive or not" e che "it can apply whether labialization implements a separate segment ... or a correlatory feature" (1977, p.15).

²⁴ Per controllare la presenza delle labiovelari in varie lingue del mondo sono oggi disponibili gli strumenti di lavoro forniti da Ruhlen 1976 e da Maddieson 1984.

²⁵ E' noto che Sköld e Whatmough attribuiscono all'indoeuropeo non labiovelari del tipo [kʷ], [gʷ] ma labiali-velari del tipo [kp], [gb], cioè consonanti articolate con una doppia occlusione velare e labiale: "a replacement which in no way simplifies either the phonetics or the historical developments", come giustamente osserva Allen 1978, p.90.

bializzazione sia un tratto distintivo presente solo nelle occlusive velari non è anomalo dal punto di vista tipologico, dal momento che le più frequenti consonanti labializzate sono proprio le occlusive velari labializzate. Si sa che in altre lingue la labializzazione è distintiva anche per altri punti di articolazione e per altri modi di articolazione, ma è significativo che le ostruenti labializzate sono più frequentemente velari, uvulari, labiali e meno frequentemente palatali, dentali, alveolari, come affermano Ohala e Lorentz 1977²⁶. Non voglio comunque passare sotto silenzio l'ipotesi di alcuni linguisti che considerano [**kʷ*], [**gʷ*], [**gʷh*] entità male integrate nel sistema consonantico indoeuropeo. Per esempio Pajares osserva che “los fonemas labiovelares son el producto de la intersección de un parámetro que no produce intersecciones con los demás órdenes” e che questo squilibrio “sólo podía resolverse por la creación de fonemas labializados en los órdenes dental y labial o, lo que es más sencillo, por la pérdida del parámetro de labialidad concomitante” (1971, p.86–87). Secondo Pajares se a questa precarietà strutturale si aggiunge il basso rendimento funzionale della opposizione tra labiovelari e velari si possono comprendere le ragioni di quelle che egli chiama la “solución *centum*” e la “solución *satəm*”. Il triplice comportamento del greco alfabetico nella progressiva eliminazione delle labiovelari è così delineato da Lejeune: “1) dans l'ensemble des dialectes, par réduction à des vélaires, soit au voisinage de [u] (la vélaire, ensuite, subsistant), soit devant yod (la vélaire, ensuite, se combinant avec la semi-voyelle pour aboutir à une sifflante forte); 2) dialectalement (les parlers éoliens échappant, pour l'essentiel, à cette altération) par palatalisation devant les voyelles antérieures [e], [i], avec aboutissement à des dentales; 3) dans l'ensemble des dialectes, finalement, par labialisation des labiovélares résiduelles (c'est à dire non encore passées à l'état soit de vélaires, soit de dentales)” (1979, p.55). Il miceneo conferma questo quadro e precisa la cronologia assoluta degli avvenimenti, nel senso che il primo

²⁶ Per la precisione, sulla base di Ruhlen 1976, essi trovano 318 casi di velari, 107 di uvulari, 48 di labiali, 43 di palatali, 26 di faringali/glottidali, 26 di dentali, 16 di alveolari.

fenomeno è già presente in epoca micenea (XIV sec. – XII sec.), mentre il secondo e il terzo sono posteriori ai testi micenei e anteriori all'adozione dell'alfabeto (e quindi situabili tra il XII sec. e l'VIII sec.)²⁷. Per quel che riguarda il rapporto cronologico tra la palatalizzazione delle labiovelari e la loro riduzione a labiali la ricostruzione di Lejeune non si fonda su dati assoluti e definitivi²⁸ e non escluderei la possibilità che i due fenomeni abbiano cominciato a manifestarsi contemporaneamente. A proposito degli aspetti fonetici delle evoluzioni greche Lejeune afferma che il trattamento velare e il trattamento labiale “sont d'un type banal”, in quanto “ils s'expliquent par la prépondérance soit de l'élément vélaire, soit de l'élément labial”, mentre considera risultato finale di un processo di palatalizzazione il trattamento dentale, “qui ne se rencontre pas hors du grec” (1972, p.35).

Una volta definite le labiovelari come occlusive velari labializzate, credo che sia corretto chiamare delabializzazioni i processi, non necessariamente contemporanei, che trasformano le labiovelari in velari in due tipi di contesti, da un lato in vicinanza di [u], dall'altro davanti a [j]²⁹. La delabializzazione delle la-

²⁷ Come rileva lo stesso Lejeune, se è vero che i sillabogrammi *qa, qe, qi, qo* usati nella tavolette in lineare B costituiscono una serie speciale, distinta dalle serie labiale, dentale, velare, il problema della natura fonetica dei segmenti da essi rappresentati non può dirsi definitivamente risolto: “on aimerait savoir comment s'articulaient ces phonèmes, et s'il se dessinait, devant [e], [i] d'une part, devant [a], [o] d'autre part, quelque amorce des développements qui devaient aboutir, du premier côté (dans la plus grande partie du grec) à des dentales, de l'autre (dans tout le grec) à des labiales” (1979, p.66). Ma, nonostante i tentativi di individuare tracce di una incipiente pronuncia palatalizzata o di una incipiente pronuncia labiale, viene di solito accolta la posizione di Lejeune 1958 secondo cui all'epoca delle tavolette le labiovelari restano inalterate sia davanti a [e], [i], sia davanti a [a], [o], sia davanti a consonante.

²⁸ E' stato osservato che l'argomentazione per tale cronologia relativa è che la riduzione a labiali “looks like the elsewhere case, but this is hardly conclusive” (Kaisse 1975, p.150, nota 4).

²⁹ La riduzione a velari in tali contesti è già avvenuta o è in atto in miceneo, come attestano le forme *e.u.ke.to* (εὐχεται), *qo.u.ko.ro* (βουκολος) per le labiovelari precedute da [u] e le forme *zo.wa* (ζωα), *zo.wi.jo* (Ζωφιος) per le labiovelari seguite da [j].

biovelari avviene sia quando sono precedute sia quando sono seguite da [u], come si vede, per esempio, in βουκόλος e in γυνή. Sviluppi come [ukʷ] > [uk] e [kʷu] > [ku] sono di solito visti come fatti di dissimilazione che si incontrano anche in altre lingue e che hanno una evidente plausibilità fonetica. Secondo Allen si può ipotizzare che in greco “a labiovelar loses its specific labiality in the immediate vicinity of a fully labial vowel (υ)” (1958, p. 122) per una sorta di avversione al ripetersi della stessa proprietà articolatoria in segmenti immediatamente successivi³⁰. Ma si può avanzare anche un'altra ipotesi esplicativa che coinvolge più direttamente l'uditore nel meccanismo del cambiamento fonico: penso in particolare a recenti ricerche, come quelle di Ohala 1981 e 1983 b, secondo cui “listeners alter their identification of speech sounds or phonetic features as a function of the surrounding phonetic context – apparently by factoring out of the stimulus the distortions that the surrounding sounds would be likely to create” (1983 b, p. 256). Bisogna anzitutto ricordare che in molte lingue le vocali arrotondate in contatto con consonanti velari ne alterano la struttura acustica provocando essenzialmente un abbassamento del locus della seconda formante. Se si ammette la presenza di questo effetto di coarticolazione anticipatoria ([ku]) e perseverativa ([uk]) anche in greco, è lecito supporre che di fronte alle sequenze originarie [kʷu] e [ukʷ] l'uditore erroneamente attribuisca l'abbassamento del locus della seconda formante, caratteristico della consonante labiovelare [kʷ], a una distorsione meccanica causata dalla vocale [u] seguente o precedente. In tale prospettiva la eliminazione della labializzazione dalla labiovelare risulta quindi dovuta a una ipercorrezione attuata dall'uditore. La riduzione di [kʷu] a [ku] e di [ukʷ] a [uk] potrebbe sembrare in contraddizione con l'idea che le labiovelari indoeuropee siano sorte presumibilmente da una labializzazione di velari “through assimilation to contiguous (i.e. preceding and/or following) or neighbouring rounded vowels ... with subsequent phonemicization” (Devine e Stephens 1977, p. 16), per esempio attraverso gli svi-

³⁰ D'altra parte è noto che in greco la scomparsa di [w] si è verificata prima davanti alla vocale [o] (lunga o breve) che davanti alle vocali [i], [e], [a].

luppi [ku] > [k^wu] e [uk] > [uk^w]³¹. Ma a questo proposito farei di nuovo riferimento agli studi di Ohala sulla natura dei cambiamenti dissimilatori e dei cambiamenti assimilatori: “dissimilation is perpetrated exclusively by listeners (through a kind of perceptual hypercorrection); assimilation is largely attributable to the speaker” (1983 b, p. 257)³². Non è pertanto problematico il fatto che la vocale [u], che presenta il massimo grado di labialità, costituisca il contesto più favorevole sia a fenomeni che sfociano nella fonologizzazione di una nascente differenza tra [k^w] e [k], sia a fenomeni che portano in definitiva alla defonologizzazione di una preesistente opposizione tra [k^w] e [k]³³. L'altra condizione in cui il greco fa confluire le labiovelari con le velari è rappresentata da [j] successivo, come mostra l'identità di sviluppo dei nessi [k^wj], [g^wj], [k^wh] e dei nessi [kj], [gj], [khj]³⁴. Di solito si postula che, per una specie di incompatibilità tra il carattere labiale-velare di [k^w] e il carattere spiccatamente palatale di [j], il breve elemento [k^w] abbia finito per cadere³⁵. D'altra parte Brixhe rileva che l'appendice [k^w] “s'efface progressivement, avec peut-être, un stade intermédiaire (labiopalatal) [k^u], lorsque [k^wj] évolue vers [ki] et [c]” (1978, p. 71). Estendendo alla storia della sequenza greca [k^wj] (> [kj]) l'ipotesi interpretativa proposta da Devine e Stephens 1977 per la storia della sequenza latina [k^wi] (> [ki]), si potrebbe pensare ad una fase intermedia [k^u] dovuta all'incrociarsi del passaggio del legamen-

³¹ Esempi di coarticolazione perseverativa sono abbastanza frequenti nei dialetti dell'Italia centro-meridionale, dove si trovano forme come [u kwanə], [u kwapə], [u mwarə], [u pwanə], [u frwatə].

³² Questo modo di concepire i cambiamenti dissimilatori viene applicato da Ohala anche alla spiegazione di casi di dissimilazione a distanza “of the sort Latin [k^win̥k^we] > [kin̥k^we] > Italian [tʃin̥kwe] ... due to listeners (or a listener) thinking that the labialization on the first velar was a distortion caused by spillover of labialization from the second velar and therefore factoring it out when they pronounced this word” (1983 b, p. 256).

³³ Non è escluso che il passaggio della sequenza instabile [k^wu] a [ku] si sia attuato già nell'indoeuropeo, come suggeriscono per esempio Pajares 1971 e Allen 1978.

³⁴ Le trascrizioni [k^wh], [kh] si fondano sull'ipotesi che le occlusive sonore aspirate dell'indoeuropeo siano già diventate occlusive sorde aspirate al tempo dei testi micenei.

³⁵ Lejeune 1972, per esempio, parla di semplificazione di [k^wj] in [kj].

to labiale-velare [w] al legamento labiale-palatale [ɥ] per influsso di [j] successivo (palatalizzazione) e del passaggio del legamento palatale [j] al legamento labiale-palatale [ɥ] per effetto di [w] precedente (labializzazione).

A proposito della corrispondenza diacronica [kʷ], [gʷ], [kʷh] : [p], [b], [ph] Lejeune si limita a parlare di “*prédominance de l’articulation labiale et maintien de l’occlusion*” (1972, p. 52). Lo sviluppo delle labiovelari in labiali è effettivamente un fenomeno attestato in numerose lingue di varie famiglie e molto plausibile dal punto di vista fonetico. Una delle conclusioni della indagine di Ohala e Lorentz si riferisce appunto alla tendenza universale secondo la quale “*labiovelar obstruents will most likely change to labial not velar obstruents*” (1977, p. 589)³⁶. E’ evidente che l’allargamento dei confronti interlinguistici e l’approfondimento dei meccanismi inerenti a tale sviluppo contribuiscono a sgretolare in maniera definitiva le ipotesi relative a speciali legami coinvolgenti il greco, l’osco-umbro, il celtico³⁷. Posto che l’evoluzione delle labiovelari a labiali si è realizzata in modo indipendente nelle singole lingue, restano da chiarire le condizioni generali che la rendono possibile sia sul piano articolatorio sia sul piano acustico-uditivo. Come premessa, non mi sembra inutile sottolineare la natura sostanzialmente contestuale di questo cambiamento, che in greco assume parvenze contestuali dal fatto che interessa solo le labiovelari non toccate dai processi di delabializzazione e di palatalizzazione i quali sono davvero condizionati dal contesto³⁸. Scorrendo la storia de-

³⁶ Per gli esempi di cambiamento di labiovelare in labiale rinvio sia a Ohala e Lorentz 1977 sia a Campbell 1974, il quale riporta anche un caso di cambiamento di labiale in labiovelare; per quest’ultimo fenomeno cf. Devine e Stephens 1977, p. 69, nota 121.

³⁷ D’altra parte l’esame dei testi micenei aveva portato Ambrosini a respingere come priva “di ogni concretezza e di ogni realtà storica l’ipotesi sia di una contiguità dialettale sia di una corrente unitaria che, nell’evoluzione delle labiovelari, avrebbe investito greco (e particolarmente l’eolico), osco-umbro e celtico” (1956, p. 72).

³⁸ L’ipotesi di un passaggio da labiovelare a labiale per dissimilazione di fronte a vocali velari ([o], [a]) (Ambrosini 1956) non è sostenibile, dal momento che l’esito labiale si ha anche davanti a una consonante, per esempio in *πρίσθαι* ([*kʷrei-]), *χερνίπτομαι* ([*nigʷ-]), *Αἰθίοψ* ([*okʷ-]). È noto che sequenze di

gli studi sul passaggio da labiovelare a labiale si incontrano descrizioni e spiegazioni differenti a seconda che esso venga collocato tra i cambiamenti fonici “qui résultent du déplacement progressif d’une articulation” o tra i cambiamenti fonici “qui ne peuvent se concevoir que comme une mutation brusque où l’on ne saurait imaginer d’intermédiaires entre l’articulation ancienne et la nouvelle” (Martinet 1975, p. 173). Coloro che sostengono il carattere graduale del cambiamento di labiovelare in labiale postulano ovviamente uno o più gradini intermedi tra il punto di partenza e il punto di arrivo; come esempi di posizione gradualista ricordo le analisi di Ascoli 1870, di Ambrosini 1956, di Hagège e Haudricourt 1972. Ascoli afferma che [p] non è “un capriccioso succedaneo dell’antico suono gutturale, ma bensì è natural continuazione dell’appendice labiale di questo, cresciuta in forze, per così dire, all’ombra e a’ danni di lui” (p. 72). Ambrosini ipotizza per il greco questo trafila evolutiva: in un primo momento l’elemento velare della labiovelare si ridusse ad un intacco velare, mentre l’elemento labiale si trasformò in una bilabiale spirante; successivamente si ebbe da un lato l’attenuarsi dell’intacco velare e dall’altro il rafforzamento articolatorio della bilabiale spirante che diventò una bilabiale occlusiva³⁹. Hagège e Haudricourt, riferendosi allo sviluppo di [kʷ] latino in [p] rumeno, suggeriscono che “la vélair labiovélarisée [kʷ] a vraisemblablement produit, au cours des siècles, une labiale labiovélarisée [*pʷ], du fait que les lèvres tendaient à se fermer en même temps que se fermait l’espace entre la langue et le voile du palais; la coarticulation labiovélaire qui avait probablement favorisé ce passage est ensuite tombée, d’où perte de pertinence par confusion du [p] ainsi produit avec les autres [p]” e aggiungono che la sincronizzazione dei movimenti “aboutit également à une perte en némi de Nouvelle-Calédonie, où, juste à l’inverse, un [k] s’est dégagé de [pʷ] à travers [kʷ]” (p. 18).

Fra coloro che sostengono il carattere improvviso del cambiamento di labiovelare in labiale distinguerei una linea che si fon-

labiovelare e consonante come [kʷr], [kʷt], [kʷs] sono ancora conservate in miceneo, dove si trovano, rispettivamente, *qi.ri.ja.to*, *ke.ni.qe.te.we*, *ai.ti.jo.qo*.

³⁹ Tale consolidamento viene messo in connessione con le sorti di F.

da esclusivamente su fattori articolatori e una linea che assegna particolare importanza a fattori acustico-uditivi. Per esempio, secondo la proposta di Martinet la comparsa della labiale si spiega in quanto “certains enfants qui s’essaient à reproduire [kʷ], concentrent au niveau des lèvres l’occlusion et l’articulation labiale caractéristiques de ce complexe articulatoire, d’où remplacement soudain de [kʷ] par [p]” (1975, p.173). Passy 1891 colloca lo sviluppo [kʷ] > [p] tra i cambiamenti fonici acustici, per i quali rileva, in generale, che “ils n’auraient pas eu lieu si le son nouveau n’avait été assez voisin du son ancien pour lui être substitué sans inconvénient” (p.232) e dei quali vede la principale origine nella “imitation maladroite du langage des adultes par les enfants” (p.230). La Durand sottolinea con forza il contributo attivo dell’uditore nella percezione dei suoni e nella evoluzione fonica di una lingua in due articoli (1954, 1956) che esaminano anche i diversi trattamenti delle labiovelari dell’indoeuropeo, considerati come casi di confusione tra consonanti senza alterazioni intermedie. La tendenza a sostituire [p] a [kʷ] viene spiegata in termini acustico-uditivi sulla base della teoria del locus messa a punto dai ricercatori dei laboratori Haskins negli anni ’50. La studiosa afferma che “pour toute labio-vélaire, suivie de n’importe quelle voyelle ... le locus de [k] se trouve abaissé et la consonne se trouve menacée de confusion avec [p]” (1954, p.121) e che la causa dell’abbassamento del locus di [k] è l’arrotondamento delle labbra che vi si accompagna in modo costante nella coarticolazione [kʷ]⁴⁰. Anche se l’uditore dispone “d’autres éléments, moins essentiels, mais qui aident à la perception, entre autre l’explosion” (1954, p.118), è evidente che le indicazioni ambigue fornite dalle posizioni dei loci e dalle transizioni delle seconde formanti possono creare serie difficoltà per la identificazione del punto di articolazione delle occlusive e quindi sono una fonte importante di errori di interpretazione⁴¹. Queste ambiguità acustiche giustifica-

⁴⁰ Nel caso di ωψ “la confusion de locus viendrait de la voyelle précédente, le [o], qui varie au contact de la consonne terminant la syllabe” (1954, p.121).

⁴¹ Sulla somiglianza fra le transizioni associate con le labiovelari e le transizioni associate con le labiali vd. anche Ladefoged 1968.

no pertanto una confusione uditiva delle sequenze [k^wu], [k^wo], [k^wɔ], [k^wa], [k^wi], [k^we], [k^wɛ] con [pu], [po], [pɔ], [pa], [pi], [pe], [pɛ]. Ohala ripropone in varie sedi una strategia esplicativa del sorgere di alcune innovazioni foniche ancorata alla ricerca dei fattori che causano somiglianze acustico-uditive tra suoni che sono diversi dal punto di vista articolatorio. Il meccanismo “for producing phonetically abrupt sound changes (that is abrupt from the point of view of articulation)” viene così sintetizzato: “a speech sound *x* as produced by a speaker is acoustically similar to sound *y*; a listener hears the sound as *y* and reproduces it that way when he turns speaker” (1974, p.254). Il passaggio da labiovelare a labiale è appunto un esempio più volte citato di cambiamento che richiede una spiegazione acustico-uditiva. D'altra parte, dato che le proprietà acustiche di [k^w] e di [p] rendono possibile una sostituzione reciproca, è lecito chiedersi perché sono le labiovelari a cambiarsi in labiali e non le labiali a cambiarsi in labiovelari. Anche tale questione è affrontata da Ohala in saggi recenti (1983 a, 1983 b) che tentano di gettare luce sulle asimmetrie osservabili negli errori di riconoscimento dei suoni e nella direzione dei cambiamenti che sono dovuti a tali errori. Ohala richiama asimmetrie che sono state registrate nella erronea identificazione delle lettere dell'alfabeto, in cui confusioni come *Q > O*, *E > F*, *R > P* sono più frequenti delle confusioni opposte. In ciascuna coppia la lettera di sinistra è strutturalmente identica alla lettera di destra, ma possiede in più un tratto *extra* e si può postulare che la causa primaria di tali confusioni sia l'incapacità visiva di scoprire questa proprietà differenziatrice. Analogamente nel caso del passaggio [k^w] > [p], che è di gran lunga più frequente del suo contrario [p] > [k^w], la direzione preferita del cambiamento si può comprendere invocando l'incapacità dell'uditore di cogliere il tratto *extra* che differenzia la labiovelare dalla labiale e che probabilmente consiste nella presenza “of a moderately sharp spectral peak in the low frequency region of the noise burst” (1983 a, p.236)⁴². Ma in questa sede è più che mai opportuno rilevare che l'ipotesi generale della somiglianza e della confondibilità

⁴² Come si è visto sopra, “otherwise they are largely identical, e.g. in F₂ transition” (Ohala 1983, p.236).

acustico-uditiva fra le labiovelari e le labiali non deve essere disgiunta dalla considerazione dei problemi interni alla lingua in esame. Credo che si possa parlare di un incontro fra uno schema di sviluppo spiegabile in base a caratteristiche universali della sostanza fonetica e una situazione specifica della lingua greca in un momento particolare della sua storia, in cui evidentemente la precarietà strutturale e funzionale delle labiovelari ne favoriva la eliminazione⁴³. Sono inoltre del parere che le singole proposte descrittive ed esplicative, che ho brevemente passato in rassegna, trovino una più completa valorizzazione qualora siano inserite nel quadro globale della teoria del cambiamento linguistico elaborata da Andersen negli anni '70 (1973, 1974)⁴⁴. Il luogo principale della nascita delle innovazioni viene considerato l'apprendimento della lingua da parte della nuova generazione. Dato che le esecuzioni foniche dei modelli a cui il bambino è esposto presentano spesso intrinseche complessità e difficoltà, il discente-uditore può compiere analisi e interpretazioni del segnale acustico che sono diverse da quelle tradizionali e che vengono denominate innovazioni abduitive. In questa prospettiva lo sviluppo greco labiovelare > labiale è da ritenere il frutto di una interpretazione abduitiva che si giustifica dal punto di vista acustico-uditivo e che si collega con il processo dell'apprendimento della lingua nativa da parte del bambino.

Indubbiamente la questione più controversa è quella che riguarda la eliminazione delle labiovelari seguite dalle vocali [i], [e], che per la maggior parte dei dialetti greci si risolve nel confluire delle labiovelari con le occlusive dentali. E' vero che le forme licie *ti*, *tise* mostrano lo stesso sviluppo del greco *τις*, ma Szemerényi rileva che "this type of palatalization of a labiovelar to [t(i)-] is unique in the Indo-European world" e che, "being confined to these two languages, it is unlikely to be independent in both" (1966, p.39): pare più probabile un influsso del greco sul licio che non viceversa. Secondo l'impostazione tradizionale l'occlusiva dentale è il prodotto finale di un processo di palata-

⁴³ Sui fattori di instabilità delle labiovelari nell'ambito del sistema greco si sofferma Sheets 1975.

⁴⁴ Una sintesi di tale teoria è stata abbozzata da Uguzzoni 1981; cf. anche Uguzzoni 1982.

lizzazione indotto dalle vocali [i], [e]. E' opinione diffusa che il meccanismo della palatalizzazione della labiovelare comprenda almeno due momenti, prima il dileguo della componente labiale e il simultaneo intacco palatale della componente velare, poi il passaggio della velare palatalizzata a dentale palatalizzata. Lejeune suppone un ulteriore sviluppo da occlusiva dentale palatalizzata ad affricata dentale e vede una conferma di tale tappa in arcadico. Il trattamento delle labiovelari in arcadico non differisce in generale da quello che si osserva in ionico-attico e in dorico, come mostrano, per esempio, le forme $\tau\iota\varsigma$, $\alpha\pi\upsilon\tau\epsilon\iota\sigma\alpha\tau\omega$, $\epsilon\sigma\tau\epsilon\iota\sigma\iota\nu$, $\tau\epsilon\tau\omicron\rho\tau\alpha\nu$. Ma ci sono alcune testimonianze che indicano una pronuncia non occlusiva: $\omicron\mu\epsilon\omicron\iota$, $\epsilon\mu\epsilon$, $\mu\iota\varsigma$ in una iscrizione di Mantinea (V sec. a. C.), $\tau\zeta\epsilon\tau\rho\alpha\kappa\alpha\tau\iota\alpha\iota$ in una iscrizione di Tegea (V sec. a. C.), $\omicron\zeta\iota\varsigma$, $\zeta\tau\epsilon\rho\alpha\iota\omicron\nu$ in una iscrizione proveniente dall'Arcadia settentrionale (500 a. C.). Lejeune fa notare che in due casi " ζ a été précisé par un τ préposé ou postposé, à la fois pour mieux mettre en lumière l'affrication et pour affirmer le caractère sourd du phonème" (1979, p.58). A ciò si può aggiungere il particolare riflesso dell'interrogativo-indefinito [$*k^w\text{is}$] che in iscrizioni e glosse ciprie è [sis], con una fricativa dentale per la quale sembra ragionevole postulare una antecedente affricata dentale (come in [tsis] arcadico). L'arcadico e il ciprio conserverebbero dunque tracce di una pronuncia [ts] che Lejeune attribuisce anche agli altri dialetti, considerandola la base comune per le evoluzioni successive. L'affricata dentale secondo Lejeune poteva evolversi sia in occlusiva dentale sia in fricativa dentale "selon que prédominait le premier ou le second élément" (1972, p.51): questa analisi, a mio avviso, non manca di sollevare dubbi, dato che il cambiamento [ts] > [t] non è foneticamente plausibile tanto quanto lo è il cambiamento [ts] > [s]⁴⁵. In pratica si constata il prevalere della prima tendenza, essendosi la seconda realizzata solo in ciprio e limitatamente alla labiovelare sorda davanti a [i]⁴⁶; e la duplice trafila dei processi evolutivi viene così delineata:

⁴⁵ Pellegrini 1950 ritiene che l'affricata dentale [ts] sia passata alla occlusiva dentale [t] attraverso una fase intermedia di affricata postdentale [tθ].

⁴⁶ Lejeune 1979 mette in rilievo il singolare comportamento del ciprio sia in rapporto all'arcadico sia in rapporto all'insieme degli altri dialetti greci.

- (1) (a) [kʷ] > [kʲ] > [tʲ] > [ts] > [t]
 (b) [kʷ] > [kʲ] > [tʲ] > [ts] > [s]

Secondo un'altra proposta la tappa intermedia condivisa da tutti i dialetti greci sarebbe invece rappresentata da [tʲ], poi ci sarebbe stata una divergenza tra una palatalizzazione arrestata a uno stadio meno avanzato e una palatalizzazione portata ad uno stadio più avanzato. Steiner 1955, per esempio, ipotizza che da [tʲ] si siano sviluppati da una parte l'esito regolare [t] conseguente alla perdita dell'intacco palatale, dall'altra gli esiti speciali [ts] e [s] dell'arcadico e del ciprio, ritenuti appunto non più esempi di conservazione di una antica pronuncia pangreca, bensì indizi di palatalizzazione più progredita. Il susseguirsi dei fatti si potrebbe raffigurare in questi schemi:

- (2) (a) [kʷ] > [kʲ] > [tʲ] > [t]
 (b) [kʷ] > [kʲ] > [tʲ] > [ts] > [s]

L'ipotesi di una depalatalizzazione delle consonanti [tʲ], [dʲ], [tʰ] si ritrova in vari studiosi, come Pisani 1931, Ambrosini 1956, Risch 1979; secondo Ambrosini, per esempio, il passaggio a [t], [d], [tʰ] presuppone dal punto di vista fonetico "un rafforzamento ed un'anticipazione nella pronuncia" (p.62), mentre dal punto di vista fonologico si può considerare "un conguaglio ed un riassorbimento ... nei rispettivi arcifonemi, di cui, forse, furono sentite come varianti facoltative" (p.63)⁴⁷. A tali suggerimenti si richiama in parte Allen 1958 nel fornire la sua spiegazione dello stadio finale della storia della riduzione delle labiovelari a occlusive dentali. Il fatto che in greco le vocali [i], [e] palatalizzino le labiovelari e non le velari pure è a priori sorprendente, dato che la labiovelarità implica, "in general phonetic terms, a double negation of plain palatality (i.e. velar articulation + lip-rounding as against palatal articulation + lip spreading)" (p.114). A questo problema preliminare Allen dà una soluzione simile a quella di Pisani 1931, sostenendo cioè

⁴⁷ L'analisi di Ambrosini contiene anche l'invito a non trascurare il fatto che "la grafia può ad un certo momento aver influito sulla pronuncia, tanto più che il greco non disponeva di segni particolari per indicare le alterazioni palatali delle consonanti" (p.63).

che le labiovelari si sono palatalizzate in virtù della loro componente labiale. In altre parole, in greco l'occlusiva velare pura non fu soggetta all'effetto palatalizzante di una vocale palatale successiva, mentre lo fu la seconda componente dell'occlusiva velare labializzata che passò da [w] a [ʷ]. In base a questa proposta [kʷ] "would pass to a labiopalatalized velar [kʷ], thence (? via [tʷ]) to a labialized (pre-)palatal affricate [tʃʷ], such as is common in e.g. certain Caucasian languages. There would later follow a loss of the labial (in fact labiopalatal) element (as also dialectally in Caucasian)" (p.116)⁴⁸. Come prodotto del processo di palatalizzazione della labiovelare Allen postula quella affricata prepalatale [tʃ] che era probabilmente ancora presente nelle attestazioni arcadiche ricordate sopra; d'altra parte egli afferma che "the tendency for [tʃ] > [ts] > σ (foreshadowed by Cypr. σις) is frustrated by the intervention of [tʃ] > τ" (p.128, nota 70). Gli sviluppi che vengono ipotizzati sono pertanto riassumibili in questo modo:

- (3) (a) [kʷ] > [kʷ] > [tʷ] > [tʃʷ] > [tʃ] > [t]
 (b) [kʷ] > [kʷ] > [tʷ] > [tʃʷ] > [tʃ] > [ts] > [s]

A proposito del passaggio finale [tʃ] > [t] bisogna notare che probabilmente esso è dovuto a fattori diversi da quelli implicati in una normale modificazione articolatoria ed ha la sua base piuttosto in un processo di sostituzione. Quando propone che [t] derivi da una affricata prepalatale e non da un'affricata dentale, Allen sottolinea che "such derivation would appear particularly probable if at the period(s) in question the existing dental stops were palatalized to the extent of permitting their identification with the new prepalatal affricates" (p.126-127)⁴⁹. Tale

⁴⁸ Simile al gradino qui trascritto [tʷ] è quello postulato da Brugmann 1897 (I, p. 592). In certe lingue del Caucaso nordoccidentale sono comuni consonanti labiopalatalizzate e consonanti articolate simultaneamente come labiali e come palatali; cf., per esempio, Catford 1972.

⁴⁹ Questa proposta è collegata con l'opinione di Allen che -ττ- attico e beotico derivi direttamente da [-tʃʃ-] piuttosto che dal suo ulteriore sviluppo [-tʃʃ-]. L'ipotesi di un certo grado di palatalizzazione delle dentali ha un punto di appoggio nelle grafie beotiche del III sec. a.C.: per esempio in τιουχᾶ, Ἰᾶ-διουλογοῦς, προθιοურიον, Σιουνεσις, Πολιουξενιος si trova ι ad indicare un legamento palatale "between denti-alveolar consonants and the maximally contrasting labial [u] vowels" (p.117).

identificazione può essere stata favorita dal fatto che le affricate prepalatali risultanti dalle labiovelari ricorrevano esclusivamente davanti a una vocale palatale, che è la posizione in cui anche le occlusive dentali originarie erano più suscettibili di ricevere un certo grado di palatalizzazione allofonica. Mi sembra che l'intera ricostruzione della vicenda delle labiovelari seguita da [i], [e] come è stata schematizzata in (3) sia più convincente di quelle presentate in (1) e in (2). Vorrei anche aggiungere che il processo di palatalizzazione delle labiovelari così come è stato visto da Allen si conforma a una delle generalizzazioni fonetiche enunciate da Ohala intorno al comportamento articolatorio di [w]: "when assimilating to adjacent vowels, it is the labial velar's labial place of articulation that remain unchanged; the place of the lingual constriction may shift or disappear under the influence of the vowel's lingual configuration" (1979 b, p.44)⁵⁰; analogamente per influsso delle vocali [i], [e] successive il legamento labiale-velare [ɰ] in greco si trasforma nel legamento labiale-palatale [ɲ] mantenendo il suo carattere labiale.

D'altra parte ritengo che non si debba dimenticare l'analisi di Passy 1891 in cui si intrecciano proficuamente considerazioni di ordine articolatorio e considerazioni di ordine acustico. Secondo Passy l'unica spiegazione plausibile dell'evoluzione delle labiovelari davanti a [i], [e] è che in questo contesto "les [kɰ], [gɰ] proethniques sont devenus, par assimilation, des palatales labialisées [cɰ], [ʝɰ]; et qu'ensuite, par développement indépendant, [cɰ], [ʝɰ] sont devenus [t], [d]. De fait, le tymbre de [cɰ] diffère peu de celui de [t]; la tonalité est presque la même" (p.153). In primo luogo è interessante la chiara distinzione fra due stadi innovatori qualitativamente diversi: lo stadio del cambiamento contestuale in cui la labiovelare si modifica per l'azione palatalizzante della vocale vicina e lo stadio del cambiamento acoustuale in cui l'entità sorta dalla precedente palatalizzazione viene sostituita dall'occlusiva dentale⁵¹. In secondo luogo si noterà

⁵⁰ Ohala richiama inoltre il caso del Dagbani, segnalato da Wilson e Bendor-Samuel 1969, in cui le labiali-velari [kp], [gb], [ŋm] hanno gli allofoni [tp], [db], [nm] davanti alle vocali palatali e al legamento palatale [j].

⁵¹ Passy chiama "combinatifs" i cambiamenti che si producono "par l'action des sons voisins" (p.167) e "indépendants" i cambiamenti dei suoni "dus aux

l'indicazione della motivazione acustico-uditiva del cambiamento acontestuale, che sembra implicare una sorta di confusione uditiva tra suoni acusticamente simili. Sul versante delle ricerche che privilegiano il ruolo dei fattori acustico-uditivi per la comprensione dell'origine delle innovazioni foniche emerge anche in questo caso la posizione della Durand secondo la quale "des évolutions qui font difficulté si on les envisage du point de vue articulaire, c'est à dire du point de vue du locuteur, peuvent ... s'expliquer par quelque ambiguïté du *locus*, c'est à dire par un erreur d'interpretation de l'auditeur" (1954, p. 122). La studiosa sostiene che le sequenze [k^wi], [k^we], [k^wɛ] possono essere sostituite non solo da [pi], [pe], [pɛ], come si è visto sopra, ma anche da [ti], [te], [tɛ]⁵² "car alors les formants passent du grave à l'aigu pour les trois consonnes" (1956, p.355). Gli esiti dentali greci delle labiovelari davanti a [i], [e], i quali fanno difficoltà, "ne se pliant pas aux transformations phonétiques traditionnelles, car on ne voit pas de communauté d'articulation entre [k^w] et [t]" (1954, p. 122), sono attribuiti a una confusione dell'uditore resa possibile da una somiglianza acustica tra [k^w] e [t], che viene messa in connessione con le posizioni dei loci e le transizioni delle seconde formanti. Rileggendo questa proposta alla luce della teoria anderseniana, a cui si è accennato, la radice della corrispondenza diacronica [k^w], [g^w], [k^wh] : [t], [d], [th] potrebbe essere vista in una innovazione abduittiva formatasi nel corso dell'apprendimento della lingua da parte del bambino e legittimata dalle ambiguità acustiche dei dati sottoposti alla sua analisi. Ma questa esegesi sarebbe criticabile in quanto non fornisce elementi per spiegare la scelta del discente-uditore fra diverse interpretazioni che sono ugualmente compatibili con i dati acustici. Come si è detto, la posizione del locus e la transizione della seconda formante consentono infatti di analizzare le sequenze di consonanti labiovelari e vocali palatali come:

- (4) (a) [k^wi], [k^we] (conservazione)
(b) [pi], [pe] (innovazione)

tendances naturelles de ces sons – soit dans toutes les positions, soit dans certaines conditions d'intonation, d'accent et de quantité" (p. 134).

⁵² La Durand precisa che [ɛ] non deve essere "trop ouvert" (1954, p. 121).

(c) [ti], [pe] (innovazione)

(d) [ti], [te] (innovazione)

Recuperando anche i suggerimenti di Passy, è preferibile immaginare che in greco si siano susseguiti due distinti processi evolutivi: un processo deduttivo contestuale, cioè l'introduzione della regola di palatalizzazione della labiovelare, e un processo abduttivo acontestuale, cioè la reinterpretazione come dentale della consonante prodotta dalla palatalizzazione. E' evidente che questa esegesi ha il vantaggio di indicare le condizioni che possono aver guidato l'innovazione abduttiva verso forme differenti, quali sono riassunte in (4) (b), (4) (c), (4) (d). Si tratterà di ammettere la presenza generale di una leggera palatalizzazione delle labiovelari seguite da vocali palatali e di postulare che i dialetti greci abbiano intensificato tale palatalizzazione in grado minore o maggiore. Le labiovelari vengono interpretate come labiali nelle lingue indoeuropee in cui la realizzazione palatalizzata di [kʷ] non supera i limiti di un 'allofono intrinseco' dovuto a una restrizione fisiologica universale (4) (b). In greco la palatalizzazione di [kʷ] assume invece il carattere di un 'allofono estrinseco' che non può più essere predetto in base ai soli criteri della fonetica universale, ma richiede la formulazione di una regola specifica⁵³. La differenza di comportamento che si osserva tra i dialetti eolici e i dialetti non eolici risulta comprensibile se si attribuisce loro un grado di palatalizzazione estrinseca, rispettivamente, debole e forte; ne consegue che le labiovelari palatalizzate da una parte sono interpretate come dentali soltanto davanti a [i] (4) (c), dall'altra sono interpretate come dentali sia davanti a [i] sia davanti a [e] (4) (d). Ciò che non si può determinare con sicurezza è quale dei possibili prodotti della palatalizzazione estrinseca di [kʷ] è stato interpretato abduttivamente come [t]. Fra [kʷ], [cʷ], [tʃʷ], [tʰ], [kʰ], [c], [tʃ], [tʰ] i candidati più probabili dal punto di vista acustico-uditivo sembrano essere l'occlusiva velare labiopalatalizzata [kʷ] e l'occlusiva palatale labializzata [cʷ]. A questo proposito ritengo uti-

⁵³ Adotto la distinzione tra 'allofono intrinseco' e 'allofono estrinseco' come è presentata da Hyman 1976.

le ricordare da un lato il fatto che “place articulation cues for consonants reside in both the second formant (F_2) transition and in the noise burst” (Ohala 1979 a, p.359), dall’altro il fatto che dei punti di inizio della transizione della seconda formante “for back velars the average is 1150–1350, for palato-velars and palatals the average value is from 1700–2000, for dental alveolars the average value is from 1550–1800, while for labial the average value is 1000–1300 cps.” (Becker 1978, p.321). Se si considera che l’arrotondamento delle labbra ha l’effetto di abbassare la frequenza della seconda formante soprattutto quando l’articolazione primaria è velare e palatale, i segmenti complessi $[k^u]$ e $[c^u]$ dovrebbero allora occupare nella scala della frequenza una posizione intermedia fra i valori sopraindicati di 1700–2000 cps. e di 1550–1800 cps. Di qui la possibilità di confondere $[k^u]$ o $[c^u]$ con $[t]$, che si realizza quando l’uditore dà più importanza alle caratteristiche transizionali delle combinazioni CV e VC che al rumore della esplosione dell’occlusiva.

Bibliografia

- Allen, W.S., 1958, Some problems of palatalization in Greek, *Lingua* 7, p.113–133.
- 1978, The PIE velar series: Neogrammarian and other solutions in the light of attested parallels, *TPhS.* p.87–110.
- Ambrosini, R., 1956, Osservazioni sulla cronologia di alcuni fenomeni fonetici greci, *ASNP.* 25, p.61–95.
- Andersen H., 1973, Abductive and deductive change, *Language* 49, p.765–793.
- 1974, Towards a typology of change: bifurcating changes and binary relations, in J. M. Anderson, Ch. Jones (ed.), *Historical linguistics*, II, Amsterdam, p.17–60.
- Arena, R., 1969, La continuazione delle labiovelari nei dialetti greci, *SMEA.* 7, p.7–27.
- 1971, Note linguistiche a proposito delle tavole di Eraclea, Roma.
- Ascoli, G. I., 1870, *Lezioni di fonologia comparata*, Torino-Firenze.
- Becker, L. A., 1978, The feature(s) [grave]. *Journal of Phonetics* 6, p.319–325.
- Bhat, D. N. S., 1978, A general study of palatalization, in J. A. Greenberg et al. (ed.), *Universals of Human Language*, II, Stanford, p.47–92.
- Brixhe, C., 1978, Les palatalisations en grec ancien. *Approches nouvelles, Étrennes de septantaine. Travaux de linguistique et de grammaire comparée offerts à Michel Lejeune*, Paris, p.65–73.

- Brugmann, K., 1897, Grundriß der vergleichenden Grammatik der indogermanischen Sprachen, Straßburg.
- Campbell, L., 1974, Phonological features: problems and proposals, *Language* 50, p. 52–65.
- Catford, J. C., 1972, Labialization in Caucasian languages with special reference to Abkhaz, *Proceedings of the Seventh International Congress of Phonetic Sciences*, The Hague, p. 679–682.
- Chantraine, P., Dessenne, A., 1957, Sur quelques termes mycéniens relatifs au travail de l'ivoire et notamment *qe.qi.no.me.no* et *qe.qi.no.to*, *REG.* 70, p. 301–311.
- Chen, M., 1973, Predictive power in phonological description, *Lingua* 32, p. 173–191.
- Devine, A. M., Stephens, L. D., 1977, *Two studies in Latin phonology*, Saratoga.
- Durand, M., 1954, La perception des consonnes occlusives: problèmes de palatalisation et de changements consonantiques, *Studia Linguistica* 8, p. 110–123.
- 1956, Du rôle de l'auditeur dans la formation des sons du langage, *Journal de Psychologie Normale et Pathologique* 52, p. 347–355.
- Foley, J., 1973, Assimilation as universal phonological rule, *Folia Linguistica* 6, p. 251–262.
- Francis, E. D., 1973, Heracl. ἐνδεδιωκότα, *IF.* 78, p. 100–105.
- Grammont, M., 1948, *Phonétique du grec ancien*, Lyon.
- Hagège, C., Haudricourt, A., 1978, *La phonologie panchronique*, Paris.
- Hamp, E. P., 1960, Notes on early Greek phonology, *Glotta* 38, p. 187–203.
- Heubeck, H., 1966, Mycenaean *qe.qi.no.me.no*, in L. R. Palmer, J. Chadwick (ed.), *Proceedings of the Cambridge Colloquium on Mycenaean Studies*, Cambridge, p. 229–237.
- Hyman, L., 1976, Phonologization, in A. Juillard (ed.), *Linguistic Studies Offered to Joseph Greenberg*, II, Saratoga, p. 407–418.
- Kaisse, E., 1975, Segments with internal structure: Greek labiovelars, *Papers from the Annual Meeting of the Northeast Linguistic Society*, 5, p. 144–152.
- Ladefoged, P., 1968, *A phonetic study of West African languages*, Cambridge.
- Lejeune, M., 1958, Sur les labiovélares mycéniennes, in *Mémoires de philologie mycénienne* I, Paris, p. 285–317.
- 1972, *Phonétique historique du mycénien et du grec ancien*, Paris.
- 1979, La phonologie: l'exemple des labiovélares, *SMEA.* 20, p. 53–68.
- Maddieson, J., 1984, *Patterns of sounds*, Cambridge.
- Martinet, A., 1975, Des labiovélares aux labiales dans les dialectes indo-européens, in *Évolution des langues et reconstruction*, Paris, p. 169–175.
- Meillet, A., 1894, De quelques difficultés de la théorie des gutturales indo-européennes, *MSL.* 8, p. 277–404.
- 1905–1906, *Hellenica V: Observations sur le traitement des labiovélares en grec*, *MSL.* 13, p. 38–41.
- Moralejo Alvarez, J. J., 1976, La enclítica τε en los dialectos eólicos, *Emérita* 44, p. 163–170.
- Mühlestein, H., 1955, *Le trépieds de Pylos*, Bâle.

- Ohala, J., 1974, *Phonetic explanation in phonology*, Papers from the Parasession on Natural Phonology, Chicago, p.251-274.
- 1979 a, *The contribution of acoustic phonetics to phonology*, in B.Lindblom, S.Öhman (ed.), *Frontiers of Speech Communication Research*, London, p. 355-363.
 - 1979 b, *Universals of labial velars and de Saussure's chess analogy*, *Proceedings of the Ninth International Congress of Phonetic Sciences*, II, Copenhagen, p.41-47.
 - 1981, *The listener as a source of sound change*, Papers from the Parasession on Language and Behavior, Chicago, p.178-203.
 - 1983 a, *The phonological end justifies any means*, *Proceedings of the Thirteenth International Congress of Linguists*, Tokyo, p.232-243.
 - 1983 b, *The direction of sound change*, *Abstracts of the Tenth International Congress of Phonetic Sciences*, Dordrecht, p.253-258.
- Ohala, J., Lorentz, J., 1977, *The story of [w]: an exercise in the phonetic explanation for sound patterns*, *Proceedings of the Third Annual Meeting of the Berkeley Linguistics Society*, p.577-599.
- Pajares, A. B., 1971, *Aportaciones al estudio fonológico de las guturales indoeuropeas*, *Emérita* 39, p.63-107.
- Palmer, L. R., 1957, *A Mycenaean tomb inventory*, *Minos* 5, p.58-92.
- Passy, P., *Étude sur les changements phonétiques et leurs caractères généraux*, Paris.
- Pedersen, H., 1939, *Zur Theorie der altgriechischen Palatalisierung*, *TCLP*. 8, p. 289-291.
- Pellegrini, G., 1950, *Osservazioni di fonetica greca (esiti σσ/ττ)*, Pisa.
- Pisani, V., 1931, *Studi sulla preistoria delle lingue indoeuropee*, *Atti della reale accademia nazionale dei Lincei*, *Memorie*, s. VI, v. IV, f. VI, p.545-653.
- 1939-1940, *Note di fonetica e morfologia greche*, *RIL*. 73, p.485-539.
- Risch, E., 1979, *Les consonnes palatalisées dans le grec du II^e millénaire*, in E. Risch, H.Mühlestein (ed.), *Colloquium Mycenaeanum. Actes du sixième colloque international sur les textes mycéniens et égéens*, Neuchâtel - Genève, p. 267-281.
- Ruhlen, M., 1976, *A guide to the languages of the world*, Stanford.
- Schwyzer, E., 1939, *Griechische Grammatik*, I, München.
- Sheets, G. A., 1975, *Palatalization in Greek*, *IF*. 80, p.118-168.
- Sköld, H., 1924, *Die indogermanischen Labiovelare*, *KZ*. 52, p.147-151.
- Steiner, A., 1955, *Studi sull'arcado-ciprio*, *RIL*. 88, p.328-359.
- Szemerényi, O. J. L., 1966, *The labiovelars in Mycenaean and historical Greek*, *SMEA*, p.29-52.
- Uguzzoni, A., 1981, *Manifestazione fonetica e struttura fonologica nei processi evolutivi*, *Lingua e Stile* 16, p.197-213.
- 1982, *Labiovelari e fenomeni di palatalizzazione. Per una riconsiderazione di alcuni cambiamenti fonici del greco antico*, *SILTA*. 11, p.233-319.
- Vennemann, Th., 1974, *Comment*, in Anderson 1974, p.51-52.
- Wathelet, P., 1970, *Les traits éoliens dans la langue del' épopée grecque*, Roma.

- Whatmough, J., 1937, The development of the Indo-European labiovelars with special reference to the dialects of ancient Italy, *Mélanges linguistiques offerts à H. Pedersen*, København, p.45-56.
- Wilson, W. A. A., Bendor-Samuel, J. T., 1969, The phonology of the nominal in Dagbani, *Linguistics* 52, p. 56-82.
- Zupitza, E., 1896, *Die germanischen Gutturale*, Berlin.

Istituto di Glottologia,
Università di Bologna,
via Zamboni 16,
I-40126 Bologna

Arianna Uguzzoni

A Datum for the Chronology of Vocalisation of Nasal Sonants in Greek

A characteristic feature of the Arcado-Cypriot dialectal group is the closing of *-ǵ* to *-v*, which we consider important in order to determinate the chronology of the vocalisation of nasal sonants, at least of **m̥* of the form **dek̥m̥*, arc. δεκο.

This vocalic closing must have affected all old *-ǵ* in final unstressed position in Arcadian, since the pronominal form αὐτο, Schw. 665 A, 25 and C¹ 4, where the innovation had not been produced, is found twice. This feature is to be determinate after the fall of final plosives from the form arc. αλλυ (< αλλο < **al-yod*). Therefore, it may be a feature of Postmycenaean date¹.

But this vocalic closing does not affect *-ǵ* < **m̥* of the Arcadian numeral δεκο. The reason why this *-ǵ* is unchanged here in final position and the form ***δεκυ* never appears, may be due to:

a) The process of vocalisation of the sonant **m̥* in this form took place after the closing of old *-ǵ* to *-v*.

b) *-ǵ* < **m̥* has had a more open pronunciation than old *-ǵ* and that explains the conservation of this *-ǵ* < **m̥* after the closing of old *-ǵ*. That is to say, the phase *-ǵ* < **m̥* / *-ǵ* < old *-ǵ* developed to *-ǵ* < **m̥* / *-v* < old *-ǵ*. This explanation is defended by Risch², with whom we do not agree: In final position the vowel *ǵ* from **m̥* appears only in the numeral δεκο. Consequently this new *ǵ* appears very seldom and it is hardly probable that an opposition *ǵ* < **m̥* / *-ǵ* < old *-ǵ* would have taken place if the process of vocalisation had ended after the closing

¹ MS. Ruipérez, Le dialecte mycénien, Acta Mycenaea, I, Proceedings of the Fifth International Colloquium on Mycenaean Studies, Salamanca 1972, p. 155-57.

² Historisch-vergleichende Sprachbetrachtung und Dialektgeographie, Kratylos 11 (1966) p. 154 and note 17.

of old *-ǝ* to *-v*. In that case both *-ǝ* would presumably have been confused quickly.

Hence, we prefer to think that the closing of old *-ǝ* to *-v* took place before the process of vocalisation of **m̥* in the Arcadian form *δεχο* had finished.

Against this theory, which we suggested some time ago³ the objection could be raised that closing is of a more recent date, and, consequently, the end of the process of vocalisation of the sonant would have to be determined in a date that is too late. In fact there were not enough data to determine the approximate chronology of this vocalic closing, although one has the impression that it might not be so recent since this is one of the most characteristic features which appears more regularly in the dialectal group as a whole.

A new Cypriot inscription has been found a short time ago, dating from the 11th century B.C.⁴, where the form *o-pe-le-ta-u*, *Ὀπελταυ*, (*-αυ* < *-αο*), is found, in which the vocalic closing had already taken place. Therefore, this phonetic innovation must be situated further back, in the second millenium B.C., and be considered as if it were one of the oldest of this dialectal group.

In the light of this new information the objection raised becomes questionable. The process of vocalisation of **m̥* to *ǝ* in *δεχο* could have already finished in the second millenium B.C. given that the closing of old *-ǝ* to *-v* was already accomplished in the 11th century B.C.

In conclusion, we consider that the end of the process of vocalisation of **m̥* in *o* in the Arcadian numeral *δεχο* is later than the closing of old *-ǝ* to *-v* and this is, in turn, later than the fall of final plosives. While the fall of final plosives could have taken place at a Postmycenaean time, it is necessary to date the above-mentioned vocalisation of the nasal sonant also in Post-

³ Consideraciones en torno al cierre de *-ǝ* en *-v* y la vocalización de las sonantes nasales en arcadio, SPhS. 4 (1980) p.165-67.

⁴ V. Karagheorghis, Fouilles à l'Ancient-Paphos de Chypre. Les premiers colones grecs, CRAI. 1980, p.122-36; Fouilles de tombes à Palaepaphos, BCH. 104 (1980) p.788.

188 Antonio Lillo, Vocalisation of Nasal Sonants in Greek

mycenaean time, which, on the other hand, is hardly surprising if we take into account the fact that the vocalisation of **r̥* had not yet occurred in the Mycenaean era⁵.

**Departamento de Filología Griega,
Facultad de Letras,
Universidad de Murcia,
E-30071 Murcia**

⁵ A. Heubeck, Syllabic *r* in Mycenaean Greek?, *Acta Mycenaea*, II, Salamanca 1972, p. 55-79.

Hom. κέλευθος 'path'*

In memoriam
Dr. Petre Ceașescu
6.1. 1946–26.3.1982

From the idea of 'driving of cattle' several Indo-European languages have drawn the notion of 'cattle-track' and further more generally 'way, road, street'. For example:

1. Lith. *genù* (inf. *giñti*) '(Vieh auf die Weide) treiben' > *genesỹs* 'Viehtrift', *genetỹs* 'Triftweg, Straße, Weg'.¹
2. Lat. *ago* 'to lead, drive (of animals)' > *actus* m. 'passage for cattle'.²
3. OE. *drifan* 'to drive' > *drafe* 'road along which horses or cattle are driven'.³
4. NHG. *treiben* 'to drive' > *Trift* f. 'cattle-track'.⁴
5. Ved. *ájati* '(Rosse) treiben' > *ájman* n. 'Bahn (des Rosses, Agni's, etc.)',⁵ *ajani* f. 'path, road'.

* Paper written in February 1984 during a research fellowship at the University of Heidelberg granted by the Alexander von Humboldt Foundation.

¹ Kurschat, Lit.-dt. Wb. 1, p.581, Niedermann/Senn/Brender, Wb.d.lit. Schriftspr. 1, 177, Fraenkel, Lit.etym.Wb. p.152. See also: Lith. *išvarýti* 'aus-treiben z.B. Vieh auf die Weide' > *išvara* 'der Weg, auf dem das Vieh zur Weide getrieben wird' (Kurschat p.941), *išganýti* 'abweiden' > *išgana* 'die Viehtrift' (Kurschat p.814), *išgiñti* 'Vieh austreiben (zur Weide)' > *išginia* 'die Viehtrift' (Kurschat p.818), *varýti* 'treiben' > *vary-klà* 'der Weg, auf dem das Vieh zur Weide getrieben wird' (Kurschat p.2639; *-kl-* from **-il-*, A. Leskien, Die Bildung der Nomina im Litauischen, p.495–501).

² Cic. Caecin. 74, Ulp. dig. 8.3.1, Pompon, dig. 8.1.13, Paul, sent. rec. 1.17.1 *ac-tum, id est, qua pecora minare consuevimus*, Isid. orig. 15.16.13 *actus quo pecus agi solet*, etc. See all the references in the ThLL. 1.450.1–19.

³ The Oxford English Dictionary 3, p.684 s.v. *drove*. See ibid. NE. *drove-road*, *drove-way* or simply *drove* 'ancient road or track for cattle'.

⁴ 'weg für das vieh', DWb. 11.1.2.499 s.v.

⁵ Grassmann, Wb.z. Rig-Veda p.18, 22; see e.g. RV. 1.65.6 (Aufrecht) *átyo náj-man* 'as a horse on his track'.

6. Ved. *nī* – (*nayāti*) 'führen, leiten' > *nīthā* f. 'Weg'.⁶
7. Grk. ἄγω 'to lead' > ἄγυια 'path, street'.⁷

It is then obvious that Hom. κέλευθος f. 'path, road' (pl. also -α neuter!) is similarly a derivative of Hom. κελεύω 'urge, drive on' + suff. -θ-. Κελεύω is used also of animals as in Il. 24.326–7 ἵπποι, τοὺς ὁ γέρων ἐφέπων μάστιγι κέλευε / καρπαλίμως κατὰ ἄστυ (cf. Il. 23.642), and etymologically is related to Hom. κέλομαι 'urge, exort, command', κέλλω (*κελ-ῖω) 'drive on', Skt. *kālāyati* 'push on, drive forward', Goth. *hal-d-an* (*-t-present) 'to pasture the cattle', OHG. *hal-t-an* 'to herd', all these words showing the primitive meaning 'to drive (cattle)',⁸ whence the original sense *'cattle-track' for κέλευθος.⁹ Although the formation of κελεύω is somewhat obscure¹⁰ (most of the verbs in -εύω are denominatives from nouns in -εύς, but see βουλεύω < βουλή vs. βουλομαι, etc.),¹¹ the suffix -ευ- is undoubtedly old here be-

⁶ Grassmann, op.cit. p.741 (comp. *dīrgha-nītha* m., PN., lit. 'long way'), Mayrhofer, Kzgf.etym.Wb.d.Aind. 2., p.172, Frisk, Suffixales -th- im Indogermanischen, Kleine Schriften, Göteborg 1966, p.142 fn.1 (= Göteborgs högskolas årsskrift, 42, 1936, p.6).

⁷ Curtius, Grdz.⁵ p.170, Prellwitz, Etym.Wb.² p.6, Boisacq, Dict.étym.⁴ p.10, Frisk, GEW. 1, p.17, Chantraine, Dict.étym. p.16, WP. 1, p.36, P. p.5, Lex. d.fr.griech.Ep. 1, p.101, E.Risch, Wortb.d.hom.Spr.¹ p.125 (²p.135).

⁸ See WP. 1, p.442–3, WH. 1, p.194–95, P. p.548.

⁹ Primitive meaning already presumed by W.Luther, Weltansicht und Geistesleben, Göttingen 1954, p.29 „So erscheint κέλευθος als Ausdruck jeder Art 'getriebenen Laufens' nach dem Vorbild des an Rennpferden und Zugtieren beobachteten. Es kann aber sowohl den *Vorgang des Treibens* als auch den *Weg, auf den getrieben wird*, ausdrücken.“

¹⁰ See various explanations in: Curtius, Grdz.⁵ p.170, Brugmann, Ber.d.sächs. Ges.d.Wiss., Phil.-hist.Kl. 1897, p.28, L.Bloomfield, BB. 23 (1897) p.113, Fraenkel, Mélanges Boisacq 1, p.367–373, H.Frisk, Göteborgs högskolas årsskrift 56 (1950) p.3, 8–9 (Kleine Schriften, Göteborg 1966, p.68–9), F. Specht, KZ. 59 (1932) p.86–7, Schwyzer, Gr.Gr. 1, p.732 fn.5, Fraenkel, KZ. 72 (1955) p.177, Frisk, GEW. 1, p.816, Chantraine, Dict.étym. p.513.

¹¹ Brugmann/Thumb, Gr.Gr. p.253–54, Schwyzer, Gr.Gr. 1, p.732, Chantraine, Grammaire homérique 1, p.369, and for IE. -eu- see A.Meillet, MSL. 16 (1910/11) p.242–46, E.Benveniste, Origines p.150, and p.146–173 pass., Fraenkel, Mélanges Boisacq 1, p.355–381, esp. 368–370, V.Georgiev, Lingua Posnaniensis 8 (1960) p.28–9, A.Moreschini Quattordio, Studi e saggi linguistici 19 (1979) p.109–117 ref.

cause has been preserved in all its derivatives: κέλευ(σ)μα, κελευστής, Hom. κελευτιόω, etc.

The question which has been raised by some scholars, viz. the lack of an analogical -θ- formation,¹² cannot be accounted for, because in Indo-European there was a suffix -th- with a partly nominal partly adjectival value, attached directly to a verbal stem: Skt. *gā-tha* < *gā-yati*, *vakṣá-tha* < *vakṣa-ti*, Av. *ux-da* = Skt. *uk-tha*, *hi-θa-* < *hāy-*, etc.¹³

It is noteworthy that the suffix -th- has been used in Sanskrit for an unusual number of words for 'road', most of them derived from verbal stems: *ní-thā* < *nī-(náyati)* 'to lead', *cará-tha* n. 'das Gehen, Gang'¹⁴ < *caráti* 'go, walk, wander', -*ya-thá* 'course, journey', *ayá-tha* 'Gang'¹⁵ < *yāti* 'go, walk, march', *tīr-thá* n. 'passage, way, road' < *tárati* 'pass across, pass over', *kāṣ-thā* 'course, path, track'.¹⁶ This explains κέλευ-θ-ος, also a word for 'road', as a similar -th- formation.

H. Frisk has shown that -th- had also an adjectival value in Indo-European. For example: Skt. *karma-ṭha* 'capable of work', *jara-tha* 'old', Av. *fri-θa* 'glad', *urva-θa* 'friend' and 'friendly', etc.¹⁷ We find the same adjectival value in Hom. ἵππο-κέλευθος Il. 16.125, etc. 'driver of horses', also a testimony of the antiquity of κέλευθος, along with the compound (with IE. Ablaut!) ἀ-κόλουθος 'following, follower' < **sm̥-* κολουθος.¹⁸

¹² Frisk, GEW. 1, p.815 ref.

¹³ See Frisk, Kleine Schriften p.139-59 with many examples, Specht, Urspr.d. idg. Dekl. p.251-56, Wackernagel/Debrunner, Aind.Gr. II 2, p.717-18, T. Burrow, The Sanskrit Language, London 1955, p.195.

¹⁴ Frisk, Kl.Schr. p.143-44 ref.

¹⁵ Frisk, Kl.Schr. p.145.

¹⁶ The last two examples listed in Specht, Urspr.d.idg. Dekl. p.255 fn.1.

¹⁷ Frisk, Kl.Schr. p.142, 149.

¹⁸ According to J.Schmidt, KZ. 32 (1893) p.325 *ἀκέλουθος (Ablaut!) assimilated to ἀκόλουθος because ε was unaccented and followed by λ (also H. Hirt, Hdb.d.griech. Laut- u. Formenl. p.163, and Fraenkel, Mélanges Boissacq, 1, p.375). See also Schwyzler, Gr.Gr. 1, p.355. As semantical analogies compare OHG. *sind* 'way, journey' > *gi-sind* 'fellow', NHG. *Fahrt* 'journey' > *Ge-fährte* 'companion, fellow', Skt. *sahá* 'with' + *aya-* 'going' > *saháya* 'companion', etc. The grammatical gender is discussed in Schwyzler/Debrunner, Gr.Gr. 2, p.34 fn.2 (the words for 'road' are feminine: ἡ ὁδός, ἡ τρίβος,

There is absolutely no reason for rejecting the old connection of Hom. ἄγυια 'path, road' with ἄγω.¹⁹ A formation like Hom. ἄγ-έλη 'herd' is an undoubted witness to the early meaning 'to drive (cattle)' of ἄγω.²⁰ The only real question brought up about ἄγυια has been the origin of the uncommon ending -υια, mostly interpreted so far as identical with the suffix for perfect participles,²¹ despite ἄγυια's unreduplicated root and accent shift, and

ἡ οἶμος (earlier ὁ οἶμος!)), and J. Egli, *Heteroklisie im Griechischen*, Zürich 1954, p. 125. Various aspects and hypotheses on the etymology and the formation of κέλευθος are discussed in Curtius, *Grdz.*³ p.146, Pedersen, *KZ.* 36 (1900) p.322, Hirt, *Idg. Ablaut* p.118, Brugmann, *ibid.* (see above fn.10), Walde, *LEW.*² p.114, Prellwitz, *Etym. Wb.*² p.215, Boisacq, *Dict. étym.*⁴ p. 431, Trautmann, *Bsl. Wb.* p.125, Pisani, *Rend. Acc. Lincei* 6, 5 (1929) p.9, Kretschmer, *Glotta* 20 (1932) p.253, Specht, *KZ.* 62 (1935) p.225, O. Becker, *Das Bild des Weges und verwandte Vorstellungen im frühgriech. Denken*, Berlin 1937 (*Hermes Einzelschr.* 4), p.7-14 (esp. 7-8), E. Risch, *Wortb. d. hom. Spr.*¹ p.160 (²p.174), *WP.* 1, p.446, *WH.* 1, p.140, 195, Schwyzer, *Gr. Gr.* 1, p.292, 511, Pisani, *Rend. Ist. Lomb.* 77 (1943/44) p.552-53, Specht, *Urspr. d. idg. Dekl.* p.26, 143, 213, 245, 254-55, 280. Fraenkel, *Lit. etym. Wb.* p.236, C.J. Ruijgh, *L'élément achéen dans la langue épique*, Assen 1957, p.123-24, P. p.554, Frisk, *GEW.* 1, p.815-16, Chantraine, *Dict. étym.* p.512.

¹⁹ O. Szemerényi, *Syncope* p.207-8, who holds the connection with ἄγω for a 'popular etymology' and declares ἄγυια an 'indigenous word'. A. Christol, ἄγυια. Étude sémantique et diachronique, *Rev. phil.* 53 (1979) p.56-79, an extensive survey of ἄγυια 'is morphology, semantics, and etymology. The author draws a large list of the IE. words for 'path, road, way' (p.66-68, and n. 13-17), but ignores completely the terms derived from 'driving' (Skt. *ájman* considered originally 'passage', and only secondarily 'piste', p.69-70), which makes him reject without ground the connection with ἄγω (p.72, but see p. 74, where he seems to reverse his position).

²⁰ Compare Lat. *ag-men* 'troop, crowd (of men or animals)' < *agō* 'to drive, lead', and Skt. *ajā* 'drove, troop (of Maruts)' < *ájati* 'to drive'.

²¹ Brugmann, *Grdr.*² 2.1, p.566 with doubts ("wenn diese wirklich, wie man gewöhnlich annimmt, *yes*-Bildungen sind: ἄγυια 'Straße' (sc. ὁδός) zu ἄγω"), Brugmann/Thumb, *Gr. Gr.* p.373 'ursprünglich Part. Fem. (sc. ὁδός)', F. Specht, *KZ.* 64 (1937) p.62 'Stelle, auf das gefahren worden ist', Frisk, *GEW.* 1, p.17 'die hinfahrende' (Chantraine, *Dict. étym.* p.14 'celle qui va quelque part'), C. Watkins, *IE Origins of the Celtic Verb. I. The Sigmatic Aorist*, Dublin 1962, p.134 'a substantivised feminine participle', O. Szemerényi, *Syncope* p.207 (hypothetical: 'could be regarded as the early, intransitive-passive equivalent of later ἡγμένη). See *Lex. d. fr. griech. Ep.* 1, p.101, and A. Christol, *op. cit.* p.63-64.

what is more, despite the fact that no active perfect participle in -υῖα (-ώς m. -ός n.) was ever used in Greek as a noun.

Even the above quote words for 'cattle-track' or 'road' are not etymologically participial formations,²² as well as ὄργυια 'fathom', believed to be the perfect participle of ὀρέγω 'to stretch out',²³ is not morphologically paralleled by any of its synonyms in other languages, none of them perfect participles either.²⁴

And at last the assumption that ἄγυια had been primitively attached to ὁδός²⁵ does not have any base.

A better suggestion might come from a comparison with Hom. νέκ-υια f. 'funeral ceremony', an -ια (IE. *-jo-) derivative from a -υ-stem νεκ-υ as in νέκ-υς 'corpse' (= Av. *nas-u*, gen. *nas-ān-ō* f.m. 'corpse') vs. νεκ-ρός 'id.' or νέκ-ες νεκροί Hesych.²⁶ The verbal root *nek- is lacking in Greek, but recorded in Latin (*nec-āre* 'kill, slay'), Sanskrit (*nás-yati* 'perish'), etc. We have similarly νήδ-υ-ια (n.pl.) 'bowels' < νηδ-ύς f. 'stomach'. Thus it may be easier to explain ἄγ-υια as built upon a -υ-stem as νέκ-υ-ια and the above examples.

A last question regards Lith. *keliáuti* 'wandern', wrongly considered a parallel formation to Grk. κελεύω and the ground of *kēlias* 'Weg, Straße, Bahn' on the analogy of *Weg* vs. *bewegen* and ἄγυια vs. ἄγω.²⁷ In fact *kēlias* does not derive from *keliáuti*,

²² Lith. *gen-es-ỹs* is an -es-stem; NHG. *Trif-t*, a verbal abstract (IE. *-ti-); Skt. *áj-man*, IE. *-men; Skt. *nī-th-ā*, IE. *-th-; Lith. *vary-kl-à*, with -kl- < IE. *-tl-; and not even Lat. *ac-tu-s* is a perfect participle, but a -tu-verbal abstract, as *can-tu-s*, *exerci-tu-s*, *fruc-tu-s*, etc.

²³ Szemerényi, Syncope p.238.

²⁴ OHG. *klāf-tra* 'fathom': OE. *clyppan* 'embrace' + Gmc. *-pra- < IE. *-tro-; NHG. *Lach-ter* 'fathom': OE. *læccan* 'to latch' + Gmc. *-pra-; ChSl. *sež-bnъ* 'fathom' < *seg-noti* 'stretch out one's arms' + suff. -bnъ (Czech. *sáh* 'fathom' < *sáh-nouti* 'stretch out one's arms'); Lith. *siek-snis* 'fathom' < *siek-ti* 'stretch out one's arms' + suff. -sni-; Lat. *pas-su-s* (*pat-tu-s) 'pace' < *pat-eō* 'stretch out' + suff. -tu-.

²⁵ See Brugmann and Brugmann/Thumb above at fn.21, Pisani, Rend. Accad. Lincei 6,5 (1929) p.9, Szemerényi, Syncope p.207.

²⁶ Frisk, GEW. 2, p.299-300 ref.

²⁷ WP. 1, p.466, P. p.554 '*kēlias* 'Weg' wohl erst postverbal'(?), Specht, Urspr. d. idg. Dekl. p.280. Cf. also Fraenkel, Mélanges Boisacq 1, p.375 < *kliauju, but see below for his later view.

but on the contrary *keliáuti* is the denominative of *kēlias*,²⁸ as *variáuti* 'kupferhaltig sein' of *vārias* 'Kupfer' or *kariáuti* 'Krieg führen' of *kārias* 'Krieg'.²⁹

Kēlias has been correctly described by E. Fraenkel as related to *kēlti*³⁰ – actually this connection goes back to F. Sommer³¹ –, but a semantical explanation still fails, because *kēlti* does not mean 'bewegen',³² but 'heben, übersetzen, aufstehen', etc.,³³ and therefore the analogy *Weg* : *bewegen* does not apply anymore.³⁴ On the other hand, between 'raise' and 'road' there is no semantical relationship, so that we have either to look for a different semantical connection between *kēlias* and *kēlti* or to discard it. At this point it is essential to remember that in Indo-European 'raise' and 'rise' are etymologically related to 'move':

1. Skt. *ṛṇóti* 'to move, excite, go, raise, rise', Av. *ar-* 'to move', Grk. *ὄρνυμι* 'to excite, move, stir': Arm. *y-arnem*, Goth. *-reisan* 'to rise'.³⁵

2. ChSl. *dvignōti* 'to move, raise', *dvižati* 'to move', Russ. *dvi-gaju*, *dvižu* 'to move stir', Ukr. *dvižene* 'movement', *dvyh* 'move-

²⁸ Fraenkel, Lit. etym. Wb. p. 236, A. Senn, Hdb. d. lit. Spr. I, Grammatik, Heidelberg 1966, p. 271.

²⁹ Fraenkel, op. cit. p. 1200, and 220.

³⁰ Fraenkel, op. cit. p. 236; *kēlias* is either a *-jo*-stem without contraction (F. Sommer, Die idg. *iā-* u. *io*-Stämme im Balt., Leipzig 1914, p. 237 and 260–61) or an *-i*-stem (Specht, Urspr. d. idg. Dekl. p. 26).

³¹ Op. cit. p. 243.

³² Fraenkel, Mélanges Boisacq 1, p. 373–74, Lit. etym. Wb. p. 236–37. Lett. *celt* does not mean 'in Bewegung setzen' either, see K. Mühlenbach, Lett.-dt. Wb. 1, p. 369–70 s. v.

³³ Also '(auf-, empor-)heben, (hin)übersetzen, versetzen, (er)tragen, aufstehen (lassen), wecken, erhöhen', etc., see Kurschat p. 1080, Niedermann/Senn/Brender 1, p. 460, Trautmann, Bsl. Wb. p. 125–26, F. Sommer, op. cit. p. 243 (see fn. 34).

³⁴ Fraenkel, Lit. etym. Wb. p. 236. It is curious that Sommer, *ibid.* had invoked this semantical analogy even though he was aware that the ground sense of *kēlti* was not 'bewegen'. Here what Sommer said: '*kēlias* gehört mit *keliáuju* 'reisen' etc. zu *keliū* 'hebe, befördere (über Wasser)', *keliūs* 'stehe auf' etc. wie unser *Weg* zu *bewegen*; es bedeutet von Haus aus nicht den Weg als Lokalität, sondern 'das sich Fortbewegen', den 'Marsch'. Die Grundbedeutung von *keliū* war 'erheben' (*kálnas* 'Berg', 'Erhebung')".

³⁵ WP. 1, p. 139–40, WH. 2, p. 222–23, P. p. 326–28.

ment, raise': Ukr. *dvýháty* 'to raise, lift (up), Sloven. *dvígniti* 'to raise', etc.³⁶

Thus it is very likely that *kélti* meant originally 'to move, stir', which accounts semantically for the relationship with Skt. *kal-áyati* 'to drive forward, push on', Grk. κέλλω 'to drive on', κελ-λεύω 'to urge, drive on', etc.,³⁷ and explains *kēlias* as initially *'cattle-track' from IE. **kel-* 'to drive on' as in the examples above.

5 Oakdale Manor, L 20,
Suffern, New York 10901,
U.S.A.

Adrian Pârvulescu

³⁶ Berneker, Sl.etym.Wb. 1, p.240, Vasmer, Russ.etym.Wb. 1, p.330–31.

³⁷ Fraenkel, op.cit. p.238.

Komische ἐγκιλικίζω, ἐμμακεδονίζω, ἐντριτωνίζω und ἐγκοισυρόομαι

1. Bei den komischen Komposita stellen diejenigen, deren erstes Element eine Präposition ist, eine wichtige Gruppe dar. Im allgemeinen hat sich mit dieser Gruppe bisher keine spezifische Studie befaßt¹. Möglicherweise liegt der Grund dafür hauptsächlich am Umfang des Untersuchungsgegenstandes. Außerdem sind viele dieser Begriffe gelegentliche Komposita, deren Bedeutung nicht präzise bestimmt werden kann. Sie werden trotzdem gebildet, weil das System die Verbindung nicht ausschließt. Aus diesem Grund ist es angebracht, sie näher zu untersuchen.

2. Dasselbe gilt auch insbesondere für die mit ἐν- gebildeten Komposita. Im folgenden beschäftigen wir uns mit einer ganz bestimmten Gruppe dieser Komposita. Es handelt sich um vier Begriffe, deren zweites Element ein Ethnikum oder ein Eigenname ist: ἐγκιλικίζω, ἐμμακεδονίζω, ἐντριτωνίζω und ἐγκοισυρόομαι. Die Tatsache, daß sie nicht a priori die Bedeutung annehmen, die für die Komposita mit ἐν- üblich ist, begründet ihre Untersuchung. Vor Beginn der Analyse erscheint es uns deshalb angebracht, die Komposita mit ἐν- kurz zu klassifizieren gemäß der Bedeutung, die diese Präposition dem zusammengesetzten Wort verleiht.

¹ Die Studien, die sich mit den Zusammensetzungen mit einer Präposition beschäftigen, sind im allgemeinen sehr konkret, wie die Arbeit von R. Strömberg, *Greek Prefix on the Use of Adjective Particles*, Göteborg 1946, oder noch mehr die von V. N. Jarkho, *On the meaning of epic adjectives with prefix ὑπέρ* (Vestnik Drevnej Istorii, 1971, S. 78–86), Analyse eines Begriffs, wie *Aspect verbal et préverbe: l'usage de ἀπέχω dans les ostraca* (CE. 24, 1954, S. 139–146) von C. Préaux, oder über die Beziehung zur Metrik, wie der Artikel von L. Lupas, *Préposition et préverbe dans le trimetre tragique* (Actes XII Con. Eirene, S. 183–188).

3.1. Wir haben vier Grundkategorien aufgestellt, wobei sich die erste aus den Begriffen zusammensetzt, bei denen ἐν- nur die Bedeutung zu haben scheint, die es als Präposition hat², nämlich „in“, „innerhalb“³.

Innerhalb dieser Kategorie können zwei Gruppen unterschieden werden, je nachdem ob ἐν- auf das zweite Element des Kompositums oder auf die syntaktische Beziehung zwischen dem Kompositum und anderen Begriffen einwirkt. Zur ersten Gruppe gehören Begriffe wie ἐμφαρύγγομαι „in den Hals stecken“, „verschlingen“⁴, ἐντευτλανόομαι „in Mangold eingewickelt sein“⁵, oder ἐνθριόω „in Feigenblätter einwickeln“⁶.

Als Beispiel für die 2. Gruppe, bei der ἐν- die syntaktische Beziehung zwischen dem Kompositum und den von ihm abhängigen Begriffen bestimmt, können wir ἐγκατακρούω „schlagen in“⁷, ἐγκυκάω „mischen in“⁸ oder Begriffe wie ἐνερεύγομαι „aufstoßen über“⁹ oder ἐντιλάω und ἐγγέζω „den Darm entleeren in“¹⁰ anführen.

3.2. Die zweite Gruppe bilden die Komposita, bei denen ἐν- das zweite Element verstärkt¹¹. Das ist unter anderem der Fall bei ἐγκινέομαι „aufwühlen“, „in Unruhe versetzen“¹², ἐγκορύπτω „einen Schlag versetzen“¹³, ἐγχλιαίνω „erhitzen“¹⁴, oder ἐνασελγαίνω „sich unanständig benehmen“¹⁵.

² Über diese Bedeutung der Präpositionen in Zusammensetzungen vgl. J. Wackernagel, Vorlesungen über Syntax, II, Basel 1957, S.177f.

³ Siehe Wackernagel, op.cit. S.177 und L.S.J., s.v. ἐν.

⁴ Com Adesp.996 (Edmonds), Dsc. Ther.19.

⁵ Ar. Ach.894, Aret. C.A. I, 2.

⁶ Ar. Lys.664, metaphorisch bei Men. Sam.241.

⁷ Ar. Ra.330.

⁸ Ar. Ach.939, Dsc. Ther.2, Lyc. 674.

⁹ Nic. Th.185, Ar. V.913.

¹⁰ ἐντιλάω: Ar. Ach.351; ἐγγέζω: Ar. Ra.479 und V.627.

¹¹ Siehe E.Schwyzer, Griechische Grammatik, I, München 1977 (5), S.434ff. Als Beispiel für diese Kategorie bei Zusammensetzungen mit anderen Präpositionen vgl. προήκης „spitz“ Od. 12.205, ἐπιζάφελος „heftig“ Il. IX.525, περιγλαγής „voller Milch“ Il. XVI.642 usw.

¹² Ar. fr. 69 (Edmonds).

¹³ Lyc. 558.

¹⁴ Dsc. Eup. I, 228.

¹⁵ D.S. 34/5.2.12, im Passiv bei Ar. V.61.

3.3. In der dritten Kategorie befinden sich die Begriffe, die eine Eigenschaft ausdrücken, wobei die Präposition ἐν ebenso wie παρά und ὑπό diese Eigenschaft abschwächen¹⁶. Das trifft zum Beispiel zu bei ἔνωμος „etwas roh“¹⁷, ἔμπυρρος „rötlich“¹⁸ oder bei dem pleonastischen Begriff ἐνυπόσαπρος „etwas verfault“¹⁹.

3.4. Die vierte Kategorie besteht aus einer heterogenen Gruppe von Komposita, zu denen die vier Begriffe gehören, mit denen wir uns besonders beschäftigen werden. Es handelt sich um Komposita, bei denen ἐν- ungewöhnlicherweise das zweite Element modifiziert²⁰, oder die zumindest nicht a priori in die ersten drei Kategorien eingegliedert werden können.

Eine sich auf die Bedeutung von ἐν- stützende Klassifikation der Begriffe, aus denen sich diese Kategorie zusammensetzt, würde den Rahmen dieser Studie bei weitem überschreiten. Der Grund liegt vor allem im Mangel an spezifischen Bibliographien zu diesen Komposita. Dazu kommt noch die zusätzliche Schwierigkeit, daß eine große Anzahl dieser Begriffe ἅπαξ λεγόμενα sind, deren Bedeutung nicht immer eindeutig ist. Folglich werden wir uns auf einige aussagekräftige Untergruppen beschränken, wobei wir besonderen Nachdruck auf die komischen Begriffe legen und die ἅπαξ λεγόμενα mit fraglicher Bedeutung und manchmal auch Form wie zum Beispiel bei ἐμβουκολέω²¹ oder ἐμπερδολεκαναρούταινα²² unberücksichtigt lassen.

In einigen Fällen ist das zweite Element des Kompositums nicht als Simplex nachgewiesen, wie z. B. bei ἐγγλωττοτυπέω „mit der Zunge schnalzen“²³, weil die Verbform γλωττοτυπέω

¹⁶ E. Schwyzer, op. cit. S. 434 ff. Als Belege dieser Kategorie bei Komposita mit anderen Präpositionen, s. ὑποπόλιος „bläulich“ Anacr. 25 usw., ὑπέρυθρος „rötlich“ Hp. Prog. 12 usw., unter anderen.

¹⁷ Archestr. fr. 57.5, Dsc. I, 115 usw.

¹⁸ Arist. Col. 797 b 13.

¹⁹ Hp. Coac. 437.

²⁰ Siehe Wackernagel, op. cit. S. 178 ff.

²¹ Com. Adesp. 25, 35 D.

²² Com. Adesp. 55 D.

²³ Im metaphorischen Sinne gebraucht wie „stolz sein auf“, „hochtrabend (geschwollen) reden“ bei Ar. Eq. 782, s. L. S. J. s. v. ἐγγλωττοτυπέω.

nicht überliefert wurde, wenn wir auch die beiden Elemente getrennt oder mit ihnen verwandte Begriffe besitzen. In diesen Fällen ist die Bedeutung von ἐν- schwer zu bestimmen. So scheint es z. B. bei ἐγγλωττοτυπέω nur als Verstärkung zu dienen, denn *γλωττοτυπέω würde schon allein „mit der Zunge schnalzen“ bedeuten²⁴.

3.4.1. Innerhalb dieser vierten Kategorie können alle Begriffe, bei denen ἐν- die Bedeutung des zweiten Elements modifiziert, indem es sie auf einen Sinn begrenzt, als eine Untergruppe betrachtet werden. Das trifft z. B. zu bei ἐντρολλίζω „jemandem ins Ohr flüstern“²⁵, während τρολλίζω „einen dumpfen Lärm machen“²⁶ bedeutet.

Als einen Extremfall von Modifikation führt Wackernagel²⁷, unter anderen, ἀμφιέννυμι und ἀπαμφιέννυμι an, die eine entgegengesetzte Bedeutung haben.

3.4.2. Eine zweite Untergruppe bilden die Komposita, bei denen der Grund für den Gebrauch von ἐν- in der semantischen, etymologischen, phonischen usw. Beziehung zwischen dem zweiten Element des Kompositums mit anderen Begriffen liegt. Das ist z. B. der Fall bei ἐνασπιδόομαι „sich mit einem Schild zudecken“²⁸, bei dem ἀσπίς einen Gegenstand darstellt, mit dem man sich zudecken kann. Die Zusammensetzung dieses Verbes, die einem eindeutig komischen Zweck dient²⁹, stützt sich auf Begriffe wie ἐνθωρακίζω „sich mit einem Panzer bekleiden“³⁰ mittels des Zusammenhangs, der zwischen ἀσπίς und

²⁴ Über die Bildung s. A. Debrunner, Griechische Wortbildungslehre, Heidelberg 1917, § 97. Gleichartige Worte: ἱππόδαμος, ἱποθυτέω usw. Es ist wahrscheinlich, daß -γλωττοτυπέω nach dem Vorbild von χαλκοτυπέω „die Bronze schmieden (verarbeiten)“ gebildet ist, genau wie γνωμοτύπος. Siehe J. Taillardat, Les images d'Aristophane, Paris 1965, § 765.

²⁵ Ar. Th. 341, Poll. 9, 109.

²⁶ Siehe L. S. J. s. v. τρολλίζω und τρύζω, und H. Schmoll, Die griechischen Verba auf -ίζω, Inaugural-Diss. Tübingen 1955, s. v. τρολλίζω, S. 177 f.

²⁷ J. Wackernagel, op. cit. S. 182 f., Schwyzer, op. cit. S. 432.

²⁸ Ar. Ach. 368.

²⁹ Siehe W. J. M. Starkie, The Acharnians, Amsterdam 1968 (2), Note Vers 368.

³⁰ X. An. 7.4.16: s. Schmoll, op. cit. s. v. ἐνθωρακίζω, S. 53.

θώραξ besteht: beides sind in Schlachten benutzte Schutzgegenstände.

3.4.3. In einer dritten Untergruppe befinden sich die Begriffe, die sich mit präpositionalen Ausdrücken verbinden. Das trifft zu für das homerische Epitheton des Dreifußes, ἐμπυριβήτης³¹, der aus der Verbindung des präpositionalen Ausdrucks ἐν πυρί mit dem Begriff βήτης, der Wurzel von βαίνω³² hervorgegangen ist. Auf diese Weise muß auch das Kompositum ἐγγαστριμάχαιρα entstanden sein, das zusammen mit ποντοχάρυβδις als Epitheton für einen Vielfraß benutzt wird, beide ἄπαξ³³. Als Beispiel dient ἔχω ἐν γαστρὶ μάχαιραν „ich habe ein Messer im Bauch“. Dies bestätigt auch die Tatsache, daß die Endungen von -μάχαιρα nicht modifiziert werden, obwohl das bei den Zusammensetzungen zwischen einem Adjektiv und einem Substantiv als 2. Element üblich ist³⁴. Es bedeutet also „Messer-in-dem-Bauch“ und wird metaphorisch verwendet mit derselben Bedeutung wie ποντοχάρυβδις. Seine Bildung entspricht in etwa dem spanischen „correveidile“ (lauf-sieh ihn-und-sag es ihm), „Klatschmaul“.

4.1. Zuletzt bilden schließlich die aus Ethnikum oder Eigename zusammengesetzten Wörter eine homogene Untergruppe. An erster Stelle wenden wir uns drei von ihnen zu: ἐγκικιζω, ἐγκοισυρόομαι und ἐμμακεδονίζω, die aus Personen- oder Ortsnamen gebildet werden.

ἐγκικιζω erscheint bei Pherecrates fr.166 und bei Aristophanes fr.105 und bedeutet „sich wie ein Κίλιξ benehmen“. Sein Gebrauch ist metaphorisch in dem von Hesychius erklärten Sinne: ἐγκιλ(ικ)ίζεται κακοηθεύεται. κακοποιεῖ. διαβέβληντο γὰρ ἐπὶ πονερίᾳ οἱ Κίλικες. λέγεται καὶ ὁ κιλίκιος ὄλεθρος³⁵. Schmoll und Taillardat erkennen diese Erklärung an³⁶.

³¹ Il. 23.702.

³² P.Chantraine, Dictionnaire étymologique de la langue grecque, Paris 1968ff., s.v. ἐμπυριβήτης.

³³ Hippon. 85.

³⁴ A.Debrunner, op.cit. § 139–144.

³⁵ Hesychius, s.v. ἐγκιλ(ικ)ίζεται.

³⁶ Op.cit. s.v. κικιζω, S.152 und op.cit. § 433.

Bei Com. Adesp. 324 (Edmods) ist ἐμμακεδονίζω erhalten mit der Bedeutung „sich wie ein Μακεδών benehmen“. Hesyquius erklärt dies folgendermaßen: ἐμμακεδονίζαι Μακεδόνων τρόποις χρήσασθαι.

Das dritte Wort, ἐγκοισυρόομαι, unterscheidet sich von den beiden vorhergenannten dadurch, daß Κοισύρα ein Personenname ist. Wir kennen nicht genau die Identität dieser Κοισύρα: während einige Autoren, darunter van Leeuwen, sie für Κοισύρα von Eretria, die Frau von Pisistratus, halten, glauben andere, darunter Dover, daß es sich um eine Frau mit unbekannter Herkunft handelt, die in der Folklore als eine große Dame betrachtet wird³⁷. Aristophanes benutzt diesen Begriff in *Wolken* 48, ἐγκεκοισυρωμένην „die sich wie κοισύρα verhält“, mit metaphorischer Bedeutung im Sinne von „die die vornehme Dame spielt“.

4.2. Wir sehen also, daß diese drei Begriffe bezüglich ihrer Bedeutung ein homogenes Ganzes bilden. Hinsichtlich ihrer Bildung muß als erstes die Existenz eines Wortes κικιρίζεσθαι hervorgehoben werden, das bei Hesyquius vorkommt und dieselbe Bedeutung hat wie ἐγκιλικίζω, nämlich κακοηθίθεσθαι. Es ist daher logisch anzunehmen, daß das Präverbium ἐν- bei diesem Begriff eine verstärkende Funktion hat, die mit der Bedeutung von κικιρίζεσθαι „sich wie ein Κίλιξ verhalten“ zusammenfällt. Die Bedeutung dieses Begriffs wird durch den Gebrauch des Suffixes -ίζειν bestimmt. Dazu verweisen wir z. B. auf μηδίζω, περσίζω, ἐλληνίζω usw., unabhängig davon, daß die Bedeutung einiger dieser Verben auf „Parteigänger von ... sein“ nachträglich spezialisiert wurde³⁸. Das ist der Fall bei μακεδονίζω, der einfachen Form von ἐμμακεδονίζω. Möglicherweise war diese spätere Entwicklung der Grund für die Bildung der Komposita ἐγκιλικίζω und ἐμμακεδονίζω zum Ausdruck von „sich benehmen wie“ und unterscheidet sich somit von der Bedeutung des einfachen Wortes.

³⁷ Siehe die Kommentare von J. van Leeuwen und K. J. Dover bei ihren Ausgaben von Nub., Leiden 1968 (2) bzw. London 1970.

³⁸ Siehe A. Debrunner, op. cit. § 272, und Schmoll, op. cit. S. 150–174.

4.3. Starkie vergleicht die Bildung von ἐγκοισυρόομαι mit der von ἐντευτλανόομαι³⁹, Vergleich, mit dem wir nicht einverstanden sind, da ἐντευτλανόομαι, wie wir gesehen haben, einer anderen Kategorie angehört. Wir glauben vielmehr, daß seine Bildung auf dem Begriff ἐγκιλικίζω beruht oder ähnlichen nicht nachgewiesenen Begriffen, deren Existenz allerdings nicht a priori abgelehnt werden darf, oder auf ἐμμακεδονίζω, das später vorgefunden wurde. Dieser Begriff ist wahrscheinlich ein erneuter Beweis für Aristophanes' Fähigkeit, Metaphern zu modifizieren, indem er eine vorher existierende Metapher auf Begriffe ausdehnt, die in irgendeiner Weise mit dem die erste Metapher hervorbringenden Begriff verbunden sind⁴⁰. Wenn also Κίλιξ, das Symbol der Schlechtigkeit, zur Bildung einer Metapher mit der Bedeutung „sich wie ein schlechter Mensch benehmen“ benutzt wird, ist es verständlich, daß Κοισύρα, Modell der eleganten Frau, eine andere Metapher hervorbringt mit der Bedeutung „sich wie eine große Dame benehmen“. Die Analogie wird nicht durch die Tatsache gestört, daß anstelle von -ίζω das Suffix -όομαι benutzt wird, da -όομαι dieselbe Bedeutung hat wie -ίζω bei dem aus Φιλιππίδης entstandenen Verb φιλιππιδόω⁴¹. So erklärt Debrunner die faktitive und instrumentale Bedeutung von -όομαι anhand von θηριοῦσθαι⁴².

4.4. Die Entstehung diese Komposita ist somit auf den Versuch zurückzuführen die Bedeutung, die einige Simplexe auf -ίζω erlangt haben – im Falle von ἐκιλικίζω und ἐμμακεδονίζω – und einer analogen Bildung – die ἐγκοισυρόομαι hervorbrachte.

5.1. An letzter Stelle behandeln wir das vierte Kompositum ἐντριτωνίζω, bei dem es sich um einen Begriff handelt, der ex professo gebildet wurde, um ein Wortspiel zu schaffen. Es erscheint bei Aristophanes Eq. 1189:

Ἡ Τριτογενὴς γὰρ αὐτὸν ἐνετριτώνισεν

³⁹ Siehe W. J. M. Starkie, op. cit., Note Vers 894.

⁴⁰ J. Taillardat, op. cit. § 498–502.

⁴¹ Siehe Ch. W. Peppler, Comic Terminations in Aristophanes, V, AJPh. 42 (1921) S. 152–161.

⁴² Op. cit. § 198.

Das Verb weist auf einen Wein hin, den Athene im Verhältnis 3 zu 5 mit Wasser gemischt hat. Die Scholie zu diesem Text bietet drei Interpretationsmöglichkeiten für ἐνετριτώνισεν an: Bezugnahme auf Athene, die Herkunft des Wassers aus drei Quellen und die Herkunft des Wassers aus dem Fluß Triton in Lybien⁴³. Van Leeuwen und van Daele⁴⁴ neigen, unter anderen, zur ersten Interpretation: ἐνετριτώνισεν provoziert ein Wortspiel mit Τριτογενής, wobei es sich auf seine lautliche Ähnlichkeit mit τρία stützt. Die von beiden gegebene Übersetzung ist eindeutig kontextuell und durch das Wortspiel bestimmt: „Sie legte (mischte) die drei Teile fest.“

Aber gleichzeitig bringt ἐνετριτώνισεν die Begriffe Τρίτων, Name eines Flusses, und Τριτώνις, Name eines Sees⁴⁵, der in späterer Zeit als Epitheton für Athene benutzt wurde⁴⁶. Es stellt sich deshalb die Frage, ob nicht die erste Bedeutung von ἐντριτώνίζω „sich wie Triton (oder Tritonis) verhalten“ ist, dem Modell von ἐγκυλικίζω und ähnlichen Folgend, da es wie dieses das Präverbium ἐν- und den Suffix -ίζω vorweist⁴⁷. Auf diese Weise basiert der Gebrauch eines solchen Begriffs nicht nur auf seiner lautlichen Ähnlichkeit mit τρία, sondern auch auf seiner Beziehung mit dem Wasser⁴⁸, d. h. ἐντριτώνίζω kreiert ein doppeltes Wortspiel: mit Τριτογενής und τρία auf der einen Seite und mit Τρίτων und Τριτώνις auf der anderen. Seine Übersetzung wäre mit metaphorischer Bedeutung und unter Einbeziehung der beiden Wortspiele folgende: „sie mischte drei Teile von Triton (oder Tritonis)“, „sie mischte drei Teile Wasser“.

⁴³ Scholia Graeca in Aristophanem, Fr. Dübner, Hildesheim 1969 (2).

⁴⁴ J. van Leeuwen in Eq. (Leiden 1968, 2), Note vers 1189 und van Daele in seiner Übersetzung für die Ausgabe von V. Coulon von Les Cavaliers (Paris 1960).

⁴⁵ Siehe L. S. J. s. v. Τρίτων und Τριτώνις.

⁴⁶ A. R. I 109.

⁴⁷ Über den Gebrauch des Suffixes -ίζω bei Substantiven mit -ίς/-ίδος s. A. Debrunner, op. cit. § 253, und Schmoll, op. cit. S. 11–15.

⁴⁸ Über die Beziehung zwischen Athene, dem Fluß Τρίτων und dem See Τριτώνις, die in verschiedenen Epitheta zum Ausdruck kommt (Τρίτων, Τριτογένεια, Τριτώνις usw.) s. RE. s. v. Τριτογένεια, VII, A-1, col. 244–245 (Kruse). Siehe Ar. Lys. 346–349. Cf. Schmoll, op. cit. s. v. ἐντριτενίζω, S. 184: τρίτος und Τριτώνις scherzhaft verbunden.

5.2. Aus diesem Grund gehört das Kompositum ἐντριτωνίζω zur selben Gruppe wie die bereits behandelten Begriffe ἐγκιλικίζω, ἐγκοισυρόομαι und ἐμμακεδονίζω. Seine Bildung und auch die von ἐγκοισυρόομαι ist analog zu ἐγκιλικίζω und ähnlichen nicht vorher nachgewiesenen Begriffen mit der Bedeutung „sich benehmen wie“.

6. In dieser kurzen Studie haben wir uns mit der Bildung und der Bedeutung einer homogenen Gruppe der Komposita mit ἐν- beschäftigt und machen mit ihr die Notwendigkeit eines systematischen Studiums der mit ἐν- gebildeten Komposita im allgemeinen deutlich, deren Klassifikation wir hier aufzeichnen.

Dpto. Filología griega,
Facultad de Filología,
Av. Blasco Ibañez 28,
E-46010 Valencia

Carmen Morenilla-Talens

Tra latino e neolatino: l'evoluzione delle medie aspirate indoeuropee e le successive ristrutturazioni del consonantismo

1. Com'è già stato osservato altrove più volte (e valga per tutte Szemerényi 1952, p.27), nel settore della fonologia IE. la questione concernente lo sviluppo delle cosiddette medie aspirate nelle lingue 'italiche', inaugurata dai lavori di Ascoli 1868 e 1869, ha sempre costituito un importante banco di prova per studiosi, in particolare comparatisti, di varia estrazione e dottrina. Il processo, che può essere così schematizzato secondo l'impostazione classica

IE.	<i>bh-</i>	<i>dh-</i>	<i>gh-</i>	<i>g^wh-</i>	/	<i>-bh-</i>	<i>-dh-</i>	<i>-gh-</i>	<i>-g^wh-</i>
Lat.	<i>f-</i>	<i>f-</i>	<i>h-</i>	<i>f-</i>	/	<i>-b-</i>	<i>-b-/-d-</i>	<i>-h-/-g-</i>	<i>-u-/-gu-</i>
OU.	<i>f-</i>	<i>f-</i>	<i>h-</i>	<i>f-</i>	/	<i>-f-</i>	<i>-f-</i>	<i>-h-</i>	<i>-f-</i>

non è oggetto di contestazione per quanto riguarda l'esito finale (sul punto di partenza, come si vedrà più oltre, gravano invece alcuni importanti tentativi di revisione), ma le tappe intermedie di esso hanno dato origine a una serie pressoché inesauribile di discussioni, che a tutt'oggi non appaiono composte in una sintesi generalmente accettata (Serbat 1968, p. 79). Sempre col Szemerényi infatti, si possono individuare almeno tre proposte di soluzione, cioè

- 1) le MA. dell'IE. si sviluppano in spiranti sorde (*surd spirants*, SS.) nell'OU. e in latino, ma in quest'ultimo vengono successivamente sonorizzate in posizione intervocalica;
- 2) l'ipotesi contraria, che le MA. dell'IE. si sviluppino regolarmente in spiranti sonore (*voiced spirants*, VS.) sia in OU. che in latino e successivamente vengano assordite (ma in latino soltanto in posizione iniziale);
- 3) una variante della precedente, o ipotesi di compromesso, per cui le MA. si sviluppano in VS. e poi vengono assordite a SS., donde nuovamente vengono – contestualmente – sonorizzate in latino.

Ognuna di queste ipotesi non è in realtà tecnicamente neutra ma implica o presuppone più ampie scelte di giudizio relative alla classificazione interna dell'IE. ed alle sue partizioni o raggruppamenti, come ad es. per quanto concerne l'idea dell'unità o più prudentemente del nesso greco-italico¹ che sta dietro la classica impostazione ascoliana (soluzione 1), ancor oggi largamente ripresa e difesa (cfr. lo stesso Szemerényi e inoltre Gamkrelidze-Ivanov 1973; Hopper 1973) contro le critiche avanzate specialmente da parte della 'scuola italiana' (impersonata a questo proposito soprattutto da Bonfante, Pisani e Porru; più tardi cfr. anche Campanile 1968), sostenitrice della soluzione 2)². Scopo di questo lavoro, che per chiarezza si afferma subito impostato su quest'ultima ipotesi e particolarmente in sintonia con le conclusioni di Untermann 1968, è da un lato quello di reinterpretare un classico problema fonologico in un quadro di riferimento generale, per una valutazione complessiva del consonantismo latino ed italico entro linee coerenti e correttive di spiegazioni che dal punto di vista di una fonologia naturale (o almeno non innaturale) appaiono quanto meno diseconomiche, se non proprio barocche: dall'altro, quello più ambizioso e realmente innovatore di recuperare una volta per tutte il nesso latino-romanzo che, apparentemente pacifico in via di principio, viene invece quasi regolarmente smentito sul piano del metodo specialmente nella pratica delle scuole prevalenti, in cui i latinisti-indoeuropeisti hanno spesso scarsa dimestichezza con le lingue neolatine e per contro i romanisti fissano in genere il proprio punto di partenza ad un arbitrario livello di latino che congutina in modo certo pratico ma impreciso storicamente le caratteristiche di *standard* con quelle di tardo, volgare, dialettale, extraletterario ecc.: in una parola, un'entità molto convenzionale definibile come ciò che sta immediatamente alla base degli sviluppi neolatini e il cui *prius* è conveniente non considerare più a fondo³. Questa dicotomia di fatto ha realmente impe-

¹ Szemerényi 1952, p. 28.

² Ma ancor prima da Hartmann, Meillet, Niedermann: Serbat 1968, p. 78; Szemerényi 1952, p. 29 ss.

³ Su questa problematica cfr. ancora Prosdocimi 1979, p. 153-55.

dito di cogliere la sostanziale continuità di certi fenomeni mostrati dalla storia delle lingue romanze con altri simili evidentemente osservabili in quella del latino (e dei dialetti italici), specie arcaico e comunque preclassico. Progressi specifici non sono possibili in mancanza di un'adeguata dottrina linguistica, vale a dire qui di un aggiornato strumento di analisi soprattutto fonologica (ma anche sociolinguistica e dialettologica in generale). Nel caso nostro, anzi, l'applicazione al materiale classico di metodi analitici nuovi, o relativamente tali, ha prodotto finora risultati non del tutto apprezzabili, se è vero che la maggior parte dei tentativi in questa direzione non si distacca da una piatto martinettismo, non di rado ripetitore di luoghi comuni e incapace di riuscire convincentemente esplicativo anche nelle sue versioni rivedute e corrette (cfr. le puntuali notazioni critiche di Izzo 1977). Solo di recente queste esigenze sembrano maturate in un quadro di teoria e di metodo più avanzato, benché non privo anch'esso di esagerazioni: la continuità di sviluppi sistematici latino-romanzi è per es. esplicitamente affermata ed ampiamente mostrata in Foley 1975, che pone infatti l'accento non tanto su trattazioni particolareggiate delle singole fonologie quanto piuttosto sulle loro relazioni (Foley 1975, p.37). Riservandoci di affrontare più avanti i singoli punti, è tuttavia opportuno proporre già qui in modo problematico il giudizio conclusivo che le regole neolatine altro non sono che lo sviluppo di regole (morfofonologiche) latine, patenti o latenti ("Phonological change is not caused by the addition of rules to a grammar, but by the repetition or modification of rules already existing in the language", Foley 1975, p.54), cosa che comporta tra l'altro l'implicazione teorica, davvero forte, che almeno per quanto riguarda il nostro ambito l'evoluzione linguistica produce un qualcosa di sempre sostanzialmente uguale a se stesso e che in definitiva non si dà un cambiamento reale.

È d'altronde (o è ritornato) classico nella linguistica degli ultimi anni il tema della ciclicità ~ circolarità dell'evoluzione diacronica, sviluppato soprattutto nella tipologia sintattica di Vennemann ma anche in altri livelli di analisi. Ma anche più di questo è significativo, sempre dietro diretta ispirazione delle più moderne correnti di pensiero, il recupero del principio della ge-

rarchia dei livelli, che applicato all'oggetto in questione significa la critica dell'autonomia pura e semplice del significante (livello fonologico) e dell'ipotesi che le sue modificazioni siano governate unicamente da fatti dello stesso livello (tra cui per es. fattori d'interferenza e possibili conseguenti reazioni individualmente o socialmente motivate): pare dunque ormai difficile persistere nella negazione che su questo si eserciti anche, e spesso in modo preminente, il controllo dei livelli superiori e basilari della competenza linguistica, morfologia e sintassi soprattutto, in altre parole rifiutare l'idea della competenza attiva del parlante (~gruppi di parlanti) e del reale controllo (o 'filtro') da lui esercitato sul proprio sistema. Ciò vuol dire in definitiva riaffermazione della validità di una linguistica interna, che spiega i fatti linguistici con il ricorso primario alla struttura specifica accogliendo anche ma non esclusivamente – pena un relativismo senza sbocchi – motivazioni di carattere sociolinguistico o più generalmente culturale.

2. Seguendo dunque rapidamente il cit. Szemerényi e Leumann 1977, p.163-75 nel riassunto della questione, le medie aspirate IE. */bh, dh, gh, g^wh/, attraverso una fase 'italica comune' */f, θ(f), x, x^w/ danno in posizione iniziale rispettivamente lat. /f, f, h, f/, contro lo stesso risultato dell'OU.; in posizione intervocalica invece (o per meglio dire tra son(or)anti) lat. /b, b ~ d, h ~ g, w ~ gw/, attraverso spiranti protostoriche sonorizzate */β, ð ~ β, γ, γ^w/: in OU. per contro gli stessi esiti della posizione iniziale. Il latino quindi assume un particolare connotato all'inizio di parola (e di morfema), laddove l'OU., almeno in fase storica, generalizza l'esito indipendentemente dal contesto. Resta così confermata, come indicazione di preminente interesse, la distinzione nei trattamenti interni tra i due gruppi: al grafema *f* > /f/ del secondo corrispondono nel primo *d, b, v* > /d, b, w/, cosa che serve usualmente, tra l'altro, ad identificare come italica o dialettale una parola del vocabolario latino caratterizzata da /f/ in questa posizione, cfr. fal. *carefo*, *loferta* 'liberta'; prenest. *nefrōnes*; lat. *rūfus* (u. *rofu*) contro l'autocotono *rūbro-* (e ora *rōdus* (*raudus*), *rūdus*, Risch 1979, p.710ss.), *scrōfa*, *vafer*, i toponimi *Ufēns*, *Tifernum* ecc.; tracce di questi fe-

nomeni si perpetuerebbero anche nel neolatino, a giudicare dall'it. *tafano* (lat. *tabānus*), *scarafaggio* (lat. *scarabaeus*), *bifolco* (lat. *bubulcus*), it. merid. *attrufē* 'ottobre' ecc. L'unica giustificazione per /f/ interno latino è data da motivazioni di carattere morfologico, cioè dalla riconoscibilità di frontiera di morfema lessicale (non soltanto di parola), fatto importante come si vedrà oltre. Cfr. *vhe* : *vhaked* 'fecit' nella Fibula Prenestina (se fededegna), *fe-felli* perfetto di *fallo*; *nefas* (contro *fas*); *nau-fragus*, *pro-fundus*, *pro-fānus*, ed anche reinterpretazioni par-etimologiche come l'antico *nefrundines* 'reni' (lanuv. *nebrundines* 'testicoli', gr. νεφροί), *infula*, *infimus* ecc. Dove invece il morfema non è più riconoscibile o non ne è esattamente determinabile la frontiera (quindi in casi di grammaticalizzazione o morfologizzazione, +) l'esito è quello proprio della posizione interna, cfr. *amabo* (*am* + *ā* + *bo*), *laudabam* (*laud* + *ā* + *ba* + *m*), gli agg. in *-būndus* (+ *bho* + *ndo* + *s*) ecc. Dunque il Leumann, insieme con lo Szemerényi ed altri, accetta sostanzialmente l'ipotesi ascoliana che le spiranti (fricative) attraverso le quali si perviene alla sistemazione finale siano panitalicamente sorde */f, θ, x, xʷ/, che il latino avrebbe poi condizionatamente sonorizzato: non vi si manca di riconoscere tuttavia le ragioni a favore dei critici dell'Ascoli, la cui trafila è esplicitamente riconosciuta come "kürzer", cioè fonologicamente più semplice ed immediata (più economica, insomma), */bh, dh, gh, gʷh/ > */β, ð, γ, γʷ/, e si appoggia anche ad indizi significativi come quello notato dal Rix del gr. Σαυνῖται, lat. *Samnītes*, che il greco deve aver mutuato dall'osco in un'epoca (non posteriore al sec. V a. C.) in cui questo conservava una base **Saβn-*, e così il latino, che spiega in questo modo la sua variante dissimilata *Samn-* mentre come ben si sa le fonti storiche osche (più tarde) hanno *safinim*⁴. A favore dell'impostazione ascoliana militerebbero invece una serie di esiti particolari che si spiegherebbero correttamente soltanto come succedanei di una consonante sorda, quali l'interno /h/ < */g'h/, per es. in *veho*, che dovrebbe presupporre infatti */x/, /b/ condizionato da */dh/ in luogo di /d/ (*stabulum*, *verbum* ecc.), spiegato nell'ambito del

⁴ Untermann 1968, p. 484 s.

normale (foneticamente) scambio /f/ ~ /θ/ (**staθlom* > **staflom*, **stafolom* > *stabulum*); la sorte di IE. */sr/, lat. /fr-, -br-/, cfr. *frīgus*, gr. ῥίγος < **srīgos*; **cerebrum* < **kéras-rom* ecc., dove appunto la modifica evolutiva riguarda la dentale /s/; infine l'IE. */zdh/ > lat. /st/ (nesso di posizione interna), in *hasta* ecc., che presuppone */sθ/. A ciò occorre aggiungere inoltre l'esito sordo /t/ di IE. */dh/ in alcune forme greco-sicule come λίτρα (lat. *lībra*) Αἴτνη (lat. *Aetna*) < **aidh-*, gr. αἴθω, che alluderebbe a un particolare strato ausono-siculo in cui collocare anche il lat. *rūtīlus* 'rosso' (cfr. l'etnico *Rutūli*), accanto a *rūbro-* e *rūfus* già citati. Non è difficile tuttavia vedere che fonologicamente queste giustificazioni si reggono poco: per il primo punto, nulla vieta d'ipotizzare che il lat. /h/ si realizzasse in posizione interna come sonora, o meglio sonorizzata /h/, poi > /θ/, che sarebbe la soluzione più plausibile sul piano naturale, considerando oltretutto che la grafia deve coprire qui, come anche più altrove, una varietà di foni⁵. Per il secondo, supporre /θ/ > /f/ (**staθlom* > **staflom*) e la sonorizzazione di quest'ultimo porta ad un [β], graficamente reso con *b*, indice di una realizzazione spirante all'intervocalica che di nuovo è la soluzione fonologicamente più verosimile (a giudicare non soltanto da fatti strettamente interni, ma anche dalla storia delle lingue romanze), anche se l'interpretazione corrente identifica in questo una vera e propria occlusiva [b]. La debolezza dell'assunto sta nell'escludere un simile scambio a livello di sonora, [ð] > [β], che invece è del tutto plausibile foneticamente, benché meno probabile della corrispondente sorda, come ancora una volta mostrano fatti dialettali relativi a sistemi in cui sono presenti foni interdentali⁶. Quanto a */sr/, si noti che la distribuzione dell'esito è esattamente la stessa dei succedanei delle MA., cioè /fr-, -br-/, per cui si parte ancora una

⁵ Cfr. Sommer in Serbat 1968, p.81, nota 1.

⁶ Evidenti conferme, benché non numerose, vengono da dialetti tipicamente caratterizzati da foni interdentali: cfr. il ladino-cadorino (Veneto settentrionale) *ampiavéi* ~ *ampiadéi* 'ontanello (*Alnus viridis* Vill.)'; S. Vito di Cadore *radaθuó* 'ravizzone' (propriamente **ravizzòlo* < RAPĪCIU + EOLU); *tridéla* 'trivella' < TEREBĚLLA, Zamboni 1984, p.61. È da respingere pertanto l'affermazione di Szemerényi 1952, p.44: "ð to b is quite unlikely".

volta da un normale (fonologicamente) *[zr], ottenuto per assimilazione di sonorità che (continua apicale + continua apicale) sottoposto a dissimilazione identifica il primo componente con /ð/, l'elemento più vicino (una continua postdentale (non) fricativa piatta)⁷, dopodiché */ðr/ si evolve normalmente agli esiti storici /fr-, -br-/, in quest'ultimo caso ancora con [ð] > [β], come sopra⁸. Più difficile la questione del preteso IE. */zdh/ > lat. /-st-/, che si appoggia peraltro su alcuni ess. assai discussi come *hasta*, *vastus*, *custos*, Leumann 1977, p.168; Szemerényi 1952, p.44-49, 51-53. Da notare tuttavia l'osservazione del Leumann che il ricostruito prelat. */zdh/ per lo più è morfologicamente il prodotto di IE. *-dh-t- (in participi in -to- ecc.), nel qual caso la spiegazione potrebbe essere più semplice: */dht/ > */ðt/ e con assimilazione di sordità e di luogo di articolazione (postdentale sonora + alveolare sorda > (continua) alveolare sorda + (occlusiva) alveolare sorda) appunto */zt/ > /st/⁹. Resterebbe in questo modo superflua anche l'induzione del cit. Szemerényi a proposito di *vespa* < IE. *wobhsa, dov'è inutile postulare in via generale un -bh- > -ph- poi deaspirato *wopsa (e con metatesi *vospa*, *vespa*), bensì è sufficiente una semplice assimilazione del tratto di sordità ~ sonorità *woβsa > *woφsa e stavolta con dissimilazione del modo articolatorio *wopsa, del resto conseguente. Per quanto concerne infine la questione legata a *rutīlus*, gr.-sic. λίτρα ecc., vi ritornerò più sotto: è possibile anche qui tuttavia un esito dialettale che riduce a sorda la MA. interna, come nell'italico, una sorta di

⁷ Ciò anticipa una classificazione di /r/ come continuo (*flap* o approssimante, non (poli)vibrante), come affermato da Allen 1965, p.33; Leonard 1980, p.43 s.

⁸ Ancora da respingere il cit. Szemerényi 1952, p.44 quando critica la proposta di Pisani (1940, p.362, nota 1) a proposito di (*con*)*sobrīnus* < *-swesrīno- con -br- < ðr- direttamente ottenuto da -zr- < -sr-, in quanto "phonetically impossible". In base a quanto si è visto questo sviluppo fonetico è del tutto possibile e normale, anche se apparentemente complicato: *-sr- > -zr- > -ðr- > ðr-, come *muliesris > muliebris (attraverso *muliezris, *mulieðris).

⁹ La questione è complicata dalle implicazioni della legge di Bartholomae, sotto cui pare rientrare la ricostruzione di IE. *zdh, in realtà trasposizione superficiale del lat. *st* (*hasta*) e del germ. *zd* (got. *gazds*): Leumann 1977, p.164, 168. Ma cfr. ora Normier 1977, p.179.

prelat. */th/ che può aver seguito più tardi la sorte delle pretese sorde aspirate (TA.) IE. > lat. sorde (T.), Leumann 1977, p.171s. (ma senza trascurare il collegamento, finora non istituito produttivamente a quanto mi consta, con la problematica dei prestiti micenei e greco arcaici nel latino protostorico e in particolare con la resa di quelle sorde aspirate, in base ai numerosi casi posti in evidenza dal Peruzzi).

3. Casi particolari

3.1. Lat. *d* ~ *b*. Secondo il cit. Leumann 1977, p.167s. l'apparire di /b/ in luogo dell'atteso /d/ e le premesse di ciò (tra le quali è da porre anche la vicenda di */sr/, cfr. casi come **muliesris* > *muliebris* e nota 8) si debbono a determinati condizionamenti (vicinanza di /ū,l,r/). Fonologicamente, questi si possono interpretare come fatti generali di assimilazione (labializzazione nel caso di /ū/) e dissimilazione (del punto articolatorio) nel caso di */ðr/ > */βr/ ed anche in quello di */ðl/ > */βl/, data come posteriore l'inserzione di /ǔ/¹⁰. E' noto che Serbat 1968, muovendo dallo schema ascoliano, compila tre liste di termini, la prima con /d/, la seconda con /b/, la terza di casi dubbi, criticando la spiegazione tradizionale dell'adeguamento fonologico e suggerendo che anche in posizione in-

¹⁰ Sulla normalità dell'esito /b/ in luogo di /d/ insistono diversi autori (Juret, Muller, Otrębski), Leumann 1977, p.168; Serbat 1968, p.85 (ma cfr. ora Risch 1979 sulla normalità urbana di /d/ < */dh/ e sulla rusticità di /b/). Si noti che nei casi di dissimilazione */ðr/ > */βr/ e */ðl/ > */βl/ l'esito storico del secondo caso prevede un'inserzione ('sviluppo') di /ǔ/, *stabǔlum*, *pericǔlum* ecc., mentre il primo resta intatto, *crībrum*, *ventilābrum*, *palpebra* (come *aratrum*); *involūcrum* (dissimilato da *-*klom*) ecc., Leumann 1977, p.312ss. Ciò conferma che i nessi con /r/ constano di una (storicamente) non continua (occlusiva) + continua, mentre quelli con /l/ di una non continua + non continua, che sviluppa appunto /ǔ/ anaptittico. Il latino parlato, o almeno certe forme e certi strati di esso, che hanno una diversa grammatica, conservano (come giustamente sostiene Marin 1974, p.186-91) *-*kl-*, *-bl-* ecc., base delle forme neolatine (it. *specchio*, *nebbia*) dove /l/ probabilmente vale + cont (e subisce spesso infatti la rotacizzazione all'intervocalica, cfr. rum. *gură* < GŮLA). In ogni caso /ǔ/ pare dovuto al carattere *pinguis* di /l/: cfr. per questa forma di anaptissi Leumann 1977, p.102ss.

terna, come all'iniziale, si sia avuto il cambio del punto d'articolazione e che pertanto /b/, non /d/, vi sia l'esito normale di */dh/. Sarebbe allora /d/ ad essere condizionato dalla vicinanza di /i/ e /n/, benché con parecchie eccezioni (più o meno facilmente spiegabili): si osservi infatti secondo Serbat che /i/ e /n/ sono fortemente condizionanti in senso apicale, donde appunto */ð/. A prescindere tuttavia dal fatto che il ragionamento può essere rovesciato (cioè che */ð/ può essersi mantenuto in condizioni fonologiche favorevoli, evolvendosi altrimenti a */β/), si deve ammettere che tanto nell'un caso quanto nell'altro la spiegazione è costretta ad invocare un condizionamento, cosa che non sposta di molto i termini della questione¹¹.

3.2. Lat. *f* ~ *h*. Fenomeno piuttosto diffuso nelle fonti antiche è la presenza di forme con /f/ in luogo di un proprio /h/ e viceversa, fatto che le fonti stesse addebitano genericamente agli *antiqui* o ad influssi dialettali (Preneste, Falerii ecc.): cfr. *fedus* in luogo di *hedus* (sabino per Varrone), *fircus* per *hircus* (sabino), *folus* per *holus* ('antico'), *fordeum* ('antico'), *fostis*, *foشيا* (?), *fariolus* ecc., di contro ad *hanula* 'tempietto', *hebris* ('antico'), mentre altri ess. vengono ancora dall'area falisca (*hileo* 'filius', *hinnio*, *hinnia* ecc.). A questi ess., che continuano un IE. */gh/ e */g'h/, si possono aggiungere anche continuatori di */bh/, *haba* per *faba* (falisco), *horda*, *horctus*, *Hormiae* (antico per *Formiae* secondo Servio) ecc.; senza etimo infine *fasena* per *hasena*. Tenendo in conto le attestazioni delle fonti e il fatto che /h/ in latino è già da epoca molto antica avviato a cadere (la sua fortuna nel latino classico è un puro fatto di restaurazione colta), è possibile circoscrivere con Hiersche 1965, p.115-18 il

¹¹ I raffronti esterni mostrano la regolarità di */dh/ > /d/, per es. nel venetico: *louzeroΦos* (o *louderoΦos* secondo le convenzioni) 'liberis', dove tuttavia il segno potrebbe notare, almeno in certe condizioni, una fricativa /ð/, Pellegrini 1983, p.63; Giacomelli 1979, p.154s.; e ancora Prosdocimi 1978, p.322s., 328s.; 1979, p.161ss.; Risch 1979, p.720, nota 12. Serbat 1968, p.89s. assegna al latino una posizione intermedia tra il venetico e l'OU., proponendo una trafila primaria MA. > spiranti (sorde, in consonanza con l'Ascoli), poi sonorizzate e occlusivizzate; Risch 1979, p.715ss.

fenomeno a tendenze dialettali perilatine (falische, prenestine, sabine) dei secc. IV–II a. C. e limitarne, se non anche escluderne del tutto, la supposta matrice etrusca (lingua dove pure la grafia evdizierebbe vari fatti di questo genere)¹². Giustamente l'A. sottolinea la prossimità fonetica di /f/ e /h/ (specie se in fase arcaica – preregia – il primo aveva come pare realizzazione bilabiale [Φ]) come motivazione fondamentale dello scambio, adducendo una nutrita serie di fatti del genere da varie lingue, a cominciare proprio da fatti interni al latino: *frīgus* < IE. **sri-gos* attraverso **θrigos*; quindi il russo /f/ per i prestiti con /θ/ (*Fjodor* < gr. Θεόδωρος); il gallorom. /fr, fl/ < a. franc. sett. */hr, hl/ (*hlanka* > *flanc*, *hroc* > *froc*), gli scambi Middle English tra /x/ e /f/, cfr. *enough* [i'nʌf], *rough* [rʌf] contro ted. *genug*, *rauh* (*roh*); i fenomeni dell'Italia meridionale direttamente o indirettamente legati alla locale grecità, cfr. salent. (Terra d'Otranto) *lifona* 'puerpera' (gr. λεχώ), gr. d'Otranto *nifta* (νίχτα) 'notte', di Bova (Calabria) *foráo* (χοράω), *δèfete* (δέχεται) ecc., a cui si potrebbero aggiungere peraltro vari altri casi (per es. nella toponomastica romanza *Forìo* (Ischia) < χωρίον ecc.). E' implicita in questa dimostrazione la congruenza di /f ~ h/ con la presenza di /θ/, che difatti interessa più o meno tutti i sistemi chiamati in causa (russo a parte), cioè latino preregio ed italico, germanico, albanese, greco ecc. Ma è noto che lo scambio o l'evoluzione /f ~ h/ interessa varie altre aree (sempre caratterizzate anche dalla presenza di /θ/), in alcune delle quali esso è anzi un fatto classico: parlo dell'area castigliana, dove /f/ > /h/ (poi > θ) è infatti piuttosto antico (riportabile cioè al sec. XI d.C.) e come tutti i grandi fenomeni romanzi è passato esplicitamente attraverso la trafila sostratistica (qui rappresentata dal basco), ripresa e rimodernata anzi in tempi recenti dal Martinet ma ormai screditata, come si ha dall'ottimo contributo già cit. di Izzo 1977 (il quale mostra tra l'altro che [f] > [h] si ha in qualche parte dell'Italia settentrionale, in una parte con-

¹² Cui sembra attribuire ancora qualche credito Porzio Gernia 1973, p.94, citando Giacomelli 1963, p.109, 126 (1978, p.515, 523) e affermando che il fenomeno non si può inquadrare in un regolare sistema fonetico. Cfr. comunque ora Giacomelli 1983, p.115–26.

siderevole della Calabria e della Sardegna orientale – anche il sardo ha /θ/! – oltre che nell'arumeno o macedo-rumeno)¹³.

3.3. Lat. */-s-/ > /-r-/. S'inserisce a buon diritto in questa tematica generale (evoluzione delle spiranti) la sorte di */s/ protolatino, che in posizione intervocalica ha subito il processo universalmente noto come rotacismo. In generale /s/ subisce un processo di sonorizzazione per condizionamento di sonoranti > [z], che davanti a consonante finisce per cadere con 'allungamento di compenso' (*Ersatzdehnung*) della vocale che precede (la trafila corretta è probabilmente [h], ulteriore rilassamento articolatorio, che poi fonde la sua (semi)sonorità con la vocale, *[Vh] > [V̄], cfr. lat. *nīdus* ~ ted. *Nest* < IE. **nizdo*-). Il fenomeno, che il latino condivide col falisco (dov'esso sarebbe riportabile addirittura al sec. VI), con l'osco (parzialmente) e con l'umbro (il quale in fase tarda rotacizza anche in fine di parola!), si dà come compiuto intorno alla metà del sec. IV a. C. (le fonti letterarie documentano numerose reminiscenze di *s* e così le poche testimonianze arcaiche, come il *Numasioi* nella solita Fibula prenestina)¹⁴ ma è con tutta probabilità più antico (terminus ante quem il 387 a. C. secondo il Goetz, in base alla parola *aurum* – che nelle lingue celtiche ha solo forme con /r/ –

¹³ Lo scambio /f ~ h/, specie in posizione iniziale, è tipico di vari dialetti veneti rustici: *hémena* 'femmina' ecc., dove peraltro non è mai stato registrato in modo organico. Già l'Ascoli 1873, p.412, nota 1 l'aveva comunque osservato come peculiarità feltrina (prov. di Belluno, Veneto sett.): Zamboni 1974, p.55; Rohlf 1966, pgff. 154, 226a, che ne ricorda anche vari altri riscontri dai dialetti lombardi e ticinesi (Salvioni; AIS) e nel Sud da quelli calabresi. Come molti sostengono, è probabile che lo scambio sia facilitato da una realizzazione bilabiale [Φ] di /f/ sulle cui implicazioni di ordine percettivo cfr. Pellegrini 1976, p.396; 1949: in termini strettamente funzionali, esso tende comunque a scaricare dei sistemi sovraccarichi di continue, /f.θ,s,h/.

¹⁴ Il testo, sempre ammettendone l'attendibilità, porta già *vh* = /f/ ([Φ]): o forse ancora [β]??) ma non mostra ancora il rotacismo (-s- > -r-). In termini di cronologia complessiva, *s* dovrebbe comunque notare a quest'epoca una spirante sonora [z], primo gradino del processo suddetto (nell'αβ latino, come si ricorderà, il segno *z* fu introdotto soltanto all'epoca di Cicerone, Leumann 1977, p.3): d'altronde lo stesso osco ha nei documenti più antichi in αβ epicorico un solo segno *s*, a cui corrisponde in quelli più tardi in αβ greco ζ intervocalico.

ancor prima per l'Altheim, sulla base della storia del nome *Minerua, Me-*): opportunamente Durante 1982, p.70-71 osserva che la limitazione al sec.IV vale per l'uso scritto, di norma conservativo specie in contesti giuridici o amministrativi, e che il rotacismo come processo è senz'altro più antico, anteriore per es. alla sincope prodotta dall'intensità iniziale, cfr. **asidheyō > ardeo*, per cui è probabile un avvio dal V sec. a.C. Ne sono notevoli le limitazioni ('eccezioni') dovute a dissimilazione 'preventiva' (*miser*, non **mirer*; *caesaries* ecc., ma non dopo / $\bar{V}$ /, *aurōra*), a prestiti recenti (*basis, casa, asinus* (?))¹⁵, a riduzione di precedente /ss/ (*causa, divisio* ecc.) infine, caso più interessante, a motivazioni morfologiche, che bloccano infatti il processo nel caso di riconoscibilità compositiva: *ni-si, de-sino, de-silio, po-situs*, ma *dirimo, diribeo* < **dis-(h)abeo*, poiché qui /s/ non è inizio di morfema bensì fine del primo elemento¹⁶. Il problema è perché e come il rotacismo è avvenuto. La trafila generalmente ammessa infatti [s > z > r] rende conto in modo soddisfacente di un fatto generale di assimilazione (sonorizzazione tra vocali o meglio in ambiente sonoro) ma non spiega bene come una sibilante (fricativa) si trasforma in una (poli)vibrante, quale a giudizio prevalente degli studiosi doveva essere /r/ latina, per altri tuttavia un *flap* (monovibrante), cfr. Leonard 1980, p.43-44. Nell'interpretazione martinettiana (1950; 1964)¹⁷, la spinta alla sonorizzazione si do-

¹⁵ Secondo Touratier 1975, p.248s. giustificati dal fatto che /s/ non si trova in contatto con una frontiera morfologica e quindi non vi opera la regola del rotacismo sincronico (ma *faenisex*?).

¹⁶ Ciò costituirebbe un ulteriore indizio della speciale importanza dell'iniziale di parola (o morfema lessicale) nel latino della crisi, contraddistinto da altri fatti significativi come l'accento iniziale. Touratier 1975, p.250s. sottolinea opportunamente che le forme *ūr+o, er+a+t* ecc. sono determinate dalla variazione /s/ > /r/ dopo frontiera di morfema, appartenendo quindi /s/ al morfema stesso, dove in caso contrario non si ha variazione (così come i composti francesi *parasol, préséance, aérosol* ecc. sono realizzati con [s] in luogo dell'atteso [z]): ciò vuol dire negazione dell'autonomia pura e semplice del livello fonologico che è invece tributario d'informazioni di tipo morfosintattico.

¹⁷ Ripresa da Correa 1968, ma cfr. le giuste critiche di Porzio Gernia 1973, p.832s.

vrebbe alla pressione di /-ss-/ in via di degeminazione (processo inquadrabile in una tendenza generale delle geminate) ed il successivo passaggio ad /r/ marcherebbe un rafforzamento (*strengthening*) dell'articolazione consonantica¹⁸, eliminando inoltre per economia una variazione sorda iniziale ~ sonora intervocalica sconosciuta al sistema (che l'ha infatti fonologizzata!), dato che /-f-/ si dà solo in composti e /-s-/ di nuova formazione seguita ad essere sorda. È lecito tuttavia avanzare più di un dubbio su questa impostazione, che oggi si tende a rovesciare soprattutto in campo romanistico¹⁹, specialmente per quanto riguarda la natura di /r/ protolatino e italico (o delle varietà di esso). Allen 1965, p.33 (cit. in Leonard 1980, p.44) afferma esplicitamente che /r/ all'epoca del rotacismo doveva avere carattere di fricativa (in realtà quindi prossima ad una specie di continua dentale, come in certe varietà approssimanti dell'inglese)²⁰: ciò comporta che un'originaria (mono)vibrante o *flap* sia divenuta tale a una certa epoca recuperando poi lo stato di vibrante nel latino urbano del periodo preclassico e classico²¹. D'altra parte il cit. Durante richiama da Belardi 1965, p.127 ss. l'osservazione che nel noto primo esempio di rotacismo, il fal. *carefo* 'carebo', il segno per *r* differisce nettamente da quello della parola precedente *cra* 'cras' (dove /r/ è etimologico), indice che lo scriba doveva aver coscienza ("fonetica o etimologica") della loro diversità²². In ogni caso sembra utile impostare il problema in termini di analisi di tratti, seguendo Touratier 1975, p.256 ss., che alla classificazione di Jakobson e Halle (/l/ [+cont] ~ /r/ [-cont]) preferisce quella più recente di Chomsky e Halle, che attribuiscono ad entrambi

¹⁸ Martinet 1950, p.38 seguito, pare, su questa via da Foley 1975, p.38 s.

¹⁹ In particolare per quanto concerne il rapporto tra lenizione e degeminazione: Weinrich 1969, p.105 ss., 144 ss.

²⁰ Leonard 1980, p.44 allega l'es. del francese di Parigi (sec.XVI) /r/ > /z/: *chaire* > *chaise*.

²¹ Nel quadro della normalizzazione ('reazione antisabina') di ascendenza devotiana, sottolineato anche da Giacomelli 1983, p.133.

²² La notazione è già del Sittig (1932, p.315), ma Pisani 1953, p.326 ne dubita fortemente (correggendosi tuttavia in 1964, p.347); Giacomelli 1978, p.512, 529.

il tratto [+cont], opponendoli invece per quello di anteriorità, che essi adoperano tanto per le consonanti che per le vocali: dunque, /l/ [+ant] ~ /r/ [–ant]. Sul ruolo di /l/ si tengano presenti tuttavia le osservazioni di Leonard 1980 cit., che suppone in epoca protostorica un'ostruentizzazione (*Verschärfung*) di */l/, a favore della quale parlerebbero vari fatti come il noto 'sabinismo'²³ cioè scambio tra /d/ e /l/: cfr. class. *lingua*, *lacrima* per arc. *dingua*, *dacruma*; *odor* ~ *olor*, *olere*; *solium* ~ *sedere* ecc., di cui restano anche riflessi neolatini, per es. nella tradizione con /d/ di *laxare*, cal. *dassare*, sic. *dassari*, sp. *dejar*, port., cat. *deixar*, guasc. *dechâ* (e qualche altro relitto nell'Italia alpina), contro fr. *laisser*, it. *lasciare*, rum. *lăsa* ecc., e il particolare rotacismo dell'umbro, che continua (talora) /l/ intervocalico e soprattutto /d/ con ɣ (trascritto ř, cioè [ʀ])²⁴ in alfabeto epicorico, in quello latino col digramma *RS*; l'osco non confonde invece */l/ e */d/ e non ha rotacismo (pieno), coincidenza che pare significativa. In definitiva, nell'italico settentrionale preletterario /l/ e /d/ sarebbero stati foneticamente simili, cioè in via di fusione: e poiché /d/ era certo un'ostruente (occlusiva o fricativa) e non una laterale, è da pensare che anche /l/ ne avesse assunto i tratti, perdendo la lateralità, il che farebbe supporre una catena di propulsione (*push-chain*) [l] > [r] > [z], vale a dire un processo di ostruentizzazione di */l/ (divenuto l'unico *flap* e perciò in condizioni di scambiarsi con */d/) che 'caccia' */r/ (che diventa perciò continuo, fricativo o no) nello spazio fonologico di [z], a sua volta prodotto dalla sonorizzazione di */s/ intervocalico, provocando final-

²³ Leumann 1977, p.155s.: la tendenza di Preneste ad avere /l/ dove il latino urbano ha /d/ (Varrone) mostra l'ampiezza del fenomeno in area suburbana e rustica, che però non è caratterizzante, data l'assenza di epurazione puristica notata da Porzio Gernia 1982, p.17. Notevole qui *Lupercāles* < gr. *w^luk^w-arkādes 'Arcadi lupi', Peruzzi 1978, p.495: il raffronto dello stesso (1978, p.499; cfr. Bonfante 1981; e ora Mancini 1984) *lōrīca* < ion. θώρηκα acc. presuppone una mutuaione di gr. /θ/ con lat. /t^h,t/ e una sua successiva sonorizzazione contestuale (non recuperabile) > /d/, che consente appunto il successivo passaggio a /l/. Per tutto il problema cfr. ora Giacomelli 1983, p.39-48 e su /l/ in generale Belardi 1984b.

²⁴ Untermann 1968, p.483, nota 17.

mente in questa posizione la fusione di */r/ e di */s/. A parte le riserve teoriche sul principio del *push-chain* (Bynon 1980, p. 108–11), ci sono da considerare altri fatti coerenti col nostro quadro: è vero che /l/ e /r/ tendono a mantenere la loro distinzione fonologica, prova ne sia che il latino non conosce il tipico fenomeno assimilatorio del rotacismo di /l/ intervocalico, che è invece caratteristico di vari ambiti neolatini (provenzale, ligure, rumeno ecc.)²⁵. Ciò potrebbe voler dire che /l/ tende effettivamente a caratterizzarsi (contrariamente all'assunto di Jakobson e Halle) per un tratto di non continuità rispetto invece ad una specifica continuità di /r/, a sua volta contraddistinto anche (rusticamente) da un altro significativo fenomeno non considerato dal Leonard, ancora lo scambio con /d/ (!), stavolta quasi soltanto in posizione intervocalica²⁶, Untermann 1977, p. 155: *columbares (olivae)* < gr. κολυμβάδες; *peres* 'pedes' (Consenzio), *experet* 'expedit' (inscr.), *eritor* 'editor', *Athenororus*, *irus* 'idus' ecc.²⁷; molto importante è il caso residuo, che coinvolge le preposizioni e preverbi *apud* e *ad*, che infatti risultano come *apor* (Paul. Fest.), *apur finem* (marso-lat.); *arbiter* (cfr. u. *ařputrati* 'arbitratu'), *arfuise*, *aruorsum* (S.C. de Bachanalibus), *arferia*; *arvena*, *arventor* (Gramm.) e altri casi più

²⁵ Tra i dialetti medio-italici ha questa caratteristica il peligno: cfr. *firata* 'filata' o 'prolata', Durante 1978, p. 799 s.; Pisani 1964, p. 9, 115.

²⁶ Non entrano quindi in questo quadro casi di dissimilazione come *merīdiēs* < **medīdiēs*; *maredos* 'madidos'; *crūdus*, a. ind. *krūrā-*; *cadūceus* < gr. καρῦ-κεῖον, prob. avvicinato a *cadūcus*, Leumann 1977, p. 155.

²⁷ Ciò costituisce in ogni caso una riprova di quanto supposto da Martinet 1950, p. 31 a proposito di */b, d, g, gʷ/, dove "an articulatory weakening would ultimately yield b, d, γ, γʷ as found in Greek": non è quindi del tutto esatto affermare che "none of these is attested anywhere in Italic", la cui storia fonologica procede appunto secondo successivi indebolimenti e rafforzamenti. Il fenomeno in questione è del tutto frequente nell'Italia meridionale (quella appunto tradizionalmente indiziata di sostrato italico). Secondo Rohlfs 1966, pgff. 153, 216 (che pure nega connessione tra questi fatti) /d/ intervocalica va a fricativa interdentale /ð/: sic. *pèdi*, cal. *cuða*, corso *kruðu*, o appunto a /r/: nap. *Maronna*, *pèrè*; cal. *niru*, *rùrici* 'dodici'; tarant. *surà*; corso *nuru* ecc. In molte di queste zone agisce per contro la regola antilenitiva che blocca quest'evoluzione ipersemplicando /d/ a /t/: *pètè*, *nitè* ecc., cfr. sotto, 7., e (con conclusioni parzialmente condivisibili) Politzer 1958.

dubbi. La vicinanza con l'u. *ař-*, cfr. anche *arsfertur* < **ad-fertor* 'primo celebrante, flamen', fa supporre un dialettismo, ma si osservi col Leumann che il condizionamento è dato in genere da labiali /b, f, w/: a mio parere, il tutto è unificabile sotto un'unica regola, vale a dire /d/ > /r/ in un contesto [+cont, +son] ____ [+cont, +son], quale appunto V-V, V-w, V-β (< /b/); per /f/ (continua ma sorda da IE. **bh/!*) abbiamo qui una preziosa controprova della sua realizzazione protostorica e preletteraria (in latino e in italico!) come [β] (non come [Φ], contraddicendo quindi Ascoli ed i suoi seguaci), che ha permesso appunto /d/ > /r/ tramite /ð/ o un'approssimante /ɹ/ ²⁸. Vi sono quindi dei buoni motivi per postulare un /r/ fricativo o comunque continuo in tale epoca, per lo meno come primo prodotto del rotacismo: [z] può difficilmente infatti convertirsi immediatamente in [r] (poli)vibrante, ma è invece assai vicino foneticamente a [ð] interdentale ²⁹, meglio all'approssimante dentale [δ], propria per es. dello spagnolo e del veneto rustico ³⁰ e ancor meglio all'approssimante alveolare sonoro [ɹ] ³¹. Questo spiega più correttamente anche il trattamento preletterario di certi gruppi consonantici, come per es. **sr/* > **θr/* > /fr/, Leumann 1977, p.189, cfr. oltre al già cit. *frīgus* anche *fragum*, gr. ῥάξ, ῥαγός < IE. **srag-*, che probabilmente non si sarebbe dato in presenza di due nette apicali ma presuppone facilmente invece un **sɹ/* > **θɹ/* (apicale + approssimante assimilata ad approssimante + approssimante), con la posteriore e rego-

²⁸ Discutibile appare qui *arcessō*, dove superficialmente /r/ < **d/* appare davanti a /k/ velare sorda. Se si accoglie l'interpretazione accettata da Leumann 1977, p.155 < **ar-facessō*, il problema è solo apparente, come pure nel caso del dubitativo **aruocessō* proposto dal Thurneysen e respinto dall'Ernout-Meillet. Lo stesso accade se si dà peso all'ipotesi – seducente secondo quest'ultimo – di un desiderativo di *arceō*. Problematico è pure il volsco *arpatitu*, interpretato dubitativamente come *adquatito* da Durante 1978, p.812 e come *adperso* da Pisani 1964, p.122, 124.

²⁹ Scambi tra /z/ e /ð/ sono del tutto frequenti nei dialetti veneti, specie marginali, mentre quelli urbani riducono regolarmente il secondo al primo: Zamboni 1974, p.38s., 66s.

³⁰ Canepari 1979, p.58.

³¹ Frequente nell'italiano regionale veneto e di altre regioni, Canepari 1979, p.58s.

lare riduzione di */θ/ a /f/ ³². Questo /r/ > [ɣ] continuo dev' essersi facilmente confuso con /d/ intervocalico > [ð, δ] ³³, anch'esso assimilato al contesto cioè ridotto a continua (fricativa o approssimante), che l'u. nota appunto con l'apposita grafia *q* (*RS*, digramma che rappresenta un continuo sonoro postdentale), mentre /l/ tende sì ad una *Verschärfung*, specificandosi come non continuo: gli ess. di scambio riguardano soprattutto la posizione forte (iniziale), *lingua* < *dingua*, *levir* < **daever*, *lautia* < *dautia*, *lacruma* < *dacruma*, mentre all'interno essi sottolineano ancor più la tendenza (già notata da Leonard 1980, p.46 per il prenestino) a reagire urbanamente contro /d/ > [ð], cfr. *oleo*, *olfacio* ~ *odor*, *odefacit*; *odium*; *impelimenta* (Paul. Fest.), *dī novensīles*; *ulīgo* ~ *ūdus*; *solium* ~ *sedēre* ecc. Con queste ed altre precisazioni è possibile quindi seguire e precisare la cronologia di Touratier 1975, p.275 ss. (che segue Untermann 1968 e Hamp 1972), cronologia che ha il vantaggio di cogliere in un unico processo i vari fatti di rotacismo vero e proprio, di eliminazione di [z] davanti a cons. sonora (*dīduco*, *dīmitto*, *dīvello*), di assimilazione */rs/ > /rr/ e */ls/ > /ll/ (attraverso *[rz, lz], *ferre*, *velle* < **ferse*, **velse*; *facillīmus* < **facilsīmus*; *acerrīmus* < **acersīmus* ecc.): 1) */s/ in ambiente sonorante si sonorizza a [z], secondo il normale processo assimilativo che, come si vedrà meglio più oltre, interessa a varie riprese tutte le consonanti sorde ³⁴, implicando quindi la spi-

³² E' possibile tuttavia un processo fonologico più mediato */s / > */z / > /ð / desonorizzato all'iniziale a /θ /, che sarebbe più coerente tra l'altro con gli sviluppi collaterali notati in Porzio Gernia 1973, p.831 */sm-/ > /m-/, */sn-/ > /n-/, */sl-/ > /l-/: è regola generale quest'evoluzione di /s/ in nesso con sonorante in posizione iniziale. Diverso è il trattamento in posizione interna, cfr. infatti **-sr-* > *-br-* (*consobrīnus*), sempre attraverso */ð/ (nota 8), ancora diversamente negli altri: Leumann 1977, p.205 s.

³³ Cfr. nota 24.

³⁴ Esordio del processo di sonorizzazione/lenizione secondo Foley 1975, p.43: "The first part of rhotacism, the intervocalic voicing of the continuant *s*, is the origin of the modern Romance intervocalic obstruent voicing." Il processo avviene del resto secondo la scala dei gradi acustici specifici, Lausberg 1971, p.144; Pellegrini 1976, p.396 s.; Tuttle 1981-82, p.17 (dove si rinvia all'elaborazione del concetto di forza consonantica da parte di Vennemann-Ladefoged 1971 ed altri).

rantizzazione delle occlusive sonore nella medesima posizione: **ferse* > **ferze*, **velse* > **velze*, **isdem* > **izdem*, **amāse* > **amāze*, **ausōsa* > **auzōza*, **muliesris* > **muliezris*, **preslom* > **prezlom* ecc. Qui, secondo il Touratier, i preverbi sarebbero stati ancora autonomi e quindi sarebbero stati conservati come *de...sīno*, *dis...dūco* ecc.; 2) modificazione delle sibilanti sonore o sorde davanti a /r/, che neutralizzano secondo Hamp il loro carattere stridulo, donde **muliezris* > **mulieðris*, **srīgos* > **θrīgos*, in uno stadio in cui gli esiti di */bh, dh, gh/ IE. sono ancora */β, ð, γ/ e venendo quindi a coincidere con **staðlom*, **sweðrīno-* ecc.³⁵; 3) allungamento della vocale precedente e caduta di [z] davanti a consonante (tramite ulteriore spirantizzazione): **izdem* > **īzdem* > *īdem*; **prezlom* > **prēzlom* > *prēlom* secondo il T.; 4) rotacismo propriamente detto: **velze* > *velle*, **colzom* > *collom*, **amāze* > *amāre*, **auzōza* > *aurōra* ecc. I gruppi -zl-, -zr- erano già eliminati a quest'epoca, dato che **muliesris* va a *muliebris* attraverso **muliez-*, **mulieð-*, non a **mulieris*, come *acerrimus* ecc.; e così anteriore al rotacismo sarebbe la caduta di [z] in *prēlum*; 5) infine la saldatura dei preverbi, che ha portato */dis#emo/, */dis#(h)abeo/ a */dis+emo/, */dis+(h)abeo/ e per la regola del rotacismo sincronico a *dirīmo*, *dirībeo*, in base a una *nouvelle vague* di rotacismo (Touratier 1975, p.278). Vi sono da fare tuttavia diverse osservazioni a proposito di questa trafila: per quanto riguarda il punto 1), pur ammettendo l'antica autonomia dei preverbi, non è da escludere una serie di occorrenze sintagmatiche in cui essi venivano a trovarsi in ambiente sonoro e un *état de langue* che, non distinguendo confini di morfemi (né di parola né di morfema lessicale né flessivo), consentiva naturalmente la sonorizzazione; in altre parole, occorre riportare a quest'epoca la nascita di **dizdūco*, **dizmitto* ecc., come **iouzdex* ecc., ma anche **dezěro*, **dezīno*, **nīzi* ecc.³⁶! Tutto ciò molto probabilmente in

³⁵ Come sottolinea lo stesso Touratier 1975, p.206, nota 64, seguendo Hartmann e Untermann contro Ascoli.

³⁶ Come esempio di samdhi iniziale è importante il testimonio del falisco *zextoi* (CIE. 8079, VII-VI sec.a.C.), *zenatuo* (CIE. 8339, III-II sec.a.C.), interpretati come tali da Bonfante 1966 e 1978 ed indici perciò di un rotacismo interrotto a metà: Giacomelli 1978, p.512, 515s., 525, 532s. (osservo che anche il

seguito alla tendenza naturale di */b, d, g/ intervocaliche di passare a spiranti (continue) */β, ð, γ/ ed alle relative coalescenze o minacce in tal senso. Il punto successivo 2) vede quindi effettivamente l'assimilazione di [z] > [ð] davanti a /r/, che come si è già detto in precedenza doveva essere continua, e il successivo passaggio a questa di [-z-], *aurōra* ecc. (punto 4), ma contestualmente una reazione sistematica che reidentifica e restituisce l'iniziale di parola e di morfema, differenziandola dal trattamento in posizione interna: ciò determina il blocco della lenizione tramite assordimento [z] > [s], cfr. **nī-zi* > *nīsi*, [ð] > [θ] (> /f/), [β] > [Φ] (> /f/), cfr. *pro-fundus*, ma *probus*³⁷! Nel caso che [z] faccia parte del primo elemento, esso viene eliminato, a differenza di quanto detto nel punto 3) di Touratier, ancora una volta tramite un processo fonetico di rilassamento, **dizdūco* > **dihdūco* > *dīdūco*; **dizuello* > **dihuello* > *dīuello*³⁸, dove [h, h] 'cede' la sua continuità alla vocale precedente (in modo quindi contrario), **izdem* > **ihdem* > *īdem*; **nizdos* > **nihdos* > *nīdus*; **prezlom* > **prehlom* > *prēlum* ecc.³⁹, con trattamento analogo sia in posizione morfologica-

zie (in *epeazie*, interpretato dal Pisani in *pia die*) di Vetter 243, sempre d'epoca arcaica (Giacomelli 1978, p. 527 s.), dovrebbe rientrare in quest'ambito, con z > [z] o [ð]). Non può essere considerata definitiva la riserva della Giacomelli che uno sviluppo di data così antica si sia poi cristallizzato e abbia perdurato per secoli: oltre all'esempio dell'osco (pure ritenuto tardo), si veda infatti il comportamento del romanesco odierno, dove da secoli ormai le sorde fonologiche /p, t, k/ sono all'intervocalica foneticamente delle leni [b, d, g], /s/ > [z]: è un tipico stadio di variazione (cfr. 7.) che non accenna per ora ad evolvere radicalmente.

³⁷ In *probus*, come in altri casi simili, il formativo *-*bho*- non è più riconoscibile ([+]), non ha cioè autonomia lessicale (sempre sul piano paradigmatico, ovviamente). Tutte le consonanti lenite vengono così riassorbite, *['kaza] > ['kasa], in base a processo di *strengthening* che perdura in diverse riprese (cfr. per es. l'adattamento del gr. -ίζω con -issō).

³⁸ Avanti a sonore (eventualmente continue), si osservi: avanti a sorde il processo storico è invece *[ðt] > *[zt] > [st], *aestus* < **aidh-tu-*, *aestas* ecc., Leumann 1977, p. 168.

³⁹ Significativa è la distinzione degli esiti di *prēlum* < **prez-lom* (**pres-lom*) e di *stabūlum* < **staß-lom* da **stað-lom*, con dissimilazione del punto articolatorio. Nel primo caso il nesso [+cont -cont], come in **niz-dos*, è stato risolto col rilassamento del primo (e successivo assorbimento vocalico): dato /l/

mente significativa che no, a parte il caso di precedenza a /r/ (in posizione non significativa morfologicamente o non riconoscibile come tale), dov'esso appunto è stato per tempo ridotto a [ð], *muliebris, funebris, tenebrae* ecc.⁴⁰. Sul ruolo della 'reazione etimologica', ossia dell'importanza della posizione iniziale o 'semiiniziale' (*pro-fundus*), cioè risp. inizio di parola e di morfema lessicale, insiste a buon diritto Porzio Gernia 1973, p. 838, criticando l'ipotesi del Safarewicz che il diverso trattamento di *dirī-beo, dirīmo* contro *desĕro, desĭno* si debba alla pronuncia lene o sonora di /s/ finale. Resta in definitiva inutile il punto 5), che è reimmesso invece nel processo generale ed evita l'appesantimento dato dalla postulazione di **derĭno* (necessaria secondo lo sviluppo ipotizzato) poi nuovamente sostituito da *desĭno* ricreato però per analogia di *desĕro, refĕro* ecc. Nonostante infatti l'affermazione di Touratier 1975, p. 279 che l'analogia non è un principio di protezione ma di creazione e ricreazione (le due cose non sono poi tanto lontane, del resto), sembra più corretto insinuare che lo sviluppo di **dezĭno* sia stato bloccato e respinto allo stadio di **[z]* dall'imporsi di un principio di riconoscibilità morfologica che non è nuovo nello sviluppo circolare della storia del latino e del neolatino, come si vedrà meglio più oltre. Lo stesso Touratier 1975, p. 281 afferma del resto che nel processo di riconquista della spirante intervocalica il latino

—cont non è possibile quindi ***pred-lom* con [z] spirantizzato a [ð] ed ulteriori evoluzioni. Nel secondo caso il nesso [+cont —cont] viene trattato col rafforzamento del primo, **[β] > [b]* e il susseguente /bl/ [—cont —cont] 'sciolto' con l'anaptissi di /ũ/ (che pare quindi posteriore allo *strengthening*).

- ⁴⁰ Diversamente dai nessi con /l/, poiché appunto /r/ è +cont: vengono così a convergere in /br/ gli esiti di **zr/* e di **βr/*, cfr. *muliebris, cribrum*. Questa è la base fonologica del principio empirico dei grammatici in base al quale occlusiva + /r/ ('muta più liquida') non fa posizione (ossia non chiude la sillaba), cfr. *tenebrae, integru-* > lat. volg. *tenĕbrae, intĕ(g)ru* > sp. *tinieblas*, it. *int(i)ero* ecc., a differenza di **niz-dos, *prez-lom*, dove il secondo elemento del gruppo è —cont e comporta quindi una diversa evoluzione: quanto a *divellō* < **disuellō, *dizuellō*, dove pure /w/ è +cont, il secondo elemento del gruppo è un legamento (*glide*), non una son(or)ante, e marca l'inizio di un morfema lessicale, a differenza di **muliez-ris, tenebrae* < **temez-ro-*; *cribrum* ecc., formanti tematici con carattere più morfologizzato, donde l'impossibilità di ***diruellō* (ma *dirīmo* < **diz-ĕmo!*).

“s’est aussi sérieusement aidé lui-même”, oltre ad aver bisogno del concorso di lingue esterne⁴¹.

4.0. La più recente speculazione fonologica ha prodotto in relazione al tema del consonantismo IE. e della sua struttura i lavori contemporanei di Gamkrelidze-Ivanov 1973 e Hopper 1973 (seguiti da Normier 1977), indipendenti nell’ispirazione ma singolarmente coincidenti nelle premesse e nei risultati ultimi. Sintetizzando e riassumendo soprattutto dal primo di essi, le premesse alla comune critica all’impostazione tradizionale sono essenzialmente d’ordine tipologico, dato che il modello proposto a tre serie⁴², rispettivamente sonora (con caratteri di difettività a proposito di /b/), sonora aspirata e sorda, non trova una reale corrispondenza nelle lingue naturali osservabili ed ha perciò esigua probabilità ricostruttiva. Spetta ad Jakobson una delle prime decisive opposizioni al modello, fondata sull’osservazione che a fianco delle aspirate sonore non risultano con certezza nel sistema delle aspirate sorde (un sistema a tre elementi dovrebbe comunque averne tipologicamente uno soltanto sonoro, Hopper 1973, p.141). In base ad un insieme di indizi tipologico-universalistici, pare assai più corretto postulare un sistema PIE. a tre serie, risp. di glottalizzate, sonore aspirate, sorde aspirate

*/(p’)	bh	ph/		*/b	bh	p/
/t’	dh	th/	in luogo di	/d	dh	t/
/k’	gh	kh/		/g	gh	k/

evidentemente più simmetrico e più aderente ai dati osservabili (per es. per quanto riguarda la rarità di /p’/). Da questo si-

⁴¹ La causa efficiente del rotacismo va quindi scorta non soltanto in uno spostamento dello spazio fonologico di */l/ (ostruentizzazione) che spinge */r/ da *flap* a continuo facendolo infine confluire con [z] < */s/ (Leonard 1980, p.47), quanto primariamente nella tendenza alla sonorizzazione delle sorde interne. Sempre con Leonard 1980, p.47 ss. si deve comunque concordare sui processi posteriori di riocclusivizzazione di /r/ e di rilateralizzazione di /l/, legati con tutta probabilità ai livelli superiori del dialetto ed agli usi linguistici delle classi aristocratiche, anche se resta dubbio il ruolo invocato in proposito dell’etrusco.

⁴² Prescindendo per comodità di esposizione dalla bi- o tripartizione delle cosiddette gutturali.

stema, che spiegherebbe tra l'altro in modo più economico e generale la struttura della radice IE., si passerebbe in modo consequenziale ai sistemi storicamente attestati, con la novità tuttavia che quelli tradizionalmente indiziati di *Lautverschiebung* (germanico, armeno, ittito) non necessiterebbero realmente di una simile trafila (risultando perciò piuttosto conservatori che innovatori), bastando invece supporre: 1) glottalizzata > occlusiva (sorda); 2) sonora aspirata > sonora (spirante); 3) sorda aspirata > sorda aspirata (spirante), vale a dire germ. */t^h > θ; p^h > f; k^h > x/. Piuttosto innovatrici sarebbero invece le altre lingue, dove 1) le glottalizzate passerebbero a sonore (come in effetti si osserva in alcune lingue caucasiche); 2) le MA., conservate soltanto nell'indiano, verrebbero ridotte a sorde aspirate in greco e in italico, dove non pare esistesse questa serie poiché 3) le sorde aspirate originarie erano state ridotte a sorde semplici, donde complessivamente

*/b	ph	p/
/d	th	t/
/g	kh	k/

Il merito più evidente di Hopper, oltre a sottolineare le incongruenze di ordine tipologico del sistema classico (sonore come le glottalizzate/eiettive escluse da affissi flessivi, non cooccorrenti nella stessa radice ecc.), è quello di aver sottoposto a critica anche la postulazione delle sonore aspirate */bh, dh, gh/, probabile ultimo relitto della primazia implicita o ideologica del sanscrito, in realtà foni del tutto inconsueti nelle lingue naturali (perché foneticamente improbabili, data la scarsa compatibilità dell'aspirazione con la sonorità), per cui sarebbe molto più naturale individuare in queste entità degli *stops* con qualche sorta di sonorità parziale o mormorio, delle *mormorate* insomma⁴³. Il sistema classico */t ~ d ~ dh/ verrebbe quindi so-

⁴³ Che fonologicamente possono corrispondere o ad una sorda sonorizzata (lene) Ç o ad una sonora desonorizzata (forte) Ç: Canepari 1979, p. 19 s., che cita appunto il caso di questa realizzazione mista nei dialetti del Lazio, per es. in *le patate* [le ɣa'da:de], con tipica pronuncia breathy-voiced. Cfr. comunque le critiche di Normier 1977, p. 177 ss.

stituito da $*/t \sim t' \sim d/$, poco evoluti in germanico e armeno (relic areas), dove risp. $*/t/ > /t^h, \theta/$, $*/t'/ > /t/$, $*/d/ > /d/$, di trafila più complessa in greco e in latino, dove il sistema protostorico generalmente ammesso $*/p, b, ph; t, d, th; k, g, kh/$ dev' essere il prodotto di un'evoluzione mormorata $>$ sorda aspirata (spirante) seguito da glottalizzata $>$ sonora e presuppone un terzo stadio intermedio con $*/t \sim t' \sim th/$, con tre unità (sorde), risp. semplice, glottalizzata, aspirata, tipologia che storicamente è nota, per es. in certi gruppi di lingue indiane (Hopper 1973, p.162). Riportato alle tipologie IE. questo sistema sembra piuttosto abnorme e risulta infatti subito modificato da $*/t'/ > /d/$: a differenza di Hopper, tuttavia, inclinerei a riproporre la priorità del movimento glottalizzato $>$ sonoro rispetto a mormorato $>$ aspirato, che produrrebbe appunto "the same system as the traditionally posited one", $*/t, d, d/$, con l'ulteriore $/d/ > /ð/$ (mormorata $>$ spirante sonora, del tutto plausibile foneticamente), donde infine un sistema protolatino e protoitalico $*/p, t, k, k^w; b, d, g, g^w; \beta, \delta, \gamma, \gamma^w/$ questo sì ridondante (due serie di sonore contro una di sorde) ed esposto ad evoluzione.

4.1. Questa ricostruzione non è tuttavia completa se non si considera il problema delle sorde aspirate (TA.) IE. e dei loro riflessi in latino. La *summa* di Leumann 1977, p.171-73 resta a questo proposito assai problematica e, senza prendere posizione definitiva in merito, elenca accanto ai vari punti di vista una lista di corrispondenze che non si spiegano se non postulando una spirante sorda, cfr. per es. lat. *latēre*, gr. *λαθεῖν*. Non rientrano comunque nella considerazione del Leumann i lavori che nell'ultimo decennio hanno introdotto un punto di vista autenticamente innovatore entro il latino, vale a dire i vari contributi di Peruzzi, specialmente 1973, 1974 e 1978, infine 1980. Qui vengono infatti rivalutati, e altri ne vengono messi in luce, numerosi elementi attribuibili ad un greco di tipo miceneo o post-miceneo (probabilmente uno strato *arcadico*) ed entrati in latino in un'epoca assai anteriore a quella dei prestiti dello strato correntemente indiziato come arcaico. Tali elementi (d'ambito culturale, agricolo ecc.) presentano interessanti caratteristiche

fonologiche: cfr. *fīdes* 'corde di strumento' < σφίδη 'budello', *capis*, *-īdis* 'recipiente pontificale' < σκαφίς (u. *kapiře*, *capirse* abl.sing.), *cassis* (*cassida*, *casila*) 'elmo', *capŭla* 'piccolo recipiente a manico per travasare' < σκάφαλος 'gottazza' (mic. di Pilo *ka-pa-ra*, cioè *skaphálā* 'unità di misura per liquidi'); ancora *fenestra* (*fēstra* 'minuscola apertura nel sacrario') < **fewe-stra* < gr. φαῖεστῆρα (donde φαυστῆρ, -ῆρος) 'finestra', caratteristica dell'architettura micenea; *fūrca* 'palo biforcuto' < φορξ (pl. φόρκες), *fōrma*, *fūr*, *fūcus*, *fūnda*, *fūngus*⁴⁴; infine il più significativo di tutti, *cuspis*, *-īdis* 'punta di freccia o di lancia' < gr. -ξιφίς (pl. -ξιφίδες) 'spuntone', propriamente mic. **k^wsiphídes* con labiovelare IE. ancora conservata > lat. **kusi-phídes* > **kús(i)pides* > *cuspidēs*, attribuibili tutti al periodo compreso tra il XIII e l'VIII sec. a. C. Giustamente il Peruzzi osserva in questi esempi due esiti fonetici, distinti secondo la posizione: lat. /f/ < *[Φ] all'iniziale, /p/ all'interno di parola, dove invece le grammatiche attestano che l'esito arcaico di φ greco ([Φ]) in latino è /p/ in ogni posizione (*paenula*, *Poeni*; *purpura*, *ampŭlla* < *ampora*), quello più tardo invece /f/, di cui si hanno le prime attestazioni a Pompei. All'epoca dei primi prestiti storici dunque, il latino non aveva [ph] o [Φ] o suoni simili ed adattava il gr. φ con la labiale più vicina, l'occlusiva /p/: ma all'epoca assai anteriore recuperata dal Peruzzi, quando esistevano presumibilmente in latino varie spiranti (/β/, /ð/, /θ/ ecc.) e non era ancora stata compiuta la riorganizzazione fonologica che fissa /f/ all'iniziale e /b, d/ all'interno, φ greco poté essere mutuato come /p^h/ o /Φ/ appunto. Il Peruzzi (1978, p.492 s.), mettendo a confronto gli esiti storici (iniziali ed interni) di */bh/, elenca gr. /Φ ~ Φ/ (φέρω ~ ἀλφός), lat. /f ~ b/ (*fero* ~ *albus*), OU. /f ~ f/ (*fertu* ~ *alfu*) ma sabino /f ~ p/ (*Fabidius* ~ *alpus*), sottolineando quindi la coincidenza tra quest'ultimo e il protolatino d'introduzione micenea (*fides* ~ *capis*). La trafila ascoliana applicata a questi dati darebbe dunque */bh/ > 'protoitalico' e 'paleogreco' */ph/ > 'proto-

⁴⁴ Il rapporto apparentemente abnorme gr. Φ- ~ lat. f-, come ricorda Peruzzi 1978, p.492, è giustificato tradizionalmente col ricorso ad un intermediario etrusco o ad una comune origine mediterranea, peraltro del tutto imprecisata.

latino' */f/ ([Φ]) > lat. /f- ~ -b-/ e sabino /f- ~ -p-/: in sostanza una controprova di un */ph/ protoitalico capace d'integrare i miceneismi e di evolversi poi diversamente nei vari ambiti. Personalmente non seguirei il Peruzzi in queste ultime induzioni: ritengo piuttosto che i prestiti micenei entrino nel latino arcaicissimo con /ph/ o /Φ/ o introducendolo accanto a /β/ ed alle altre spiranti o, più probabilmente, trovandolo già: la lista di Leumann 1977, p. 172 cit. riporta una serie di casi significativi in cui la distribuzione sorda spirante iniziale ~ occlusiva sorda interna è esattamente la stessa vista or ora⁴⁵: *hamus* (a. a. ted. *hamo*), *habēre, folium* (gr. φύλλον), *lībūm* (< *hlībum) 'focaccia sacrificale' (got. *hlaib-*) contro *planta* (gr. πλάντος), *mentula* (a. ind. *manth-* 'frullare'), *cento* (a. ind. *kanthā*), *rota* (a. ind. *ratha-* 'carro'), *quatio* (a. ind. *kvath-*), *latēre* (gr. λαθεῖν), *socius* (a. ind. *sakhā*) ecc. Sembra dunque di dover ammettere nel latino protostorico (cioè nello spazio grigio individuato dal Peruzzi 1974, p. 349 tra l'IE. ricostruito e il latino storicamente attestato, dov'è finora mancata qualsiasi seria distinzione cronologica) accanto a */β, ð, γ, γʷ/ da IE. */bh, dh, gh, gʷh/ la presenza di */Φ, θ, x, xʷ/ o */ph, th, kh, kʷh/, che hanno subito in seguito lo stesso trattamento delle corrispondenti sonore: riduzione a spirante all'iniziale con neutralizzazione del tratto sordità ~ sonorità, mantenimento di spirante senza neutralizzazione e successivo rafforzamento ad occlusiva all'interno: */Φ/ > /f-, -p-/ , */β/ > /f-, -b-/ ⁴⁶. Con ciò ver-

⁴⁵ Anche nel caso dei gruppi col cosiddetto *s*-mobile, Leumann 1977, p. 172, 176s. (prescindendo da qualsiasi giudizio sulla natura "satzphonetisch" di esso o sulla sua pretesa identificazione come „Praeformativ“): *tego* ~ gr. στέγω, *pendo* ~ a. ind. *spandate*, *fallo* ~ gr. σφάλω ecc., che coincidono effettivamente con gli ess. del Peruzzi, *fides* ~ gr. σφίδες (già cit. del resto dal Leumann), *capis* ~ σκαφίς ecc.: dove /s/ viene conservato si hanno regolari sequenze /sp-, st-, sk-/.

⁴⁶ L'umbro *kapiře, capirse* mostra /p/ e non l'atteso /f/ (**cafīd-*): anche il latino di tradizione diretta dovrebbe del resto avere **cabīd-*, per cui secondo Peruzzi 1974, p. 339 il recipiente dev'essere penetrato nel culto iguvino dall'area sabina o da un ambiente linguistico in cui il protoitalico *-*ph-* aveva lo stesso esito che in sabino. Se è possibile identificare in questo una tipica mediazione sabina, occorre tuttavia sottolineare con Prosdocimi 1979, p. 191s. che tali casi rientrano in una sabinità romana (quella cioè che le fonti romane -

rebbe in gran parte meno anche l'importanza specifica del sabino *alpus* (Paul. Fest.), probabilmente [^halp^hos] e possibile grecismo, sempre molto antico, capace di illuminare anche i casi controversi di gr.-sic. λίτρα, Αἴτνη; lat. *Aetna*, *Leuternii* (su cui cfr. Pisani 1978, e su *Liternum* le precisazioni di Zamboni 1978, p.1002, nota 144), *Oenotri*, *Rutuli* ~ *rutīlus* ecc., Leumann 1977, p.171, in cui generalmente si sospetta un IE. */dh/ ma dove in luogo dell'ausono-siculo(-protolatino) di Ribezzo, ripreso da Devoto e Szemerényi, pare appunto ormai più costruttivo ricorrere al dato assai più concretamente storico di un arcaicissimo gr. /t^h,θ/ ⁴⁷.

Bibliografia

- Allen, William Sidney, 1958, Some Problems in the Phonetic Development of the IE Voiced Aspirates in Latin, *Archivum Linguisticum* 10, p.100-116.
- 1965, *Vox latina*, Cambridge, The University Press.

alpus! – intendono per tale), ormai estranea alla paleo- o protosabinità di *sa-fino*-. In ogni caso l'ambientazione sabina è un espediente necessario al Peruzzi per poter sostenere parallelamente la validità della trafilà ascoliana, che invece cade del tutto ambientando direttamente nel latino i miceneismi, i quali con la loro tipica distribuzione /f- ~ -p-/ costituiscono semmai l'esatta prova del contrario: il latino protostorico non aveva */Φ/ da */bh/ perché in tal caso i prestiti micenei con */Φ/ ne avrebbero seguito la stessa evoluzione, producendo (**cabis*, **cabala* ecc.). Per una critica generale alle proposte di Peruzzi cfr. ora Belardi 1984a.

- ⁴⁷ Szemerényi 1952, p.107, 116; Zamboni 1978, p.954-56, 992ss., 996. Su ciò sono notoriamente scettici Pisani (1962, p.79-83; 1964, p.293-302) e Campanile (1968, p.95ss., in particolare 100): si osservi tra l'altro che i documenti siculi non mostrano (neppure nella recente scoperta di Montagna di Marzo, cfr. Marinetti 1982, p.58ss.: solo l'elimo ha Φ) il tipico fonema 'protolatino' ed 'italico' /f/ (che compare già invece nell'arcaicissimo italico (secc. VII-VI a.C.) dell'iscrizione paleosabina di Poggio Sommavilla: Marinetti 1982, p.37s.; Durante 1978, p.816, 823). Dato che /f/ pertiene notoriamente anche all'etrusco e al venetico, pare di essere in presenza di un tipico prodotto di *Sprachbund*. Con ciò è da riprendere dunque il classico tema devotiano della Roma tripartita delle origini, riferita alle componenti dei *Ramnes* (protolatino *rutīlus*, *Aetna*), *Tities* (italico (sabino) *rūfus*), *Luceres* (non etruschi, ma protovillanoviani norditalici, *rūber*): Devoto 1978, p.479. Cfr. la critica di Risch 1979, p.714, 724, nota 49, che si fonda su una distinzione di esiti *d* urbano, *b* dialettale rustico, *f* dialettale italico.

- Ascoli, Graziadio Isaia, 1868, Zur lateinischen Vertretung der indogermanischen Aspiraten, KZ. 17, p.241–281, 321–354.
- 1869, Die Corssen'sche Beurtheilung meiner Ansichten über die lateinischen Fortsetzer der indogermanischen und gräkoitalischen Aspiraten, KZ. 18, p.417–446.
 - 1873, Saggi ladini, Archivio Glottologico Italiano 1.
- Belardi, Walter, 1965, Della grafia falisca di R in CIE 8179 e 8180, Atti dell'Istituto Orientale di Napoli 6, p.127–135.
- 1984a, Una questione di metodo (lat. *fides*, *-dium*, *capis*, *capula*), Studi latini e romanzi in memoria di A. Pagliaro, Roma, p.1–10.
 - 1984b, Gli allofoni di / latino dalla protostoria alla fase romanza, Studi latini e romanzi in memoria di A. Pagliaro, Roma, p.63–110.
- Bonfante, Giuliano, 1966, Il valore della lettera Z in falisco (in margine al libro della Dott. G. Giacomelli), Archivio Glottologico Italiano 51, p.1–25.
- 1978, Ancora il valore della “Z” e il sandhi in falisco, Archivio Glottologico Italiano 63, p.148–150.
 - 1981, L'ètimo di *lōrica*, Archivio Glottologico Italiano 66, p.92–94.
- Bruno, Maria Grazia, 1969, I Sabini e la loro lingua, Bologna.
- Bynon, Theodora, 1980, Linguistica storica, Bologna, Il Mulino (trad. dell'originale inglese, 1977).
- Campanile, Enrico, 1968, Studi sulla posizione dialettale del latino, Studi e saggi linguistici 8, p.16–130.
- Canepari, Luciano, 1979, Introduzione alla fonetica, PBE. 369, Torino, Einaudi.
- Correa, J. A., 1968, S sonora del latín, ¿ variante o fonema? Estudio diacrónico, Actas del III Congreso español de Estudios clásicos, Madrid 3, p.59–67.
- Cross, E., 1934, The Latin initial syllable in the Romance Languages, PMLA. 49, p.994–1004.
- Cristofani, Mauro, 1977, L'iscrizione arcaica di Poggio Sommavilla riscoperta e considerata, Civiltà arcaica dei Sabini nella Valle del Tevere, III, Rilettura critica della necropoli di Poggio Sommavilla, Roma, p.95–108.
- 1982, Contatti fra Lazio ed Etruria in età arcaica: documentazione archeologica e testimonianze epigrafiche, Alle origini del latino, Atti del Convegno della Società Italiana di Glottologia, Pisa, Giardini, p.27–42.
- Devoto, Giacomo, 1978, Il latino di Roma, Popoli e civiltà dell'Italia antica, VI (Lingue e dialetti, a cura di A. L. Prosdocimi), Roma, Biblioteca di Storia Patria, p.469–485.
- Di Pietro, Robert J., 1966, Juncture and the preservation of voiceless stops in West Romance, Orbis 15, p.68–72.
- Durante, Marcello, 1978, I dialetti medio-italici, Popoli e civiltà dell'Italia antica, VI (Lingue e dialetti, a cura di A. L. Prosdocimi), Roma, Biblioteca di Storia Patria, p.789–823.
- 1981, La più antica iscrizione italica, Nuovi materiali per la ricerca indeuropeistica, a cura di E. Campanile, Pisa, p.105–106.
 - 1982, Il latino preletterario, Alle origini del latino, Atti del Convegno della Società Italiana di Glottologia, Pisa, Giardini, p.65–78.

- Fanciullo, Franco, 1976, Il trattamento delle occlusive sonore latine nei dialetti salentini, *L'Italia dialettale* 39, p. 1-82.
- Figge, Udo L., 1966, *Die romanische Anlautsonorisation*, Bonn, Romanisches Seminar der Universität.
- Foley, James, 1975, Latin origin of Romance rules, M. Saltarelli and D. Wanner (eds.), *Diachronic Studies in Romance Linguistics*, The Hague - Paris, Mouton, p. 37-54.
- Francia, R. M.^a, 1968, Sobre fonología de la pausa en latín, *Actas del III Congreso español de Estudios clásicos*, Madrid 3, p. 71-78.
- Gamkrelidze, T. und Ivanov, V., 1973, Sprachtypologie und die Rekonstruktion der gemeinindogermanischen Verschlüsse. Vorläufiger Bericht, *Phonetica* 27/3, p. 150-156.
- García Calvo, A., 1964, La eliminación de p itálico como muestra de móvil interno de la mutación fonémica, *Emérita* 32, p. 185-191.
- Giacomelli, Gabriella, 1963, *La lingua falisca*, Firenze.
- 1978, Il falisco, *Popoli e civiltà dell'Italia antica*, VI (Lingue e dialetti, a cura di A. L. Prosdocimi), Roma, Biblioteca di Storia Patria, p. 505-542.
- Giacomelli, Roberto, 1975, Lat. careo, castus e il rotacismo falisco, *Rendiconti dell'Istituto Lombardo di Scienze, Lettere ed Arti* 109, p. 347-352.
- 1978, Problemi di storia linguistica del latino dialettale, I. Ricerche falische, Firenze.
- 1979, Written and spoken language in Latin-Faliscan and Greek-Messapic, *Journal of Indo-European Studies* 7, p. 149-175.
- 1983, *Graeca Italica*, Brescia, Paideia.
- Giannelli, Luciano - Savoia, Leonardo M., 1978, L'indebolimento consonantico in Toscana, I, *Rivista Italiana di Dialettologia* 2, p. 23-58.
- 1979-80, L'indebolimento consonantico in Toscana, II, *Rivista Italiana di Dialettologia* 4, p. 39-101.
- Hall, Robert A. Jr., 1964, Initial consonants and syntactic doubling in West Romance, *Language* 40, p. 551-556.
- Hamp, Eric P., 1972, On medial *s* in Italic, *Glotta* 50, p. 290-91.
- 1974, Palatized **l* in Umbrian, *Glotta* 52, p. 231-233.
- Hiersche, Rolf, 1965, Der Wechsel zwischen anlautendem *f* und *h* im Lateinischen, *Glotta* 43, p. 103-118.
- Hopper, Paul J., 1973, Glottalized and Murmured Occlusives in Indoeuropean, *Glossa* 7/2, p. 141-166.
- Hyman, Larry M., 1978, Word Demarcation, *Universals of Human Language* (ed. by J. H. Greenberg), 2, Phonology, Stanford, p. 443-470.
- Izzo, Herbert J., 1977, Pre-Latin Languages and Sound Changes in Romance: the Case of Old Spanish /*h*-/, M. P. Hagiwara (ed.), *Studies in Romance Linguistics*, Rowley (Mass.), Newbury House Publishers, p. 227-253.
- Kiss, Sándor, 1972, Les transformations de la structure syllabique en latin tardif, *Studia Romanica Universitatis Debreceniensis, Series Linguistica*, fasc. II, Debrecen.
- Kretschmer, Paul, 1909, Zur Geschichte der griechischen Dialekte, *Glotta* 1, p. 9-59.

- Lausberg, Heinrich, 1971, *Linguistica romanza*, I, Fonetica, Milano, Feltrinelli.
- Leonard, Clifford S., 1980, The role of */l/ in rhotacism, *Italic and Romance, Linguistic Studies in Honor of Ernst Pulgram*, edited by Herbert J. Izzo, Amsterdam, John Benjamins B. V., p. 43–52.
- Leumann, Manu, 1977, *Lateinische Laut- und Formenlehre, Lateinische Grammatik von Leumann-Hofmann-Szantyr*, München, C. H. Beck'sche Verlagsbuchhandlung.
- Maddoli, Gianfranco, 1982, Contatti antichi del mondo latino col mondo greco, *Alle origini del latino, Atti del Convegno della Società Italiana di Glottologia*, Pisa, Giardini, p. 43–64.
- Mancini, Marco, 1984, Lat. *lōrīca*, *Studi latini e romanzi in memoria di A. Pagliaro*, Roma, p. 111–37.
- Marin, Demetrio, 1974, Latino arcaico e lingue neolatine, *Románica 7 (Estudios dedicados a D. Găzdaru, III)*, p. 183–200.
- Marinetti, Anna, 1982, *Lingue e dialetti dell'Italia antica, Aggiornamento e indici*, Padova, Istituto di Glottologia e Fonetica dell'Università.
- Martinet, André, 1950, Some problems of italic consonantism, *Word* 6, p. 26–41.
- Melillo, Armistizio Matteo, 1975, Testi umbri sud-orientali, con osservazioni sulla lenizione tousco-umbra, *Lingua e contesto* 2, p. 87–116.
- Negri, Mario, 1982, *Latino arcaico, latino rustico, latino preromano*, Milano.
- Normier, Rudolf, 1977, Idg. Konsonantismus, germ. „Lautverschiebung“ und Vernersches Gesetz, *KZ.* 91, p. 171–218.
- Peeters, Christian, 1971, A Phonemic Definition of I-E bh dh gh, *KZ.* 85, p. 1–4.
- Pellegrini, Giovan Battista, 1949, Le interdentali nel Veneto, *Atti del laboratorio di fonetica dell'Università di Padova* 1, p. 25–38.
- 1954, *Noterelle venetiche*, *Studi Etruschi* 23, p. 275–289.
 - 1976, Osservazioni di fonetica generale, *Studi di fonetica e fonologia, Atti del Convegno Internazionale di Studi della Società di Linguistica Italiana*, Roma, Bulzoni, p. 387–406.
 - 1983, Osservazioni lessicali sulle lingue preromane dell'Italia superiore, *Le lingue indoeuropee di frammentaria attestazione – Die indogermanischen Restsprachen*, Atti del Convegno della Società Italiana di Glottologia e della Indogermanische Gesellschaft, Pisa, Giardini, p. 29–64.
- Peruzzi, Emilio, 1966, Il latino di Numa Pompilio, *La parola del passato* 21, p. 15–40.
- 1967, Sabinismi nell'età regia, *La parola del passato* 22, p. 29–45.
 - 1970, Sulla datazione dei grecismi nel latino arcaico, *La parola del passato* 25, p. 396–406.
 - 1973, *Origini di Roma, II*, Bologna, Pàtron.
 - 1974, I Micenei sul Palatino, *La parola del passato* 29, p. 309–349.
 - 1978, I Greci e le lingue nel Lazio primitivo, *Popoli e civiltà dell'Italia antica, VI (Lingue e dialetti, a cura di A. L. Prosdocimi)*, Roma, Biblioteca di Storia Patria, p. 487–503.
 - 1980, *Myceneans in Early Latium, with an archaeological appendix by Lucia Vagnetti*, Roma, Edizioni dell'Ateneo & Bizzarri.

- Pisani, Vittore, 1940, *Geolinguistica e Indoeuropeo*, Roma.
- 1962, *Storia della lingua latina, Parte prima (Le origini, e la lingua letteraria fino a Virgilio e Orazio)*, Torino, Rosenberg & Sellier.
 - 1964, *Le lingue dell'Italia antica oltre il latino*², Torino, Rosenberg & Sellier (1^a ed. 1953).
 - 1978, Ἑλέυθεροναι, *Liternum*, *Incontri Linguistici* 4, p.243-244.
- Politzer, Robert L., 1952, On b and v in Latin and Romance, *Word* 8, p.211-215.
- 1955, Latin Lenition and Italian Consonants, *General Linguistics* 1, p.70-79.
 - 1958, On the Italian unvoicing of the Latin voiced stops, "Estructuralismo e historia", *Miscelánea Homenaje a André Martinet*, Universidad de La Laguna (Canarias), II, p.201-211.
- Porru, Giulia, 1941, Les aspirées de l'indo-européen considérées surtout dans leur rapport aux faits latins, *Acta Linguistica* 2, p.87-97.
- Porzio Gernia, M. Luisa, 1973, Lo statuto fonologico del fonema /s/ in latino, *Rendiconti dell'Accademia Nazionale dei Lincei* 28/7-12, p.829-840.
- 1974, Vicende storiche e strutturali dell'aspirazione latina, *Archivio Glottologico Italiano* 59, p.56-102.
 - 1982, Il latino e le lingue indoeuropee dell'Italia antica, *Alle origini del latino*, *Atti del Convegno della Società Italiana di Glottologia*, Pisa, Giardini, p.11-26.
- Prosdocimi, Aldo Luigi, 1967, *La lingua venetica*, II, Studi, Istituto di Glottologia dell'Università di Padova - Circolo Linguistico Fiorentino.
- 1969, Etimologie di teonimi: Venilia, Summanus, Vacuna, *Studi linguistici in onore di V. Pisani*, Brescia, Paideia II, p.777-801.
 - 1969-70, Note sulle tavole di Gubbio, *Atti e Memorie dell'Accademia Patavina di SS.LL.AA.* 82, p.35-52.
 - 1978, Il venetico, *Popoli e civiltà dell'Italia antica*, VI (Lingue e dialetti, a cura di A. L. Prosdocimi), Roma, Biblioteca di Storia Patria, p.257-380.
 - 1979, Le iscrizioni italiche, *Acquisizioni temi problemi, Le iscrizioni pre-latine in Italia*, *Atti dei Convegni Lincei* 39, Roma, Accademia Nazionale dei Lincei, p.119-204.
 - 1981, Sulla fibula di Manios (o di Helbig?), *Rivista di Epigrafia Italica* 9 (*Studi Etruschi* 49), p.362-363.
- Risch, Ernst, 1979, Die idg. Wurzel *reudh- im Lateinischen, *Festschrift for O. Szemerényi*, Amsterdam, John Benjamins B. V., p.704-724.
- Rix, Helmut, 1983, Umbro e Proto-Osco-Umbro, *Le lingue indoeuropee di frammentaria attestazione - Die indogermanischen Restsprachen*, *Atti del Convegno della Società Italiana di Glottologia e della Indogermanische Gesellschaft*, Pisa, Giardini, p.91-107.
- Rohlf, Gerhard, 1966, *Grammatica storica della lingua italiana e dei suoi dialetti*, Fonetica, Torino, Einaudi.
- Serbat, Guy, 1968, Indo-européen *-dh-, Latin -b-/-d- (Stabulum, aedes), *Revue de philologie, de littérature et d'histoire anciennes* 42, p.78-90.
- Sittig, Ernst, 1932, *Epigraphica: B. Zu den faliskischen Inschriften CIE. 8179 und 8180*, *Symbolae philologicae O. A. Danielsson dicatae*, Uppsala, p.315-318.

- Söll, Ludwig, 1964, Der Zusammenfall von b und v und die Variation der stimmhaften Verschußlaute im Iberoromanischen, *Beiträge zur romanischen Philologie* 3/2, p. 80-98.
- Sommer, Ferdinand S., 1914, *Kritische Erläuterungen (zum Handbuch der lateinischen Laut- und Formenlehre)*, Heidelberg, Winter.
- Szemerényi, Oswald, 1952, The Development of the Indo-European Mediae Aspiratae in Latin and Italic, *Archivum Linguisticum* 4, p. 27-53, 99-116; 5, p. 1-21.
- 1972, Comparative Linguistics, *Current Trends in Linguistics* 9 (Linguistics in Western Europe), The Hague - Paris, Mouton, p. 119-195.
- Tekavčić, Pavao, 1972, *Grammatica storica dell'Italiano*, I, Fonematica, Bologna, Il Mulino (2^a ed. 1980).
- Touratier, Christian, 1975, Rhotacisme Synchronique du latin classique et Rhotacisme Diachronique, *Glotta* 53, p. 246-281.
- Trumper, John - Mioni, Alberto, 1975, Osservazioni sulla lenizione nei dialetti salentini e pugliesi, *Lingua e contesto* 2, p. 167-177.
- Tulleners Bloemen, Mireille E. G. A., 1983, Il betacismo nell'Italia meridionale: analisi sincronica sulla base dei dati AIS, *Rivista Italiana di Dialettologia* 7, p. 97-117.
- Tuttle, Edward F., 1981-82, Un mutamento linguistico e il suo inverso: l'apocope nell'Alto veneto, *Rivista Italiana di Dialettologia* 5, p. 15-35.
- Untermann, Jürgen, 1968, Merkmale der Wortgrenze in den altitalischen Sprachen, *Word* 24, 2 (Linguistic Studies presented to A. Martinet), p. 479-490.
- Vennemann, Theo - Ladefoged, Peter, 1971, Phonetic features and phonological features, *Working Papers in Phonetics* 21, Los Angeles, University of California, p. 13-24.
- Weinrich, Harald, 1969, *Phonologische Studien zur romanischen Sprachgeschichte*, 2^e Auflage, Münster, Aschendorffsche Verlagsbuchhandlung.
- Wetzels, L. M., 1981, *Analogie et lexique. Le problème de l'opacité en phonologie generative*, Nimega.
- Zamboni, Alberto, 1974, *Veneto, Profilo dei dialetti italiani* (a cura di M. Cortelazzo) 5, Pisa, Pacini.
- 1978, *Il siculo, Popoli e civiltà dell'Italia antica*, VI (Lingue e dialetti, a cura di A. L. Prosdocimi), Roma, Biblioteca di Storia Patria, p. 949-1012.
- 1980, Elementi extralinguistici nella definizione dell'Italia dialettale, *Per la storia e la classificazione dei dialetti italiani*, Atti del Convegno della Società Italiana di Glottologia, Pisa, Giardini, p. 79-101.
- 1984, I dialetti cadorini, Atti del Convegno internazionale "Il ladino bellunese", Belluno, Istituto di ricerche sociali e culturali, p. 45-83.

(Continua)

Università di Padova,
Dipartimento di Linguistica,
Via Beato Pellegrino 1,
I-35100 Padova

Alberto Zamboni

The Shortening of Final -o in Classical Latin: A Study in Multiple Conditioning and Lexical Diffusion of Sound Change

1. Introduction

The shortening of final long vowels in Latin was a gradual and complex process in which almost every modality of sound change played a role. Phonetic conditioning was, of course, primary in the initiation of the change, both at the word level (brevis brevians and cretic shortening) and at the sentence level (vocalis ante vocalem corripitur, shortening by enclisis): it was also an important factor in the implementation of the change (e.g. $\bar{a} > \check{a}$ is far in advance of $\bar{o} > \check{o}$). Morphological conditioning was also central (e.g. the retention of length in the abl. sg. of the -a stems and the dat. abl. sg. of the -o stems). More specific kinds of analogy, or its failure, could impede (*rogō* after *quaesō*, extra paradigmatic *trigintā*) or encourage implementation (extra paradigmatic *modō*, *nemō* after *homō*). Phonostylistic variation and allegro speech processes with their multiple conditionings were crucially involved.¹ Shortening spreads upward through the sociolinguistic scale. It diffuses gradually through the lexicon, at least in the classical literary language. Furthermore direct borrowing from lower sociolinguistic levels was always possible (for a striking example with brevis brevians cf. Horace *ars* 65 *palus*)² and/or from styles négligents.³ Moreover, there was a complex of factors at work within the classical literary language itself. Different genres admit shortened forms at dif-

¹ A. M. Devine and L. D. Stephens, Latin prosody and metre: brevis brevians, CP. 75 (1980) p.142 ff.

² Fr. Vollmer, Iambenkürzung in Hexametern, Glotta 8 (1917) p.135.

³ W. Dressler, Pour une stylistique phonologique du latin: à propos des styles négligents d'une langue morte, BSL. 68 (1973) p.129 ff.

ferent rates: iambic and lyric (cf. Catullus and Seneca) are freer than hexameter and elegy. Within hexameter verse, satire, as is to be expected for the register of *sermones*, is in advance of epic. Metrical utility is clearly a factor; cf. the early appearance of cretic shortening in hexameters and the absence of shortening anapaests. A final, and often neglected, point is that individual poets may employ different strategies for dealing with variants. Lucretius, for example, uses a strategy of avoidance: neither iambic nor pyrrhic variants of verbs in -o occur.⁴ Sometimes the final vowel may be located so that its prosody is ambiguous (e.g. in elision with a following heavy syllable). Even if a poet admits only one variant, he may limit its occurrence to linguistic environments most conducive to its prosody.⁵

1.1 The change $\bar{o} > \check{o}$

Within the larger process of vowel shortening, the change of $\bar{o} > \check{o}$ is influenced by all the factors mentioned above. The shortening of - $\bar{o}$ has been long studied and has become a show-piece example in the handbooks.⁶ The origin of the shortening $\bar{o} > \check{o}$ is rightly seen in brevis brevians in Old Latin. It is generally recognized that the change diffuses into the classical language in the following stages: (a) iambic shaped numerals, pronouns, and particles, (b) iambic shaped verbs and nouns, (c) cretic shaped words, (d) spondee shaped words, (e) by the time of Seneca the constraints on the rhythmical shape of the word are largely relaxed, and shortening appears in the gerund;⁷ (f)

⁴ Bockemüller, *De elisione quae in versu Romanorum hexametro admittitur*, Stud. 1860, p.24.

⁵ This is discussed more fully in section 2.1.

⁶ W. Lindsay, *The Latin Language*, Oxford 1894, p.207 ff.; F. Sommer, *Handbuch der lateinischen Laut- und Formenlehre*, Heidelberg 1914, p.127. A. Meillet, and J. Vendryes, *Traité de grammaire comparée des langues classiques*, Paris 1963, p.140 f.; C. D. Buck, *Comparative Grammar of Greek and Latin*, Chicago 1933, p.95 f.

⁷ $\bar{o} > \check{o}$ in gerunds is an extension from verbs to a category that is at once both verbal and nominal, and constitutes an entry point of shortening in the dat. abl. of the -o stems. The essentially analogical nature of gerund shortening was recognized by Priscian (1.409 16 H).

by the fourth century the grammarians Charisius (16.5 K) and Diomedes (435.22 K) report that outside the dat. abl. and monosyllables final *-o* is regularly short. Even restricting our attention to just the first three of these generally recognized stages, we can establish the existence of a highly structured pattern of lexical diffusion. The following nearly perfect instance of implicational scaling can be observed in hexameter verse from Ennius to Vergil. The scaling in Table 1 ranges over every word in which $\bar{o} > \check{o}$ takes place (cases involving elision are excluded). The symbol (E) means that the shortening occurs only as a result of enclisis.

	scio	nescio	homo	modo	ego	duo
Ennius	–	–	–	–	–	–
Lucil.	–	–	–	–	(E)	+
Cic.	–	–	–	–	+	+
Lucr.	–	–	+	+	+	+
Cat.	–	+	+	+	+	+
Verg.	+	(E)	(–)	+	+	+

Table 1⁸

It should be remembered that at this period the shortening is still a variable process: many of the words exist with both long and short final *-o* in the same poet. It should also be understood that enclitic shortening is an important factor in the spread of the shortening. While Lucilius admits only unshortened *egō*, he scans *egōmet* at Marx 283. Similarly, while Vergil never employs cretic shortening (except as implied by elision onto a light syllable: the proper name *Pollio* four times in the *Eclogues*, *nuntio* Aen. 3.211, *audeo* Aen. 11.503)⁹ forms of *nesciōquis* occur five times. Furthermore, it is clear, as already re-

⁸ *homo* is always elided onto a heavy syllable in Vergil, i.e. always prosodically ambiguous.

⁹ For an excellent discussion of the rules governing the elision of long and short vowels, see W.S. Allen, *Accent and Rhythm*, Cambridge 1973, p. 142–50.

cognized by Hartenberger,¹⁰ that the final step seen in Table 1, the shortening of *scio* is supported by direct analogy with *nescio*. The two shortenings of *scio* in the *Aeneid* would be quite anomalous without the support of analogy, since they do not occur in the environments shown below to promote shortening. (It may not be entirely co-incidental that the first occurrence of *scio* (*Ecl.* 8.43) is followed by *quid*, as well as preceded by *nunc*. See section 3 below.)

1.2. Iambic verbs: proposed conditioning factors

In this paper I shall examine anew the shortening of final - $\bar{o}$ in the first person indicative of iambic verbs in the hexameter and elegiac poets. I shall present new data and new arguments for the existence of syntactic and semantic conditioning on the change $\bar{o} > \bar{\text{ö}}$. Specifically, in section 2 I shall argue that a following major syntactic boundary¹¹ tends to block shortening. In

¹⁰ R. Hartenberger, *De o finali apud poetas latinos ab Ennio usque ad Iuvenalem*, Diss. Bonn 1911, p.30.

¹¹ The notion of syntactic boundary strength is intuitively clear. The boundary between main clauses is obviously a major syntactic boundary and ranks higher than boundaries such as that between a verb and its object or an adjective and its head noun. This intuitive notion can be formalized and quantified with a fair degree of adequacy in terms of immediate constituent analysis: boundary strength is proportional to the number of i. c. cuts (See Devine and Stephens. *On the phonological definition of boundaries*. *Juncture*, edd. M. Aronoff and M.-L. Kean Saratoga, Cal. 1980, p.57 ff.) or in terms of the depth of branching of phrase nodes in a hierarchical tree representation of the surface phrase structure of sentences. W. Cooper and J. Paccia-Cooper (*Syntax and Speech*, Cambridge, Mass. 1980, p.140) report that for their investigation of English trochee shortening 'a branching depth > 2 for either bordering boundary is sufficient to show a significant blocking effect for the durational rule studied here.' For a theory-neutral set of philological criteria compatible with either of the above approaches see Joe Park Poe (*Caesurae in the Latin Hexameter Line of Latin Elegiac Verse*, Wiesbaden 1974, p.3 ff.). Poe's criteria lead to a classification almost identical to that which emerges from Hartenberger's notion of *incisio sensus* and from my 'major syntactic boundary'. However, even from the relatively limited amount of experimental data available, it is clear that both of the above formalizations involve serious oversimplification. Sentence phonology can be influenced by many other factors than simple surface structure. Fortunately for the present study

section 3 I propose that a preceding monosyllabic word, especially a non-lexical (prepositive) promotes shortening. In section 4 I argue that the change $\bar{o} > \check{o}$ proceeds from auxiliary verbs and verbs semantically weakened to the status of particles to full verbs related to weakened verbs to other full verbs. The shortening of final $-\bar{o}$ in iambic verbs could be formalized as a variable rule with a hierarchy of conditioning environments as follows:

$$\bar{o} \rightarrow \check{o} / \left\langle \begin{array}{l} 1. [s]_{Pre} \\ 2. [s]_{Lex} \\ 3. [...ss] \end{array} \right\rangle \left\langle \begin{array}{l} 1. [s \quad] - FV \\ 2. [s \quad] + FV [+A] \\ 3. [s \quad] + FV [-A] \end{array} \right\rangle \left\langle \begin{array}{l} 1.]_{-s} \\ 2.]_s \end{array} \right\rangle$$

where the numerals indicate the rank order of the environments in the hierarchy of conditioning; lower case *s* stands for syllable; *Pre* for prepositive, *Lex* for lexical word; *FV* for full verb; *[A]* represents the set of full verbs that have related uses as reduced (-FV) verbs; $]_{-s}$ is a syntactic boundary lower than clause rank; $]_s$ a syntactic boundary equal to or higher ranking than clause boundary.

2. The blocking effect of a following major syntactic boundary

A number of scholars such as Lindsay¹² and Vollmer¹³ and more recently Drexler¹⁴ have proposed that brevis brevis in Old Latin was syntactically conditioned, so that it applied only or primarily to words in close syntactic connection with following words. While no adequately controlled statistical tests have been performed, it is linguistically quite reasonable to suppose

it is necessary only to dichotomize the hierarchy of syntactic boundaries: boundaries weaker than clause boundary and boundaries equal to or stronger than clause boundary. Since the labeled bracket $]_s$ in transformational generative syntax roughly corresponds to the notion of clause boundary in traditional grammar, it is employed in the formal abbreviation of the shortening rule given below in the text.

¹² Lindsay 1894, p.210.

¹³ Vollmer 1917.

¹⁴ H. Drexler, *Einführung in die römische Metrik* (Darmstadt 1967); *Die Iambenkürzung*, Hildesheim 1969, p.50.

that the reduced autonomy of the word in syntactically motivated phonological units would promote application of such a reduction process.¹⁵ From a general linguistic point of view a following major syntactic boundary would be expected to block a process of vowel shortening, since it is a characteristic environment for vowel and syllable lengthening. In fact there are now a substantial number of instrumental phonetic investigations of the lengthening of syllables at the ends of syntactic units of every rank ranging from the paragraph to the word.¹⁶ In English one can observe increasing lengthening of final syllables as one proceeds upward through the hierarchy of syntactic boundaries.¹⁷ Pre-boundary lengthening has also been established in a number of other languages, for example in Russian by Zlas-touva,¹⁸ Dutch and Swedish,¹⁹ Spanish, German, and French,²⁰ and Japanese.²¹ Particularly instructive is a recent experimental study by Cooper and Paccia-Cooper.²² The duration of the vocalic nucleus /ai/ in *flies* was measured for ten speakers in the following two sentences:

(a) If the pilot *flies* the plane, we'll surely crash.

(b) If the pilot *flies*, the plane will surely crash. The duration of /ai/ was about 50% longer in the (b) sentence, where *flies*

¹⁵ On the relation of phonological boundaries to morphological and syntactic boundaries see Devine and Stephens 1980 (Boundaries).

¹⁶ D. Klatt (Linguistic uses of segmental duration in English. JASA. 59, 1976, p.1208 ff.) provides an excellent review of previous work.

¹⁷ This emerges very clearly from the graphs presented by D. Oller (The effect of position in utterance on segmental duration in English, JASA. 54, 1973, p. 1235 ff.).

¹⁸ Cited in Oller 1973.

¹⁹ B. Lindblom, Some temporal regularities of spoken Swedish. Auditory Analysis and Perception of Speech, edd. G. Fant and M. Tatham, London 1975, p.387 ff.; B. Lindblom, B. Lyberg and K. Holmgren, Durational Patterns of Swedish Phonology, Indiana Univ. Linguistics Club 1981; S. Nooteboom, Production and Perception of Vowel Duration: A Study of Durational Properties in Dutch, Diss. Utrecht 1972.

²⁰ P. Delattre, A comparison of syllable length conditioning among languages, IRAL. 6 (1966) p.183 ff.

²¹ Y. Homma, Acoustic study of Japanese vowels, The Study of Sounds 16 (1973) p.347 ff.

²² Cooper and Paccia-Cooper 1980, p.59 ff.

stands at the end of a clause (i.e. before a]_s boundary) than in sentence (a) where it stands within a verb phrase. The expected blocking effect of a major syntactic boundary on a vowel shortening process is clearly exemplified by the operation of the English rule of trochee shortening. In English the vowel of a trochaically stressed word like *lighten* is considerably shorter than the same vowel in a monosyllabic word like *light*. At conversational rates of speech the domain of trochee shortening is extended from the word to the phrase. It has been shown experimentally that the duration of the segments /lai/ of *light* before *an* in the sentence.

The longshoremen must *light* an inflammable carton.
where *light* occurs within a verb phrase, was not appreciably different from the /lai/ of *lighten* in the sentence.

The longshoremen must *lighten* inflammable cartons.
Trochaic shortening is blocked, however, by higher ranking syntactic boundaries. For example, in the sentence

After the governor appointed *Chuck*, equality was ignored.
where *Chuck* occurs before a clause boundary the duration of the segments /čΛ/ was 14% greater than in the sentence.

After the governor appointed *Chucky*, equality was ignored.
where the segments /čΛ/ occur in the trochaic word *Chucky*.

Now Hartenberger²³ observed that in a number of hexameter and elegiac poets, a large number of the unshortened iambic verbs in -ō occur 'ante notam interpunctionis aut incisiones sensus'.²⁴ Hartenberger, however, left this as a mere philological observation, not even calculating the actual rates at which unshortened verbs were so located, and later scholars have never attempted to evaluate the potential significance of his observations. Perhaps the actual percentages of iambic verbs in -ō, as given in Table 2 would have attracted more attention.

Not only do these percentages give the initial impression of being rather high, but it is tempting to discern a general, if irregular, trend of increase from Vergil on. Before we can draw any conclusions, however, we must subject these figures to careful

²³ Hartenberger 1911.

²⁴ Hartenberger 1911, p. 52.

The Shortening of Final -o in Classical Latin

243

Poet	Proportion of iambic verbs in -ō located before major syntactic boundaries ²⁵
Vergil	65.22 %
Propertius	77.78 %
Ovid	80.00 %
Lucan	100.00 %
Silius It.	76.92 %
Val. Flac.	88.89 %
Statius	86.96 %

Table 2

evaluation and controlled testing. As they stand, they do not establish anything about iambic verbs in -ō that might not also be characteristic of other iambic words regardless of the phonological form of the final heavy syllable. Most obviously, we must control for an important syntactic factor that might skew the rates at which major syntactic boundaries appear. Classical Latin is a predominately Subject – Object – Verb language, so that we should expect verbs to occur at the ends of clauses and clause-like units at a fairly high rate. Secondly, it is well known²⁶ that iambic words in general, and not just verbs, tend to occur before the caesura, or ending in position 3 or position 7 of the hexameter, and at the diaeresis in the pentameter.²⁷ Furthermore, Drexler²⁸ has argued that iambic words at these positions in the verse are frequently followed by a major syntactic boundary. We must therefore construct a test that controls for both

²⁵ Words at the end of the pentameter are not included, as, of course words in elision.

²⁶ J. Perret, *Au service des métriciens un nouvel instrument scientifique*, REL. 44 (1966) p.117 ff.; H. Drexler, *Hexameterstudien: iambische und spondaeische Wörter vor der Semiquinaria*, Salamanca 1953, and Drexler 1967, p.93 ff.

²⁷ The end of the pentameter must be excluded because it does permit, if rarely, final short vowels. The increasing tendency for iambic words to be placed at the end of the pentameter is a well recognized phenomenon in the history of Latin meter. See E. Sturtevant, *Accent and ictus in the Latin elegiac distich*, TAPA. 55 (1924) p.73 ff.; M. Platnauer, *Latin Elegiac Verse*, Oxford 1951, p.15 ff.; J. Veremans. *Evolution historique de la structure verbale du deuxième hémistiche du pentamètre latin*, Coll. Latomus 101 (1969) p.758 ff.

²⁸ Drexler 1953 and 1967.

the factor of Latin word order and for the factor of metrical localization of word shapes as well as for any metrical tendency peculiar to the general class of iambic words. This can best be done by comparing the rates at which iambic verbs in *-ō* are followed by major syntactic boundaries with the rate at which other iambic verbs not ending in *-ō* and which do not admit variation in their metrical shapes are followed by major syntactic boundaries. The most frequent category of the latter type of iambic verb is the third person plural, ending in the cluster *-nt*. In order to hold other syntactic factors as constant as possible, only indicative forms have been used in the following tests. Finally, it is necessary to control for possible effects of the specific semantic and syntactic properties of the individual verbs involved (e.g. differences in subcategorization). Accordingly, the control sample has been limited to the same set of lexical items as appear as first person singular indicative iambic verbs: thus no third person plural indicative iambic verbs were admitted into the control sample, unless they had first person indicative singular occurrences as unambiguously iambic shapes. The test was carried out for Vergil (*Eclogues*, *Georgics*, *Aeneid*), Lucan (all), and Statius (*Thebaid*, *Achilleid*). The results are presented in Table 3.

Type of verb	Proportion followed by $\downarrow_s$		
	Vergil	Lucan	Statius
Verbs in <i>-ō</i>	65.22%	100%	86.96%
Verbs in <i>-nt</i>	43.36%	69.70%	59.62%
	o.r. = 2.169	o.r. = 6.702	o.r. = 4.583
	d = 0.754	d = 1.616	d = 1.224
	chi-square homog. = 0.885		
	chi-square assoc. = 10.746		

Table 3

The first point to be observed from the test is that the rate of major syntactic boundaries after the *-nt* verbs in the control sample increases after Vergil, and in fact increases and decreases *pari passu* with the rate after verbs in *-ō*. Thus at least

some of the increase in the rate of major syntactic boundaries observed in Table 2 is not a purely linguistic phenomenon associated with final $-\bar{o}$, but part of a more general metrical tendency in the history of the Latin hexameter. More importantly, however, in all three poets the rate of major syntactic boundaries after iambic verbs in $-\bar{o}$ is always higher than the rate after iambic verbs in $-nt$. We need a measure of how much greater the rates after verbs in $-o$ are. Two such measures are given in Table 3, the odds ratio (o. r.) and the standardized difference d .²⁹ The odds ratio is the more intuitive measure of association; it is simply the odds for a major syntactic boundary after $-\bar{o}$ verbs divided by the odds for $-nt$ verbs. Thus we see that the odds for a major syntactic boundary after $-\bar{o}$ verbs ranges from a little more than twice as great as the odds for a major syntactic boundary after $-nt$ verbs in Vergil, to over four and a half times as great in Statius, to, in a manner of speaking, infinitely greater³⁰ in Lucan, or, when corrected for continuity, 6.702 times greater. Not only do all the poets associate iambic verbs in $-\bar{o}$ with major syntactic boundaries more strongly than iambic verbs in $-nt$, but the strength of the association, i. e. the magnitudes of the odds ratio and the standardized difference, is greater in the two later poets than in Vergil. It is necessary to test, therefore, whether this observed increase is really significant or could be the result of merely random effects. This can be done by a method introduced by the statistician Cochran based on the standardized differences.³¹ The criterion for this test is the quantity chi-square homog., which is a measure of the degree of homogeneity, or lack of it, among the different poets. The small value of 0.885 obtained in Table 3 would arise at random with a

²⁹ The standardized difference d is the difference between the proportions reported for each poet divided by $p(1-p)$, where p is the average rate at which major syntactic boundaries appear after both classes of verbs considered together.

³⁰ Since it is mathematically meaningless to divide by zero, a small quantity such as 0.5 is often added to the raw frequency data before the odds ratio is calculated; this is called a correction for continuity.

³¹ For the mathematics, see J. Fleiss. *Statistical Methods for Rates and Proportions*, New York 1973, p. 112ff. Cochran's method is preferred to tests based on the odds ratio since it is a statistically more powerful test.

very high degree of probability. Thus we are not justified by the data presented in Table 3 to conclude that there is a difference between the poets in how strongly they associate iambic verbs in $-\bar{o}$ with following major syntactic boundaries.

The most important test, however, remains to be performed. Is the consistently greater rate of major syntactic boundaries after iambic verbs in $-\bar{o}$ a reality, or could it too be merely a random effect? This question can be decided by the value of the quantity chi-square assoc., which measures the overall association, averaged over the poets when their specific differences as measured by the chi-square homog., are discounted. The value of 10.746 obtained in Table 3 is highly significant: there is less than one chance in a thousand that such a large value would arise due to chance variation. The conclusion is clear: there is a very strong and statistically significant tendency for iambic verbs in $-\bar{o}$ to be located before major syntactic boundaries. This in turn implies that a major syntactic boundary tends to block the shortening of final $-\bar{o}$ in iambic verbs.

2.1. Excursus on linguistic variation and literary tradition

From the conclusions just reached we can also deduce something of the effect of spreading linguistic change on a conservative literary tradition. Consider in particular Lucan. He never admits pyrrhic verbs arising from the change $\bar{o} > \check{o}$. Yet, as we have seen, he does not freely admit iambic verbs with long final $-o$; rather he always places them before a major syntactic boundary. Such a constraint on the location of iambic verbs in $-\bar{o}$ would not arise if Lucan were merely linguistically conservative, basing his usage on an earlier state of the language or on a register in which the change $\bar{o} > \check{o}$ had not taken place in verbs. Rather, the most straightforward explanation is to be found in the relation between the poetic register and the standard spoken register of Lucan. On the one hand, in what is probably the formal register of Lucan's sociolinguistic variety of Latin, the change $\bar{o} > \check{o}$ had made considerable progress. On the other, shortened forms might still be considered substandard in an elevated poetic context, so that the style of hexameter

verse Lucan was writing would not permit $\bar{o} > \check{o}$. Yet Lucan was not writing in a situation of diglossia: his hexameter style was not completely divorced from his careful speech. Consequently free employment of unshortened iambic verbs in $-\bar{o}$ would constitute an unacceptable artificiality. Lucan's solution to this dilemma was to restrict the unshortened forms to only those linguistic contexts most conducive to the retention of vowel length, namely before major syntactic boundaries. Lucan's response was categorical. Vergil and Statius permitted variation. In Vergil's case it is possible (despite the small value of the chi-square homog. in Table 3) that the association of length and major syntactic boundary is weaker because the spread of the change $\bar{o} > \check{o}$ was not so advanced in his speech as to have eliminated $-\bar{o}$ everywhere except before major syntactic boundaries.

2.2. The avoidance of major syntactic boundaries after shortened -o

If we are correct in interpreting the demonstrated association of major syntactic boundaries with the preservation of length in $-o$ as evidence for the blocking effect of the boundary on the change $\bar{o} > \check{o}$, then we would expect to observe the converse association, namely that pyrrhic verbs arising from $\bar{o} > \check{o}$ would be associated with the absence of a following major syntactic boundary. Theoretically, however, this converse association need not always hold. If a poet is writing at a relatively late period or admits a linguistic register into his verse in which the change $\bar{o} > \check{o}$ is well advanced and has established itself for all iambic verbs in all contexts, there would be no basis for the poet to avoid major syntactic boundaries after shortened verbs. Both on chronological and stylistic grounds Martial would appear to be a good candidate to be such a poet. Moreover, out of 72 occurrences of originally iambic verbs in $-\bar{o}$ (not in elision or at the end of the pentameter) in his elegiac epigrams, only one, *nego* (11.49.12), preserves long $-\bar{o}$. In Ovid, on the other hand, $\bar{o} > \check{o}$ is not so advanced, but occurs in only 48.81 % of

the cases of originally iambic verbs. Consequently, we might expect to find evidence of syntactic conditioning in his verse.

Once again, it is necessary to design the test of our hypothesis to control for extraneous linguistic and metrical factors that might skew the data. This can be done in exactly the same way as in the test described for Table 3, but in the present case using the instances of third person singular indicative verbs in *-ŷt* appearing as pyrrhics in the verse.³² The results of the test are presented in Table 4.

Type of pyrrhic verb	Percentage with]s	
	Ovid	Martial
- <i>ō</i>	6.82%	16.90%
- <i>ŷt</i>	20.00%	11.11%
	o. r. = 3.42	o. r. = 0.61
	d = 0.1318	d = 0.06
	chi-square = 3.955	chi-square = 0.629
	chi-square homog. = 3.605	

Table 4

Syntactic conditioning is clearly present in Ovid: the odds for a major syntactic boundary following a third person singular indicative pyrrhic verb in *-ŷt* are over three times as great as for pyrrhic verbs arising from *ō* > *ō*. The chi-square for Ovid is 3.955, which means that there is less than one chance in twenty that the observed association is a random phenomenon. The situation in Martial, however, is different: here in fact major syntactic boundaries are slightly more frequent after pyrrhic verbs arising from *ō* > *ō* than those in *-ŷt*. The difference between the rates, however, is not significant, but consistent with random variation from equality. Probably due to the small size of the sample of appropriate pyrrhic verbs in *-ŷt* that I was able to

³² A substantial number of pyrrhic verbs arising from *ō* > *ō* are parenthetical uses of *pūto* as a modal particle and of *rogō* as interrogative particle. The commas with which editors frequently set off these words obviously do not constitute major syntactic boundaries: cf. Ovid *ex. pont.* 3.1.103 *omni pūto tempore*.

obtain for Martial, the chi-square homog. does not quite attain the critical value of 3.84. Nevertheless, I believe we are justified in seeing a genuine difference between Ovid and Martial: for Ovid the syntactic constraint is operative, but for Martial the syntactic constraint has been overcome in the spread of the shortening. Such a difference correlates perfectly with the chronological and stylistic differences between Ovid and Martial, and particularly with the difference in rates of application of the change $\bar{o} > \check{o}$ in the two poets.³³

In summary: a following major syntactic boundary tends to block the shortening $\bar{o} > \check{o}$ in iambic verbs and to encourage the retention of vowel length. The absence of such a boundary, at least at the earlier stages of the change, promotes the shortening.

3. Preceding monosyllabic word as conditioning factor

Even aside from *nesciō* and *sciō*, which probably owe their early appearance to special analogical support (see section 1.1), the shortening of final - $\bar{o}$ in cretic verbs appears alongside shortening in iambic verbs. Horace scans *dixerō* (*sat.* 1.4.104) as well as *volō* (*sat.* 1.9.17) and elides *obsecro* (*ep.* 1.7.95) onto a light syllable as well as *rogo* (*ep.* 1.1.11). While Propertius admits *volō* (2.10.9) but avoids $o > \check{o}$ in cretic verbs, Tibullus scans *desinō* (2.6.41) but does not admit $\bar{o} > \check{o}$ in iambic verbs. Now Devine and Stephens³⁴ have argued for the fundamental phonological unity of the processes of brevis brevians and cretic shortening. It is therefore interesting to observe that in earlier hexameter and elegiac verse, and in Ovid in particular, a very high proportion of pyrrhic verbs arising by $\bar{o} > \check{o}$ are preceded

³³ The value of chi-square homog. = 3.605 is statistically significant in the sense of a 'one tailed test'. That is, if we are only interested in the chances that Martial would have a smaller or reversed degree of association, the observed difference between $d = 0.1318$ for Ovid and $d = 0.06$ for Martial is significant. This is precisely what the linguistic hypothesis predicts, so that we may take Table 4 as confirmation of a one tailed test of that hypothesis.

³⁴ 1980 (Brevis brevians).

by monosyllables which are in close syntactic connection with them.

Let us test the hypothesis that a preceding monosyllable in close syntactic connection is associated with the shortening $\bar{o} > \check{o}$ in originally iambic verbs. This test can be carried out using exactly the same control sample as in section 2.3, namely third person singular indicative verbs in $-\check{V}t$ scanning as pyrrhics. Once again the practice of Ovid will be compared to that of Martial. The results are presented in Table 5.

Type of pyrrhic verb	Proportion with preceding monosyllable	
	Ovid	Martial
$-\bar{o}$	86.36 %	85.92 %
$-\check{V}t$	58.00 %	77.78 %
	o.r. = 4.58	o.r. = 1.55
	d = 1.27	d = 0.46
	chi-square = 10.579	chi-square = 0.741
	chi-square homog. = 1.532	
	chi-square assoc. = 10.267	

Table 5

In Ovid the odds for a preceding monosyllable are over four and a half times as great if the pyrrhic verb results from $\bar{o} > \check{o}$. The chi-square for Ovid shows that this is a highly significant association, which would arise by chance in only a little more than one case in a thousand. In Martial the association is weaker and indeed not statistically significant. The value of the chi-square homog., however, is also not significant, so that a genuine weakening of the association cannot be assumed for Martial with the level of confidence we would like. Such a weakening of the association would, of course, be consistent the greater extent to which the change $\bar{o} > \check{o}$ has spread in Martial's language.

The straightforward explanation for the association of preceding monosyllables with pyrrhic verbs arising from $\bar{o} > \check{o}$ is that the monosyllable provides an environment which promotes

the shortening. Such an environment can only be phonosyntactic: the monosyllable and the following word form a phonological syntagm corresponding to a cretic word. If this line of explanation is correct, it would follow that the preceding monosyllable should come preferentially from the class of monosyllables most likely to unite into a phonological unit with a following word. This class consists, of course, of prepositives and non-lexical monosyllabic words in general. Lexical monosyllables, on the other hand, should be avoided, since they are more likely to retain their phonological autonomy.³⁵

We can test this implication of our phonosyntactic hypothesis quite directly by classifying the monosyllables observed before pyrrhic verbs as lexical or non-lexical and comparing their respective rates of occurrence before pyrrhic verbs arising from $\bar{o} > \check{o}$ with the rates before pyrrhic verbs in $-\check{V}t$. The criterion of classification employed is unambiguous. Only non-pronominal monosyllables that enter into full inflectional paradigms (e.g. *vis*, *pars*) are counted as lexical. Despite the small absolute frequency of lexical monosyllables, we obtain significant results, which are presented in Table 6 for Ovid and Martial.

Type of pyrrhic verb	Proportion with lexical monosyllable	
	Ovid	Martial
$-\check{o}$	0%	5.00%
$-\check{V}t$	11.32%	21.42%
	<i>o.r.</i> = 9.99	<i>o.r.</i> = 1.79
	<i>d</i> = 1.38	<i>d</i> = 1.79
	<i>p</i> = .034 ³⁶	chi-square = 5.606
	chi-square homog. = 0.146	

Table 6

³⁵ For the concept of of non-lexical word see Devine and Stephens, *Semantics, syntax, and phonological organization in Greek*, CP. 78 (1983) p.1 ff. They provide cross-linguistic evidence for the special phonological status of non-lexicals with particular reference to their behavior in Greek meter.

³⁶ *p* is calculated by the hypergeometric distribution.

Both poets show an extremely strong tendency to avoid lexical monosyllables before pyrrhic verbs arising from $\bar{o} > \check{o}$. The strong preference for non-lexical monosyllables is not merely an artifact of the substantial frequency of parenthetical, semantically reduced verbs such as *puto* and *rogo*, the syntactic properties of which might have been considered as a skewing factor. If parenthetical verbs are excluded from the test, there is still a strong and statistically significant tendency to avoid lexical monosyllables before semantically full pyrrhic verbs arising from $\bar{o} > \check{o}$ (chi-square = 6.10 for Ovid and Martial combined). In fact two of the three non-lexical monosyllables in the $-\check{o}$ class of verbs in Martial occur before parenthetical verbs (1.5.2 and 3.55.4).

In summary: the presence of a preceding monosyllabic word and particularly a (prepositive) non-lexical monosyllabic word promotes the shortening $\bar{o} > \check{o}$ in iambic verbs.

4. Semantic and syntactic determinants of lexical diffusion

It is quite easy to demonstrate that the shortening of final $-\bar{o}$ in iambic verbs does not spread randomly through the lexicon of hexameter and elegiac verse. From Catullus to Ovid there are 142 occurrences (tokens) of iambic verbs in $-\bar{o}$ or pyrrhic verbs arising from $\bar{o} > \check{o}$, the prosody of which is unambiguous.³⁷ These 142 tokens are distributed over 24 different lexical items (types). The percentage rates of $\bar{o} > \check{o}$ are arranged in rank order for each verb type in Table 7 along with the total number of occurrences of that type whether with long or short final $-o$.

Verb	Percentage with short $-o$	N
eo	100.00%	1
puto	100.00%	33
scio	100.00%	4
volo	100.00%	3

³⁷ Occurrences at the end of the pentameter and in elision with a heavy syllable are, of course, excluded. Verbs in elision onto a light syllable are treated as shortened.

The Shortening of Final -o in Classical Latin

253

Verb	Percentage with short -o	N
rogo	66.67 %	3
nego	50.00 %	2
veto	33.33 %	3
amo	25.00 %	8
peto	20.00 %	20
cano	10.00 %	10
ero	8.33 %	12
13 others	0.00 %	43
Average rate of shortening $r = 37.32\%$		

Table 7

Many of the individual verbs occur with such small absolute frequencies that it would not be appropriate to apply the chi-square test or other statistical techniques to Table 7 as it stands. Yet there can be no doubt that not all verbs are equally likely to undergo shortening. Most of the verbs are either shortened at a rate much higher or much lower than the average rate of 37.32%. Only 11 verb types, less than half (45.83%) of all the types, ever show shortening at all, and they account for only 69.70% of the total occurrences.³⁸

The diffusion of the change $\bar{o} > \check{o}$ through the lexicon is a classic example of the insufficiency of raw data for the generation of an explanation. The low frequency of a number of verb types make it difficult to separate chance effects from the hierarchy of lexical diffusion. Furthermore, the differences in genre (epigram, epic, elegy, etc.), subject matter, vocabulary, and the

³⁸ It is worth pointing out that there is no correlation in Table 7 between token frequency and rate of shortening. When all 24 verbs are considered, one obtains a Spearman rank correlation co-efficient of only $r = 0.256$ which is not statistically significant ($t = 1.137$). This negative result is not surprising, since frequency itself is not a direct cause of phonological reduction, but merely a correlatory factor. The correlation between brevis brevians and frequency demonstrated by W. Mańczak (*Iambenkürzung im Lateinischen*, Glotta 46, 1968, p.137ff.) reflects the high frequency of non-lexicals, which are particularly subject to phonological reduction. See Devine and Stephens 1980 and 1983.

register of language or range of linguistic variation appropriate might be expected to cause deviations in the chronological order of appearance from the underlying implicational scaling. Rather the most promising strategy is to deduce hypotheses from considerations of linguistic theory that can be tested against the data.

It has been argued in section 1 that the shortening of *scio* had special analogical support. In absence of such support, it is reasonable to expect that the change $\bar{o} > \check{o}$ in iambic verbs would be conditioned by the same factors that promote vowel shortening in other words, namely that there should be a correlation between semantic and syntactic status and liability to shortening. Allegro phonological reduction processes tend to become established first in particles and non-lexical words.³⁹ This is obvious in the case of adverbial particles, lower cardinal numerals, and pronouns: *beně*, *malě*, *modě*, *duě*, *egě*, etc.⁴⁰ The early shortening of *homo* cannot be entirely unrelated to the well known tendency to semantic reduction and consequent phonological erosion of words of this meaning (cf. Fr. *on*). Imperatives are frequently bleached to the status of discourse particles, cf. Gk. $\phi\acute{\epsilon}\rho\epsilon$, $\alpha\gamma\epsilon$ which behave in meter like appositives and non-lexical words.⁴¹ Note also Eng. /kman/ < *come on*. This correlation has long been recognized in the case of *cave* and *puta*.⁴² *cave* is shortened when it functions as a prohibitive particle = *ne*, but remains unshortened *cavē* 'lorsque le mot a sa pleine valeur d'impératif'.⁴³ Similarly when *puta* functions as a particle meaning little more than 'for example', the final *-a* is short, whereas in its semantically full uses it is *putā* (cf. Ovid *met.* 4.477 *facta puta quaecumque iubes*).

A parallel semantic reduction of the first person singular indicative *puto* is commonly encountered in its parenthetical uses.

³⁹ For more extensive discussion and cross-linguistic documentation see Devine and Stephens 1983.

⁴⁰ For even more radical phonological reductions cf. Sp. *pues* < *postquam* and It. *como* < *quo modo*, apparently already at Pompeii, CIL. 4.9251.

⁴¹ See Devine and Stephens 1983, p.7 and 17f.

⁴² M. Niedermann, *Phonétique historique du latin*, Paris 1953, p.52f.

⁴³ Niedermann 1953, p.52.

For example Hoffmann observes ‘fast partikelartig verblaßt (wie unser ‘wohl’ [itself a case of semantic bleaching!])’ at Cicero *Att.* 12.49.1.⁴⁴ Furthermore, semantically reduced *puto* tends to enclitic position,⁴⁵ cf. Ovid. *met.* 860 et puto, *met.* 3.266 ac puto, *trist.* 1.2.69 nullo puto crimine. Previous research, however, has not adequately connected this semantic and syntactic evidence with the phonological reduction $\bar{o} > \check{o}$. In fact an almost perfect correlation can be established. Propertius is the first poet to use shortened *puto* (elided onto a light syllable): 2.26 a.18 qui puto Arioniam, where it is clearly ‘partikelartig’. In contrast, his single use of *puto* as a full verb is at the end of the pentameter: 2.24 b.40 nullum onus esse puto. Ovid, the first poet to provide sufficient instances of *puto* in both its full and reduced senses for statistical evaluation, confirms the correlation of semantic bleaching and liability to $\bar{o} > \check{o}$. Table 8 gives a cross classification of the prosody of *puto* with its semantic status.

	Reduced verb	Full Verb
- $\check{o}$	100 %	26.67 %
End of pentameter	0 %	73.33 %
	p = .0000002	

Table 8

In Ovid semantically bleached *puto* is always shortened. The full verb may be shortened, but the great majority of its occurrences, nearly three quarters, are metrically located where the poet is not committed to scanning the -o as short, but where vowel length would be appropriate. The chances of such a pattern arising randomly are only two in ten million. The explana-

⁴⁴ J.B. Hoffmann. *Lateinische Umgangssprache*, Heidelberg 1951, p.106. On the semantics of parenthetical verbs see E. Benveniste, *De la subjectivité dans le langage. Problème de linguistique général*, Paris 1966, p.258 ff.; J.Urmson, *Parenthetical verbs*, *Mind* 61 (1952) p.480 ff.

⁴⁵ Hoffmann 1951, p.100.

tion must be that the shortening has become established for phonosyntactic reasons in *puto* = modal particle, whereas the semantically full verb is still resistant to the change, at least in the variety of Latin that Ovid employs.

Performative verbs in the first person singular, such as *quaeso*, *oro*, and *rogo*, are frequently employed, not as semantically full verbs, but parenthetically as modulations of the illocutionary force of an utterance.⁴⁶ As a next step they may be reduced to the status of particles of request and interrogation. When they function in this way, they tend to enclitic position, as noted by Hoffmann.⁴⁷ Consequently one might expect them to show the phonological reduction characteristic of clitics and non-lexical words. Hoffmann clearly perceived the correlation of semantic and phonological reduction in the case of *rogo*, 'dessen Allegroaussprache in der Alltagsrede durch pyrrhischisches *rogās* bei Persius 5.134 reflektiert wird.'⁴⁸ Such shortening is clearly seen in semantically reduced *rogō* at Ovid. *her.* 11.127. It is only reasonable to suspect that similar reductions occurred with other verbs, which, however, were not of such high frequency as to be generally recognized. This is quite probable in the case of *veto* at Persius 1.112: *veto quisquam faxit oletum*, where *veto* is little more than a prohibitive particle, and is, of course, shortened. (Cf. further CIL. 6.10173.5 *veto ne quis velit inferre*.)

Another class of verbs in which phonological reduction is expected consists of auxiliaries and quasi-auxiliaries. For parallels one need only recall the development of the future tense in English, Modern Greek and Romance, It. *ho* < *habeo*, Eng. 've < *have*, 's < *is*, etc. Lindsay⁴⁹ noted the regular application of

⁴⁶ On the relation of such performatives to the modal type of parenthetical verbs (e.g. *puto*) see J. Lyons, *Semantics* vol. 2, Cambridge 1977, p.738 f.

⁴⁷ Hoffmann 1951, p.128.

⁴⁸ Hoffmann 1951, p.129. Cf. Lindsay's (1984, p.220) *rogan*, and see Devine and Stephens 1980, p.150. Hartenberger (1911, p.78) connects the unique instance in Silius Italicus of shortening of -o in a spondaic verb, 15.744 *quaeso*, with semantic reduction: 'quod eodem modo ac *puto* patulae locum saepe obtinet.'

⁴⁹ Lindsay 1894, p.212.

brevis brevians to auxiliary *volo* in comedy. Cross-linguistically verbs of motion frequently develop into auxiliaries. An apposite example of phonological reduction consequent upon semantic demotion is the English future morpheme /gənə/ < *going to*. Thus it is not surprising that the only instance of shortened *eo* in our data occurs in the *ire* + supine construction: Horace *sat.* 1.6.119 *eō dormitum*.

Semantic reduction, however, is not a categorical phenomenon; rather there is a gradient of more and less reduced usages for verbs. As an example of an intermediate point on the gradient one might consider *puto* at Martial 1.27.2. Such a gradient of reduction provides an analogical chain for the spread of the change $\bar{o} > \check{o}$ from the most particle-like uses up to occurrences of the semantically full verb. We would therefore expect that verbs that occur with vowel shortening in their semantically weakened or auxiliary uses would be more likely to undergo the change $\bar{o} > \check{o}$ in their uses as full verbs than other verbs which lack semantically weakened uses. This hypothesis permits us to propose at least a three-level hierarchy for the rates at which the individual verbs undergo $\bar{o} > \check{o}$. Class (1), auxiliaries, particle-like usages, and verbs having special analogical support such as *scio*,⁵⁰ should show a higher rate of $\bar{o} > \check{o}$ than class (2), full verbs that correspond to reduced verbs, which in turn should have a higher rate than class (3), other full verbs without related semantically weakened usages.⁵¹

The proposed hierarchy of shortening can be tested directly against the data in Table 8 when the rates of the change $\bar{o} > \check{o}$ are calculated for each verb class. The results are presented in Table 9.

⁵⁰ The shortening of *scio* may well have been additionally encouraged by early phonological reduction in the syntagm *haud scio* in its modal sense; cf. *forsitan* < *fors sit an*.

⁵¹ In the data from Table 8 class (1) consists of *scio*, *eo* + supine, *volo* -FV *rogo*, -FV *puto*; class (2) + FV *puto*, + FV *rogo*, + FV *veto*; class (3) all other verbs. The results presented in Table 9 are slightly stronger if *nego* is included in class (2).

258 Laurence Stephens, The Shortening of Final -o

Verb Class	Rate of $\bar{o} > \check{o}$	N
Class (1)	100.00 %	38
Class (2)	66.67 %	9
Class (3)	9.47 %	95
chi-square = 98.635		
c = 0.859		

Table 9

It is obvious that the data are in perfect accord with the hypothesized rank ordering of the verb classes. The appropriate statistical test to apply is that developed by Bartholomew for qualitatively ordered gradients in proportions.⁵² The probability that the three-level hierarchy observed in Table 9 would occur at random, i. e. if the rate of shortening were not correlated with the semantic status of verbs, is far less than one in a thousand.

In summary: the change $\bar{o} > \check{o}$ diffuses through the lexicon of iambic verbs in Latin according to a semantic hierarchy ranging from particle, auxiliary status to full verbs. This hierarchy is explained by the well known correlation of semantic reduction with phonological reduction.

The University of North Carolina
at Chapel Hill,
212 Murphey Hall 030 A,
Chapel Hill, N.C. 27514,
U.S.A.

Laurence Stephens

⁵² See Fleiss 1973, p.100ff. This test requires the calculation of the parameter

$$c = \sqrt{\frac{n_1 n_3}{(n_1 + n_2)(n_2 + n_3)}}$$

which takes into account the sizes n_1 , n_2 , n_3 of the three verb classes.

Die umgelauteten Diphthonge des Gemeingermanischen

1. Die gotischen Diphthonge

In bezug auf die gotischen Schriftzeichen ⟨ai⟩ und ⟨au⟩ (*stáins*, *háuhs*) neigen viele Forscher in letzter Zeit zu der Ansicht, es handle sich eigentlich um digraphische Monophthonge, d.h. /ɛ./ und /ɔ./ (Übersicht in Van Bree 1977, S.69–71). Diese Auffassung basiert in der Hauptsache auf der ulfilanischen Wiedergabe der Kürzen [ɛ] und [ɔ] durch dieselben Grapheme (*airpa* ‘Erde’, *aíhva* ‘Pferd’, *baúrgs* ‘Burg’, *waúrd* ‘Wort’ usw.)¹. Aufgrund strukturalistischer Erwägungen hat man in jüngster Zeit auch auf eine monophthongische Aussprache [i.] des bibelgotischen ⟨iu⟩ geschlossen (Van Bree 1977, S.72–73; Antonsen 1972, S.128). In der Annahme, daß /ai/ und /au/ im Gotischen bereits zu /ɛ./ bzw. /ɔ./ monophthongiert worden wären, hätte /iu/ sich als einziger Diphthong nicht behaupten können. Ein anderes Argument für den monophthongischen Charakter von ⟨ai⟩, ⟨au⟩ und ⟨iu⟩ wird dem bibelgotischen Schriftsystem entnommen, in dem die urgermanischen kurzen Phoneme /i/ und /u/ vor *r*, *h* und *hv* als ⟨ai⟩ bzw. ⟨au⟩ repräsentiert werden (*airzeis* ‘irre’, *saúhts* ‘Sucht’, *waúrþum* ‘wir wurden’ usw.). Da die Digraphen ⟨ai⟩, ⟨au⟩ und ⟨iu⟩ sich dieser Regel entziehen (z. B. *líuhtjan* ‘leuchten’, *tíuhan* ‘ziehen’, *áir* ‘früh’, nicht etwa **liaúhtjan*, **tiaúhan*, **aaír*), ist daraus der Schluß gezogen worden, es könne sich nicht länger um Diphthonge handeln. Letzteres Argument entfällt aber angesichts der Tatsache, daß /i/ und /u/ als halbvokalische Komponenten der urgermanischen Diphthonge /ai/, /au/ und /eu/ nicht wie ihre silbischen Allophone

¹ Die Alternanz zwischen got. *wái/wajamerjan*, *mawi/máujos*, *táujan/tawida* hat nicht unbedingt als Beweis für die diphthongische Aussprache zu gelten. Morphologische Varianten können phonetisch stark voneinander abweichen, wie sich u.a. in der Diminutivbildung vieler südniederländischer Mundarten zeigt: [bɔ.k] ~ [bökskə] ‘Bauch/Bäuchlein’, [pɔ̃.l] ~ [peltšə] ‘Pfeil/Pfeilchen’.

unter dem Hauptton stehen und dadurch anderen phonetischen Entwicklungen unterliegen dürften. Daß dies für das Gotische zutrifft, geht daraus hervor, daß die obengenannte gotische Brechungsregel vor *r*, *h*, *hv* bei unbetontem oder nebetonigem /i/ und /u/ unterbleibt: *parihs* 'ungewalkt', *nuh* 'denn', *fidurdogs* 'viertägig', *paúrpara* 'Purpur', *hvazuh* 'jeder' (Hirt 1931, S.41; Krause 1963, S.79–81). Wenngleich daraus nach wie vor nicht zu entscheiden ist, ob die gotischen Digraphen Monophthonge oder Diphthonge repräsentieren, wird sich die Unterscheidung zwischen vokalischen und halbvokalischen /i/ und /u/ als wesentlich erweisen bei der unten skizzierten Entwicklung der gemeingermanischen Diphthonge.

2. Der gemeingermanische *i-a*-Umlaut

Die urgermanischen Phoneme /e/ und /u/ entwickelten sich in den ersten Jahrhunderten nach der Zeitenwende unter dem Einfluß bestimmter nachfolgender Phoneme allophonisch zu [i] bzw. [o]. Folgende Übergänge werden dabei wegen der zahlreichen Belege als gesichert angenommen:

/u/ > [o] vor einem *a* oder *ō* in der nächsten Silbe, wenn nicht verhindert von einem dazwischentretenden gedeckten Nasal: alts. *budun/gibodan* 'boten/geboten', *wurdun/giwordan* 'wurden/geworden', *gold/guldin* 'Gold/golden' usw.;

/e/ > [i] vor gedecktem Nasal oder folgendem *ij*: lat. *ventus* / ahd. *wint*, gr. *esti* / ahd. *ist*, alts. *etan/itith* 'essen/er ißt', *beran/birith* 'tragen/er trägt', usw. (Hirt 1931, S.44–47; Van Coetsem 1972, S.195–96; Ramat 1981, S.22–23).

Fraglich dagegen ist, ob ein Umlaut /e/ > [i] vor folgendem *u* schon für das Gemeingermanische angenommen werden darf (Van Coetsem 1972, S.196–97; Antonsen 1972, S.123). Am konsequentesten ist dieser *u*-Umlaut im althochdeutschen und altsächsischen Präsensparadigma der starken Verben durchgeführt worden: alts. *beran/biru* 'tragen/ich trage', *etan/itu* 'essen/ich esse', *neman/nimu* 'nehmen/ich nehme' (Braune/Mitzka 1959, S.36; Holthausen 1921, S.145). In den anderen Einzelsprachen scheint er aber zu fehlen: altengl. *feoh* 'Vieh', *feolu* 'viel', *meotu*

‘ich messe’, *heoru* ‘Schwert’, altnord. *fiöl* ‘viel’, *mjök* ‘viel’, *iö-tunn* ‘Riese’, alles entstanden aus ‘gebrochenem’ *e* vor *u* (Krahe/Meid 1969, 61–62; Prokosch 1938, S.101). Es besteht also die Möglichkeit, daß der *u*-Umlaut eine einzeldialektische Neuerung des Althochdeutschen und Altsächsischen darstellt, die sich zeitlich vielleicht mit dem altnordischen und altenglischen Labialumlaut vergleichen ließe².

Von vielen Forschern wird auch ein gemeingermanischer Umlaut /i/ > [e] vor *a* und *ō* angenommen (lat. *vir* / ahd. *wer*, idg. **nizdos* / ahd. *nest*) (Prokosch 1938, S.109; Krahe/Meid 1969, S.58; Hirt 1931, S.46; Van Coetsem 1970, S.51), wenn auch mit einer überwiegenden Zahl von Ausnahmen gerechnet werden muß: ahd. *wizzan* ‘wissen’, *gistigan* ‘gestiegen’, *wisa* ‘Wiese’, *snita* ‘Schnitte’ u.v.a. (Hirt 1931, S.46; Braune/Mitzka 1969, S.37; Ramat 1981, S.26). Deswegen hat Lloyd (Lloyd 1966) vorgeschlagen, die vor allem althochdeutschen Formen mit *e* aus *i* (ahd. *quec*, *wehha*, *leccon*, *spec*, *bleh* usw.; Braune/Mitzka 1959, S.37) als einzeldialektische Entwicklungen zu beurteilen, wobei sich die regelmäßige morphonologische Alternanz (etwa in ahd. *reht/rihten*, *fell/fillen* ‘häuten’) analogisch auf andere Fälle wie etwa ahd. *quec/quiccan*, *nest/nisten* übertragen hätte.

3. Die gemeingermanischen Diphthonge

In den letzten Jahrzehnten hat sich ziemlich weithin die Ansicht verbreitet, die urgermanischen Diphthonge /ai/, /au/, /ei/ und /eu/ hätten ihrem diphonemischen Charakter zufolge in jeder ihrer Komponenten die eben erörterten Umlauterscheinungen erfahren (Van Coetsem 1970, S.55–58). Aus /eu/ wäre also durch *i*-Umlaut gemeingermanisch [iu], durch *a-ō*-Umlaut [eo] entstanden, /ei/ wäre dementsprechend zu [ii] = /ī/ bzw. [ee] = /ē²/ geworden, die Diphthonge /ai/ und /au/ hätten

² Falls man eine schon gemeingermanische Umlautwirkung von *u* annimmt, müßte sich diese Eigenschaft auch bei folgendem *w* zeigen, da *i* und sein Allophon *j* sich in dieser Hinsicht nicht unterscheiden. Das unverkennbare Ausbleiben des gemeingerm. Umlauts bei folgendem *w* (van Coetsem 1972, S.195) deutet an, daß dies auch vor silbischem *u* der Fall gewesen ist.

sich zu den Allophonen [ai ~ ae] bzw. [au ~ ao] entwickelt (Van Coetsem 1972, S.197–98). Vieles in dieser ansprechenden Theorie kann dennoch der Kritik nicht standhalten. Die Erklärung des /ē²/ aus /ei/ basiert auf der kritiklosen Annahme des fragwürdigen *a-ō*-Umlauts von urgermanisch /i/. Zweitens scheint idg. /ei/ sich trotz folgendem *a* und *ō* in allen germanischen Einzelsprachen durchgehend zu /ī/ entwickelt zu haben (alts. *stīgan*, *rīdan*, *spīwan*, *bītan*, *hwīla* u.v.a.) und nur sehr vereinzelt als /ē²/ vorzukommen (im Gotischen insgesamt zwei Wörter germanischen Ursprungs) (Krause 1963, S.74). Versuche, die Theorie durch weitgehende Analogiewirkungen hinüberzuretten (etwa die Verallgemeinerung des ‘regelwidrigen’ /ī/ in *stīgan* aus der 2. oder 3. Person *stīgis*, *stīgip*) (Van Coetsem 1962, S.218; 1970, S.57), schlagen m. E. daran fehl, daß die Analogie dann wenigstens in mehr Fällen als in den spärlichen ē²-Relikten zugunsten des ē² hätte ausschlagen müssen, etwa bei den nominalen *a(n)*- und *ō(n)*-Stämmen: ahd. *hīwa* ‘Gatting’, *wīsa* ‘Weise’, *bīta* ‘das Warten’, *hwīla* ‘Weile’, *nīd* ‘Neid’ usw.

Gegen die Theorie der umgelauteten Diphthonge ist ebenfalls einzuwenden, daß sich von der angenommenen allophonischen Spaltung in [iu ~ eo], [au ~ ao], [ai ~ ae], [ei ~ ee] nicht die geringste Spur in der ältesten schriftlichen Überlieferung finden läßt. Die frühesten Wiedergaben mit *ae* und *ao* finden sich im Althochdeutschen erst vereinzelt seit dem 6. Jahrhundert (um 575 *wraet* ‘ritzte’, um 525 *leob* ‘lieb’) (Krause 1970, S.89). Die noch älteren Runeninschriften halten im Gegenteil noch daraus an Wiedergaben mit *au*, *ai* und *eu* fest: um 350 *laukaR* ‘Lauch’, *hailag* ‘heilig’, *staina* ‘den Stein’, um 450 *LeubaR* ‘lieb’, um 500 *LeugaR* (Krause 1970, S.56–59, 98–90).

Schließlich sei unter Hinweis auf die gotischen Beispiele (s. oben 1) bemerkt, daß die abschließenden Diphthongkomponenten /i/ und /u/ Halbvokale sind und daher andere Lautentwicklungen aufweisen können als ihre jeweiligen silbischen, haupttonigen Allophone. Nach dieser Auffassung besteht die Möglichkeit, daß der Umlaut nur die silbischen und nicht die halbvokalischen Diphthongkomponenten erfaßt hätte. Die Diphthonge /au/ und /ai/ hätten somit keine Veränderungen er-

fahren, /eu/ hätte sich in der Position vor *i/j* zu [iu] entwickelt, wäre aber ansonsten [eu] geblieben. Dieser Sachverhalt wird ausdrücklich in den ältesten Runeninschriften bestätigt (K. = Krause 1970):

	<u>vor i/j</u>	<u>ansonsten</u>
/ai/	um 350 <i>faihido</i> <i>faikinaR</i> (K. 56) um 400 <i>haitinaR</i> (K. 78)	um 350 <i>staina</i> (K. 56) <i>hailag</i> (K. 87) um 500 <i>haiteka</i> (K. 71)
/au/	um 200 <i>raunijaR</i> (K. 72) um 500 <i>gliaugiR</i> (K. 76)	um 350 <i>laukaR</i> (K. 72) um 500 <i>haukopuR</i> (K. 62)
/eu/	5. Jh. <i>niujila</i> ³	um 450 <i>LeubaR</i> (K. 84) um 500 <i>LeugaR</i> (K. 83)

Auch der Übergang /ei/ > /ī/ hängt mit der Wirkung des gemeingermanischen Umlauts zusammen. Die Verallgemeinerung des /ī/ beruht aber nicht auf paradigmatischem Ausgleich auf Kosten des /ē²/, sondern auf der direkten Kontaktstellung von /e/ und /i/, wodurch ersteres allgemein umgelautet wurde⁴. Der so entstandene lange Vokal konnte problemlos mit dem älteren, aus dem Indogermanischen ererbten /ī/ (etwa in ahd. *swīn* 'Schwein') zusammenfallen, weil letzteres verhältnismäßig selten war (Prokosch 1938, S. 100).

Das noch inschriftlich bezeugte Vorkommen von ⟨ei⟩ in der Spätantike (*harigasti teiwa*, *Deae Alateiviae*) und in der Eis-

³ Antonsen 1972, S. 129. Krauses Lesung *liubu* (um 500), die für die Annahme eines *u*-Umlauts spricht, ist von Antonsen (Antonsen 1972, S. 129–130) in *leubu* emendiert worden. Im runischen Eigennamen *leubwini* (um 600; Ramat 1981, S. 29) ist der *e-i*-Wechsel wegen der Zweistämmigkeit des Namens nicht eingetreten. Der morphonologische Unterschied zwischen Ableitung und Zusammensetzung zeigt sich ebenfalls beim zweistämmigen Namen *Dietrich*, der im Gegensatz zur Ableitung *diutisk* 'deutsch' trotz folgendem *i* nie als **Diutrich* > **Deutrich* begegnet.

⁴ Schon H. Hirt (Hirt 1931, S. 39) hat in einer kurzen Anmerkung diese Möglichkeit erwogen. Sein Gedanke ist aber von der späteren Forschung offensichtlich nicht wieder aufgenommen worden. Die Entstehung des *ē²* bleibt in der hier vorgeschlagenen Erklärung nach wie vor problematisch. Da die meisten Problemwörter aber erst später in der einzelsprachlichen Entwicklung auftauchen, erhebt sich die Frage, ob das *ē²* schon im Gemeingermanischen anzusetzen wäre.

Rune des älteren Futhark (im 1. nachchristlichen Jahrhundert entstanden?) legt mit anderen Zeugnissen (finnisch *rengas* < germ. **hrengaz* 'Ring'; der Stammesname *Tencteri*) (Krause 1963, S.46–47; 1970, S.27, 35) den Schluß nahe, daß die Entstehung des gemeingermanischen *i*-Umlauts in die ersten Jahrhunderte nach Christus datiert werden muß.

Im Gegensatz zum fast ausnahmslosen Übergang /ei/ > [ii] > /ī/ hat die Kombination von /e/ mit /u/ im Diphthong /eu/ nach Ausweis der Runeninschriften (um 450 *LeubaR*, um 500 *LeugaR*) (Krause 1970, S.83–84) und der ältesten einzelsprachlichen Denkmäler (ahd. *keosan* 'wählen', *beotan* 'bieten', alts. *treuwa* 'Treue' usw.) nicht zu einer Verallgemeinerung von [iu] geführt. Der *u*-Umlaut von /e/, der am regelmäßigsten im Althochdeutschen eintritt (*nimu*, *filu*, *fihu* usw.), wäre demnach keine gemeingermanische, sondern eine einzelsprachliche Neuerung aus jüngerer Zeit (s. auch Anm.2). Auch der nicht von einem folgenden *i* bedingte Übergang /eu/ > [iu], der sich im Oberdeutschen vor Labialen und Gutturalen (*liugan*, *biugan*, *fliugan*, *liub*, *tiuf*) und im Frühalthochdeutschen vor *w* (*treuwa* > *triuwa*, *breuwan* > *briuwan*) feststellen läßt (Braune/Mitzka 1959, S.36, 53–54), könnte auf diesen althochdeutschen *u*-Umlaut zurückzuführen sein. Da /eu/ sich in anderen Positionen erst in voralthochdeutscher Zeit (um 525 *leob*) (Krause 1970, S.89) zu [eo] entwickelt hätte und nicht wie obd. *liugan* und gemeinahd. *triuwa* zu [iu] umgelautet wurde, könnte der *u*-Umlaut erst eingetreten sein, nachdem /eu/ zu [eo] abgedunkelt worden war.

Bibliographie

- Antonsen, E., 1972, The Proto-Germanic Syllabics (Vowels). In van Coetsem/Kufner 1972, S.117–140.
Braune, W./Mitzka, W., 1959⁹, Althochdeutsche Grammatik, Tübingen, Niemeyer.
Hirt, H., 1931, Handbuch des Urgermanischen, Teil I: Laut- und Akzentlehre, Heidelberg, Winter.
Holthausen, F., 1921², Altsächsisches Elementarbuch, Heidelberg, Winter.
Krahe, H./Meid, W. 1969⁷, Germanische Sprachwissenschaft, Band I: Einleitung und Lautlehre, Berlin, de Gruyter (Sammlung Göschen 238).

- Krause, W., 1963, *Handbuch des Gotischen*, München, Beck.
- 1970, *Runen*, Berlin, de Gruyter (Sammlung Götschen 1244/1244 a).
- Lloyd, A. L., 1966, Is there an *a*-Umlaut of *i* in Germanic, *Language* 42, S. 738–745.
- Prokosch, E., 1938, *A Comparative Germanic Grammar*, Baltimore, Linguistic Society of America.
- Ramat, P., 1981, *Einführung in das Germanische*, Tübingen, Niemeyer.
- Schmitt, L. E. (Hrsg.), 1970, *Kurzer Grundriß der germanischen Philologie bis 1500*, Band I: Sprachgeschichte, Berlin, de Gruyter.
- Van Bree, C., 1977, *Leerboek voor de historische grammatica van het Nederlands*, Groningen, Wolters-Noordhoff.
- Van Coetsem, F., 1962, Zur Analogie im Germanischen, *Zeitschr. für Mundartforschung* 29, S. 216–27.
- 1970, Zur Entwicklung der germanischen Grundsprache, in L. E. Schmitt 1970, S. 1–93.
- 1972, Proto-Germanic Morphophonemics, in van Coetsem/Kufner 1972, S. 175–209.
- Van Coetsem, F. / Kufner, H. (Hrsg.), 1972, *Toward a Grammar of Proto-Germanic*, Tübingen, Niemeyer.

Prinsstraat 13,
B-2000 Antwerpen

Jozef van Loon

Nochmals zum brabantischen Adverb *brā*

0. In den IF.89 (1984) hat P. Swiggers das in den heutigen südbrabantischen (sbrab.) Dialekten vorkommende intensivierende Adverb *brā* 'sehr' mit ahd. *bora*, mhd. *bor* 'sehr' in Verbindung gebracht und es auf die idg. Wurzel **bh-r* zurückgeführt, die auch Walde-Pokorny 1973 II, S.156 und Pokorny 1959 I, S.131 für diese Formen ansetzen.

Was den Konsonantismus betrifft, ist an dieser neuen Etymologie für *brā* nichts auszusetzen; mit dem von Swiggers nicht im einzelnen erläuterten Vokalismus ([...] a development from Proto-Germanic *bur* (+vowel) [...] (1984, S.214)) verknüpfen sich m. E. jedoch Probleme, die seinen Vorschlag problematisch erscheinen lassen, wie im folgenden zu zeigen ist.

1.1. Vorwegzunehmen ist, daß *brā*, wenn man es mit *bora*, *bor* zu verbinden versucht, nicht als deren direkte ndl. bzw. sbrab. Variante betrachtet werden kann. Nach Ausweis von Verwijs-Verdam 1885, Sp.1376f. kommt im älteren Ndl. *bore* 'sehr' im ganzen Sprachgebiet vor, so daß dem heutigen sbrab. *brā* höchstens der Status einer Nebenform eines kontinentalwgm. **borV*⁻¹ zukommen könnte.

1.2. In einem verhältnismäßig großen Teil des heutigen sbrab. Dialektgebietes², u. a. in der Löwener Mundart, aus der Swiggers' Belege stammen, ist [ā], außer in romanischem Lehn- gut, das lautgesetzliche Ergebnis einer Monophthongierung von älterem [ɛl] oder [ɔʏ]; ersteres ist wgm. **ai* vor *i*-Umlautfaktor, wie in *āir* 'Ei', *γāit* 'Geiß', oder durch Synkope aus **-εγV-* entstanden, wie in *zāsə(m)* 'Sense'; letzteres ist wgm. **au* (*bīrnāvār* 'Fleischhauer'), wgm. **a/o+l+Dental* (*āvə* 'halten'), wgm. **ūw-*

¹ Swiggers Behauptung, daß Walde-Pokorny 1973 I, S.858 „reconstruct OHG. *bora* from **bherēd* 'very'“, ist wohl auf die undeutliche Formulierung in Walde-Pokorny zurückzuführen.

² Vgl. etwa die Karten 52, 55, 59, 79, 94, 116, 144 und 147 in Vangassen 1938.

(*bətrāvā* 'vertrauen'), wgm. **iuw-* (*γətrā* 'getreu'), wgm. **ū#* (*nā* 'nun'), wgm. **āw-* (*klā* 'Klaue'). Vgl. dazu Van Loey 1959, S.466 und Goemans 1897, S.11 ff.

Als wgm. Rekonstruktionen für das heutige sbrab. *brā* kämen somit nur folgende hypothetische Ableitungen oder Zusammensetzungen in Betracht: **bur+aij*, **bur+aidi* oder **bur+egV* bzw. **bor+auw-*, **bor+āw-*, **bur+uw̄-*, **bur+iuw-*, **bur+ū* oder **bor+a/old/p-*, alles Formen, die sich schwer etymologisieren zu lassen scheinen.

1.3. Überdies wäre anzunehmen, daß die für *brā* anzusetzende Nebenform von wgm. **borV-* entgegen dem gm. Betonungsprinzip nicht stamm-, sondern suffixbetont war, und daß der unbetonte Stammvokal später synkopiert worden wäre.

2. Unproblematisch erscheint mir dahingegen die herkömmliche Auffassung, sbrab. *brā* sei eine Nebenform des jungen französischen Lehnworts *braaf*. Swiggers verwirft diese Auffassung in der Formulierung, in der sie Goemans 1936, S.112 bringt, aus syntaktischen Gründen: „According to Goemans, the Walloon forms [*brāmint*, *bran'mint* (L.D.)] are responsible for the use of Brabant *braaf* as an adverb meaning 'very'. However, the Walloon forms [...] have an absolute use [...] which is excluded in the case of Brabant [*brā*]“ (1984, S.213, Note 2). Dazu ist zu bemerken, daß die unterschiedliche Distribution von *brāmint*, *bran'mint* und *brā* kein Argument gegen den Lehnwortstatus von *brā* ist. Für eine Erklärung des adverbialen Gebrauchs von *brā* bedarf es m.E. nämlich nicht der Annahme einer Unterstützung durch *brāmint*, *bran'mint*: Ein als Adjektiv entlehntes *bra(af)*³ kann nach seiner Integration unabhängig seinen Anwendungsbereich erweitert und die Funktion eines Adverbs erhalten haben. Daß Lehnformen in verschiedenen Hinsichten ein der Systematik der sie aufnehmenden Sprache entsprechendes Eigenleben führen können, läßt sich immer wieder feststellen. Dabei ist die semantische Entfernung, die *brā(f)*

³ Wie der Schwund der Frikativa erklärt werden kann, habe ich in TeT.33 (1981) S.179–182 dargelegt.

268 Luk Draye, Nochmals zum brabantischen Adverb *brā*

als Adjektiv ('brav') von *brā* als intensivierendem Adverb ('sehr') trennt, nicht größer als die zwischen anderen Adjektiven wie sbrab. *wreed* 'grausam', *nijdig* 'böse, grimmig' und den zu ihnen gehörigen Adverbien *wreed* 'sehr' und *nijg* 'id.'

Literaturverzeichnis

- Draye, L., 1981, Brauw: een puzzel uit het WNT, TeT.33, S.179–182.
Goemans, L., 1897, Het dialect van Leuven. Eene phonetisch-historische Studie, LB.2, S.1–59, 99–206, 223–308.
– 1936, Leuvensch taaleigen. Woordenboek, deel I, A–F, Koninklijke Vlaamse Academie voor Taal- en Letterkunde, Reeks VI nr.59, Brussel.
Pokorny, J., 1959, Indogermanisches etymologisches Wörterbuch, Teil I, Bern 1959.
Swiggers, P., 1984, The Adverb *brā* in Modern Flemish Dialects, IF.89, S.213–214.
Vangassen, H., 1938, Dialect-Atlas van Vlaamsch-Brabant, Reeks Nederlandse Dialect-Atlassen 4, Antwerpen.
Van Loey, A., 1959, De quelques particularités du moyen-néerlandais, in Mélanges de Linguistique et de Philologie – Fernand Mossé in memoriam, S.461–466, Paris.
Verwijs, E., und Verdam, J., 1885, Middelnederlandsch Woordenboek, eerste deel, 's Gravenhage.
Walde, A., 1973, Vergleichendes Wörterbuch der indogermanischen Sprachen, herausgegeben und bearbeitet von J. Pokorny, unveränderter photomechanischer Nachdruck, Berlin.

K. U. Leuven,
Fachbereich Germanische und
Allgemeine Linguistik,
Blijde-Inkomststraat 21,
B-3000 Leuven

Luk Draye

Marginalia to the Polish-“Jatvingian” Glossary

Z. Zinkevičius (1984; 1985) has recently published a very interesting glossary, discovered by V. Zinov, a young antiquary, in 1978 in the Belovežje Forest (Byelorussia). Later the manuscript (bound together with a Latin prayerbook) was lost, but, fortunately enough, the collector had copied it before. Although it is hardly possible to date the lost book and the manuscript now, there is some valid circumstantial evidence showing it must have been written before the middle of the XVI century, while the book itself might belong to the period preceding to the first partition of Poland. There are also serious reasons to believe the glossary not to be a fake of any kind.

The glossary contains 215 Polish words translated into a language, which apparently belongs to the Baltic group. Z. Zinkevičius calls it Jatvingian, though he prudently discusses a few possibilities, since some of the Baltic words are quite close to Lithuanian (while other units are fairly original). However, the conventional term Jatvingian seems quite adequate to keep it here.

Dr. E. Helimski and me are preparing a general linguistic survey of the Jatvingian glosses (to appear in the *Baltoslavjanskije issledovanija* 1985). It will contain the etymological analysis of the Jatvingian words as well as a short summary of its phonological development. Some striking phonological features of Jatvingian have been already adduced by Prof. Zinkevičius as e. g. the distribution of satemized and not satemized forms, differing greatly from what is found in other Baltic languages (cf. Jatv. *akti* ‘eight’, *kuo* ‘dog’, *gindi* ‘to know’, *pesi* ‘cattle’ and the like). Other specific features also describe Jatvingian as a Baltic language not identifiable with any other member of the Baltic group. Moreover, Helimski (1985) has proved that the glossary contains a few Uralic borrowings, closely connected with the (Proto-)Hungarian source, – a problem, eagerly discussed re-

cently at the International conference of balticists in Vilnius (October 1985).

In this short communication I would like to comment on a few Jatvingian glosses from the etymological point of view. The accepted numeration (figures in brackets) corresponds to Zinkevičius 1984.

ręka – hantuf (8). The source of this word for hand is evidently Germanic, but Zinkevičius is, perhaps, wrong to connect it directly with G. *Hand*, since the normal reflection of the latter in Jatvingian would have been **hand* or **hant*, since masculine nouns in Jatvingian had normally *-s* in the nominative, which, however, regularly disappeared after the dental stops. Jatv. *hantuf*, therefore, reflects neither G. *Hand*, nor even OHG. *hant*, pl. *henti* (the only trace of an *u*-stem in its paradigm being dat. pl. *hantum*, cf. Paul 1917, p. 77), but only Goth. *handus*, definitely belonging to the *u*-stems.

kobieta – wirba (19). Commenting on *wirba* 'woman', Zinkevičius thinks of Lith. *virpėti*, *virbėti* 'to shake, to tremble', *pāvirpas* 'person living in abject poverty', *pavirpė* 'female farm-hand', OPruss. *powirps* 'free'. Phonetically admissible, this explanation seems rather doubtful as far as the meaning is concerned. It is, on the other hand, hard to believe that *wirba* is not connected with the preceding entry *pan – wirof* (18). Since Helimski and I postulate for Jatvingian a special phonological rule, according to which in words of three open syllables the second vowel disappears if preceded by a sonant (cf. *walda* 'tongue', *gimna* 'family', *gindi* 'to know') and does not contain a diphthong in the first syllable (cf. *gindi*, but *dainid* 'to sing' and the like), *wirba* could be derived from **virība*, with a widely spread Baltic suffix, cf. Lith. *-yba*.

wola – laufa (32). The meaning of the word is 'liberty, freedom' and also 'will'. Zinkevičius compares it with Lith. *léisti* 'to let', *láisvė* 'liberty', Lett. *laist* 'to let' or, alternatively, with Lett. *laut* id. and even with Lith. *atlauzà* 'fragment'. It seems much more tempting to think of Goth. *lausjan* 'to liberate, to save', *laus* 'empty'. If Jatv. *lau* a was borrowed from Germanic, the source should be Gothic, since the vocalism of Old High German as well as of German forms does not fit in.

mówić – taurit (35). Zinkevičius connects *taurit* ‘to speak’ with Lith. *taryti* ‘to pronounce’, but he himself is puzzled by the development of the root vowel. To explain this word, two Jatvingian phonological processes should be taken into account: 1° old IE. labiovelars before **e* changed to Jatv. *t-*, cf. *terd* ‘to drink’, *teter* ‘four’; 2° short IE. **e* was represented in Jatvingian by an open /ä/ which is reflected both by letters *a* and *e*, cf. *barnaj* ‘children’, *bat* ‘but’, *pank* ‘five’, *tarmi* ‘hot’, but *degt* ‘to burn’, *melno* ‘black’, *sens* ‘old’ and the like. Therefore, *taurit* could sound actually as /täurit/ and reflect an earlier **täwarit* (cf. our comment on *wirba*). The latter corresponds exactly to slav. **govoriti* ‘to speak’ (although in Jatvingian the first syllable contains not **o*, but **e*). Since **govoriti* is connected with the PIE. **g^wou-*, the initial Jatv. /tä-/ is exactly what should be expected from a labiovelar plus **e*.

ciemno – dumo (134). Zinkevičius is right to relate the word to Lith. *dūmai* ‘smoke’, Lett. *dumi* id., OPruss. *dumis* id. However, having understood Polish *ciemno* as an adverb and translating it as ‘darkly’, he is somewhat surprised that the meaning ‘smoke’ is expressed not by this word, but by Jatv. *arf*. Moreover, other Jatvingian adverbs end in *-i* (from **-ai*). But Pol. *ciemno* is not only an adverb, it is also a noun synonymous to *ciemność* ‘darkness’, and this is certainly what we need in this particular case.

co – kar (187). Zinkevičius believes that *kar* ‘what’ is misspelled for **kas*. It is, perhaps, better to divide *kar* into *ka-* (reflecting IE. **k^wo-*) and *-r*, identified with *-r* in Lith. *iṛ* ‘and’, Lith. *dár* ‘still, yet’, Lith. *kuṛ* ‘where’ and the like (related to the IE. particle **-r*/**-r̥*).

korzeń – wurc (191). Zinkevičius adduces G. *Wurzel* as a possible source of Jatv. *wurc* ‘root’. The latter, however, was certainly borrowed on an earlier stage and reflects OHG. or MHG. *wurz* ‘grass, greens’.

zdrowie – waltida (196). V. N. Toporov (cited by Zinkevičius) compares *waltida* ‘health’ with Lith. *váltis* ‘ear (of wheat etc.)’. As a more possible source of Jatv. *waltida* one could suggest OHG. **waltîda*, a regular deverbative of *waltan* ‘to wield’ meaning ‘power’. On derivatives in *-îda* from weak verbs cf. Wilmanns 1896, p. 39.

272 Vladimir E. Orel, Marginalia to the Polish-“Jatvingian” Glossary

krew-fi...ga (200). The photocopy of Zinov's list (in Zinkevičius 1985) shows, that for this word for blood a possible reading **sirga* is not excluded. It is then a later development of **äsirga* (like *ziro* 'lake' from **āzāro*, cf. Lith. *ẽžeras*), corresponding exactly to the ancient IE. term for blood **esr-g-*, cf. Skt. *ásrj-* 'blood'. Another variant of the heteroclitical declension is, as it is well known, preserved in Lett. *asins* 'blood' (from IE. **es-n-*).

nasz-m...tar (201). The first letter of the Jatvingian word for 'our' is, according to Zinkevičius, either *m-* or *n-*. Nevertheless, the photocopy shows an incontestable *n-*. Thus, we have to deal with Jatv. *n...tar*. It is now possible to conjecture Jatv. **nastar* or **nostar* (two letters in the middle remain quite illegible) – a striking parallel to Lat. *noster*!

It seems doubtless, that the Jatvingian glossary is an interesting object for further analysis and linguistic discussion and that it needs a detailed description (prepared now, as I have noted in the beginning). In the present etymological sketch I am greatly indebted to my colleagues, E. Helimski and Z. Zinkevičius, for discussion and to Miss Gražina Šilinytė – for general encouragement.

References

- Helimski 1985 – Xelimskij, E. A., Fenno-Ugrica v “jatv'ažskom” slovarike? In Tarptautinė baltistų konferencija, Pranešimų tezės, Vilnius, p. 234–235.
Paul 1917 – Paul, H., Deutsche Grammatik, Bd. II, Teil III: Flexionslehre, Halle a. S.
Wilmanns 1896 – Wilmanns, W., Deutsche Grammatik. Gotisch, Alt-, Mittel- und Neuhochdeutsch, II Abteilung: Wortbildung, Straßburg.
Zinkevičius 1984 – Zinkjavičius, Z., Pol'sko-jatvjažskij slovarik? In Balto-slavjanskije issledovanija 1983, Moscow, p. 3–29.
Zinkevičius 1985 – Zinkevičius, Z., Lenkų-jotvingių žodynelis? Baltistica 21, 1, p. 61–82; 2, p. 184–192.

Institut slavjanovedenija
i balkanistiki AN SSSR,
Leningradskij prospekt 7,
SU-125040 Moskva

Vladimir E. Orel

Die „Germanismen“ im sog. Polnisch-Jatvingischen Glossar

I. Einleitung

Im Jahre 1978 kauft ein junger Antiquitätenliebhaber aus Brest, V.J. Zinov (geb. 1960), in der südlich des Narew gelegenen Białowiesker Heide von einem alten Bauern ein lateinisches Gebetbuch oder Brevier, an dessen Ende sechs bis sieben handschriftliche Seiten eingebunden sind. Diese Seiten enthalten ein Glossar: Polnisch-X mit der Überschrift *Pogańske gwary z Narewu*. Zinov macht davon eine Abschrift, wird bald darauf zum Militärdienst (1978–1980) eingezogen. Seine Eltern räumen unterdessen auf und werfen u. a. auch dieses Buch in den Müllkasten, so daß von diesem Glossar nur noch die Abschrift Zinovs erhalten ist. Diese gelangt schließlich in den Besitz des Inhabers des Lehrstuhls für Litauische Sprache an der Universität Vilnius, Z. Zinkevičius, dem wir jetzt die Publikation und Erstbearbeitung des Glossars verdanken¹. Es besteht kein Zweifel, daß die Sprache einen baltischen Dialekt darstellt oder zumindest darstellen soll. Ob man diesen mit Recht aus historischen und geographischen Gründen jatvingisch (im weitesten Sinne des Wortes) nennen darf, ist eine Frage, die am Schluß diese Beitrages noch einmal aufgenommen wird.

Unsere Aufmerksamkeit soll sich im Folgenden nicht auf dieses Problem, sondern auf jene Wörter richten, die Z. Zinkevičius als „Germanismen“ angesprochen hat. Das sind etwa 10% des Wortschatzes. Die wichtigsten von ihnen sind in Abschnitt II A aufgeführt. Abschnitt II B enthält einige weitere Wörter, die in

¹ Z. Zinkevičius, *Pol'sko-jatvjažskij slovarik?* in *Balto-slavjanskije issledovanija* 1983 (Moskva 1984) S.3–29; *Lenkų-Jotvingių žodynėlis?* *Baltistica* 21,1 (1985) S.61–82 (mit Fotokopie der Abschrift), *Baltistica* 21,2 (1985) S.184–194. Dazu K. Karulis, *Karogs* 1984, 10, S.197f.; 1985, 4, S.195f. – Die übrige Literatur ist der Übersichtlichkeit wegen am Ende dieses Beitrags aufgeführt.

unserer Argumentation (Abschnitt III) eine Rolle spielen werden, denn es scheinen für das Glossar im Ganzen und nicht allein für die „Germanismen“, nicht nur das Polnische und das Baltische X, sondern noch eine dritte Komponente von großer Bedeutung zu sein, die in der Lage ist, eine Reihe von Z. Zinkevičius' Vorschlägen zu verbessern, zu präzisieren, oder zu korrigieren. Die in II A, B angegebenen Zahlen in eckigen Klammern nach dem Stichwort verweisen auf den Ort der Behandlung in diesem Aufsatz. Die Zahlen vor dem Stichwort beziehen sich auf die Fotokopie der Abschrift des Glossars.

II. Das Material

- 3 *chcieć* – *wułd* [III 4 a]
- 8 *ręka* – *hantuf* [III 4 b]
- 22 *wiotr* – *winta* [III 1; 4 c]
- 23 *woda* – *auu* [III 4 d; h]
- 46 *dziewczyzna* – *mejdo* [III 4 e]
- 60 *piorko* – *spita* (*spica*?) [III 4 f]
- 62 *książeczka* – *monda* [III 1; 3 g]
- 114 *wargi* – *łibaj* [III 1; 2 d]
- 115 *ocze* – *augi* [III 4 h]
- 150 *dom* – *chad* [III 2 d]
- 154 *także* – *je* [III 3 a]
- 158 *orzeł* – *adłif* [III 3 b]
- 159 *światło* – *łajcha* [III 3 c]
- 166 *zimno* – *kałdi* [III 4 i]
- 168 *łisć* – *płatf* [III 1, 4 j]
- 174 *jeden* – *anf* [III 4 k]
- 181 *osiem* – *aktif* [III 4 l]
- 182 *łaka* – *wiza* [III 4 m]
- 185 *dąb* – *ejchol* [III 3 d; 4 f]
- 186 *kwiat* – *flumf* [III 1; 4 n]
- 191 *korzeń* – *wurc* [III 4 o]
- 194 *spać* – *flaubd* [Anm. 32]
- 197 *potom* – *spot* [III 3 e]

Weitere Stichwörter

- 6 *głowa* – *kałfa* [III 2 c]
- 9 *brzuch* – *wendorif* [Anm.45]
- 43 *dzień* – *dinf* [III 1]
- 80 *śluchać* – *hirdet* [III 2]
- 91 *powietrze* – *aif* [III 2]
- 93 *ezero* – *ziro* [IV 1]
- 96 *rzeka Narew* – *Naura* [Anm.32]
- 133 *człowiek* – *mard* [Anm.46]
- 138 *tata* – *paderf* [III 3 b; 4 p]
- 139 *dym* – *arf* [III 2]
- 144 *ja estem* – *af irm* [III 1]

III. Auswertung

1. Betrachtet man sich diese zum großen Teil schon von Z. Zinkevičius als Germanismen angesprochenen Wörter aus den *Pogańske gwary z Narewu* ein wenig genauer, dann fällt auf, daß sie Endungen aufweisen, die weder zu irgend einem germanischen, noch zu einem baltischen Dialekt passen wollen: *wułd*, *hantuf*, *monda*, *augi*, *platf* oder *flumf*. Man muß also einen Ausgangspunkt finden, der für diese Endungen eine Erklärung bietet. Zu diesem Zwecke sei 144 *ja estem* – *af irm* „ich bin“ ausgewählt. Diese Form – ohne Parallele in irgend einem baltischen Dialekt – setzt die 3. Person Praes. lit. *yrà*, lett. *ir*, athematische Flexionsweise und eine vom Baltischen verschiedene Endung der ersten Person voraus. Das bedeutet, *irm* ist eine Analogiebildung nach einem Muster wie poln. *jest*, *jestem* „ist, ich bin“. In diese Richtung weisen nun auch die Endungen einiger Substantive, wenn man *-a* als Genusanzeiger für das Femininum, *-f* für das Maskulinum ansetzt. *monda* fem. könnte nach russ. alt-poln. *luna* fem. „Mond“ (s. aber unten III 4 g), *platf* masc. nach poln. *liść* masc. „Blatt“, *flumf* masc. nach poln. *kwiat* „Blume“ gebildet sein. *winta* dagegen scheint sein Genus von litauisch *vėtra*, lett. *vētra*, altpreuß. *wetro* „Wind“ bezogen zu haben (s. aber III 4 c). Beachtenswert ist ferner, daß selbst baltische Wörter einer solchen Genusumdeutung unterliegen können: *dinf*

(II B 43) zeigt das maskuline Genus von poln. *dzień*, nicht das feminine von lit. *dienà*. Einen besonders aufschlußreichen Fall stellt *wargi-libaj* (IIA 114) dar. Die Endung *-aj*, die noch einmal in 101 *dzieci-barnaj* „Kinder“ (= lit. *bernai*) vorkommt, ist ohne Zweifel die litauische masc. Pluralendung *-ai*. Sie ist aber hier an ein sowohl im Polnischen (*warga*) als auch im Deutschen (*die Lippe*) und Litauischen (*lūpa*) feminines Wort angetreten. Nun ist aber bekannt, daß das litauische *lūpa* in das litauische Jiddisch (*litvišer jidiš*) als *lup* eindrang, dort aber den deutschen Plural *lipn* nicht verdrängen konnte². *libaj* ist also ein falsch lituanisierter Plural des jiddischen *lup*³.

Aus den vorangegangenen Bemerkungen können bereits einige für die Interpretation des Glossars wichtige Schlüsse gezogen werden:

- a) Der Ausgangspunkt des Glossars ist im Wesentlichen das Polnische.
- b) Die Zielsprache ist ein ostbaltischer Dialekt, denn die vorkommenden finiten Verbalformen (68 *bedę-buf*; 66 *szedł-éjo*), die Infinitiv-Endungen (*t/d(i)*), die Pluralformen *-aj* und nicht zuletzt der Wortschatz müssen aus dem Baltischen erklärt werden.
- c) Zwischen beiden aber steht das (Nord)Ost-Jiddische, das für eine Reihe merkwürdiger Schreibungen, für das Schwancken im Konsonantismus, für abweichende Endungen und – wie noch zu zeigen sein wird – für die „Germanismen“, die so im Litauischen und Lettischen nicht vorhanden sind, verantwortlich ist.

2. Von den genannten Punkten sind (a) und (b) unstrittig, neu ist der Punkt (c), der daher im Folgenden weiter abgestützt werden muß. Immerhin hat schon Z. Zinkevičius darauf hingewiesen, daß der Informant die baltische Sprache gar nicht oder nur schwach beherrschte.

Begonnen sei mit einigen Beobachtungen auf dem Gebiet der Lautlehre und Morphologie:

² Vgl. Ch. Lemchenas, a.a.O. S.97 (s. Lit.-Verz.).

³ Zu *p > b* vgl. poln. *łapa* > jidd. *łaby*. M. Mieses, Sprache S.58. Im Pinsker Jiddisch lautet auch der Singular *lip*, s. F.J. Beranek, a.a.O. S.21.

- a) Die durchgehende Schreibung mit *ł*, die noch durch *kauni* (29) = *kalnas* „Berg, Hügel“⁴ gestützt wird, weist auf jiddische Aussprache, die auch deutsche und hebräische Wörter erfaßt⁵.
- b) Der Übergang von *g > h > Ø*, vgl. 80 *śluchać* – *hirdet* < *girdeti* „hören“, 91 *powietrze* – *aif*, falls zu lett. *gaiss* „Luft“ und *dym* – *arf* (139) falls nicht zu lit. *oras*, sondern zu lett. *gars* „Geist“, stimmt zu dem weißrussisch-ukrainischen Einfluß, unter welchem das Nord-Ost-Jiddisch steht⁶.
- c) Eine Form wie 6 *głowa* – *kałfa* : lit. *galvą*, unmöglich in einem echt baltischen Dialekt, ist nur im jiddischen Munde denkbar, vgl. *Gevatter* → *kwater*, *gegen* → *kejgn*, *kajn* einerseits, andererseits jidd. *ganwyn* – *ganfen* „stehlen“⁷.
- d) Der gelegentliche vollständige Verlust des auslautenden *-a*, wie er oben bei *lup* schon besprochen wurde und in unserem Glossar etwa in 7 *noga* – *kaj* : lit. *koja* „Fuß“, *lisa* – *lapf* : lett. *lapsa* „Fuchs“, 150 *dom* – *chad* : poln. *chata* „Haus“, 212 *matecznik* – *gyr* : lit. *giria* „Wald“ vorkommt, ist im litauischen Jiddisch gut bekannt⁸.

Mit diesen aus 2 (a) – (d) gewonnenen allgemeinen Zügen des Glossars, die sich am besten aus dem Jiddischen erklären lassen, kann man sich nun an den in Abschnitt IIa aufgelisteten und ausgewählten Wortschatz heranwagen.

3. In der Wortliste befinden sich einige Wörter, die ihren jiddischen Ursprung schon auf den ersten Blick verraten: *je*, *adlif*, *tajcha*, *ejchol* und *spot*. Sie seien deshalb an den Anfang der Erörterungen gestellt.

⁴ Vgl. Z. Zinkevičius, *Baltistica* 21, 1, S. 74, *Baltoslavjanskije issledovanija* 1983, S. 14.

⁵ M. Mieses, *Sprache* S. 98.

⁶ M. Mieses, *Sprache* S. 91; J. Jofen, *Atlas* S. 58; M. I. Herzog, *Language* S. 78, 218.

⁷ M. Mieses, *Sprache* S. 71 f.; Die Form *kajn* „gegen, nach“ findet sich durchgehend in den Anekdoten bei S. Landmann, *Jiddisch. Das Abenteuer einer Sprache* (Freiburg 1962) S. 252 ff. Zu *f < w*, M. Mieses, a.a.O. S. 92.

⁸ Vgl. Ch. Lemchenas, a.a.O. S. 48.

- a) 154 *takze-je* : Die Verteilung von *jō* (< mhd. *jā*) und *je* im Jiddischen zeigt M. I. Herzog auf Karte 3.18, wonach *je* eindeutig ins Ostjiddische gehört⁹. Ob dies eine Neuerung ist, die im Zusammenhang mit der Behandlung auslautender Vokale steht, oder einer anderen Erklärung bedarf, bleibt offen¹⁰.
- b) 158 *orzel-adlif* „Adler“: Die im Jiddischen zu belegende Form ist *adlar*¹¹. Sollte das *-f* sprachwirklich sein, dann läge eine Entwicklung ähnlich wie in poln.-jiddisch *stol'aś* < *stol'arz* „Tischler“ neben *stol'ar*, *stol'er*¹² vor. Ist das *-f* jedoch nur Genusanzeiger (vgl. auch 138 *tata-paderf*), dann darf man mit Verlust des auslautenden *-r* rechnen, wie in jiddisch *tokaś* < poln. *tokarz* „Dreher“, neben *toka*, *to-ker*¹². Der Versuch, *adlif* aus **ardlis* und dies mit westbaltisch erhaltenem *dl* zu lett. *ērglis* ‚erēlis‘ zu stellen¹³, vermag mich nicht zu überzeugen, denn dem widerspricht 50 *jodło-wiśa-egle*.
- c) 159 *światło-tajcha* „Licht“: Die ostjiddische Entsprechung des deutschen „leuchten“ lautet *laixtn*¹⁴. Da die Lautgruppe *-xt-* auch in unserem Denkmal nicht vereinfacht wird (vgl. 213 *prosto-rekti*), wird man wohl eine Verschreibung für zu erwartendes **lajchta* annehmen dürfen. Der Auslaut versteht sich dann wie bei 3 b aus **lajchter*¹⁵.
- d) 185 *dęb-ejchol* „Eiche“: *ejchol* ist die auch im Ostjiddischen korrekte Vertretung des mhd. *eichel*¹⁶. *ejchol* im Sinne

⁹ M. I. Herzog, a.a.O. S. 57 mit Karte S. 59. Vgl. F. J. Beranek, a.a.O. S. 11.

¹⁰ Z. Zinkevičius, *Baltistica* 21, 1, S. 74, zieht lit. dialekt. *jà*, *jè*, *jē* heran.

¹¹ Vgl. S. Birnbaum, *Grammatik* S. 103: אדלער.

¹² Dazu M. I. Herzog, a.a.O. S. 80 mit Karten 3.57, 3.58, S. 223.

¹³ So Z. Zinkevičius, *Baltistica* 21, 1 S. 68. Dagegen dürfte *wrona-kraugi* (157) „Krähe“, lett. *krauklis* „Krähe“ (z. B. bei J. Rainis, *Kopotī Rakstī* I, Riga 1977, S. 177) nahestehen.

¹⁴ M. Mieses, *Sprache* S. 35; F. J. Beranek, a.a.O. S. 34, 75.

¹⁵ Die Ausführungen von Z. Zinkevičius, *Baltistica* 21, 1, S. 75 (*tajcha* < **plaika*) können kaum überzeugen.

¹⁶ F. J. Beranek, a.a.O. S. 31 f. M. Mieses, *Sprache* S. 34 ff. Man hätte allerdings hier auch mit der Schreibung *ajchol* rechnen können, vgl. 45 *plakać-wairid* „weinen“ falls verschrieben aus **wajnid*. Z. Zinkevičius, a.a.O. S. 80, führt hier allerdings ein litauisches *vairuoti* „klagen“ an. Immerhin zeigt jiddisch *wajnyn*, *wejnyn* (M. Mieses, S. 32), daß auch *ejchol* möglich ist.

von Eiche erscheint im Jiddischen als *eichelbaum*, das heute durch poln. *demb* ersetzt wird.

- e) 197 *potom – spot* „nachher, später“: Gemeint ist wohl poln. *potem* „nachher“. Die Verbindung von *spot* mit deutsch *spät(er)*¹⁷ ist jedoch erst dann korrekt, wenn man von der umlautlosen Form mhd. *spāt* ausgeht, die sich dann korrekt zu jiddisch *spot* entwickelt, während *spāt* im Ostjiddischen als *špet* erscheint¹⁸.

4. Nach den in § 3 besprochenen Wörtern, die an der jiddischen Lautung der sog. Germanismen wenig Zweifel lassen, sollen nun die übrigen der in Abschnitt II A ausgewählten Wörter der Reihe nach zur Sprache kommen.

- a) 3 *chcieć – wułd* „wollen“. Streicht man die baltisierende Infinitiv-Endung *-d* ab, erhält man die korrekte nordjiddische Form *wuł*, Infinitiv *wułn*, gegenüber der südjiddischen Form *wył*, *wyłn*¹⁹.
- b) 8 *ręka – hantuf* „Hand“. Dieses Wort macht mit seiner Endung *-uf* Schwierigkeiten. Eine Gleichsetzung mit got. *handus* kommt aus drei Gründen nicht in Betracht. Zum einen wäre es wohl das einzige gotische Wort in der ganzen Sammlung, zum zweiten stimmt das *-t-* nicht zum Gotischen, und zum dritten ist es nach dem in § 1 Gesagten unwahrscheinlich, daß sich hier eine alte Endung so unverändert gehalten hätte. Dieses Glück ist nicht einmal den anerkannt gotischen Wörtern im Litauischen widerfahren (vgl. *asilas* : got. *asilus*, oder *katilas* : got. *katil(u)s*). Die Endung bedarf also einer anderen Erklärung, nachdem auch die oben angewandten Genuserklärungen hier nicht weiterhel-

¹⁷ So auch Z. Zinkevičius, *Baltistica* 21, 1, S. 79.

¹⁸ Zum *ā > o* im Nord- und Westjiddischen vgl. M. Mieses, *Sprache* S. 1; F. J. Beranek, a.a.O. S. 11, 16. Damit wird dann auch 205 *imię – nom...* eine lautlich korrekte Entsprechung von *Name*. Umgekehrt wird 47 *nos – nafif* eindeutig zum baltischen Wort, da deutsch *Nase* zu *noz* wird (F. J. Beranek, a.a.O. S. 11).

¹⁹ Vgl. M. Mieses, *Sprache* S. 39, 165, gegenüber *wetn* als Hilfsverb für „werden“ S. 178f. Eine Verbindung mit lit. *viltis* „tikėtis“ (so Z. Zinkevičius, *Baltistica* 21, 2, 1983, S. 81) ist schon aus semantischen Gründen nicht haltbar.

fen. Für das Ostjiddische ist von *di hant*, Plur. *hent* auszugehen²⁰. Die einzige Möglichkeit, mit dem *-uf* fertig zu werden, scheint mir die zu sein, in *hantuf* eine jiddische Pluralendung zu sehen, die in den Formen *-us*, *-ys*, *-es*, *-s* auftritt und auf aschkenasischem *-us* < *-uth*, hebräisch *-oth* beruht. Sie tritt zwar in erster Linie an Wörter hebräischen und slavischen Ursprungs an, kommt aber gelegentlich auch bei Wörtern deutscher Herkunft vor²¹. Die Tatsache, daß *hant* Femininum ist, könnte die Übertragung der femininen Endung erleichtert haben. *hantuf* wäre dann eine im Jiddischen mögliche Pluralform statt *hent*.

- c) 22 *wiotr-winta* „Wind“. Die im Ostjiddischen bezeugte Form ist *wint*²². Man könnte das *-a* auch als eine im Jiddischen übliche Zutat in der Schrift verstehen, das in der Aussprache bereits verstummt war²³, doch dagegen spricht, daß auch die Zigeunermundarten *winta*, *winda*, *winto* kennen²⁴.
- d) 23 *woda-auu* „Wasser“. *auu* entspricht lautlich und semantisch dem mittelhochdeutschen *ouwe* „Wasser, Strom“²⁵. Auffällig bleibt die Schreibung *au-*, die sich jedoch in *augi* (s. 4h) wiederholt.
- e) 46 *dziewczyną-mejdo* „Mädchen“. Die im Jiddischen übliche Form ist *mejdl*. Doch da *-t* ein produktives Deminutiv-Suffix ist, bleibt der Zusammenhang mit dem Grundwort „Maid“ erhalten²⁶. Man vergleiche auch lett. *meita* „Mädchen, Tochter“. Da das Glossar auch eindeutig lettische Lehnwörter enthält, könnte *mejdo* auch direkt aus *meita*

²⁰ Vgl. F.J. Beranek, a.a.O. S. 10, 15; M.I. Herzog, a.a.O. S. 101.

²¹ Zur schwierigen Frage der Pluralbildung jiddischer Substantive vgl. M. Mieses, *Sprache* S. 114–117, 123–127; M.I. Herzog, a.a.O. S. 150–156; spez. *-us* S. 57; F.J. Beranek, a.a.O. S. 40, 70. Zum *es(s)* vgl. S. Landmann, *Jiddisch* S. 296 (*draj, finf*) *bulkess* zu poln. *bulka* „Semmel“. S. 500: *fufzik slotess*: poln. *złoty*.

²² F.J. Beranek, a.a.O. S. 21, 66.

²³ Dazu M. Mieses, *Sprache* S. 28 ff.

²⁴ S. A. Wolf, *Großes Wörterbuch der Zigeunersprache*, Mannheim 1960, S. 252.

²⁵ Matthias Lexers *Mittelhochdeutsches Taschenwörterbuch*, 27. Aufl., Leipzig 1953, S. 156.

²⁶ M. Mieses, *Sprache* S. 20 (zum *t*-Suffix S. 127 ff.); M.I. Herzog, a.a.O. S. 106, 109; S. Landmann, *Jiddisch* S. 502: *A jidisch mejdl*.

stammen. Lautlich fällt *mejdo* „Mädchen“ mit 10 *drzewo-mejdo* < lit. *medis* „Baum“ zusammen. Auch dies ist charakteristisch für das Jiddische²⁷.

- f) 60 *piorko-spila* „Feder“. Z. Zinkevičius liest hier *spila*. Nach der Wiedergabe in *Baltistica* 21,1 (1985) S.65 wäre jedoch auch *spica* möglich. In beiden Fällen kann man an das Mittelhochdeutsche anknüpfen: mhd. *spîl* „Spitze“ (m.), oder *spitze* (f.)²⁸. Das -a muß wie in *winta*, *monda* verstanden werden. Hinsichtlich der Bedeutung könnte eine pars pro toto-Bezeichnung wie in *ejchol* (oben 3 d) vorliegen.
- g) 62 *kšierzyc-monda* „Mond“. *monda* entspricht mhd. *mânde* (vgl. auch zigeunerisch *mondo* „Mond“)²⁹, so daß die oben erwogene Beeinflussung durch *luna* nicht notwendig ist. Wenn *monda* als Femininum zu gelten hat, wäre die übliche Genusopposition zwischen Sonne (hier *sala*) und Mond zerstört.
- h) 115 *ocze-augi* „Augen“. Der Vokalismus der Wurzelsilbe stimmt hier zwar gut zu *auu* (s. oben 4 d), weicht aber von den sonst für mhd. *ouge* bezeugten Entsprechungen ab. Im kurländischen Jiddisch lautet das Wort *öwg*³⁰, im Pinsker Jiddisch *oig*, *eig*³¹.

S. Landmann schreibt (a.a.O S.276) den Plural *ojgn*. M. Mieses verzeichnet *ougn*, *oign* (a.a.O. S.19). Die Formen mit *au* gehören offenbar zu einer aus dem Westjiddischen kommenden Entwicklung *ou* > *au* > *a*. Die Stufe *a* liegt in dem litauischen Wort 104 *stónce-sala* < *saule* „Sonne“ vor³². Im Westjiddischen ist *ā* < *au* schon im 13. Jh. belegt.

²⁷ M. Mieses, *Sprache* S.21.

²⁸ M. Lexer, a.a.O. S.205, 206.

²⁹ M. Lexer, a.a.O. S.133; S. A. Wolf, a.a.O. S.154.

³⁰ Ch. Lemchenas, a.a.O. S.35, dort auch allgemein über -*au*.

³¹ F. J. Beranek, a.a.O. S.33.

³² Z. Zinkevičius, *Baltistica* 21,1 (1985) S.78. An die litauischen Dialekte Ostpreußens braucht man deshalb nicht zu denken. Unklar bleibt zunächst das -*au*- in 194 *spać-flaubd* „schlafen“. Man beachte aber auch 35 *mówić-taurit* „sagen“ < lit. *tarýti*, 96 *rzeka Narew-Naura*, 37 *powieź-pasauk* : *pasakyk*. Es handelt sich also klar um eine rein lautliche Erscheinung, so daß die von Zinkevičius auf altem -*au*- basierenden Etymologien aufgegeben werden müssen. Diese Entwicklung kann keinem litauischen Dialekt zugeschrieben

- i) 166 *zimno-kaldi* „kalt“. Die jiddische Entsprechung ist *kalt*³³. Gerade nach *l* vor Vokal tritt für *t* häufig *d* ein: *gy-pylder* „Gepolter“, *gywaldys*, Plural von „Gewalt“³⁴. Das auslautende *-i* entspricht der mhd. Adverb-Endung *-e*. Beachtenswert ist, daß dieses *-e* > *-i* nicht apokopiert ist.
- j) 168 *lišć-platf* „Blatt“. Zur Hinzufügung des *-f* s.o. III 1. Hinsichtlich des anlautenden *p* < *b* vgl. M. Mieses, Sprache S.66: „Die jd. Sprache hat eine starke Neigung die labiale Media *b* in ihren Tenuisbruderlaut *p* zu verschieben.“ Z. B. *pour* „Bauer“ (S. Landmann, Jiddisch S.500 *pojer*), *pyter* „Butter“, *prezly* „Bretzel“.
- k) 174 *jeden-anf* „eins“. Z. Zinkevičius denkt hier an altpr. *ains* und kann dabei auf 95 *lodź-tawe*: lit. *laivas* „Boot“ verweisen³⁵. Man kann aber auch hier an jiddisch *ajns* anknüpfen, dessen deutsche Aussprache *ahns* war³⁶. Vgl. auch *augi* mit Anm. 32.
- l) 181 *osiem-aktif* „acht“. Obwohl man wegen *tajcha* (s.o. 3 c) und jiddisch *acht*³⁷ durchaus ein **acht* in unserem Text erwarten sollte, verweist doch 213 *prosto-rekti* „recht“ auf die Möglichkeit der Schreibung *akt-if*³⁸. Auf keinen Fall darf man hier eine Kentumvertretung des **k* annehmen. Dies gelingt nur für 152 *pios-kuo* „Hund“: (lit. *šuo* „Hund“)³⁹, in welchem Wort das *k-* durch lett. *kuņa* „Hündin“ abgesichert werden kann.

werden. Wenn aber sowohl mhd. *ou*, als auch *ǣ* in offener Silbe (*flaub-d*: jidd. *šlofn*) wie auch mhd. *ô* (vgl. 32 *wola-tausa*: mhd. *lôs*) und hebräisches *ō* von diesem Wandel erfaßt werden, dann dürfen wir diese Veränderung ruhig der jiddischen Vermittlung zuordnen (vgl. dazu F.J. Beranek, a.a.O. S.33; M. Mieses, Sprache S.41 ff.).

³³ F.J. Beranek, a.a.O. S. 72.

³⁴ M. Mieses, Sprache S.62 mit weiteren Beispielen.

³⁵ Baltistica 21, 1 (1985) S.69, 75.

³⁶ M. Mieses, Sprache S.32.

³⁷ M. Mieses, Sprache S.158; F.J. Beranek, a.a.O. S.75.

³⁸ Zum *-ch-* im Jiddischen und seinen unterschiedlichen Wiedergaben vgl. M. Mieses, Sprache S.79-89.

³⁹ Z. Zinkevičius, Baltistica 21, 1 (1985) S.68, 74.

- m) 182 *łaka-wiza* „Wiese“. Das Wort *wiza* entspricht mhd. *wise*. Die Stimmhafte *s* mit auslautendem *-a* kehrt auch im polnischen Zigeunerischen wieder (*wiza*)⁴⁰.
- n) 186 *kwiat-flumf* „Blume“. Das anlautende *f-* bereitet Schwierigkeiten, denn man muß von jiddisch *blum* ausgehen⁴¹. Inlautendes *b > w, f* (vgl. M. Mieses, Sprache S.68) wird man kaum heranziehen dürfen. Es bleibt die Möglichkeit offen, an eine unrichtige Wiedergabe des hebräischen כ, פ, ב zu denken⁴².
- o) 191 *korzeń-wurc* „Wurzel“. *wurc* entspricht genau dem mhd. *wurz*⁴³ mit bewahrtem *u* wie oben 4a in *wuld* gegenüber *worzt*⁴⁴.
- p) 139 *tata-paderf* „Vater“. *pader-f* ist sichtlich niederdeutsch *fadder* mit dem üblichen Ersatz von *f* durch *p*. Vgl. etwa lett. *pedere* < nd. *fedder* „Feder“ (J. Schwes, a.a.O. S.86).

IV.

1. Wie aus Abschnitt III ersichtlich, wurden zum Beweis jiddischer Lautentwicklungen nicht nur die sog. Germanismen, sondern auch baltische Wörter herangezogen⁴⁵. Dies zeigt, daß im Munde des Informanten deutsche, litauische und lettische, vielleicht auch preußische Wörter von einer ihm eigentümlichen Laut- und Formengebung erfaßt wurden. Daß diese in den nord-ostjiddischen Bereich gehört, konnte nicht nur das bewahrte *-u-* in *wuł-d* (III 4a), *wurc* (III 4o) oder *flumf* (III 4n) zeigen, sondern auch die Behandlung von *g > h > Ø*⁴⁶. Eine

⁴⁰ S. A. Wolf, a.a.O. S.252.

⁴¹ M. Mieses, Sprache S.28; F. J. Beranek, a.a.O. S.29.

⁴² M. Mieses, Sprache S.92f.; S. A. Birnbaum, Grammatik S.12.

⁴³ M. Lexer, Taschenwörterbuch S.329.

⁴⁴ M. Mieses, Sprache S.51.

⁴⁵ Ein weiteres Beispiel dieser Art ist wohl 9 *brzuch-wendorif* „Bauch“, wenn es mit Z. Zinkevičius zu lit. *vėdaras*, lett. *vēders*, preuß. *weders* zu stellen ist. Ein unorganisches *n* vor Dental enthält z. B. auch jiddisch *hajnt* „heute“ (vgl. dazu M. Mieses, Sprache S.75; F. J. Beranek, a.a.O. S.60).

⁴⁶ Dafür spricht auch 133 *człowiek-mard* „Mensch“, welches Wort Z. Zinkevičius (Baltistica 21, 1, 1985, S.76) für unklar hält. Es handelt sich letztlich um

wichtige lautliche bzw. orthographische Frage soll jedoch noch kurz behandelt werden. Es hat sich gezeigt, daß das Zeichen *f* in unserem Denkmal sowohl für zu erwartendes *s* als auch für *š* Verwendung findet. Das muß nicht unbedingt den lautlichen Zusammenfall von *s/š* bedeuten. Die stimmhafte Entsprechung *z* haben wir z. B. in *wiza* (III 4m) kennengelernt. Welches Zeichen steht aber für die Entsprechung von litauisch *ž*? – 93 *ezero* – *ziro* „See“: lit. *ežeras* fällt als Beweismittel aus, da hier schon Ch. Lemchenas (a.a.O. S.77) *ézero* verzeichnet. Wegen der jiddischen Aussprache eines *j*- als *ž*⁴⁷ könnte man also ein *j* oder nach dem Muster der altpreußischen Sprachdenkmäler auch ein *g* vor hellem Vokal erwarten. Im Glossar bleiben jedoch *i*, *j* altem *j* vorbehalten (170 *młody* – *iaunif* „jung“). Folglich müssen wir in 180 *sedem* – *geptif* „sieben“ (mit deutscher stimmhafter Aussprache des anlautenden *s*) ebenso wie in 61 *wedzieć* – *gindi* „wissen“: lit. *žinoti*, lett. *zināt* ein solches weiches *ž* sehen. Für den Dialekt des Informanten wird damit ein Zusammenfall von *z/ž*, vor hellem Vokal *ž* wahrscheinlich, so daß man auch *f* als Zeichen für *s* < *s*, *š* interpretieren darf. Für *gindi* verbietet sich damit die Annahme einer bei dieser Wurzel sonst unbekannten Kentum-Vertretung⁴⁸.

2. Das vorgeführte Material, das längst nicht alle Probleme, die von dem Glossar aufgeworfen werden, behandelt, geschweige denn löst, scheint mir die Annahme eines jiddischen Informanten unumgänglich zu machen. Dafür sprechen einzelne Schreibungen (vgl. *tajcha* III 3 c, *kałfa* III 2 c, *plat-f* III 1, 4j), die Kürzungen im Inlaut, die Behandlung des Auslauts (auslautendes *-e* vertreten bald durch *-i*, bald durch *-a*, bald durch *-u*, vgl. *kałdi* III 4i, *monda* III g, *auu* III 4d), der Abfall und (unrichtige) Zusatz von Endungen (vgl. *libaj* III 1, 2 d,

ein iranisches Lehnwort, das sich zu avest. *marəta*- „Mensch“ verhält wie litauisch *kardas* „Schwert“ zu avest. *karəta*- „Schwert“. Das Glossar enthält den bisher westlichsten Ausläufer des iranischen Wortes. Zu *mard* vgl. G.J. Stipa, Mordvinisch als Forschungsobjekt (Euroasiatica II, 3, Napoli 1973) S.5f., A.J.Joki, Uralier und Indogermanen (Helsinki 1973) S.267; zu ung. *kard*, S.280f. zur Sippe von *marəta*-.

⁴⁷ Vgl. auch lit. *žydas* „Jude“; M. Mieses, Sprache S.95f.

⁴⁸ So Z. Zinkevičius, Baltistica 21,1 (1985) S.73.

hantuf III 4b), die Unsicherheit in den Genera der Substantiva und deren Morphologie⁴⁹.

Hebräisch-westjiddische Glossare gibt es nun freilich schon seit dem 14. Jh.⁵⁰ (übrigens ähnlich ungeordnet wie das vorliegende) und es dürfte wohl den Zeitabstand von diesen charakterisieren, daß jetzt die Ausgangssprache nicht hebräisch, sondern polnisch ist. Wichtig für Zeit und Ort der vorliegenden Sprachform (nicht des Glossars) ist die Existenz lettischer und damit auch niederdeutscher Lehnwörter, die dann erst ostslavischem Einfluß unterliegen, denn diese verraten, daß hier kurländische Juden nach Osten verschlagen wurden, und das fällt in das 19. Jahrhundert⁵¹. Bei aller Nähe des Jiddischen zur mhd. Sprachform zeigt unser Denkmal doch bereits nhd. Einflüsse in der Lautung (*augi*, *auu*). Die *Pogańske gwary z Narewu* lassen also ein Litauisch erkennen, das durch jiddischen Mund gegangen ist. Angesichts der mangelhaften Kenntnisse des Litauischen, die der Informant erkennen läßt, erhebt sich natürlich die Frage, wie weit das Glossar überhaupt Aussagewert für das Jatvingische⁵² hat. Über einzelne Wörter dürfte dies kaum hinausgehen. Wie weit die Lautung *s* < *s*, *ś* und *z* < *z*, *ż* auch dazu gerechnet werden kann, bleibt eine offene Frage⁵³.

Literatur

Beranek, F.J., *Das Pinsker Jiddisch und seine Stellung im gesamtjiddischen Sprachraum*, Berlin 1958.

Birnbaum, S.A., *Grammatik der jiddischen Sprache*, 4. Aufl., Hamburg 1984.

⁴⁹ Vgl. Ch. Lemchenas, a.a.O. S. 41.

⁵⁰ H. Dinse, a.a.O. S. 9 ff.

⁵¹ Dazu ausführlich Ch. Lemchenas, a.a.O. S. 17 ff.

⁵² Über die Jatvinger im Narewgebiet vgl. zuletzt Z. Zinkevičius, *Baltistica* 21, 2 (1985) S. 188 ff.

⁵³ Nach Abschluß obiger Ausführungen machte mich Herr Dr. D. Weber, Göttingen, dankenswerterweise auf die Arbeit von U. Weinreich, *Sábes diker losn in Jiddish* (Word 8, 1952, S. 56–73) aufmerksam, in welcher der Zusammenfall von *s* und *ś*, *z* und *ż* in dem hier in Frage kommenden Dialektgebiet des Jiddischen behandelt wird. Man darf darin eine weitere Bestätigung unserer Ansichten sehen und wird auch in diesem Punkt des Zusammenfalls der „hissing and hushing phonemes“ größte Vorsicht bei der Zuweisung zum Jatvingischen walten lassen müssen.

286 Wolfgang P. Schmid, Die „Germanismen“ im sog. Poln.-Jatv. Glossar

- Dinse, H., *Die Entwicklung des jiddischen Schrifttums im deutschen Sprachgebiet*, Stuttgart 1974.
- Herzog, M. I., *The Jiddish Language in Northern Poland*, The Hague 1965.
- Jofen, J., *A Linguistic Atlas of Eastern European Jiddish*, New York 1969.
- Landmann, S., *Jiddisch, Das Abenteuer einer Sprache*, Freiburg 1962. (Die Taschenbuchausgabe München 1964 enthält keine Texte.)
- Lemchenas, Ch., *Lietuvių kalbos įtaka Lietuvos žydų tarmei*, Vilnius 1970.
- Lexer, M., *Mittelhochdeutsches Taschenwörterbuch*, 27. Aufl., Leipzig 1953.
- Mieses, M., *Die Entstehungsursache der jüdischen Dialekte*, Wien 1915.
- , *Die jiddische Sprache*, Berlin – Wien 1924.
- Sehwers, J., *Sprachlich-Kulturhistorische Untersuchungen vornehmlich über den deutschen Einfluß im Lettischen*, Berlin 1953.
- Weinreich, U., *Modern English-Jiddish, Jiddish-English Dictionary*, 2. Aufl., New York 1968.
- Wiener, L., *On the Judaeo-German spoken by the Russian Jews*, *Am. Journal of Philology* 14,1 (1893) S.41–67.
- Wolf, S. A., *Großes Wörterbuch der Zigeuner-Sprache*, Mannheim 1966.

Schladeberg 20,
D-3403 Friedland 5

Wolfgang P. Schmid

***Aurajoki* und alteuropäische Hydronymie**

In neuerer Zeit hat man den Flußnamen *Aurajoki* (Aurafuß) in die „alteuropäische Hydronomie“ einzureihen versucht. Es handelt sich dabei um Gewässernamen indogermanischen Gepräges, denen der einzelsprachliche Charakter noch fehlt.

Vor mehr als 30 Jahren wurde diese Hydronymie von dem deutschen Linguisten Hans Krahe der Forschung unterbreitet. Mehrere seiner Arbeiten behandelten das Thema. Am umfassendsten sind wohl seine Erörterungen unter dem Titel „Alteuropäische Flußnamen“¹. Eine weitere wichtige Darstellung liegt in seiner Arbeit „Indogermanisch und Alteuropäisch“ vor². Es heißt da zusammenfassend³:

- „1. Eine schon voreinzelsprachliche Gewässernamengebung umfaßt einen großen Teil des alten Europa. Sie ist indogermanischer Herkunft und stellt nördlich der Alpen das älteste noch erhaltene Sprachgut dar. ...
2. Aus dem Raum dieser Hydronymie stammen von historisch bezeugten Einzelsprachen das Germanische, Keltische, Illyrische, Italische, Venetische und Baltische, während das Slawische nur geringen Anteil daran hat. Diese Sprachen sind auch durch andere Kriterien miteinander verbunden und gegen die anderen indogermanischen Sprachen abgegrenzt.
3. Die alteuropäische Hydronymie ist strukturell und semasiologisch von hoher Altertümlichkeit. Sie muß spätestens in der zweiten Hälfte des 2.vorchristlichen Jahrtausends voll ausgebildet gewesen sein.“

¹ Beiträge zur Namenforschung 1 (1949/50) bis 6 (1955).

² In A. Scherer (Hrsg.), Die Urheimat der Indogermanen, Wege der Forschung Bd. CLXVI, Darmstadt 1968, S. 426 ff.

³ Op. cit. S. 442–443.

Es wird dann eine Reihe von Namen beispielhaft aufgeführt⁴. Die betreffenden Gewässernamen bestehen aus sogenannten Wasserwörtern oder aus sonstigem appellativischen, Gewässer kennzeichnenden Sprachgut. Nach Meinung von Krahe haben östliche indogermanische Sprachen wie das Griechische, Indo-iranische und Hethitische zur alteuropäischen Hydronymie keinen Beitrag geleistet. Diese Hydronymie sei zwar voreinzelsprachlich, aber jünger als die indogermanische Gemeinsprache.

Zu den Ausführungen von Krahe wurden verschiedentlich kritische Stimmen laut. Insbesondere hat der Göttinger Linguist Wolfgang P. Schmid dazu mehrfach Stellung bezogen. In seiner Arbeit „Alteuropäisch und Indogermanisch“⁵ befreit er das an sich richtige Grundkonzept Krahes von einigen Unzulänglichkeiten. So unterzieht er die oben unter 2. und 3. wiedergegebenen Thesen Krahes einer speziellen Kritik. Zu Punkt 2. sagt er mit Recht, daß Hethiter, Inder, Iranier und Griechen nicht deshalb auszuschließen seien, weil sie in ihren Ländern keine Gewässer nach alteuropäischen Mustern benannt hätten; sie würden nämlich in ihrer neuen Heimat bereits benannte Gewässer vorgefunden haben⁶. Daraus und aus lexikalischen Gegebenheiten folgert er unter seinen Punkten (4) und (5):

„(4) Die historische Grammatik derjenigen indogermanischen Sprachen Europas, die in dem Raum der Gewässer mit alteuropäischen Namen beheimatet sind oder waren, erlaubt nicht, eine nur ihnen eigene gemeinsame Vorstufe zu rekonstruieren.“⁷

„(5) Auch das Lexikon der innerhalb der alteuropäischen Hydronymie beheimateten Sprachen läßt in den vermeintlich sichersten Fällen keine gemeinsame Neubildung erkennen.“⁸

⁴ Op. cit. S. 435–436.

⁵ In Akademie d. Wissensch. u. Lit., Mainz. Abhandl. d. geistes- u. sozialwiss. Klasse, Jg. 1968, Nr. 6, S. 243 ff.

⁶ Op. cit. S. 247.

⁷ Op. cit. S. 250.

⁸ Op. cit. S. 252.

Es heißt dann weiter:

„Aus unseren beiden Sätzen (4) und (5) folgert nun aber unausweichlich, daß wir von einer einheitlichen alteuropäischen Hydronymie nicht auf eine gemeinsame Vorstufe der indogermanischen Sprachen in Mitteleuropa schließen dürfen, da Grammatik und Wortschatz einen solchen Schluß nicht zu bestätigen vermögen.“

Schmid folgert ferner daraus, daß die von der alteuropäischen Hydronymie geforderte Gemeinsprache zeitlich vor die kentum/satem-Spaltung datiert werden muß und kommt zu dem Schluß:

„(6) Die von der alteuropäischen Hydronymie vorausgesetzte einheitliche Gemeinsprache ist nichts anderes als das Indogermanische selbst.“⁹

Er kann dann noch zeigen, daß ein Teil der alteuropäischen Hydronymie auf indo-iranisches Sprachgut zurückgeht und abschließend erklären:

„(7) Grammatische und lexikalische Besonderheiten der indogermanischen Sprachen außerhalb Europas finden sich in großer Zahl in der europäischen Gewässernamengebung wieder, d. h., die alteuropäische Hydronymie setzt die Einheit aller indogermanischen Sprachen voraus, nicht nur eines Teils, und ermöglicht zugleich eine noch zu präzisierende Lokalisierung dieser indogermanischen Gemeinsprache.“¹⁰

Auf der Suche nach weiteren Namen jener Hydronymie ist man nun auch auf *Aura* gestoßen. In seiner Arbeit „Aura und Aurajoki“ sagt dazu Schmid: „Zu dieser Gewässernamenlandschaft gehört auch der Name *Aura...“¹¹. Es folgen Beispiele aus dem Baltikum, Norwegen, Frankreich, Deutschland, Südtirol und vom Balkan. Wir wollen uns hier mit der Wiedergabe der von Schmid aus dem „Baltikum“ genannten Namen begnügen:

⁹ Op. cit. S. 254.

¹⁰ Op. cit. S. 257.

¹¹ W. P. Schmid, *Aura und Aurajoki*. *Baltistica* 9,2 (1973) S. 189–190.

- „1 a. apr. **Aura*: 1352 *Aure*, 1353 *Aura* jetzt Auerfluß, Kr. Insterburg, mit ON. *Aurow* 1361;
- 1 b. apr. **aurinis*, 1352 *Aurin*, See bei Seeburg;
- 1 c. lit. *Aurytė*;
- 1 d. lett. *Aurava*, Hof in Lettland, *Aurapurvs*, *Aurens*, Wiese u. a.“

Zur Deutung wird auf altnord. *aurr* „Wasser“ und griechisch *anauros* „wasserlos“ verwiesen. Demnach handelt es sich bei *Aura* um ein typisches Wasserwort.

Schmid geht des weiteren auf Einzelfragen in diesem Zusammenhang ein. Er erklärt dabei gegen H. Ojansuu, der bei den lettischen Belegen Verknüpfungen mit finnischen Namen vorgenommen hat¹²: „Weiter unten wird sich zeigen, daß in diesem Falle nicht mit ostseefinnischem Namengut in Lettland, sondern umgekehrt mit idg. Namen in Finnland zu rechnen ist.“¹³ Er kommt schließlich zu dem Ergebnis, daß **Aura* „als ein sicherer Vertreter der alteuropäischen Hydronymie betrachtet werden darf“¹⁴.

Schmid wendet sich dann dem durch Turku/Abö strömenden Flößchen *Aurajoki* zu, das erstmalig in einer schwedisch-russischen Urkunde vom Jahre 1318 belegt sei: „*Aura å* = polnaja rěka“. Der Name sollte nach H. Ojansuu¹⁵ zu finnisch *aura* „Pflug“ bzw. nach Toivonen¹⁶ daneben auch zu auer „Höhenrauch, Dunst“ gestellt werden. Beide würden aber aus semasiologischen Gründen ausscheiden: „Wenn aber *Aura* bereits ein alteuropäischer Name ist, liegt die Vermutung nahe, daß auch die durch Turku fließende, in die Ostsee mündende *Aura* dazugehört.“ Es wird dann zur Unterstützung seiner Ansicht noch eine Reihe von Namen in einem erweiterten ostbaltisch-finnischen Raum aufgeführt, die im Gegensatz zu M. Vasmer, der sie für ostseefinnisch gehalten hat, nach Meinung von Schmid zur baltisch-alteuropäischen Schicht gehören könnte¹⁷.

¹² Nach Anmerkung 22 von Schmid: „H. Ojansuu, Paikannimitutkimusta, Turku 1920, S. 37–40.“

¹³ Schmid, op. cit. S. 191.

¹⁴ Op. cit. S. 193.

¹⁵ Op. cit.

¹⁶ Y. Toivonen, Suomen kielen etymologinen sanakirja I, Helsinki 1955, S. 29.

¹⁷ W. P. Schmid, op. cit. S. 194.

Schmid, der das ursprünglich von Balten (Prußen, Litauer, Letten) besiedelte Gebiet für einen Schwerpunkt der alteuropäischen Hydronymie hält, hat in einer weiteren Arbeit auf einer Karte¹⁸ die Lage der außerbaltischen Gewässernamen strahlenförmig gekennzeichnet (Abb.1). Man ersieht aus Abb.1, wie weit die nach Schmid speziell baltischen Entsprechungen in Europa gestreut sind. Seine hier folgende Aufstellung mit Nr. 1-13 und a-p zeigt vorne die außerhalb des baltischen Sprachraumes vorkommenden Namen und hinter dem Bindestrich ihre baltischen Entsprechungen:

„1	<i>At(h)esis - Atesys</i>	a	<i>Ala - Ala</i>
2	<i>Drava - Drawe</i>	b	<i>Alia - Alys</i>
3	<i>Drawen - Draviné</i>	c	<i>Alsa - Alsa</i>
4	<i>Eisa - Aisé</i>	d	<i>Varina - Variné</i>
5	<i>Isla - Jiesla</i>	e	<i>Vara - Varé</i>
6	<i>Laca - Laka</i>	f	<i>Arsia - Arse</i>
7	<i>Limena - Limené</i>	g	<i>Mara - Mara</i>
8	<i>Margus - Marga</i>	h	<i>Neta - Nede</i>
9	<i>Nāva - Nova</i>	i	<i>Nedd - Nieda</i>
10	<i>Filisa - Pelesa</i>	k	<i>Sala - Sala</i>
11	<i>Fala - Pala</i>	m	<i>Arga - Arga</i>
12	<i>Aisne - Apsuona</i>	n	<i>Aka - Aga</i>
13	<i>Aura - Aura</i>	o	<i>Sava - Sava</i>
		p	<i>Apsos - Apsa</i> “

Der südwestfinnische Flußname *Aura(joki)* erscheint hier und auf der Karte (Abb.1) unter der Nummer 13. Seine Lage ist außerdem auf Abb.2 durch einen Pfeil markiert.

Über die Herkunft von *aura* im Flußnamen *Aurajoki* sind die Meinungen, wie wir schon gesehen haben, geteilt. Auf der einen Seite wird indogermanischer, auf der anderen finnischer Ursprung angenommen^{18a}. Das Erscheinen von *aura* sowohl im Indogermanischen wie im Finnischen ist auffallend. Entweder

¹⁸ W.P.Schmid, Baltische Gewässernamen und das vorgeschichtliche Europa, IF. 77,1 (1972) S.11, Abb.1.

^{18a} So auch Aino Naert in Proceedings of the Thirteenth International Congress of Onomastic Sciences II, Warszawa - Kraków 1982, S.201-208.

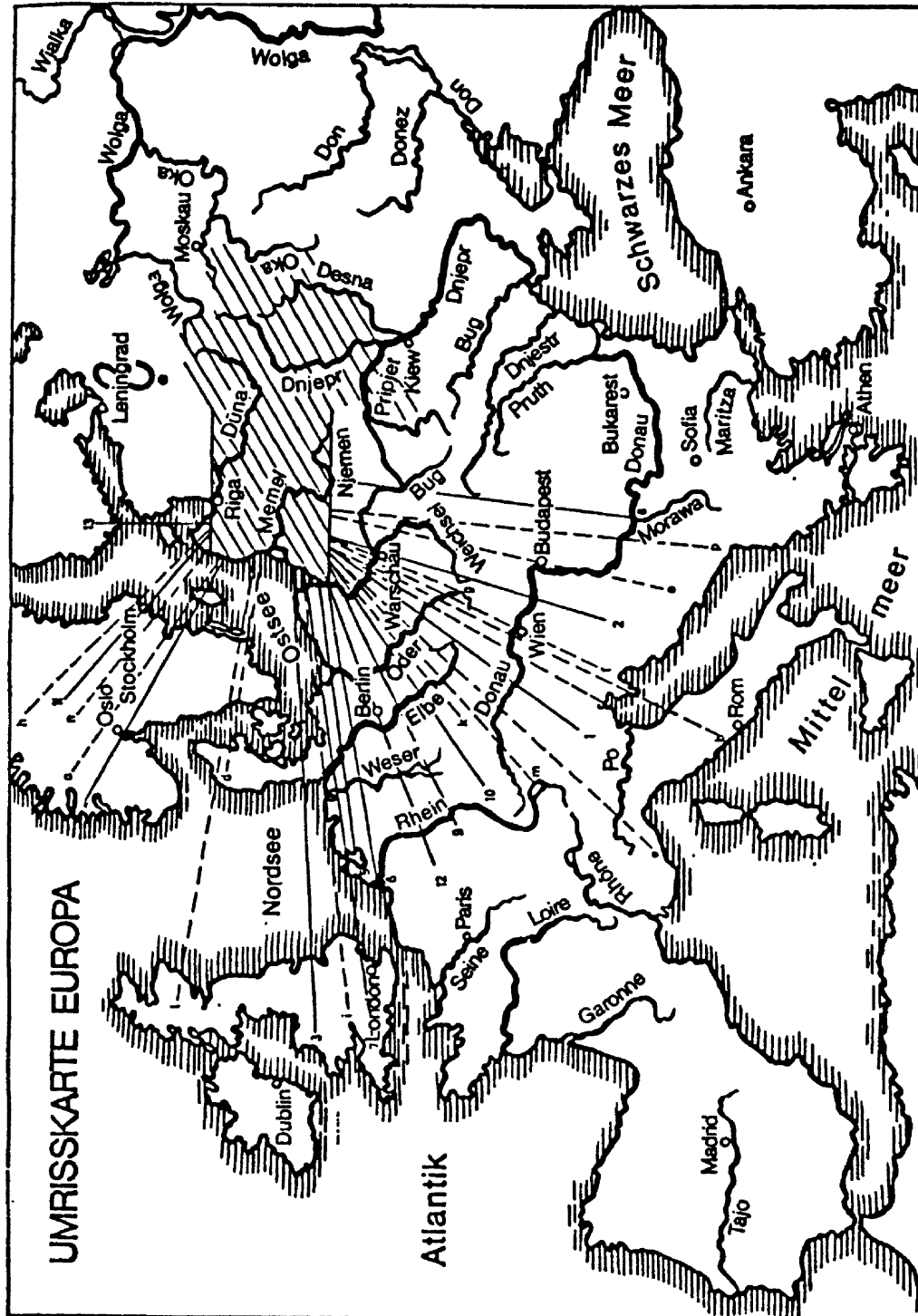


Abb. 1. Beispiele alteuropäisch-baltischer Flußnamenentsprechungen. Nach W. P. Schmid.

liegt hier Parallelität vor oder *aura* ist als indogermanisches Lehnwort in finnische Sprachen gelangt. Merkwürdigerweise hat *aura* in beiden Sprachgruppen unterschiedliche Bedeutungen. Im Indogermanischen bezeichnet *aura* neben „Wasser“ etwa im Griechischen auch „Hauch, Luftzug, Wind“ und im Lateinischen „Lufthauch“. Letzterem entspricht im Finnischen ein *auer* „Dunst“ bzw. ein *aura*, *aure*, *auru* „Hitze, Nebel, Rauch“¹⁹. Die Hauptbedeutung ist aber wohl „Pflug“ mit entsprechenden Nebenbedeutungen²⁰. So heißt z.B. *kurki-aura* „Kranichzug“, was die pflugartige Keilform des Kranichfluges kennzeichnen soll²¹. Merkwürdig ist ferner die Bildung von *vako-aura*, das in der deutschen Übersetzung im Wörterbuch von Katara als „Furchenzieher“ wiedergegeben, aber in der Umgangssprache nicht mehr gebräuchlich ist²². Indessen sind diese genannten Bedeutungen von *aura* im Finnischen für die Namengebung eines Flusses wenig geeignet^{22a}. Außerdem ist *Aurajoki* der einzige Flußname in Finnland, der das Bestimmungswort *aura* enthält. Ein gemeinindogermanischer („alt-europäischer“) Ursprung von *aura* in *Aurajoki* ist damit wahrscheinlicher, und die Wahrscheinlichkeit einer Zugehörigkeit zur alteuropäischen Hydronymie wächst erheblich, wenn wir uns die Lage des Fließchens vor Augen führen (Pfeil auf Abb. 2). Es befindet sich nämlich von der Quelle bis zur Mündung im Gebiet der endsteinzeitlichen Bootaxtkultur, deren Bereich durch die Verbreitung der Bootäxte auf Abb. 2 gekennzeichnet ist^{22b}. Die Bootaxtkultur darf man mit gutem Grund als Zweig

¹⁹ Y. Toivonen, op. cit.

²⁰ Vgl. dazu P. Katara, Finnisch-deutsches Wörterbuch, 3. Auflage, Porvoo-Helsinki 1957.

²¹ Nach freundl. Hinweis von Frau Lektor Lellmann, Sprachwiss. Institut der Universität Bonn.

²² Auch diesen Hinweis verdanke ich Frau Lektor Lellmann.

^{22a} In einigen idg. Sprachen gibt es von der Tätigkeit des Pfluges her gleiche Bezeichnungen für Pflug und Furche (W. Porzig, Die Gliederung des indogermanischen Sprachgebiets, Heidelberg 1954, S. 111 und 172). Falls das ursprünglich auch für ein finnisches *aura* zuträfe, käme das Wort für eine Flußbezeichnung (etwa „Pflüger“) wohl in Betracht.

^{22b} Zum gleichen Bereich gehört auch der See *Aurejärvi* (nordwestl. Tampere und östl. Parkano mit den umliegenden Orten *Aurejärvi*, *Länsi-Aure* und *Itä-*

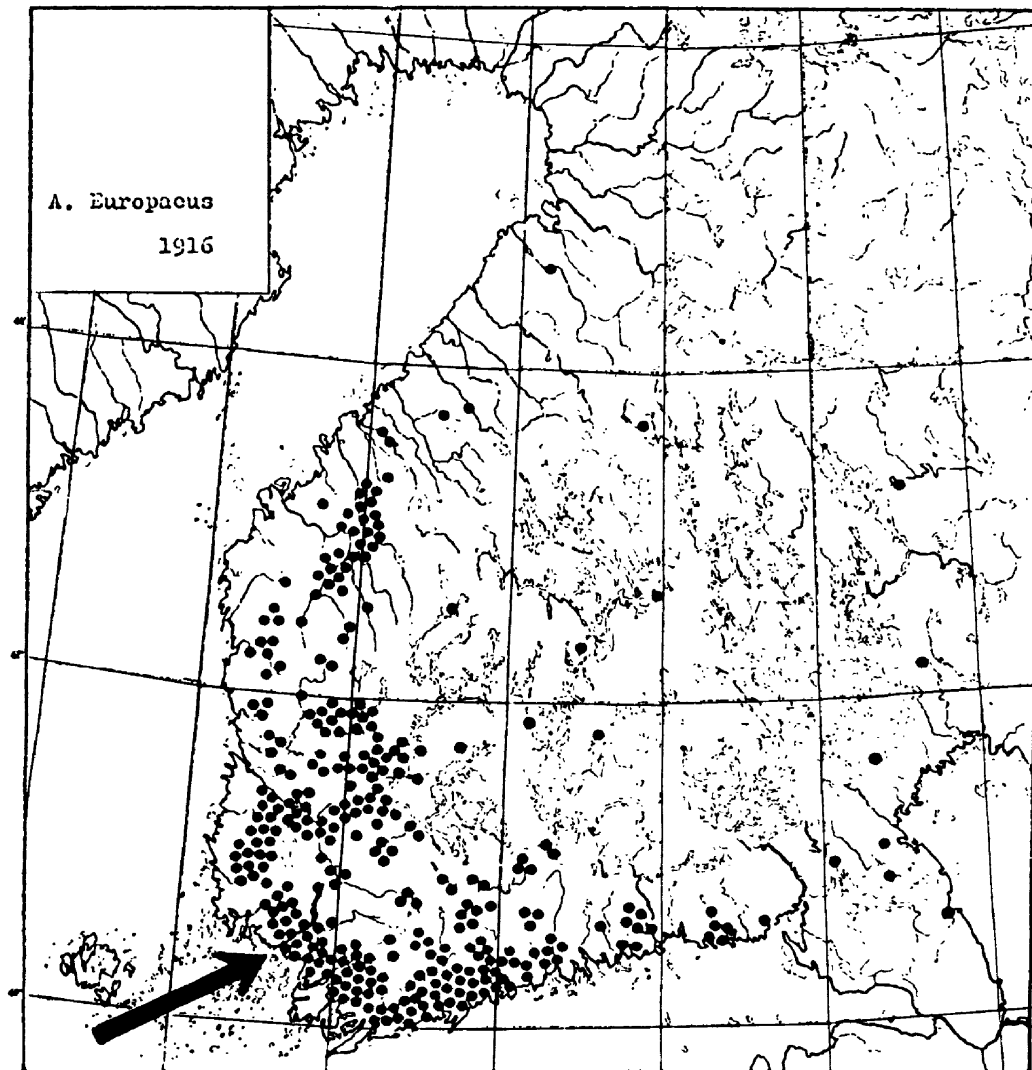


Abb.2. Verbreitung der Bootäxte in Finnland. Nach Äyräpää. Der Pfeil zeigt auf die Mündung des Aurajoki.

der schnurkeramischen Streitaxtkultur betrachten, deren Indogermanentum nicht mehr in Frage gestellt werden kann. Gehen wir daher einmal von der Zugehörigkeit von *aura* in *Aurajoki* zur alteuropäischen Hydronymie aus und prüfen die Konsequenzen, die sich daraus ergeben! Wir erhalten in diesem Falle

Aure), dessen Name damit derselben Herkunft wie der von *Aurajoki* verdächtig ist.

infolge besonders günstiger archäologischer Verhältnisse eine ebenso seltene wie ausgezeichnete Datierungsmöglichkeit des Flußnamens. Vor der finnländischen Bootaxtkultur existierte in Finnland die typische oder eigentliche Kammkeramik, nach der Bootaxtkultur die Kiukaiskultur. Erstere dürfen wir als finno-ugrisch ansehen, bei letzterer ist die ethnische Deutung zu prüfen. Lassen wir in diesem Zusammenhang Archäologen zu Wort kommen, die zu den besten Kennern der betreffenden Kulturen gehören, für die Kammkeramik H. Moora (Estland), für die Kiukaiskultur C. F. Meinander (Finnland).

In seiner Arbeit „Zur ethnischen Geschichte der ostseefinnischen Stämme“²³ hat Moora grundlegende Erkenntnisse zur ethnischen Deutung mehrerer kammkeramischer Gruppen unterbreitet. Er unterscheidet vier Hauptgruppen dieser Kultur, deren Verbreitung auf einer Karte dargestellt ist (Abb. 3). Für unsere Erörterung wird nur seine Gruppe 4 von Belang, die typische Kammkeramik. Sie erstreckt sich von der unteren Weichsel in einem breiten Streifen bis zum nördlichen Finnland. Zeitlich gehört sie nach Moora in die zweite Hälfte des 3. Jahrtausends. Nach C 14-Daten ist ihr Beginn wohl wesentlich früher anzusetzen²⁴, aber das braucht hier nicht erörtert zu werden. Moora sagt zur ethnischen Deutung der typischen Kammkeramik wörtlich²⁵:

„Da sich das Verbreitungsgebiet der westlichen Sondergruppe der kammkeramischen Kultur, die durch die typische Kammkeramik gekennzeichnet wird, im allgemeinen mit dem Gebiet deckt, in dem in späterer Zeit die Ostseefinnen saßen, können wir annehmen, daß ihre Vorfahren spätestens seit jener Zeit, d.h. seit der letzten Hälfte des 3. Jahrtausends hierselbst gesiedelt haben. Die relative Einheitlichkeit der materiellen Kultur, die in diesem Gebiet zur Zeit der typischen Kammkera-

²³ H. Moora, Zur ethnischen Geschichte der ostseefinnischen Stämme. SMYAFFT. 59,3, Helsinki – Helsingfors 1958.

²⁴ C. F. Meinander, Radiokarbondateringar till Finlands Stenålder, Societas Scientiarum Fennica Årsbok-Vuosikirja XLVIII B N:O 5, Helsingfors 1971, S. 7.

²⁵ Op.cit. S. 13.

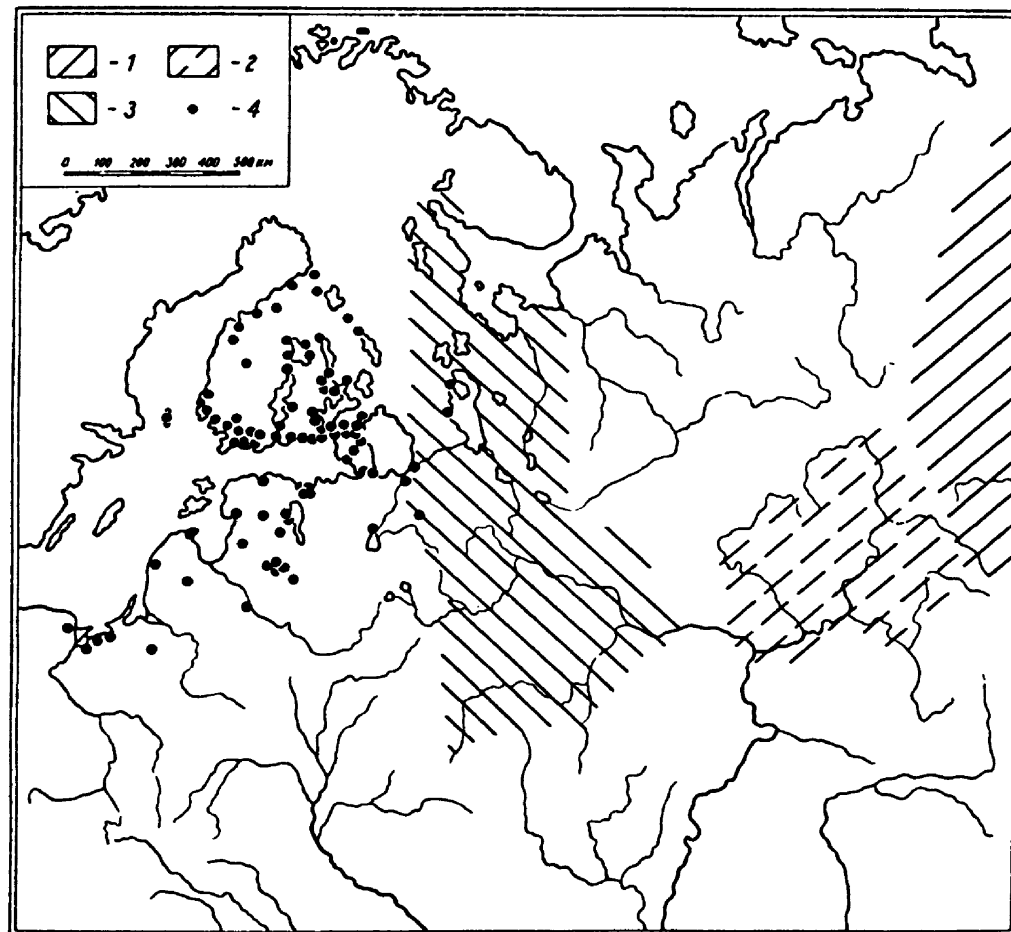


Abb.3. Verbreitung kammkeramischer Gruppen nach Jaanits und Bahder.
4: die typische Kammkeramik.

mik beobachtet werden kann, dürfte vermutlich der ostseefinnischen Spracheinheit entsprechen, die man als ostseefinnische Ursprache bezeichnet hat.“ Und weiter²⁶: „Die Vorfahren der Ostseefinnen müssen sich also schon im 3.Jahrtausend und nicht, wie bisher allgemein angenommen worden ist, erst gegen Anfang des 1.Jahrtausends v.d.Zw. von den wolgaischen Finno-Ugriern abzuspalten begonnen haben.“

Das nördliche Verbreitungsgebiet der typischen Kammkeramik deckt sich in der Tat so auffällig mit dem Siedlungsgebiet der dortigen Ostseefinnen, daß man Moora wird zustimmen

²⁶ Op.cit. S.14.

müssen. Spätere Zuwanderungen sind deshalb nicht ausgeschlossen, haben aber wohl ethnisch keine Bedeutung erlangt.

Spätestens um 2000 v. Chr. erfolgt die Expansion der schnurkeramischen Kultur in verschiedenen Gruppen. Der südliche Teil des Ostbaltikums, nach Norden bis zur Düna, wird von den Trägern der Haffküstenkultur, den Urbalten, eingenommen²⁷. Nördlich der Düna bis nach Finnland hinauf dringt die spezielle Bootaxtkultur vor, die sich in der materiellen Kultur durchaus von der Haffküstenkultur unterscheidet. Wir haben es hier zweifellos mit indogermanischen Stämmen zu tun, die sich auch anthropologisch von der Vorbevölkerung absetzen²⁸. Die Bootaxtkultur wird nach einiger Zeit von der Kiukaiskultur abgelöst. Hier soll nun Meinander das Wort erhalten²⁹. Nach Darlegung des materiellen Befundes dieser Kultur geht er auf das Verhältnis von Kammkeramik und Bootaxtkultur ein³⁰:

„Es unterliegt keinem Zweifel, daß die Bootaxtkultur von einem wahrscheinlich aus dem östlichen Mitteleuropa eingewanderten Volksstamm getragen wurde und daß dieser wenigstens anfangs den kammkeramischen Ureinwohnern des Landes fremd gegenüberstand.“ Es folgt der Hinweis auf die unterschiedliche Wirtschaftsweise von Kammkeramikern und Bootaxtleuten: hier Fangerwerbkultur, dort Ackerbau oder mindestens Viehzucht. Und weiter heißt es: „Trotzdem ist es möglich, daß das Bootaxtvolk sich durch die karge Natur und das ungastliche Klima genötigt sah, allmählich zum Fangerwerb überzugehen.“ Er verweist anschließend auf eine Reihe von Fakten, die für diese Annahme sprechen. Das Ergebnis der Auseinandersetzung zwischen der alteinheimischen kammkeramischen und der eingeströmten Bootaxtkultur sei die im Bereich der letzteren entstandene Kiukaiskultur. Sie sei vorwiegend kammkeramisch bestimmt, enthalte aber auch noch Elemente der Bootaxtkultur. Im Gegensatz zu Äyräpää betrachtet daher

²⁷ L. Kilian, *Haffküstenkultur und Ursprung der Balten*, Bonn 1955.

²⁸ So auch Moora, *op. cit.* S. 17.

²⁹ C. F. Meinander, *Die Kiukaiskultur*, SMYA-FFT. 53, Helsinki – Helsingfors 1954.

³⁰ *Op. cit.* S. 149.

Meinander die Kiukaiskultur als jüngere Entwicklungsphase der westfinnischen Kammkeramik. Er sagt dazu wörtlich: „Nach der Auffassung des Verfassers hat die Bootaxtkultur keine entscheidende Rolle bei der spätneolithischen Kulturentwicklung gespielt. Soweit ein Verschmelzen der Bootaxtkultur und der alten, eingesessenen Fangerwerbkultur stattfand, wurde die spätere kulturell und aller Wahrscheinlichkeit nach auch national dominierend. Demzufolge können wir die Kiukaiskultur als Nachfolgerin der westfinnischen kammkeramischen Kultur ansehen.“

Man wird Meinander zustimmen müssen. Die indogermanischen Träger der Bootaxtkultur sind allmählich im finno-ugrischen Volkstum aufgegangen, wie das der Befund der Kiukaiskultur in hohem Grade deutlich macht.

Es erhebt sich nun die Frage, wie lange die reine Bootaxtkultur in Finnland bestanden hat. Meinander will nach einer graphischen Darstellung, welche die Strandverschiebungen mit berücksichtigt³¹, die Bootaxtzeit etwas über 300 Jahre, von etwa 1900 bis 1575, währen lassen, die Kiukaiskultur von etwa 1600 bis 1200. Das Enddatum der Kiukaiskultur ist für unser Problem ohne Bedeutung und braucht hier nicht erörtert zu werden. Die von Meinander angenommene Dauer der Bootaxtkultur von über 300 Jahren erscheint Verfasser zu hoch. Er vermag ihr in der fremden, kammkeramischen Umgebung nicht mehr als 200 Jahre, also für die damalige Zeit etwa sechs Generationen, zuzubilligen. Bei einem nach C 14-Daten (Mittelwerten) anzusetzenden Beginn der schnurkeramischen Kultur um 2300 v. Chr.³² muß man wohl von einem Beginn der Bootaxtzeit in Finnland spätestens um 2000 ausgehen. Demnach wäre letztere etwa zwischen 2000 und 1800 anzunehmen, wobei das zweite Datum den ungefähren Beginn der Kiukaiskultur anzeigen würde.

Falls es sich bei *aura* in dem Flußnamen *Aurajoki* um eine „alteuropäische“ Namengebung durch Indogermanen handeln sollte, müßte diese mit hoher Wahrscheinlichkeit durch die

³¹ Op.cit. S.183 mit Abb.99.

³² C.F.Meinander, Radiokarbondateringar S.9.

Bootaxtleute in der Bootaxtzeit geprägt worden sein. Die Annahme einer späteren Bildung entbehrt jeder Grundlage. Die nach dem archäologischen Befund ethnisch obsiegenden Kammkeramiker dürften den *aura*-Namen vom Bootaxtvolk übernommen haben. Der Ursprung des Namens aber läge demnach zwischen 2000 und 1800 v. Chr. Diese Zeit ist für die Prägung gemeinindogermanischer („alteuropäischer“) Gewässernamen mindestens so gut vertretbar wie eine spätere. Von seiten der Linguistik ist in der Datierungsfrage eine durchaus verständliche relative Unsicherheit zu spüren.

Zunächst hatte H. Krahe zum Alter der alteuropäischen Hydronymie erklärt³³: „Sie muß bereits in der ersten Hälfte des zweiten vorchristlichen Jahrtausends voll ausgebildet gewesen sein.“ In seiner späteren Arbeit „Indogermanisch und Alteuropäisch“ spricht er dagegen von voller Ausbildung „spätestens“ in der zweiten Hälfte des zweiten vorchristlichen Jahrtausends.

Nachdem bei Schmid das Alter der alteuropäischen Hydronymie zunächst um die Mitte des zweiten Jahrtausends angesetzt war³⁴, heißt es in einer neueren Arbeit³⁵: „Zeitlich pflegt man nach H. Krahe, der das Konzept der alteuropäischen Hydronymie zum ersten Mal vorgestellt hat, die Ausbildung dieses Gewässernamennetzes in die zweite Hälfte des 2. Jt. v. Chr. zu datieren.“ Und in demselben Werk an anderer Stelle³⁶: „Die alteuropäische Hydronymie ist erst nach Abzug des späteren Griechisch ausgebildet worden.“ In seiner Arbeit „Alteuropäisch und Indogermanisch“ S. 253 stimmt er offenbar Krahe zu, daß das Griechische, das Indische und Iranische und das Hethitische um 1500 v. Chr. bereits selbständige Einzelsprachen ge-

³³ W. P. Schmid, *Alteuropäisch und Indogermanisch*, S. 246–247. Dort wird H. Krahe mit seiner Arbeit „Die Struktur der alteuropäischen Hydronymie“ zitiert (*Abhandl. d. Akademie d. Wiss. u. Lit. zu Mainz, geistes- u. sozialwiss. Klasse* 1962, 5, S. 3 f. Wiesbaden 1963).

³⁴ Vgl. seine Arbeit „Die alteuropäische Hydronymie“, *BNF., NF. Bd. 16*, 1 (1981) S. 12.

³⁵ W. P. Schmid, *Griechenland und Alteuropa im Blickfeld des Sprachhistorikers*, *Epistēmōnikē Epetērida tēs Philosophikēs Scholēs tou Aristoteleíou Panepistēmíou Thessaloníkēs* 21 (1983) S. 398.

³⁶ *Op. cit.* S. 411 unter Nr. 6.

wesen sind. Wie unter solchen Umständen jene Hydronymie, die doch der Struktur nach voreinzelsprachlich und damit gemeinindogermanisch war, insgesamt erst nach 1500 v. Chr. bestanden haben und erst nach Abspaltung des Griechischen ausgebildet worden sein soll, kann man nur schwer einsehen.

Die Ausbildung der indogermanischen Einzelsprachen hat fraglos eine lange Zeit in Anspruch genommen. Mit Beginn der Differenzierung verschwinden natürlich nicht gleich alle gemeinindogermanischen Sprachelemente, sie werden vielmehr erst allmählich verändert, bei der einen Sprache früher, bei der anderen später. Einfache Wasserwörter, die Wasser, Fluß, See, Quelle, Sumpf oder dergleichen beinhalten, dürften sich relativ lange in alter Form behauptet haben, also bis weit in die einzelsprachliche Zeit. Daher ist die Prägung solcher Wasserbezeichnungen gemeinindogermanischen Charakters noch in der zweiten Hälfte des 2. vorchristlichen Jahrtausends durchaus möglich und sogar wahrscheinlich. Aber ein Großteil solcher Bildungen muß wesentlich älter sein. Wenn die alteuropäische Hydronymie gemeinindogermanisch war, dann muß auch ein sehr erheblicher Teil der betreffenden Gewässernamen aus gemeinindogermanischer Zeit stammen, denn nichts berechtigt uns zu der Annahme, die Indogermanen hätten erst in einzelsprachlicher Zeit Gewässer benannt. Falls die Annahme einer ausschließlichen Datierung in die zweite Hälfte des 2. Jahrtausends zutreffend wäre, müßte die Masse gemeinindogermanischer Gewässernamen aus gemeinindogermanischer Zeit außerhalb ihrer bisher festgestellten Verbreitung zu finden sein. Dafür käme dann aber nur Asien in Betracht, d. h., die alteuropäische Hydronymie Europas wäre der Ausklang einer von Asien eingeführten Namengebung. Da aber solche Namen selbst im späteren iranischen und indischen Raum auch nach Schmid Mangelware sind, können die Wurzeln der alteuropäischen Hydronymie nicht in Asien gelegen haben, sondern müssen in Zentraleuropa beheimatet sein. Dort ist dann aber auch das Gemeinindogermanische zu fixieren. Die gemeinindogermanische Zeit kann nach Ausweis der schon um 1500 v. Chr. bestehenden Einzelsprachen und dem etwa seit 2000 v. Chr. anzusetzenden Ursprung der Balten nur vor 2000 bestanden haben. Wie lange

diese gemeinindogermanische Epoche gedauert hat, läßt sich schwer entscheiden. Verfasser hat in seiner Arbeit „Zum Ursprung der Indogermanen“ eine Differenzierung der indogermanischen Sprachen im Verlaufe des Neolithikums angenommen und diese Zeitspanne als die Zeit der „späten Grundsprache“ bezeichnet³⁷. Letztere ist hier unserer „Gemeinsprache“ gleichzusetzen, welche damit auch nur als relativ einheitlich, mit mundartlichen Unterschieden, angesehen werden kann.

Daraus wird deutlich, daß die Elemente der alteuropäischen Hydronymie sehr verschiedenen Alters sein können, wir mit ihnen also keinen enger begrenzten Zeithorizont erfassen. Dieser kann vielmehr das ganze Neolithikum sowie das restliche zweite Jahrtausend wenigstens teilweise gewährt haben. Die Expansion der schnurkeramischen Kultur mit ihren Gruppen läßt vermuten, daß der Raum der alteuropäischen Hydronymie ursprünglich kleiner war. Wenn die These von H. Krahe, wonach es im weiteren Gebiet nördlich der Alpen nur indogermanische Gewässernamen gibt, zutrifft, dann dürfen wir hier wohl das ursprüngliche Kerngebiet jener Hydronymie annehmen. Es hätte mindestens die auf Abb.4 bezeichneten Ausmaße. Verfasser hat unter dem Einfluß von Krahe und Schmid in seiner oben genannten Arbeit³⁸ noch das zweite Jahrtausend als Zeit der alteuropäischen Hydronymie angegeben. Das ist hier unter Abb.4 entsprechend modifiziert worden. Die betreffende Hydronymie des dortigen Raumes ist sicher teilweise älter, in das Neolithikum zu datieren³⁹. Erst gegen Ende dieser Epoche wird jene Gewässernamenschicht im Zuge der schnurkeramischen Expansion auch im Ostbaltikum und darüber hinaus Fuß gefaßt haben in einem Gebiet, das durch die finno-ugrischen Kammkeramiker besiedelt war⁴⁰. Es wäre in der Tat denkbar, daß damals

³⁷ L. Kilian, Zum Ursprung der Indogermanen, Forschungen aus Linguistik, Prähistorie und Anthropologie, Habelt-Verlag, Bonn 1983, bes. S. 70, Nr. 8.

³⁸ Op. cit. Abb. 5.

³⁹ In den Anfängen sogar noch früher, will man nicht einen außereuropäischen Ursprung annehmen.

⁴⁰ Vor den Kammkeramikern kann es dort freilich schon indogermanische Elemente gegeben haben, die archäologisch bisher nicht ausreichend deutbar sind, für die aber anthropologische Funde sprechen könnten.

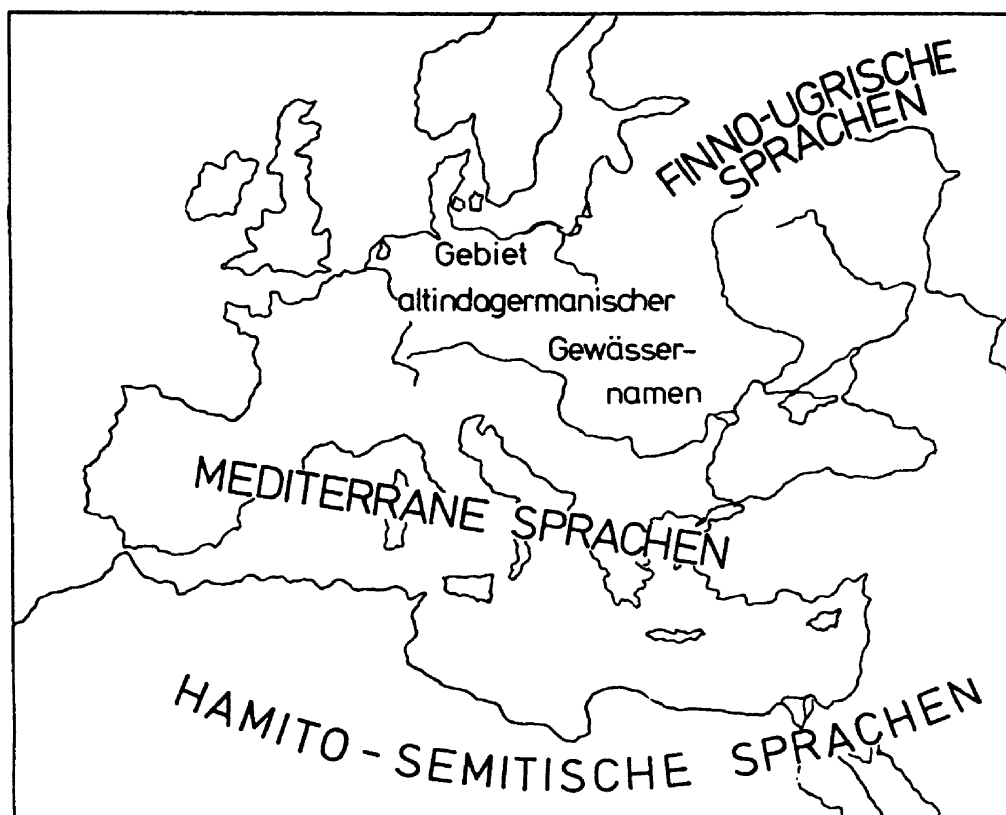


Abb.4. Das Kerngebiet indogermanischer (alteuropäischer) Gewässernamen seit dem Neolithikum in seiner Lage zu nichtindogermanischen Sprachräumen. Nach L. Kilian.

auch der *Aurajoki* seinen *Aura*-Namen von den eingewanderten Bootaxtleuten erhielt. Trifft dies zu, dann haben wir auch die Möglichkeit zu einer näheren zeitlichen Fixierung: etwa 2000 bis 1800 v. Chr. Diese zunächst auf den Sonderfall *Aurajoki* bezogene Datierung würde natürlich gegenstandslos, wenn sich ein finnischer oder gar germanischer Ursprung des Namens erweisen ließe. Sobald man aber den Namen in die alteuropäische Hydronymie einreicht, ist man gehalten, die angegebene Zeitstellung, welche sich aus dem archäologischen Befund ableiten läßt, mindestens als Arbeitsbasis gelten zu lassen.

Nach Fertigstellung des Manuskripts lernte Verf. die neue Arbeit von W.P.Schmid kennen: „Alteuropa und das Baltikum“⁴¹. Der Autor vertritt dort die Ansicht von einer Verbrei-

⁴¹ Baltistica 20,1 (1984) S.4-10.

tung der alteuropäischen Hydronymie über das ganze Ostbaltikum bis an die obere Wolga. Die Schicht würde von ostseefinnischen Namen überlagert. Diese Auffassung ist mit der aus archäologischer Sicht gewonnenen nicht ohne weiteres zu vereinbaren. Der größte Teil des in Frage stehenden Raumes gehört während des Neolithikums etwa zwischen 3000 und 2000 v. Chr. zum Bereich der nordeurasischen kammkeramischen Kultur, die man als finno-ugrisch (wohl uralisch) ansprechen muß. Seit etwa 2000 v. Chr. erscheinen Kulturen, deren indogermanischer Charakter nicht bezweifelt werden kann: im Westen bis herauf zur Düna die urbaltische Haffküstenkultur, nördlich davon die spezielle Bootaxtkultur und um die obere Wolga die Fatjanovokultur⁴². Auf diese Kulturen dürfte die dort anzutreffende alteuropäische Hydronymie zurückzuführen sein. Dort ist aber auch nach dem archäologischen Befund mit einem finno-ugrischen Substrat zu rechnen. Das schließt nun freilich besonders im Ostseeküstengebiet ein ostseefinnisches Superstrat nicht aus. Wir werden also mit beidem zu rechnen haben. Hier erwächst den Linguisten eine ebenso schwierige wie dankenswerte Aufgabe.

Der Nachweis eines finno-ugrischen Substrats sollte über die Gewässernamen Litauens, das von ostseefinnischen Einflüssen kaum berührt wird, zu erbringen sein. Verf. ist dabei, dieser Frage nachzugehen. Ein Mißlingen würde bei der dünnen kammkeramischen Besiedlung in Verbindung mit der noch unstetere Lebensweise der Nordeurasier keinen Beweis gegen das Nichtindogermanentum der letzteren darstellen. Darüber hinaus ist selbst eine vorneolithische indogermanische Besiedlung eines Teils des Baltikums nicht auszuschließen, wie das bereits in Anmerkung 40 angedeutet wurde. Im norddeutsch-dänischen Raum beheimatetes Fundgut greift z. B. schon im Frühmesolithikum über die untere Weichsel nach Osten hinaus⁴³, und in die gleiche Richtung weisen anthropologische Funde aus dem Mesolithikum Litauens⁴⁴. Zu sicherer ethnischer Deutung

⁴² Vgl. L. Kilian, Zum Ursprung der Indogermanen, Abb. 36 und 45.

⁴³ Vgl. z. B. L. Kilian, a.a.O., Abb. 19.

⁴⁴ K.J. Mark, Zur Entstehung der gegenwärtigen Rassentypen im Ostbaltikum, SMYA-FFT. 59, 3, S. 6–7, Helsinki 1958.

304 Lothar Kilian, *Aurajoki* und alteuropäische Hydronymie

sind wir zwar noch nicht in der Lage, aber die größere Wahrscheinlichkeit spricht für ein indogermanisches Volkstum. Wir hätten demnach im Baltikum ein mehrfaches Nacheinander und wohl auch Nebeneinander von Indogermanen und Finno-Ugriern, das zu Substraten ebenso wie zu Superstraten führen mußte.

Zerresweg 26,
D-5357 Swisttal-Heimerzheim

Lothar Kilian

II. BESPRECHUNGSAUFSÄTZE

New Contributions to "Proto-Nostratic"

The developing interest of Allan R. Bomhard* in the Semito-Indo-European comparison has been watched by readers for about eight years. The book in hand sums up all his previous studies on the wider base of both linguistic families, i. e. of Indo-European and Afroasiatic. It has been noticed earlier [18] that the views of the School of Moscow nostratists were in need of revision in accordance with the data of the "Glottalic Theory" reinterpreting the traditional Indo-European tenues as voiceless with a facultative aspiration, mediae aspiratae – as voiced with a facultative aspiration, but mediae – as voiceless glottalized (ejectives). According to this, all known correspondences between the traditional Indo-European non-aspirated voiced (mediae) and the non-aspirated voiced of the other Boreal (Nostratic) languages must be treated as borrowings. It is pleasant that A. Bomhard has now presented us with a work where the inter-familial comparison is carried out strictly in the same principle: "Now that the Proto-Indo-European phonological system has been thoroughly revised by Gamkrelidze, Hopper and Ivanov to bring it into harmony with natural systems, the question of possible genetic relationship can be looked at in fresh perspective" (p. 1). It is not exact, however, to ascribe the "Glottalic Theory" to P. Hopper even because of the pioneering work of Th. Gamkrelidze and V. Ivanov [6], correctly referred to by the Author as published in 1972 (the first analogical work of Hopper has been published in 1973 – see References, p. 316). If the author wants to find a co-author for Gamkrelidze and Ivanov, he should easily point out to O. Shirokov [23], who has suggested the same idea in the same publication of 1972 on p. 92–94. The difference between them and Shirokov is in the way of argumentation: the latter simply treats the Armenian consonantism as having preserved the oldest picture with typologically typical labial-defective series of the hypothetical glottalized consonants, while Gamkrelidze and Ivanov base the idea on the theory of markedness applied to the typology of languages. Although Hopper has gone the same way, one has no chronological ground to mention him in the name of the theory, as the author does. Gamkrelidze and Ivanov have pointed out to the Armenian consonantism (and not only to it, as

* Bomhard, Allan R., *Toward Proto-Nostratic. A New Approach to the Comparison of Proto-Indo-European and Proto-Afroasiatic*. Foreword by Paul J. Hopper. (Amsterdam Studies in the Theory and History of Linguistic Science, IV, 27). Publishing Company Amsterdam/Philadelphia, John Benjamins, 1984. XI, 356 S. Gr.-8°. Hfl. 100,-.

well as Shirokov did) in their turn, and this enabled the author to repeat the statement about Armenian archaicity on p.29: "The ejectives remained in Armenian." Nevertheless such repetition in 1984 is uncritical since a number of brilliant phonostatic investigations by I. Melikishvili [14,15,16] have definitely shown O. Armenian non-aspirated voiceless obstruents not to be ejectives in any possible aspect (relative frequency signed):

/p/ 149	/p ^h / 35	/b/ 171
/t/ 381	/t ^h / 231	/d/ 172
/k/ 323	/k ^h / 302	/g/ 139

Here is the reason why the inventive conjecture of Shirokov is not sufficient to name the "Glottalic Theory" after him. And it is exactly Melikishvili who cannot be ignored as by the author on p.26: "Th. Gamkrelidze (1978) has shown that stops and fricatives arrange themselves into definite hierarchical relationships based upon their frequency of occurrence", since it has been shown much earlier by Melikishvili and since Gamkrelidze himself points out on p.238 of the quoted work of 1978 to Melikishvili's "Conditions of Markedness for the Features of Voice, Voicelessness, Labiality, and Velarity" (in Georgian, Matsne 5, 1970). The latter, as well as J. H. Greenberg's Some Generalizations Concerning Glottalic Consonants, Especially Implosives (IJAL. 36, 1970), doubtless are the base on which the "Glottalic Theory" appeared. It is a pity that A. Bomhard ignores the history of the subject on which all his book seems to have been based.

Besides the Preface and the Introduction, the book under review consists of 3 Sections, the Postscript, References and Index Verborum. The 1st, Indo-European, Section is aimed to represent the results of contemporary phonological reconstruction of Proto-Indo-European, the Afroasiatic Section dealing with Proto-Afroasiatic phonology. For verification of both, a comparative vocabulary of the reconstructed common Indo-Afroasiatic roots is adduced, making the kernel of the book and the first part (together with the "Problems of Root Structure") of the last Section named "Indo-European and Afroasiatic". On p.34 lists of languages are presented including dead and unidentified (Venetic) ones. Dialects as Ladin or Moabite (why not Ammonite?) are assigned to "major languages", however Curonian, Selonian, Zemgalian, Sorbian, Polabe, Thracian, Phrygian, Illyrian, a lot of Iranian languages are not mentioned there. It would have been better to list only those languages which are quoted in comparison.

A disproportion in rendering the fundamental items of the Indo-European phonology strikes the eye. Too much is said about the "Glottalic Theory", but only 11 lines of text about resonants (on p.34-35) and only 6 lines about "the glides *y* and *w*" which nevertheless were "independent phonemes" (on p.47). The "Guttural Theory" proposed on p.22-24 does not convince: too many satemized gutturals in the most archaic roots (cf. Lith. *aštu-*, Skt. *aṣṭau* but Gk., Lat. *octō* etc.) are known with no traces of a palatal condition. One can hardly succeed to explain satemization, simply combining such words as "may", "could", "a following yod" etc. The only way is to find a phonological distribu-

tion between the development of satemization and the presence of labiovelars in Indo-European. The absence of palatal and labialized counters in the labial and the dental series shows us that palatalization and labialization are interconnected in the guttural series. This becomes clear to everybody who recognizes the relationship between the satem and the centum languages in a sort of complementary distribution between palatalization and delabialization. No labiovelars are possible in the satem languages, and no palatals (except new) in the centum languages. This means that labialization functions contrarily to palatalization. The latter must therefore have been caused by systemic reasons, and not by phonetic environment. On the other hand, the interconnection between palatalization and labialization of velars reveals the latter to be a West-Boreal innovation, and this can be shown by comparison. Thus the Indo-European roots of related semantics 'knee', 'to beget', 'woman' – **k'en-u*, **k'en-H-*, **k'w(ə)n(ai)* with **k'* and **k'w* – correspond to the East-Boreal roots with a single **k*: O. Turk. *küni* 'interrelation of wives in a family', Dravid. Telugu *kanu* 'to beget' (although V. Illich-Svitych derives the latter from another Boreal initial velar, the reflex of this velar in Dravidian coincides with a velar in Indo-European and Altaic).

The inventory of vowels cannot be established only according to typological data. Actually, it were not the facts of Greenlandic Eskimo, Philippine Ilocano and Dibabao or of Potawatomi (cf. p.44–45) which forced the author to reconstruct the system of PIE. /ĩ/, /ũ/, /ǣ/, /ǣ/, but Pulleyblank's reinterpreting the IE. /e/ – /o/ ablaut as **ǣ/ – /a/*. And if so, one must explain the PIE. bivocalism as a manifestation of the ablaut alternation. The author accepts Kurylowicz's view about no cause-and-effect relationship between the qualitative ablaut and accentuation (p.44, but cf. p.287!). Then the only way to explain the nature of such ablaut is to establish its primitive morphological function [21]. To say that the idea of syllabicity of Proto-Indo-European (more exactly, of Boreal, Proto-Indo-European being bivocalic) [13] must be verified typologically, does not mean that it can and must be proved only by finding some living syllabical language elsewhere in the world. Taking into consideration glottogenic regularities, which operate during periods surpassing the frame of historically testified languages, the proof is that non-Indo-European linguistic systems have to be reconstructed as syllabical either, i.e. not only Abkhaz-Kabardian [12], but also Kartvelian [7], Australian [10] or Afroasiatic [5]. In 1979 I assumed the appearance of *a*-coloured syllabemes at the intonational peak in words with the fientive ("active") meaning, so that the fientivity : inertness had to be distinguished by sense intonation in Proto-Indo-European (not by stress which appears only after reinterpreting *[a]* and *[ə]* in the same intonational position as stressed and unstressed). Thus the apophonic pair */a/ : /ə/* becomes derivable from the syllabic picture reconstructed. It is clear that such a picture demands a reconstruction of */i/* and */u/* of the later epochs as reduced-grades of the corresponding vocalized sonants. On p.49 A. Bomhard cites the argument of R. Schmitt-Brandt that this reduced grade must have only been lengthened. This is correct only if one assumes that phonological length had already existed in the

period of the vowel reduction. What could then cause the appearance of the phonological length? Length due to contraction (e.g. $*\text{ay} > \bar{i}$, $*\text{aw} > \bar{u}$) could be phonological only if the corresponding long phonemes (e.g. $*\bar{i}/$, $*\bar{u}/$) had been existing. Phonological length must have appeared only after the disappearance of "laryngeals", and this is shown in the author's reconstructions on p. 188–284. As for the only $*\bar{e}s$ (p. 252) with the IE. length (after the differentiation 'sit' → 'be'), it reflects a vicious inconsequence of the author. So it is not good logic when A. Bomhard first denies length in Proto-Indo-European (p. 46), and then says that the vocalized sonants, being reduced, must have resulted in the lengthened reduced-grades ($*\bar{i}$, $*\bar{u}$) (p. 49). Why could not the reduction be prior to the appearance of phonological length? Thus any $*\bar{i}k-$, as a result of $*\bar{i}'\text{AyAkA-CA}/ > *\bar{i}'\text{ayakA-Cá}/$ reduced, could not phonologically contrast with any $*\bar{i}'ik-$, in the sense of differentiating the meaning. E.g. all Russians pronounce the stressed *pat* 'stalemate' as $[p\bar{a}t]$ beside the unstressed preposition $[p\bar{a}t]$ 'under', so here the condition of stress equals to Schmitt-Brandt's reduction. Nevertheless, no phonological length appears due to this in the system, and one has no right to interpret the Russian 'stalemate' phonologically as $^o/p\bar{a}t/$. Since the pre-historical reduction of vowels (which had formed the Indo-European word structure described by E. Benveniste) operated before the disappearance of the "laryngeals", the grounds for any phonologized long $*(\bar{i})\bar{i}(k-)$ are not reliable at all. In all probability, $*/\bar{e}/$, $*/\bar{a}/$ plus sonants is the best reconstruction for A. Bomhard's Indo-European to be comparable with Afroasiatic (in 1978 I erroneously proposed a bivocalism $*/\bar{e}/ : */\bar{a}/$ for Common Boreal; now I see that it is the stage of "Proto-Indo-European" syllabism which must be considered Common-Boreal). Finally, it seems funny that the author reconstructs PIE. $/i/$, $/u/$, $/\bar{e}/$, $/\bar{a}/$ and compares them "nostratically" with the AA. $/i/$, $/u/$, $/\bar{e}/$, $/\bar{a}/$, in which, according to I. Diakonoff → A. Bomhard (p. 177–178), $i, u < /\bar{e}/$, in other words, which is actually PAA. $/\bar{e}/$, $/\bar{a}/$ (side by side with sonants, of course, since A. Bomhard's "in my opinion", p. 177, explains nothing). It is a mystery how the author succeeded in deriving his announced PIE. $/i/$, $/u/$, $/\bar{e}/$, $/\bar{a}/$ and his acknowledged PAA. $/\bar{e}/$, $/\bar{a}/$ from "Nostratic" $/i/$, $/u/$, $/\bar{e}/$, $/\bar{a}/$ (p. 186)! The only "arguments" on p. 287 leave the reader in a state of the utmost melancholy: "The reduced-grade forms of the vowels $*i$ and $*u$ were identical to the full-grade forms. The vowel $*a$, on the other hand, was weakened to $*\bar{e}$ in the reduced-grade" (sic! here the reduction is of "Nostratic" archaicity and thus, without doubt, precedes the appearance of length).

It has been already shown above that the author is amazingly ignorant of the fundamental works necessary for his study. Already at the beginning of the book (p. IX) the reader was stunned by the author's declaration that his predecessors have not added anything essential to the Nostratic problem in recent decades and that they appear not to have used data from the non-Semitic branches of Afroasiatic: "Thus, I believe that I have broken new ground." It is unpardonable, indeed, not to know V. Illich-Svitych's "Dictionary of the Nostratic Languages", as well as other works on the subject by the same author, V. Dybo or

A. Dolgopolsky. It was really "in time" finally to pronounce their names at the very end of the book (p.291). Note that the latter of them, who has left the U.S.S.R. before 10 years ago, is still called a Soviet scholar. Anyway, one does not find any of their fundamental works in the References. There may be dissensions with what has been done by Illich-Svitych, Dybo and the others, but there is now no way to investigate the problem of the external relations of Indo-European without recourse to their work. A. Bomhard's belief that it was H. Birnbaum in 1977 and not V. Illich-Svitych in 1965 (*Ėtimologija*, Moscow 1967) who "redefined a great 'Nostratic' macrofamily to include Indo-European, Afroasiatic, Kartvelian, Uralic, Altaic and Dravidian" (p.291), finally reveals the author's terra incognita.

But it is no less strange of an Indo-Europeanist to operate with Baltic etymologies not taking in his hands the *Litauisches etymologisches Wörterbuch* by E. Fraenkel. Otherwise the author would know that Lith. *kaĩ* 'while' (as, indeed, Latv. *kā*, Pruss. *kāi*) is related to *kas* 'who', 'what', in the same way as *taĩ* 'it' is related to *tas* 'that', i.e. its *k* surely cannot be derived from PIE. **k* (p.236) but only from **kʷ*. Unfortunately, A. Bomhard finds no relatives to IE. **kʷa-s* 'who' in Afroasiatic (though Illich-Svitych has pointed out to South-Ar. *ko*, *ūkō* 'why', Somali *kū-ma* 'who', Bura *ga*, Mubi *gin* 'what' beside Ar. *ka-*, Eth. *ka-ma*, Hebr., Aram. *kə-*, Akk. *kī(-ma)* 'how' etc., as well as to non-AA. Uralic Karel *ku*, Lapp. *kū* 'who', Hung. *ho-l* 'where', Nganasan *kua* 'what' etc., Altaic O.Turk. *qa-ñu* 'which', Tungus *xōni* 'how' etc.). If Gk. *καί* is not in some strange way related to Lith. *kaĩ* (i.e. if its *κ-* is really not from **kʷ*), then, contrary to Lith. *kaĩ* (all said about this *kaĩ* also concerns OCS. *čě* < **kʷoi*), it still can be compared with the PAA. **kay* reconstructed. Nevertheless the single Gk. *καί* of obscure origin can anyway hardly be a representative of Indo-European.

A. Bomhard's disregard of E. Fraenkel has naturally resulted in the Nostratic etymologizing of Lith. *būrvā* (p.197), a barbarism received from Polish. The similar "Nostratic" word Lith. *kėngė* (p.225) is a borrowing from Middle L. German *henge* 'Hänge' = Latv. *ķenķis* 'hook' from L. German *könke*. The author would not be able to find his *reklės* (p.283) in Fraenkel's Dictionary, because the correct form is *rieklės*, the etymology of which has nothing in common with A. Bomhard's 'to stand upright', 'pole'.

All said about E. Fraenkel is true of the fundamental Dictionary of Latvian by K. Mühlenbach and J. Endzelin. But even an elementary school dictionary with a grammar would be sufficient to make sure that a word *versi* 'ox' (p.250, 331) is unimaginable for Latvian.

Lith. *daryti* appears very intriguing as being a descendant of two different roots at the same time: of PIE. **t'arbh-* on p.212 and of PIE. **dar-* on p.218.

It is a pity that the author is also ignorant of the modern works on Afroasiatic. One can dismiss works written in Russian provided they were really "non leguntur" (although a number of them have been translated in Western languages). But one should think that literature in English and German, at least, were accessible to the author. However, the newer works of H. Jungraithmayr or of H. D. Wolff on comparative Chadic seem not to have reached A. Bomhard.

As a result, the major part of articles in his comparative vocabulary (p.188–284) are wrong or worthless (see further), since his “Afroasiatic” with a sporadic sprinkling of Egyptian, Berber, Cushitic, Omotic and Chadic glosses is still more M.Cohen’s Chamito-sémitique than Afroasiatic in its contemporary meaning.

“Like all thoughtful work, Bomhard’s leaves us with as many questions as we started with, but they are different questions”, – so writes Paul J. Hopper in his modestyful Foreword to A. Bomhard’s approach “Towards Proto-Nostratic”. So it is, and the first of these different questions is the very title, of course. Well then, what is ‘Proto-Nostratic’ after all??

It is natural to look for the sources of the Nostratic (Boreal) hypothesis in the Jewish-Christian aspects of the history of our culture, and it is natural that the precursors of Fr. Delitzsch [3] and H. Möller [17], e.g. such enthusiasts as R. Raumer [22], J. Klapproth [11] or Bergier [2], confronted mostly Greek and Latin with Hebrew, indeed. “Nostratics” truly goes back to the earliest Hebrew-Greek comparison in the same way as the famous Indo-European comparativistics goes back to the earliest Hebrew-Aramaic-Arabic comparisons by the Jewish-Arab grammarians of the 10th–11th centuries. Thus A. Bomhard with his Indo-Afroasiatic nostratics develops the tradition as if no Indo-Uralic comparison by B. Collinder, no Indo-Altaic comparison by H. Güntert, no Indo-Kartvelian comparisons by H. Vogt etc., not to speak about V. Illich-Svitych’s, were of any importance for the subject. However, if the author thus treats Proto-Nostratic as a parent language for Indo-Afroasiatic, as Nostratic *proprie dictu*, on a par with Proto-Kartvelian, Proto-Uralic, Proto-Dravidian, Proto-Altaic, then a special closeness of Indo-European to Afroasiatic must be revealed in a number of exclusive isoglosses as it took place in case of Indo-Iranian in the frame of Indo-European. Otherwise A. Bomhard’s “Nostratic” would be the same as “Indo-European” reconstructed only on the base of Germanic and Italic asf. It is true that, although in a different aspect, I myself have proposed the possibility of an Afro-Kartvelo-Indo-European unity (beside Afro-Indo-Altaic, Uralo-Altaic etc. at the same time) [19]. In this sense it would actually be possible to term A. Bomhard’s Indo-Afroasiatic ‘Nostratic’, leaving his ‘Proto-Nostratic’ as a synonym for my (← Dolgopolsky’s) ‘Boreal’.

Now let us take up Illich-Svitych’s Dictionary and see, whether the isoglosses conjectured by the author on p. 188–284 are exclusively Indo-Afroasiatic. There are 353 Boreal reconstructions in the first two volumes of Illich-Svitych’s Dictionary. No wonder, not all of them are based on data of all the six families; new material constantly appears since 1976, and I am not sure that all those reconstructions of A. Bomhard, which have no correspondences in the other four families of Illich-Svitych’s Dictionary, are exclusive Indo-Afroasiatic without fail. About two-thirds of A. Bomhard’s reconstructions being also defective, i.e. based on data of only one of the six Afroasiatic groups (mostly on Semitic, rarely on Egyptian or isolated Cushitic languages), only the remaining one-third will be taken as guaranteeing an optimal result. Thus the following reconstructions (quoted here according to their number in the book) are let out:

1 – because it is based only on Semitic, 3 – only on Semitic, 8 – because it is wrong: all meanings in Semitic are from the root 'to lift' (cf. Ar. *farʿ* 'top' corresponding to Hebr. *peraʿ*), also attested in Cush. Saho *for*, Eg. *fj*; as for Eg. *pry* 'champion', it is of a different root with a meaning possibly reflected in Ug. 'fruit', 9 – is onomatopoeic; as for Tuareg, its *z* corresponds to Sem. *š*, *z*, and cannot be from PAA. *š* – in Berber the meaning is 'urine' corresponding to Ar. *fazz* 'horse urine', 10 – is based on Egyptian alone, 12 – is wrong: here different roots, attested in Eg., Cush., Chad. are contaminated, 14 – is onomatopoeic, 16 – is based only on Semitic; Ar. *farʿad* hardly belongs to the same root, 17 – is wrong: Ar. *fasaḥa*, Aram. *pəšaḥ*, Hebr. *pāšaḥ* can correspond only to Eg. *ps*, the correspondence of Eg. *pš* is Sem. lateral reflected in Hebr., Aram. *ś*; as for the Chadic words, they need checking, 18 – is based on only two Cushitic languages, 19 – only on Semitic, 21 – only on Egyptian, since Ar. *s* cannot correspond to EG. *š*; besides the root is onomatopoeic, 25, 28, 29, 32, 33, 34, 35, 36, 38, 40 – are based only on Semitic (with various mistakes in 29, 32, 33, 35, 36, 38, 40: 29 has nothing in common with Nostratic as derived mostly from the negation *bal*; all meanings in 32 are derived from 31; *h* is inserted in 35 and *l* is radical in 36; the PAA. meaning of 38 is only 'in', but Ug. *b(in)* < **min* 'from'; different roots are mixed up in 33, and barter is implied for the mesolithic age in 40), 42 – is a possible borrowing from Semitic to Indo-European with the AA.fem. *-t* for counting masculina, 45 – is based on Semitic, 46 – is based on Egyptian alone and is wrong: the final *-r* in *tr* must reflect *-rr*, 48 – is incomparable with PIE. since the meanings are denominative from 'hill', 51 – is wrong: the meaning 'to cover' belongs to the root PAA. **tm* 'completeness' (Ar. *tamm*-, Eg. *tm*, *tmm*), as for the derivative with *-s*, it means 'to force in' in Tigre and 'to pound' in Hausa, nothing in common with Lith. *tamsà*, 54 – is based on Egyptian alone, 55 – on Semitic, 56 – on Semitic with the meaning 'to give', not 'to stretch', 57 – as hardly comparable with PIE.: the basic meaning of the PAA. **dab-/dab-* + *-n/-l* (not *-k'*) is '(to) loop', 58 – is based on Semitic, 59 – must be left standing because of Tigre *dnn* 'to cut off' (if not a borrowing), 60 – is based on Cushitic alone, *-n* in Semitic being radical, 61 – is incorrect: the meaning 'noise' belongs to the root with the "laryngeal" *ʿ*, cf. Ar. *daʿā* 'to call', Cush. Beja *dī* 'to speak', Chad. Angas *dō* 'noise', Berb. Izdeg *adida* 'noise', 62 – is based on Arabic alone (with the Arabic *-in*, not Proto-Semitic!), 63 – is based only on Hebrew and Aramaic, 64 – only on Semitic, 65 – is incomparable with PIE. because of the basic meaning 'to cure by sorcery' (Semitic, Berber, Chadic) → 'to be lucky, good' (Semitic, Cushitic), 66, 67 – are based on Egyptian alone, 68 – on Semitic, 69 – is wrong: *-l* in Semitic is radical, and *w* is inserted because of *-u* < **-ə*, 71 – is onomatopoeic in Afroasiatic and different in its meaning from Indo-European; the following reconstructions are based only on Semitic: 74, 76, 77, 78 (Arabic alone), 79, 81, 84, 85, 90, 91, 92, 95 (Hebrew alone), 98, 100, 101 (the Egyptian reflex would be *s*!), 104, 105 (Arabic alone), 107, 108, 110, 114, 115, 117, 119, 120, 123, 124, 125, 131 (Arabic alone), 136, 137, 139, 140, 141, 142 (Arabic alone), 148, 149, 150, 151, 152, 153, 158 (Arabic alone), 159, 162, 164, 165, 166, (Arabic alone), 167 (barter implied), 168, 169, 170, 172, 178, 179, 183 (Arabic

alone), 184, 185, 187, 188, 191, 192, 201, 202, 203, 206, 212, 213, 214, 215, 216, 220, 226, 228, 230, 233, 235 (Arabic alone), 236, 237, 239, 241 (Arabic and Hebrew only), 242, 245, 247, 254, 258, 260, 263, 264 (Arabic), 268, 271 (Hebrew and Aramaic), 274, 275 (though it must be left standing because of Egyptian, Cushitic and Chadic data in Illich-Svitych's Dictionary, No.281), 278 (to be left standing because of No.277 *ibid.*), 281, 289, 301, 303, 304 (cf. Illich-Svitych's No.259), 305, 307, 308, 309, 311, 312, 313, 314, 315, 316, 317 (Arabic), 318; the following reconstructions are based only on Egyptian: 80, 89, 132, 177, 193, 199, 200 (baby-language!), 205 (to be left standing because of Semitic, Berber, Cushitic and Chadic data in No.132 *ibid.*), 218, 223, 224, 225, 232, 243, 248, 250, 251, 252, 257, 259, 266, 272, 273, 283 (to be left standing because of No.294 *ibid.*), 284 (to be left standing because of No.309 *ibid.*), 285 (cf. No.282 *ibid.*), 286, 287, 295 (cf. No.331 *ibid.*), 296 (cf. No.324 *ibid.*), 297 (cf. No.335 *ibid.*), 298; the following reconstructions are based only on Cushitic: 143, 144, 155, 180, 196, 197, 219, 231, 288 (cf. No.270 *ibid.*), 299, 306 (to be left standing because of No.255 *ibid.*); the reconstructions 82, 189, 310 are based on Sanskrit alone, 145 – on Greek (!) alone, in 190, 194 only Arabic, Hebrew and Greek are compared, in 222 only Hebrew and Greek (!!) are compared, 210 and (with only Germanic) 211 are baby-language, 265 – is onomatopoeic, and 133 – is wrong: the author has forgotten Arm. *glux* < *g- (trad. *gh-) which may be reflected in Slavic; if so, Germanic alone is insufficient for Nostratic comparison.

Reconstruction based on Semitic-Indo-European comparison alone cannot be safe in so far as one cannot exclude borrowing of cultural terms due to close contacts between prehistorical Indo-Europeans and Semites. The obscure 'seven' has been already mentioned above. More transparent are A. Bomhard's 79 'bull' and 167 'to purchase'. One cannot imagine barter between primitive tribes in the mesolithic epoch of the Boreal linguistic community, although barter must have arisen in later, neolithic, times. Wine must have been very old as an object of it, and it is wise, of course, not to continue the tradition of H. Möller who compared *vīnum* with Hebr. *yayin* (cf. also Georgian *yvino* with the prothetic *y*- regularly developed in Kartvelian). All in all it is sufficient for an Indo-Europeanist that there are two sonants in this root. And it was the same thing which A. Bomhard had not but to explain if reconstructing PIE. **tawr*-: it would be uncertain to suppose the same root with the same determinative in PAA. and in PIE. As for **k^wri*- 'to purchase' with two sonants, it also seems to have been borrowed from (Common) Semitic into Indo-European. Two of other cultural terms in A. Bomhard's Vocabulary are also [8] possible borrowings from Semitic to Indo-European: 39 **bar-s*- 'grain' (vocalism!) and 229 'lord' (Skt. *ārya*-, OIr. *aire*), and I would like to let them out, too.

The resulting number of comparable reconstructions left standing, is 115. Out of them the following are not exclusively Indo-Afroasiatic, as can be seen from Illich-Svitych's Dictionary (quotations from it are signed No.): 4 – No.339: Ural. Fin. *päre*, Veps. *päreg* 'splinter', Cherem. *perə*- 'to hit', etc., Dravid. Tamil *pari*- 'to strip off', Telugu *pariya* 'piece', etc., Altaic Tungus *furu*- 'to cut thin', Nanayan *pur-tu*- 'slivers', etc., 22 – No.24: Ural. Fin. *pore* 'bubble', Hung. *forr*-

'to boil', etc., Dravid. Tamil *purunku* 'to scald', Tulu *purgu-* 'to be boiled soft', etc., 23 – No.21: Ural. Fin. *puras* 'chisel', Hung. *fúr-* 'to drill', Kamass. *paraŋ* 'drill', etc., Dravid. Tamil *pōrai* 'hole', Kota *bōr* 'vagina', Toda *p̄r* 'hollow', etc., Altaic Uzbek *bura-* 'to turn', Uighur *burya*, Turk. *burgu* 'drill', etc., 24 – No.8: Dravid. Tamil *perukku*, Konda *per-* 'to pick up', etc., Altaic O. Turk., O. Uighur *barym* 'property', Mong. *bari-*, Kalmuk *bār-* 'to grasp', 'to present', etc., 26 – No.19: Altaic Mong. *bu-i* 'is', Tungus *bi-* 'to be', etc., 27 – No.29: Kartv. Svan *li-bēle* 'to swell', Geor. *ber-va* 'to blow', etc., 30, 31 – No.5: Altaic O. Turk., Tatar *balky-* 'to shine', Turk. *balkyz* 'lightning', 52 – root for the 2nd person is not reflected in Illich-Svitych's Dictionary, but its connection with Boreal deictic particles is clear, cf. PAA. **tə/*ta* and Ural. **ti/*te*: Fin. *sinä* < **ti-na*, Zyryan, Hung. *te*, Yukaghir *tet* 'thou', Fin. *te*, Lapp. *di*, Zyryan *tī*, Nganasan *tēŋ*, Yukaghir *tit* 'you', Altaic Mong. *ta* 'you', etc., 53 – although the demonstrative stem with the same deictic root is also absent there, its manifestations are obvious: Kartv. Megr. *t-e-na* 'this', *t-i-na* 'that', 'he', Ural. Fin. *tä-mä*, Vogul *te*, *tī*, *tə* 'this', etc., Altaic Mong. *te-re* 'that', 'he', 96 – is absent in Illich-Svitych's Dictionary, but may be seen in Kartv. **s₁w-(am-)* 'to drink', cf. O.Geor. *su* 'drink!', Svan *mi-šw-a* 'I have drunk', Megr. *o-šw-e-s* 'they have drunk', etc.; nevertheless I consider Kartvelian to be of a lower taxonomic rank than Boreal, 106 – No.227: Ural. Fin. *kiire* anat. 'vertex', Lapp. *gierâ* 'top', 129 or 135 – No. 190: Ural. Fin. *kaappaa-* 'to grasp', Erz. *kapode-* 'to grasp quickly', Cherem. *kopa* 'paw', Vogul *kâpə-* 'to grasp', etc., Dravid. Telugu, Malayam *kavvu*, *kappu-* 'to seize with a mouth', etc., Altaic Turkoman *kap-* 'to bite', Chuvash *xyv-* 'to bite (about fish)', Mongol. Chalcha *xaw* 'dexterity', Tungus Orochi *xakpi-* 'to catch by the throat', Evenk *apki-* 'to throttle', etc., although the roots may be descriptive (independent) in all the families including Afroasiatic and Indo-European, 154 – No.78: Ural. Fin. *kara* 'thorn', Samoyed Yurak *xārv* 'fir', etc., Dravid. Tamil *karu* 'awn', Kanar. *karaku* 'tine', etc., Altaic Mong. *gar-* 'to protrude', Kalmuk 'to jut out', 'to grow'; Afroasiatic data support the reconstruction 'to jut out' → 'to grow' → 'to grow old', 156 – No.178, 211 (see over): Dravid. Telugu *kanu*, Brahui *khan-* 'to beget', Tamil *kanru* 'animal's young', Kanar. *karu* 'calf', Telugu *kandu* 'baby', Malto *qade* 'son', etc., Altaic O. Turk. *kūni* 'interrelation of wives in a family', Kirghiz *künü*, Turkoman *gūni*, Turk. *günü* 'woman friend', etc., 157 – No.199: Kartv. Svan *li-kīl-i* 'to shrill', Georg. *kiv-il-* 'cry', etc., Ural. Fin. *kerjää-* 'to beg alms', Zyryan *kor-*, Hung. *kér-* 'to ask', etc., Altaic Tungus Nanayan *xār-si-*, Evenk *āri-* 'to call', etc., Dravid. Tamil *kirāṇv-*, Kota *kir-* 'to cry', Telugu *cīru* 'to call', etc., 175 – No.216: Altaic Karaghas *k^hyr* 'edge', 'ridge', O. Uighur *qyr* 'mountain', Mong. *kira* 'mountain crest', Tungus Nanayan *kerani* 'edge', Oroki 'shore', 'edge', Udehe *k^heä* 'hill', etc., 181 – No.214: Dravid. Tamil *karu*, Kota *karv*, Telugu *karuvu* 'embryo', Telugu *kari* 'womb', etc., Altaic Tuv. *xyryn*, O. Oghuz *qaryn* 'belly', Mong. *qarbi-su* 'placenta', etc., 205 – No.132: Kartv. Svan if. *l-äs-w* 'was', conj. *l-es-*, Ural. Fin. *asu-* 'to dwell', Mordvin *ezəm* 'bench along the wall', Samoyed Yurak *ḡēso-* 'to camp', etc., in Indo-European the unlengthened root has remained in the secondary meaning 'to be', cf. also Afroasiatic Hebr. *jēš* 'Seiendes', 'is', Ar. *l-ajsa* 'is

not', Ug. *jł*, Aram. *itay* 'is', Berb. Tuareg *as* 'to arrive', Omot. Wolamo *as-* 'is', Chad. Hausa *isá* 'to arrive', etc., 217–No.100: Dravid. Tamil *āvu* 'to desire', *āval* 'passionate longing', Malayalam *āvi-* 'to desire', Toda *ōfil* 'to hunger', 269–No.142: Kartv. Svan *jā-r*, gen. *i-ša* 'who', Ural. Fin. *jo-ka* 'which', 'every-one', Lapp *juo-k* 'which', Mordvin *ju-za to-za* 'here and there', Cheremis. *ju-ž* 'somebody', etc., Dravid. Tamil *jā*, Kanar. *jā*, *ē*, Kodagu, Telugu, Kolami *ē* 'what', Konda *ēn* 'who', etc., Altaic Middle Mong. *jan* 'what a', Chalch *jū* 'what', Tungus Manchu *ja-ka* 'who', 'what', etc., 275–No.281: Ural. Fin. *mana-* 'to curse', Lapp *moanā-* 'to guess', Mordvin *māna-* 'to bewitch', Hung. *mond-* 'to tell', Samoyed Yurak *mān-* 'to tell', etc., Dravid. Tamil *maṇu*, Kanar. *ma-nave*, Telugu *manavi* 'entreaty', 276–No.287: Dravid. Tamil *maṇṇu* 'to keep staying', Konda *man* 'to be', 'to stand', Kuvi *manž-* 'to remain', Malto *men-*, Brahui *mann-* 'to become', 'to be', etc., Altaic Tungus Evenk *mānā* 'to settle for a long time', Oroki *mānāži-* 'to remain', etc., 277–No.298: Altaic Tungus Manchu *mu-kā*, Oroki *mū*, Ulchi *mū*, *mūā* 'water', etc., 278–No.277: Sem. Ar. *mar-* 'man', Eg. ? *mrj.t* 'serfs', Berb. ? Tuareg *ta-māra* 'power', Cush. ? Saho, Afar *mārū* 'ram', Chad. Bachama *mure*, Higi *malā*, Musgu *muwul* 'man', etc., Dravid. Tamil, Malayalam *maṛi* 'animal's young', Gondi *marrī*, Brahui *mār* 'son', Tamil *mārai* 'youth', 'beauty', Altaic Tungus Even *mērin-*, Evenk *mirā-* 'to marry to a man', etc., 279–No.290: Kartv. Svan *mā*, *mō* 'not', Laz *mo(t)* 'not', Dravid. Gondi *manni* 'not', Kurukh *mal* 'no', etc., Altaic O.Turk., Chuvash *-ma-* 'no', Middle Mong. *bū*, Chalcha *bū*, Mogol *bi* 'not', Korean *mōt* 'not', etc., 280–No.293: Ural. Ostyak *mūrā-* 'to starve to death', *mārem* 'pain', Samoyed Yurak *mēru* 'wound', etc., 282–No.278: Dravid. Tamil *mal* 'abundance', *mal-* 'to be abundant', Kanar. *malja* 'big', 'main', Telugu *malayu* 'to spread', etc., 283–No.294: Kartv. Svan *mēre* 'cloud', Megr. *mere* 'lake', Dravid. Tamil *maṛai* 'rain', 'cloud', Kanar. *maṛe* 'rain', etc., Altaic Mong. *mōren*, Buryat *mōrōṅ*, Kalmuk *mōrn* 'river', Korean *mullmur* 'water', etc., 284–No.309: Ural Mordvin *murda-* 'to turn', Hung. *marjít-* 'to put out of joint', etc., Dravid. Tamil *muri-* 'to bend', Kanar. *muri* 'to bend', Telugu *murincu* tr. 'to revolve', Tamil, Malayalam *muṛukku-* 'to twist (a rope) up', etc. Altaic Mong. *muri-* 'to deviate', Tungus Nanayan *mure-*, Manchu *muri-* 'to turn', Korean *muri-* 'to return', etc., 292–No.299: Kartv. Svan *mi*, Geor. *me-n(a)*, Zan *ma* 'I', Ural. Fin. *mi-nä*, Zyr-yan *me*, Ostyak *mā*, Samoyed Kamass. *man* 'I', Altaic Chuvash *e-pe*, obl. *man-* 'I', O.Turk. *bi-z* 'we', Middle Mong. *bi*, obl. *minu*, Tungus Manchu *bi*, obl. *mini* 'I', etc., 300–Illich-Svitych avoids pointing out to the Boreal deictic particle of the root **nV* in function of the 1st person plural, nevertheless A. Bomhard's comparison must be supplemented with Kartv. Svan *nā-j* 'we', exclusive verbal *n-* 'us', 'we', poss. *n-i-šgwē(j)* 'our (but not you)'.

As for A. Bomhard's defective (only Semitic-, or Chadic-Indo-European compared) reconstructions 285, 288, 295, 296, 297, 304, 306, they in their turn may be supplemented with Kartvelian, Uralic, Dravidian and Altaic data from Illich-Svitych's NoNo.282, 276, 331, 324, 335, 259, 255.

The following comparisons of A. Bomhard remain Indo-Afroasiatic in his Vocabulary: 2, 5 (here the author points out to Eg. *pth*, factually meaning 'to

create', but does not mention a lot of related roots in other AA languages), 6, 7, 11, 13, 15, 20, 37, 41, 43, 44, 47, 49, 50, 59, 70, 72, 73, 75, 83, 86, 87, 88, 93, 94, 97, 99, 102, 103, 109, 111, 112, 113, 116, 118, 121, 122, 126, 127, 128, 130, 134, 138, 146, 147, 160, 161, 163, 171, 173, 174, 176, 182, 186, 195, 198, 204, 207, 208, 209, 221, 227, 234, 238, 240, 244, 246, 249, 253, 255, 256, 261, 262, 267, 270, 290, 291, 293, 294, 302, i.e. 81 comparisons making about 70.4% out of the total number of 115. Future investigations will show, whether all the 81 are correct or really exclusive, but I do not think, they will be able to change the general picture. So far I have only four remarks concerning them. 2 may be supplemented with Eth. *falag* 'valley', 'stream', as well as by Eg. *βg* 'to straddle', 'to have gappy teeth'. Eg. *βg* corresponds to the intensive stem of Ar. *falaḡa*, however its *f-* cannot be a descendant of PAA. **p* (see p. 139). Thus all derivatives with **-ag-* must be excluded as belonging to quite another root. It seems more rational to compare 73. PIE. **du-/dau-/dau-* not with PAA. **dzaw-/dzaw-* but with PAA. **daw-/daw-*, as also Illich-Svitych does in his No. 76: Hebr. *dəwāy* 'illness', Ug. *dwy* 'to be ill', Syr. *dəwā* 'to be sick', Akk. *di* 'headache', ar. *dawiya* 'to be ill', Berb. Ahaggar *ta-ddaw-un* 'dysentery', Cush. Oromo *du*(') 'to die', Chad. Angas *dō* 'trouble'. Colleague Václav Blažek in a letter of the 21 of March 1985 draws my attention to 208 and 302 (he also says the same as I about 73): in 208 different roots are mixed up, i.e. Tam. *arəw* belongs to PAA. **ar-w-* 'to beget' (cf. Hebr. *erwā* 'nakedness'), as has been shown by A. Militaryov in "Voprosy drevnej istorii" 2, 1984; as for 302, Berb. Semlal *əngəs* 'to butt' must be added in accordance with Illich-Svitych, No. 334.

The author's belief "I have broken new ground" is ruined, we see, no sooner than his approach is confronted with the main work of his precursors. Nevertheless, a tremendous amount of work, done by him independently, proved useful: henceforth all Illich-Svitych's etymologies based on the wrong interpretation of the AA. *t, k (q)* (and the Kartvelian *t, k*) as corresponding to IE. *t, k (k), kʷ*, and of the traditional IE. media corresponding to AA. (and Kartvelian) voiced, must be disclaimed (or reinterpreted as borrowings), and essentially replaced by A. Bomhard's etymologies based on the correct relation of the PAA. *t', k', k'ʷ* to the PIE. *t', k', k'ʷ* (trad. *d, g, gʷ*), etc. The appliance of the newly reconstructed PAA. *tθ, tθ* (which must equal to *č, č* of the Leningrad school of I. Diakonoff) to the comparison with PIE. *k, k'*, is worthy of attention. It should be mentioned that comparisons of Skt. *jāmí-*, Lat. *gener* (but hardly Lith. *žéntas*, indeed) with Akk. *šamādu*, Eth. *damada*, Ar. *damma*, etc., of Skt. *garbha-*, OCS. *žrěbę* etc. with Akk. *kerbu*, Eg. *qib* etc., of Lat. *multus*, Gk. *μάλα*, Latv. *milns* etc. with Akk. *malū*, Ar. *mala'a* etc., or of Skt. *naśyati*, Gk. *νέκυς*, Lat. *neco* with Hebr. *nākā(h)*, Ar. *nakā*, Berb. Tam. *nəy* seem fine. A convincing list of the exclusive Indo-Afroasiatic isoglosses supports the idea of a peculiar closeness of Proto-Indo-European to Proto-Afroasiatic in a sort of Indo-Iranian-like linguistic community in frame of the vaster Boreal super-family. From now on the name Nostratic may be applied to this hypothetical community, leaving the name Boreal for the whole Proto-Nostratic super-family.

No doubt, A. Bomhard's Book will be important for every future student of Boreal.

References

- [1] Belova A. G., Diakonoff I. M., Militarev A. J., Porchomovskij V. J., Stolbova O. V., Četveruchin A. S., *Sravnitel'no-istoričeskij slovar' afrazijskich jazykov*. Vypusk 1: p-p-b, 2: t-t-d. – *Pis'mennye pamjatniki i problemy istorii i kultury narodov Vostoka*. XV, XVI godičnaja naučnaja sessija LO IVAN SSSR. Moscow, Nauka 1981, 1982 (the forthcoming English version in "Afroasiatic Linguistics". Malibu).
- [2] Bergier, *Éléments primitifs des langues, découverts par les comparaisons des racines de l'hébreu avec celles du grec, du latin et du français*, 1764.
- [3] Delitzsch Fr., *Studien über indogermanisch-semitische Wurzelverwandtschaft*, Leipzig 1873.
- [4] Diakonoff I. M., *Jazyki drevnej Perednej Azii*, Moscow, Nauka 1967.
- [5] –, *Problems of Root-Structure in Proto-Semitic*, *Archiv Orientalní* 38, 1970.
- [6] Gamkrelidze T. V., Ivanov V. V., *Lingvističeskaja tipologija i rekonstrukcija sistemy indoevropskich smyčnych*. Konferencija po sravnitel'no-istoričeskoj grammatike indoevropskich jazykov, Moscow, Nauka 1972.
- [7] Gamkrelidze Th., Mačavariani G., *Sonantensystem und Ablaut in den Kartwelsprachen*, *Ars Linguistica* 10, Tübingen 1982 (the 1st Georgian edition by Metsniereba, Tbilisi 1965).
- [8] Illič-Svityč V. M., *Drevnejšie indoevropsko-semitskie jazykovye kontakty*, *Problemy indoevropskogo jazykoznanija*, Moscow, Nauka, 1964.
- [9] –, *Opyt sravnenija nostratičeskich jazykov*. *Sravnitel'nyj slovar'*, I: b-ķ, II: l-ž, III: p-q, Moscow, Nauka 1971, 1976, 1984.
- [10] Kacnel'son S. D., *K fonologičeskoj interpretacii protoindoevropskoj zvukovoj sistemy*, *Voprosy jazykoznanija* 3, 1958.
- [11] Klaproth J., *Observations sur les racines des langues sémitiques*, 1828.
- [12] Klimov G. A., review: A. H. Kuipers, *Phoneme and Morpheme in Kabardian*, The Hague 1960: *Voprosy jazykoznanija* 3, 1961.
- [13] Lehmann W. P., *Proto-Indo-European Phonology*. Austin, The University of Texas Press 1952.
- [14] Melikišvili I., *Phonostatistic Typology and the Interpretation of Reconstructed Systems*, *Linguistica Generalia, Acta Universitatis Carolinae* 1974, Prague 1977.
- [15] Melikišvili I., *Marķirebis mimarteba fonologiaši* (summary: *Otnošenje markirovannosti v fonologii*), Tbilisi, Metsniereba 1976.
- [16] –, *K fonostatičeskoj charakteristike jazykov kavkazskogo areala, drevnearmjanskogo, obščekartvel'skogo i obščeeindoevropskogo*, *Genetičeskie, areal'nye i tipologičeskie svjazi jazykov Azii*. Moscow, Nauka 1983.
- [17] Möller H., *Vergleichendes indogermanisch-semitisches Wörterbuch*, Göttingen 1911.

- [18] Palnaitis M. L., Ob otnošenii kartveljskogo k drugim borealnym jazykam, Konferencija Nostratičeskie jazyki i nostratičeskoe jazykoznanie, Institut slavjanovedenija i balkanistiki AN. SSSR, Moscow 1977.
- [19] –, Parent Language – Genetic or Contact Relationship? IF. 82, 1977.
- [20] –, Opyt rekonstrukcii obščeborealnoj morfologii v ural'sko-indoevropejsko-afrazijskom aspekte, Lingua Posnaniensis 21, 1978.
- [21] –, Proto-Indo-European Vocalism and the Development of the Indo-European Declensional Models, IF. 84, 1979.
- [22] Raumer R., Die Urverwandtschaft der semitischen und indo-europäischen Sprachen. Raumer R., Gesammelte sprachwissenschaftliche Schriften, 1863.
- [23] Širokov O.S., Kavkazsko-indoeuropejskie fonologičeskie schoždenija, Konferencija po sravniteljno-istoričeskoj grammatike indoeuropejskich jazykov, Moscow, Nauka 1972.

Baltų filologijos katedra,
Universiteto 3
Vilnius 232734,
Lietuvos TSR, U.S.S.R.

Mykolas L. Palnaitis

Zu den französischen Kreolsprachen

Das vorliegende Buch* ist aus der Diskussion um die Entstehung und gegenseitige Abhängigkeit der französischen Kreolsprachen (FKS.) der Inseln des westlichen Indischen Ozeans (Réunion, Mauritius, Seychellen, Rodrigues) entstanden. Diese Diskussion, so speziell sie zunächst erscheint, ist von nicht geringem allgemeinem linguistischem Interesse, da es hier um Fragen des Sprachwandels und der Entstehung neuer Sprachen geht, sowie um die Erforschung und Interpretation der dafür entscheidenden historischen, sozialen, ethnischen und linguistischen Voraussetzungen und Hintergründe. Bei den betreffenden Sprachen handelt es sich, wie bei Kreolsprachen überhaupt, um sehr junge Sprachen – die Besiedlung von Réunion durch die Franzosen begann 1663, diejenige von Mauritius 1721 – so daß sie Möglichkeiten zur Erforschung von Sprachwandel, der hier bis hin zur Entstehung neuer Sprachen geführt hat, wie kaum eine der uns sonst vertrauten und bekannten Sprachen bieten.

Baker und Corne wollen in ihrem Buch die relativ großen Unterschiede zwischen der FKS. von Réunion (KrRéu.) und derjenigen von Mauritius (KrMau.) und den übrigen Inseln (KrSey. und KrRod.) zu erklären versuchen, und gleichzeitig eine von Chaudenson im Rahmen seiner monumentalen Arbeit zum Wortschatz des KrRéu. (Chaudenson 1974) aufgestellte Theorie zum Verhältnis dieser FKS. zueinander widerlegen. Chaudenson war in dieser Arbeit an zwei Stellen (S.383–465 und S.1106–1145) auch auf die Frage der Entstehung des KrRéu. und der (F)KS. überhaupt, sowie auf die Beziehungen zwischen dem KrRéu. und den übrigen FKS. der Inseln des Indischen Ozeans zu sprechen gekommen, vor allem dem KrMau.

Chaudenson erklärte im ersten, wohl unbestrittenen Teil seiner Ausführungen die Sonderstellung des KrRéu. unter den FKS. (größere Nähe zum Französischen, große Variantenbreite) mit der speziellen Bevölkerungsstruktur und -entwicklung dieser Insel, vor allem während der ersten Jahrzehnte der Kolonisierung; denn im Gegensatz zu den übrigen Gebieten war die Sklavenbevölkerung hier über rund 50 bis 60 Jahre hin nicht stärker als die weiße, frankophone Bevölkerung, so daß Französisch hier länger die auch numerisch dominierende Sprache war und von Anfang an das neu entstehende Kreolisch stärker zum Französischen hin beeinflussen konnte.

Im zweiten, hier zur Diskussion stehenden Teil, stellte er dann die Theorie auf, daß sich alle FKS. des Indischen Ozeans aus dem von Chaudenson so ge-

* Baker Philip & Corne Chris, *Isle de France Creole. Affinities and Origins*. Ann Arbor, Karoma Publ. 1982. VIII, 299 S. Gr.-8°. \$ 15,50 (23,50).

nannten „*créole bourbonnais*“ (nach dem ursprünglichen Namen von Réunion, „Ile Bourbon“) entwickelt hätten, d.h. aus der seit 1663 auf Réunion (damals Bourbon) entstandenen FKS. Für diese Theorie spricht vor allem die zeitliche Folge der Kolonisierung: Réunion seit 1663, Mauritius seit 1721, Seychellen und Rodrigues seit der Mitte des 18. Jhs. von diesen beiden Inseln aus; was bedeutet, daß auf Réunion bereits eine FKS. existierte, eben das „*Bourbonnais*“, als die Besiedlung von Mauritius, unter französischer Herrschaft bis 1810 Ile de France genannt, begann. Chaudenson geht davon aus, daß Mauritius von Réunion aus besiedelt wurde, und daß die ersten Siedler und ihre Sklaven von dort aus ihre FKS, das „*Bourbonnais*“ mitbrachten. Später wurde es dann auch nach Rodrigues und auf die Seychellen gebracht. Während es nun auf den drei übrigen Inseln in seiner ursprünglichen Form weitgehend erhalten geblieben sei, habe es sich auf Réunion selbst unter dem stärkeren und kontinuierlichen Einfluß des Französischen zu diesem hin verändert, „dekreolisiert“, bis hin zum Verlust der gegenseitigen Verstehbarkeit.

Baker 1976 kam dagegen zu dem Ergebnis, daß der Anteil der Bevölkerung von Réunion an der Besiedlung von Mauritius in den ersten, entscheidenden Jahren gegenüber anderen Bevölkerungsgruppen nur unbedeutend war, und daß die 1721 von Réunion nach Mauritius gekommenen Franzosen und ihre Sklaven die Insel spätestens Ende 1722 wieder verlassen hatten. Bis 1735 seien keine Siedler oder Sklaven für längere Zeit oder sogar für ständig von Réunion nach Mauritius gekommen, und auch bis 1750 habe es keine entsprechende Bewegung von irgendwelcher Bedeutung gegeben.

Damit stellte Baker Chaudensons „*Bourbonnais-Theorie*“ in Frage, denn wenn keine Sprecher des KrRéu. (bzw. *Bourbonnais*) in der Entstehungszeit des KrMau. nach Mauritius gekommen sind, kann man auch nicht von einer direkten Abhängigkeit ausgehen, wie Chaudenson dies tut. Chaudenson reagierte hierauf in zwei Publikationen (1979a, 1979b) in recht polemischer Weise, um Bakers Position als nicht haltbar zurückzuweisen. Davon ist vor allem Chaudenson 1979b hier von Bedeutung, denn dieser Artikel enthält eine Reihe neuer Argumente zur Stützung von Chaudensons Position. Er untersucht hier detailliert die Anfänge der Besiedlung von Mauritius in den Jahren 1721–1735 und kommt aufgrund seiner Quellenstudien, bzw. deren Interpretation zu Ergebnissen, die sich von denen Bakers deutlich unterscheiden, ja ihnen z.T. genau entgegengesetzt sind¹.

In ihrem gemeinsamen Buch wollen nun Baker und Corne den Nachweis führen, daß das KrMau. unabhängig vom KrRéu. entstanden sei, und daß es sich genetisch und typologisch um zwei verschiedene Sprachen handle. Beide haben je einen Teil des Buches verfaßt, aus dessen Titel ihre Intention jeweils hervorgeht. Corne (S. 7–129) will zeigen, daß es sich um „Two typologically diverse languages“ handelt, und Baker (S. 131–259) geht es um „A refutation of

¹ Chaudenson geht noch in weiteren Arbeiten auf die Thematik ein. Wir haben diese in unsere Bibliographie aufgenommen, ohne jedoch näher auf sie einzugehen.

Chaudenson's ‚Bourbonnais‘ Theory“. Beide Teile stehen selbständig nebeneinander, ergänzen sich aber und nehmen Bezug aufeinander.

Corne kontrastiert in seinem Teil das „Isle de France Creole“ (IdeFC., zusammenfassende Bezeichnung der Verf. für KrMau., KrSey. und KrRod.) mit dem KrRéu., wobei er sich allerdings auf Morphologie und Syntax beschränkt, die die in diesem Zusammenhang relevanten Teile der beiden Sprachsysteme darstellten. Er wählt aber auch hier wiederum bestimmte Strukturen und Formen aus und konzentriert seine Untersuchungen auf den Bereich des Verbs, vor allem auf

- das Tempus- und Aspektsystem, und auf
- die Existenz einer Kurz- und einer Langform der Verben, deren Auftreten weitgehend von der syntaktischen Umgebung abhängig ist.

Corne versucht zu zeigen, daß KrRéu. und IdeFC. über zwei gänzlich verschiedene Verbsysteme verfügen, wobei er so weit geht, das System des KrRéu. als eine spezielle Variante des Französischen anzusehen, während er das System des IdeFC. als „typisch kreolisch“ interpretiert. Trotz gewisser Schwächen des ihm – vor allem für das KrRéu. – zur Verfügung stehenden Textkorpus und einiger diskutierbarer Analysen kann Cornes Interpretation der Fakten und Beschreibung der beiden Systeme überzeugen: Das KrRéu. hat eine Reihe von Strukturen und Formen des Französischen bewahrt, die im IdeFC. durch typisch kreolische Bildungen ersetzt sind. Im KrRéu. findet man diese nur, wenn überhaupt, in gewissen basilektalen Varianten wieder; ein Punkt, der aber ohne weiteres auch für Chaudensons Theorie sprechen würde. Das KrRéu. kennt so eine Reihe von Formen der französischen Kopula *être* (*le*, Präsens; (*le*)*te*, Vergangenheit; *s(o)ra*, Futur; *s(o)re*, Konditional; (*e*)*te*, Partizip; *et(r)*, Infinitiv)² und des Hilfsverbs *avoir* (*la*, *na*, *a*, *nana*, *ana*, Präsens; *lave*, *nave*, Vergangenheit; *lora*, *nora*, Futur; *lore*, *nore*, Konditional; *avuar*, Infinitiv), während das IdeFC., wie auch die übrigen FKS., für die Kopula die Ø-Form verwenden und das französische Hilfsverb *avoir* nicht erhalten haben. Das KrRéu. besitzt dazu einige weitere Verbalpartikel, die ihren französischen Ursprung noch deutlich zeigen und nur im KrRéu. als einziger FKS. existieren, wodurch dies einen größeren Formenreichtum kennt als die übrigen FKS.

Eine spezielle grammatische Struktur der FKS. des Indischen Ozeans, die Corne untersucht und dabei auch Texte aus dem 19. Jahrhundert heranzieht, ist die Existenz einer kurzen und einer langen Form der Verben. Dabei fällt auf, daß ihre alternative Verwendung im IdeFC. strengen syntaktischen Regeln folgt, in denen Corne als Grundlage die Konzepte von Aktion, Prozeß und Statik als bestimmende Faktoren zu erkennen glaubt, während eine solche Regel-

² Die Existenz einer Kopula-Form *la* (S. 13) scheint uns fraglich. In dem Satz *I diab la pa pov* (S. 13) ist u. E. *la* keine Kopula, sondern Artikel oder Demonstrativum zum Substantiv *diab* (*I diab la* = frz. „ce/le diable (là)“). Die Kopula hat hier die in den FKS. übliche Ø-Form.

mäßigkeit im KrRéu. nicht zu existieren scheint, und es außerdem, je nach Variante der Sprache, große Unterschiede in der Verwendung der beiden Formen gibt. Cornes Ansatz zur Analyse dieser speziellen Struktur scheint uns sehr wichtig zu sein, aber weitere Überprüfung und Vertiefung zu erfordern.

Corne behandelt schließlich noch einige „specific structures“ und ihr Vorkommen, bzw. Fehlen im IdeFC und im KrRéu, sowie in den amerikanischen FKS.:

- das *gagn*-Passiv (< franz. „gagner“), vergleichbar dem deutschen „bekommen“-Passiv;
- die Dopplung, bzw. Wiederaufnahme des Prädikats zur Hervorhebung;
- die Tilgung eines unbestimmten Subjekts;
- negierte rhetorische Fragen;
- der sylleptische Dual;
- die Konstruktion mit der Präposition *dan* (< franz. „dans“) + Verb.

Seine Überlegungen führen ihn zu dem, trotz gewisser möglicher Einwände und Ansatzpunkte für Kritik, doch überzeugend erscheinenden Schluß:

... that RC and IdeFC are two different and largely unrelated languages. The former derives directly from French, while showing some evidence of partial creolization. The latter is a new language, with an internal organization quite different from RC or French, which has emerged under sociohistorical conditions quite different from those under which RC evolved, but rather similar to those under which other Creole (French, English, etc.) languages came into being (p.118).

Im zweiten Teil des Buches untersucht Baker zunächst, in Weiterführung und Vertiefung seiner Arbeit von 1976, mit größter Akribie die Bevölkerungsgeschichte von Mauritius in den ersten Jahren seiner Besiedlung (1721–1735), um zu zeigen, daß der Anteil der Bewohner von Réunion zu gering war, um auf die Sprachentwicklung Einfluß nehmen zu können; daß folglich das KrRéu., bzw. Bourbonnais nicht Grundlage für das KrMau., bzw. IdeFC. sein konnte. Die Ergebnisse sind detailliert in einer langen Auflistung (S.143–148) zusammengestellt und werden von Baker unter Heranziehung von Quellen und Dokumenten aus der Zeit kritisch diskutiert und ausgewertet. Dabei setzt er sich mit der Position und den Argumenten Chaudensons auseinander. Er belegt seine eigene Argumentation mit zahlreichen Zitaten aus den Dokumenten und stellt sie der Position Chaudensons entgegen. Bakers Abhandlung zeigt beispielhaft, wie komplex die Problematik des Sprachkontakts und der Sprachentwicklung, bzw. -entstehung ist und wieviele, auch außersprachliche Faktoren bei ihrer Erforschung im konkreten Fall berücksichtigt werden müssen.

Auf diese historischen Untersuchungen, durch die Baker seine Position in allen Punkten bestätigt findet, vor allem hinsichtlich des fehlenden Einflusses der Bewohner von Réunion und der numerischen Bedeutung der westafrikanischen Sklaven in den ersten Jahren der Besiedlung von Mauritius, folgt eine Untersuchung früher kreolischer Texte aus Réunion, Mauritius und Haiti. Sie soll zeigen, daß zwischen KrRéu. und KrMau. entscheidende Bindeglieder fehlen, die

dagegen zwischen dem KrMau. und dem KrHaiti zu existieren, bzw. existiert zu haben scheinen³.

Die folgenden Formen und Strukturen werden von Baker ausführlich behandelt:

1. Der präponierte Pluralmarker *ban*, den alle FKS. des Indischen Ozeans kennen, nicht aber die amerikanischen FKS. In dieser Funktion taucht *ban* jedoch erst relativ spät in Texten des 19. Jahrhunderts auf, so daß es sich für Baker um eine spätere Neuerung handelt, die für die Entstehungsfrage ohne Bedeutung ist.

2. Die Wiederaufnahme des Subjekts durch das Personalpronomen der 3. Pers. Sing. Dies ist eine im français parlé („mon ami/amié il vient“) häufige, aber fakultative Konstruktion, wie auch im KrMau. und im KrHai., die im KrSey. zu einer festen, obligatorischen Regel ausgebaut ist. Es besteht aber offensichtlich keine direkte Beziehung zum KrRéu., das für alle sechs Personen für einige Tempora Formen mit *-i* für das Subjektspronomen besitzt (*mi, vi, li, ni, zot i, zot i*), weshalb Baker dieses als „predicate precursor“ bezeichnet.

3. Die Formen der Personalpronomina, bei denen das KrRéu. vom Beginn der Überlieferung an mit dem durch vorausgehendes *a* markierten Objektpronomen (*amwě, au, ali, anu, azot, azot*) Formen aufweist, die in keiner anderen FKS. vorkommen, wohingegen es Formen, die in anderen FKS. mehr oder weniger häufig sind, nicht kennt (*mo, to*). Allerdings gibt es mit *zot* (< franz. „eux autres“) für die 3. Pers. Plur. ein Personalpronomen, das den FKS. des Indischen Ozeans gemeinsam ist und das nur sie kennen.

4. Die Negationspartikel *pa, napa* geht im IdeFC., abgesehen von wenigen festen Wendungen wie *vepa* (< franz. „... (ne) veux/veut pas“), dem Verb immer voraus, wie auch im KrHai. und den übrigen amerikanischen FKS., während sie im KrRéu. der ersten Verbform, einschließlich Kopula und Hilfsverben, die diese FKS. ja kennt, folgt. *Napa* ist eine Variante, die auch in alten Texten des KrHai. belegt ist.

5. Die in den alten Texten belegten Verbalpartikel („predicate markers“), die, soweit es sich nicht um aus dem Französischen als solche übernommene Hilfsverben handelt, in ihrer Mehrzahl (5 von 11) in allen drei KrRéu., KrMau. und KrHai. vorkommen. Während drei der elf Partikel (*a, sāva, vjěw d(ə)*) nur im KrRéu. belegt sind, gibt es keine Partikel, die nur im KrMau. und KrRéu., nicht aber im KrHai. belegt ist.

Es gibt also offensichtlich in den von Baker hier untersuchten Bereichen keine speziellen Züge, die für die FKS. des Indischen Ozeans von ihrer Entstehung an charakteristisch sind und im KrHai. als Vertreter der amerikanischen FKS. fehlen. Vielmehr ist es das KrRéu., das durch eine Reihe von nur ihm eige-

³ Chaudenson 1981a untersucht und analysiert ebenfalls die frühen kreolischen Texte aus Réunion und Mauritius, wobei er, wie wohl zu erwarten, zu Ergebnissen kommt, die sich deutlich von denen Bakers unterscheiden. Eine Gegenüberstellung beider Arbeiten würde über den Rahmen dieser Besprechung hinausgehen.

nen Formen herausfällt. Bakers Widerlegungsversuch von Chaudensons „Bourbonnais-Theorie“ findet also nicht nur in den externen Fakten (Bevölkerungs- und Besiedlungsgeschichte) seine Stützen, sondern auch in den Formen und Strukturen der von ihm untersuchten älteren Texte. Diese weisen sowohl auf eine unabhängige Entwicklung von KrMau. (IdeFC.) und KrRéu. hin, als auch auf offensichtliche Gemeinsamkeiten von KrMau. und KrHai⁴.

Bakers und Cornes Arbeit, so gelungen und überzeugend ihre Argumentation auch erscheinen mag, blieb natürlich nicht ohne Widerspruch von Seiten Chaudensons, der in einer rund achtzigseitigen Rezension das Buch „auseinandergenommen“ hat (Chaudenson 1983), wobei allerdings Baker und Corne die Gelegenheit zu je einer kurzen Replik erhielten. Wir wollen abschließend die wesentlichen Punkte von Chaudensons Kritik zusammenstellen, denn auch wenn Baker und Corne sie in ihren Repliken, von Einzelaspekten abgesehen, vollständig zurückgewiesen haben, so weisen sie doch auf gewisse Schwachstellen des Buches hin⁵.

So gilt ein erster und gewichtiger Einwand Chaudensons der Konzentration der Argumentation auf Morphologie und Syntax des Verbums, während Corne und Baker die Phonologie und die Lexik völlig vernachlässigt hätten. Gerade hier aber würden die Gemeinsamkeiten des KrRéu. mit dem IdeFc. besonders ins Auge springen. Überhaupt sei vor allem Corne sehr selektiv vorgegangen und habe nur solche Fakten berücksichtigt, die seine Position stützten. Dagegen sei er stillschweigend über andere hinweggegangen, bei denen KrRéu. und IdeFC. Gemeinsamkeiten aufwiesen, die die amerikanischen FKS. nicht kennen. Er stelle Randphänomene in den Mittelpunkt seiner Darstellung, lasse aber zentrale Bereiche der Sprache unbeachtet.

Chaudenson zeigt weiterhin, daß Cornes Dokumentation zum KrRéu. eine Reihe von Lücken aufweist, und daß Formen und Strukturen, deren Existenz im KrRéu. Corne leugne, in bestimmten Varianten der Sprache doch existierten. Vor allem aber wirft er Corne vor, daß er das Verbsystem des KrRéu. bewußt und gezielt nach dem Modell des Französischen beschreibe, das des IdeFC. nach den bei der Analyse von Kreolsprachen üblichen Kriterien.

Hinsichtlich von Bakers Untersuchungen zur Bevölkerungsgeschichte und zu den frühen Texten geht die Diskussion vor allem um die Interpretation und Bewertung einer Reihe von Einzeldokumenten, bzw. -formen, wobei auffällt, daß Chaudenson die Argumentation Bakers oft nur zu einem Teil zur Kenntnis nimmt und dadurch in seiner Kritik an Bakers Darstellung vorbeigeht. Der Vor-

⁴ Hier muß jedoch offen bleiben, ob diese Berührungspunkte nur das KrHai. betreffen oder alle amerikanischen FKS. Da das KrHai. unter diesen doch eine gewisse Sonderstellung einnimmt (vgl. dazu z.B. Stein 1984, S.54ff.), scheint uns dies nicht gesichert zu sein.

⁵ Auf die persönliche und unsachliche Polemik, auf die Chaudenson in seiner Besprechung wieder verfällt, wollen wir nicht weiter eingehen. Jedenfalls findet man diese bei ihm, nicht in den Arbeiten Bakers und Cornes, trotz gegenteiliger Behauptung zu Anfang seiner Besprechung.

wurf der Unlesbarkeit und Verworrenheit von Bakers Darstellung gehört zu Chaudensons Polemik und ist sachlich ebensowenig begründet wie derjenige, daß Baker aufgrund fehlender französischer Sprachkenntnisse die von ihm angeführten Dokumente nicht richtig verstanden habe.

Während sich Chaudensons Einwände gegen Corne auch über die von ihm aufgewiesenen Fehler hinaus durchaus mehr oder weniger vertreten lassen und auf offensichtlich noch nicht gelöste Probleme hinweisen, läuft die Auseinandersetzung mit Baker auf die Interpretation und Bewertung der Dokumente und Fakten hinaus, sowohl der historischen, als auch der in den frühen Texten enthaltenen linguistischen, wobei Chaudenson, wie Baker in seiner Replik zeigt, gerade die Fehler und Unachtsamkeiten gegenüber Dokumenten aufgrund einer vorgefaßten Meinung unterlaufen, die er Baker und Corne vorwirft.

So anregend und interessant die Diskussion auch sein mag, und zur Lektüre sehr zu empfehlen, von einer endgültigen Lösung der durch sie aufgeworfenen Fragen scheint man noch weit entfernt zu sein. Diese liegt vermutlich irgendwo zwischen beiden Positionen, deren Unvereinbarkeit in ihren entgegengesetzten Ausgangspunkten begründet sein könnte. Chaudenson geht von den Gemeinsamkeiten der FKS. des Indischen Ozeans aus, auf die er bei seinen lexikalischen und etymologischen Untersuchungen gestoßen ist, und versucht sie zu erklären. Baker und Corne gehen dagegen von der Sonderstellung des KrRéu. innerhalb der FKS. und seinen Unterschieden zum IdeFC. einerseits, und gewissen Übereinstimmungen des IdeFC. mit den amerikanischen FKS. und auch nicht-französischen Kreolsprachen andererseits aus und suchen nach einer Erklärung für dieses Phänomen. Sobald beide Parteien nun beanspruchen, die Gesamtheit der Fakten aus ihrer Sicht zu verstehen und zu erklären, stoßen sie auf den Widerspruch der jeweils anderen Seite.

Bibliographie

- Baker, Philip, 1976, *Towards a social history of Mauritian Creole*, BPhil. Diss., Univ. of York (Manuskript).
- 1984, Agglutinated French articles in Creole French: their evolutionary significance, *Te Reo* 27, S.89-129.
 - & Corne, Chris, 1983, „Commentaires“ zu Chaudenson 1983, *Etudes Créoles* 7, S.225-236.
- Chaudenson, Robert, 1974, *Le lexique du parler créole de la Réunion*, Paris, Champion, 2 Bde.
- 1979a, *Les créoles français*, Paris, F. Nathan („Langues en question“ 2).
 - 1979b, A propos de la genèse du créole mauricien: le peuplement de l'île de France de 1721 à 1735, *Etudes Créoles* 2,1, S.43-57.
 - 1979c, Créoles français de l'Océan Indien et langues africaines, in: Ian F. Hancock, ed., *Readings in Creole Studies*, Ghent, Story-Scientia, S.217-237.
 - 1981a, *Textes créoles anciens (La Réunion et l'île Maurice). Comparaison et essai d'analyse*, Hamburg, Buske (Kreolische Bibliothek, 1).

- 1981b, Continuum intralinguistique et interlinguistique, *Etudes Créoles* 4, S.19-46.
 - 1983a, Où l'on reparle de la genèse et des structures des créoles de l'Océan Indien [Besprechung von Baker & Corne 1982], *Etudes Créoles* 6, S.157-224.
 - 1983b, [Replik auf Baker & Corne 1983], *Etudes Créoles* 6, S.237.
- Corne, Chris, 1982, A propos de l'ouvrage de Robert Chaudenson: Textes créoles anciens (La Réunion et l'Ile Maurice). Comparaison et essai d'analyse, *Etudes Créoles* 5, S.94-107.
- Stein, Peter, 1984, *Kreolisch und Französisch*, Tübingen, Niemeyer (Romanistische Arbeitshefte, 25).

Institut für Romanistik,
Universität Regensburg,
D-8400 Regensburg

Peter Stein

schen (Sprach-)Vorgeschichte zur Hand sind: (a) Isoglossenlinien, die das Griechische insgesamt oder in Teilbereichen (Dialekten) umspannen; (b) historisch-legendäre und archäologische Quellen. Und er macht weiter deutlich, welche Schwierigkeiten deren Interpretation entgegenstehen: die chronologische Ungleichmäßigkeit in der Bezeugung der Dialekte, ihre gegenseitigen Beeinflussungen usw. In erster Linie geht es D. aber um die zentralen Fragen nach der dialektologischen Stellung des Mykenischen, nach der Verteilung der – je nach Standpunkt – ost-, süd-, südostgriechischen, eben der nicht-dorischen Dialekte im 2. Jt. und schließlich nach der Dorischen Wanderung, die John Chadwick vor einigen Jahren (AÖAW. 113, 1976, S. 183–198) in den Mittelpunkt einer revolutionären Theorie gestellt hat.

Mag man auch daran zweifeln, daß das Büchlein als Einführungswerk geeignet ist und seinen Zweck erfüllen kann (was die Erfahrung lehren muß), so ist es als ein abgewogener, informativer Überblick über die Probleme der Herausbildung des Griechischen und seiner Dialekte, wie diese uns in geschichtlicher Zeit entgegentreten, zweifelsohne recht nützlich, nicht zuletzt für jene Altertumswissenschaftler anderer Disziplinen (v. a. Historiker, Prähistoriker und Archäologen), die sich zusammen mit den Sprachwissenschaftlern um die Lösung dieses Fragenkomplexes bemühen. Die Sprachwissenschaftler ihrerseits seien deshalb in diesem Zusammenhang noch auf den soeben erschienenen Sammelband: Griechenland, die Ägäis und die Levante während der „Dark Ages“ vom 12. bis zum 9. Jh. v. Chr. Akten des Symposions von Stift Zwettl (NÖ) 11.–14. Oktober 1980. Hg. von Sigrid Deger-Jalkotzy, Wien 1983, hingewiesen (darin S. 321–348 Oswald Panagl, Die linguistische Landkarte Griechenlands während der dunklen Jahrhunderte).

Benzstraße 18,
D-6600 Saarbrücken 3

Rüdiger Schmitt

Blümel Wolfgang. Die aiolischen Dialekte. Phonologie und Morphologie der inschriftlichen Texte aus generativer Sicht (Ergänzungshefte zu KZ., 30). Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht 1982. 326 S. Gr.-8°. DM 75,-.

Den einzelnen altgriechischen Dialekten eine unabhängige und kohärente grammatische Beschreibung mit modernen Hilfsmitteln angedeihen zu lassen und sie nicht nur als Abweichungen vom Gemeingriechischen zu betrachten, ist eine lohnende, an die Methoden hohe Anforderungen stellende Aufgabe. Die aiolischen Dialekte, d. h. das Böotische, Thessalische und Lesbische, warten dabei mit einer besonderen Schwierigkeit auf, nämlich mit der Frage, ob es denn richtig ist, sie – wie es seit der Antike geschieht – zu einer Einheit zusammenzufassen und mehr noch, die sprachliche Gemeinsamkeit mit dem ethnischen Begriff Αἰολεῖς zu identifizieren, denn von wenigen Ausnahmen abgesehen entwickeln sich die eigentlich äolischen Züge erst im Laufe der belegbaren Geschichte.

Das vorliegende Buch gliedert sich in vier Teile: In der Einleitung (S. 17–30) werden Ziel und Methode vorgestellt und dazu Probleme wie die Abstraktheit von Regeln, ihre Vereinbarkeit mit historischen Gesichtspunkten und – was „aus generativer Sicht“ gar nicht selbstverständlich ist – Phonologie und Morphologie gesondert behandelt. Der phonologische Teil (S. 31–140) darf wohl als Hauptteil des Buches angesehen werden. In ihm werden 44 Regeln (PR (1) – PR (44)) in generativer Art, d. h. als Ersetzungsregeln von Merkmalbündeln formuliert, die bald das Gemeingriechische, bald die aiolischen Dialekte, bald einzelne Dialekte als Geltungsbereich haben. Der morphologische Teil (S. 141–275), der nur die Flexionsmorphologie behandeln will (S. 29), umfaßt dagegen nur 22 Regeln (MR (1) – MR (22)). In beiden Abschnitten werden Lesungen, Lösungsvorschläge ausführlich diskutiert und eine Fülle von nicht in Regeln gefaßte Einzelheiten der aiolischen Dialekte mit reichlichem Material belegt. Das Buch wird abgeschlossen mit verschiedenen Registern (S. 276–326), d. h. Verzeichnissen verbesserter Lesungen, Abkürzungen, der Sekundärliteratur, der diskutierten Textstellen und der zitierten Wortformen, so daß das behandelte Material leicht auffindbar in dem klar gegliederten und gut lesbaren Buch wird.

Den kritischen Anmerkungen zu einigen Details mögen einige generelle Vorbemerkungen vorausgeschickt werden.

I. Der Verf. sieht in der Dialektvielfalt eine „ungleichmäßige räumliche Ausbreitung von sprachlichen Veränderungen in einem ursprünglich mehr oder weniger einheitlichen Sprachgebiet“ (S. 27). Das ist nun gerade für den griechischen Raum mit seinen zeitlich verschiedenen Einwanderungswellen eine problematische Voraussetzung, und besonders im Hinblick auf ein Protoäolisch, dem die zugrundeliegenden Repräsentationen zugeordnet werden und das im Laufe von B.s Ausführungen mehr und mehr in den Verdacht gerät, mit dem Gemeingriechischen identisch zu sein, hätte man es vorgezogen, diese Frage eher als ein mögliches Ergebnis der Untersuchungen als schon unter den Prämissen zu finden. B. selbst hält diese Voraussetzung für „methodisch anfechtbar“ (S. 28), kommt dann aber nicht mehr darauf zurück, da auch eine Schlußzusammenfassung fehlt.

II. Was immer man auch unter B.s Protoäolisch verstehen mag, so bleibt es doch verwunderlich, daß B. die Frage der Vertretung der Labiovelare und der sonantischen Liquide und Nasale, die gemeinhin doch im Äolischen anders behandelt werden als im Ionisch-Attischen, bewußt ausgeklammert hat (S. 29). Sein Argument, diese ergäben sich erst auf Grund von Vergleichung mit anderen griechischen Dialekten oder indogermanischen Sprachen, zieht nicht so recht, denn einerseits wirft dies erneut die Frage nach dem Protoäolischen oder der zugrundeliegenden Form auf, andererseits spielen die sonantischen Liquide doch in lesb. *τέτορις*, *τέτρατος*, thess. *πετρο-* (§ 57) eine Rolle, wo sie nur unter *o/a*-Wechsel erscheinen. Die Labiovelare wirken nicht nur in diesem Beispiel, sondern müssen auch im Zusammenhang mit den Palatalisierungsregeln gesehen werden, die B. behandelt. (Dazu Arianna Uguzzoni in *Studi italiani di linguistica teorica ed applicata* 11, 1982, S. 233–319.) Die strikte Abschottung gegen alle kontrastiven Vergleiche hat bedauerlicherweise auch zu einem Verzicht

auf die Diskussion echter oder angeblicher Äolismen bei Homer geführt, aber auch dazu, daß z. B. die athematische Flexion der Verba contracta nur als inner-äolische Erscheinung behandelt wird, obwohl sie auch im Arkadisch-Kypri-schen zu belegen ist, was hinsichtlich der Altertümlichkeit und der damit verbundenen Regelanordnung nicht ohne Bedeutung ist. Ein Mehr an kontrastiven Vergleichen (von historischen sei gar nicht geredet) hätte sicher zu einem plastischeren Bilde der aiolischen Dialekte und den Leser zum besseren Verständnis geführt.

III. Was endlich die „generative Sicht“ betrifft, so beschränkt sie sich in diesem Buche auf die Umsetzung von Lautregeln in die Schreibweisen der generativen Phonologie. Die phonologischen Regeln PR (1)–(44) sind nicht etwa ein Regelsystem, sondern entsprechen in ihrer Abfolge eher – etwas überspitzt gesagt – der Reihenfolge in den traditionellen Grammatiken als einer Systematik ihrer Anwendungen. Abgesehen von gelegentlichen Bemerkungen, daß eine Regel eine andere bereits voraussetzt, vermißt man den Versuch einer Systematisierung, einer Zusammenfassung dessen, was als gemeinäolisch, was als einzeldialektisch anzusehen sei. Die bloße Umsetzung, wobei schon die damit bezweckte Generalisierung im Einzelfall zu Bedenken Anlaß gibt, ist m. E. noch keine generative Sicht. Eine Erklärung der Symbolik wäre z. T. wünschenswert (z. B. S. 140).

Nach diesen allgemeinen Anmerkungen sollen im Folgenden noch einige Einzelheiten in der Reihenfolge ihres Vorkommens aufgezählt werden.

S. 4: Das Regelinventar setzt ein mit den böotischen Hebungsregeln von $\bar{e} > ei$ (PR (1)) gefolgt von $ei > \bar{i}$ (PR (2)). Auf der einen Seite wird nicht recht klar, wie sich dazu die Monophthongisierungsregel (PR (11)) verhält, auf der anderen Seite sollte man diesen Vorgang wohl doch von dem nicht mit einer besonderen Regel ausgestatteten Übergang von $e > i$ vor Vokal (Beispiel $\theta i \acute{o} \varsigma$) (S. 41) getrennt halten, da dieser auch anderswo zeitlich unabhängig von $ei > \bar{i}$ auftritt (Beispiel lat. *Puteoli* > ital. *Pozzuoli*).

S. 44: Der sporadische Wandel von $o > \check{u}$ wird § 47 auf den Wortanlaut in $\acute{o} \mu \omicron - / \acute{u} \mu \omicron -$ beschränkt. Dagegen wird thess. $\gamma i \nu \mu \acute{\epsilon} \nu \alpha i$ als Neubildung, thess. $\acute{\alpha} \pi \acute{o}$ neben böot. $\acute{\alpha} \pi \acute{o}$ als zwei Lexeme, und $\acute{o} \nu \nu \mu \alpha$ als eine im Griechischen verbreitete, aber unerklärte Bildung angesehen (S. 53). Bedarf dann nicht auch $\acute{u} \mu \omicron -$ einer anderen Erklärung?

S. 46: Der ON. $\acute{\epsilon} \gamma \text{ } \kappa i \alpha \rho \acute{i} \omicron i$ steht neben $\iota \epsilon \rho \acute{o} \nu$ (Schwyzer, DGE. 558).

S. 48: Hier wäre außer dem Englischen eher noch das Oskische zu erwähnen, das mit *tiúrri*, *Niumséis*, *Siuttiis* der Regel PR (5) genau entspricht.

S. 53: Die Regel PR (6), Kürzung von Langvokalen vor einem Sonoranten, dürfte kaum eine speziell äolische Regel sein und müßte deshalb in einem Regelsystem einen anderen Platz einnehmen.

S. 55 ff.: Man erfährt nicht, ob PR (8) $/i/ \rightarrow /y/$ /C-V/ auch auf die Fälle von $\epsilon > i$ vor Vokal anzuwenden ist.

S. 59 f.: An den Kontraktionsregeln PR (9) f. ist nicht so sehr die Kontraktion, wie das von anderen Dialekten abweichende Ergebnis, von Bedeutung.

S. 76 ff.: Im Anschluß an P. Kiparsky führt B. mit PR (17) die sog. Metathesenregel ein, mit welcher im Wesentlichen die griechischen (und nicht nur äolischen) Personalendungen -εις (< *esi) und -ει (< *eti) erklärt werden sollen. Den Vorwurf der ad hoc-Regel begegnet B. nicht überzeugend mit der Feststellung, daß sie bei den athematischen Verben mit Präsensreduplikation (τίθειται), in lesb. φᾶι, φᾶ(ι)σι, im Verbum substantivum und im Dat. sg. ψαφίσματι nicht angewandt wird. Auch in der 3. Plur. τίθενται und im Dat. Plur. gilt sie nicht. Die Zahl der Ausnahmen spricht also gegen eine phonologische Regel. Läßt man außer acht, ob denn die 2. 3. Sing. der thematischen Verben überhaupt mit Recht auf *esi, *eti zurückgeführt werden, müßte man, falls man dieser Theorie zu-neigt, diese Regel für das Gemeingriechische ansetzen und nicht als speziell äolische Regel aufführen. Im weiteren Verlauf der Arbeit setzt B. sie als selbstverständlich voraus (vgl. S. 163, 179, 229) und behilft sich gegebenenfalls mit „wird nicht angewendet“. Innerhalb des Äolischen könnte das m. E. morphologische Problem durch den gemeingriechischen Ansatz -εις, -ει umgangen werden. Hier kompliziert die Regel, vereinfacht und erklärt aber nicht. Auch im Fall ἄλλος < alyos (PR (27) S. 94, 96) wird mit unnötiger Komplexität gearbeitet.

S. 121 ff.: Da B. die Frage der Labiovelare ausgeklammert hat, kann er S. 133 über den Namen der Thessaler natürlich nichts wesentlich Neues bringen.

S. 128 ff.: Die Regeln PR (37), (38) mit $s \rightarrow z \rightarrow h$ ebenso wie die der Hauchdissimilation (PR (42)–(44) (S. 135)) gehören nicht in einen äolischen Regelapparat.

S. 136: § 150 kommt B. zu dem erstaunlichen Schluß, daß die gemeingriechische Hauchdissimilation in der 2. Hälfte des 5. Jahrhunderts in die äolischen Dialekte aufgenommen worden sei. Können das die angeführten Eigennamen, ferner φεφύλαχσο und θεθμός beweisen?

Im Gegensatz zu den phonologischen Regeln stehen im morphologischen Teil die dem Gemeingriechischen zuzuschreibenden Regeln am Anfang, wenn auch manche Funktionsmerkmale sicherlich Erstaunen hervorrufen werden. Wenn man aber Abweichungen von den phonologischen Regeln mit dem Hinweis erklären will, daß nur so der Gegensatz Indikativ und Konjunktiv aufrecht-erhalten werden konnte, dann wirkt dies durch den Zusammenfall beider (S. 149, 171) an anderen Stellen nicht eben überzeugend.

Für die äolischen Dialekte Typisches erscheint erst S. 154 ff. mit den Endungen der 3. Plural -νθι, für die B. S. 158 eine neue Erklärung anbietet (θ sei eine Wiedergabe eines palatalisierten ι). Die Endung ebenso wie ihre Erklärung ver-trägt sich auch sehr schlecht mit der Metathesenregel.

S. 159 stellt B. eine Regel auf, die er dann selbst wieder in Zweifel zieht.

S. 167 ff.: Die Darstellung der Verbalklasse II, der athematischen Flexion der Verba contracta ist nicht nur durch die Metathesenregel, sondern auch durch die Meinungen über das Ausgangsparadigma belastet. Daß es sich dabei um eine freilich noch zu differenzierende Alttertümlichkeit handelt, wird man schon auf Grund des Ark.-Kyprischen B. und anderen gern zugeben (darüber ausführlicher an anderem Ort).

Das Buch hinterläßt also – wie die vorangehenden Ausführungen zeigen mögen – einen zwiespältigen Eindruck. Auf der einen Seite wird man Zusammenstellung, Bibliographie und Diskussion des aiolischen Materials begrüßen, auf der anderen Seite fragt man sich, warum das homerische Äolisch keinen Eingang in die Erörterung gefunden hat. Einerseits wird über die Abstraktheit der zugrundeliegenden Formen nachgedacht, andererseits bleibt die Frage nach dem, was als (gemeingriechische, protoäolische oder einfach abstrakte) Ausgangsform anzusetzen ist, ohne Behandlung. Während *-s- zugelassen wird, werden die Labiovelare ausgeklammert usw. Muß das alles einer „generativen Sicht“, aus der in diesem Buche selten systematische Konsequenzen gezogen werden, geopfert werden?

Schladeberg 20,
D-3403 Friedland 5

Wolfgang P. Schmid

Schwyzer Eduard. *Kleine Schriften*. Hrsg. von Rüdiger Schmitt (Innsbrucker Beiträge zur Sprachwissenschaft, 45). Innsbruck, Institut für Sprachwissenschaft der Universität Innsbruck 1983. XL, 969 S. Gr.-8°. öS. 1960,-.

Nachdem 1959 die *Kleinen Schriften* von Manu Leumann und 1981 die *Kleinen Schriften* von Ernst Risch erschienen sind¹, wird man es ganz besonders begrüßen, daß uns nun auch die *Kleinen Schriften* von Eduard Schwyzer in Form eines fast 1000seitigen Sammelbandes ebenso leicht zugänglich gemacht worden sind, verdanken wir doch Schwyzer die so unentbehrliche Griechische Grammatik wie Leumann die nicht minder unersetzliche (kurz vor seinem Tode neu aufgelegte) Lateinische Grammatik² und außerdem Risch die wichtigen Arbeiten auf dem Gebiet der griechischen Stammbildung³ und Dialektologie, die nicht zuletzt durch Forschungen im Bereich des heimatlichen Schweizerdeutschen wertvolle Anreicherungen erfahren haben. Fest steht andererseits, daß der Name Schwyzers wie die der beiden anderen Altphilologen und Indogermanisten Leumann und Risch weit über die Grenzen der Schweizer Heimat, des deutschen Sprachraumes, ja selbst Europas in Lehre und Forschung schon längst ein fester Begriff geworden ist. Doch auch mit dem Namen des Herausgebers Rüdiger Schmitt sind nicht nur Standardwerke zur indogermanischen Dichtersprache, armenischen Grammatik und zahlreiche Arbeiten zum Altirani-

¹ M. Leumann, *Kleine Schriften*, Zürich/Stuttgart 1959; E. Risch, *Kleine Schriften*, hrsg. v. A. Etter/M. Looser, Berlin – New York 1981.

² E. Schwyzer, *Griechische Grammatik*, 4 Bde., München 1953–1971; M. Leumann, *Latein. Grammatik I*, München ⁵1977.

³ E. Risch, *Wortbildung der homerischen Sprache*, 2. überarb. Aufl., Berlin – New York 1974 (ehem. Dissertation) und *Griechische Determinativkomposita*, Teil I–III, jetzt in *Kleine Schriften* S. 1–111 (ehem. Habilitationsschrift).

schen⁴, sondern auch Werke auf griechischem Gebiet verbunden, die zu denen von Risch wiederum bedeutende Ergänzungen bilden⁵.

Vorangestellt sind den Schriften Schwyzers selber ein Vorwort des Herausgebers, das Inhaltsverzeichnis sowie die Bibliographie Eduard Schwyzers. Das Vorwort enthält nacheinander einen kurzen Lebenslauf (auch mit Bemerkungen zu den Vorfahren Schwyzers), eine Würdigung seiner Arbeiten auf dem Gebiet des Griechischen wie auf denen anderer indogermanischer Sprachen, unter denen diejenigen in den Sammelband aufgenommen worden sind, „die neue Forschungsergebnisse erbracht haben und folglich noch heute Beachtung verdienen“ (S. VIII). In der Bibliographie sind sämtliche Arbeiten chronologisch nach Jahren von 1897 über Schwyzers Tod (1943) hinaus bis 1980 (im allgemeinen dann nur mehr Neuauflagen) aufgeführt, innerhalb eines Jahres, wie in der Vorbemerkung (S. XV) erklärt, mit Großbuchstaben gekennzeichnet und nacheinander Monographien, Aufsätze und Besprechungen aufgeführt; der Bibliographie sind Übersichten über Schwyzers bibliographische und herausgeberische Tätigkeit, ein Anhang mit Literatur über Schwyzer sowie ein Abkürzungsverzeichnis von Zeitschriftentiteln beigelegt. – Schwyzers Kleine Schriften selber sind nun in diesem Sammelband nach Sprachkreisen in fünf Abschnitten verteilt: 1) Allgemeine und indogermanische Sprachwissenschaft, 2) Iranisches, 3) Griechisches (umfaßt beinahe die Hälfte des Sammelbandes), 4) Italisches und 5) Germanisches und Schweizerdeutsches.

Im Rahmen dieser Besprechung ist eine eingehende Erörterung von Schwyzers Arbeiten nicht angebracht; von Interesse sind aber in erster Linie die Arbeiten, die mit ihren Ergebnissen nicht nur weiterhin Gültigkeit haben, sondern nach wie vor besonderes Augenmerk verdienen; auch bedarf es einiger Bemerkungen zur Anordnung der Arbeiten innerhalb der einzelnen Abschnitte. Im ersten Abschnitt sind lediglich die ersten 5 Beiträge und Nr. 10 als syntaktische Arbeiten (z. B. zur Parenthese⁶) der Allgemeinen Sprachwissenschaft näher zuzuordnen, behandeln jedoch überwiegend indogermanisches, speziell griechisches Material, während die letzten 3, Nr. 9 („Bezeichnung des Zahnfleisches in den indogermanischen Sprachen“), Nr. 13 und 16 (zu kymr. *cant* „längs“?) als etymologische Studien anzusehen sind⁷; besondere Aufmerksamkeit verdient Nr. 11 („Zu den homerischen und avestischen *r-n*-Stämmen“), wo die *r-n*-De-

⁴ Zu nennen wären vor allem Dichtung und Dichtersprache in indogermanischer Zeit, Wiesbaden 1967, und Grammatik des Klassisch-Armenischen mit sprachvergleichenden Erläuterungen, IBS. 32, Innsbruck 1981.

⁵ Besonders Die Nominalbildung in den Dichtungen des Kallimachos von Kyrene, Wiesbaden 1970; Einführung in die griechischen Dialekte, Darmstadt 1977.

⁶ Zur Parenthese etwa s. jetzt das Buch von E. A. Hahn, Naming-Constructions in some Indo-European Languages, Philological Monographs of the American Philological Association, 1969.

⁷ Zu kymrisch *cant* usw. „mit“ jetzt V. Lüttel, *Kács und καί*, Göttingen 1981, S. 39–42.

verbativa überzeugend als einzelsprachliche Neuerungen dargestellt werden. Mehrheitlich etymologische Untersuchungen finden sich (streng chronologisch geordnet) im iranischen Abschnitt, unter denen Nr. 20 und 21⁸ (zur Wurzel *yāh-*, **yōs-* „gürten“) hervorstechen; dagegen gehört Nr. 19 „Die sogenannten mißbräuchlichen Instrumentale im Awesta“ thematisch enger mit Nr. 11 („Zum persönlichen Agens beim Passiv ...“) zusammen. Der umfangreiche griechische Abschnitt enthält größtenteils etymologische Studien (besonders in der zweiten Hälfte) und Arbeiten zur Stammbildung (erste Hälfte), ohne daß sich freilich zwischen diesen beiden Themenbereichen scharfe Grenzen ziehen lassen, von Nr. 58 an sind hauptsächlich Untersuchungen zu inschriftlichem Material zusammengefaßt. Weiterhin sehr lesenswert sind etwa die Arbeiten zur Stammbildung, Nr. 26 (u. a. zum elischen Dual auf -οιοις⁹), Nr. 39 (zum Komparativ -πλασίων), Nr. 53, wo gr. -άζω und got. -*atja* überzeugend als voneinander unabhängige Parallelbildungen beurteilt werden, Nr. 55 (zu lesbisch φαῖ als 2. Sg. und armenisch *bam, bas, bay*) und Nr. 64 (zu böotisch ἀνέθε, vielleicht alter Wurzelao-rist gegenüber ἀνέθηκε¹⁰), um nur ein paar Beispiele herauszugreifen; doch auch unter den etymologischen Studien wären z. B. Nr. 28 (zu ἐύς), 35 (μέλισσα) oder 43 (u. a. zu ἥδος „Essig“) zu nennen, denen weiterhin mehr als nur ein wissenschaftsgeschichtlicher Wert zugesprochen werden kann. Hervorzuheben wäre außerdem Nr. 48 „Zur Systematik der griechischen Nominaldeklinations auf Grund der Analyse der Umschichtung der Deklinationsklassen vom antiken zum modernen Griechisch hin“. Wiederum sind nur wenige, aber ebenfalls noch aktuelle syntaktische Arbeiten zu verzeichnen, Nr. 25, 56 und 57. Zumindest erwähnt werden sollte ferner Nr. 36 (zu den griechischen Interjektionen und den Buchstabennamen auf -α). Auch im italischen Abschnitt finden sich mehrheitlich Untersuchungen zur Stammbildung (von lat. *impōmenta* „mensae secundae“, zu *pōnere* gehörig, von oskisch *íst* mit Länge von **ne est* her und von lateinisch *prōgnātus* als altes Partizip zu *prō-gignere*), wogegen die Arbeit zur Lex regia eine syntaktische Untersuchung darstellt, die wieder mit I 1 inhaltlich eng zusammengehört (zum unpersönlichen Passiv). Am uneinheitlichsten erscheint der germanistische Abschnitt mit zwei Arbeiten zum Ostgermanischen am Anfang, nämlich zu gotisch *let* für *ēa* (auch als Interjektion) und zu byzantinischen Pferdenamen (wohl gotische Farbenbenennungen), gefolgt von zwei neuhochdeutschen Studien, und zwar zum Nachleben alten Instrumentalgebrauchs bei *mit* (vgl. dazu Nr. 19 im iranischen Abschnitt) und zum Wort *Rahm*; auch die anschließenden Arbeiten zum Schweizerdeutschen sind etymologische Untersuchungen bis auf Nr. 76, wo die Demonstrativa mit ihrer deiktischen Funktion behandelt werden.

⁸ Numerierung der Schriften fortlaufend über die fünf Abschnitte hinweg.

⁹ Vgl. dazu K. Strunk, Die sogenannten Äolismen der homerischen Sprache, Diss. Köln 1957, S. 63.

¹⁰ Aber vgl. bereits mykenisch *te-ke* (= *ē-θηκε*), kritisch dazu H. Rix, Historische Grammatik des Griechischen, Darmstadt 1976, S. 207.

Zusammenfassend läßt sich sagen, daß R. Schmitt hiermit in der Tat die für die Indogermanistik und Altphilologie heute noch brauchbaren und wertvollsten Arbeiten Schwyzers in diesem stattlichen Sammelband zusammengestellt und so leicht zugänglich gemacht hat; dies gilt auch für die gräzistischen Arbeiten ungeachtet der nach dem Zweiten Weltkrieg so außerordentlich erfolgreichen Mykenologie mit ihren gerade auch für die Indogermanistik bedeutsamen Forschungsergebnissen.

Karl-Marr-Straße 1,
D-8000 München 71

Wolfram Euler

Vester Elseline. *Instrument and Manner Expressions in Latin*. (Studies in Greek and Latin Linguistics, 2). Assen, Van Gorcum 1983. X, 201 S. Gr.-8°. Dfl. 29,50.

Diese Amsterdamer Dissertation ist sowohl der Functional Grammar von S. C. Dik als auch der Terminologie von H. Pinkster verpflichtet¹. Sie untersucht nicht alle Syntagmen, die im Lateinischen die Funktionen „Instrument“ oder „Manner“ haben können (wie der Titel zunächst vermuten läßt), sondern behandelt vornehmlich ablativische Nominalausdrücke bzw. -verbindungen, die die Funktionen „Instrument“, „Manner“ und „Cause“ haben, wobei sie hinwiederum nur eine Reihe abstrakter Nomina berücksichtigt (Verzeichnis S. 7), und nur solche Zusammenhänge „in which a human being is involved“.

V. geht es in erster Linie um die Korrelationen zwischen den semantischen Funktionen der Nominalausdrücke und denen der Verben, auf die sich diese Ausdrücke beziehen. Dabei arbeitet sie mit binären Schemata, wogegen an und für sich nichts einzuwenden wäre. V.s Analysen sind denn auch in der Regel einleuchtend und hilfreich, ihre Tabellen übersichtlich. Aber kein Beschreibungsmodell ist vollkommen, und V. nimmt das ihre zu ernst. So etwas hat erfahrungsgemäß gerade bei binären Schemata in Einzelfällen groteske Folgen. Besonders unbefriedigend scheint der Rezensentin V.s Analyse von Plautus, *Amphitruo* 191 zu sein: in „vi et virtute militum victum atque expugnatum oppidum est“ ist ihrer Ansicht nach „an Agent [...] neither expressed, nor, possibly, implied“ (S. 64). Zugegeben, man könnte sagen, daß die milites für den Satz als Ganzes nicht so wichtig sind wie das, was folgt: „imperio atque auspicio mei eri Amphitruonis maxime“ – aber diesen zweiten Teil des Satzes erwähnt V. nicht einmal. Auch die anderen Theorien V.s zu diesem Satz („intention is excluded“ und „the abl. NP's [nominal phrases; d. Rez.] have the semantic function Cause“) leuchten nicht eben ein. V. unterscheidet zwischen dem Satz, wie er im Plautustext steht, und dem von ihr generierten Satz „vi et virtute oppi-

¹ S. C. Dik, *Functional Grammar*, Amsterdam 1978; *Studies in Functional Grammar*, London 1980; H. Pinkster, *On Latin Adverbs*, Amsterdam 1972; Latijnse Taalkunde. *Syntaxis en Semantik*, Amsterdam 1982.

dum victum atque expugnatum est a militibus“. Laut V. liegt der Unterschied darin, daß Sätze wie der von ihr generierte „will be used only if intention is implied in one way or another“. Meiner Ansicht nach liegt der Unterschied darin, daß V.s Satz nur dann vertretbar wäre, wenn der Verfasser seine Verblüffung darüber zum Ausdruck bringen wollte, daß es ausgerechnet die Soldaten waren, die die Stadt einnahmen – man vergleiche Tacitus, *Germania* 8,1, von V. auf S.64 als Nr.28 aufgeführt: „memoriae proditur quasdam acies inclinatas iam et labantes a feminis restitutas constantia precum.“ Und selbst in diesem Fall bin ich nicht sicher, ob sich Vergleichbares im vorklassischen oder klassischen Latein belegen läßt.

Dies bringt uns zu dem leidigen Problem der Sprachkompetenz. Es gibt heutzutage wohl nur wenige Latinisten, die von ihnen selbst verfaßte Sätze mit Sicherheit als möglich oder unmöglich bezeichnen können, und V. gehört noch nicht zu ihnen (die Rez. auch nicht). So versieht sie S.95 den von ihr generierten Satz 23b „cum virtute amicitiam consequi possumus“ mit dem Asterisk, der unmögliche Sätze kennzeichnet. Zugegeben, dieser Satz bedeutet keineswegs dasselbe wie 23a „virtute amicitiam consequi possumus“, aber er ist nicht nur grammatisch völlig korrekt, sondern auch inhaltlich sinnvoll – welcher Römer hätte ihn nicht unterschrieben? Zur Funktion des „cum“ vgl. Cicero, *Sest.* 98 „id quod est praestantissimum ... cum dignitate otium“, worunter Cicero das Gegenteil versteht von „otium quod abhorreat a dignitate“.

Aber wesentlich mehr läßt sich an V.s Analysen nicht kritisieren (abgesehen von den oft ungeschickten Formulierungen; z. B. S.103 f., wo ausgerechnet „animus“ erst als „inanimate“ und dann zögernd als „semi-animate“ bezeichnet wird). Es ist schade, daß der unvollständige Stellenindex dieses lesenswerte Buch nicht besser erschließt.

Kastanienweg 2,
D-3406 Bovenden

Otta Wenskus

Latin Linguistics and Linguistic Theory. Proceedings of the 1st International Colloquium on Latin Linguistics, Amsterdam, April 1981. Edited by Harm Pinkster (Studies in Language Companion Series, 12). Amsterdam – Philadelphia, John Benjamins Publishing Company 1983. 307 S. Gr.-8°. Dfl., 100,-.

Was bei einem Blick ins Inhaltsverzeichnis zunächst ins Auge springt, ist die Tatsache, daß fast zwei Drittel (13 von 20) aller Vorträge unter die Überschrift „Sentence Structure“ fällt. Auch der einzige Vortrag, der vornehmlich die Semantik zum Thema hat (A.Orlandini, *Une analyse sémantique et pragmatique des pronoms indéfinis en Latin*), beschäftigt sich mit Syntax. Dies ist selbstverständlich kein Zufall: „The articles in this volume are representative of the kind of research carried out in the field of Latin linguistics,“ erklärt Pinkster zu

Recht in seiner knappen Einleitung (S.IX). Auch in „La sfida linguistica“¹ stand die Syntax deutlich im Vordergrund.

Um es gleich zu sagen: der überwiegende Teil der hier abgedruckten Beiträge ist gut bis ausgezeichnet, und alle sind zumindest anregend. Viele sind auch linguistischen Anfängern zugänglich. Es hätte sich also angeboten, Proverbios Beispiel zu folgen und in der Einleitung zum besseren Verständnis der methodisch disparaten und zum Teil äußerst voraussetzungsreichen Aufsätze kurz den wissenschaftlichen Rahmen zu skizzieren, in den die Einzelbeiträge zu stellen sind (Pinksters Einleitung ist zu knapp). Sonst hätte man alle Vortragenden bitten müssen, neuere oder wenig gebräuchliche Fachausdrücke und Theorien soweit zu erklären, daß zumindest jeder Philologe ihren Ausführungen folgen könnte. Dies gilt besonders, aber nicht nur, für den Vortrag von A. Bertocchi und C. Casadio, der gleich die Kenntnisse zweier Theorien und der dazugehörigen, alles andere als evidenten Fachausdrücke und Symbole voraussetzt – was um so ärgerlicher ist, als die eine der beiden Theorien erst 1980 veröffentlicht worden war, die andere 1981 –, also in dem Jahr, in dem dieser Vortrag gehalten wurde². So etwas kann man auch Spezialisten kaum zumuten.

Nun zu einer Kurzcharakteristik der einzelnen Beiträge:

I: „Method“ enthält nur einen Beitrag: R. Pfister, Kompetenz in der lateinischen Syntax, ist durchaus optimistisch, wenn er auch zu Recht dem Forscher rät, gegenüber der eigenen Kompetenz skeptisch zu sein. Dies gilt besonders für die Beurteilung selbsterfundener Sätze.

II: „Sentence Structure“ beginnt mit einem wahren Juwel:

a) Philip Baldi, *Speech Perception and Grammatical Rules in Latin*. Er zeigt, wie wichtig die in der modernen Linguistik in der Regel vernachlässigte Oberflächenstruktur ist: weil auch scheinbare Verletzungen der Regelgrammatik vermieden werden, entstehen z. B. syntaktische Asymmetrien. Auch die Entstehung des A. c. I. läßt sich sehr gut mit Hilfe der Oberflächenstruktur erklären, wie B. zeigt.

b) A. Bertocchi / C. Casadio, *Anaphoric Relations, Pronouns and Latin Complementation*, geht es um den Status des indirekten Reflexivpronomens „se“. Siehe oben.

c) Gualtiero Calboli, *The Development of Latin (Cases and Infinitive)* beschreibt die Entwicklung der Unterordnung im Lateinischen sowie die Vereinfachung des lateinischen Kasussystems und versucht eine Erklärung des A. c. I. im Lichte der neueren Theorien Chomskys. Außer dem Diachronischen spielt für Calboli auch das Typologische eine gewisse Rolle.

d) P. de Carvalho, *Le système des Cas Latins. Aperçu d'une théorie morphosémantique*, ist G. Guillaumes psychomechanischer Linguistik verpflichtet³. Alles andere als eklektisch, lehnt er nicht nur die klassische historisch-verglei-

¹ *Lingue Classiche e modelli grammaticali*. A cura di Germano Proverbio (Sintesi), Torino 1979. Vgl. auch die Rezension von W. Ax, IF. 89 (1984) S. 356–359.

² N. Chomsky, *On Binding*, *Linguistic Enquiry* 11 (1980) S. 1–46; ders., *Lectures on Government and Binding*, Dordrecht 1981.

³ *Langage et science du langage*, Paris / Québec 1964.

chende Sprachwissenschaft en bloc ab, sondern auch jede Form von Kasusgrammatik sowie die Ansätze von Kuryłowicz und Touratier.

e) Robert Coleman, *The Structure of Latin Complex Sentences*, ist es gelungen, ein Beschreibungsmodell zu entwickeln, das die Unterschiede im Satzbau von Cicero, Livius und Tacitus deutlich vor Augen führt.

f) H. Fugier, *Organisation syntaxique des compléments de lieu et temps en Latin archaïque*, ist ebenfalls bemerkenswert. Besonders interessant scheint mir ihre Behandlung der Häufigkeitsadverbien als einer Art von „Quantifizierern“ der Handlung, die, wie gezeigt wird, nicht mit allen Verbalstämmen kompatibel sind. An diesen Vortrag schließt sich der Diskussionsbeitrag von Ch. Guiraud an, der F. im großen ganzen beistimmt.

g) Ch. Guiraud, *L'importance du verbe dans la phrase latine*, wundert sich mit Recht über die Bedeutung, die besonders die Dependenzgrammatik dem Verb zuschreibt. Meiner Ansicht nach würde die Diskussion über die Wichtigkeit des Verbs gerade im lateinischen Satz an Tiefe gewinnen, wenn sich die europäischen und amerikanischen Linguisten auf die traditionelle arabische Grammatik besännen, die seit jeher den Nominalsatz (*ḡumla ʿismiyya*) als dem Verbalsatz (*ḡumla fiʿliyya*) gleichberechtigt anerkannt hat, diese Begriffe jedoch völlig anders definiert.

h) François Hoff, *Interrogation, interrogation rhétorique et exclamation en Latin*, grenzt diese nach pragmatischen Gesichtspunkten klar und überzeugend voneinander ab.

i) Jan R. de Jong, *Word Order within Latin Noun Phrases* (ein besonders klarer und inhaltsreicher Beitrag) stützt sich auf die Functional Grammar und erklärt die Stellung des Attributs mit Hilfe der Begriffe „focus“ und „topic“. Es folgt der Diskussionsbeitrag von Dirk Panhuis, eine m. E. wenig stichhaltige Kritik von Jongs Analyse eines der Beispielsätze.

j) Christian Lehmann, *Latin Preverbs and Cases*, ist einer der originellsten und dabei verständlichsten Beiträge (was damit zusammenhängen mag, daß sich der Verfasser keiner bestimmten Schule verpflichtet fühlt). Besonders aufschlußreich scheinen der Rez. die von L. festgestellten Vorkommensbeschränkungen. Sein Hinweis auf einen ergativischen Zug des Lateinischen verdient es, in größerem Zusammenhang untersucht zu werden. Es folgt der bedenkenswerte Diskussionsbeitrag von P. de Carvalho, der Lehmanns Begriff „locatum“ modifizieren möchte: während für L. das locatum durch die tatsächliche Position in Raum oder Zeit definiert wird, hält de C. den Standpunkt des Sprechers für entscheidend.

k) Mirka Maraldi, *New Approaches to Accusative Subjects: Case Theory vs. Raising*, geht es wie Calboli auch um die Erklärung des A.c.I. mit Hilfe von Chomskys neueren Theorien, ist aber im Gegensatz zu Calboli weder diachronisch noch typologisch orientiert. Auch dieser Beitrag ist nur Spezialisten zugänglich.

l) J. P. Maurel, *Les relatives en Latin: „Raising“ ou „Matching“?* ist ebenfalls der Transformationsgrammatik verpflichtet und lehnt wie Maraldi die „Raising“-Theorie strikt ab. Es folgt der Diskussionsbeitrag von Chr. Lehmann,

der diese Theorie verteidigt und die berechtigte Frage stellt, warum man nicht zwei Arten von Tiefenstrukturen für Relativsätze generieren sollte.

m) Harm Pinkster, *Praedicativum* (Quantifying Adjectives and Adjectives Denoting Physical or Mental State) zeigt überzeugend, daß man Prädikative nicht als eine Art von Synonymen der Adverbien gleichen Stammes auffassen sollte.

Teil III: Text Structure enthält nur einen Beitrag. Dieser ist allerdings ausgezeichnet: Maria E. Hoffmann, *Conversation Openings in the Comedies of Plautus*. Die Verf. hat festgestellt, welche Elemente der Gesprächseröffnung niemals fehlen: das Paar „summons-answer“ (wobei der „summons“ sowohl verbal sein kann als auch nicht; in diesen Fällen tut derjenige, der das Gespräch eröffnet, vorher oft seine Absicht kund: „adibo hominem“) und die Identifikation. Während nun in der Alltagssprache die Teile der Gesprächseröffnung minimalisiert werden, ist in der Komödie das Gegenteil der Fall.

Teil IV: Semantics besteht aus A. Orlandini, *Une analyse sémantique et pragmatique des pronoms indéfinis en Latin*. Die Verfasserin geht (wie Fugier) von Vorkommensbeschränkungen aus; dankenswerterweise beachtet sie logische, semantische und pragmatische Aspekte, ohne das diachronische Element außer acht zu lassen. Dieser Beitrag ist zwar recht voraussetzungsreich, aber zumindest für „Anfänger mit Vorkenntnissen“ zugänglich und lohnend.

Teil V: Morphology / Phonology

a) O. S. Pillinger, *Latin Degemination: an Autosegmental Approach*, zeigt die Nachteile einer rein segmentalen Analyse der lateinischen Degemination auf sowie die Notwendigkeit, Silbenstrukturen formal darzustellen. Es folgt ein kurzer Diskussionsbeitrag von E. Vester.

b) Ch. Touratier, *Analyse d'un système verbal* (Les morphèmes grammaticaux du verbe Latin) versucht, das lateinische Verbalsystem ohne Hilfe nicht nur der Komparatistik, sondern auch der lateinischen Sprachgeschichte zu analysieren. Er will lediglich morphologische Einheiten identifizieren, um die Verbalmorpheme identifizieren zu können. Der folgende Diskussionsbeitrag von R. Coleman zeigt unter anderem, wie wichtig es ist, in einer solchen Analyse das diachronische Element zu beachten.

Teil VI: Latin Linguistics and Language Learning

a) E. Heilig, *Zur Verwendung von dependenzgrammatischen Elementen im Lateinunterricht des Gymnasiums*, hält das dependenzgrammatische Modell für geeignet, Grundkenntnisse der lateinischen Syntax zu vermitteln, sieht aber einen Nachteil darin, daß die Dependenzgrammatik wichtige Faktoren wie z. B. die Wortstellung nicht berücksichtigt.

b) G. M. Seligson, *Latin at Michigan 1951–1981*, geht es um den positiven Einfluß, den die Arbeit von W. E. Sweet und seiner Anhänger⁴ auf den Lateinunterricht in den USA gehabt hat.

Kastanienweg 2,
D-3406 Bovenden

Otta Wenskus

⁴ Latin: A Structural Approach, Ann Arbor, Michigan, 1957.

Panhuis Dirk G.J. *The Communicative Perspective in the Sentence. A Study of Latin Word Order* (Studies in Language Companion Series, 11). Amsterdam – Philadelphia, John Benjamins Publishing Company 1982. VIII, 178 S. Gr.-8°. Dfl. 60,-.

Es fällt schwer, dieser anspruchsvollen Dissertation (University of Michigan, Ann Arbor) gerecht zu werden. Vom Standpunkt des Sprachwissenschaftlers stellt sie zweifellos eine Pionierleistung dar – dem Latinisten hingegen werden zunächst einige grundsätzliche methodische Fehler auffallen. Trotzdem sollte er sich weder durch diese noch durch die allerdings unerträgliche Arroganz, mit der der Verfasser von den „klassischen“ lateinischen Grammatiken spricht, von einer gründlichen Lektüre dieses Buches abschrecken lassen.

Die Ursprünge der FSP-Theorie (Theory of Functional Sentence Perspective), die die Linguisten der Prager Schule entwickelt haben, gehen auf Henri Weil zurück¹. Sie unterscheidet im Satz zwischen Thema (dem Element, das in der Regel den niedrigsten Grad an CD. = communicative dynamism hat und das vornehmlich die Funktion hat, den Text zusammenzuhalten) und dem Rhema (dem Element mit dem höchsten Grad an CD.).

Panhuis untersucht die Komödien des Plautus (wobei er über Echtheitsfragen – wie etwa das Problem der *Asinaria* – m. E. zu Unrecht stillschweigend hinweggeht: er hätte zumindest erwähnen müssen, daß der Text der *Asinaria*, falls echt, viel Unechtes enthält), einige wenige Inschriften und Cäsars *Bellum Gallicum*. Mir scheint diese Auswahl nicht gut getroffen. Wenn wir von dem Unterschied zwischen Dichtung und Prosa einmal absehen (Panhuis tut so, als gäbe es einen solchen im Falle von Plautus nicht; dazu später), unterscheiden sich Plautus und Cäsar außer in der Stilhöhe vor allem dadurch, daß Plautus ca. 150 Jahre älter war als Cäsar: und Panhuis macht nie so recht klar, ob er die Unterschiede in der Wortstellung bei diesen beiden Autoren nun stilistisch oder chronologisch erklärt. Er hätte entweder Texte verschiedenen Alters, aber gleicher Stilhöhe, oder verschiedener Stilhöhe, aber gleichen Alters (evtl. vom selben Verfasser) untersuchen sollen.

Die Möglichkeit, daß Plautus' umbrische Herkunft eine Rolle gespielt haben könnte (was schwer nachprüfbar ist), erwähnt Panhuis ebenso wenig wie die, daß die griechischen Vorlagen den lateinischen Bearbeiter beeinflußt haben könnten. Warum hat Panhuis nicht wenigstens Stichproben der griechischen Komiker gemacht? Aber daß Plautus' Komödien nicht durch und durch plautinisches Gedankengut sind, teilt Panhuis seinen Lesern nicht einmal *en passant* mit.

Panhuis zeigt, daß Plautus im Normalfall, der Non-Emotive Word Order, dazu neigt, das Rhema an den Schluß des Satzes zu stellen (S.32–57). Ich möchte nun an dieser Stelle die Behauptung wagen, daß sich diese Tendenz

¹ De l'ordre des mots dans les langues anciennes comparées aux langues modernes, Paris 1844.

vollständig durch die Metrik erklären läßt². Man bedenke die folgenden Tatsachen:

1) Plautus' Sprechverse sind sehr sorgfältig und nach strengen Regeln gebaut³.

2) Plautus' Sätze enden fast immer am Versende oder vor einer Hauptzäsur. Auch der Sprecherwechsel ist oft mit einer Hauptzäsur verbunden⁴.

3) Elemente, die am Versende stehen, sind vor Elision und Aphärese geschützt, Elemente, die vor einer Hauptzäsur stehen, zumindest weitgehend.

4) Bei Sprecherwechsel kann auch logischer Hiat vorkommen, d.h. nur der Sprecherwechsel verhindert Elision bzw. Aphärese.

5) In der Komödie sind Elisionen sehr häufig.

6) Innerhalb des Verses sind Versende und die Elemente in Zäturnähe besonders markiert.

Wenn man dies alles bedenkt, liegt die Annahme nahe, Plautus habe das Element mit dem höchsten Grad an CD an die Stellen im Vers setzen wollen, die einerseits den größten Schutz vor Elisionen bieten und andererseits besonders auffällig sind. Da der Satzschluß in der Regel ebenfalls an solche Stellen gesetzt wird, fallen auch Rhema und Satzschluß oft zusammen. Dieses Phänomen ist aber sekundär, wie z.B. *Asinaria* 689f. zeigt: „O Libane, mi patrone, mihi || trade instuc; magis decorumst / Libertum potius quam patronum onus in via portare.“ Zwar hält Panhuis (S.38f.) „instuc“ für das Rhema des Befehlssatzes, aber aus der Begründung folgt doch wohl, daß der „Akzent“ auf „mihi“ fällt. Was Panhuis wohl nur deshalb bestreitet, weil „mihi“ nicht am Satzende steht. Es steht hingegen vor der im iambischen Septenar üblichen Mitteldiärese. Hier haben wir also einen Fall vorliegen, wo eindeutig nicht die Stellung im Satz, sondern die Stellung im Vers das Rhema markiert.

Die Wortstellung in Fragesätzen, Befehlssätzen u.ä. läßt sich hingegen nicht nur durch die Metrik erklären. In diesen Fällen sind Panhuis Analysen hilfreich (S.61–80), aber man sollte diesen Problemkomplex noch genauer untersuchen, auch unter Berücksichtigung der griechischen Vorlagen.

Wenig überzeugend sind hingegen Panhuis' Analysen der Beispielsätze 47 und 48 (S.104f). Nr.47 ist eine Weihinschrift aus Nemi, CIL.I² 42: „Poubilia Turpilia Cn. uxor hoc seignum pro Cn. filiod Dianai donum dedit.“ Panhuis gibt zu, daß diese Wortstellung stereotyp ist, glaubt aber trotzdem, daß die End-

² Panhuis zitiert S.5 zwei oft mißbrauchte Cicerostellen (*Orator* 20,67 und 55,184), in denen ganz allgemein die Nähe der Verser einiger Komiker zur Umgangssprache betont wird. Von Plautus im besonderen ist bei Cicero nicht die Rede – in 55,184 kann Plautus nicht einmal mitverstanden sein, denn er folgt strengen metrischen Regeln (s.u.). Außerdem könnten Cicero gerade Eigenheiten der Wortstellung (in Anbetracht der freieren Wortstellung des Lateinischen) entgangen sein.

³ Cesare Questa, *Introduzione alla metrica di Plauto*, Bologna 1967 (vgl. bes. das gesperrt Gedruckte auf S.165).

⁴ Questa S.171.

stellung des Verbs im Fall von Nr.47 durch dessen rhematischen Charakter bedingt ist; er übersetzt „donum dedit“ mit „DID GIVE' as a gift“. Dabei hat er das methodische Prinzip außer acht gelassen, das er sonst als besonders wichtig bezeichnet: nämlich den Kontext zu berücksichtigen. Daß dieser in diesem Fall nichtsprachlich ist, tut nichts zur Sache: er besteht aus dem Träger der Inschrift in erster und dem Standort desselben in zweiter Hinsicht. Da man nun einerseits Weihinschriften dem Gott weder leihen noch verkaufen, sondern nur „donum dare“ kann und andererseits der Inschriftträger augenscheinlich vorhanden ist, folgt, daß „donum dedit“ nicht nur nicht rhematisch, sondern redundant ist. Tatsächlich steht in der ansonst vergleichbaren Inschrift CIL.I² 43 gar kein Verb. Ich halte „Poubilia Turpilia“ und „pro Cn. filiod“ für gleichermaßen rhematisch – der Dativ des Empfängers ist in diesem Fall ebenfalls redundant, da Diana die Göttin von Nemi schlechthin ist. Diese Redundanz hat aber keine Auswirkung auf die Stellung, denn auch in CIL.I² 61–63 (wo es nicht aus dem Standort der Inschrift hervorgeht, wem sie geweiht ist) steht der Dativ des Empfängers unmittelbar vor dem Prädikat.

Lesenswert ist hingegen das Cäsar gewidmete Kapitel. Nachdem Panhuis auf die bekannte Tatsache hingewiesen hat, daß bei Cäsar 84% aller Haupt- und 93% aller Nebensätze mit einem Verb enden, weist er nach, daß im Normalfall das Thema zu Anfang des Satzes und das Rhema unmittelbar vor dem Verb steht, sofern es nicht mit diesem identisch ist.

Zum Schluß sei noch auf eine merkwürdige Lücke in der Bibliographie hingewiesen: keiner der traditionellen oder modernen italienischen Sprachwissenschaftler wird je erwähnt.

Kastanienweg 2,
D-3406 Bovenden

Otta Wenskus

Wörterbücher der deutschen Romanistik. Hrsg. v. Helmut Stimm u. Manfred Briegel (Rundgespräche und Kolloquien, Deutsche Forschungsgemeinschaft). Weinheim, Acta Humaniora 1984. 131 S. Gr.-8°. DM 44,-.

Die Lexikographie der romanischen Sprachen hat in der deutschsprachigen Romanistik eine hervorragende Tradition. Diese Tradition wird in der Bundesrepublik neuerdings von der Deutschen Forschungsgemeinschaft (DFG.) und von den Akademien (Heidelberg, Mainz) großzügig gefördert. Mittlerweile haben sich auch die interessierten Spezialisten zusammengetan. In diesem Rahmen fand eine Tagung 1979 in der Herzog August Bibliothek in Wolfenbüttel statt (*La lexicographie française du XVI^e au XVIII^e siècle*“, hrsg. v. Manfred Höfler, Wolfenbüttel 1982); eine weitere Tagung dieser Art ist für 1986 geplant. 1983 lud die DFG. zu einem Rundgespräch über romanistische Wörterbücher nach Heidelberg ein. Auf dieses Rundgespräch gehen die hier vorgelegten Akten zurück.

Die in diesem Bändchen enthaltenen Beiträge betreffen vorwiegend die Konzeption und den Betrieb der Wissenschaft. Man vernimmt auch Vieles zur Anekdote, wie dies bei großen und langfristigen Unternehmen nützlich ist. So halten wir es auch für nützlich, die zur Zeit laufenden Projekte kurz vorzustellen.

(1) Der „Tobler-Lommatsch“ ist ein philologisches Wörterbuch des Altfrz., das 1872 zum ersten Mal angekündigt wurde und 1915 zu erscheinen begann. Es dokumentiert mit Belegstellen die Sprachdenkmäler vom 11. bis zum 14. Jh. Das nachgelassene Material von Adolf Tobler (1835–1910) wurde übernommen von Erhard Lommatsch (1886–1974) und liegt zur Zeit in den Händen von Hans Helmut Christmann. Die lexikologisch am besten dokumentierte Sprache, das Französische, weist in diesem Rahmen im 15. Jh. eine Lücke auf. Den Anschluß findet man bei Edmont Huguët, „Dictionnaire de la langue française du seizième siècle“, 7 Bde., Paris 1925–1967.

(2) Wichtige Anregungen für die Lexikologie des Romanischen sind von Walther von Wartburg und dem „Französischen Etymologischen Wörterbuch“ (FEW.) ausgegangen. Maßgeblich in diesem etymologisch-linguistischen Bereich ist Kurt Baldinger, der drei große Projekte gleichzeitig betreut, nämlich den Dictionnaire étymologique de l'ancien français (DEAF.), den Dictionnaire onomasiologique de l'ancien occitan (DAO.) und den Dictionnaire onomasiologique de l'ancien gascon (DAG.). Man entnimmt den Titeln, daß Baldinger nicht nur an der Etymologie, sondern auch an der semantischen Organisation des Lexikons interessiert ist.

(3) Aus den nachgelassenen Materialien seines Lehrers Ernst Gamillscheg (1887–1971) bearbeitet Helmut Stimm ein „Etymologisches Wörterbuch des Altprovenzalischen“, das in ein bis zwei Bänden die Bestände der klassischen Wörterbücher von Raynouard (1838–1844) und Levy (1894–1924) neu auflegen soll. Mit dem Wörterbuch von Levy hat sich innerhalb der Tradition des FEW. neuerdings auch Baldinger befaßt. Vgl. K. Baldinger, avec la collaboration de D. Dickmann-Sammet, Complément bibliographique au Provençalisches Supplementwörterbuch de Emil Levy; sources – datations, Genf 1983. (Dazu M. Pfister, ZRPh. 101, 1985, S. 377–81).

(4) Frau Annegret Bollée bearbeitet in Bamberg einen „Dictionnaire étymologique des créoles“ (DEC.) mit dem Ziel, „den Wortschatz aller Kreolsprachen zu erfassen, die sich in Amerika (Louisiana, Haiti, Antillen, Frz. Guayana) und im Indischen Ozean (Réunion, Mauritius, Rodrigues, Seychelles) in der Kolonialzeit aus dem Französischen entwickelt haben“. Das Projekt ist neu; die Materialien sind in einem Mikrorechner gespeichert. – Interessant sind „multiple Etymologien“, z. B. *lili* zu frz. *lit* „Bett“, gleichzeitig aber auch zu einem Lexem *lili*, mit Klassenpräfixen swahili *ulili*, bamba *bulili*, yao *cilili*.

(5) Von größter Bedeutung ist das „Lessico Etimologico Italiano“ (LEI.) von Max Pfister, das erst vor kurzem zu erscheinen begann, die Tradition des FEW. übernimmt – Pfister war während Jahren Redaktor am FEW. bei Wartburg – und international durch Spezialisten abgestützt ist. Das Ziel des LEI. ist es, „ein etymologisches Wörterbuch zu schaffen, das den gesamten erreichbaren Wortschatz der italienischen Schriftsprache und der Dialekte Italiens, Korsikas, der

Südschweiz und des Zentralladinischen umfaßt“. Es stellt sich hier die Frage, was im Romanischen eine Sprache sei. Wie dem auch sei: „Nicht aufgenommen werden das Frankoprovenzalische (im FEW. enthalten), das Friulanische (von G. B. Pellegrini und seinen Mitarbeitern bearbeitet) und das Sardische (erfaßt im DES. von M. L. Wagner).“ Denn: „Das Bündnerromanische und das Friulanische sind eigene romanische Sprachen.“ Vgl. dazu J. Hubschmid, ZRPh. 101 (1985) S. 183–87.

(6) Am Romanischen Seminar Freiburg wird seit 1977 eine Neuauflage des „Rumänisch-deutschen Wörterbuchs“ von H. Tiktin (1850–1936) bearbeitet. Als Redaktor zeichnet Paul Miron. Trotz der großen Leistungen der Lexikographie in Rumänien scheint uns Tiktin (Erstauflage 1895–1925, in drei Bänden Großformat) für die deutsche Romanistik noch immer wichtig.

(7) Seit 1971 bereitet Bodo Müller erstmalig ein „Diccionario del español medieval“ (DEM.) vor, das den gesamten span. Wortschatz bis 1300 erfaßt. Auf diese Weise erfüllt Müller ein dringendes Desiderat der Hispanistik.

(8) In den letzten zwei Jahrzehnten hatte die Romanistik eine zunehmende Einflußnahme Südamerikas auf die Weltkultur zu registrieren. Man begrüßt deshalb die Initiative von Günther Haensch zu einem „Neuen Wörterbuch des amerikanischen Spanisch (Nuevo diccionario de americanismos)“. Dabei gilt es, allein und „ausschließlich den vom heutigen europäischen Spanisch abweichenden heutigen amerikanischen Sprachgebrauch“ zu erfassen. Die Zusammenarbeit mit Südamerika ist gesichert, und zwar insbesondere mit dem Instituto Caro y Cuervo in Bogotá.

(9) Erst in der Planungsphase befindet sich demgegenüber ein vorwiegend kulturhistorisch-mediävistisches Projekt, nämlich das „Glossar der altromanischen Berufs- und Standesbezeichnungen“ von Dieter Kremer. Dieses lexikographisch geartete Beschreibverfahren ist in der Romanistik – im Gegensatz etwa zur Germanistik („Aberglauben“, „Reallexikon ...“) – bislang nicht üblich.

In dieser reichhaltigen Palette erkennt man deutlich das Defizit in der Ibero-romania. Man denke dabei auch an das Hispanoarabische. Vielleicht findet sich gelegentlich auch hier jemand mit dem notwendigen Mut.

Schlegelweg 3,
D-3400 Göttingen

Gustav Ineichen

Tristram Hildegard L. C. Tense and Time in Early Irish Narrative (Innsbrucker Beiträge zur Sprachwissenschaft, Vorträge und Kleinere Schriften, 32). Innsbruck, Institut für Sprachwissenschaft der Universität Innsbruck 1983. 37 S.

Auf der Grundlage reicher Textbelege behandelt die kleine Arbeit den Tempuswechsel im Mittelirischen – zwischen Präteritum und Präsens einerseits, Präteritum und Imperfektum andererseits. Der erstgenannte Tempuswechsel fällt mit dem Problem zusammen, das von Thurneysen, GOI. § 519,1 „historisches Präsens“ genannt wurde. Verf. bespricht eingangs ältere Literatur zu dieser

Frage (Thurneysen 1.c.; Wagner, *Verbum* S.209) und weist die Erklärung von P. Kiparsky, FL. 4 (1968) S.30–57 als „conjunction reduction“ für das Irische zurück – unter wiederholtem Bezug auf W. Thomas, Historisches Präsens oder Konjunktionsreduktion? Zum Problem des Tempuswechsels in der Erzählung¹, und mit guten eigenen Argumenten: häufige Tempusfolge Präs.-Prät. statt Prät.-Präs. (wie von Kiparsky vorausgesetzt wird); mangelnde Berücksichtigung des Kontextes; histor. Präs. ist auch ausgedehnt über längere Textabschnitte; histor. Präs. findet sich häufig bei bestimmten Texten (z. B. Táin Bó Cuailnge I; Táin Bó Fraích), während es bei anderen Texten vermieden wird (S.8–11).

Verf. stützt ihre Erklärung des Tempuswechsels auf das von H. Weinreich, *Tempus – Besprochene und erzählte Welt* (²Stuttgart 1971), entwickelte Tempusmodell, das von ihr in leicht modifizierter Form² übernommen wird; die Grundlagen des Modells stellen sich ihr folgendermaßen dar (S.11 f.): a) „two basic speech genres ...; *discursive speech* („besprochene Welt“), where all tenses normally occur, but mostly those of the present tense group, and *narrative speech* („erzählte Welt“), where the past tense normally occurs“; b) in jedem Genre werden drei Tempora unterschieden: 1) „a zero tense (or archi-tense)“: Präs. + Prät.; 2) „a tense of propection“: Fut. + Konditional; 3) „a tense of retrospection“, i. e. Perfekt: im Mittelirischen morphologisch nicht bezeichnet; c) *zero tense* wird realisiert als „foreground tense“ (Prät. mit zwei Funktionen: „progression of action“; „foreground structuring“) oder als „background tense“ (Imperfektum); d) *tense metaphor* mit Übergang des diskursiven Präsens in die narrative Rede: „The historical present is used, I take it, metaphorically in Middle Irish as a device to enhance narrative tension“ (S.12).

Auf der Basis dieses Modells formuliert Verf. ihre Theorie: „In Middle Irish the narrative foreground is set in the preterite, the narrative background in the imperfect, and the narrative present is the foreground metaphor. There is no background metaphor“ (S.13). Sieht man ab von der Terminologie, so bietet diese These allerdings keine wesentlich neuen Einsichten. Darüber hinaus bleibt der historische Ansatz für Präteritum und Imperfektum unberücksichtigt; dieser besteht in der alten aspektualen Differenzierung von perfektivem Aorist (im Irischen funktional mit dem vorhistorischen Perfekt in einem Präteritum zusammengefallen) und imperfektivem Imperfekt. Das Präteritum als Nachfolgekategorie des ersteren erfüllt die Funktionen eines narrativen Tempus oder *temps de récit*, das Imperfektum dient u. a. zur Bezeichnung der Begleitumstände. Zu den unterschiedlichen Funktionen der beiden Aspekte vgl. z. B. A. Meillet, *Introduction à l'étude comparative des langues indo-européennes* (1903; ⁵1922; Copyright: Alabama 1964; ⁴1969) S.249: „... le thème de présent indique un procès considéré dans son développement, dans sa durée; le thème d'aoriste, le procès pur et simple: l'un peut être symbolisé par une ligne, l'autre par un point“; B.

¹ Sitzungsber. der wiss. Ges. an d. J.W.Goethe-Universität Frankfurt/Main 11,2, Wiesbaden 1974, S.31–62.

² Vgl. S.11 „I do not believe, as Weinrich does, that the present and past tenses, or any tense, never refer to time as an extra-linguistic phenomenon and that the tenses are (mere) textual genre characteristics“.

Comrie, Aspect. An Introduction to the Study of Verbal Aspect and Related Problems (Cambridge 1976) S. 16: „Perfectivity indicates the view of a situation as a single whole, without distinction of the various phases that make up that situation; while the imperfective pays essential attention to the internal structure of the situation.“

Auf der Basis dieser Definitionen erklärt sich auch das Imperfektum *do ·t(h)egtis techta úadi cind cecha sechtmaine béus a dochum* (Táin Bó Flidais, ed. J. Corthals), von Corthals S. 163 übersetzt mit „immerfort am Ende jeder Woche pflegten Boten von ihr zu ihm zu kommen“. Verf.s Kommentar, „It explains what had been going on before the action sets in“ (S. 14) scheint mir demgegenüber die für den imperfektiven Aspekt typischen Funktionen von *Gewohnheit* und „internal structure of the situation“ nicht zentral zu treffen.

Bei den Sätzen des Typus *Is and gabais Fergus doib daur mór* „It is there that Fergus tore a large oak ... for them“, *Is and luid Mac Dathó immach* „It is there that Mac Dathó went out ...“ (S. 16 f.) hätte auf die für das Irische wichtige Erscheinung des *Cleft Sentence* hingewiesen werden können, während man die mittelmymrischen Konstruktionen des Typus *A dechrau ymdidan a wnaeth M. a B.* „And M. began (lit. made) a conversation with B.“ (S. 15), *A medyl yaw a wnaeth* „And think he did“ (S. 17)³ nicht außerhalb des Zusammenhanges mit der Paradigmenbildung (mit *machen* als Hilfsverbum), wie sie z. B. im Bretonischen vorliegt, sehen sollte: neubret. *karout a ran* ‚ich liebe‘ (lit. ‚lieben ist es, was ich mache‘), *karout a rez* etc.

Die These der Verf., daß „the vivid use of the historical present seems to be characteristic for oral formulation in many Indo-European languages“ (S. 25), bedarf der Überprüfung, da der Gebrauch des historischen Präsens zunächst stärker vom Inhalt als von der Darbietungsform abzuhängen scheint.

Sprachwissenschaftliches Institut
der Universität,
An der Schloßkirche 2,
D-5300 Bonn 1

Karl Horst Schmidt

Liberman Anatoly. The Scandinavian Languages. Vol. I (Germanic Accentology) (Minnesota Publications in the Humanities, I). Minneapolis, University of Minnesota Press 1982. XIX, 380 S. Gr.-8°. \$ 30,00.

Die Fülle der Gedanken und Argumente dieses umfassenden Versuches, das prosodische System der skand. Sprachen zu beschreiben und in einer historischen Analyse zu deuten, kann eine kurze Besprechung nicht ausbreiten. Versucht sei, die Grundgedanken der Abhandlung in 2 Punkten darzulegen:

1) Alle Skand. Sprachen (german. Ursprungs) kannten ursprünglich eine prosodische Opposition *stød*: nicht-*stød*. Unter *stød* wird herkömmlicherweise ein charakteristisches prosodisches Merkmal des literarischen Dänischen und

³ Übersetzungen von H. L. C. Tristram.

der meisten dän. Dialekte verstanden (oft als ‚glottaler Verschlußlaut‘, ‚Stoßton‘ beschrieben – eingehende Erörterung dazu in § 5). Der Verf. gelangt zu dem Ergebnis: *Stød* is a syllabic prosodeme that performs mora counting (die silbenzählende Funktion ist also sekundär!). Der nächste Schluß ist entscheidend und bisherigen Ansichten zuwiderlaufend: Alle altskand. Sprachen waren mora-zählend. Das Mittel dazu war der Stoßton (*stød*). Da *stød* in dän. Einsilbern auf 2 morae weist, müssen alle Vokale, die traditionellerweise als lang rekonstruiert werden, *stød* getragen haben. Die altgerman. Langvokale waren nach Ansicht des Verfassers also alle zweimorig und *stød* war das Mittel der Morenzählung.

2) Die Opposition Akzent 1 : Akzent 2 überlagert die ursprünglichere *stød*: nicht *stød*-Opposition. Unter Akzent 1 und 2 wird herkömmlicherweise ein prosodisches Merkmal des Schwedischen und Norwegischen verstanden – oft als musikalischer Akzent der ‚Ton-Sprachen‘ Schwedisch und Norwegisch beschrieben (kritisch erörtert im 1. Kap.). Für den Verf. ist die Grundfunktion des Akzents die Verwirklichung der *number-of-syllables rule*: Akzent 1 zeigen in der Regel Lexeme, die im Altnordischen einsilbig, Akzent 2 solche, die im Altnordischen mehrsilbig waren. *Stød* und Akzent überlappen sich also in ihrer Bindung an eine silbenzählende Regel, ohne identifizierbar zu sein. Die Beziehung ist historisch zu erklären: *stød* funktioniert ursprünglich als Instrument der mora-Zählung und erwarb erst sekundär Akzent-Funktion (und dies auch nie vollständig). Die Aufgabe, eine Geschichte des prosodischen Systems der skand. Sprachen zu schreiben, besteht mit anderen Worten darin, das Aufkommen der *number-of-syllables rule* darzustellen – der silbenzählenden Regel, die durch die Akzente indiziert wird. Der Verf. folgert, wenn diese Regel funktionale Bedeutung hatte, muß sie zu einer Zeit aufgekommen sein, da die Zahl der Silben strukturelle Bedeutung erhielt – und dies kann nur die Zeit der Apokope gewesen sein. Die Opposition Akzent 1 : Akzent 2 ist also eine Reaktion auf die Apokope, die in der Zeit zwischen dem 12. und 16. Jahrhundert zu einer quantitativen und akzentologischen Neuorganisation der skandinavischen (und der übrigen germanischen) Dialekte führte. Die Apokope ist also das zentrale Ereignis in der Geschichte der Prosodie der skandin. Sprachen. Ihren Ausgang nahm sie in Lexemen mit langem Vokal oder mit kurzem Vokal, dem ein Sonorlaut folgte – Lexemen, die also immer *stød* hatten. Der Endungsverlust führte dazu, daß *stød* an Einsilbler und Zweisilbler mit einer geschlossenen Zweitsilbe gebunden war – so erwarb *stød* zunehmend eine partielle Markierungsfunktion für monosyllabische Lexeme, während *nicht-stød* in regelhafter Weise mit Mehrsilblern verbunden werden konnte. *Stød* als Markierung der Einsilbigkeit bedeutet die Geburtsstunde der Akzentopposition: *Nicht-stød* entwickelte in seiner Funktion als Mehrsilbigkeitsmarkierung einen 2. Tongipfel und wurde zum Akzent 2, während *stød* die Funktion der mora-Zählung verlieren und zum unmarkierten Teil der Akzentopposition werden konnte. Akzent 1 ist also ein Echo des ursprünglichen *stød*. Konsequenter Verlauf nahm diese Entwicklung im Schwedischen und Norwegischen.

Die Darlegung des Gedankenganges zeigt, daß hier ein eigenständiger Autor am Werke ist, der sich nicht scheut, bisherige Ansichten auf den Kopf zu stellen

– Ansichten, die etwa so lauten: die Akzent 1 : Akzent 2-Opposition ist älter als die dänische *stød* : *nicht-stød* Distinktion und eine Folge der urnordischen Silbenreduktion (weitergehende Thesen bei M. Offedal, *On the origin of the Scandinavian tone distinction*, *Norsk Tidsskrift for Sprogvidenskap* 16, 1952, S. 201–225, E. Hamp, *Final syllables in Germanic and the Scandinavian accent systems*, *Studia Linguistica* 13, 1959, S. 29–48). Das *stød* ist eine späte Innovation, die auf den Akzent 1 zurückzuführen ist (mit dessen Verteilung es ungefähr übereinstimmt): zu einer Zeit, da im Dänischen die unbetonten Vokale eine Tonschwächung erfuhren (und für den Akzent 2 ausfielen), verstärkte das *stød* die Betonung der Akzent 1-tragenden Lexeme.

Es liegt in der Natur der Sache, daß die in der Schrift nicht markierten Prosodie die historische Betrachtung in erhöhtem Maße zur Spekulation zwingen. Libermans Argumentation verläuft auf einer Höhe der Reflexion, die die künftige Diskussion bestimmen wird.

Germanistisches Seminar
der Rheinischen Friedrich-Wilhelms-Universität,
Am Hof 1 d,
D-5300 Bonn

Heinrich Beck

Current Topics in English Historical Linguistics. Ed. by M. Davenport, E. Hansen, H. F. Nielsen. *Proceedings of the Second International Conference on English Historical Linguistics held at Odense University 13–15 April, 1981* (*Odense University Studies in English*, 4). Odense, Odense University Press 1983. 293 S. 8°.

Das Buch vereinigt 15 Vorträge, die auf der Second International Conference on English Historical Linguistics 1981 in Odense gehalten wurden. Schon die Titelübersicht macht klar, daß es (wenigstens in der europäischen) historischen Linguistik nicht mehr um die Auseinandersetzung/Abgrenzung von diachroner Linguistik und synchroner Theorie geht, sondern daß synchrone Forschung, wo sie relevant ist, direkt in die historische Beschreibung eingeht. Ein ebenso erfreuliches Merkmal ist das weite Spektrum der Themen: von traditioneller historischer Arbeit (etymologisch, lexikalisch, diachrone Linguistik und Dialektologie, 4 Beiträge) über altenglische (AE.) Phonologie (5) und diachrone Syntax (2) bis zu ethno-linguistischen (1), sozio-historischen (2) und systemtheoretischen (1) Beiträgen.

Am stärksten vertreten ist die Lautlehre. In „Velar /r/ and the history of English“ versucht R. Lass, die verschiedenen historischen Wirkungen von /r/ (Diphthongisierung, Hebung, Senkung, Rundung) im Englischen zusammenhängend zu erklären, aufbauend auf dem akausalen Prinzip einer ‚natural context-sensitivity‘. Am plausibelsten scheint L. die Annahme eines phonetisch komplexen AE. Segments /r/, das die ganze Reihe der erwähnten – oberflächlich unzusammenhängenden – Lautveränderungen erklären kann. Dieses histo-

rische Segment ist nach L. nicht, wie traditionell angenommen, der Trill oder die apikale/koronale Variante des /r/, sondern der in den USA heute weitest-verbreitete Typ mit pharyngal-velarer Artikulation (fälschlicherweise ‚retroflex‘ genannt). Die Annahme dieses Typs erleichtert die kohärente Beschreibung der verschiedenen *r*-Wirkungen, wenn man L.s weitgehend auf synchroner Phonetik basierender Argumentation folgt. Dies, wie auch die Annahme, daß sämtliche englischen *r*-Varianten erst nach dem 17. Jh. entstanden sind, dürfte vielen historischen Linguisten und Dialektologen schwerfallen. Die provokative Arbeit könnte sich jedoch als fruchtbar erweisen, da sowohl theoretische Prinzipien wie primäre Evidenz klar präsentiert werden und L.s Anspruch somit falsifizierbar wird.

V. Kniezsa untersucht die traditionelle Annahme des mittellenglischen (ME.) Zusammenfalls von /a:/ und /ai/ im Norden. Da direkte historische Zeugnisse fehlen, benutzt K. moderne Dialektevidenz als Rekonstruktionshilfe. Die ideale Quelle dazu ist das Survey of English Dialects, kartographiert in Linguistic Atlas of England (1978) und Atlas of English Sounds (1979). Leider zeigt K. völliges Unverständnis in der Benutzung moderner Dialektatlanten. Nicht nur wird AES. verschwiegen, auch der Vergleich des Phonological Atlas of the Northern Region (Kolb 1966) mit dem LAE. offenbart empfindliche Lücken in der dialektgeographischen Methodenkenntnis der Autorin. So bleibt der Leser ihren Ergebnissen gegenüber – daß ‚the employment of ⟨ai⟩ to mark the length of the low front unrounded vowel was introduced into the Northern spelling system from outside sources and (...) has nothing to do with northern English sound changes‘ (S.101) – skeptisch.

In ihrem technischen, aber immer lesbaren Artikel „Exceptions to high vowel deletion in the Vespasian Psalter and their explanation“ schlagen S.J. Keyser und W. O'Neill eine neue Erklärung für dieses Phänomen und seine Ausnahmen vor. Grundlage ist eine metrische Phonologie, in der die Silbenstruktur eine zentrale Rolle spielt. Der Prozeß der HVD. an sich (Vokale mit der Spezifikation [+ high, + stress] werden in offener Silbe nach einem Fuß getilgt) ist unbestritten, aber die neu eingeführten phonologischen Regeln zur Beschreibung der Ausnahmen – eine Längungs- und eine Kürzungsregel – dürften auf Widerspruch stoßen.

Der Vespasian Psalter (Cott. Vesp. A. I.) als Vertreter des mercischen Dialekts liefert auch das Material zu F. Colmans und J. Andersons „Front umlaut: a celebration of 2nd fronting, i-umlaut, life, food and sex.“ Die Autoren stellen (und bejahen) die Frage, ob den verschiedenen AE. Varianten für germ. /a/ als Resultat der im Titel genannten Lautveränderungen ein einheitlicher Prozeß zugrunde liegt. D. Minkova schließlich untersucht akribisch den phonologischen Status von unbetontem finalem *-e* im ME.

J. Milroys „On the sociolinguistic history of /h/-dropping in English“ ist ein glänzendes Beispiel für die Anwendung moderner Linguistik auf diachrone Probleme. Die Leitlinien und Methoden Labovscher Soziolinguistik sowie die Konzepte *pidginization/creolization* führen M. zu einer neuen Erklärung für *h*-Verlust im Englischen. Dieser wird als inhärentes Variationsphänomen gesehen,

also nicht von externen Zufälligkeiten abhängig. Als Folge der anglonormannischen Kontaktsituation dehnte sich der *h*-lose Gebrauch schon im Frühmittelenglischen aus. Die geographische und soziale Verbreitung dieses Wandels wird mit Hilfe der Labovschen Diffusionstheorie beschrieben. Das scheinbare Paradox, daß *h*-lose Formen im ME. besonders in wirtschaftlich und administrativ wichtigen Gegenden vorkommen, wird von M. überzeugend gelöst: Absenz von *h* war die Prestigeform. Die Variationsregel blieb bis ins 16. Jh. in der Grammatik. Leider fehlt Evidenz zur Rekonstruktion der Stigmatisierung *h*-loser Formen, wie sie seit dem 18. Jh. belegt ist, aber die integrierte Darstellung der dialektgeographischen und soziolinguistischen Aspekte der Entwicklung zeigt das Potential von M.s sozio-historischem Ansatz.

Auch „Sociolinguistics and historical linguistics“ von R. I. McDavid Jr. ist ein Appell an die Soziolinguisten, sich den Methoden der traditionellen historischen Linguistik und der Dialektgeographie nicht zu verschließen. McD. zeigt, daß Dialektuntersuchungen wie z. B. Kuraths Linguistic Atlas of New England die soziale Seite durchaus nicht ausgeklammert haben. Der zweite Teil ist eine kritische Auseinandersetzung mit dem Begriff *Black English*, der heute weitgehend unanalysiert verwendet wird (cf. Labov). Auf dem Hintergrund von demographischer, historischer und anderer externer Evidenz legt McD. nicht nur nahe, daß der *cover term* ‚Black English‘ zu diversifizieren ist, sondern auch, daß andere Dialekte und Soziolekte, wie z. B. die Sprache der weißen Südstaatler, komparativ in die Beschreibung einzubeziehen sind. „Dialectology and historical linguistics“ von G. Kristensson verweist auf die fruchtbare Zusammenarbeit zwischen diesen Gebieten und erwähnt dabei besonders die wichtige Rolle moderner Dialektatlanten in der Erforschung der ME. Dialektlandschaft. Als Grundlage eines ME. *dialect survey* schlägt K. nicht literarische Texte vor, sondern moderne Dialekt- und Ortsnamenevidenz.

In „The diachronic study of communicative competence“ diskutiert A. H. Stewart die notorische Schwierigkeit der historischen Linguistik, die kommunikative Kompetenz als Teil der linguistischen Kompetenz in der Diachronie zu bestimmen. Da direkte pragmatische Evidenz für situatives und soziales Sprachverhalten fragmentarisch ist (Adreßformen, pronominaler Gebrauch), schlägt S. einen neuen Typ vor: das Rätsel, im AE. reich dokumentiert. Auch wenn der theoretische Ansatz (Sprechakttheorie, Gestalttypologie sowie allgemeine kommunikative Strategien) nur skizziert ist, wird doch klar, daß hier ein ergiebiger und für weitere Entwicklung offener Weg zur Beschreibung kommunikativer Fähigkeit im AE. und ME. aufgezeigt wird.

S. Romaine setzt sich in „Syntactic change as category change by re-analysis and diffusion: some evidence from the history of English“ mit der damals (1981) aktuellen Frage auseinander, ob syntaktischer Wandel innerhalb der generativen *Extended Standard Theory* adäquat beschrieben werden kann. R. nimmt Bezug auf Lightfoot's (1979) Anspruch, daß syntaktischer Wandel als *category change* in der Basiskomponente stattfindet. Diese radikale Ansicht von diachronem Wandel sollte, wenn nicht ersetzt, so doch ergänzt werden durch Einbeziehung funktioneller Aspekte wie grammatischer Relationen, Textstruk-

tur und *discourse strategies*. Während dieser Anspruch programmatisch bleibt, legt die Interpretation der Entwicklung des englischen Complementizer-Systems, des Passivs und der WH.-Pronomen eine *graduelle* und *variable* Auffassung von Kategorienwandel nahe, im Kontext einer historisch orientierten Soziolinguistik. R.s Artikel ist durch ihr *Socio-historical Linguistics. Its Status and Methodology* (1981) weitgehend überholt, kann aber als Einstieg in dieses wichtige Buch dienen.

In ihrem lexikalischen Beitrag „Etymological convergence in the Katherine Group“ argumentiert J. de Caluwe-Dor für komplexe Etymologien einer Reihe von Verben im Bodley MS 34, und L. Lahlas-Tarkka zeigt in ihrem reich und sorgfältig illustrierten „On the variation of the words meaning ‚every‘ and ‚each‘ in Old English“, daß der Gebrauch von *gewhilec*, *gehwa*, *aeghwilec*, *aeghwa* und *aelc* sowohl lateinischen Einflüssen wie auch dialektaler Variation unterliegt. K. Sørensens Beitrag „The growth of cataphoric personal and possessive pronouns in English“ zeichnet die Anfänge des Gebrauchs der Kataphora im AE. und ME. nach.

W. Nöth interpretiert in „System theoretical principles of the English language and literature“ eine Reihe von therapeutischen syntaktischen Entwicklungen im Englischen innerhalb einer Systemtheorie, und in seinem originellen ethnolinguistischen Beitrag „Coming into being among the Anglo-Saxons“ untersucht F. Plank das lexikalische Feld ‚Zeugung und Geburt‘ im AE. Auf faszinierende Weise werden die Zusammenhänge zwischen rein linguistischer (lexikalischer) Bedeutung, der relationalen Bedeutung von Verb + Objekt, sowie dem kulturell determinierten *System of beliefs* der Angelsachsen dargestellt. Ein überzeugendes Beispiel von angewandter historischer Linguistik.

Die Herausgeber verdienen ein Kompliment für diese sehr anregende Sammlung. Der Mut, auf den Anspruch eines ‚kohärenten theoretischen Rahmens‘ zu verzichten, hat eine repräsentative und lebendige Auswahl ermöglicht, welche die kooperative und inspirierende Atmosphäre der Konferenz erahnen läßt. Die Lektüre wird einer Anzahl bisher isoliert arbeitenden historischen Linguisten wieder ein Gefühl von Zusammengehörigkeit geben. Dies macht – neben der rein wissenschaftlichen Ausbeute – das Buch zu einem wichtigen Dokument über den Standort der modernen historischen Linguistik.

Universität Dortmund,
Abt. 15: Englisch/Linguistik,
Postfach 500500,
D-4600 Dortmund 50

W. Elmer

Nielsen Hans F. Old English and the Continental Germanic Languages. A Survey of Morphological and Phonological Interrelations (Innsbrucker Beiträge zur Sprachwissenschaft, 33). Innsbruck, Institut für Sprachwissenschaft der Universität Innsbruck 1981. 311 S. Gr.-8°. ÖS.480,-.

Hans F. Nielsens Monographie stellt einen wesentlichen Beitrag zu der seit Beginn des 19. Jh.s debattierten Frage der Binnengliederung der germanischen Sprachen dar. Trotz des nunmehr fast zweihundert Jahre währenden Bemühens, den Weg der Sprachentwicklung von der nur durch Rekonstruktion erschließbaren germ. Grundsprache zu den uns überlieferten altgerm. Einzelsprachen nachzuvollziehen, läßt sich ungeachtet eines im vergangenen Vierteljahrhundert intensivierten Forschungsinteresses und unverkennbarer Fortschritte insbesondere im Methodischen bis auf den heutigen Tag keine einheitliche Beurteilung erkennen. So mag es verwundern, daß sich Nielsen einer oft behandelten Fragestellung erneut zuwendet, zumal wenn dies aus einem Blickwinkel geschieht, der zwangsläufig zu einer wenigstens partiellen Überschneidung mit der nur fünf Jahre zuvor publizierten Untersuchung von Th. L. Markey, *Germanic Dialect Grouping and the Position of Ingvaëonic* (Innsbruck 1976), führt. Dessenungeachtet stellt Nielsens Arbeit einen unverkennbaren Fortschritt dar. Mit der Entscheidung, das Altenglische zur Ausgangsbasis seiner Untersuchung zu machen, wendet er sich einer altgerm. Sprache zu, die bisher nicht im Zentrum der sprachvergleichenden germanistischen Forschung gestanden hat. Vorrangiges Ziel der Untersuchung ist es nach den Worten ihres Verfassers, „to identify and evaluate all the (morphological and phonological) parallels linking Old English to each of the other Germanic languages – alone or in combinations – and thereby make at least a contribution towards establishing the linguistic position of Old English within Germanic ...“ (S. 7). Aus anglistischer Sicht von besonderem Interesse ist ferner, daß sich Nielsen darüber hinaus auch mit der Genese der ae. Dialekte befaßt. Man darf ihm bescheinigen, mit seiner Monographie innerhalb des von ihm abgesteckten Rahmens eine Materialfülle präsentiert zu haben, die alles Bisherige bei weitem übertrifft.

Der einleitende Forschungsbericht („Research History“, S. 11–72), der seiner Gewichtung nach die wissenschaftliche Debatte der jüngeren Zeit in den Vordergrund rücken läßt, gibt zunächst einen Überblick über die verschiedenen Ansätze zur Ausgliederung der germ. Sprachen. Entsprechend der Gesamtausrichtung der Untersuchung gilt dabei das Hauptaugenmerk der Stellung des Ae. und seiner unterschiedlich beurteilten Bezüge zu den übrigen altgerm. Sprachen (S. 11–65); hieran schließt sich ein gesonderter Abschnitt zur Genese der ae. Dialekte an (S. 65–72). In dem folgenden, mit „Methodological Deliberations“ (S. 73–101) überschriebenen Teil der Arbeit wird vor der eigentlichen Diskussion der methodischen Probleme, die sich bei der Auswertung des mit ca. 150 Seiten den Kern der Untersuchung bildenden „Corpus of Parallels“ (S. 102–252) stellen, kurz erläutert, welche Gründe den Verfasser dazu veranlaßt haben, sich auf die Aushebung der morphologischen und phonologischen Parallelerscheinungen zu beschränken und auf die außersprachliche Evidenz nur am Rande einzugehen. Sichtbaren Ausdruck findet die Entscheidung, stammeskundlichen

410 Nielsen, Old English and the Continental Germanic Languages

und archäologischen Gegebenheiten einen gegenüber dem herangezogenen Sprachmaterial sekundären Zeugniswert zuzuweisen, darin, daß das entsprechende Kapitel, „External Evidence“ (S.260–274), an das Ende der Arbeit gestellt wird, und zwar noch hinter die Auswertung („Conclusions“, S.253–259) des Hauptteils, womit sich Nielsen von der vor allem von F. Maurer, Nordgermanen und Alemannen, 3., überarbeitete und erweiterte Auflage (Bern–München 1952), verfolgten Methode, Sprachgeschichte auf archäologische Befunde zu gründen, deutlich abwendet. Eine knapp 350 Titel umfassende Bibliographie (S.275–297) sowie zwei Indizes („Index of Items Treated“, S.299–306, und „Index of Authors“, S.307–311) runden eine insgesamt gelungene Darstellung ab.

Es liegt auf der Hand, daß für eine sich im wesentlichen auf sprachliche Evidenz gründende Bestimmung der Position des Ae. im Verbund der altgerm. Sprachen idealerweise sämtliche verfügbaren linguistischen Fakten heranzuziehen wären, also auch diejenigen auf lexikalischer und syntaktischer Ebene. Da eine derartige Untersuchung den Rahmen einer Monographie bei weitem gesprengt hätte, ist verständlich, wenn Nielsen sich auf die Zusammenstellung und Auswertung der morphologischen und phonologischen Parallelerscheinungen beschränkt hat, sind doch in diesen Bereichen die Vorarbeiten, auf die er sich stützen kann, am weitesten gediehen. Nielsen selbst hat hieran im übrigen mit mehreren Publikationen der siebziger Jahre einen nicht unbeträchtlichen Anteil. Einige dieser Beiträge sind entweder zusammenfassend in das zentrale Kapitel vorliegender Untersuchung eingearbeitet (Kapitel III.vii und viii entsprechen „A List of Morphological and Phonological Parallels between North and West Germanic“, APhS. 31 [1976] S.96–116 bzw. „The Earliest Grouping of the Germanic Dialects“, Arkiv 94 [1979] S.1–9) oder werden in revidierter und erweiterter Form vorgelegt (Kapitel III.vi geht auf „Morphological and Phonological Parallels between Old Norse and Old English“, Arkiv 90 [1975] S.1–18 zurück). Andere Kapitel des Buches (I, II, V) finden sich teilweise bereits in Niensens dänischsprachiger Darstellung *De germanske sprog. Baggrund og gruppering* (Odense 1979).

Als wesentliches Ergebnis seiner in manchen Teilen zwar nicht neuen, wegen der Fülle des Materials und der im ganzen zuverlässigen Präsentation jedoch ohne Zweifel nützlichen Darstellung hält der Verf. S.257 fest: „Ofris. is the continental language by far most closely connected with OE, and the bulk of exclusive and non-exclusive parallels undoubtedly stem from a period prior to the evolution of OE and OFris. as independent languages ...“ Diese Aussage gründet sich auf die Tatsache, daß mit knapp über 40 ausschließlich im Ae. und Afries. bezeugten Erscheinungen, von denen etwa 30 gemeinsame Neuerungen sind, das Ae. und Afries. unter den verglichenen Sprachen das numerisch höchste Maß an Übereinstimmung aufweisen. Zurückhaltender fällt Niensens Beurteilung der Stellung des As. innerhalb des Ingwäonischen aus. Bei Nichtberücksichtigung von „exceptional OS forms“ (S.149) gibt es nach Nielsen 26 Fälle von Übereinstimmung zwischen Ae., Afries. und As.; davon sind elf gemeinsame Neuerungen. Gegenüber den ca. 40 ausschließlich ae.-afries. Entsprechungen fallen die ausschließlich ae.-as. Parallelen deutlich ab. Wenn Nielsen hier

von „few parallels“ (S.148) spricht, ohne auf eine genauere Zahlenangabe Wert zu legen (S.148 f. werden lediglich fünf als besonders wichtig hervorgehoben), so dürfte dies an der methodisch fragwürdigen Nichteinbeziehung von „exceptional OS forms“ liegen. Nielsens Zurückhaltung bei der Kommentierung der Stellung des As. und seiner Nähe zum Ae. im Vergleich mit dem Afries. zeigt zudem die Grenzen einer allein quantifizierenden Methode bei der Ermittlung genetischer Sprachverwandtschaft auf. Ihrem Wesen nach statisch, kann sie der Dynamik sprachlicher Umgestaltung, wie sie sich in dem durch das Fränk. überfremdeten As. niederschlägt, nicht gerecht werden, wie denn der z. T. beträchtliche Zeitunterschied, mit dem die germ. Einzelsprachen in die schriftliche Überlieferung eintreten – es sei hier nur an das Got. (4. Jh.) und das Afries. (13. Jh.) erinnert –, erneut die Frage nach Vergleichbarkeit und tatsächlichem Zeugniswert ihrer Schriftdenkmäler aufwirft. Ob die zweifelsohne wünschenswerte, von Nielsen deshalb zu Recht geforderte Untersuchung der as.-afries. und as.-ahd. Parallelen vor dem Hintergrund der komplizierten Überlieferungslage des As. hier weiterreichende Erkenntnisse grundlegender Art erlauben wird, darf bezweifelt werden. Im übrigen ist die Teilhabe des As. am Ingwäonischen stärker ausgeprägt, als dies die von Nielsen mit 26 zu niedrig bezifferten ae.-afries.-as. Gemeinsamkeiten nahelegen; in gleichem Maße reduziert sich die mit 40 angegebene Anzahl der ausschließlich ae.-afries. Übereinstimmungen. Die Gründe hierfür sind unterschiedlicher Art. Zum einen ist auf die schon angesprochenen „exceptional forms“ hinzuweisen. Wiederholt bleiben Erscheinungen des As., die in Kapitel III.i zunächst im einzelnen benannt und gegenüber ihren Äquivalenten im Ae. und Afries. als von minderer Frequenz ausgewiesen werden, später, nämlich bei der Zusammenfassung (S.148-154), in der das gesammelte Sprachmaterial ausgewertet wird, unberücksichtigt. So wird etwa bei der Repräsentanz der Stämme auf idg. *-es/os* im Germ. (No.12) S.108 das as. Adj. *hrītherīn* erwähnt – mit F. Holthausen, *Altsächsisches Elementarbuch*, 2. verbesserte Auflage (Heidelberg 1921) §325a, wären überdies leicht Beispiele zur Flexion der Substantive beizubringen gewesen –, S.152 allerdings wird No.12 zu den wichtigen ae.-afries. Entsprechungen gezählt. Gleiches gilt für No.75 in demselben Kapitel: Das Auftreten von Verbalformen mit verschmolzener Negationspartikel *ne* (Typus ae. *nabban*) wird S.152 als „important OE/Ofris. innovation (extension)“ hervorgehoben, obwohl zuvor S.146 f. entsprechende Formen im As. erwähnt worden sind. Da, wie S.128 f. ausgeführt, Aufhellung (No.54) und Nasalverdampfung (No.55) von wgerm. *a* auch im As. bezeugt sind, ist nicht einzusehen, warum beide S.153 zu den ausschließlich ae.-afries. Parallelerscheinungen gezählt werden. Im Zusammenhang mit No.53 (S.127) (gemeingerm. Nasalschwund vor *h* in Verbindung mit Nasalverdampfung von urgerm. *a*) ist mit B. Taeger¹ auf der Grundlage von as. *gibrōhti* und *ōhtian* auf eine weitere as. Teilnahme an einer vordem, so auch noch dem Verf., als auf das Ae. und Afries. beschränkt geltenden Besonderheit hinzuweisen.

¹ Das Straubinger ›Heliand‹-Fragment. Philologische Untersuchungen (Fortsetzung), PBB(T). 104 (1982) S.34.

412 Nielsen, Old English and the Continental Germanic Languages

An diesen und ähnlich gelagerten Fällen zeigt sich, daß die in den darstellenden Teilen der Untersuchung im ganzen bemerkenswert vorsichtige Deutung und Differenzierung der Befunde in den zusammenfassenden Passagen mitunter Gefahr laufen verlorenzugehen. Als besonders augenfälliges Exempel mag hierfür als letztes Beispiel Nielsens No.34 (Vertretung des Demonstrativpronomens ‚jener‘ im Ingwäonischen) in Kapitel III.i angeführt sein. S.116 wird zunächst mit den einschlägigen Handbüchern auf den beschränkten Formenbestand im Nordseegerm. hingewiesen (z.B. ae. *geonre*, afries. *jen(a)*); ohne Angabe tatsächlicher Belegzahlen wird ebd. sodann festgehalten: „... the dem. pron. ‚jener‘ has practically not survived in OE, Ofris. and OS (OLF) ...“, und S.150 schließlich wird No.34 zu den „common OE/Ofris./OS losses“ gezählt.

Fragwürdig ist ferner, daß Nielsen des öfteren durch die Heranziehung von me., z.T. sogar fne. Evidenz seinem Prinzip, vom Altenglischen auszugehen, in chronologischer Hinsicht untreu wird. Wenn auf diese Weise ae.-afries. Gemeinsamkeiten gewonnen werden, so wäre es angezeigt gewesen, das Mndt. in gleichem Umfang heranzuziehen. Daß dies nicht immer geschehen ist, belegt z.B. die S.117 mit S.151 als No.36 geführte Bewahrung des idg. Pronominalstamms **ei-*, **i-* im Ae. und Afries. (vgl. ae. *īdæges*, afries. *īdigis*); die vermeintliche ausschließlich ae.-afries. Übereinstimmung entfällt, wenn man mndt. *īdāges* in die Betrachtung einbezieht.

Die von Nielsen als No.6 (S.106) geführte ae.-afries. Parallele (Übertragung der Endungen der m. *a*-Dekl. auf die m. *i*-Dekl.) ist deswegen nicht als Ingwäonismus aufrechtzuerhalten, weil die Übertragung auch im Ahd. bezeugt ist; vgl. W.Braune, Althochdeutsche Grammatik, 13. Auflage, bearbeitet von H.Eggers (Tübingen 1975) §216, Anm.3; statt in Kapitel I.i („OE – OFris./OS“) wäre diese Erscheinung demnach in Kapitel I.iii („OE – OFris. – OS – OHG [WG]“) abzuhandeln gewesen. Die Frage der Zuordnung stellt sich auch für Nielsens No.9 (Präterita red. Verben), Kapitel IIIf.iv („OE [OFris., OS] – Goth.“), wo das An. nicht die gebotene Berücksichtigung findet; vgl. A.Noreen, Altnordische Grammatik, I, 5., unveränderte Auflage (Tübingen 1970) §506. Die Darstellung von No.45 in Kapitel III.i (Präteritalformen der Verben got. *niman*, *qiman* und ihre Äquivalente in den anderen germ. Sprachen) hätte einer weiterreichenden Differenzierung im Hinblick auf Formenbestand und mögliche Ausgleichsvorgänge bedurft; vgl. J.V.Gough² und A.Bammesberger³, jeweils mit Verweisen auf ältere Literatur. Wenn für *niman* ausschließlich auf die Parallele angl.-afries. *nōm/nōmon* abgehoben wird, so gilt es, zweierlei anzumerken. Neben der für das Ae.(Angl.)-Afries. herausgestellten Übereinstimmung ergäbe sich bei Einbeziehung der im Ws. und Kent. dominierenden Formen *nam/nāmon* auch eine ae.-as. Gemeinsamkeit. Außerdem stellt sich angesichts der dialektal selektiv herangezogenen Formen die Frage, ob die Darstellung nicht in Kapitel III.ix gehört, wo die Bezüge der einzelnen germ. Sprachen zu den Dia-

² Old English *cuman* and *niman*, English Studies 54 (1973) S.521–525.

³ Zum Vokalismus von altenglisch *-nāman*, Anglia 97 (1979) S.425–427.

lekten des Ae. abgehandelt werden. In diesem Kapitel⁴ hätte sich im übrigen ein höheres Maß an Vollständigkeit erzielen lassen können. Hierzu nur ein Beispiel: Die sich auf Th. Siebs⁵ gründende Ablehnung (No. 26, S. 237) der von O. Bremer⁶ mit Blick auf die Palataldiphthongierungen im Ws. und Nordfries. vertretenen Annahme einer ws.-afries. Beziehung hätte durch den Hinweis auf deren Vorkommen auch im Nordh. (vgl. etwa K. Brunner, *Altenglische Grammatik*. Nach der Angelsächsischen Grammatik von E. Sievers, 3., neubearbeitete Auflage, [Tübingen 1965], § 91) weiter untermauert werden können.

Vorwiegend anglistisches Interesse wird Niensens Beurteilung der Frage finden, ob die dialektalen Unterschiede des Ae. als Fortsetzung bereits auf dem Kontinent angelegter Differenzen in der Sprache der späteren Eroberer Englands anzusehen sind oder sich erst nach der Landnahme herausgebildet haben. Niensens Stellungnahme fällt hier überraschend eindeutig aus: „... the pre-invasion correspondences between the OE dialects and the continental languages are few and even contradictory, and there is nothing in the evidence to suggest that the OE dialects were the direct successors of ancient (sic) tribal dialects transferred from the Continent“ (S. 258). Ob diese auf der Grundlage phonologischen und morphologischen Materials gewonnene Erkenntnis bei Einbeziehung lexikalischer Gesichtspunkte uneingeschränkt aufrechtzuerhalten ist, erscheint nicht sicher. Bedingt durch die 1977 in Straubing entdeckten Fragmente einer weiteren, unverkennbar ingwäonisch geprägten Heliand-Hs.⁷, ist die Debatte der mundartlichen Differenzierung des As. und seiner Bezüge zum Ae. neu in Gang gekommen. In lexikalischer Hinsicht deutet manches darauf hin, daß gewisse dialektale Gegensätze im Ae. bis in die kontinentale Zeit zurückreichen; vgl. dazu M. Korhammer⁸ und B. Taeger⁹. Hier bleiben ae. und as. Forschung zu weiterreichender Abklärung aufgefordert.

⁴ Eine im Hinblick auf die Bezüge zwischen dem Afries. und den ae. Dialekten z. T. modifizierte Darstellung dieses Kapitels bietet H. F. Nielsen mit seinem Aufsatz *Old Frisian and the Old English Dialects*, *Us Wurk* 30 (1981) S. 49–66.

⁵ *Geschichte der friesischen Sprache, Grundriss der germanischen Philologie*, Bd. I, 2. verbesserte und vermehrte Auflage, hrsg. von H. Paul, Straßburg 1901, S. 1214; *Die Friesen und ihre Sprache, Die Friesen*, hrsg. von C. Borchling und R. Muuss, Breslau 1931, S. 66.

⁶ *Ethnographie der germanischen Stämme, Grundriss der germanischen Philologie*, Bd. III, 2. verbesserte und vermehrte Auflage, hrsg. von H. Paul, Straßburg 1900, S. 848.

⁷ Ed. B. Bischoff, *Die Straubinger Fragmente einer Heliand-Handschrift*, *PBB(T)*. 101 (1979) S. 171–180.

⁸ *Altenglische Dialekte und der Heliand*, *Anglia* 98 (1980) S. 85–94.

⁹ *Das Straubinger »Heliand«-Fragment. Philologische Untersuchungen*, *PBB(T)*. 101 (1979) S. 181–228, 103 (1981) S. 402–424, 104 (1982) S. 10–43, 106 (1984) S. 364–389.

414 Nielsen, Old English and the Continental Germanic Languages

An Versehen und Druckfehlern, deren Zahl erfreulich niedrig liegt, seien erwähnt: Die Behauptung „The earliest OE texts (Ep., Erf., etc.) have no traces of back mutation“ (S. 240) ist, wie J. D. Pheifer¹⁰ lehrt, als falsch zurückzuweisen. Die S. 108 in No. 12 für das Angl. angegebenen Formen Gen. Pl. / Dat. Pl. *calfra/ calfrum* sind nicht belegt. Nielsen bezieht seine Formen offenbar von Brunner, Ae. Gram. § 289, wo die „zu erschließende ehemalige Flexion“ aufgeführt ist. Von den S. 123 (No. 46) im Anschluß an G. Bech¹¹ genannten Stammformen des Vb. red. II *hrōpan/hrēop/hrēopon/hrōpen* sind drei nach Ausweis der Microfiche Concordance to Old English¹² nicht bezeugt: *hrōpan*, *hrēop* und *hrōpen*. Unabhängig von der Frage, ob Nielsen dieses für die Forschung auf dem Gebiet des Ae. inzwischen unentbehrliche Hilfsmittel noch vor dem Abschluß der Arbeiten an seinem Manuskript zur Verfügung gestanden hat, zeigt sich an seinem Material einmal mehr, daß manches in Handbüchern und Spezialliteratur zu Findende der Überprüfung bedarf, will man sich nicht der Gefahr aussetzen, ggf. mit Falschem, Unvollständigem oder gar Nichtexistentem zu argumentieren. Die Reflexe von *u- + i-Umlaut* im Ae. und Afries. werden S. 136 (No. 61) korrekt dargestellt; das zur Veranschaulichung an die Seite von afries. *sletel* gestellte ae. *slytel* ist allerdings ein ghost word. Der Akk. Sg. m. des Demonstrativpronomens *pene* ist, wie seine Verwendung etwa in Ælfric-Homilien zeigt, nicht nur im Nordh. bezeugt (S. 228: No. 10). Die wenig differenzierten Bemerkungen zum Wandel *lp > ld* im Wgerm. (S. 174f.: No. 49), in deren Zusammenhang auf die Ausführungen von H. Schabram¹³ hinzuweisen ist, lassen es gerechtfertigt erscheinen, dessen Forderung nach einer Spezialuntersuchung auf der Grundlage des gesamten verfügbaren Materials zu wiederholen. Statt „Samuels 1971: 17“ (S. 239: No. 29) ist „Samuels 1971: 7“ zu lesen. Statt „Steller 1928: § 27 Anm. 4“ (S. 147: No. 75) lies „Steller 1928: § 27³ Anm. 4“. „Middel Low German“ (S. 9) ist zu „Middle Low German“ zu bessern, afries. *lessa* (S. 151) zu *lēssa*. Statt „OE *wista*“ muß es S. 303 „OE *wiste*“ heißen. Im Literaturverzeichnis lautet der erste unter „Lehmann, W. P.“ verzeichnete Titel korrekt „... Conf. on ...“ statt „... Conf. in ...“. L. Rösels Monographie aus dem Jahre 1962 ist, was den Titel angeht, verkürzt aufgenommen worden; ergänze: „nach dem Zeugnis ihrer Flexionsformen“. Unter „Zeuss“ ist „Munchen“ zu „München“ zu bessern.

Die Brauchbarkeit des zweifelsohne nützlichen Sachindex wäre noch größer, wenn die Auffindbarkeit der Verweise auf die einzeln durchnummerierten Abschnitte des zentralen Kapitels III durch Aufnahme der entsprechenden Ziffern jeweils am oberen Seitenrand über oder neben den dort zu findenden Kürzeln

¹⁰ Old English Glosses in the Épinial-Erfurt Glossary, Oxford 1974, § 56.

¹¹ Das germanische reduplizierte Präteritum, Det Kongelige Danske Videnskabskabernes Selskab, Historisk-filosofiske Meddelelser 44,1, København 1969, S. 38. A. Campbell, Old English Grammar, Oxford 1959, führt in § 736 (1) *hrōpan* und *hrēop*.

¹² Compiled by R. L. Venezky and A. diPaolo Healey, Toronto 1980.

¹³ Rez. von A. S. C. Ross, Etymology, With Especial Reference to English, London 1958, Anglia 78 (1960) S. 449–461, hier 455–457.

für die verglichenen Sprachen erleichtert worden wäre. Ohne diese Angabe ist das Auffinden der behandelten sprachlichen Erscheinungen nur auf dem Umweg über das Inhaltsverzeichnis möglich.

Ungeachtet einiger hier geäußerter Vorbehalte ist Nielsens von Kenntnisreichtum und Solidität zeugende Untersuchung als gelungener Beitrag zur Bewertung der Stellung des Ae. im Umfeld der übrigen altgerm. Sprachen zu bezeichnen. In vollem Bewußtsein der mit seinem Untersuchungsgegenstand verknüpften methodischen Probleme hat es der Verf. vermieden, die sich notwendigerweise auf statistische Gesichtspunkte gründende Beurteilung zum bloßen Rechenexempel werden zu lassen. Auf der Grundlage einer bisher unerreichten Materialfülle hat er es vielmehr verstanden, zu einer behutsam gewichtenden Gesamtbeurteilung zu gelangen.

Seminar für Englische Philologie,
Humboldtallee 13,
D-3400 Göttingen

Claus-Dieter Wetzel

McLaughlin John. Old English Syntax. A Handbook (Sprachstrukturen, Reihe A: Historische Sprachstrukturen, 4). Tübingen, Max Niemeyer Verlag 1983. Xii, 105 S. 8°. DM 28,-.

Das Buch ist an den Anfänger gerichtet und will als Ergänzung zu den Gesamtdarstellungen, in denen die Syntax allgemein zu kurz komme, verstanden werden. Dies ist erfreulich; es sollte aber doch erwähnt werden, daß die altenglische (AE.) Grammatik von Mossé ein reich illustriertes syntaktisches Kapitel besitzt und daß in neueren Gesamtdarstellungen wie z. B. Pilch (1970) oder Michtell (1975²) die Syntax einen breiten Raum einnimmt.

Neu an diesem Buch ist der Präsentationsrahmen, 'a fairly simple predicate-argument model' (S. x) – praktisch eine auf die Bedürfnisse des AE. reduzierte Version der Kasusgrammatik. Die Schwierigkeit einer solchen Darstellung besteht darin, dem Leser den nötigen theoretischen Hintergrund zur grammatischen Interpretation der Textbeispiele zu vermitteln, ohne ihn über Gebühr mit Prinzipiellem zu belasten. Obwohl sich der Autor sichtlich Mühe gibt, ist dieser methodische und didaktische Anspruch nicht erfüllt: zu isoliert stehen Theoriediskussion und lange Beispiellisten nebeneinander; es fehlt die methodische Brücke. Dafür kommen die Vorteile einer semantisch orientierten Syntax gegenüber einer traditionellen Konstituentensyntax sowohl im nominalen wie im verbalen Bereich zum tragen.

Die Darstellung der Syntax umfaßt die Kapitel Old English case structures, Old English Complementation, Relative clauses, Conjoined, Interrogative, Imperative, Negative und Passive propositions sowie Word Order. Besonders im ersten Kapitel erweist sich das Kasusmodell gut geeignet zur Beschreibung AE. nominaler Syntax. Leider werden die semantischen Rollen nicht definiert, so daß der Benutzer den relativen Unterschied z. B. zwischen *patient* und *object* an-

hand der Beispiele selbst herausfinden muß. In anderen Fällen reicht das moderne Beschreibungssystem nicht aus, um spezifisch AE. semantische Relationen adäquat zu charakterisieren: Die semantische Beziehung zwischen Verben vom Typ *brucan* + NP wird mit dem Tiefenkasus *object* unzureichend wiedergegeben. Die große Zahl von AE. Beispielen bringt hier keine Klärung – eine kurze paraphrasierende Erläuterung hätte mehr geleistet. Dasselbe gilt für die langen Passagen, in welchen für den obliquen Status (in der Tiefenstruktur) von Genitiv- und Dativobjekt argumentiert wird. Fraglich ist auch, ob 61 Beispiele für die Relativkonstruktion das syntaktische Verständnis fördern und ob nicht ein einfaches Paradigma der Fragewörter zu den *interrogative propositions* gehört hätte. Die Greenbergschen Universalien (für reine Wortstellungstypen) sind für die Beschreibung der AE. (gemischten) Syntax nicht direkt relevant. Vielmehr scheint die Dynamik der AE. Wortstellung durch strukturelle *Tendenzen* wie z.B. die Zweitstellung des Verbs (ungeachtet des Wortstellungstyps) charakterisiert zu sein.

Vom Geschick des Dozenten wird es abhängen, ob der neue Ansatz dieser Teilgrammatik für den Anfänger fruchtbar gemacht werden kann.

Universität Dortmund,
Abt. 15: Englisch/Linguistik,
Postfach 50 05 00,
D-4600 Dortmund 50

W. Elmer

Stark Detlef. The Old English weak verbs. A diachronic and synchronic analysis (Linguistische Arbeiten, 112). Tübingen, Max Niemeyer Verlag 1982. VIII, 148 S. Gr.-8°. DM 46,-.

In seiner Einführung zur vorliegenden Studie formuliert der Verfasser sein Ziel wie folgt: ‚In other words, if we intend to write a grammar *not* of the structural constitution of the language (...) but a grammar of an actual speaker of the language, we are bound to arrive at a more concrete description than those in standard generative phonology‘ (S.2).

Das schwache Verbalsystem befindet sich in altenglischer Zeit in einem Übergangsstadium. Es bewegt sich zwischen zwei Extremen: das Gotische unterscheidet noch vier Klassen, das Mittelenglische schließlich nur noch zwei. Starks theoretische Ausgangsbasis sind die Aussagen der generativen Phonologie. Seine Analyse will sich von früheren Studien (i.e. Wagner, *Generative grammatical studies in the Old English language*, Heidelberg 1969; Keyser, *Metathesis and Old English phonology*, *Linguistic Inquiry* 6 [1975] S.377–411; Lass/Anderson, *Old English phonology*, Cambridge 1975 und Kiparsky/O’Neil, *The phonology of English inflections*, *Linguistic Inquiry* 7 [1976] S.527–557) darin unterscheiden, daß er die Trennung zwischen ‚recoverability‘ bestimmter phonologischer Prozesse und ‚productivity‘ der gleichen Vorgänge in einer synchronen Grammatik aufrechterhält bzw. betont. Eine wichtige Rolle

spielt die Durchsichtigkeit der Oberflächenstruktur (‘transparency of the surface structure’); der Vorgang des ‘restructuring’ von Tiefenstrukturen erscheint häufiger als in der herkömmlichen generativen Phonologie.

Wie im Untertitel angekündigt, gliedert sich die Studie in zwei Teile: einer diachronen (vom Germanischen zum Frühaltenglischen) und einer synchronen Analyse (zu Beginn der ae. Periode).

Das 1. Kapitel bietet einen Überblick über die allgemeinen Daten zur schwachen Verbalflexion im Ae.; die Funktion des *j*-Formans wird untersucht; repräsentative Paradigmen der drei Klassen (1. Klasse: *fremman*, *nerian*, *deman*; 2. Klasse: *lufian*; 3. Klasse: *habban*, *libban*, *secgan*, *hycgan*) werden zusammen mit ihren in ae. Zeit auftretenden Varianten vorgestellt. Dies erlaubt einen Vergleich zwischen frühae. und spätae. Formen, in den auch Dialektformen einbezogen werden. Fazit: die herkömmliche Einteilung in drei Klassen entspricht nicht den tatsächlichen Gegebenheiten. Die 3. Klasse kann nicht als ‘Klasse’ bezeichnet werden, da sie kein Merkmal aufweist, das nur auf sie zutrifft. Es ist zu beachten, daß die Orthographie keine Repräsentation der gesprochenen Sprache ist und ergo bestimmte Entwicklungsstadien in der Schrift unberücksichtigt bleiben.

Im 2. Kapitel (diachrone Analyse) werden die phonologischen Regeln (2.1 Glide Vowel Coalescence; 2.2 Vocalization; 2.3 West Germanic Geminatio; 2.4 Aufhellung; 2.5 Breaking; 2.6 Palatalization; 2.7 i-umlaut; 2.8 j-deletion; 2.9 Apocope; 2.10 Syncope; 2.11 OE Vowel Reduction) und Protoformen aufgestellt, welche die historische Entwicklung vom Germanischen zum Altenglischen wiedergeben. Abschließend setzt sich der Verfasser mit dem Problem des Lautwandels aus der Sicht der generativen Phonologie und dem Unterschied zwischen ‘recoverability’ und ‘productivity’ auseinander. Genausowenig wie ein Sprecher des Neuenglischen bei *birth* und *bear* von der gleichen Tiefenstruktur ausgeht, ist dies bei einem altenglischen Sprecher hinsichtlich der Formen *bycgan* und *bōhte* anzunehmen (‘... the number of suppletive forms is larger than was originally believed’, S. 90). Stark lehnt den Vorgang des ‘synchronic re-ordering’ von Geminatio und Brechung in Zusammenhang mit *sellan*, *sealde* ab (vgl. King, Rule Insertion, *Language* 49 [1973] S. 551–578 und Lass / Anderson). Geminatio gehört als Regel nicht in eine synchrone Grammatik (vgl. Keyser, Kiparsky / O’Neil; Lass / Anderson): ‘... it should not be assumed a priori that a rule solution is superior to a listing solution’ (S. 93).

Im 3. Kapitel bietet D. Stark seine synchrone Analyse. Zwischen Tiefenstruktur und Oberflächenstruktur soll ein Minimum an Regeln stehen. Starks Analyse will sich von anderen vorhergegangenen darin unterscheiden, daß sie nicht aus einer Rekapitulation eines großen Teils der historischen Entwicklung sowohl in der Tiefenstruktur als auch im Regelinventar besteht, d. h. strenge Unterscheidung von ‘recoverability’ und ‘productivity’. Die These in der herkömmlichen generativen Phonologie, daß jede aufzeigbare morphologische Alternante durch eine Regel erklärt werden kann und muß, verlangt nach Modifizierung. Die Art der Alternation muß berücksichtigt werden, z. B. *fremest* ~ *fremme* oder *dōm* ~ *dēman* müssen anders behandelt werden als dt. [ra:t] ~ [ra:des]

(ein sth. Verschußlaut wird im Auslaut stl.). Für einen Sprecher des Altenglischen ist der Grund für diese Alternationen (i. e. Geminatio; *i*-Umlaut), ausgehend von der Oberflächenstruktur, nicht mehr rekonstruierbar. Der Prozeß des ‚lexical restructuring‘ mußte einsetzen. Das *j*-Formans, das bei der diachronen Analyse eine wichtige Rolle gespielt hat, ist bei der synchronen Analyse nur noch von geringer Bedeutung (‚... because of its irregular and inconclusive surface occurrence‘, S.117). D.Stark geht von folgenden Tiefenstrukturen für die 1.Klasse aus: /fremm + /, /ner + /, /dēm + /. Der Reflex des *j*-Formans wurde zu einem Bestandteil der Endung. Daraus resultiert die phonetische Ähnlichkeit zwischen *nerian* und *lufian*. Frühae. sind [ˈnerjan] und [ˈlufian] deutlich unterschieden. Formen wie *nerigan*, *nerigean* (dreisilbig) sind ein Indiz für die Tendenz hin zum *lufian*-Typ. Dies führt schließlich zum Transfer auch des *fremman*-Typs in der 2.Klasse (zahlenmäßig am stärksten). Der *dēman*-Typ (ohne *j*-Reflex in der Oberflächenstruktur) bleibt während der ganzen ae. Zeit stabil. Stark setzt zwischen Tiefenstruktur und Oberflächenstruktur nur noch drei Regeln an: ‚degemination‘, ‚schwa-insertion‘ und ‚reduction‘.

Im 4.Kapitel behandelt er den Transfer der ae. schw. Verben aus der 1.Klasse in die 2.Klasse (vgl. *nerigan*, *fremian*). Dieser Prozeß soll die These vom ‚restructuring‘ der Tiefenstrukturen der Paradigmen seit urgerm. Zeit unterstützen. Schon im klass. Altenglisch entwickelten sich aus den vier Paradigmen im wesentlichen zwei: 1) *dēman* und 2) *lufian*, *nerian* und *fremian*. Eine wichtige Rolle spielt dabei das Analogieprinzip (*fremman* → *fremian*), welches Stark trotz seiner umstrittenen Stellung innerhalb der generativen Phonologie verteidigt. Im Bereich der schwachen Verbalflexion führte das Analogieprinzip zur Regulierung und Vereinfachung der Grammatik und beseitigte allomorphe Strukturen. Konzepte wie ‚surface transparency‘ und Analogie müssen bei künftigen Analysen stärker berücksichtigt werden.

Jeder, der sich mit Problemen der ae. Grammatik beschäftigt, wird sich mit Detlef Starks Studie und seiner Kritik an vorausgegangenen synchronen Analysen auseinandersetzen müssen. Bedauerlicherweise gibt der Autor bei Formen wie *fremian*, *nerigan*, *leofian* usw. nicht die Textquellen an. Das problematische Hantieren allein mit Begriffen wie frühae. und spätae. könnte dadurch vermieden werden.

Katholische Universität Eichstätt,
Sprach- und Literaturwissenschaftl.
Fakultät,
D-8078 Eichstätt

Petra C. Herzog

Kyes Robert L. Dictionary of the Old Low and Central Franconian Psalms and Glosses. Tübingen, Max Niemeyer Verlag 1983. LI, 128 S. Gr.-8°. DM 65,-.

Von den altgermanischen Einzelsprachen des frühen Mittelalters ist das Alt-niederfränkische, einer der Vorläufer des heutigen Niederländischen, besonders

unzureichend durch appellativisches Sprachmaterial dokumentiert. Das einzige Denkmal von einigem Umfang ist der sogenannte Wachtendonck-Psalter, eine Interlinearversion der Psalmen und der Cantica vielleicht noch aus dem 9. Jahrhundert, die freilich nur durch Abschriften des Justus Lipsius vom Ende des 16. Jahrhunderts oder in Kopien und Drucken dieser Abschriften erhalten sind. Überliefert sind auch nicht sämtliche Psalmen, sondern nur eine Auswahl (1-3,6; 18; 53,7-73,9) neben einer größeren Zahl von Einzelwörtern aus allen Teilen der Handschrift. Die Bemühungen der Forschung waren zunächst darauf gerichtet, den ursprünglichen Text des Wachtendonck-Psalters aus der nicht immer fehlerfreien Kopialüberlieferung zurückzugewinnen. Damit verband sich eine Deutung des sprachlichen Befundes, da offenbar am Anfang des Wachtendonck-Psalters ein anderer Dialekt, nämlich das zum Althochdeutschen zählende Mittelfränkisch, vorliegt.

Die Erforschung dieser Übersetzung hat gerade auch in den letzten Jahren etwa durch die Beiträge von A. Quak und L. de Grauwe (um nur die umfangreicheren Arbeiten zu nennen) erneut Auftrieb bekommen. R. L. Kyes hat sich gleichfalls durch seine Dissertation über die Phonologie der niederfränkischen Psalmen und durch eine diplomatische Ausgabe des niederfränkischen Teils an diesen Arbeiten in besonderer Weise beteiligt. Das hier zu besprechende Wörterbuch enthält sämtliche Wörter des Wachtendonck-Codex, also auch die des mittelfränkischen Teils. Obwohl bereits früher das lexikalische Material auf verschiedene Weise zugänglich gemacht worden ist (dazu das Vorwort, S. XVII f.), steht mit dem vorliegenden Werk nun in der Tat erstmalig ein auf den Wortschatz des Wachtendonck-Psalters beschränktes vollständiges, lemmatisiertes Wörterbuch mit sämtlichen Wortformen und Belegstellen, den lateinischen Vorlagewörtern und den Eigennamen im Druck zur Verfügung. R. L. Kyes hat das Wörterbuch auf seine Ausgabe bezogen, so daß etwa seine Transliterationen der besonders im ersten Teil der Handschrift Berlin, Diez C. quart. 90 (Psalm 53, 7-64, 13), schwierigen ⟨i⟩- und ⟨e⟩-Graphien dieser Edition folgen. Es erscheinen somit *uuarheët* (56, 11), *uuarheède* (53, 7) (S. 115) oder *génétheron* (54, 20) (S. 70), wo andere Ausgaben und Wörterverzeichnisse *uuarheit*, *-heide* und *gini-theron* schreiben. In einem vergleichbaren Fall, wo das Manuskript das gleiche Zeichen für *h* und *k* verwendet und die diplomatische Ausgabe für dieses mehrdeutige Zeichen noch ein unterstrichenes *h* gebrauchte, regelt das Wörterbuch jetzt gleichfalls nach dem etymologischen Befund, etwa bei *bekerda* (58, 7, 15; S. 50), außer in Fällen wie *ik/ih* (58, 5, 10; S. 45), wo mehrere Interpretationen möglich sind. Insgesamt folgt das Wörterbuch also der streng am Buchstabenbefund orientierten diplomatischen Ausgabe, im Gegensatz zu einem Wiedergabeprinzip, das in unklaren Fällen die ‚richtige‘ Form bevorzugt. Sie verzeichnet somit *bergna* ‚verbergen‘ (55, 7; S. 7) und *geheétu* (55, 12; S. 38) statt der in A. Quaks Ausgabe kommentarlos aufgenommenen Formen *bergin* und *geheita*. Nur die vieldeutigen *n/u/ii*-Graphien sind meist vereindeutigt, also *in* ‚und‘ (54, 3; S. 47), statt unterstrichenem *ni* in der Transliteration. Allerdings ist etwa *dnrtikin* (18, 11; S. 16), das in der Drucküberlieferung Abraham von der Myles statt *durlikin* steht, wo im Grunde das gleiche Phänomen vorliegt, getreulich

wiedergegeben. Diese Besonderheiten müssen beachtet werden, wenn das Wörterbuch mit Gewinn benutzt werden soll. Da R. L. Kyes die Verschreibungen in keinem Fall als solche kennzeichnet, müssen sie vom Benutzer entweder aus dem sonstigen Wortmaterial des betreffenden Artikels heraus gedeutet oder, wenn wie beim zuletzt genannten Wort nur dieser eine Beleg im Corpus erscheint, vom Ansatzlemma her zugeordnet werden. Für nur gelegentliche Benutzer des Wörterbuchs oder diejenigen, die mit den Orthographiegewohnheiten der Kopialüberlieferung nur unzulänglich vertraut sind, wäre eine Beigabe der korrigierten Lesung (etwa in eckigen Klammern oder in Fußnoten) wohl willkommen gewesen.

Die Ansätze sind auf der Basis der belegten Schreibungen gebildet. Auf die grammatische Bestimmung folgt eine knappe Bedeutungsangabe; sodann werden sämtliche belegten Schreibungen mit Belegstellen und, falls in der Überlieferung enthalten, mit lateinischem Lemma aufgeführt. Für die alphabetische Einordnung ist die lexikalische Basis des Wortes maßgebend, was nicht nur für Bildungen mit unbetonten Präfixen wie *ir-ruoren* oder *ge-ruornussi* (S. 79 unter *r-*), sondern auch für *ur-saga* oder *wither-sacco* (S. 80 unter *s-*) gilt. Nominalkomposita wie *sethel-gang* (S. 82 unter *s-*, dagegen *nither-gang*, *ūt-gang* unter *g-*, S. 31) werden jedoch unter dem Erstglied verzeichnet, leider ohne Verweis vom Grundwort her, während sonst von den Präfixen aus durchaus verwiesen wird. Auch die Verschreibungen sind mit Verweis auf den Artikel, in dem sie stehen, in die alphabetische Folge aufgenommen worden.

Ein Vergleich mit der Wortkonkordanz von A. Quak, die probeweise für den Buchstaben *s* vorgenommen wurde, macht die großen Vorteile des lemmatisierten Wörterbuchs sichtbar, bei dem gegenüber der bloßen alphabetischen Auflistung der Graphien eine Übersicht über die belegten Wortformen viel leichter und sicherer zu gewinnen ist. Dieser Vergleich erbringt nur wenige Kleinigkeiten, die im Wörterbuch zu korrigieren sind (S. 92 *stunt* ist nicht als *stān*, sondern als *standan* anzusetzen; S. 96 *sal* 3sg. ist durch '68.32' zu ergänzen, da auf S. 39 *ic* durch die Einordnung als *it* gedeutet ist; S. 97 *sulun* 73.9 ist 1pl., nicht 3pl.). Bei der Schottius-Epistel fehlen die Bibelstellennachweise, was in den Fällen, in denen ein solcher Nachweis nicht durch die Parallelüberlieferung gegeben wird (etwa S. 94 *store*; S. 96 *geuuon sal*), die Überprüfung etwas mühsamer macht.

Insgesamt ist das Wörterbuch ein äußerst nützliches Hilfsmittel, mit dem der gesamte Wortschatz des Wachtendonck-Psalters zuverlässig erschlossen wird. Es wäre zu wünschen, daß das Buch dazu beiträgt, die Kenntnis und Berücksichtigung des Altniederfränkischen auch bei vergleichenden Sprachstudien stärker zu fördern.

Kösliner Straße 35,
D-4400 Münster

Heinrich Tiefenbach

Kölling Birgit. Kiel UB. Cod. MS. K. B. 145. Studien zu den althochdeutschen Glossen (Studien zum Althochdeutschen, Akad. d. Wiss. in Göttingen, 1). Göttingen, Vandenhoeck u. Ruprecht 1983. 252 S. Gr.-8°. DM 120,-.

Die Studie eröffnet eine neue Reihe, die von der Kommission für das Althochdeutsche Wörterbuch der Akademie der Wissenschaften in Göttingen herausgegeben wird. Die als Münsteraner Dissertation entstandene Untersuchung ist im Zusammenhang des von R. Schützeichel geleiteten Forschungsunternehmens ‚Althochdeutsches Wörterbuch‘ durchgeführt worden und setzt die Reihe der zahlreichen Arbeiten fort, die die Aufnahme des Glossenmaterials in dieses Wörterbuch mit vorbereiten. Die untersuchte Kieler Handschrift ist bereits in E. Steinmeyers Glossenkorporus ediert, wird hier aber in einer an der Handschrift überprüften Neuedition vorgelegt, die gegenüber der älteren Ausgabe eine Reihe von Präzisierungen, Berichtigungen und nicht zuletzt vierzehn bisher unbekannte Glossen (S. 46 f.; 233) erbringt.

Die Handschrift wird sorgfältig beschrieben. Ihre Geschichte kann bis zu ihrem mutmaßlichen Ursprungsort, St. Ulrich und Afra in Augsburg in der Zeit des Abtes Reginbald (1012–1014), zurückgeführt werden. Im Rahmen der Bibliotheksgeschichte dieses Klosters wird die Kieler Handschrift jetzt auch von N. Hörberg (*Libri sanctae Aefrae. St. Ulrich und Afra zu Augsburg im 11. und 12. Jahrhundert nach Zeugnissen der Klosterbibliothek*, Veröffentlichungen des Max-Planck-Instituts für Geschichte 74, Studien zur Germania Sacra 15, 1983) behandelt, dessen Arbeit B. Kölling nicht mehr benutzen konnte.

Die Kieler Handschrift enthält eine Prudentiusglossierung, die sich in die reiche Tradition der althochdeutschen Glossierung dieses Autors einreihen läßt. Aus der Abschreibetradition und aus der Geschichte der Schreibstätte erklären sich die verschiedenen zeitlichen und räumlichen Schichtungen, die in einer ausführlichen sprachlichen Untersuchung der Glossen vorgeführt werden (S. 143–200), die zuvor (S. 69–142) einer eingehenden Analyse ihrer grammatischen Form und ihrer Bedeutung im Kontext unterworfen worden sind. Auch die Frage der Möglichkeit einer Scheidung von Originalglossierung und bloßer Abschreibetradition wird erörtert (S. 66–68). Ein sehr instruktives Kapitel schließlich gilt den Übersetzungstechniken, die sich in den Glossen zeigen (S. 201–231). Hier wird unter anderem deutlich, daß das eigentliche Lemma einer Glossierung bisweilen gar nicht das Lemma des Prudentiustextes ist, sondern ein Wort aus einem lateinischen Scholion zu dem betreffenden Text. Solche Beobachtungen lassen sich meist nur an den Handschriften selbst machen, da die Editionen vielfach lediglich die Textwörter angeben. Die Bestimmung des eigentlichen Lemmas ist aber für die gesamte Beurteilung der Glossierung von großer Bedeutung.

In einigen Fällen sind bei der Erläuterung der Glossierungen die Bedeutungsangaben vielleicht etwas zu speziell auf den vorliegenden Kontext bezogen, so daß fraglich erscheint, ob auch die Bedeutung des althochdeutschen Wortes so angegeben werden kann (z. B. Nr. 79 ‚Folterplatte‘ für *blehc* ‚Blech‘ oder Nr. 227 ‚Furie‘ und Nr. 233 ‚Rachegöttin‘ für *hazasa* ‚Hexe‘). Bei den grammatischen Bestimmungen wird *kiriginlich* (mit E. Steinmeyer) als Akk. Sing.

Neutrum, stark flektiert, bestimmt (auf S. 179 versehentlich als Nominativ). Ein Abkürzungsstrich für die Flexionsendung *-az* des starken Neutrums ist sehr ungewöhnlich. Vielleicht ist eher ein schwaches Maskulinum (*-un*, *-en*) oder, wenn der von den sonstigen Händen verschiedene Glossator den grammatischen Kontext nicht beachtet hat, auch die übliche *-er*-Kürzung gemeint. Der Glossator hätte dann das althochdeutsche Attribut mit einem maskulinen Bezugswort verbunden, z. B. *bendil* oder *kranz*. Bei der nicht vollständig lesbaren Griffelglosse Nr. 24b *mit uncf Idlichen* (Platz für höchstens zwei Buchstaben) wäre neben den Vorschlägen von B. Kölling (*uncundlichen* oder *uncradlichen*), die einige etwas schwierige Annahmen erforderlich machen, zu erwägen, ob der Glossator nicht das Lemma *inexplicitis* mit *explicare* im Sinne von 'abwickeln, vollziehen' verbunden hat, wofür ahd. *entōn* gut bezeugt ist. Die Glosse wäre dann als *mit unendlichen* zu lesen. Der Glossator hätte dann statt 'mit unentwirrbaren Windungen (der Schlange)' verstanden 'mit unendlichen Windungen'.

Register der behandelten althochdeutschen und lateinischen Wörter und ein Sachregister beschließen die Arbeit, die eine sorgfältige und methodisch ertragreiche Analyse einer vielschichtigen Glossenhandschrift darstellt. Im Grunde machen erst Monographien wie die vorliegende Arbeit, durch die die Glossen quellenkritisch, in ihren Beziehungen zu den übrigen Prudentiusglossen und in ihrem grammatischen Erscheinungsbild analysiert werden, die gesicherte Benutzung und Auswertung einer Glossenhandschrift für die Grammatik und Lexik des Althochdeutschen möglich.

Kösliner Straße 35,
D-4400 Münster

Heinrich Tiefenbach

Meineke Eckhard. Saint-Mihiel Bibliothèque Municipale Ms.25. Studien zu den althochdeutschen Glossen (Studien zum Althochdeutschen, Akad. d. Wiss. in Göttingen, 2). Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht 1983. 390 S. Gr.-8°. DM 188,-.

Die gleichfalls im Zusammenhang des Forschungsunternehmens 'Althochdeutsches Wörterbuch' der Akademie der Wissenschaften in Göttingen entstandene und von R. Schützeichel betreute Dissertation gilt einem der umfangreichsten und bedeutendsten Glossenneufunde der jüngsten Vergangenheit. Die althochdeutschen Glossen der Handschrift St. Mihiel 25 sind von B. Bischoff entdeckt und im Jahre 1975 von H. Thoma veröffentlicht worden. Die Handschrift des frühen 11. Jahrhunderts enthält 637 Eintragungen mit 1412 Wörtern und zeigt enge Verwandtschaft mit dem wichtigen Bibelglossar Ib/Rd (in Handschriften des frühen 9. Jahrhunderts), für die bisher keine Parallelüberlieferung mit vergleichbarem Umfang bekannt war.

E. Meineke unternimmt nun in der vorliegenden Arbeit den ersten notwendigen Schritt zur Aufarbeitung dieser bedeutenden Quelle. Er gibt zunächst eine Handschriftenbeschreibung (S. 46–54) und sodann eine Edition mit Analyse der

Glossen (S.55–256), in der die Lesungen H.Thomas überprüft, die deutschen Interpretamente mit ihren Lemmata im Kontext vorgeführt und übersetzt sowie grammatisch bestimmt werden. Einige Bemerkungen zu einzelnen Entscheidungen sollen hier eingeschaltet werden.

Nr.128a *sinhion*. Die Bedeutungsangabe 'die Verliebten' ist wohl unberechtigt und zu stark durch das *amantium* des lateinischen Kontextes bestimmt. Der Glossator hat aber den Sinn der ganzen Stelle im Auge gehabt (Gn 26,8): Isaak hat Rebekka aus Angst davor, ihretwegen umgebracht zu werden, als seine Schwester, nicht als seine Frau ausgegeben. Beide werden aber beobachtet, als sie wie Eheleute miteinander umgehen. Das Wort *sinhion* bedeutet hier wie die altsächsischen und altenglischen Parallelen und wie der einzige sonstige althochdeutsche Glossenbeleg (II, 174,20 *coniuges*) 'Ehegatten'.

Nr.197 *uuār unte uuār*. Besser und der Bedeutung der Einzelwörter entsprechender als 'zum Teil' wäre die Bedeutungsangabe 'hier und da' (hier und da abgeschälte Stöcke), die auch sonst belegt ist (T.Starck–J.C.Wells, Althochdeutsches Glossenwörterbuch, 9.Lieferung 1983, S.696; dieser Index lag bei Abschluß der Arbeit von E.Meineke erst bis S.560 vor).

Nr.200b *kedinguo*. Da *kedinga* vereinzelt auch stark flektiert wird, ist zu erwägen, ob der Dativ *kedinguo* statt als Verschreibung nicht aus *kedingu* mit Verbesserung zu jüngerem *kedingo* erklärbar ist, möglicherweise ursprünglich durch übergeschriebenes *o* in der Vorlage, wie es häufiger in der Handschrift vorkommt.

Nr.233c *diu halht* 'nun aber'. Modaladverbien dieser Art tauchen in den Glossierungen der Handschrift häufiger auf und gehören zu den besonders interessanten Belegen, die gelegentlich auch ohne lateinisches Vorbild erscheinen. Die umfangreiche Auflistung der im Althochdeutschen mit *-halt-* gebildeten Formen in Anmerkung 1107 führt eher ab von dieser spezifischen Funktion und liegt in der Tendenz zur ausführlichen Dokumentation der Wörterbuchangaben, die dieser Arbeit eigen ist (dazu S.44), kann aber bisweilen mit einer für den Leser nützlichen Ökonomie der Anmerkungen in Konflikt geraten.

Nr.338c *lācha*. Als Bedeutung ist wohl nicht wie bei den Synonymen in dieser Glossierung 'Hebamme' anzunehmen, sondern eher 'Heilkundige' (wie das Lemma *medicatrix*).

Nr.346 *suigeliner* sollte als *suigelīn* (nicht *-līh*) angesetzt werden (so jetzt auch Starck–Wells, S.618). Neigungsadjektive auf *-ilīn* sind im Althochdeutschen gut bezeugt (H.Krahe–W.Meid, Germanische Sprachwissenschaft, III, 1967, S.113).

Nr.428b. Es ist nicht erforderlich, für *galgo* die Bedeutung 'Block' (wegen *patibulum* im klassischen Latein) anzusetzen, die für das deutsche Wort sonst nicht vorzukommen scheint (Deutsches Rechtswörterbuch, III, 1935–1938, Sp.1141–1143). Die Bedeutung 'Galgen' ist auch für *patibulum* schon im Spätlateinischen und dann im Mittellateinischen (J.F.Niermeyer, *Mediae latinitatis lexicon minus*, 1976, Sp.773) häufig bezeugt.

Nr.432b *strodaht*, Glosse zu *palustris* ist fälschlich als 'mit Stroh bedeckt' verstanden worden. Es liegt aber eine Adjektiv-Ableitung auf *-aht* vor (W.Wil-

manns, Deutsche Grammatik, II, 2. A. 1899, Nachdruck 1930, §353), die zu *struot* 'Sumpf' gehört (so jetzt auch Starck-Wells, S.601).

Nr.546 *māre*. Statt 'von Mund zu Mund gehend' ist eine Bedeutungsangabe 'weitverbreitet' oder 'vielbesprochen' ausreichend und wohl auch angemessener.

Besondere Aufmerksamkeit hatte schon in den ersten Reaktionen auf die Ausgabe der Glossen durch H.Thoma die Beurteilung ihrer sprachlichen Form erfahren. E.Meineke unternimmt deren Untersuchung nun auf der breiten Basis seiner Einzelanalysen, die in einem Abschnitt zur Lautlehre (S.257–294) und zur Flexion (S.295–316) zusammengefaßt und in einem weiteren Abschnitt ausgewertet werden (S.317–358). Es bestätigt sich dabei das Ergebnis, daß die Masse der Glossen sprachlich dem Alemannischen zuzuweisen ist. Einen kleinen Teil glaubt E.Meineke, wie schon H.Thoma, als mittelfränkisch bestimmen zu können, wo freilich bei der Abschrift anscheinend Oberdeutsches mit eingeflossen ist. Besonders auffällig ist daneben eine Gruppe von Eintragungen mit niederdeutschem Sprachstand, die E.Meineke nun auch paläographisch näher abzugrenzen vermag (S.358). Offenbar handelt es sich hier um Benutzereintragen, die ein Leser aus dem Nicht-Lautverschiebungsgebiet hinterlassen hat. Die Sprachform dieser Glossen ist nach E.Meineke 'ohne jeden Zweifel' (S.358) altsächsisch. Die Bestimmtheit dieser Zuversicht vermag der Rezensent nach wie vor (dazu Beiträge zur Namenforschung NF.11, 1976, S.335–345) nicht in vollem Umfang zu teilen, da die Basis dafür (vor allem *hebbian* Nr.583g) doch recht schmal ist und das Reflexivpronomen *sic* (Nr.393), das E.Meineke paläographisch für diese Eintragungsschicht sichern kann, auch andere Möglichkeiten eröffnet. Die *sich/sik*-Belege in mittelniederdeutschen Texten des 13. Jahrhunderts, die E.Meineke (S.357) anführt, zeigen doch wohl eher, wie das dem Altsächsischen wie dem Altenglischen und Altfriesischen völlig fremde Pronomen in dieser Zeit allmählich ins Mittelniederdeutsche eindringt, und sind als Zeugnisse für die Verhältnisse im 11. Jahrhundert wenig geeignet. Allerdings erwägt W.Foerste (Geschichte der niederdeutschen Mundarten, in: Deutsche Philologie im Aufriß, I, 2. A. 1957, Sp.1786) ein Fortbestehen von germ. *sik* im Sauerländischen. Leider ist das Altniederfränkische zu dürftig belegt, um die mögliche Geltung einer Form *hebbian* hier wirklich überprüfen zu können. Für das Sächsische spricht freilich in der Tat zunächst die Erhaltung von *-ian*, während die Bildung nach der ersten schwachen Klasse als solche auch im Altniederfränkischen/Altniederländischen ganz gebräuchlich ist. Das Problem scheint somit doch noch nicht letztgültig gelöst, wenngleich die Argumente E.Meinekes schwer wiegen und in der weiteren Diskussion volle Beachtung verdienen.

Die Tatsache, daß die Masse der Glossen alemannisch ist und vereinzelt mittelfränkische Einsprengsel zeigt, die wie diese der Vorlageschicht angehören, während nur die vielleicht altsächsischen Eintragungen Originalglossierungen sind, wird von E.Meineke konstatiert, aber nicht weiter kommentiert. Der paläographische Befund (nach freundlicher brieflicher Mitteilung von B.Bischoff vom 1.2.1979 an den Rezensenten) macht es schwierig, die Niederschrift der Handschrift in St. Mihiel selbst anzunehmen. Die Überlieferung dort ist für Ver-

gleichsmöglichkeiten sehr dünn; auch bietet lothringische Schrift um das Jahr 1000 ein anderes Bild. B. Bischoff möchte daher für die Schrift der Handschrift eher bei ‚westdeutsch‘ bleiben. Das würde im Zusammenhang mit dem nun von E. Meineke erarbeiteten sprachlichen Befund die Möglichkeit eröffnen, in der Handschrift einen der häufigeren Fälle vor Augen zu haben, bei denen in der Ottonenzeit im rheinischen Raum eine süddeutsche Vorlage abgeschrieben wurde. Von einem solchen Ursprungsgebiet her sind auch die Eintragungen durch einen Sachsen (oder Niederfranken?) leichter erklärbar.

Ein knapper Abschnitt zur Übersetzungstechnik und Register zu den althochdeutschen Wörtern und zu den lateinischen Lemmata der Glossen beenden die inhaltsreiche Arbeit, die die sprachliche Erschließung der wichtigen Handschrift ein gutes Stück vorangebracht hat. Alle weitere Arbeit an den Glossen der Handschrift St. Mihiel 25, insbesondere auch solche zur Abhängigkeit von der Glossierung Ib/Rd und zu den wortgeographischen und syntaktischen Phänomenen, findet hier eine feste und verlässliche Grundlage.

Kösliner Straße 35,
D-4400 Münster

Heinrich Tiefenbach

Spang Rolf. Das Flußgebiet der Saar (Hydronymia Germaniae, Reihe A, Liefg. 13. Kommission für Vergleichende Sprachwissenschaft der Akademie der Wissenschaften und der Literatur Mainz). Stuttgart, F. Steiner Verlag Wiesbaden 1984. VI, 99 S., 1 Karte. Gr.-8°. DM 32,-.

Der 13. Faszikel der Hydronymia Germaniae beansprucht insofern besondere Aufmerksamkeit, als er eine Gewässernamenlandschaft lexikographisch erfaßt, die nicht nur durch die deutsch-französische Staatsgrenze zerschnitten wird, sondern deren westlicher Rand auch selbst französischsprachig ist. Über die hydrographische Situation gibt die von Rolf Spang, einem Geographen, selbst gestaltete Übersichtskarte, in welche auch die Sprachgrenzen des 15. und des 20. Jahrhunderts eingetragen sind, Auskunft. Die Saar entspringt in den Nordvogesen, durchfließt das heutige germanophone Lothringen, bildet ab Sarreguemines ein Stück die Staatsgrenze, durchzieht dann das Saarland und mündet oberhalb Trier von rechts in die Mosel. Als kartographische Grundlage zur Erfassung der Gewässernamen konnte nicht nur die deutsche Topographische Karte 1 : 25 000 dienen, sondern es mußte auch die französische Carte Topographique herangezogen werden. Dies wirft gewisse Probleme bei der Gestaltung der Stichwörter auf, deren Schreibweise der der Karte entsprechen soll. Z. B. erscheint ein Bach, dessen deutsche Bezeichnung *Achenerbach* (*Achen* = ON.) lautet, auf der französischen Karte in der Form *R.au* (= Ruissau) *d'Achen*. Bei Spang (S.1) wird als Stichwort *R.au d'Achen* unter dem Buchstaben A aufgenommen. Bei einer Umstellung solcher Namen im Stichwort (*Achen, R.au de* -) wäre die alphabetische Reihenfolge nicht gestört und es wäre eine Gleichbehandlung mit Stichwörtern des Typs *Aisne R.au* (= *Aisnebach*) erreicht worden.

Der großen Fülle an Doppelnamigkeiten – sie ist nicht immer eine Folge der Zweisprachigkeit des Raumes – wird Spang durch ein großzügiges Verweissystem gerecht. So ist für den *R.au d'Achen/Achenerbach* noch ein zweiter deutscher Name bekannt: *Weidesheimerbach*. Dieser findet sich als Stichwort unter W mit dem Hinweis auf *R.au d'Achen*. Auch historische Namensformen werden – allerdings nicht konsequent – so behandelt, z. B. *Baerenbach R.au*: 1080 *Heistrebach*. Diese Namensform hat unter H ein eigenes Stichwort; nicht so jedoch die Oberlaufbezeichnung der *Felsalb*, ca. 1500 *Schelbach* (S.23).

Das hydronymische Material seines Aufnahmegebietes vermehrte R. Spang nicht unerheblich dadurch, daß er auch dehydronymische Siedlungsnamen aufnahm, „unabhängig davon, ob die FIN. noch gebräuchlich sind oder nicht“ (Vorwort des Herausgebers). Dies mag angehen in den Fällen, in denen das Grundwort *-bach* vorliegt oder durch die historischen Belege nachgewiesen ist, obwohl man einen Hinweis darauf, ob die Siedlung überhaupt an einem Gewässer – und wenn, an welchem – liegt, in jedem Fall erwartet. Problematisch wird die Aufnahme von Siedlungsnamen ohne zugehörigen Gewässernamen in einem Faszikel der *Hydronymia Germaniae* jedoch dort, wo die hydronymische Herkunft des Toponyms nicht ersichtlich ist und der Leser teils vage auf die Literatur verwiesen wird, wo eine hydronymische Etymologie vermutet wird. Im vorliegenden Faszikel betrifft dies die Ortsnamen *Altrippe*, *Ayl*, *Beeden*, *Düren*, *Faha*, *Hassel*, *Merten*, *Nieder-/Obervisse*, *Perl*, *Usme* und *Wochern*. Zu *Usme* (S.76) wird z. B. auf das „Historische Lexikon der Siedlungs- und Flurnamen des Mosellandes“ von W. Jungandreas verwiesen. Dort wird die Bedeutung des Namens mit „hochgelegener Ort?“ angegeben, was wegen gall. *Uxama* und der Lage von *Usme*/Freudenburg richtig ist. Die genannten Namen, die gewissermaßen auf Verdacht, sie könnten (vorgerm.) Gewässernamen fortsetzen, aufgenommen wurden, hätte man höchstens in einem Anhang aufführen können, wo auch der Platz zu einer kurzen Begründung, warum es sich jeweils um Hydronyme handeln könnte, gewesen wäre.

Der territorialen Zersplitterung des Saar-Flußgebietes entspricht die Uneinheitlichkeit des zur Verfügung stehenden gedruckten und ungedruckten historischen Belegmaterials. Einen Eindruck von der hierfür zu bewältigenden Literaturmenge vermittelt das Verzeichnis der benutzten Quellen mit weit über 100 Titeln. Zu den Belegen gibt Spang im Rahmen des Möglichen quellen- und überlieferungskritische Hinweise (Orig., Kop., Reg.). Die für das Untersuchungsgebiet wichtigen Traditiones Wizenburgenses konnten nicht mehr in der neuesten von A. Doll (1979) besorgten Ausgabe benutzt werden; die in den Artikeln für diese Quelle benutzte Abkürzung Trad. Wiz. (gemeint ist die Edition von C. Zeuss) wird im Abkürzungsverzeichnis (S.98) nicht aufgelöst. Aus der Neuedition der Weißenburger Traditionen könnte z. B. der Beleg zu *Muhlgraben R.au*, l. z. Eichel, r. z. Saar (S.52), verbessert werden. Die Stelle lautet nach Doll (Trad. Wiz. Nr.170, S.168–171) nämlich nicht *aqua molinanna*, sondern 742 (Kop.855–860) *super fluuio Aqu(il)a Molinauna* (lies **Molinauua* = Mühlau). Andere Artikel sind um historische Belege aus im Literaturverzeichnis genannten Titeln ergänzbar. Z. B. fehlen bei Spang folgende Belege, die sich in dem

Aufsatz von W. Haubrichs im Jahrbuch für westdeutsche Landesgeschichte 9 (1983) S.1–49 (= „Haubrichs, St. Arnulf“) finden: zu *Menter R.au* (S.48): ON. (wüst) 848 *Menturis* Kop. 9.Jh., *Mentasis* Druck 1790 nach Kopie; 9.Jh. (?) *ad Meenterum*; FlurN. *Menterguerten*. – Zu *Deutsche Nied* (S.54): GauN. 848 *in pago hidoninse* Druck 1790 nach Original? bzw. Kop. 9.Jh. (Die Deutsche Nied, ursprünglich **Idona* nicht *Nida*, müßte aus dem Artikel *Nied* ausgeklammert werden.) – Zu *Saar* (S.64–66): 911 *super fluvium vocabulo Saregna* (lies *Saregua* = roman. *Sarewa*).

Die Namenartikel schließen, wo möglich, jeweils mit Literaturhinweisen, deren Funktion es ist, dem Leser Hinweise auf mögliche Deutungen des Namens zu geben. Die Angaben von R. Spang lassen sich in einigen Fällen ergänzen. Dies scheint mir vor allem bei den zahlreichen *alb*-Bächen seines Aufnahmegebietes notwendig, wo jeweils ein Hinweis auf E. Christmann: *Alba, Elbe, Elf* und die pfälzischen „-alb“ (in: *Pfälzer Heimat* 7, 1956, S.41–47) zu ergänzen ist. Auch weise ich auf Deutungsversuche in meiner Besprechung der Dissertation von R. Spang (Die Gewässernamen des Saarlandes aus geographischer Sicht, 1982) in den Beiträgen zur Namenforschung, N.F.17 (1982) S.477–480, hin, welche folgende Namen der vorliegenden Arbeit betreffen: *Blies, Leuk, Perl, Prims, Rossel, Schwalb, Sinnerbach, Theel, Wochern*.

Die geübte Kritik darf nicht darüber hinwegtäuschen, daß mit dem neuesten Hydronymia-Faszikel ein weiteres wertvolles namenkundliches Hilfsmittel zur Verfügung steht, das eine vielschichtige Gewässernamenlandschaft erschließt, weitere Forschungen anregt und erleichtert. Dies mag eine Aufzählung der von Spang aufgearbeiteten interessanten Namen des Saar-Flußgebietes verdeutlichen: *Albe* (< *Ablica* und < *Alba*!), *Bist*, *Blies* (< **Blesa*), *Cocheren* (< kelt. **Kukura*?), *Durbach* (< **Dura*), *Eichel* (< *Aquila*), **Idona* (= Dt. Nied), *Ihn* (< kelt. **Enia*), *Ill* (?), *Isch* (< **Iska*), *Leuk* (< kelt. **Lükia*), *Löster* (< **Lustara/-ira*), *Merle* (< **Marila*), *Merten* (< **Mortina*), *Nied* (< *Nida*), *Perl*, *Prims* (< **Brimantia*), *Roden* (< *Rodena*), *Rossel*, *Rotten* (< kelt. **Rotona*, vgl. air. *rethim* 'laufe'), *Saar*, *Seffers* (< **Savirna*), *Sinner(bach)* (< **Sindera*), *Theel* (< **Tolia*), *Varize* (< *Warisia*), *Wadern/Wadrill* (< **Wadra*), *Wochern* (< **Wokara*).

Anemonenweg 12,
D-6500 Mainz 41

Albrecht Greule

Hungaro-Slavica 1983. IX. Internationaler Slavistenkongreß, Kiev, 6.–13. September 1983. Hrsg. von L. Hadrovics und A. Hollós (Slavistische Forschungen, 43). Köln–Wien, Böhlau Verlag 1983. 356 S. Gr.-8°. DM 134.–.

Vor dem zweiten Weltkrieg beschränkte sich die Slawistik in Ungarn im wesentlichen auf die Wechselbeziehungen des Ungarischen mit den slawischen (hauptsächlich mit den benachbarten) Sprachen. In dieser Hinsicht haben die Arbeiten der ungarischen Forscher diese Disziplin bereichert. Seither publizie-

ren die ungarischen Slawisten über diese Themen hinaus auch allgemeine slawistische Studien oder solche über Probleme in einer gegebenen slawischen Sprache, slawischen Literatur, und über alle anderen Fragestellungen der Slawistik, bezogen auf ein einzelnes Volk. Die Erweiterung des Themenkreises wurde durch verstärkte wissenschaftliche Kontakte mit den slawischen Ländern ermöglicht. Zahlreiche ungarische Forscher haben an Universitäten slawischer Länder studiert, nicht nur in der Sowjetunion. Die Entwicklung der Slawistik in Ungarn ist auch durch die Gründung von Lehrstühlen an den Universitäten und pädagogischen Hochschulen, zusätzlich zu dem der Budapester Universität, wo diese Disziplin seit langem durch namhafte Wissenschaftler wie O. Asbóth, J. Melich, I. Kniezsa u. a. vertreten war, gefördert.

Gleichzeitig macht sich ein anderer Charakterzug in der neuen Generation der Slawisten bemerkbar, besonders unter jenen, die in der Sowjetunion studiert haben, nämlich daß sie einerseits ausgezeichnete Kenntnisse der slawischsprachigen (russischen) Quellen haben, andererseits aber ihre Auseinandersetzungen mit den theoretischen Werken der Slawisten, Linguisten und Literaturwissenschaftlern in Westeuropa und in den Vereinigten Staaten unzureichend sind. Diese Charakteristik spiegelt sich auch im vorliegenden Sammelband wider.

Dreißig Aufsätze und Abhandlungen von ungarischen Slawisten, in der Mehrheit an den Universitäten tätig, werden im vorliegenden Werk in der Reihenfolge der Namen der Verfasser nach dem ungarischen Alphabet vorgelegt. Es sei hier betont, daß viele ungarische, darunter auch bekannte, Slawisten in diesem Band nicht vertreten sind. Die Beiträge, die meisten in russischer Sprache, einige jeweils in Deutsch, Englisch, Polnisch und Französisch verfaßt, erörtern Themen der Sprachwissenschaft, der Literaturwissenschaft und der Geschichte. In Anbetracht des Tätigkeitsfeldes des Rezensenten und der Thematik dieser Zeitschrift werden hier hauptsächlich die linguistischen Beiträge besprochen. Ein Beitrag aus dem literarischen Themenkreis wird hier als erster besprochen, da dieser auch linguistische Relevanz besitzt.

Nina Székely (Поэтика имен и художественный перевод: На материале переводов новеллистики В. Шукшина на венгерский язык, S. 281–296) erörtert W. Schukschins Erzählungen unter stilistischen und onomasiologischen Gesichtspunkten. Dieser Schriftsteller hat ein besonderes Feingefühl für Namengebung und Anrede (oder deren Mangel) bzw. deren stilistische Werte im Kontext des Namensgebrauchs (Vorname, Vatersname und Familienname, verschiedene Koseformen, Spitznamen, usw.). Ein Vergleich mit der ungarischen Übersetzung dieser Namensformen zeigt, wie schwierig es dem Übersetzer war, adäquate Formen in einer anderen Sprache zu finden, in der die Struktur der Personennamen von der russischen recht abweichend ist.

Der Titel von László Dezsós Schrift (Об историко-типологической характеристике украинской грамматики в сопоставлении с русской и сербохорватской, S. 17–31) entspricht nicht dem erörterten Thema: Einige Bemerkungen, basierend auf V. Skaličkas neugedruckter Abhandlungen (Typologische Studien. Braunschweig 1979), über typologische Unterschiede zwischen den agglutinierenden (Ungarisch und Finnisch, auch mit estnischen Beispielen) und

deklinierenden (Russisch und Ukrainisch, auch mit Hinweisen auf das Serbokroatische und Litauische) Sprachen bezüglich des Objektes (Akkusativ, Genitiv, Partitiv).

Ferenc Gregor (Adjektive ungarischer Herkunft im Slowakischen, S.61–75) sammelte insgesamt 39 aus dem Ungarischen entlehnte Adjektive des Slowakischen. Davon sind noch sechs auch in der Literatursprache gebräuchlich: *bar-navý* 'braun, bräunlich', *dengl'avý* 'schwarz, kraftlos, kränklich', *chýrečný* 'berühmt', *kal'avný* 'geschickt, gehörig, tüchtig', *meravý* 'starr, fest, ganz', *tárný* 'Last-, belastet'. Der Verfasser untersuchte außer den veröffentlichten Quellen Archivdokumente und ergänzte das Material mit Angaben aus seinen früheren Werken. Die Adjektive ungarischen Ursprungs sind vokabularisch aufgeführt, mit Belegen aus früheren Quellen (im Kontext). Die morphologischen, semantischen und chronologischen Probleme der Übernahme werden auch behandelt.

Imre H. Tóth (К изучению возникновения русской редакции древнеболгарского языка, S.103–116) untersucht die altbulgarischen Charakterzüge altrussischer Sprachdenkmäler. Der erste Teil seiner Abhandlung befaßt sich mit dem Gebrauch der Jers. Aufgrund der neueren Auffassung von I. Gălăbov (La rotonde de Syméon dans l'histoire du vieux-bolgare littéraire. Byzantinoslovica Bd.28, 1967, usw.) über die Ein-Jer-Schriftpraxis von Preslaw (b = б, ѣ) meint der Verfasser, daß in gewissen altrussischen Denkmälern wie z.B. im kyrillischen Teil des Reimser Evangeliums, in dem ausschließlichen Gebrauch des ѣ der Einfluß der Schreiberschule von Preslaw zu suchen ist. Im zweiten Teil werden die Ergebnisse einer ausführlichen Untersuchung der Jusse in 19 altbulgarischen und altkirchenslawischen Denkmälern dargestellt. Tóth stellt fest, daß die russischen Schreiber sich bemühten, die bulgarische Schreibweise streng anzuwenden. Nach dem Autor kann man mehrere Schulen annehmen, ausgehend von der Belegung von im Russischen redundanten Symbolen mit neuen Lautwerten oder dem Versuch, deren Gebrauch zu vereinfachen. Die Schlußfolgerungen werden durch quantitative Daten über das Vorkommen der Jusse bekräftigt, welche von dem etymologisch richtigen Gebrauch abweichen.

Sándor Jánoska (Корреферентное указательное местоимение в русском и венгерском языках, S.129–136) zieht Vergleiche zwischen der Verwendung der russischen und der ungarischen anaphorischen Pronomina in einigen Satzkonstruktionen. Nach Meinung des Verfassers ist der Gebrauch dieser Pronomina statt Wiederholung der Personalpronomina (он-тот) stärker eingeschränkt als im Ungarischen. Für seine Behauptung führt er aber nur einen syntaktischen Typus auf (Typus 6, S.131). Die Abhandlung von L. Elekfi über die ungarischen anaphorischen Pronomina (Azokat – őket. Magyar Nyelv 76, 1980, S.176–187 und 323–331) wird in Jánoskas vorliegendem Aufsatz nicht berücksichtigt.

Péter Király (Название венгров Угри и восточные славяне, S.167–183) gibt eine Übersicht über die Formen des Volksnamens *ugri* usw. für die Ungarn in den slawischen Sprachen und unterzieht dann die Etymologie des ungarischen *lengyel* 'Pole, polisch' einer Revision. Dieses Wort wird von dem altrussischen

schen **lędęninъ* abgeleitet, doch kommt diese Form in den altrussischen Urkunden nicht vor. Nach Király's Auffassung kann das ungarische Wort mit unmittelbarer polnischer Herkunft erklärt werden, obwohl es in dieser Sprache nicht den Namen des ganzen Volkes, sondern nur eines Stammes darstellte. Der Autor berücksichtigt außer sprachhistorischen Argumenten auch hydro- und toponymische Evidenzen. Bisher hat man den Fluß- und Ortsnamen *Урп*, *Уреп*, *Угройск*, *Угра*, usw. der altrussischen Chroniken bzw. *Węgiełka*, *Węgieńska*, *Węgrów*, *Węgrzynowice*, usw. in Polen wenig Aufmerksamkeit geschenkt. Diese Angaben lassen – mit Schuscharin's Ansichten (В. П. Шушарин: Русско-венгерские отношения. В. кн.: Международные связи России до XVII в. Москва) auf einen viel längeren Aufenthalt der Ungarn in Südrußland schließen. Die Verbreitung dieser Toponyme weist auf ein ausgedehnteres Wohngebiet der Ungarn im 9.–10. Jahrhundert hin und bekräftigt gleichermaßen die unmittelbare Entlehnung von *lengyel* aus dem Polnischen. Unter der Voraussetzung, daß Király's Vorschlag zur Etymologie kritischer Überprüfung standhält, könnte er zu einer Revision unserer Kenntnisse der Geschichte des ungarischen Volkes im betreffenden Zeitalter führen.

Pál Lieli (К вопросу об утрате Фонемности гласным *ы*, S. 195–199) erklärt die Erhaltung des *y*-Phonems (in Opposition zu *i*) im Russischen und Polnischen mit dem Fortbestehen der Tendenz zu progressiver Assimilation, die im Urslavischen aktiv war.

István Nyomárkay (Der syntaktische Aspekt bei der Erforschung der Fremdwörter, S. 221–229) gruppiert serbokroatische Verben fremder Herkunft (Internationalismen) nach ihren Rektionen: eine Untersuchung, die bisher vernachlässigt worden ist. Der Verfasser hebt hervor, daß diese Fremdwörter auch manche syntaktische Änderung im Serbokroatischen verursachen, d. h. sie bringen ihre ursprünglichen Kasusreaktionen mit. Bedauerlicherweise werden die Änderungen vom Autor nicht nachgewiesen, lediglich die neuen Rektionen sind aufgeführt.

Ferenc Papp (К сопоставительному изучению русских и венгерских вербальных ассоциаций, S. 231–245) wendet Leontjew's Untersuchungen (А. А. Леонтьев, Словарь ассоциативных норм русского языка, Москва 1977) auf 235 ungarische Studenten (in der Mehrzahl Mädchen) an, die seit mindestens acht Jahren russisch lernen. Die Versuchspersonen wurden aufgefordert, Wortassoziationen anhand von 200 russischen Lexemen (schriftlich) zu nennen. Aus den Antworten wählte der Verfasser 63 Wörter, die nach Zahl der Versuchspersonen mit Leontjew's Tests vergleichbar waren. In der Auswertung des Vergleichs stellt Papp fest, daß die ungarischen Versuchspersonen nicht weniger, sondern mehr Assoziationen angaben (im Durchschnitt 88 zu 79 anhand von 63 Wörtern), doch zeigt sich ein Unterschied zum Teil darin, daß die Antworten der Muttersprachensprecher reicher an paradigmatischen und syntagmatischen Verbindungen waren. Die vollständige Wortliste mit den charakteristischen Antworten ist im Anhang veröffentlicht.

István Pete (Порядок падежей в парадигме сербскохорватских имен, S. 247–249) schlägt die Stabilisierung der folgenden Reihenfolge der serbokroa-

tischen Kasus im Paradigma einer künftigen Grammatik vor: Nominativ, Akkusativ, Genitiv, Dativ, Lokativ, Instrumental, Vokativ. Einige Formen sind in seiner Tabelle nicht an der richtigen Stelle angegeben.

Mihály Péter (Экспрессивно-характеристические имена лиц в русском языке: Из сопоставительной ономотологии славянских и неславянских языков, S.251–266) gibt einen ausführlichen Überblick über die Bildung expressiv und emotional geprägter Nomina für die Bezeichnung von Personen im Russischen, mit Hinblick auf die üblichen Bildungsformen im Deutschen und im Ungarischen. Péter stellt fest, daß im Russischen die Suffixation das häufigste Mittel der Bildung dieser Nomina ist, während im Deutschen die Komposita mit „unechten“ Suffixen als zweites Element (*Raufbold*, *Witzbold*) am verbreitetsten vorkommen; im Ungarischen gibt es vielerlei Bildungsarten, keine davon ist aber dominant. In der Einleitung kritisiert der Verfasser die Klassifikation von O. G. Rewsina (О. Г. Ревзина, Структура словообразовательных полей в славянских языках, Москва 1969): objektive und subjektive Expressivität. Péter legt zu Recht fest, daß die expressiven Wörter immer ein subjektives Ausdruckselement haben, wobei die Intensivität in erster Linie von der Bedeutung des Grundwortes abhängt (z. B. *siláč* 'Kraftmensch, ein kräftiger Mann', *borodač* 'ein bärtiger Mann').

András Zoltán (Некоторые аспекты польско-восточнославянских языковых контактов в области лексики: К вопросу о полонизмах в посланиях Ивана Грозного к Стефану Баторию, S.333–344) untersucht die Polonismen in den Botschaften von Iwan IV, dem Schrecklichen, an den König von Polen, S. Batory. Im Gegensatz zu D. S. Lichatschew (Д. С. Лихачев, Стиль произведений Грозного и стиль произведений Курбского, Отъ. Ред. Д. С. Лихачев. Ленинград 1979), A. W. Issatschenko (Geschichte der russischen Sprache I, Heidelberg 1980) u. a. weist der Autor mit der Veröffentlichung eines Briefwechsels (Batory vom 4. Juni – Iwan IV vom 29. Juni 1581) nach, daß es sich bei diesen sogenannten Polonismen teils um die wortgetreue Wiedergabe längerer Passagen des polnischen Königs in der Urkunde von Iwan IV handelt, teils um westrussische (bjelorussische bzw. ukrainische) Elemente oder polnische Lehnwörter im Westrussischen, die als westrussische Wörter in die Urkunde Eingang fanden: die Sprache der diplomatischen Beziehungen zwischen Rußland und Polen war zu jener Zeit das Bjelorussische.

Die Beiträge des vorliegenden Bandes sind – wie es bei einem Sammelwerk allgemein der Fall ist – in Charakter und Wert unterschiedlich. Außer jenen Aufsätzen, die ein Problem neu bewerten oder Theorien kritisch zusammenfassen, sind die Schlußfolgerungen mehrerer Abhandlungen auf neuer Materialsammlung aufgebaut oder präsentieren Ergebnisse neuer Forschungen, wie z. B. die von F. Gregor, P. Király, I. H. Tóth, F. Papp, N. Székely, A. Zoltán. Die Experten der ungarisch-slawischen Kontakte oder einiger speziellen Fragen der Slawistik können in diesem Band neue Impulse und Anregungen finden.

Niehler Kirchweg 71,
D-5000 Köln 60

István Fodor

Tovar Antonio, Larrucea de Tovar Consuelo. Catálogo de las lenguas de la América del Sur, con clasificaciones, indicaciones tipológicas, bibliografía y mapas. Nueva edición refundida. Madrid, Editorial Gredos 1984. 632 S. Gr.-8°.

Es handelt sich hierbei um die 2. Auflage eines Buches, das 1961 unter dem gleichen Titel in Buenos Aires herausgegeben und 1972, mit einem Nachtrag von Consuelo Larrucea de Tovar versehen, in Florenz veröffentlicht wurde.

Diese neue Auflage, die die gleiche Gliederung enthält wie die erste, ist eine korrigierte, durchgesehene, beträchtlich erweiterte und in ihrer Präsentation stark verbesserte Version, die einen gebundenen Oktavband von 632 Seiten ausmacht. Es bleibt festzuhalten, daß für eine solche Publikation die Anzahl der Druckfehler erstaunlich gering ist.

Das Werk teilt sich, abgesehen von seinen Vorworten, in vier Teile unterschiedlicher Länge: eine allgemeine Einführung in die Sprachen Südamerikas, eine alphabetisch nach Autorennamen geordnete Bibliographie, sechs schematische geographische Karten, einen alphabetischen Index der erwähnten Sprachen und Dialekte.

Der erste Teil des Buches (S. 19–208), der 27 Kapitel unterschiedlicher Länge umfaßt, begleitet von nützlichen, jedoch unvollständigen bibliographischen Hinweisen, besteht aus einer Darstellung der Indianersprachen Südamerikas und kurzen Informationen, die, soweit möglich, ihre Lokalisierung, zahlenmäßige Bedeutung, Typologie und genealogische Klassifikation betreffen. Diese Indianersprachen werden in 23 Kapiteln zusammengestellt und definiert teils nach geographischen (1, 2, 3, 4, 6, 10, 12, 14, 15, 19, 22, 23), teils nach linguistischen, genealogischen und typologischen oder lediglich nach ethnischen Kriterien (5, 7, 9, 13, 16, 17, 18, 20, 21). Es ist offensichtlich, daß beim gegenwärtigen Stand unseres Wissens eine Klassifikation stets problematisch und in hohem Maße willkürlich bleibt. Das linguistische Mosaik Südamerikas macht als Resultat eines jahrtausendelangen Völkergemisches jede präzise Korrelation zwischen den Regionen, den Sprachen und Kulturen äußerst problematisch, eine Tatsache, die die praktisch ausgerichtete Position der Autoren, die sich auf einen ganzen Kontinent beziehen, rechtfertigt.

Die verwendete typologische Klassifikation umfaßt vier Typen, die folgendermaßen definiert sind:

- I. – „gestaltlos“ (*‘informe’*) und aus irgendeinem Grund als „primitiver“ erachtet. Dieses Kriterium trifft auf die Randstämme in der Mitte und im Osten des Kontinents zu.
- II. – „agglutinierend“ (*‘aglutinante’*) als traditionelle Bezeichnung für Sprachen mit vorherrschender Suffigierung (z. B. das Quichua oder Aimara), die auf den Westen des Kontinents zutrifft (Andenregion).
- III. – „inkorporierend“ (*‘incorporante’*) und ein Gattungssystem besitzend (z. B. Arahuaico), ein Merkmal, das geographisch dem Norden des Kontinents sowie der Karibischen See entspricht.
- IV. – „gemischt“ (*‘mixto’*), d. h. gleichzeitig agglutinierend und inkorporierend im Amazonasbecken.

Diese nicht nur zu schematische (Begriffe wie „gestaltlos“ und „gemischt“ sind überdies nicht eindeutig), sondern auch zu trennscharfe Klassifikation von Sprachen, die als typisch für jede Region angesehen werden, gibt keinen Aufschluß über die Komplexität der geographischen Verteilung auf dem Kontinent.

Was die genealogischen Klassifikationen anbetrifft, so haben die Autoren eine Tradition verfolgt, die auf Rivet, Mason, Loukotka u. a. zurückgeht. Doch zeigen sie eine verständliche Vorsicht besonders bei den von Swadesh, Greenberg u. a. vorgeschlagenen zu weiten Sprachgruppierungen. Außer was die miteinander verwandten Sprachen angeht, bei denen die Ähnlichkeit augenscheinlich ist, kann man die genealogischen, auf zweifelhaften Ähnlichkeiten basierenden – wie es bei den südamerikanischen Sprachen häufig vorkommt – Einteilungen nicht genug in Frage stellen. Sie stützen sich meistens auf einen künstlichen Vergleich von kurzen, schlecht ausgewählten und transkribierten Wörterlisten, die oft auch schlecht übersetzt sind. Die Arbeit der genealogischen Einteilung der amerikanischen Sprachen beginnt erst und muß von den bis jetzt korrekt beschriebenen Sprachen ausgehen, mit Hilfe von reichhaltigem und präzisiertem Material. In dieser Hinsicht bringt das Buch nichts Neues, jedoch ist dies auch nicht die Zielsetzung der Autoren.

In Kapitel 23, das einige Sprachen Zentralamerikas behandelt, wird die Schwäche der geographischen Klassifikationen ersichtlich. Wenn auch die Grenzen des südamerikanischen Kontinents im Isthmus von Darién einstimmig akzeptiert werden, so ragen doch die südamerikanischen Sprachen und Kulturen in dem Maße, in dem sie sich von den mittelamerikanischen unterscheiden, bei weitem über den Norden hinaus, bis nach Salvador und Honduras. Aus diesem Grund haben die Autoren diese Sprachen mit dem südamerikanischen Kontinent in Verbindung gebracht.

Kapitel 24 bringt eine gute, wenn auch viel zu knappe Zusammenfassung der Geschichte der Ausbreitung des Spanischen und Portugiesischen und der damit verbundenen Probleme (*‘lenguas generales’*, Bilinguismus, usw.).

Die Kapitel 25–36 (man fragt sich, wieso diese doppelte Aufzählung!) behandeln die typologischen Modelle, die in den vorausgehenden Kapiteln verwendet werden.

Kapitel 27 beschließt diesen ersten Teil durch erstaunlich kurze Betrachtungen soziolinguistischer Art über die zweisprachige Erziehung und scheint einzig die Einführung in die bibliographischen Informationen, die übrigens sehr ungenügend sind und das Kapitel beenden, zur Aufgabe zu haben.

Was die eigentliche Bibliographie betrifft (S. 209–590), so stellt sie 60% des Werkes dar; man kann die Autoren nur dazu beglückwünschen, daß sie Geduld hatten, sie zu erstellen. Sie wird wahrscheinlich, da bezogen auf den Kontinent, die letzte dieser Gattung sein, künftig werden bescheidenere Bibliographien auf nationaler oder regionaler Ebene oder, falls dies möglich wäre, jeweils für linguistische Familien, nur dann vorstellbar sein, wenn sie annähernd vollständig sind. Die Nützlichkeit einer solchen Arbeit ist unbestreitbar für diejenigen, die sich in die südamerikanische Ethnographie oder Linguistik einführen lassen wollen. Die Mängel, die Anlaß zur Kritik geben, sind dieser Gattung inhärent

und schmälern das Verdienst der Autoren keinesfalls. Bekanntlich ist es sehr schwer, ja geradezu illusorisch, eine wirklich vollständige Bibliographie zu erstellen. Dieses Problem ist unlösbar, wenn sich das Untersuchungsgebiet auf die einschlägigen Dokumente der Indianersprachen Südamerikas bezieht, in denen die linguistischen Informationen oft versteckt in ethnographischen oder volkskundlichen Arbeiten, häufig auch in fantasievollen Berichten von Missionaren oder Reisenden auftauchen. Hinzuzufügen bleibt, daß die am Ort gedruckten Dokumente ebenfalls nur schwer, wenn nicht unmöglich zugänglich sind.

Die erste Ausgabe dieses Werkes enthielt etwa dreitausendfünfhundert Titel, die neue über siebentausend. Wie in der vorhergehenden Ausgabe folgt die Präsentation der Einträge dem sehr empfehlenswerten Modell des „Handbook of South American Indians“ (1946–50).

Ihrem Umfang nach überschreitet diese Bibliographie bei weitem diejenigen von Mason (1950) oder von Rivet – Loukotka (1952), jedoch sollte sich der Leser über die Bedeutsamkeit dieser Liste nicht täuschen: die meisten der Veröffentlichungen auf diesem Gebiet, nicht nur die aus vorigen Jahrhunderten, sondern leider auch die unserer Tage besitzen keinerlei wissenschaftlichen Wert oder erweisen sich als von einer sehr begrenzten Verwendungsmöglichkeit.

Der Kartenteil des Werkes ist deutlich unzureichend. Nicht nur sind die 6 Karten zu knapp und unpräzise, um das linguistische Mosaik des Kontinents darzustellen und darüber hinaus eine detaillierte Beschreibung der dargestellten linguistischen Familien zu ermöglichen. Sie kann keinesfalls mit der von McQuown (1955) konkurrieren, die dennoch einen Teil ihrer Mängel mit ihr gemeinsam hat. Es ist sicher schwierig und manchmal unmöglich, mit Sicherheit einige verschwundene Stämme oder Nomaden zu lokalisieren, wie auch, auf Karten dieser Gradeinteilung die diskontinuierliche geographische Verteilung einiger Sprachen in Gebieten wie dem des Amazonas in Kolumbien darzustellen, doch wäre eine genauere Lokalisierung wünschenswert. Außerdem müßten die Karten wenigstens alle Sprachen und Dialekte derjenigen Familien oder Gruppen, die im ersten Teil des Werkes erwähnt werden, enthalten.

Der alphabetische Index von mehr als 2000 Sprach- und Dialektnamen (S. 599–627) wurde gegenüber der ersten Auflage nur leicht erweitert. Es handelt sich in Wirklichkeit um Einträge, die entweder Namen eines Stammes oder einer Sprache oder eine simple geographische Bezeichnung sind, hier liegt der Schwachpunkt jeglicher Nomenklatur amerikanischer Sprachen, dessen wir die Autoren nicht anklagen können. Jedoch gibt es zwei Typen von Informationen, die in diesem Index Platz gefunden hätten, ohne den Band beträchtlich zu erweitern, das ist einerseits der gegenwärtige Status der Sprache: tot, nahezu ausgelöscht oder noch lebendig und andererseits die möglichst exakte geographische Lokalisierung durch Koordinaten, um so die Unzulänglichkeit der Karten auszugleichen oder sie sogar zu vermeiden.

Das Ziel des Werkes, das von A. Tovar im Vorwort zu seiner ersten Auflage explizit definiert und in der zweiten (S. 8) ebenfalls enthalten ist, besteht darin, den an den Sprachen Südamerikas Interessierten mit einer anregenden Ausgangsbasis zu versorgen, auf einem Gebiet, das lange Zeit der Amateurismus be-

herrscht hat. Dieses Ziel scheint trotz einiger Unzulänglichkeiten vollständig erreicht und zwar dank der Quantität der erstellten Informationen. Das Buch ist ein Hilfsmittel wertvoller, ja unerläßlicher Arbeit und sollte seinen Platz in der Bibliothek all derjenigen haben, die sich mehr oder weniger stark für die Sprachen und Kulturen Südamerikas interessieren. Tatsächlich ist diese Bibliographie auf kontinentalem Niveau zweifellos die reichste, die derzeit verfügbar ist.

Zitierte Arbeiten

- Greenberg, Joseph H., *The general classification of Central and South American Indian languages*, University of Pennsylvania Press 1960.
- Larrucea de Tovar, Consuelo, *Suplemento al Catálogo de las lenguas de América del Sur*, Consiglio Nazionale delle Ricerche, Florencia 1972.
- Loukotka, Cestmir, *Klassifikation der Südamerikanischen Sprachen*, Zeitschrift f. Ethnologie 74, S. 1–69.
- Mason, John Alden, *The languages of South American Indians*, in Steward, *Handbook of South American Indians*, VI, 1950.
- McQuown, Norman A., *The indigenous languages of Latin America*, *American Anthropologist* 57 (1955), S. 501–70.
- Rivet, Paul & Cestmir Loukotka, *Langues de l'Amérique du Sud*, in Meillet, Cohen, *Les langues du Monde*, Paris 1952, S. 1099–1160.
- Steward, Julian H., *Handbook of South American Indians*, Bureau of American Ethnology, Washington D.C., 6 vol., 1946–50.
- Tovar, Antonio, *Catálogo de las lenguas de América del Sur*, Buenos Aires 1961.

Institut für Romanische Philologie
der Justus-Liebig-Universität,
Karl Glöckner-Str. 21, Haus G.,
D-6300 Gießen

Jean Caudmont

WILHELM VON HUMBOLDT

VORTRAGSZYKLUS ZUM 150. TODESTAG

Herausgegeben von Bernfried Schlerath

Oktav. VIII, 315 Seiten. 1987. Kartoniert DM 42,-
ISBN 3 11 0106353 de Gruyter Studienbuch
auch in Leinen gebunden lieferbar DM 82,-

Inhaltsverzeichnis

- Wilhelm A. Kewenig / Theodor Berchem: Grußwort
Dieter Heckelmann: Wilhelm von Humboldt und die Berliner
Universität bis zur Freien Universität
Steven Muller: Wilhelm von Humboldt und die Universität
in den Vereinigten Staaten
Werner Knopp: Wilhelm von Humboldt – Ein Staatsmann in
Preußen
Clemens Menze: Anspruch, Wirklichkeit und Schicksal
der Bildungsreform Wilhelm von Humboldts
Hellmut Flashar: Wilhelm von Humboldt und die griechische
Literatur
Alfred Behrmann: Wilhelm von Humboldts Rom-Elegie
Josef Simon: Wilhelm von Humboldts Bedeutung für die
Philosophie
Hagen Schulze: Humboldt oder das Paradox der Freiheit
Hermann Lübke: Wilhelm von Humboldt und die
Musealisierung der Kunst
Joachim Wohleben: Wilhelm von Humboldts ästhetische Versuche
Bernfried Schlerath: Die Geschicklichkeit der Sprache
und Wilhelm von Humboldts Sprachphilosophie
Hermann Lübke: Humboldts Bildungsziele im Wandel der Zeit
Reinhard Rürup: Der Dualismus von technischer
und humanistischer Bildung im Spiegel ihrer Institutionen
Günter Spur: Technische Bildung heute und morgen
Theodor Berchem: „Universalität versus Spezialisierung –
welche Ausprägung soll unser Bildungssystem erhalten?“

Preisänderung vorbehalten

Walter de Gruyter



Berlin · New York

INDOGERMANISCHE FORSCHUNGEN

ZEITSCHRIFT FÜR INDOGERMANISTIK
UND ALLGEMEINE SPRACHWISSENSCHAFT

Begründet von Karl Brugmann und Wilhelm Streitberg

Herausgegeben von
WOLFGANG P. SCHMID

91. BAND 1986

Ausgegeben 1986



WALTER DE GRUYTER · BERLIN · NEW YORK

Re: Copying in the USA:

Authorization to photocopy items for internal or personal use, or the internal or personal use of specific clients, is granted by Walter de Gruyter & Co. · Berlin · New York for libraries and other users registered with the Copyright Clearance Center (CCC) Transactional Reporting Service, provided that the base fee of \$ 02.00 per copy is paid directly to CCC, 21 Congress St., Salem, MA 01970.
0019-7262/86/\$02.00

© by Walter de Gruyter & Co. · Berlin · New York

Gedruckt mit Unterstützung der Deutschen Forschungsgemeinschaft

ISSN: 0019-7262

Archiv-Nr. 3 10900492 1

©

1986

by Walter de Gruyter & Co., Berlin 30.

Alle Rechte des Nachdrucks, der photomechanischen Wiedergabe, der Übersetzung, der Herstellung von Mikrofilmen und Photokopien, auch auszugsweise, vorbehalten.

Satz und Druck: Hubert & Co., Göttingen. Bindearbeiten: Th. Fuhrmann KG, Berlin 42.

Printed in Germany

Inhalt

Aufsätze:	Seite
Draye Luk. Nochmals zum brabantischen Adverb <i>brā</i>	266
Huld Martin E. On the Unacceptability of the Indo-European Voiced Stops as Ejectives	67
Kilian Lothar. <i>Aurajoki</i> und alteuropäische Hydronymie	287
Kimball S. E. The Anatolian Reflexes of the IE. Syllabic Resonants	83
Lillo Antonio. A Datum for the Chronology of Vocalisation of Nasal Sonants in Greek	186
Lindeman Fredrik Otto. Eine phonologische Bemerkung zur „Vokalisierung“ der „Laryngale“ im Indogermanischen	79
van Loon Jozef. Die umgelauteten Diphthonge des Gemeingermanischen	259
Luraghi Silvia. On the Distribution of Instrumental and Agentive Markers for Human and Non-Human Agents of Passive Verbs in Some Indo-European Languages	48
Melchert H. Craig. Hittite <i>uwaš</i> and Congeners	102
Morenilla-Talens Carmen. Komische <i>ἐγκιλικίζω</i> , <i>ἐμμακεδονίζω</i> , <i>ἐντριωνίζω</i> und <i>ἐγκοισυρόομαι</i>	196
Oettinger Norbert. Avestisch <i>hāirišr-</i> ‚Frau‘ syn- und diachron	116
Orel Vladimir E. Marginalia to the Polish-„Jatvingian“ Glossary	269
Pârvulescu Adrian. Hom. <i>κέλευθος</i> , <i>path'</i>	189
Schmid Wolfgang P. Die „Germanismen“ im sog. Polnisch-Jatvingischen Glossar	273
Swiggers P. Le mot comme unité linguistique dans la théorie grammaticale au dix-huitième siècle	1
Stephens Laurence D. The Shortening of Final <i>-o</i> in Classical Latin: A Study in Multiple Conditioning and Lexical Diffusion of Sound Change	236
–, Woodard Roger D. The Palatalization of the Labiovelars in Greek: A Reassessment in Typological Perspective	129
Uguzzoni Arianna. Sulla vicenda delle labiovelari in greco: esiti e processi	155
Zamboni Alberto. Tra latino e neolatino: l'evoluzione nelle medie aspirate indoeuropee e le successive ristrutturazioni del consonantismo	205
Žuravlëv Vladimir K. Zwei Paradoxa der modernen Komparativistik	27
Besprechungsaufsätze:	
Palmaitis Mykolas L. New Contributions to „Proto-Nostratic“	305
Stein Peter. Zu den französischen Kreolsprachen	318
Besprechungen:	
Anreiter Peter P. Bemerkungen zu den Reflexen indogermanischer Dentale im Tocharischen (Werner Thomas)	368
Bammesberger Alfred. Studien zur Laryngalthorie (Fredrik Otto Lindeman)	349
Blümel Wolfgang. Die aiolischen Dialekte (Wolfgang P. Schmid)	385
Bußmann Hadumod. Lexikon der Sprachwissenschaft (Johann Knobloch)	334
Camaj Martin. Albanian Grammar, with Exercises, Chrestomathy and Glossaries (Norbert Boretzky)	381

	Seite
Copeland James. New Directions in Linguistics and Semiotics (Rüdiger Schreyer)	339
Current Topics in English Historical Linguistics (W. Elmer)	405
Duhoux Yves. Introduction aux dialectes grecs anciens (Rüdiger Schmitt)	383
Goebel Hans. Dialektometrie (Dieter Stellmacher)	352
Hungaro-Slavica 1983 (István Fodor)	427
Jamison Stephanie W. Function and Form in the -áya-Formations of the Rig Veda and Atharva Veda (Elmar Seebold)	358
Kölling Birgit. Kiel UB.Cod.MS.K.145. Studien zu den althochdeutschen Glossen (Heinrich Tiefenbach)	421
Kyes Robert L. Dictionary of the Old Low and Central Franconian Psalms and Glosses (Heinrich Tiefenbach)	418
Latin Linguistics and Linguistic Theory (Otta Wenskus)	393
Liberman Anatoly. The Scandinavian Languages, Vol. I (Heinrich Beck)	403
Mattheier Klaus (Hg.). Aspekte der Dialekttheorie (Dieter Stellmacher)	353
McLaughlin John. Old English Syntax (W. Elmer)	415
Meineke Eckhard. Saint-Mihiel Bibliothèque Ms. 25. Studien zu den althochdeutschen Glossen (Heinrich Tiefenbach)	422
Niebaum Hermann. Dialektologie (Peter Wagener)	356
Nielsen Hans F. Old English and the Continental Germanic Languages (Claus-Dieter Wetzel)	409
Panhuis Dirk G.J. The Communicative Perspective in the Sentence (Otta Wenskus)	397
Proceedings of the Thirteenth International Congress of Linguists (Wolfram Euler)	336
Schwyzer Eduard. Kleine Schriften (Wolfram Euler)	389
von Seefranz-Montag Ariane. Syntaktische Funktionen und Wortstellungsveränderung (Ira Gorzond)	347
Singer Itamar. The Hittite KILAM Festival, Part One (Günter Neumann)	377
Spang Rolf. Das Flußgebiet der Saar (Albrecht Greule)	425
Stark Detlef. The Old English weak verbs (Petra C. Herzog)	416
Szemerényi Oswald. Richtungen der modernen Sprachwissenschaft. Teil II: Die fünfzig Jahre (Peter Kosta)	326
Tischler Johann. Hethitisches etymologisches Glossar, Liefg. 4 (Erich Neu)	375
Tovar Antonio, Larucea de Tovar Consuelo. Catálogo de las lenguas de la América del Sur (Jean Caudmont)	432
Tristram Hildegard L. C. Tense and Time in Early Irish Narrative (Karl Horst Schmidt)	401
Vester Elseline. Instrument and Manner Expressions in Latin (Otta Wenskus)	392
Villar Francisco. Ergatividad, Acusatividad y Genero (Karl Horst Schmidt)	344
Van Windekens A. J. Le tokharien confronté avec les autres langues indo-européennes, Vol. II 2: La morphologie verbale (Werner Thomas)	361
Wörterbücher der deutschen Romanistik (Gustav Ineichen)	399

Manfred Mayrhofer

Die Indo-Arier im Alten Vorderasien

Mit einer analytischen Bibliographie

1966. 160 Seiten, 3 Tafeln, 1 Karte, br. DM 48,-

Nach und nach wurde in den letzten hundert Jahren erkannt, daß dem Sprachenreichtum des Alten Orients auch ein mit der indogermanischen Sprache Indiens identisches Idiom zugehörte.

Das bereits 1966 erschienene Werk – an das wir hier seiner Bedeutung wegen erinnern – faßt die sichersten diesbezüglichen Erkenntnisse aus Linguistik und Geschichte in einem einleitenden Überblick zusammen. Als Hauptteil folgt eine analytische Bibliographie, die alle einschlägigen Arbeiten von 1884 bis 1965 erfaßt, kritisch erläutert und durch umfangreiche Sprach- und Sachregister erschließt.

Zu den Trägern arischer Namen und Sprachmerkmale in Vorderasien gehörten die mächtigen Gegenspieler von Amenophis III., von Echnaton und Šuppiluliuma ebenso wie mehrere Stadtfürsten in Syrien und im Heiligen Land. So ist das Werk für ungewöhnlich viele Fachgebiete von Interesse; es wendet sich an Ägyptologen, Hethitologen und Alttestamentler in gleicher Weise wie an Althistoriker, Prähistoriker und Assyriologen und natürlich an die Vertreter der indischen, iranischen und indogermanischen Kultur- und Sprachwissenschaft.

Alfred Schmitt

Zur Phonetik, Schriftgeschichte und allgemeinen Sprachwissenschaft

Kleine Schriften. Herausgegeben von Claus Haebler

1984. XVI. 708 Seiten, Ln. DM 140,-

Alfred Schmitt (1888–1976), ordentlicher Professor der vergleichenden Sprachwissenschaft an der Universität Münster, ist vor allem durch seine Untersuchungen zur Akzentlehre und zur Geschichte der Schrift hervorgetreten. Seine wissenschaftlichen Arbeiten sind in eine in umfassendem Sinne verstandene Sprachwissenschaft eingebettet. Der von der lebenden Sprache ausgehende Zugriff und die Anwendung so gewonnener Einsichten auf die Beurteilung sprachgeschichtlicher Vorgänge sind für Schmitts Arbeitsweise kennzeichnend, und mit der Genauigkeit im Kleinen verbinden sich stets der Blick und der Sinn für übergreifende Zusammenhänge.

Der vorliegende Band enthält die Aufsätze und separat veröffentlichten Vorträge fast vollständig, die sachlich zugehörigen Besprechungen in Auswahl.

VERLAG OTTO HARRASSOWITZ · WIESBADEN



Neuerscheinungen

ALFRED BAMMESBERGER

Linguistic Notes on Old English Poetic Texts

1986. 124 Seiten. Kartoniert DM 30,-
(Anglistische Forschungen / 189)

ANNE BETTEN

Sprachrealismus im deutschen Drama der siebziger Jahre

1985. 412 Seiten. Kartoniert DM 120,-.
Leinen DM 148,-
(Monographien zur Sprachwissenschaft, Band 14)

MARIA CHRISTMANN-
PETROPOULOU

Neugriechisch

Lehr- und Arbeitsbuch
1986. X, 326 Seiten. Kartoniert ca. DM 28,-
(Sprachwissenschaftliche Studienbücher.
1. Abteilung)

HERMANN FEGERT

Die Formenbildung des Verbs im Russischen

1986. ca. VI, 198 Seiten. Kartoniert ca. DM 38,-.
Leinen ca. DM 64,-
(Slavica. Sammlung slavischer Lehr- und
Handbücher)

ROBERTO GUSMANI

Lydisches Wörterbuch

Mit grammatischer Skizze und
Inscriptensammlung
Ergänzungsband: Lieferung 3
1986. Seite 117-193. Kartoniert DM 65,-
(Indogermanische Bibliothek. Zweite Reihe)

Indogermanische Grammatik

Band I. 1. Halbband: Einleitung von
Warren Cowgill

2. Halbband: Lautlehre von
Manfred Mayrhofer

1986. 216 Seiten. Kartoniert DM 112,-.
Leinen DM 140,-
(Indogermanische Bibliothek. 1. Reihe:
Lehr- und Handbücher)

JARED S. KLEIN

Toward a Discourse Grammar of the Rigveda

Volume I: Coordinate Conjunction
Part 1: Introduction, *ca, utá*

1985. IV, 465 Seiten. Kartoniert DM 58,-.
Leinen DM 85,-

Part 2: *u; áthā, átho, ádha, ád; vā; ápi*

1985. IV, 274 Seiten. Kartoniert DM 40,-.
Leinen DM 65,-

(Indogermanische Bibliothek. Erste Reihe:
Lehr- und Handbücher)

HARRI MEIER

Prinzipien der etymologischen Forschung

Romanistische Einblicke

1986. 222 Seiten. Kartoniert DM 60,-.
Leinen DM 85,-
(Sprachwissenschaftliche Studienbücher,
2. Abteilung)

ERNST PULGRAM

Practicing Linguist

Essays on Language and Languages
1950-1985

Volume I: On Language

1986. V, 231 Seiten. Kartoniert DM 84,-.
Leinen DM 112,-

CARL WINTER · UNIVERSITÄTSVERLAG · HEIDELBERG

Wolfgang Girke / Helmut Jachnow
Handbibliographie
zur slavistischen und allgemeinen Linguistik
in Osteuropa

Band III: 1972–1977

In Vorbereitung. ISBN 3-484-60272-4

Die vorliegende Bibliographie berücksichtigt die im genannten Zeitraum erschienene Literatur zur slavistischen und allgemeinen Sprachwissenschaft in der UdSSR, der Tschechoslowakei, in Polen, Jugoslawien, Bulgarien, Rumänien und Ungarn. Berücksichtigt werden sowohl Zeitschriftenaufsätze, Sammelwerkbeiträge als auch Monographien. Die erfaßte Literatur wird unter 31 Hauptkategorien und ca. 250 Unterkategorien dargeboten, so daß ein schnelles Auffinden des Schrifttums in der jeweils gewünschten Thematik gewährleistet ist. Zahlreiche Querverweise zwischen den einzelnen Kategorien und Unterkategorien machen eine erschöpfende Erfassung auch solcher Arbeiten möglich, die nur peripheren Bezug zu der interessierenden Thematik haben. – Das Sachverzeichnis ist in deutscher, russischer und englischer Sprache verfaßt. Ein Autorenregister weist den Weg zur individuellen Arbeit einzelner Sprachwissenschaftler und gibt einen Überblick über deren Forschungsbeitrag im Berichtszeitraum.

Die Bibliographie bietet die derzeit umfassendste Übersicht über die slavistische und allgemeine Sprachwissenschaft in Osteuropa.

Vorher bereits erschienen ist:

Wolfgang Girke / Helmut Jachnow / Josef Schrenk
Handbibliographie
zur slavistischen und allgemeinen Linguistik
in Osteuropa

Band II: 1966–1971

Unter Mitarbeit von A. FULDA, H.-J. KEMPER, P.L.W. KOCH,
T. PENTIKAINEN-STERNIK, S. STIEGLER und A. WILZ

1980. XLII, 727 Seiten. Ln DM 270.–. ISBN 3-484-60155-8

Niemeyer 

ROLF HIERSCHE

Deutsches etymologisches Wörterbuch

Buchstabe A

Lieferung 1-2. Je 80 Seiten. Kartoniert je DM 35,-

(Germanische Bibliothek. Neue Folge. 2. Reihe: Wörterbücher)

Bei der Auswahl der Stichwörter wurde die Sprache der Gegenwart stärker berücksichtigt, ebenso die Umgangssprache; von Fremdwörtern mehr solche der Allgemeinsprache als der Fachsprache. Es wird ein unterschiedliches Gliederungsschema der Artikel für Erbwörter, Fremd- und Lehnwörter angewendet. Die innerdeutsche Wortgeschichte geht der Herkunftsetymologie voran; dabei werden Erst- und Frühbelege genannt, bei Fremdwörtern die Zeit ihrer Einführung ins Deutsche sowie die Entwicklung in der Ausgangssprache aufgezeigt. Für die Herkunftsetymologie sind die nächsten Verwandten im Germanischen und in den relevanten indogermanischen Sprachen angegeben; für weiter entferntes Vergleichsmaterial wird auf die einschlägigen etymologischen Wörterbücher verwiesen. Die Literatur für die bisherige wortgeschichtliche und etymologische Forschung ist so vollständig wie möglich aufgeführt, um den Benutzern Nachprüfung und ggf. Weiterführung zu gestatten.



**CARL WINTER · UNIVERSITÄTSVERLAG
HEIDELBERG**

	Seite
Lillo Antonio. A Datum for the Chronology of Vocalisation of Nasal Sonants in Greek	186
Pârvulescu Adrian. Hom. κέλευθος ‚path‘	189
Morenilla-Talens Carmen. Komische ἐγκιλικίζω, ἐμμακεδονίζω, ἐντριτωνίζω und ἐγκοισυρόομαι	196
Zamboni Alberto. Tra latino e neolatino: l'evoluzione nelle medie aspirate indoeuropee e le successive ristrutturazioni del consonantismo	205
Stephens Laurence. The Shortening of Final -o in Classical Latin: A Study in Multiple Conditioning and Lexical Diffusion of Sound Change	236
van Loon Jozef. Die umgelauteten Diphthonge des Gemeingermanischen	259
Draye Luk. Nochmals zum brabantischen Adverb <i>brā</i>	266
Orel Vladimir E. Marginalia to the Polish-„Jatvingian“ Glossary	269
Schmid Wolfgang P. Die „Germanismen“ im sog. Polnisch-Jatvingischen Glossar	273
Kilian Lothar. <i>Aurajoki</i> und alteuropäische Hydronymie	287
 II. Besprechungsaufsätze:	
Palmitis Mykolas L. New Contributions to „Proto-Nostratic“	305
Stein Peter. Zu den französischen Kreolsprachen	318
 III. Besprechungen:	
Szemerényi Oswald. Richtungen der modernen Sprachwissenschaft. Teil II: Die fünfziger Jahre (Peter Kosta)	326
Bußmann Hadumod. Lexikon der Sprachwissenschaft (Johann Knobloch)	334
Proceedings of the Thirteenth International Congress of Linguists (Wolfram Euler)	336
Copeland James. New Directions in Linguistics and Semiotics (Rüdiger Schreyer)	339
Villar Francisco. Ergatividad, Acusatividad y Género (Karl Horst Schmidt)	344
von Seefranz-Montag Ariane. Syntaktische Funktionen und Wortstellungsveränderung (Ira Gorzond)	347
Bammesberger Alfred. Studien zur Laryngaltheorie (Fredrik Otto Lindeman)	349
Goebel Hans. Dialektometrie (Dieter Stellmacher)	352
Mattheier Klaus (Hg.). Aspekte der Dialekttheorie (Dieter Stellmacher)	353
Niebaum Hermann. Dialektologie (Peter Wagener)	356
Jamison Stephanie W. Function and Form in the -áya-Formations of the Rig Veda and Atharva Veda (Elmar Seebold)	358
Van Windekens A.J. Le tokharien confronté avec les autres langues indo-européennes, Vol. II 2: La morphologie verbale (Werner Thomas)	361
Anreiter Peter P. Bemerkungen zu den Reflexen indogermanischer Dentale im Tocharischen (Werner Thomas)	368
Tischler Johann. Hethitisches etymologisches Glossar, Liefg. 4 (Erich Neu)	375
Singer Itamar. The Hittite KILAM Festival, Part One (Günter Neumann)	377
Camaj Martin. Albanian Grammar, with Exercises, Chrestomathy and Glossaries (Norbert Boretzky)	381
Duhoux Yves. Introduction aux dialectes grecs anciens (Rüdiger Schmitt)	383

	Seite
Blümel Wolfgang. Die aiolischen Dialekte (Wolfgang P. Schmid)	385
Schwyzer Eduard. Kleine Schriften (Wolfram Euler)	389
Vester Elseline. Instrument and Manner Expressions in Latin (Otta Wenskus)	392
Latin Linguistics and Linguistic Theory (Otta Wenskus)	393
Panhuis Dirk G.J. The Communicative Perspective in the Sentence (Otta Wenskus)	397
Wörterbücher der deutschen Romanistik (Gustav Ineichen)	399
Tristram Hildegard L.C. Tense and Time in Early Irish Narrative (Karl Horst Schmidt)	401
Liberman Anatoly. The Scandinavian Languages, Vol.I (Heinrich Beck)	403
Current Topics in English Historical Linguistics (W. Elmer)	405
Nielsen Hans F. Old English and the Continental Germanic Languages (Claus-Dieter Wetzel)	409
McLaughlin John. Old English Syntax (W. Elmer)	415
Stark Detlef. The Old English weak verbs (Petra C. Herzog)	416
Kyes Robert L. Dictionary of the Old Low and Central Franconian Psalms and Glosses (Heinrich Tiefenbach)	418
Kölling Birgit. Kiel UB.Cod. MS.K.B.145. Studien zu den althochdeutschen Glossen (Heinrich Tiefenbach)	421
Meineke Eckhard. Saint-Mihiel Bibliothèque Ms.25. Studien zu den althochdeutschen Glossen (Heinrich Tiefenbach)	422
Spang Rolf. Das Flußgebiet der Saar (Albrecht Greule)	425
Hungaro-Slavica 1983 (István Fodor)	427
Tovar Antonio, Larrucea de Tovar Consuelo. Catálogo de las lenguas de la América del Sur (Jean Caudmont)	432